


OXFORD UNIVERSITY
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ST. GILES', OXFORD OX1 3NA
Vet. Fr. III B. 4071



2 vols
complete

CT Definitive
edition

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

THOMAS.

TOME PREMIER.

Ire. PARTIE.

CONTENANT

ESSAI SUR LES ÉLOGES. — MORCEAUX RETRANCHÉS A LA CENSURE. — ÉLOGES DE MARC-AURÈLE; DE LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE.

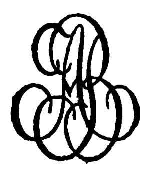
ŒUVRES

DE

THOMAS.

TOME PREMIER.

Ire. PARTIE.

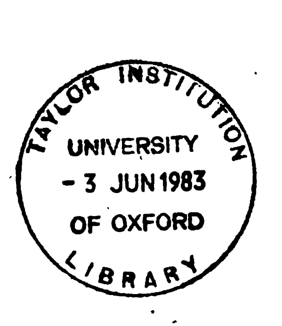


A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE THOMAS.

Antoine Léonard THOMAS naquit, le 1er. octobre 1732, à Clermont-Ferrand : c'était la patrie de Pascal, et Massillon, qui vivait encore, était évêque de cette ville.

La mère de Thomas se chargea de sa première éducation. Deleyre qui a écrit, *sans ordre et sans suite*, comme il le déclare lui-même, un *Essai sur la vie de Thomas*, trace ainsi le portrait de cette femme extraordinaire : « C'était une vraie Lacédémonienne, courageuse, d'une taille haute et bien faite, un air noble, une physionomie heureuse, mais imposante, un esprit ardent, mais ferme, une santé qui secondait cette âme active ; enfin, mère de dix-sept enfans, elle en sauva la moitié du tribut que la mort lève en trente ans sur une grande fécondité. » Cette femme, qui conserva un grand caractère jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dirigea elle-même les premières études et l'éducation de ses enfans. En exerçant leur mémoire, elle hâtait par ses discours et formait leur jugement : « Les mots de *devoir* et de *vertu*, que sa conduite lui rendait familiers, étaient embellis par ceux de *gloire*, d'*honneur*, de succès, même de fortune ou de réputation. Ce mélange d'idées, qui se tiennent dans la vie civile, fortifiait ces jeunes âmes dans l'amour et le courage des études pénibles. »

Trois de ses enfans, à qui elle donna plus particulièrement ses soins, suivirent la carrière des lettres, Joseph (1), Jean (2) et Antoine Léonard. Ce dernier, élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de neuf ans, était sérieux et taciturne, et rien n'annonçait encore qu'il serait un jour la gloire de sa famille. Conduit à Paris avant l'âge de dix ans, Thomas était en seconde, au collége du Plessis, lors de l'établissement des prix généraux de l'Université, en 1747. Il n'y avait alors que trois compositions pour la classe de seconde, Thomas remporta deux prix et un accessit. Il fit deux années de rhétorique au collége de Lisieux en 1748 et 1749, et remporta deux premiers et deux seconds prix (3). Il finit ses études, au collége de Beauvais, en 1751.

Ses parens le destinaient au barreau. Quoique sa vocation pour les lettres fût déjà fortement prononcée, il se soumit, sans hésiter, aux volontés de sa mère ; et, livrant aux flammes tout ce qu'il avait composé de vers, d'ébauches ou de plans de pièces de théâtre, il entra

(1) *Joseph* Thomas, l'aîné des trois, se fit connaître par quelques poésies, et par une comédie intitulée *le Plaisir*, qui fut jouée en 1747. Il mourut en 1748, à l'âge de 22 ans.

(2) *Jean* Thomas, le second, était professeur au collége de Beauvais. Il n'enseignait que la grammaire ; mais il avait trouvé une méthode qui en abrégeait l'étude et la rendait plus facile. Il publia quelques pièces de poésie latine qui eurent du succès, et mourut en 1755, à l'âge de 28 ans.

(3) Il avait pour rival l'abbé de Beauvais, depuis évêque de Sénez, qui remporta sur lui le premier prix de discours français.

dans l'étude d'un procureur, et suivit quelque temps le barreau de Clermont, sous les yeux de sa mère. Il se livrait aux exercices d'une ardente dévotion, lorsque les amis qu'il avait laissés à Paris lui firent offrir une chaire au collége de Beauvais. Il l'accepta.

En 1753, le prix des maîtres-ès-arts lui fut adjugé pour un discours latin sur cette question : *De quelle importance est pour le bien public, l'union mutuelle de tous les membres de la société littéraire* (1). Ce discours de Thomas ne paraît pas avoir été livré à l'impression, non plus que celui qu'il prononça pour la distribution des prix de l'Université. Ces sortes de discours n'étaient point alors rendus publics, et l'abbé Delille ne fit point imprimer le sien.

A peine âgé de vingt-deux ans, Thomas débuta dans la carrière des lettres, en 1756, par ses *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion Naturelle.* Cet ouvrage est, en général, remarquable par un ton de critique sage et modérée. Cependant il compare le génie de Voltaire à *un volcan* qui ne jette plus que *de faibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres ;* et, comme le remarque Palissot, son zèle l'emporte « jusqu'à lui faire méconnaître les beautés du poëme de Voltaire dont il parle avec assez de mépris. » Thomas ne tarda pas à devenir un des plus grands admirateurs de l'écrivain célèbre qu'il avait combattu. Dès lors, il condamna à l'oubli la première production de sa jeunesse, « remarquable, dit La Harpe, » par la différence entre les principes qu'elle contient, et ceux qu'il » a depuis adoptés. » (*Corresp. Littér.*)

La même année, Thomas publia une *Ode à M. de Séchelles*, alors contrôleur-général. Le jeune poëte recommandait l'Université de Paris, à qui est due l'invention des postes. Ce fut une députation de ce corps célèbre qui présenta l'ode au ministre, et le ministre accorda, pour des vers qui le plaçaient à côté de Colbert, ce qu'il eût peut-être refusé à un mémoire raisonné, une augmentation considérable sur le vingt-huitième du revenu des postes. Delcyre dit à ce sujet : « La puissance veut être gagnée ou persuadée, et jamais convaincue ; comme si la persuasion ne laissait voir qu'une grâce, et la conviction qu'une victoire. »

A cette époque, le tremblement de terre qui, le 1er. novembre 1755, renversa Lisbonne, occupait encore tous les esprits. L'Académie royale de Rouen avait proposé un prix pour le meilleur *Mémoire sur la cause des Tremblemens de terre.* Thomas concourut et obtint l'*accessit.* Mais tandis que Voltaire chantait philosophiquement en vers *le Désastre de Lisbonne*, Thomas abordait ce sujet terrible avec un esprit religieux ; il choisissait pour épigraphe ce passage de l'Évangile de Saint Matthieu : *Vigilate, quia nescitis neque diem, neque horam* (chap. 25, v. 13) ; et il finissait en citant un passage de la seconde épître de Saint Pierre, annonçant la fin du Monde par un embrasement général (2).

(1) *Quantùm in societatibus hominum litteratorum ad mutuam utilitatem mutua prosit amicitia.*

(2) *Adveniet autem dies Domini ut fur : in quo Cœli magno impetu transient, elementa verò calore solventur, Terra autem et quæ in ipsá sunt opera exurentur.* (Cap. III, v. 10.)

On remarqua moins dans les premiers ouvrages de Thomas, ce qu'il avait fait, que ce qu'il pourrait faire. Si jeune encore, sa santé était déjà usée dans le travail; il languissait dans une chaire de collége, passant, dit Deleyre, les nuits à des études de choix, pour ne rien soustraire du jour à celles d'obligation. Ces veilles, ajoute-t-il, allumèrent de bonne heure dans sa poitrine, une chaleur dont il eut à souffrir toute sa vie, et qui sans doute en abrégea le cours.

Réduit, par le peu de fortune de ses parens, à chercher des moyens d'existence dans un travail pénible, il trouva un ami généreux dans un homme de lettres, riche alors, mais qu'appauvrirent depuis les goûts d'un luxe savant. Watelet pria Thomas d'accepter une pension de douze cents livres, jusqu'au moment où ses talens, enfin récompensés, rendraient ce faible secours inutile. Thomas vit, dans cette offre généreuse, l'hommage de l'estime d'un homme de bien. Il l'eût acceptée, mais sa mère, qu'il consulta, répondit qu'il valait mieux devoir sa vie à son travail, qu'à des bienfaits, et la pension fut refusée.

Bientôt les concours ouverts à l'Académie Française, pour l'éloge oratoire, décidèrent plus heureusement de la destinée de Thomas. Une carrière nouvelle s'ouvrait devant lui : il y entra et la parcourut, enlevant toutes les couronnes qu'elle put lui offrir.

Un genre nouveau venait d'être introduit dans la littérature française. Il n'est donc pas inutile d'examiner ici, en quoi consistaient l'éloge et l'éloquence académiques avant 1759, c'est-à-dire, avant l'époque où le premier discours de Thomas fut couronné.

Dans l'éloquence sacrée, l'éloge oratoire s'est élevé à une grande hauteur avec Bossuet; il est brillant dans Fléchier; il jette moins d'éclat dans Mascaron, Bourdaloue et Massillon. Mais l'austérité de la chaire évangélique, les formes de l'oraison funèbre, la nécessité de tout ramener, le héros et le siècle, aux idées à la fois consolantes et terribles de la mort et de l'éternité, du frivole éclat de la gloire du monde et des sombres mystères d'une vie sans terme au-delà d'une vie passagère, d'une mort inévitable, donnent à tous ces discours une physionomie commune. Les faits y sont présentés moins dans l'ordre et l'intérêt qu'ils peuvent offrir, que dans l'appareil de la leçon qu'ils doivent donner. L'orateur court rapidement sur les actions et les œuvres de l'homme, pour s'arrêter sur le tableau du chrétien. Il ne raconte que pour édifier; il ne loue les morts que pour avertir les vivans. Ainsi l'oraison funèbre, rarement exempte de l'exagération reprochée à l'éloge académique, a des formes religieuses qui la distinguent. Assimiler les deux genres, ce serait les méconnaître : il faut les séparer, et non les confondre.

Au barreau, du temps de Racine et de Boileau, les Patru, les Cochin hérissaient encore leurs plaidoyers de vers grecs et latins. Daguesseau, plus sobre de citations parasites, est sage et régulier dans ses compositions; mais, s'il sait convaincre et persuader, il ignore l'art d'émouvoir : c'est un écrivain raisonnable plus qu'un orateur éloquent, et Thomas a beaucoup exagéré l'éloge quand il a dit du *génie* de Daguesseau : « Il semble tenir dans ses mains toutes les passions et les distribuer

» à son gré. » A l'époque où Thomas commença sa carrière oratoire, Gerbier n'avait point encore illustré le barreau.

Avant Thomas, l'éloge historique et académique avait, dans Fontenelle, un modèle qui, sous quelques rapports, n'a été ni surpassé, ni égalé peut-être. Ses successeurs, Mairan et de Fouchy, sont à une grande distance du premier historien de l'Académie des Sciences. Condorcet et M. Cuvier s'en sont rapprochés davantage, et, dans plusieurs parties, ils lui sont supérieurs. Fontenelle écrivait dans un temps où les sciences étaient moins honorées que les lettres et les beaux-arts. Il ne pouvait parler des sciences qu'à un siècle qui n'était pas avancé par elles. Les progrès rapides qu'elles ont fait, surtout depuis trente ans, ont ouvert une carrière immense au talent qui a su les célébrer. Mais le premier et le plus beau modèle offert aux Condorcet, aux Vicq-d'Azyr, aux Cuvier, l'a été par Thomas dans son Eloge de Descartes.

L'historien de l'Académie des belles-lettres, de Boze, n'échappe à la critique qu'en se dérobant à l'éloge. M. Dacier met plus de talent de style et de composition dans ses notices sur la vie et les ouvrages des académiciens nombreux qu'une longue vie lui a permis de retracer.

Dans l'Académie Française, Pélisson fut élégant, mais simple et nu; d'Olivet, froid et pur dans de sèches notices. D'Alembert s'ouvrit une route nouvelle, mais encore trop étroite : des anecdotes, des réflexions philosophiques, des traits de critique, des parallèles rendirent ses éloges piquans; mais ils sont écrits sans verve et sans éloquence.

L'éloge oratoire semblait ne pas exister encore dans notre littérature. Long-temps, l'Académie Française avait proposé, pour sujets de prix, les éternelles louanges de Louis XIV, et des points de religion et de morale qui eussent pu faire l'objet d'une distribution de palmes à la Sorbonne, ou une matière d'amplifications dans les colléges des Jésuites, qui pourtant alors faisaient jouer la comédie à leurs élèves, et représenter des ballets sur leurs théâtres.

Mademoiselle de Scudéri fut couronnée par l'Académie en 1671, sur cette question, *Que la gloire et la louange appartiennent à Dieu en propriété.* Tourreil, qui traduisit si mal Démosthène, obtint, en 1681, un prix sur l'*Ave Maria*, et, en 1683, un autre prix sur le *Magnificat*. Le président Hénault remporta, en 1707, l'honneur d'avoir le mieux loué *la Pratique des vertus chrétiennes*. Deux ans après, Houdart de La Motte triompha en célébrant *la Grandeur de l'homme dans la crainte de Dieu*. Des sujets dans le même genre, tels que la *Science du salut*, *le Mérite et la Dignité du martyre*; des versets de *Jérémie*, de *David*, de *Salomon* (principalement de l'*Ecclésiaste* et des *Proverbes*), de l'*Evangile* et de *S. Paul*, étaient annuellement proposés à l'éloquence par l'Académie Française : c'étaient autant de textes de sermons. Une foule d'orateurs, plus ou moins obscurs, la plupart moines ou abbés, briguèrent et obtinrent ces palmes ascétiques, aujourd'hui ensevelies dans les vastes recueils de l'Académie. Fontenelle fut couronné en 1687; mais, cette fois, par une distraction louable, l'Académie avait proposé, pour sujet de prix, l'éloge de *la Patience*.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, elle abandonna la Bible,

dont elle s'occupait beaucoup plus que de son Dictionnaire, et offrit à l'éloquence des sujets de philosophie et de morale : « L'Avantage pour » les hommes de concourir au bonheur les uns des autres ; l'Indulgence » pour les défauts d'autrui ; l'Amour de la vertu inspiré par l'amour » des lettres : » tels furent les sujets proposés pour les années 1748, 1751, 1752.

L'époque approchait où, pour la première fois, l'éloge des grands hommes allait être mis au concours. Mais, avant cette heureuse innovation, l'Académie proposa, en 1755, ce sujet : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* Et si l'on veut savoir comment il fut envisagé, il suffira de dire que ce fut un Jésuite (le P. Guénard) qui remporta le prix.

Enfin l'éloquence fut appelée à célébrer les grands hommes ; l'éloge du vainqueur de Fontenoi fut proposé par l'Académie, en 1758 ; Thomas entra dans la lice, et fut couronné. Il peut être regardé comme le créateur de l'éloge oratoire, genre qui a des beautés difficiles, parce qu'elles sont placées entre l'exagération et la faiblesse, entre la grandeur et l'emphase. Thomas n'a pas su toujours se garantir des défauts du genre, mais il les rachète par des pensées fortes, par de grandes images, par la vigueur ou la magnificence de l'expression. Semblable au géant de Camoëns, il s'élève et grandit parmi les écueils qui l'environnent. Il n'a pas été vaincu par les nombreux athlètes qui, depuis soixante ans, l'ont suivi avec le plus de succès dans la carrière qu'il avait ouverte. La Harpe, Gaillard, Maury, Champfort ; MM. Garat, Victorin Fabre, Auger, Villemain, cèdent encore à celui qui, pour l'ancienneté est leur chef, comme pour le talent il est aussi leur maître.

On remarquera, comme une singularité, que Thomas eut pour concurrent, dans l'*Eloge du maréchal de Saxe*, le célèbre astronome Delalande, dont l'ouvrage fut imprimé en 1760, in-8°., et qui ne tarda pas à abandonner la carrière oratoire.

Les éloges de Thomas et tous ceux qui ont été couronnés par l'Académie jusqu'à l'époque de la révolution, sont revêtus, suivant la législation de cette époque et les réglemens de la censure, de l'approbation de deux docteurs de Sorbonne, constatant qu'ils n'y ont *rien trouvé qui soit contraire à la foi et aux bonnes mœurs* (1). Ainsi, les ouvrages que l'Académie en corps avait approuvés, étaient soumis à la censure de deux docteurs en théologie, tandis que les membres de l'Académie, comme tous les autres gens de lettres, n'étaient tenus de soumettre leurs manuscrits qu'à l'approbation d'un censeur royal (2).

La même année (1759) Thomas publia *Jumonville*, poëme historique en quatre chants. « Tous les arts, disait-il dans sa préface, doivent se rapporter au bien de l'humanité ; ils doivent avoir pour but d'inspirer aux hommes l'amour de la justice et l'horreur du crime ;

(1) Les docteurs qui approuvèrent les éloges de Thomas, couronnés par l'Académie, sont les abbés Millet, Le Seigneur, Fournier, Bourlet de Vauxcelles, de La Roche et Copette.

(2) Lorsque Thomas publia, en 1766, son *Eloge du Dauphin*, il n'eut besoin que de l'approbation de Saurin.

L'*Eloge de Marc-Aurèle* fut imprimé en 1775, avec une permission tacite, c'est-à-dire, sans *approbation*.

et que sont les talens, s'ils ne doivent point servir à rendre les hommes meilleurs! » Ces principes ont dirigé Thomas dans la composition de tous ses ouvrages. Quel dommage qu'il n'ait pas aussi bien connu la poétique que la morale de l'épopée! Il y a dans *Jumonville* des sentimens élevés, de sages maximes, de beaux vers; mais le poëte ne se montre pas assez dans le philosophe et dans le citoyen.

L'*Eloge du chancelier Daguesseau*, couronné en 1760, et l'*Epître au peuple*, qui, la même année, obtint l'*accessit*; l'*Eloge de Du Guay-Trouin*, qui remporta le prix en 1761, et l'*Ode sur le Temps*, qui fut couronnée l'année suivante, étendirent, avec éclat, la réputation de l'auteur. On n'avait point encore vu mêler aux compositions académiques tant de grandes leçons, tant de morale publique; le talent ne s'y était pas encore montré si fort de pensée et de méditation, si riche de lectures immenses. Les notes dont Thomas accompagne ses éloges sont peut-être un travail aussi recommandable que les éloges eux-mêmes. Descendu des hauteurs de l'éloquence, il s'y montre sans appareil, mais avec autorité, historien, écrivain politique, physicien et moraliste.

Déjà Thomas était recherché dans les sociétés brillantes qui existaient alors dans la capitale, et où le goût des lettres s'alliait à celui de l'intrigue et du plaisir : temps encore heureux où les jeux de petites ambitions rivales, la médisance, les bons mots, les anecdotes du jour, les lectures du soir, des réputations littéraires à élever, à attaquer ou à défendre; des succès d'ouvrages à préparer, à fonder ou à détruire, partageaient et remplissaient la vie, et où les passions politiques n'apportaient, dans les salons, ni sombre défiance, ni trouble, ni division.

M. de Praslin était alors ministre des affaires étrangères. Il s'attacha Thomas en qualité de sécrétaire, lui accorda bientôt sa confiance et lui marqua même de l'amitié. Thomas se montra reconnaissant, et le ministre ayant été créé duc en 1762, il lui adressa, sur sa nouvelle dignité, des vers qui furent imprimés dans l'*Almanach des Muses*, et où l'éloge ne se montre peut-être pas assez exempt de flatterie. *Votre dignité nouvelle*, dit-il à son patron, est pour la France *l'aurore de son bonheur*.

Plessis-Praslin battit Turenne;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

La paix venait en effet d'être signée : elle nous coûta le Canada. Thomas publia, sur cette paix, une *Lettre*, avec cette épigraphe, tirée du 3e. livre de l'Énéide : *Spes discite vestras*. Cet écrit, auquel il n'attacha pas son nom, fit quelque bruit, sans obtenir un grand succès : « On ne croirait pas, est-il dit dans les *Mémoires* du temps, connus sous le nom de *Bachaumont*, qu'un secrétaire intime d'un ministre des affaires étrangères pût écrire de cette façon. C'est un amas de phrases en persifflage, en un mot, un véritable ouvrage de cour, où l'amertume et le fiel sont cachés sous des expressions douces. » Ce jugement est sans doute trop sévère, mais la *Lettre sur la Paix* n'ajouta rien à la réputation de Thomas.

Elle fut bientôt après considérablement accrue par son *Eloge de*

Sully. Lorsqu'il fut mis au concours par l'Académie, le 25 août 1762, on battit des mains, et un homme d'esprit s'écria : *Voilà l'éloge fait :* Il l'était par l'opinion, il restait à l'être par le talent. Thomas acquitta la dette de la France. Son discours fut lu à la séance publique du 25 août 1763, par Saurin, Duclos et Watelet qui se relayèrent pour achever la lecture de cette longue composition : les applaudissemens furent vifs et nombreux. Plusieurs passages de l'éloge du ministre, ami de la France et de Henri, parurent une satire amère des ministres de Louis XV. La position de l'orateur, secrétaire de l'un de ces ministres, rendait la censure de l'administration plus remarquable. Lorsque l'éloge fut imprimé, il fit beaucoup de bruit ; les fermiers-généraux se plaignirent, les courtisans murmurèrent, le public admira. Quoique l'Académie eût fait plusieurs retranchemens, on trouva encore dans le discours couronné des choses trop fortes pour des temps où l'adulation et la mollesse énervaient toute la vigueur des âmes (1). Thomas avait choisi pour épigraphe de son *Eloge de Sully*, cette exclamation civique : *O utinam!* mais les docteurs de Sorbonne, n'y virent qu'une épigramme, et refusèrent d'en permettre l'impression.

Hâtons-nous de le dire à la louange du duc de Praslin, tandis que l'*Éloge de Sully*, composé en quelque sorte dans ses bureaux, et qu'il avait entendu ou approuvé peut-être avant que l'Académie le couronnât, excitait de si vives plaintes contre l'auteur, il défendit Thomas, il le soutint, et parut s'occuper avec plus de zèle de son élévation et de sa fortune. L'Académie Française ne recevait point dans son sein les hommes de lettres qui avaient un service particulier auprès des grands, à moins que ce ne fût chez les princes de la Maison royale ou du Sang. Le ministre voulut lever l'obstacle qui s'opposait à l'admission de Thomas à l'Académie, et le fit nommer sécrétaire-interprète des Cantons suisses.

Cette faveur du ministre ne fut pas durable ; quelques mois après, Thomas la perdit par où il eût dû la conserver. Marmontel avait été son maître en littérature, et il était son ami. Une plaisanterie qui répandait du ridicule sur la société du duc de Praslin, fut attribuée à l'auteur des *Contes moraux*. Le ministre prévenu voulut l'écarter de l'Académie où il était près d'entrer, et il ne pouvait imaginer un meilleur expédient que de conseiller à Thomas de se mettre lui-même sur les rangs, avec la certitude d'être reçu. Thomas aimait la gloire ; mais fidèle à l'amitié, il refusa de la trahir. Il demeura sourd aux insinuations, inflexible aux instances, et brava enfin les ordres qui lui furent donnés de se présenter. Marmontel fut élu, Thomas disgracié ; mais ce dernier s'éleva dans l'opinion publique de toute la hauteur dont il tombait dans la faveur du ministre (2).

(1) *Mém. de Bachaumont.*

(2) Lorsqu'il était question de remplacer M. de Bougainville à l'Académie, Louis XV demanda un jour aux courtisans qui l'entouraient, si Thomas serait nommé : *Non, sire*, répondit M. de Bissy ; *il ne s'est pas mis sur les rangs ; car il n'est pas venu me voir. — C'est*, reprit le Roi, *qu'il ne vous croyait pas de l'Académie.* Le mot était plaisant, et Piron eût pu s'en faire honneur.

Cependant le succès de l'*Eloge de Sully* fut troublé par un incident singulier. L'auteur des savantes *Recherches et considérations sur les finances de France*, Véron de Forbonnais, prétendit que la troisième partie du discours de Thomas, regardée comme la meilleure, était en entier extraite de son ouvrage ; que l'orateur avait dérobé son plan, ses pensées, quelquefois même ses expressions, et il fit insérer, dans l'*Année littéraire* de Fréron, de longs détails sur ce prétendu plagiat. L'envie, qui frémissait de voir les palmes académiques comme réservées pour un seul écrivain, fit grand bruit de ce qu'elle appelait une découverte, et soutint qu'il fallait se défier de la profondeur de connaissances attribuée à Thomas ; que Thomas ne s'était pas sans doute borné à piller l'ouvrage de Forbonnais, qu'il avait fait vraisemblablement des larcins plus adroits qu'on découvrirait peut-être un jour ; et qu'enfin les révélations de l'*Année littéraire* ruinaient les prétentions de l'orateur au fauteuil académique. A cette époque, Fréron fut mis au Fort-l'Evêque, et l'envie osa dire que Thomas avait voulu se venger ; mais si alors la disgrâce de cet écrivain, et la cause honorable de cette disgrâce, n'avaient été connues, son noble caractère eût suffi pour repousser cette odieuse inculpation.

L'*Eloge de Descartes*, couronné en 1765, vint fermer dignement les concours académiques de Thomas. « Couronné cinq fois de suite, il fallut, dit le comte de Guibert (1), pour rendre la parole et l'espérance à ses rivaux, le faire asseoir parmi les juges. »

Le nombre des concurrens pour l'*Eloge de Descartes* fut si nombreux que, suivant les *Mémoires de Bachaumont*, ici comme ailleurs, souvent peu dignes de foi, il y eut deux cents pièces présentées. Le prix fut partagé entre Thomas et Gaillard. Le contrôleur des finances (de Laverdy) offrit de faire le fonds d'une seconde médaille, qui n'était alors que de 600 francs ; mais l'Académie décida (le 3 août) qu'il ne lui convenait pas d'accepter les dons d'un particulier, fût-il même ministre ; et le prix ordinaire de la médaille fut partagé entre les deux concurrens.

Les plus illustres suffrages confirmèrent celui de l'Académie. On admira l'exposition du système de Descartes, et surtout la péroraison qui fit pleurer Voltaire (2). « Autrefois, écrivait-il à Thomas, nous donnions pour sujet de prix des textes faits pour le séminaire Saint-Sulpice ; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il est admirable malgré leur suffrage. On ne lit plus Descartes ; mais on lira son éloge, qui est en même temps le vôtre. » L'auteur de la Henriade finissait par se dire *l'admirateur*, *l'ami* de Thomas, et il le pressait de venir vivre avec lui, *comme un frère*, disait-il, *que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné* (3).

(1) Voyez son Discours de réception à l'Académie Française, où il remplaça Thomas, en 1786.

(2) Après avoir lu cette péroraison, un homme de talent écrivit à Thomas : *Vous nous envoyez à la gloire comme à l'échafaud.*

(3) Voltaire fit de pareilles invitations, peut-être moins pressantes et moins sincères, à plusieurs autres auteurs : mais aucun ne le prit au mot.

« Quel ouvrage surtout que celui de Descartes, s'écrie le comte de Guibert! Quel superbe monument élevé aux sciences! Jusque-là ces sujets sévères et abstraits semblaient interdits à l'éloquence. Qu'il fallut à M. Thomas et d'art et d'esprit, pour allier avec succès des genres en quelque sorte ennemis; pour prêter des couleurs brillantes à des vérités froides; pour associer des images à des faits, des comparaisons à des calculs; pour faire jaillir, du milieu de l'explication d'un système aussi prodigieux, aussi compliqué, aussi universel que celui de Descartes, tant de grandes idées qui appartiennent à l'orateur, et qui cependant ne sont point étrangères au grand homme qu'il célèbre! A travers ce chaos de tourbillons, de soleils, de mondes, d'immortelles vérités ou d'erreurs sublimes encore, quel heureux repos pour la pensée du lecteur, quelles belles masses de morale et de philosophie jetées par intervalle, que ces morceaux sur l'éducation de Descartes, sur ses voyages, sur la persécution qu'il essuya en Hollande, sur sa vie privée, sur cette insatiable curiosité qui lui fit tout étudier, tout examiner, tout connaître pour arriver à douter et ensuite à créer! Comme M. Thomas fait sentir que Descartes en étant tout ce qu'il fut, aurait pu être aussi tout ce qu'il aurait voulu, si le hasard ou son choix lui eussent donné une autre destinée! »

La France venait de voir s'évanouir les grandes espérances qu'elle avait fondées sur le règne du Dauphin, fils de Louis XV (1). Parmi les vingt oraisons funèbres et presque un pareil nombre d'éloges qui furent imprimés, on distingua facilement l'éloge publié par Thomas. Diderot se récria contre les louanges prodiguées à un prince qui ne régnait pas encore, et qui peut-être, disait-il, n'aurait régné que par les Jésuites (2); mais Voltaire défendit à la fois Thomas et le Dauphin, en écrivant plusieurs pages éloquentes sur ce passage de l'orateur: « Le Dauphin lisait avec plaisir ces livres, où la douce humanité lui peignait tous les hommes, et même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères.... *Ah!* dit-il plus d'une fois, *ne persécutons point.* »

En considérant successivement, dans le Dauphin, la science, la vertu, la religion, Thomas traça les devoirs de tous les princes, et l'*Eloge du Dauphin* parut être la satire perpétuelle de la conduite du roi. Ce discours fut l'objet d'une critique assez décente, mais trop sévère alors qu'elle n'est pas injuste (3). L'anonyme qui réfuta l'orateur, dit avant de commencer son *Examen :* « Le public favorablement prévenu a saisi ce discours avec activité, l'a lu avec une espèce d'enthou-

(1) Mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765.

(2) On citait l'anecdote suivante: « J'aime tant les Jésuites, disait un jour le Dauphin à Louis XV, que s'ils me prescrivaient de descendre du trône, j'en descendrais. » — *Et s'ils vous ordonnaient d'y monter?* reprit le monarque.

(3) *Examen d'un Discours de Thomas, qui a pour titre :* Éloge de Louis Dauphin de France, par *Coger Paris*, De Hansy, 1766, in-8°. de 63 pages. — En 1760, le P. *Mirasson*, barnabite, avait publié sous le même titre (*Examen d'un Discours*), une critique de l'*Eloge de Daguesseau*. Ce moine avait prétendu redresser Voltaire et Rousseau dans des pamphlets intitulés: *Le Philosophe redressé.* — *Toinette Levasseur, chambrière de Jean-Jacques*, etc.

siasme. » Telle était alors la réputation de Thomas, que ceux même qui se déclaraient ses adversaires, étaient obligés de rendre hommage à ses talens, pour ne pas compromettre, dans l'opinion, leur esprit et leur jugement.

Enfin, le 6 novembre 1766, Thomas fut élu membre de l'Académie Française, et, le 7 janvier de l'année suivante, il fut reçu dans une séance qui eut beaucoup d'éclat (1). Thomas succédait à Jacques Hardion, auteur de quelques ouvrages médiocres; il y avait peu de chose à dire de cet académicien, et Thomas ne lui consacra, dans son discours, que quelques lignes éloquentes. Mais, par une singularité assez remarquable, il n'avait à louer, et il ne loua guère dans Hardion, que les qualités qui passaient pour être étrangères à l'orateur lui-même. « M. Hardion, disait-il, se défendit avec sévérité tout ornement. Son style eut » la modestie de sa personne.... Il s'élevait contre ce luxe de l'esprit » qui n'aime à jouir de ses richesses qu'en les prodiguant. Dans ce siècle » il eut le courage de la simplicité. » C'est à peu près, avec un trait rapide sur les vertus et la sagesse de Hardion, toute la partie du discours de Thomas consacrée à l'éloge de celui qu'il venait remplacer. Le portrait de l'homme de lettres citoyen est le sujet entier du discours, et, dans ce portrait, Thomas se peignit lui-même.

Le comte de Clermont, prince du Sang, directeur de l'Académie, n'ayant pu ou n'ayant point voulu présider cette solennité littéraire, fut remplacé par le prince Louis de Rohan-Guéméné : « Monsieur, dit-il au récipiendaire (après avoir loué, dans un style véritablement académique, les *Eloges* de Thomas), je dirais volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, et nous dire : « Il nous a peints » comme s'il eût vécu auprès de nous et avec nous. Il a parlé de nos » travaux comme s'il les eût partagés lui-même. Il nous a jugés comme » nous demandons que la postérité nous juge. Notre gloire est devenue » la sienne, puisqu'il a su la célébrer. » Cette courte prosopopée contient peut-être l'éloge le plus ingénieux qui ait été fait d'un écrivain.

Ce fut dans cette séance que Thomas lut un chant de sa *Pétréide*, poëme épique auquel il travaillait déjà depuis long-temps, que vingt années après, à l'époque de sa mort, il n'avait pas encore terminé et qui est malheureusement demeuré imparfait. Le voyage de Pierre-le-Grand en France, objet de cette lecture, obtint d'unanimes applaudissemens.

Thomas avait composé, dans sa première jeunesse, des pièces de théâtre. Il avait voulu chausser le cothurne et le brodequin. Il ne reste de ses Essais dramatiques que le ballet d'*Amphion* en un acte, mis en musique par M. de La Borde, premier valet de chambre du roi, et qui fut représenté, avec un succès douteux, en 1767.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Thomas réveillât l'attention

(1) « Il m'a fallu solliciter, écrivait-il à madame Monnet, courir, faire des » visites, voir des cardinaux, des princes, des ministres, des gens de lettres, » des amis et des ennemis; ensuite les revoir tous pour les remercier; aller de » Paris à Versailles, de Versailles à Paris, etc. » C'était pour l'âme fière de Thomas, acheter cher la gloire du fauteuil.

publique par quelque production nouvelle. Mais quoique sa santé, qui s'était affaiblie dans des veilles prolongées, dans de profondes études, fût loin de répondre à l'activité de sa pensée, à la force de son esprit, il ne passait point, comme tant d'autres académiciens, à se faire oublier, le reste d'une vie qu'il avait employée à se faire connaître; mais partageant son temps entre ses deux passions dominantes, la gloire et l'amitié; allant peu dans le monde, cherchant souvent la solitude, s'il donnait à ses amis une part de ce temps qui fuit toujours irréparable, il consacrait l'autre à deux grands ouvrages, l'*Essai sur les Eloges*, et le poëme épique de *Pierre-le-Grand*.

Ce ne fut qu'en 1770, qu'il reparut avec éclat sur la scène littéraire. Il lut dans l'Académie, à la séance publique du 25 août, son *Eloge de Marc-Aurèle*. Jusque-là on avait reproché à Thomas trop d'appareil et de recherche dans l'expression, trop de luxe dans les images, trop d'ambition dans le style; et quoique cette pompe des mots, qui dans plusieurs écrivains masque la faiblesse des idées, tînt à l'élévation de celles de Thomas, elle était néanmoins un défaut, mais un défaut qu'exagérait l'envie; il appliqua tous ses soins à la réduire au silence, et montra désormais dans ses écrits, avec la même vigueur de talent, un style plus sage et non moins éloquent.

L'*Eloge de Marc-Aurèle* paraissait dégagé de tout cet appareil oratoire qu'on avait jusqu'alors remarqué dans Thomas. Il réunit tous les suffrages. La forme, la morale, le style y ont une couleur antique. L'auteur commence le discours par le convoi de son héros. Il suppose qu'un ami de ce prince, Apollonius, fait son oraison funèbre devant le peuple romain. « Quelle belle invention, dit le comte de Guibert, que tout le caractère dramatique donné à cet éloge! comme c'est en effet tantôt Apollonius qu'on croit entendre, tantôt un écrit de Marc-Aurèle qu'on croit lire! Quelle admirable adresse de rappeler toutes les actions de ce prince par des députés de toutes les nations qui ont été témoins de sa gloire ou de sa bienfaisance! et chacun de ces députés comme il est peint! comme le Germain, l'Espagnol, l'Africain, l'habitant de l'Asie ont chacun leur costume et leur physionomie! Que ces hommages arrivant de toutes les régions du Monde, apportés même par des peuples barbares, donnent une grande idée de l'empire Romain, et une plus grande encore de l'âme de Marc-Aurèle, qui, comme le soleil ou comme la Providence, pouvait embrasser tant d'espace et suffire à tant d'intérêts. Et ce beau groupe de la femme et des enfans de Cassius, qui viennent pleurer leur bienfaiteur dans Marc-Aurèle, contre lequel Cassius avait conspiré! et parmi les principaux officiers de l'armée, le vertueux Pertinax, l'œil morne et humide, appuyé sur son bouclier, et frappé déjà, dans ses pressentimens, des malheurs de l'empire et peut-être des siens! Mais sur le devant de la scène, rappelez-vous surtout la figure principale de cette grande composition, l'exécrable Commode. Sa contenance est à la fois farouche et impie : seul il ne pleure pas; il ne dit qu'un mot à Apollonius, et ce mot dévoile son âme. Il écoute avec impatience; il a supporté malgré lui les conseils du philosophe au nom de son père; il s'indigne quand Apollonius ose lui parler au sien; et tout à coup

(dit M. Thomas, complétant ainsi avec quelques touches un tableau qui ne sort plus de la pensée) « il agite sa lance d'une manière terrible :
» tous les Romains pâlissent, Apollonius se tait et se voile le visage.
» La pompe funèbre reprend sa marche, et Rome sent en un moment
» que Marc-Aurèle tout entier est descendu dans la tombe. »

Thomas avait voulu peindre un philosophe devenu maître du Monde, et qui, pendant soixante ans, ne fut occupé que des plus grandes idées morales. Ce tableau, au milieu du XVIIIe siècle, devait produire son effet.

La lecture publique de l'Eloge de Marc-Aurèle dans le sein de l'Académie, excita des applaudissemens continuels. Aucun ouvrage n'y avait encore produit un enthousiasme aussi marqué : c'est que le public croyait apercevoir ou faisait lui-même partout des allusions, saisissait tous les contrastes entre les temps de Marc-Aurèle et ceux de Louis XV, et voyait dans les uns la satire des autres. On était alors à la veille d'une révolution dans la magistrature, qui devait amener des troubles dans l'Etat. On préparait des édits funestes, et le chancelier Meaupeou méditait d'abaisser, au profit de l'autorité souveraine, la puissance des parlemens. Il refusa constamment de laisser imprimer l'*Eloge de Marc-Aurèle*, et ce ne fut qu'en 1775, lorsque sous le règne de Louis XVI, après le rétablissement des parlemens, rien ne s'opposait plus à l'impression de l'éloge d'un prince aimé du peuple, qui voulait régner par la justice et par les lois, que le public et les lettres purent compter un chef-d'œuvre de plus.

Un nouveau discours de Thomas, prononcé dans l'Académie à la réception d'un prélat philosophe (1), ne tarda pas à réveiller, avec l'enthousiasme du public, les clameurs de l'envie, les plaintes de quelques hommes puissans, et l'inquiétude d'un gouvernement haï et méprisé. En traçant le parallèle de l'homme de lettres de la ville avec l'homme de lettres de la cour, Thomas fit une sortie vigoureuse contre ces Grands qui, après avoir désiré, par amour-propre et par vanité, d'être admis dans l'Académie, trahissaient ensuite les lettres par faiblesse, ou les laissaient outrager avec indifférence, ou les persécutaient avec orgueil. Et tandis que l'orateur flétrissait d'une ignominie durable, ceux qu'on voyait alors haïr les lumières et craindre les talens, tous les regards se fixèrent soudain sur un magistrat fameux par ses réquisitoires contre les ouvrages philosophiques du dix-huitième siècle.

Le chancelier, sur les plaintes de l'avocat général Séguier, manda le courageux académicien, et se fit apporter son manuscrit. En même temps le clergé s'indignait qu'on eût choisi le jour de la réception d'un archevêque, pour s'élever, en présence d'un grand nombre de prélats, contre la superstition et l'intolérance. Thomas reçut, avec la défense expresse de publier son discours, la menace d'être rayé de la liste des académiciens. Le clergé voulait porter au pied du trône ses plaintes contre Thomas; mais l'archevêque de Toulouse répondit de ses sentimens religieux, et arrêta une démarche inconsidérée. Il fit

(1) De Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, depuis cardinal et principal ministre en 1788, fut reçu à l'Académie Française le 6 septembre 1770.

plus : le discours de Thomas, comme directeur de l'Académie, ne pouvant être imprimé, l'archevêque, comme récipiendaire, renonça d'abord à faire paraître le sien. L'Académie examina la conduite que l'avocat général avait tenue dans cette affaire, et arrêta que, par respect pour le nom du magistrat académicien, il ne serait pris aucune délibération contre lui. Mais peu de jours après, l'Académie de Marseille, instruite que le même magistrat venait d'arriver dans cette ville, délibéra si une députation irait complimenter un des quarante de l'Académie Française, et il fut décidé qu'on s'abstiendrait en cette circonstance de l'usage établi.

Thomas travaillait depuis long-temps à un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différentes sociétés.* Avant de le publier, il le lut, du moins en partie, à la séance de l'Académie (du 14 mai 1771), où fut reçu l'abbé Arnaud. Cette lecture eut peu de succès. L'ouvrage parut plus digne d'estime que d'enthousiasme. On n'y vit guère qu'un froid et savant résumé de tout ce qui avait été dit, depuis le seizième siècle, sur les deux sexes, et beaucoup trop de métaphysique, de divisions et de subdivisions sur la question frivole de la prééminence entre l'homme et la femme. L'académicien finissait par dire que, pour prononcer, il faudrait être assez malheureux pour n'être d'aucun sexe.

Lorsque l'ouvrage fut imprimé (en 1772), l'auteur, dit le comte de Guibert, n'eut pas pour lui les femmes; « elles trouvèrent le procès trop sérieusement instruit, et les femmes aiment mieux être senties que jugées. » Les hommes n'épargnèrent pas non plus le livre de Thomas. L'abbé Galiani, dans son *Dialogue sur les femmes*, sut manier avec esprit l'arme du ridicule (1). D'autres réfutations du même ouvrage furent publiées, et obtinrent moins de succès (2).

L'année suivante, Thomas fit paraître son *Essai sur les Eloges.* Cet ouvrage mit le sceau à sa réputation, et c'est en quelque sorte par sa publication qu'il ferma dignement, pour ses contemporains, sa carrière littéraire (3). « J'ai parcouru, disait-il, dans cet ouvrage bien des pays et bien des siècles, jugeant sur mon chemin tous ceux que je rencontrais, ne respectant pas toujours les réputations et ceux qui les font, et osant quelquefois abattre des statues élevées par l'ignorance ou la bassesse à de prétendus grands hommes (4). » L'*Essai sur les Eloges* est un des plus solides monumens de notre littérature. Une vaste érudition féconde et enrichit le sujet, sans énerver le style et la pensée, sans fatiguer le lecteur. Le successeur de Thomas à l'Académie a dit, sans dépasser la mesure si large des louanges académiques, que Thomas eût pu intituler son *Essai sur les Eloges*, l'*His-*

(1) Ce *Dialogue* a été réimprimé, en 1789, dans les *Tablettes d'un curieux, ou Variétés historiques*, 2 vol. in-12.

(2) Lettre à M***, sur un ouvrage intitulé : *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* (par M. Daillant de La Touche). Londres et Paris, 1772, in-8°. de 80 pages.

(3) Il ne publia plus, avant sa mort, que son *Hommage à la mémoire de madame G*** (Geoffrin)*, 1777, in-8°.

(4) Lettre à madame Mounet, 9 juillet 1773.

toire de l'éloquence. L'auteur des *Trois siècles de la littérature française*, qui s'est montré si ridiculement injuste envers Thomas, ne peut s'empêcher de trouver l'*Essai sur les Eloges* riche de *jugemens, d'analyses profondes, de justes critiques, de tableaux énergiques, d'érudition choisie, et surtout de style.* Palissot, qui se passionne à froid contre Thomas, et qui dans toutes les éditions de ses *Mémoires sur la littérature*, loue des hommes médiocres, et déchire de grandes réputations, se borne à dire que l'*Essai sur les Eloges* est *une des meilleures productions* de Thomas, et qu'elle *lui fit beaucoup d'honneur.*

En 1777, Thomas perdit dans madame Geoffrin une protectrice et une amie. Cette femme célèbre par son esprit et par les bienfaits qu'elle aimait à répandre sur les gens de lettres, avait forcé Thomas d'accepter une rente viagère de 1200 livres. Il exprima ses regrets dans un *Hommage à la mémoire de madame G***.* « Le ton de cet ouvrage est très-simple, et il devait l'être, écrivait-il à madame Monnet ; mais le sentiment et la vérité l'ont dicté d'un bout à l'autre. Après cette lecture, vous connaîtrez cette femme qui a été long-temps célèbre, comme si vous eussiez passé votre vie avec elle. L'auteur ne se nomme pas ; mais si l'ouvrage vous fait quelque plaisir, il désire beaucoup que vous le deviniez. »

On ignore pour quel motif Thomas ne se nomma point : c'était son troisième ouvrage anonyme. Dans le premier, il attaquait Voltaire ; dans le second, il louait une paix humiliante ; mais, dans le troisième, il avait à parler, et il parlait un peu de sa *reconnaissance* !

L'abbé Morellet et d'Alembert firent imprimer à la même époque un éloge de madame Geoffrin, qui avait été aussi leur bienfaitrice (1), et que dans le monde on appelait plaisamment leur *mère.* On caractérisa ainsi les auteurs des trois éloges (Thomas, Morellet et d'Alembert): *Le premier pense, le second raconte, et le dernier pleure.* Le successeur de Fréron avait fait une critique très-gaie de tous ces éloges, dont aucun ne lui paraissait exempt d'affectation, et il allait faire imprimer cet article, lorsque madame de La Ferté-Imbault, fille de madame Geoffrin, obtint un ordre qui défendit au journaliste de le publier.

L'éloge de madame Geoffrin fut le dernier ouvrage de Thomas, imprimé pendant sa vie. Mais Thomas continua, autant que l'affaiblissement de sa vue et de sa santé put le lui permettre, à travailler à son poëme de Pierre-le-Grand. Il pensait que les soins d'une épopée devaient remplir toute la vie d'un homme. Ce fut, pendant les vingt-deux dernières années de la sienne, sa principale occupation. Avant cette époque (en 1766), sur douze chants, il en avait composé quatre, et il pressentait déjà qu'il n'acheverait point cet ouvrage. Il écrivait, en 1771, au président Bonnier d'Alcoff, qui lui demandait un fragment de ce poëme : « C'est une machine immense et dont je ne puis rien détacher. Beaucoup de choses sont jetées, et rien n'est poli. » En 1782, il écrivait de Nice, à madame Necker : « Je ne laisserai que des ruines, qui ressembleront trop à celles de nos jardins an-

(1) Madame Geoffrin avait placé, sur la tête de l'abbé Morellet, une somme de 15,000 livres, et avait donné à d'Alembert d'abord une rente viagère de 600 livres, ensuite une rente de 1300, et enfin une rente de 4000.

glais, des rimes mortes en naissant, et qui n'ont hérité d'aucun grand souvenir. Je me sens loin de la force qu'il faut pour reprendre et continuer mon ouvrage. » En 1784, étant encore à Nice, il mandait à madame Necker : « De ma solitude, je continue mes courses en Europe à la suite de mon héros, et j'ai commencé le chant de l'Allemagne. » En 1785, toujours à Nice, il écrivait à Ducis : « Je suis dans ce moment enseveli dans les mines d'Allemagne, et je conduis la muse épique dans des lieux où elle n'a jamais pénétré. » Ainsi, pendant trente ans, et jusqu'à la fin de sa carrière, Thomas s'occupa de donner un poëme épique à la France. Mais ce monument, qu'il regardait comme son premier titre dans la postérité, il ne put l'élever, et la mort le surprit regrettant la palme immortelle qu'il s'était cru destiné à cueillir.

Le sort de ce poëme, qui contient de très-beaux vers, des pensées fortes et élevées, de grandes images, ressemble un peu à celui du triste ouvrage de Chapelain. On le louait beaucoup avant sa publication; dès qu'il parut on cessa d'en parler. C'est d'ailleurs dans la destinée, et non dans le mérite des deux poëmes, qu'on peut placer une comparaison.

Dans la dernière année de sa vie, Thomas composa, à Oullins, près de Lyon, son *Traité de la langue poétique*. Il écrivait à madame Necker, le 14 août 1785, c'est-à-dire, un mois avant sa mort : « Je me suis amusé à faire un morceau de prose, qui n'est point encore achevé, mais qui est déjà assez étendu. Ce qui m'en a fait naître l'idée, c'est le Journal de la langue française qui se fait ici (à Lyon), et que vous connaissez. L'auteur m'avait envoyé tous ses numéros. J'ai voulu lui écrire pour le remercier, et ma lettre est presque devenue un ouvrage; mais la partie la plus considérable est un morceau sur la langue poétique. J'examine ce qu'elle a été chez les différens peuples anciens et modernes; et ce qu'elle est parmi nous. J'en fais à peu près l'histoire. Je cherche comment et jusqu'à quel point elle est distinguée de la langue de la prose, et comment son caractère s'est formé parmi les nations les plus connues. » Ce *Traité de la langue poétique* mérite d'être lu; et si l'auteur avait pu y mettre la dernière main, il tiendrait, avec l'*Essai sur les Eloges*, un rang distingué parmi les meilleurs ouvrages didactiques de notre littérature.

Nous aurons fait connaître tous les écrits de Thomas, après avoir cité la *Relation de la captivité du grand Frédéric dans les prisons de Custrin, et du supplice du jeune Katt, son favori*, qui fut imprimée dans un recueil d'*opuscules*, en 1796; deux articles, l'un *sur la Mère jalouse, comédie de M. Barthe* (1772), l'autre *sur les Contes orientaux de madame Monnet* (1779). Ces deux extraits, insérés dans le *Mercure*, furent moins le jugement impartial de la critique, que le tribut facile de l'amitié.

La vie littéraire de Thomas est assez connue par ses ouvrages; sa vie privée l'est beaucoup moins : quoique obscure, sans éclat, et par cette raison même, elle mérite d'être remarquée.

La santé de Thomas avait toujours été faible et languissante; dès 1751, c'est-à-dire, dès l'époque même où il finit ses études au collége de Beauvais, sa poitrine était attaquée, son sang s'enflammait aisément, et il ne se nourrissait plus en grande partie que de lait. C'est dans cet

état de faiblesse, qu'il passa les plus belles années de sa vie. « Une passion vive pour les lettres et le goût enchanteur de la poésie, ont servi, disait-il, à me consoler. » Eloigné du monde, autant par goût que par nécessité, il vécut beaucoup dans la solitude, et c'est à la campagne qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. « J'ai des mois entiers, écrivait-il en 1769, où je ne suis rien, où je n'existe pas. Mon âme, par la faiblesse de ses organes, tombe dans une langueur qui est une espèce de néant. » Sa vue s'était affaiblie dans les veilles de sa jeunesse. A quarante ans il était à demi-aveugle, et passait des hivers entiers sans lire, sans écrire, sans pouvoir supporter le jour. Il se plaignait d'être réduit à la condition d'une plante végétant sans mouvement et sans action. Tronchin fut son ami, son médecin, et il crut lui devoir la vie.

Le Louvre était alors le palais des gens de lettres, des savans et des artistes. Thomas y avait un appartement. Avec lui vivaient sa mère, qui était venue consacrer ses dernières années à son bonheur; et sa sœur, madame de La Saudraye, qui partageait les plus tendres soins de la nature et de l'amitié entre sa mère, son frère et son mari.

Les eaux du Mont-d'Or, le ciel de la Provence, le climat d'Hières et de Nice, l'exercice du cheval, le repos et la solitude, tel était le régime prescrit à Thomas et qu'il suivit jusqu'à la fin de sa vie. Madame de La Saudraye et son mari l'accompagnaient dans tous ses voyages. Il était chez M. d'Eymar, à Forcalquier, au mois de juin 1782, lorsqu'il apprit qu'il venait de perdre sa mère, alors âgée de quatre-vingt-deux ans; sa douleur, dès qu'il fut en état d'écrire, s'épancha dans le sein de ses amis: « Pourquoi, écrivait-il à Barthe, qui lui avait annoncé cette perte irréparable, pourquoi ai-je fait ce fatal voyage? ce que j'ai gagné fût-il cent fois plus considérable qu'il n'est, vaut-il ce que j'ai perdu à ne pas jouir du moins des derniers jours, des derniers momens de ma mère?... Oh! on ne devrait jamais s'éloigner un seul, un seul moment des personnes que l'on aime. Qui sait ce que l'avenir nous prépare et ce qui se passe loin de nous.... Eh! qu'importe de vivre puisque tout est si fragile, si court!.... Elle avait vu périr mes deux frères; elle les a pleurés long-temps; moi, je reste, je survis pour la pleurer..... » Il disait à madame Necker: « Dans ce moment même, au moment où je lui écrivais, elle n'était plus; elle ne devait ni me lire, ni m'entendre, et je ne devais jamais la revoir. Oh! quelle affreuse obscurité répandue sur notre sort! Comme on doit trembler à chaque instant sur les personnes qu'on aime et dont on est séparé? Il est donc vrai que chaque instant de chaque jour peut produire pour nous le plus grand des malheurs, et nous l'ignorons, et dans ce moment-là nous nous croyons heureux. Infortunés!.... si du moins, j'avais pu la voir et l'embrasser; si j'avais reçu ses derniers regards et ses derniers conseils!... Il me semble que le dernier regard d'une mère, prête à quitter la terre, est comme l'apparition d'une divinité sur nous: mais d'une divinité qui se cache et va nous laisser seul... Oh! comme dans ces momens on tient peu aux choses humaines! comme notre faiblesse et notre néant nous environnent de toutes parts! C'est bien le moment de dire avec Bossuet: *Oh! que nous ne sommes rien!....* Pleurer ou être pleurés, voilà notre sort. » Cette tristesse du cœur, ce deuil de la pensée, se re-

trouvent dans les lettres que Thomas écrivait à Ducis. Il ne vécut plus consolé de la mort de sa mère, il ne s'était jamais consolé de celle d'un *frère*. En 1767, il disait dans une de ses lettres : « J'ai eu un frère dont j'étais fort aimé, que j'aimais beaucoup, qui m'avait élevé, et à qui je dois le peu que je suis : je l'ai vu mourir il y a douze ans entre mes bras. Il me semblait que je restais seul dans le monde. Tout me paraissait désert autour de moi. Je parcourais tous les lieux où je l'avais vu, où j'avais entendu sa voix ; je le redemandais partout, et j'avais du plaisir à sentir couler mes larmes, comme s'il en avait été le témoin. » Avec cette faculté d'aimer, cette terrible et douce puissance des souvenirs, les jouissances du cœur compensent rarement les amertumes de la vie.

Thomas eut pour amies, madame Monnet, née à la Rochelle, connue par des *Contes orientaux* (1) ; et madame Necker, qui, plus que toute autre, devint nécessaire à son existence et à son bonheur. Parmi les gens de lettres, il fut lié avec d'Alembert, Marmontel, Champfort, Chabanon, Watelet, Dalcyrac, d'Eymar, Deleyre, Héraut de Séchelles ; mais une amitié tendre l'unit toute sa vie à Barthe et à Ducis. Il vivait peu dans le monde : « Il faut resserrer, disait-il, le bonheur, pour le rendre durable, et ne pas le mettre à la merci des indifférens ; mais il est si doux de l'étendre par la nature et l'amitié : il n'y a que Dieu dont le bonheur puisse être tout-à-fait solitaire ; et encore je ne le conçois pas trop. »

Il aima mademoiselle Moreau (depuis madame Monnet) plusieurs années avant de l'avoir vue. Elle lui écrivit de la Rochelle, en 1766, pour lui offrir son amitié, et Thomas lui répondit : « J'ai des droits à votre amitié, à votre tendresse, et je vous la demande ; je vous promets de ma part tous les sentimens que vous méritez si bien d'inspirer. Je ne vous réponds pas que ces sentimens ne soient que de l'amitié ; mais c'est votre faute et non pas la mienne ; quand on a commencé à vous aimer, on ne s'arrête pas. » Cependant Thomas s'arrêta bien vite ; quelques jours après, il écrivait : « Votre âme honnête et sensible a trouvé dans mes discours une partie de ses sentimens : c'était votre bien, vous l'avez reconnu, vous me l'avez mandé, et de là notre union, ou si vous voulez, notre amitié ; mais j'aime davantage le premier mot, il exprime mieux ce rapprochement de deux âmes qui se cherchent, qui s'unissent, qui se reposent l'une auprès de l'autre, et se lient ensemble pour ne se plus séparer. » Cette union fut ce que la désirait Thomas ; la mort seule en brisa le lien.

Barthe, frivole et léger dans sa vie comme dans ses ouvrages, fut un des plus anciens, des plus fidèles amis de Thomas : « Il manque bien des rapports entre nous, disait ce dernier ; nos caractères se conviennent peu, nous sommes à mille lieues l'un de l'autre sur bien des

(1) Quand ces *Contes* parurent, en 1779, un journaliste voulut les attribuer à Thomas : « J'ignorais, écrivait celui-ci à madame Monnet, qu'un de ces faiseurs de libelles qu'on appelle journaux, m'eût attribué votre ouvrage. Vous me l'avez appris. Il faut bien que ce monsieur ne laisse pas échapper une sottise à dire, ou une calomnie à inventer ; c'est là son métier, et il s'en acquitte bien ; au reste, tout cela fait si peu d'effet, et on s'en occupe si peu dans Paris, que je n'en avais pas entendu parler. »

choses ; » et cependant, à la ville, à la campagne, pendant vingt ans, Barthe et Thomas vécurent souvent ensemble. Thomas trouvait à son ami une imagination douce et tendre, une âme sensible, un esprit orné, un commerce très-agréable. « L'amitié, ajoutait-il, est sûre de le trouver dans tous les lieux et dans tous les temps. Son imagination peut quelquefois l'écarter de moi, mais son cœur l'en rapproche toujours. Les lettres sont son occupation et la mienne ; quoiqu'il ne se soit livré qu'à un genre, il s'entretient de tous volontiers ; il aime assez la solitude, quoiqu'il soit fait pour le monde ; enfin, nous connaissant tous deux parfaitement, nous nous rapprochons par ce qui nous unit, et nous évitons les côtés par où nos âmes pourraient se blesser. Voilà le mot de l'énigme. » Ailleurs il trace ainsi le portrait de cet ami : « Le nouvel auteur de l'Art d'aimer est distrait ; il fait des vers ; il chante des airs d'opéra ; il se passionne pour de la musique ; il donne à dîner ; il va souper chez des femmes aimables et qui l'amusent ; il dit j'écrirai demain, et demain il recommence le même genre de vie. »

Un homme, plus en rapport avec Thomas avec son cœur, ses goûts, et son talent, fut son ami le plus tendre : j'ai nommé Ducis qui avait l'âme si douce et l'imagination si forte. « Je connus cet excellent homme et sa sensibilité profonde, écrivait Thomas à madame Necker. Personne n'aime avec autant de passion tout ce qu'il doit aimer. Son cœur surtout est fait pour tous ces sentimens honnêtes, qui tiennent au charme de la nature ; il y met toute l'énergie de son caractère, et en forme ensuite son génie lorsqu'il travaille pour le théâtre : lui seul peut-être a eu cet avantage unique, que ses talens ne sont autre chose en lui, que ses vertus. » Il écrivait à son ami même : « Nos cœurs sont toujours ensemble, nous sommes accoutumés à voir les objets de la vie sous la même face, et nous avons peu d'opinions différentes... mon cœur est éternellement à vous, tant qu'il battra et qu'il aura un mouvement. » En 1784, se rendant à Nice, il passa par Genève, traversa les montagnes de Savoie, depuis Chambéry jusqu'aux Echelles et au pont de Beauvoisin ; il écrivit alors à Ducis : « Je vous ai souvent désiré dans mon voyage... J'ai parcouru une partie de votre ancienne patrie ; j'y ai respiré l'air de vos montagnes. Il me semblait, mon cher ami, que je vous faisais un vol d'être là sans vous, et de goûter des plaisirs que je ne partageais pas avec vous. » L'année suivante, étant à Nice, il lui écrivait encore : « Mon ami, combien ces tableaux de la nature sont ravissans, et qu'ils tiennent aisément lieu de société, des villes, des plaisirs et des hommes, excepté des amis ! Je vous prends quelquefois avec moi dans ces promenades solitaires ; nous gravissons ensemble les rochers, et parvenus à leur sommet, je vous montre ces grandes scènes du drame éternel de l'univers. »

Une vulgaire amitié ne pouvait unir deux âmes aussi fortes, mais aussi douces, que celles de madame Necker et de Thomas : dès qu'elles se rencontrèrent, elles s'unirent pour toujours. Thomas écrivait à son illustre amie : « Le sentiment que vous inspirez, j'aime à le nourrir dans mon cœur ; il l'élève et le fortifie. Tenez-moi lieu de cette fausse immortalité, à laquelle mon imagination, dans son délire, aspirait autrefois par de vains ouvrages ; tous ces talens que nous cultivons

avec tant de peine, et dont nous sommes si vains, sont hors de nous; ils appartiennent bien plus aux autres qu'à nous-mêmes. C'est une décoration de la société qui s'en amuse, s'en joue et quelquefois la brise avec fureur; il ne faut y mettre que le prix qu'ils valent, c'est-à-dire, assez peu. Mais nos sentimens et nos vertus, tout l'intérieur de nous-mêmes, les liens de la nature et de l'amitié, voilà ce qui est véritablement à nous. On en jouit sans théâtre et sans acteurs, et sans battemens de mains. » L'amitié qui unissait Thomas et madame Necker, ne pouvait guère être sans exaltation. C'est toujours avec enthousiasme, que Thomas exprime ses sentimens. Il voit dans son amie ce que partout ailleurs on ne fait que concevoir par l'imagination, la vertu sans modèle, la sensibilité sans faiblesse et les beautés idéales de la perfection réalisées : « Votre âme habite sans cesse au sein de la divinité; c'est là son séjour et son asile. Elle ne communique avec la terre que par ses vertus.... il y a eu des âmes qui ont dû faire naître le dogme de l'immortalité. Elles étaient trop grandes pour qu'on dût les confondre avec ce qui doit périr; le soupçon même qu'elles pouvaient cesser d'être un jour, eût semblé accuser la divinité; et l'homme ne pouvait séparer de l'idée de Dieu ce qui lui ressemble! Car les vertus sublimes sont-elles autre chose que les idées divines elles-mêmes mises en action, et qui viennent se représenter sur la terre? » Par suite de ce sentiment si pur, pour les vertus de madame Necker, Thomas avait voué une admiration presque sans bornes au mari de son amie : « En choses morales, depuis long-temps il n'a plus rien à voir. Son œil, pour me servir d'une de ses expressions, *a fait le tour de l'homme;* et c'est un voyage presque aussi rare que *le tour du globe.* » Ce n'est pas seulement en s'adressant à madame Necker, que Thomas louait avec enthousiasme, dans un ministre disgracié, l'homme d'état et le citoyen, il écrivait à Ducis : « Le peuple qui a voulu disperser la cendre de Colbert, a-t-il empêché sa réputation de s'étendre, et de remplir le siècle où nous vivons? Mais Colbert n'a travaillé que pour un roi, et M. Necker a travaillé pour la nation. »

Thomas n'avait pu voir mademoiselle Necker (depuis madame de Staël) sans être étonné de *l'esprit plein de finesse*, qu'elle montrait déjà dans son adolescence : *Elle est*, disait-il, *la fleur d'un oranger couvert de pommes d'or.*

Si l'on doutait que l'amitié fût un culte, Thomas pourrait le faire croire. Il terminait une lettre à madame Necker, en ces termes : « Recevez, ô famille respectable et *sacrée pour moi !* les hommages de mon admiration et de ma tendresse. »

Thomas avait vu mourir, parmi ses confrères à l'Académie, Foncemagne, Voltaire, Saurin, Sainte-Palaye, Batteux, Condillac; il venait de perdre d'Alembert : « Le voilà, disait-il, hors des factions, des partis, et de tous les petits mouvemens de la terre. On a disputé deux jours pour savoir dans quel coin reposerait sa poussière. Où est-il maintenant? a-t-il rencontré l'âme de Newton? a-t-il reconnu Montesquieu? l'âme de Rousseau lui a-t-elle pardonné en le revoyant? Secret de l'éternité et d'un monde inconnu! »

L'abbé Millot venait de mourir, et Thomas allait bientôt le suivre « Mon cher ami, écrivait-il à Ducis, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; aimons-nous du moins jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra à l'autre, aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose; au lieu que dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. »

Deux grandes peines vinrent tout à coup affliger Thomas, et hâtèrent son dernier jour. Il avait loué une maison à une lieue de Lyon, à Oullins, où il arriva, de Nice, avec sa sœur et son beau-frère, le 28 mai 1785. M. de Montazet, archevêque de Lyon, avait là sa maison de campagne, et il aimait Thomas, son confrère à l'Académie. Thomas attendait ses amis, Barthe et Ducis, et, deux jours après son arrivée à Oullins, il apprend que Barthe est mort à Paris, après deux jours de maladie, dans le temps où il paraissait jouir de la meilleure santé (1). Il apprend que la veille de la mort de Barthe, Ducis qui était parti de Chambéry, pour se rendre à Oullins, a été sur le point de périr de la mort la plus affreuse, dans les montagnes qui conduisent aux Échelles. Les chevaux effarouchés par un objet imprévu, emportaient, dit-il, sa voiture dans un étroit chemin bordé de précipices. La voiture roulait sur les rochers dans une descente rapide avec un fracas et des secousses épouvantables. Un choc fait sauter la portière en dehors. Ducis s'élance : il tombe de tout son poids, et avec toute l'impétuosité du mouvement qu'il s'est donné, sur un amas de roches. Il y avait dans la voiture une dame qui n'avait osé suivre l'exemple de Ducis. Les chevaux parvenus au bas de la montagne, avaient atteint le bord du précipice : ce bord était revêtu d'un petit parapet de deux pieds de haut; un des chevaux en fureur monte sur le parapet, y court quelques pas, traînant avec lui la voiture où était cette pauvre dame. Heureusement l'avant-train se détache en se heurtant avec violence : le cheval qui était monté sur le parapet, tombe dans l'abîme et se brise en mille pièces. L'autre cheval continue à courir emportant l'avant-train, tandis que la voiture fracassée reste au milieu du chemin. Ducis était évanoui et sans connaissance : on le crut mort pendant quelque temps. Transporté au village des Échelles, il revint à lui, et dès qu'il put tenir la plume, il écrivit à Thomas, qui partit sur-le-champ pour la Savoie, avec Janin, chirurgien célèbre, leur ami commun, et ramena Ducis dans sa maison. C'était vers la fin de juin, et trois mois après, Thomas n'était plus. Sa vie acheva de s'éteindre dans les soins qu'il donnait

(1) « J'ai eu à me plaindre quelquefois de M. Barthe, écrivait Thomas à madame Necker, mais la mort efface tout. J'étais lié avec lui depuis trente ans; il m'avait beaucoup aimé, et il y a si peu de gens qui aiment! Il avait, avec des passions trop vives, de bonnes qualités qui sont assez rares, de la franchise, de la droiture, de la chaleur pour servir, et le courage de l'amitié. Il eût été pour moi au bout du Monde. La fougue de son caractère se tournait souvent en sensibilité, et alors elle devenait touchante. Il savait expier ses torts par ses larmes. Il valait mieux que beaucoup de gens qui ont été plus estimés que lui, parce qu'ils avaient plus d'art. »

à celle de son ami ; il se réjouissait de lui voir retrouver la santé qu'il avait lui-même perdue sans retour : « Ducis est toujours avec moi, écrivait-il, le 14 août, à madame Necker : ses forces sont entièrement rétablies.... Son âme est tout-à-fait digne de la vôtre ; c'est dans son âme qu'il a cherché la tragédie comme d'autres dans leur tête. Il a lui-même éprouvé tous les sentimens qu'il inspire, et (Thomas aimait à le répéter) son talent n'est que sa vertu. »

Le premier usage que Ducis fit de ce talent, dans sa convalescence, fut de célébrer, dans un *Epître à Thomas*, les sublimes et touchans devoirs de l'amitié, tels que les concevaient deux grandes âmes, tels que Thomas venait de les remplir. L'Académie de Lyon voulut rendre dans une séance publique, un hommage solennel au talent embelli par la vertu. M. de Montazet, archevêque, confrère des deux amis à l'Académie Française, leur ami lui-même, les conduisit à cette séance. Thomas lut au milieu des plus vifs applaudissemens, un chant de sa Pétréide ; c'était le chant du cigne. Ducis lut, avec une émotion profonde, qui se communiqua rapidement dans l'assemblée, son *Epître à l'Amitié*. Et quand les deux amis se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, on avait cessé d'applaudir, on pleurait.

Thomas n'était plus en état de supporter les fortes impressions du cœur ; deux jours après, la fièvre le saisit. M. de Montazet avait voulu qu'il reprît dans sa belle maison de campagne, à Oullins, l'appartement qui lui était réservé, et qu'indiquait cette simple inscription, gravée sur la porte : *la Candeur*. C'est dans cet appartement, qu'après quinze jours de maladie, Thomas expira, le 17 septembre 1785, dans les bras de sa sœur et de son ami. M. de Montazet et sa famille lui avaient aussi donné les soins les plus touchans. Le prélat lui consacra l'épitaphe suivante, qu'il fit graver sur son tombeau dans l'église d'Oullins.

IL EUT DES MOEURS EXEMPLAIRES,
UN GÉNIE ÉLEVÉ,
TOUS LES GENRES D'ESPRIT ;
GRAND ORATEUR, GRAND POÈTE.
BON, MODESTE, SIMPLE ET DOUX ;
SÉVÈRE A LUI SEUL,
IL NE CONNUT DE PASSION
QUE CELLE DU BIEN,
DE L'ÉTUDE ET DE L'AMITIÉ.
HOMME RARE PAR SES TALENS,
EXCELLENT PAR SES VERTUS,
IL COURONNA SA VIE LABORIEUSE ET PURE
PAR UNE MORT ÉDIFIANTE ET CHRÉTIENNE.
C'EST ICI QUE L'ATTEND LA VÉRITABE IMMORTALITÉ.

Le caractère de Thomas était noble et tendre, sérieux et mélancolique. Il pouvait, à la fin de sa vie, se rendre, comme Crébillon, ce témoignage :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Il avait autant d'horreur que de mépris pour les libelles, et regardait,

comme ce qu'il y a de plus avilissant dans la littérature, l'art funeste et honteux de calomnier. On pouvait lui appliquer ce qu'il écrivait à Ducis qui fut son plus noble et son meilleur ami : « Vous avez passé à travers votre siècle, sans qu'il déposât sur vous aucune de ses taches, » et l'on put admirer dans l'un comme dans l'autre :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Nul ne sentit mieux que Thomas le besoin et le charme de l'amitié. Il craignait d'étendre le cercle de sa société habituelle : « Je n'ai pas voulu, disait-il, faire de connaissances ; tout ce qui est nouveau en ce genre m'importune. Je ne veux aimer que ce que j'ai aimé déjà ; je ne veux rien distraire des sentimens qui sont dans mon cœur ; en les communiquant, je croirais les perdre, et je les recueille autour de moi, pour que rien ne m'en échappe.... Le cercle de mes goûts se resserre pour moi avec celui de mes années, et il me semble que je vivrai davantage si je rassemble les instans qui me restent sur les personnes que j'aime, et le peu de choses qui m'intéressent. »

Il aimait la campagne et la solitude : « La nature qui m'environne est, disait-il, ma félicité ; je converse avec elle, et elle ne me fatigue point ; elle me donne quelques nouvelles idées que je ne serais point sûr de trouver avec les hommes. Je sais à peu près tout ce que l'on dit, et je suis las d'assister à des représentations de la vie humaine, que je vois jouer depuis quarante ans. Tous les acteurs se répètent, et il n'y a guère que les décorations du théâtre qui changent ; encore la variété n'est-elle pas bien grande ; je préfère celle de la nature, qui est dans un mouvement continuel, et qui a toujours de la vie et de l'intérêt. »

En 1785, Thomas sembla prévoir la grande secousse que la France et ses institutions devaient recevoir en 1789 : « Aujourd'hui, disait-il, les lumières sont si générales, l'opinion publique est si active et se communique avec tant de rapidité, qu'il est impossible d'en arrêter le cours... Les opinions devenues publiques, sont comme ces écluses qui, en se remplissant, soulèvent le vaisseau chargé de richesses et lui font franchir les montagnes (1). »

C'est dans l'abandon de sa correspondance avec ses amis que Thomas peignit, mieux encore que dans ses ouvrages, la beauté de son âme et son caractère : « Le monde, écrivait-il, n'est un désert que pour celui qui n'aime plus, qui ne peut plus être aimé... On n'est point tout-à-fait infortuné sur la terre, quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-mêmes... Il n'y a point de jours passés dans la solitude, dont le soir ne soit calme...... Les idées mélancoliques poursuivent trop aisément les âmes sensibles et fortes..... Laissez-vous doucement aller sur le fleuve de la vie, sans peine, sans effort, et permettez seulement à vos yeux d'errer autour de vous et sur les rivages. Il y a une sorte de pensée qui occupe l'âme sans la fatiguer ; c'est celle qui naît des objets à mesure qu'ils se présentent, qui change avec eux et qui suit, comme les sentiers des campagnes, la molle courbure du terrain sur lequel on marche. Dans les temps de langueur et de faiblesse

(1) Lettres écrites à madame Necker, le 16 février et le 26 mars 1785.

que j'ai trop souvent éprouvés, c'est la seule pensée que je me permette, je ne la dirige pas, c'est elle qui me dirige; et dans cet abandon de l'âme et des idées, il y a une sorte de calme qui n'est pas sans agrément et même sans intérêt..... La vie est surtout dans les montagnes; il semble qu'elle y descend des cieux de plus près, et qu'elle se communique à regret dans ces vastes prisons que nous avons nommé des villes. C'est là que tout s'affaiblit et s'éteint, la santé, le génie, les forces et la vertu..... Le mouvement des grandes villes a je ne sais quoi de violent qui tourmente et fatigue les âmes douces; le repos même y est agité.... Je vis inconnu, et ne m'en trouve que mieux pour mon bonheur. Je ne sens pas le besoin d'occuper les autres de moi, et ne ressemble pas à ceux qui voudraient avoir de la gloire toutes les semaines..... L'amitié dispense de tout. La politesse est un tyran sévère qui exige tout: comme elle a créé les formes, elle met un grand prix à son ouvrage, et plus il est frivole plus elle le respecte, surtout dans les rangs élevés où ces formes sont devenues une propriété de l'orgueil. Parmi nous, les manières sont plus inexorables que les mœurs, et notre société fait revivre la barbarie romaine, qui voulait qu'un gladiateur mourant tombât encore avec grâce..... J'ai besoin des grands spectacles de la nature, quand je suis seul; et je le suis toujours parmi les personnes qui me sont indifférentes... Il est cruel d'aimer ceux qu'on ne peut voir toujours..... Les grandes impressions et les grandes idées s'amassent lentement; et j'aime beaucoup un écrivain qui n'est pas toujours prêt à écrire, qui attend la tempête pour la peindre, et qui, tous les jours, à telle heure, en s'asseyant à sa table, et prenant sa plume, ne se commande pas d'avoir du génie. Oh! que le génie, qui est fidèle à chaque rendez-vous qu'on lui donne, est un froid et pauvre génie!...... Mes amis sont toute la douceur de ma vie. Les vains plaisirs de l'imagination et de l'esprit sont presque disparus pour moi; l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré long-temps, s'est éteint. Ma frêle santé m'empêche de jouir des autres: ma vie presque toute entière s'est retirée dans mon âme. Aimer quelques personnes, en être aimé, voilà tout pour moi.»

Tel était Thomas. Le lecteur nous saura gré de l'avoir montré, peint par lui-même. Aucun éloge historique n'ayant encore été fait de celui qui consacra ses nobles talens à l'éloge de tant de grands hommes, nous avons cru devoir donner à cette Notice une certaine étendue. Ceux qui savent combien peu de détails biographiques ont été jusqu'à ce jour recueillis sur Thomas, nous sauront gré de nos recherches, et c'est là toute la récompense que nous avons attendue de notre travail.

Portrait de THOMAS, par madame Necker (1).

« Thomas n'est pas grand; son air est simple et modeste; sa figure et ses traits peuvent s'accorder avec la célébrité, et ne l'annoncent pas. On dirait que la nature ait voulu lui ménager en tout le plaisir d'é-

(1) Thomas était l'ami de madame Necker, et la voyait tous les jours. Cette femme célèbre parle, avec un certain désordre d'enthousiasme, des talens de Thomas et de ses vertus; mais si elle agrandit trop les uns, elle n'exagère point les autres.

tonner : c'est elle qui, dès sa naissance, le doua des vertus et du génie ; c'est elle qui le créa sublime et grand. Mais il voulut s'agrandir encore ; sa taille l'élevait au-dessus des autres hommes ; il voulut monter sur un piédestal, et se mettre loin de notre vue. Ainsi ses idées pures devinrent sévères ; son style noble et majestueux s'ennoblit trop peut-être, et ses défauts en tout genre furent l'excès de la perfection.

» Il n'était pas alors dans le secret de la nature ; elle l'instruisit, et l'émule de Lucain devint le rival d'Homère ; et s'il ne renonça pas en apparence aux maximes de Brutus et de Régulus, du moins il se conduisit comme Fénélon, et il en a la sensibilité. Ainsi M. Thomas fit des progrès dans l'opinion, sans avoir eu peut-être beaucoup à acquérir ; car les premières idées d'un sublime écrivain paraissent toujours téméraires. M. Thomas, qui fut couronné tant de fois, avait cependant rencontré des critiques ; mais *Marc-Aurèle* et l'*Essai sur les Eloges* ont fait taire l'envie. De grands pas tracés sur le sable semblent hors de proportion ; que le géant se montre, on est pénétré de respect. Ne vous effrayez point de cet air austère et indigné, et de ces opinions rigides et sauvages. La physionomie de M. Thomas exagère toujours ses expressions, ses expressions exagèrent ses idées, et ses idées exagèrent ses sentimens ; mais ses sentimens sont justes et vrais : le cœur du sage est une portion de la divinité, infaillible comme elle.

» M. Thomas est plus jaloux des siècles à venir que des siècles passés ; c'est dans la postérité qu'il découvre ses rivaux : les grands hommes qui l'ont précédé, lui laissent l'espoir de les surpasser ; il a leur mesure et le sentiment de ses forces : son inquiétude ne peut tomber que sur les possibles. On le croirait donc moins occupé de ses idées que de la crainte d'en laisser à ses successeurs ; et l'on voit bien que si la gloire était une femme, il la poignarderait avant de mourir, afin qu'elle n'appartînt à personne.

» M. Thomas aime la solitude. Loin des villes, on ne se rapproche des hommes que par la pensée, et le génie ne voit alors que ses inférieurs ; c'est par cette raison que la retraite le polit, et que les dépendances de la société et les distinctions de rang ou de fortune le rendent sauvage au milieu du grand monde, et lui donnent souvent de l'humeur.

» Les petits rapports qui unissent les hommes entre eux, sont autant de fils déliés par lesquels ils se touchent dans tous les points de leur existence ; mais M. Thomas ne tient à ses semblables que par deux grandes chaînes, la gloire et la vertu : ces chaînes, fortes en apparence, isolent en effet celui qui n'en porte point d'autres ; ce n'est plus le suffrage des particuliers qu'il doit rechercher, c'est celui des nations et des siècles ; ce n'est plus l'approbation de l'individu, c'est celle de son cœur et de son Dieu. Ces grands rapports font disparaître et le désir de plaire et l'art de captiver les suffrages : aussi voyez M. Thomas dans la société ; l'on dirait qu'il y surnage sans pouvoir jamais se mêler avec elle : tranquille et solitaire au centre des secousses de l'intérêt personnel, les hommes ne sont pour lui que le sujet de ses pensées ; observateur indifférent, s'il est dans un cercle, il se tait, tout l'ennuie et rien ne lui échappe.

» M. Thomas juge les caractères avec trop de sévérité, et le génie avec trop d'indulgence; et j'en conclus qu'il est un peu jaloux des talens; car on ne peut reconnaître ses défauts qu'à l'excès de ses vertus.

» Le travail est pour M. Thomas la seule mesure de la vie; il veut que chaque heure lui rapporte l'éternité; et si la nature fatiguée réclame ses droits et le ramène au milieu du monde qu'il perd trop souvent de vue, il est comme un exilé qui revient dans sa patrie après une longue absence, et qui s'afflige de n'y reconnaître personne.

» M. Thomas écrit tantôt comme Bossuet, tantôt comme Tacite, et quelquefois comme Fontenelle; cependant on ne dira pas qu'il leur ressemble; car l'empreinte forte et continue de son caractère et de son âme efface toutes les apparences de l'imitation.

». Virgile a fait son héros pieux; Homère, vaillant; le Tasse, amoureux: celui de M. Thomas est inflexible et féroce, mais toujours imposant; tout plie devant lui jusqu'à la nature: les héros du Tasse et ceux de Virgile habitent un climat délicieux; M. Thomas a placé le sien dans des contrées sauvages et terribles, dans des déserts immenses et stériles; enfin s'il lui a donné des vertus, il en a fait en même temps un despote, et peut-être un tyran; et pour satisfaire son humeur contre les hommes, et en laisser l'empreinte dans son ouvrage, il s'est plu à peindre à la fois le maître et les esclaves, et à mettre continuellement à côté d'un héros l'humanité humiliée et avilie.

» La mémoire de M. Thomas est si vaste et si tenace, qu'il n'a jamais rien oublié; aussi l'on n'a pas tort impunément avec lui; idées, gestes, procédés, tout s'enchaîne également dans son souvenir, et l'on ne se représente jamais à ses yeux sans être accompagné de toutes ses fautes, de tous ses propres défauts.

» Par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre raison, il est lié avec un homme (Barthe) qui n'a aucun rapport avec lui, qu'une sorte de ressemblance vague dans la figure, comme le moule de terre grasse ressemble à la tête qui lui a servi de modèle.

» M. Thomas a mis entre les richesses et lui, deux barrières qu'il ne franchira point, la fierté et l'indifférence.

» La justesse de son esprit, plus encore que son caractère, le rend ordinairement d'une société douce et facile; mais si l'on touche même indirectement à sa fierté, il est âpre dans ses réponses, et méconnaît les gens qui l'aiment le mieux.

» Je ne m'arrêterai point ici sur l'éloquence et les rares talens de M. Thomas: dès que la renommée parle, il faut l'écouter et se taire. On n'aime pas au théâtre ceux qui bourdonnent à l'oreille de leurs voisins, les airs chantés par une grande actrice. J'ai donc mieux aimé imiter ce mauvais peintre qui saisissait les ressemblances des plus belles personnes par leurs défauts habituels; j'ai représenté M. Thomas isolé au milieu des hommes, plus austère encore dans ses mœurs que dans ses écrits, plus fait pour mourir comme Caton et Régulus, que pour vivre dans le dix-huitième siècle. J'ai dit que, prenant sa mesure en lui-même, il voyait tout en grand, les hommes, les vertus, la nature,

et jusqu'à son amie, car il a cru trouver une âme digne de la sienne; mais du moins il n'a pu exagérer les sentimens qu'elle a pour lui. »

Extrait des manuscrits de HÉRAULT *de* SÉCHELLES, *sur* THOMAS (1).

« Thomas avait pour habitude lorsqu'il se portait bien, de travailler dans son lit jusqu'à sept ou huit heures; il se levait pour continuer son travail en se promenant. Vers les neuf heures on lui apportait son déjeuner, toujours très-frugal. Après son déjeuner, il se remettait sur son lit, ôtait ses souliers, s'asseyait les jambes croisées, comme Malebranche, fermait ses rideaux et ses fenêtres et se concentrait ainsi jusqu'au dîner. Dans ces momens il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre, il eût même été gêné de savoir quelqu'un dans la chambre voisine.

» Les jours d'Académie, après l'assemblée, il allait chez madame Necker, chez laquelle d'ailleurs il passait tous les jours deux heures quand elle était seule. Il avait pour elle un extrême attachement; quelquefois cependant il se reprochait le temps qu'il y passait; il disait que si cette connaissance eût été à refaire, il ne l'aurait pas faite.

» A son retour, rarement il composait, il se faisait lire quelque ouvrage, mais jamais, ou presque jamais, les ouvrages nouveaux: quelqu'un lui en rendait compte.

» A la campagne il travaillait fort souvent en plein air: il s'asseyait le dos appuyé contre une charmille, travaillant à voix basse, la tête baissée, une prise de tabac à la main, qu'il portait continuellement à son nez, sans s'apercevoir que c'était toujours la même.

» Une fois au travail, il y tenait si fort, que même en montant à cheval il travaillait; en sortant de sa chambre il avait l'air agité, poursuivi par sa pensée: en arrivant auprès de son cheval, il le caressait; dans sa distraction, il lui demandait souvent comment il se portait. Le venait-on chercher pour dîner ou pour souper, il fallait l'arracher de l'étude: *Toujours dîner*, *toujours souper*, *toujours se coucher*, disait-il souvent, *on passe plus de la moitié de sa vie à recommencer ces choses.* Thomas craignait les visites. D'Alembert, Watelet, Chabanon, Ducis, Champfort et moi étions seuls exceptés. Il mangeait rarement en ville, et avait renoncé à y souper: il disait qu'il n'y avait que les paresseux qui courussent ainsi les dîners.

» Sa manière de parler était celle d'un homme qui éprouve un sentiment intérieur et profondément concentré. Il parlait bien, très-purement, sans affectation, ne s'abandonnant jamais, toujours maître de lui et de ce qu'il voulait dire. Du reste, il aimait à rire: il racontait des histoires piquantes et les racontait bien.

» Il lisait toujours le même livre, c'était Cicéron, et ne manquait jamais de l'emporter à la campagne.

» Lorsqu'il ne composait pas, il se faisait lire des ouvrages entiers:

(1) Cet extrait contient des détails curieux et des jugemens où le paradoxe se montre avec l'air de la conviction; il est inutile d'avertir que nous n'adoptons pas toutes les opinions que M. de Séchelles met dans la bouche de Thomas.

La Calprenède, l'Histoire universelle, des Anglais. Ses auteurs favoris étaient, parmi les poëtes, Homère, Euripide, Virgile, Métastase et le Tasse. Voltaire était toujours dans ses mains. Racine, J.-B. Rousseau, Juvénal qu'il traduisait souvent, lui plaisaient aussi beaucoup.

» Quand Thomas avait conçu du mépris pour quelqu'un, et qu'on lui en parlait, il répondait froidement : *Je ne le connais pas.* Il était doux, patient, sobre, bon, compatissant, sensible à l'excès ; mais jamais emporté ; il traitait ses domestiques avec bonté, jamais un mot qui pût leur faire sentir leur condition.

» Plusieurs hommes de lettres reçurent de lui des secours considérables relativement à eux et relativement au bienfaiteur. Malfilâtre fut du nombre : il allait avec adresse au-devant des besoins.

» Je demandai un jour à Thomas quel était l'ordre des écrivains, et comment il faudrait donner les places si l'on voulait les juger par la force et l'étendue des idées. Il mit d'abord Montesquieu le premier ; le premier, même à une grande distance au-dessus des autres. Au-dessus de lui il plaça Bacon : « Considérez, en effet, disait-il, de quel génie » il fallait que Bacon fût pourvu. Seul, il y a deux siècles, il a tout » deviné, et tracé toutes les routes ; ses explications de la Mythologie, » ses morceaux de morale sont remplis d'esprit et d'invention. »

» Après Montesquieu, Thomas plaçait Buffon pour le don de la pensée. Buffon possède éminemment l'art suprême de généraliser ses idées ; il s'élève, s'élève ; il tire de son sujet tout ce qu'il a de grand et de noble ; il compare avec supériorité les objets : c'est un aigle qui tient d'abord ses ailes serrées, et qui, ensuite, en les déployant tout à coup, offre aux regards une envergure considérable.

» Après Buffon, Thomas plaçait Diderot ; il hésitait même s'il ne le placerait pas avant pour la puissance de la pensée, ou au moins sur la même ligne.

» Après Buffon et Diderot venait J.-J. Rousseau, plus faible que les précédens ; mais cependant un des plus riches, souvent au moyen de ses paradoxes. En général, Rousseau s'est plus abandonné au sentiment qu'à l'idée.

» Thomas nommait aussi Marmontel, non qu'il pense en grand, mais beaucoup en détail ; d'Alembert, Raynal et Saint-Lambert.

» Quant aux orateurs, il n'en trouvait que deux qui le fussent véritablement : Bossuet et J.-J. Rousseau. Il mettait Bossuet le premier à cause de ce ton de maître qui n'appartient qu'à lui seul, et dont le modèle n'existe nulle part ; de cette rapidité, de cette élévation qui vous emporte, sans que vous sachiez jamais où vous vous arrêterez. Massillon n'est qu'un grand écrivain ; Bourdaloue, un faiseur de traités ; Mascaron informe, inégal, Daguesseau sans force, sans imagination, souvent minutieux. Bossuet seul est grand, et Rousseau énergique.

» Il m'a recommandé surtout la lecture de Tacite et de Montesquieu : ce sont deux auteurs de cheminée ; il ne faut pas passer un jour sans les lire, etc. »

LISTE chronologique des ouvrages de THOMAS.

Nota. L'ordre des matières, paraissant toujours préférable dan

distribution des œuvres complètes d'un auteur, il est utile et, pour ainsi dire, nécessaire de donner la série chronologique de ses écrits, afin qu'on puisse suivre la marche de son talent, voir d'où il est parti, où il est arrivé; et, comme l'histoire d'un écrivain est presque tout entière dans ses ouvrages, il importe de connaître l'ordre des temps où ils furent publiés.

1. *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion Naturelle* (de Voltaire). *Paris*, *J.-Th. Herissant*, 1756, in-8°.

Nouvelle édition, *Paris*, *Desessarts*, *an X* — 1801, in-8°.

Thomas ayant, peu de temps après, changé de principes, condamna cet ouvrage à l'obscurité, et il ne le comprit point dans le recueil de ses œuvres qu'il *publia* en 1773, 4 vol. in-12 et in-8°.

2. *Ode dédiée à M. de Séchelles*, ministre d'État et contrôleur des finances. *Paris*, 1756.

Cette ode avait pour but d'obtenir, pour l'Université de Paris, une augmentation de traitement sur le produit des postes : le ministre l'accorda.

3. *Mémoire sur la cause des Tremblemens de terre*. *Paris*, 1758, in-12.

Cet ouvrage, envoyé au concours ouvert par l'Académie de Rouen, obtint l'*accessit*.

4. *Eloge de Maurice comte de Saxe*, couronné par l'Académie Française, en 1759. *Paris*, *Brunet*, 1759, in-8°.

Lorsque Thomas donna, en 1773, la première édition de ses *œuvres*, il publia l'*Eloge de Maurice comte de Saxe* avec de nombreux changemens. Il revit et corrigea aussi ses autres discours. Il dit lui-même dans l'*Avertissement* : « Les éloges qui avaient déjà paru, ont été corrigés avec le plus grand soin, pour être rendus plus dignes du public. Dans quelques uns de ces discours il y a des augmentations et des changemens considérables ; et tous ont été revus avec attention pour le style. »

Ainsi les *Eloges*, retravaillés par Thomas, ne sont plus tels que l'Académie les a couronnés, et c'est ce qui peut faire rechercher encore les premières éditions.

Tous ces éloges ont été réimprimés dans les tomes 3 et 4 du recueil des *Pièces d'éloquence qui ont remporté le prix de l'Académie Française*. *Paris*, 1750 et années suivantes.

5. *Jumonville*, poëme en IV chants. *Paris*, 1759, in-8°.

6. *Eloge de Henri-François Daguesseau*, chancelier etc., couronné par l'Académie Française en 1760. *Paris*, *Brunet*, 1760, in-8°.

Traduit en allemand, *Carlsruhe*, 1761, in-8°.

Thomas eut pour concurrens de Morlhon et l'abbé Bourlet de Vauxcelles, qui firent imprimer leurs discours la même année, 1760, in-8°.

7. *Epître au Peuple*, ouvrage présenté à l'Académie Française. *Paris*, 1760, in-8°.

Cet ouvrage obtint l'*accessit*.

8. *Eloge de René Du Guay-Trouin*, couronné par l'Académie Française en 1761. *Paris*, *Ve. Brunet*, 1761, in-8°.

Traduit en allemand, *Carlsruhe*, 1764.

P. A. Guys, de Marseille, concourut avec Thomas, et fit imprimer son ouvrage en 1761, in-8°.

9. *Ode sur le Temps*, qui a remporté le prix à l'Académie Française, en 1762. *Paris*, *Ve. Brunet*, 1762, in-8o.

Il y a des vers d'une beauté mâle et sévère, deux strophes de sentiment, qui méritent d'être distinguées ; mais l'ode, en général, est défigurée par l'enflure, et le style rappelle plutôt la manière de Lucain que celle d'Horace et de Virgile.

10. *Eloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully*, couronné par l'Académie Française, en 1763. *Paris*, *Regnard*, 1763, in-8o.

Traduit en allemand, *Carlsruhe*, 1764, in-8o., et dans le journal *Hamburg-Unterhalt*, 1766; — en suédois, par *Jos. Cederhielm*, 1778, in-8o.

Ce fut madame d'Angevilliers, dont le mari était ministre de Paris et des arts, qui engagea l'Académie à proposer l'*Eloge de Sully*. Cette dame s'occupait beaucoup des nouvelles doctrines sur l'économie politique, qu'elle entendait aussi-bien que Quesnay, leur fondateur; et qu'elle professait surtout plus clairement et avec plus d'esprit que les docteurs économistes. Elle voulut donner à ces mêmes doctrines, qui avaient alors beaucoup d'ennemis, le secours de l'éloquence de Thomas et l'appui d'un grand ministre qui écrivit ses mémoires sous le titre d'*Œconomies royales*. Peu d'années après (en 1772), l'*Eloge de Colbert* fut mis au concours, pour rétablir l'équilibre entre les deux systèmes du ministre, ami de Henri, et du ministre, qui ajouta tant d'éclat au règne de Louis XIV.

Thomas eut pour concurrens de Bury, l'abbé Couanier-Deslandes, et madame de Saint-Chamond, qui firent imprimer leurs éloges de Sully, en 1763, in-8o.

11. *Lettre sur la Paix*, à M. le comte ***. *Paris*, 1763, in-12.

Cette lettre est datée du château de M. T. le 24 déc. 1762.

12. *Eloge de René Descartes*, qui a remporté le prix de l'Académie Française, en 1765. *Paris*, *Regnard*, 1765, in-8o.

Traduit en allemand, *Riga*, 1767, in-8o.

Parmi les nombreux concurrens de Thomas, ceux qui se firent imprimer, sont Gaillard, qui partagea le prix; l'abbé Couanier-Deslandes, qui obtint l'*accessit*; Mercier, auteur du *Tableau de Paris*; l'abbé de Gourcy, Fabre de Charrin, madame la marquise de Saint-Chamond (mademoiselle Mazarelli), auteur de *Camédris*.

13. *Eloge de Louis Dauphin de France*. *Paris*, *Regnard*, 1766, in-8o.

Traduit en allemand, *Berlin*, 1767, in-8o.

Voltaire a fait un commentaire sur cet éloge, on le trouve dans cette édition.

La même année parurent les éloges du Dauphin par l'abbé Maury, l'abbé Ricard, traducteur de Plutarque; l'abbé Le Cousturier, le P. Durand, Marquez, Puget de St.-Pierre, l'abbé Delfaud, l'abbé de Caveyrac.

On imprima les oraisons funèbres du Dauphin, prononcées par MM. de Loménie de Brienne, de Boisgelin de Cicé, les abbés de Boismont, Clément, Lenfant, Sigorgne, Coster, d'Eymar, de La Tour Saint-Paulet, Amphoux, La Cour, Le Cren, de Laubrussel, Favereau, Guillou, Geoffroy, de Ventoux, de Gaston; dom du Belloy, dom Huet, et le P. Fidèle de Pau.

En 1779, 1780 et 1781, furent publiés les éloges du même Dauphin, par M. l'abbé de Boulogne (aujourd'hui archevêque d'Aix), l'abbé Proyart, Filassier, de Milou, Prosper Lottin.

14. *Discours prononcés dans l'Académie Française*, le 22 janvier 1767, à la réception de M. THOMAS. *Paris*, *Regnard*, 1767, in 4°. et in-8°.

15. *Amphion*, ballet en un acte, *Paris*, 1767, in-4°. et in-8°.

Traduit en suédois par G. ADLERBETH. *Stockholm*, 1778, in-8°.

Ce ballet dont M. de Laborde, premier valet de chambre du roi, avait composé la musique, fut représenté le 13 octobre, et obtint peu de succès.

16. *Discours prononcé à la réception de M. l'Archevêque de Toulouse* (de Loménie de Brienne), le 6 septembre 1770.

17. *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes, dans les différentes sociétés. Paris*, *Moutard*, 1772, in-8°.

Traduit en allemand, *Breslau*, 1772, in-12; — en suédois, Vestras, 1778, in-8°.

18. *Essai sur les Eloges*, où Histoire de la littérature et de l'éloquence appliquée à ce genre d'ouvrage. *Paris*, *Moutard*, 1773, 2 vol. in-8°.

Le même 2 vol. in-12.

Traduit en allemand par *Raf. W.* ZOBEL, *Francfort*, 1775, gr. in-8°.

Thomas publia d'abord cet Essai dans l'édition de ses *Œuvres* qu'il donna chez *Moutard*, 1773, 4 vol. in-8°. et in-12. On lit à la fin de l'avertissement : « On remarquera ici que, dans l'*Essai sur les Eloges*, à l'article des éloges religieux, ou des hymnes, l'auteur n'a point parlé des cantiques des Hébreux, par respect, et parce qu'il les regarde comme d'un ordre trop supérieur pour être soumis à une discussion littéraire. »

On trouve dans cette édition les morceaux suivans qui avaient été retranchés à la censure : 1°. Portrait du cardinal de Richelieu; 2°. Portrait de Le Tellier; 3°. Du rang qui appartient à Louis XIV parmi les rois.

19. *Eloge de Marc-Aurèle. Amsterdam et Paris*, *Moutard*, 1775, in-8°. et in-12.

Traduit en allemand, *Carlsruhe*, 1764, in-8°.

Cet éloge, lu à la séance publique de l'Académie Française, le 25 août 1770, fit beaucoup de bruit avant sa publication. Le chancelier Maupeou s'opposa constamment à l'impression : ce ne fut qu'après l'avénement de Louis XVI, qu'elle put avoir lieu. C'est, au jugement de beaucoup de littérateurs, le meilleur des *Eloges* composés par Thomas.

20. *A la mémoire de madame G**** (*Geoffrin*); avec cette épigraphe : *Nulli flebilior quàm mihi*. 1777, (Paris) in-8°.

Dans l'an XII, l'abbé Morellet recueillit tous ces éloges de sa bienfaitrice, et les publia sous le titre suivant : *Eloges de madame Geoffrin, contemporaine de madame du Deffand, par* MM. MORELLET, THOMAS *et* D'ALEMBERT; suivis de *Lettres* de madame GEOFFRIN et à madame GEOFFRIN, et d'un *Essai sur la conversation. Paris*, *H. Nicolle*, 1812, in-8°.

Ouvrages posthumes de Thomas.

21. *La Pétréide*, poëme épique.

Ce poëme, commencé vers 1762, devait avoir douze chants. Le sujet est le czar Pierre-le-Grand, voyageant en Europe pour y recueillir les arts et toutes les sciences propres à la civilisation d'un empire. Le premier chant représentait le czar en Allemagne, l'auteur n'en a laissé que des fragmens ; on a le czar en Hollande ; le czar en Angleterre ; le czar en France ; le chant des mines : en tout, six chants, dont trois consacrés à la France ; des fragmens et des variantes.

22. *Histoire de la prison de Custrin et de l'exécution de Katt en présence de Frédéric II, alors prince de Prusse.*

Imprimé dans les *opuscules, philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédits.* 1796, in-8°.

23. *Correspondance de* Thomas.

Elle se compose de 108 lettres, dont 29 adressées à madame Monnet, 38 à madame Necker, 19 à Ducis, etc. On peut regarder cette partie intéressante de l'édition des Œuvres complètes de Thomas, comme publiée ici pour la première fois. Indépendamment d'un assez grand nombre de lettres inédites, on a restitué le texte souvent altéré, ou mutilé, sans motif connu, dans l'édition donnée par Desessarts.

Nota. Il parut en 1796, un volume in-8°. sous ce titre : *Le vrai ami des Hommes, ouvrage posthume de M. Thomas, Riom*, in-8°. L'attribution de cet ouvrage à Thomas, est une erreur, ou une imposture ; il avait été publié (par Durosoy) sous le même titre *Le vrai ami des Hommes, Amsterdam*, 1772, in-12. Ce n'est qu'une réimpression.

Editions des Œuvres de Thomas.

1. *Œuvres diverses. Lyon*, 1763, in-8°.

2. *Œuvres de M. Thomas*, nouvelle édition. *Paris*, *Moutard*, 1773, 4 vol. in-8°.

Les mêmes 4 vol. in-12.

Les deux premiers volumes contiennent, 1°. l'*Essai sur les Eloges*, qui parut à cette époque pour la première fois ; 2°. les *Eloges* couronnés par l'Académie, corrigés avec soin, et retravaillés pour la plupart, surtout ceux du *Maréchal de Saxe*, et de *Daguesseau ;* 3°. l'*Eloge du Dauphin* et l'*Eloge de Marc-Aurèle ;* 4°. le *discours* de réception à l'Académie Française ; 5°. l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes.*

Thomas ne joignit à cette édition, ni l'*Ode* à M. de Séchelles, ni le poëme de *Jumonville*, ni l'*Epître au Peuple*, ni l'*Ode sur le Temps*, ni plusieurs autres poésies qui avaient paru dans l'*Almanach des Muses.* Parmi ses écrits en prose, déjà publiés, Thomas négligea de recueillir les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle*, qu'il semblait vouloir condamner à l'oubli ; le *Mémoire sur la cause des Tremblemens de terre*, et la *Lettre sur la Paix.*

3. *Œuvres complètes* : édition donnée par Desessarts, *Paris*, 1802. 7 vol. in-8°. Le titre est imparfaitement rempli. Cette édition n'est point complète ; et sous d'autres rapports son exécution laisse beaucoup à désirer.

Le libraire Desessarts publia séparement : — *Œuvres posthumes de Thomas*. 2 vol. in-8°. et 2 vol. in-12. — *Poésies de Thomas*, in-8°. et in-12. — *Eloge de Marc-Aurèle*, aussi dans les deux formats.

Ouvrages relatifs à Thomas.

Discours prononcés dans l'Académie Française, le 13 février 1786, à la réception de M. le comte de Guibert (à la place de Thomas, et réponse de M. de St.-Lambert). *Paris, Demonville*, 1786, in-4°.

Esprit, maximes et principes de Thomas, de l'Académie Française ; (par M. CHAS) *Paris, Briand*, 1788, in-12.

Essai sur la vie de M. THOMAS, par Alex. DELEYRE, *Paris, Moutard*, 1791, in-8°. de près de 300 pages.

Deleyre, qui fut député de la Gironde à la Convention, et membre du conseil des Cinq-Cents, avait été l'ami de Thomas : il s'était déjà fait connaître par une *Analyse de la philosophie de Bacon*, précédée de sa vie traduite de l'anglais, de Mallet, par Pouillot. *Amsterdam et Paris*, 1755, 3 vol. in-12. Deleyre travailla au *Journal des Savans* et au *Journal Etranger*. Il rédigea le dix-neuvième volume de l'*Histoire générale des Voyages*. C'est à tort qu'on lui attribue, l'*Esprit de Saint-Evremont* et le *Génie de Montesquieu*. Il mourut en 1797.

On chercherait vainement dans l'*Essai sur la vie de Thomas*, la vie de cet écrivain et l'histoire de ses ouvrages. Deleyre ne semble avoir voulu que publier une foule d'idées sur la morale, la politique et la philosophie. C'est ainsi que, dans son Analyse de Bacon, il substitue souvent sa propre philosophie à celle de l'auteur anglais.

Nota. Nous avons dit, page 4, que les Jésuites faisaient jouer la comédie à leurs élèves, et représenter des ballets sur leurs théâtres. L'abbé Gaultier, qui depuis confessa Voltaire, publia, en 1750, une *Critique du Ballet Moral, dansé dans le collége des Jésuites de Rouen*, in-12. Dans un de ces Ballets, intitulé l'*Empire de l'Imagination*, qui fut représenté, en 1702, au collége de Louis-le-Grand, et imprimé, la même année, chez *Louis Sevestre*, in-4°., on voyait les élèves déguisés en *Momus*, en *Protée*, en *Pallas*, en *Mercure*. Ils étaient transformés en *Saturne*, en *Jupiter*, en *Mars*, en *Apollon* ; ils représentaient des troupes de *Faunes* et de *Satyres*, des groupes de *Plaisirs* et de *Jeux*, et aussi *Bacchus*, *Neptune*, *Dédale*, *Oreste*, *Pythagore*, *Archimède*, *Pluton*, *Lucrèce*, *Esope*, *Diogène dans son tonneau*, les *Furies*, *Héraclite*, *Démocrite*, de *jeunes Lydiens*, des *Ombres*, des *Bergers d'Arcadie*, des *Chimères*, des *Hircocerves*, des *Pagodes*, des *Grecs*, des *Fols de différentes espèces*, des *Paysans*, la *mode*, des *Jardiniers*, des *Héros*, des *Espagnols*, des *Talapoins*, des *Allemands*, etc. etc. Jamais l'Opéra n'a offert, ni pu offrir une si nombreuse réunion de personnages. Deux ou trois cents étudians jouaient la pantomime ou dansaient, ou figuraient... Les danses étaient, suivant le programme, de la composition de Pécour, compositeur des ballets de l'Opéra.

VILLENAVE.

ESSAI
SUR LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange et de l'amour de la gloire.

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente ; elle est ou utile ou funeste ; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire : alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auraient peut-être, ou du moins qu'ils devraient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser ; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnaissance au génie ; et sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes : d'abord, par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient ; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre ; par son indépendance, l'autorité toute puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute puissante ne peut l'ôter ; par son étendue, elle remplit tous les lieux ; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces ; et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain ; de là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connaît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseillait de détruire Athènes : *et par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étaient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui était le maître du monde ; c'était pour eux qu'il combattait, qu'il détrônait, qu'il faisait des rois. Il se précipitait sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre était grand (1).

(1) *O Athéniens*, disait-il, *qu'il en coûte pour être estimé de vous !*

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi,* disait un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudrait que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil; l'amour de la gloire veillerait autour d'eux pour en repousser les faiblesses et les vices; car tel est le caractère de ce sentiment; il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et faibles, mélanges d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos faiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au-devant du temps; nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin: mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire; cela est naturel: il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était plus ingénu; il convenait que c'était la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser; et pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent: c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend; mais l'un s'affiche et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire Cinna; un courtisan de son siècle, à paraître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? ôtez-la de dessus la terre; tout change: le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique, on doit faire de même; or telle est cette passion: Sparte a besoin de trois

cents hommes qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang, voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnaie des états, mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux; ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave; la gloire est fière et libre, et l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre, je ne dis pas celui qui, resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses, mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence; ce peuple occupé et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société; chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher à obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paraît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avaient soin de placer dans les forêts, ou dans des lieux obscurs; moins on les voyait, plus elles obtenaient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir d'un seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font; mais la réponse est simple; faites que tous les gouvernemens soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis loin de calomnier l'humanité; sans doute il y a eu des âmes qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, et n'ont obéi qu'à lui, et à qui de grandes actions sont échappées en silence. Athènes éleva un autel au dieu inconnu;

on pourrait élever sur la terre une statue avec cette inscription : *aux hommes vertueux que l'on ne connaît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point, il y a peu de ces âmes qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, faibles par leur nature, faibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus faibles encore par les exemples qui les assiégent, par le prix que les circonstances mettent trop souvent à la bassesse et au crime, n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons, ni assez de courage pour être toujours méchans, embrassant tour à tour et le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre, sentent la vertu par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reprohce secret qu'ils se font de leur faiblesse. Dans cet état il leur faut un appui. Le désir de la renommée se mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oseraient peut-être rougir à leurs yeux ; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation et de leur siècle. Et à l'égard des hommes même dont l'âme est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte, la gloire est un dédommagement, si elle n'est un appui. Nous nous récrions contre Athènes qui proscrivait ses grands hommes. L'ostracime est partout. Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête et rabaisser ce qui est grand. Il a à la main la baguette de Tarquin, et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, et la persécution se montra ; mais au même instant la nature créa la gloire, et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble en effet que la vertu et le génie souvent opprimés, se réfugient loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un asile où la justice est rétablie. Là Socrate est vengé, Galilée est absous, Bacon reste un grand homme. Là Cicéron ne craint plus le fer des assassins, ni Démosthène le poison. Là Virgile est au-dessus d'Auguste, et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent point là pour distribuer les rangs et assigner les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang ; les âmes opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir leurs cendres. L'envie disparaît et l'immortalité commence.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes ; et de là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe ; de là surtout l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur la terre. Nous nous proposons d'examiner ce

qu'ils ont été chez les différentes nations et dans les différens siècles : quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés ; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu ; comment ce qui était institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractère et le mérite ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connaître l'esprit des panégyristes et l'esprit du temps. Enfin nous terminerons cet essai par quelques idées générales sur le ton et l'espèce d'éloquence qui nous paraît convenable aux éloges des grands hommes ; non que nous nous proposions de donner la poétique de ce genre, nous voulons nous instruire et ne pas tracer des règles. On sait que la première règle est le génie, et celui qui l'a, trouve aisément les autres. Il serait d'ailleurs injuste (quoique cette injustice ne soit que trop commune) de vouloir donner à son art les limites de son talent.

A l'égard des jugemens que, dans le cours de cet essai, nous porterons sur certains hommes, s'il y en a qui puissent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot ; nous croyons avoir été justes ; la justice est le premier de nos sentimens, elle sera le dernier. En parcourant la classe des hommes loués, il est difficile de ne pas s'indigner souvent. Trop de panégyriques ressemblent à ces statues qu'on élevait dans Rome aux empereurs, et dont le plus grand nombre était brisé, dès que l'empereur n'était plus. Que l'intérêt et la crainte prodiguent l'éloge, c'est le contrat éternel du faible avec le puissant ; mais la postérité, sans espérance comme sans crainte, doit être plus libre ; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la justice et son cœur. Quoi, même après des siècles, faudrait-il encore avoir des égards pour des tombeaux et pour des cendres?

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

Le genre des éloges est très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnaissance. L'homme placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que déployait à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des

mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avait des rapports avec lui; les astres lui prêtaient leur lumière; des fruits naissaient sous ses pas, ou se détachaient des branches pour le nourrir; les arbres le protégeaient de leur ombre et offraient un asile à son repos; les cieux, pendant son sommeil, semblaient se couvrir d'un voile, et n'envoyaient à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfans au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant d'une main une gerbe de blé et de l'autre montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissait.

Dans ces premiers temps on loua la divinité au lever du soleil; c'était une espèce de création nouvelle qui rendait l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiraient l'effroi; on la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que vers l'origine du monde, l'homme, peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnait, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyait dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisait mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apercevait dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les dieux qu'on adorait. Ainsi, nous voyons par l'histoire que c'est surtout dans le temps des épidémies et des guerres, lorsque de grandes batailles étaient perdues,

lorsque la peste faisait périr les citoyens par milliers, lorsque le peuple croyait voir pendant la nuit un spectre pâle et terrible répandre la désolation sur ses murs ; c'était alors que les prêtres dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composaient et chantaient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes durent être animées par l'imagination et respirer l'enthousiasme ; car l'homme aux prises avec la nature conçoit des idées plus grandes par la vue de sa faiblesse même ; alors tout s'exagère à ses yeux ; ses expressions s'élèvent avec ses idées, il peint tout avec force, il emprunte de toute la nature des images pour louer celui à qui la nature est soumise. Son style est quelquefois mystérieux comme l'être à qui il parle ; son oreille même cherche dans les sons une harmonie inconnue ; et comme pour donner une habitation à la divinité, il a élevé des colonnes, exhaussé des voûtes, dessiné des portiques ; comme pour la représenter, il a agrandi les proportions et cherché à faire une figure imposante ; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a substitué à la marche ordinaire des mouvemens cadencés et des pas en mesure ; ainsi, pour la louer, il cherche, pour ainsi dire, à perfectionner la parole ; et joignant la poésie à la musique, il se crée un langage distingué en tout du langage commun.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu ? L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme : l'orgueil les sépare, la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune ?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux ; tandis que vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans : Je t'adore et te loue, ô être puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat ; et une nature, ou sauvage,

ou riante, influant par les sensations sur les idées, y détermine les différens éloges qu'on fait de la divinité (1).

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciseau de Phidias semblait faire descendre la divinité sur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avaient, aux yeux des habitans, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature était représentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adorait; mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées, faites pour les poëtes et les peintres : elles amusaient le peuple et révoltaient les sages.

Nous en avons quelques unes attribuées à Homère. On sait que dans ses poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux : ses hymnes sont du même ton; ce sont plutôt des monumens de la mythologie païenne, que des éloges religieux; mais on y retrouve quelquefois son pinceau et les charmes de la plus riante poésie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts; on y voit le génie esclave de la superstition, et des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grâce.

Il ne nous reste rien des hymnes de Pindare, mais nous savons qu'elles étaient toutes consacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettaient à contribution la crédulité des peuples et l'ambition des rois. Tandis que les poëtes et le peuple défiguraient ainsi la divinité en la célébrant, les initiés dans leurs mystères lui rendaient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes est imposant; mais l'initié, en parlant à Dieu, semblait ne s'occuper que de ses propres besoins; il oubliait que des êtres faibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laissé quelque chose d'auguste et de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'est celle du philosophe stoïcien, nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte et une âme épurée des superstitions. Elle est digne de la secte qui devait former un jour Epictète dans les fers, et les Antonins sur le trône. Je m'imagine que Cléanthe, qui fut le second fondateur du portique, et qui, obligé de travailler de ses mains pour vivre,

(1) On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne sont pas éclairés des lumières de la foi.

compta un roi parmi ses disciples, un jour, après leur avoir expliqué ses principes sur le système du monde et son auteur, tout à coup enflammé d'enthousiame, se fit apporter une lyre, et chanta en leur présence cette hymne qui nous a été conservée par Stobée.

« O toi qui as plusieurs noms, mais dont la force est une et » infinie! ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la na» ture, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi, je te » salue; car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui » vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, » nous naquîmes de toi, nous sommes de toi une faible image; » je t'adresserai donc mes hymnes, et je ne cesserai de te chan» ter. Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui semble rouler » autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit; il marche, et se laisse » en silence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de » tes lois, repose sous tes mains invincibles; ardent, doué d'une » vie immortelle, il frappe, et la nature s'épouvante. Tu diriges » l'esprit universel qui anime tout, et vit dans tous les êtres. » Tant, ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et souverain! » Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les mers, » rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du » cœur du méchant. Par toi, la confusion devient de l'ordre: par » toi, les élémens qui se combattent s'unissent. Par un heureux » accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est » pas, qu'il s'établit dans le tout une harmonie générale et éter» nelle: seuls parmi tous les êtres, les méchans rompent cette » grande harmonie du monde. Malheureux! ils cherchent le » bonheur, et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui, en » les éclairant, les rendrait tout à la fois bons et heureux: mais » tous s'écartant du beau et du juste, se précipitent chacun vers » l'objet qui l'attire; ils courent à la renommée, à de vils tré» sors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les trompent. O Dieu » qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages et la foudre » obéissent, écarte de l'homme cette erreur insensée; daigne » éclairer son âme; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te » sert de guide et d'appui dans le gouvernement du monde, afin » qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, » célébrant tes ouvrages par une hymne non interrompue, comme » il convient à l'être faible et mortel; car, ni l'habitant de la » terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand que de » célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la » nature. »

Il est difficile sans doute de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques

morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée (1); mais nous n'avons rien de ce genre qui nous peigne la divinité d'une manière éloquente et forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicatesse et du goût; mais combien elles sont au-dessous du sujet! une fête établie pour la révolution des siècles, l'idée de la divinité pour qui tous les siècles ensemble ne sont qu'un moment, la faiblesse de l'homme que le temps entraîne, ses travaux qui lui survivent un instant pour tomber ensuite, les générations qui se succèdent et qui se perdent, les malheurs et les crimes qui avaient marqué dans Rome le siècle qui venait de s'écouler, les vœux pour le bonheur du siècle qui allait naître; il semble que toutes ces idées auraient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur et d'éloquence; mais plus un peuple est civilisé, moins ses hymnes doivent avoir et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont le plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un être créateur. A imagination égale, cette impresssion même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes, et l'on sent bien que cela doit être: dans les villes on n'aperçoit pour ainsi dire que l'homme; partout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au-delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des lois et des arts; mais dans les campagnes, l'homme disparaît, et la divinité seule se montre. C'est là que de toutes parts on rencontre les cieux; là le spectacle du jour a quelque chose de plus imposant, et la nuit de plus terrible; là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets; l'œil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étaient presque tous des peuples pasteurs, et surtout les Orientaux qui, habitant un plus beau climat, doivent plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, et surtout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous par être des espèces de sauvages, enfermés

(1) Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide; l'hymne à Hercule, dans Virgile, et plusieurs hymnes dans Horace. On peut y joindre le *Pervigilium Veneris*, qui probablement était une hymne qu'on chantait dans les fêtes de Vénus.

dans des forêts et sous un ciel triste ; ensuite nous avons été tout à la fois corrompus et barbares par des circonstances singulières et des mélanges de nations ; enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être faibles et froids. Notre seul mérite aujourd'hui est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui semblerait devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des éloges chez tous les premiers peuples.

La louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devait s'avilir un jour, mais elle commença par être juste : elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple : dans ces premiers temps, l'homme, plus indépendant et plus fier, était plus près de l'égalité ; la faiblesse et le besoin ne s'étaient point encore vendus à l'orgueil, et le maître, en enchaînant l'esclave, ne lui avait point encore dit : « Loue-moi, car je suis grand, et je daignerai te protéger, si tu me flattes. »

On sent qu'alors pour être loué, il fallait des droits réels, et ces droits ne purent être que des services rendus aux hommes. Ainsi la découverte du feu, l'application de cet élément aux usages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliser la terre en la remuant, la première et la grossière ébauche d'une charrue, voilà sans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations : tout ce qui est vil aujourd'hui commença par être grand. Les législateurs vinrent ensuite, et ils reçurent aussi des hommages; car les lois étaient un besoin pour le faible. Enfin, comme la société naissante avait différentes espèces d'ennemis, qu'il fallait faire reculer les bêtes féroces dans les déserts, qu'il fallait repousser les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui pour le repos de tous sacrifiant le leur, se dévouèrent à combattre les lions, les tigres et les hommes.

Dans ces temps d'une grossièreté simple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant : l'orgueil n'avait point encore éveillé l'envie : l'homme sauvage admire, et ne calcule point avec art pour échapper à la reconnaissance. Cependant les héros durent recevoir de plus grands honneurs après leur mort, car on respecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la suite même, quand il ne resta plus d'eux que leur nom et leurs bienfaits, et cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux ;

alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple dès sa naissance eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébraient par des chants les grandes actions et les grands hommes. La Grèce était encore loin d'être le pays d'Homère et de Platon, lorsque déjà elle avait adopté ou créé cet usage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains; enfin, chez tous les peuples celtiques, la même institution régna plusieurs siècles. Les druides étaient les philosophes et les prêtres de la nation; les bardes étaient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçait au centre des armées : « Viens nous voir combattre et mourir, et tu nous chanteras. » Et le guerrier qui tombait percé de coups, tournait ses regards mourans vers le poëte qui était chargé de l'immortaliser. Ces chants ou ces éloges étaient la principale ambition de ces peuples; c'était un malheur de mourir sans les avoir obtenus, et l'on croyait qu'alors ces ombres guerrières apparaissaient aux yeux du barde pour solliciter ses chants, ou qu'il était averti par le bruit de sa harpe, qui retentissait seule et à travers le silence de la nuit.

Ces chants se conservaient par la mémoire, et passaient d'âge en âge; on les répétait dans les familles; on les chantait dans les fêtes; la veille des batailles ils servaient de prélude aux combats; ils animaient le guerrier et servaient de consolation aux vieillards; le héros qui ne pouvait plus combattre, assis sous le chêne, entendait chanter les exploits de sa jeunesse, et il était entouré de ses fils et de ses petits-fils, qui, appuyés sur leur lance, écoutaient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avaient sur ces peuples. Ils leur inspiraient un enthousiasme de valeur, qui, plusieurs siècles de suite, leur servit de barrière contre les tyrans. C'est par eux que la Germanie, la Gaule et l'Angleterre se défendirent si long-temps contre les Romains. Ces chants conservèrent dans le nord de l'Écosse un sentiment de liberté et une indépendance qui a subsisté jusqu'aujourd'hui. Enfin, lorsqu'au neuvième siècle, Édouard Ier voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'asservir qu'en faisant massacrer tous les bardes; mais en les faisant périr, il ne put anéantir leurs chansons, qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérans redoutent, le courage et l'horreur de la servitude.

On a rassemblé depuis peu en Angleterre plusieurs de ces monumens qui s'étaient conservés dans le nord de l'Écosse, et ils sont connus en France sous le titre de *poésies erses*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu d'art, peu de liaison, nulle idée générale, nul de ces sentimens qui tiennent au progrès de l'esprit, et qui sont les résultats d'une âme exercée et d'une

réflexion fine ; mais il y règne d'autres beautés, le fanatisme de la valeur, une âme nourrie de toutes les grandes images de la nature, une espèce de grandeur sauvage, semblable à celle des forêts et des montagnes qu'habitaient ces peuples, et surtout une teinte de mélancolie, tour à tour profonde et douce, telle que devaient l'avoir des hommes qui menaient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une âme plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversaient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois, attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et au bruit des vents, trouvant tout inculte et ne polissant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des siècles qui s'étaient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemplaient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquaient les tombeaux, et sur lesquelles le chasseur fatigué se reposait souvent.

On sent assez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple; mais ce qui étonne, c'est que déjà on y trouve l'art d'opposer les idées douces aux idées terribles, et de placer presque partout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre; peut-être ce qui nous paraît un art, n'était que l'expression naturelle des mœurs de ces peuples. On sait que les Huns, les Goths, les Germains et les Bretons étaient entièrement asservis à leurs femmes. Chez les peuples pasteurs et à demi-sauvages, l'amour devait se mêler à toutes les idées, et même à celles de la guerre, parce que les femmes y étaient des objets de conquêtes. Il ne faut donc pas s'étonner si, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, et presque partout le contraste ou l'union de l'amour et des combats.

Les Germains eurent, comme les Ecossais et les Bretons, leurs éloges composés par leurs bardes, et ils les conservaient de même : plusieurs subsistaient encore du temps de Charlemagne. Ce prince qui, au milieu d'une vie agitée, et occupé sans cesse de législation et de conquêtes, trouvait encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, et les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monumens restèrent; mais à sa mort on les vendit, et une collection qui avait coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un siècle et des barbares au milieu desquels la nature avait jeté un grand homme (1).

(1) Il y a pourtant apparence que ces monumens si curieux ne sont point anéantis. Albert Krants et Jean Aventin, deux histoirens qui écrivaient au commencement du seizième siècle, citent d'anciennes chansons des bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvens d'Allemagne. Ainsi, peut-

Si de la Germanie nous remontons vers le nord et chez les Scandinaves, nous retrouvons le même usage. Les peuples qui brûlèrent Rome avaient des prétentions à la gloire; chez eux les scaldes chantaient les héros; souvent même ils gravaient ces chants et ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, et l'on en trouve encore aujourd'hui sur les rochers du nord. Les Danois qui, sous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe et mirent deux fois le siége devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérans ou de pirates, ne manquaient jamais de mettre dans leurs vaisseaux, avec leurs provisions, leurs armes et leurs tonneaux de bière, quelques scaldes ou poëtes pour chanter leurs succès.

Nous avons encore aujourd'hui quelques uns de ces chants; on se doute bien qu'ils sont barbares comme les héros qu'ils célèbrent; mais à travers le désordre des idées, il y règne une éloquence fière et sauvage, et jamais peut-être le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel est surtout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui, au neuvième siècle, fut en même temps roi, guerrier, poëte et pirate, et qui, pris en Angleterre les armes à la main, condamné à mourir dans une prison pleine de serpens, chanta lui-même son éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ses exploits, il s'écrie: « Quelle est la » destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de mourir dans les » combats? celui qui n'est jamais blessé, est-il digne de vivre? » Il traîne une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait jamais usage de » son cœur. Quand les épées se heurtent, le devoir du guerrier » est de se présenter contre le guerrier. J'honore l'homme qui ne » recule pas devant un homme; c'est la gloire de celui qui a du » courage; et qui veut inspirer de l'amour à une femme, doit être » prompt et hardi dans les batailles.... Non, dans le palais du » puissant Odin, l'homme brave ne gémit point sur sa mort. Je » ne vais point vers Odin avec la voix du désespoir. Oh! comme » tous mes enfans courraient à la guerre, s'ils savaient le malheur » de leur père, qu'une multitude de serpens déchire! J'ai donné » à mes enfans une mère qui a mis du courage dans leur sein.... » Mes derniers instans approchent. La lente morsure des serpens » me donne une mort cruelle. En voici un qui s'entrelace autour » de mon cœur; j'espère que l'épée de mes enfans sera teinte du » sang de mon ennemi. Mes enfans! leur front rougira de colère, » et ils ne demeureront point assis dans le repos. J'ai cinquante

être, les éloges d'Arminius et de ces fameux Germains sont ensevelis aujourd'hui dans quelque abbaye bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

» et une fois élevé l'étendard des batailles; j'ai appris dans ma » jeunesse à teindre une épée de sang; mon espérance était alors » qu'aucun roi, parmi les hommes, ne serait plus vaillant que » moi. N'entends-je pas les déesses de la mort qui m'appellent? » Je vous suis. Je serais un lâche, si je m'affligeais de mourir. Il » est temps de finir mes chants; les déesses m'invitent, elles s'a- » vancent; Odin, de son palais, les a envoyées vers moi; je serai » assis sur un siége élevé, et les déesses de la mort me verseront » le breuvage immortel. C'en est fait; les heures de ma vie sont » écoulées : je vais sourire en mourant. »

On peut juger par ce morceau, quelle était la mythologie, le caractère et le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent par leur férocité que par leur génie; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que la plupart des scaldes ou chantres du nord étaient Islandais. Ces insulaires avaient la plus grande réputation; ils étaient accueillis chez les rois et conservaient le souvenir de tout ce qui se faisait de grand dans le nord. Ainsi une île qui n'est aujourd'hui qu'un amas de rochers brisés ou noircis par les volcans, et à travers lesquels on voit, de distance en distance, des cabanes et des troupeaux, quand tout le reste de l'Europe était barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Islandais sont encore distingués par leur esprit; mais ils ne chantent plus : ils chassent l'ours et le renard au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes usages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au Pérou, au Brésil, au Canada, et jusque dans des pays où les peuples ignoraient l'usage du feu (1), on a trouvé des espèces de poëmes destinés à célébrer des espèces de grands hommes. Ainsi partout l'intérêt public a dicté les éloges; chaque nation a loué ce qui était utile à ses besoins ou à ses plaisirs; on a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatisme chez les Arabes, les vertus douces et les talens chez les peuples civilisés, la chasse ou la pêche chez les sauvages, la navigation chez les habitans des îles; mais il y a une qualité qui partout a toujours été également louée, c'est celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverse tout, qui assujétit tout, qui soutient les lois et qui les combat, qui fonde les empires et qui les détruit, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui l'univers et les panégyristes seront éternellement prosternés : la force.

(1) Isles Mariannes.

CHAPITRE IV.

Des éloges funèbres chez les Égyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez presque toutes les nations ; je voudrais maintenant suivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civilisés, je vois d'abord l'ancienne Égypte, pays de superstition et de sagesse, fameux par ses monumens et par ses lois, et qui a été en même temps le berceau des arts, des sciences et des mystères. On sait que ce pays est un de ceux qui a eu le plus d'influence sur le reste du monde ; il fut l'école d'Orphée et d'Homère, de Pythagore et de Platon, de Solon et de Lycurgue. Il donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à une partie de l'Orient, ses colonies et ses usages à plusieurs pays de l'Asie et de l'Europe ; il n'eut presque sur tout que des idées vastes ; ses ruines même nous étonnent, et ses pyramides, qui subsistent depuis quatre mille ans, semblent faire toucher le voyageur aux premiers siècles du monde.

C'est dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire ; elles le suivent jusqu'au bord du tombeau : là elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Égypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne serait plus ; ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparaît, et qu'elle porte à travers les siècles, la renommée et le mépris ; ils soumirent donc l'opinion à la loi : alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe, et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Égypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture ; sur les bords de ce lac on arrêtait le mort : « Qui que » tu sois, rends compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu fait du » temps et de la vie ? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la » vérité te juge. » Alors il comparaissait sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoilaient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avait étouffés pendant sa vie ; là, celui dont on avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le

citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois, était condamné : la peine était l'infamie ; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public ; l'honneur de le prononcer était réservé aux parens. On assemblait la famille ; les enfans venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père ; le peuple s'y rendait en foule : le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste ; à l'aspect de sa cendre, on rappelait les lieux, les momens et les jours où il avait fait des actions vertueuses ; on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes ; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer ; enfin en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disait pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressemblait beaucoup à celle de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étaient accordés à la vertu, non à la dignité ; le laboureur et l'artisan y avaient droit comme le souverain. Ce n'était donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyait, venait parler de vertus qu'il ne croyait pas davantage, tâchait de se passionner un instant pour ce qui était quelquefois l'objet du mépris public et du sien, et entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattait longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivans. Alors on ne louait pas l'humanité d'un général qui avait été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avait vendu les lois : tout était simple et vrai. Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Égypte qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes était mort, et que le peuple était assemblé, il paraissait alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venait en habits de deuil, et disait : « Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en

mourant : ô juges ! vengez-nous. » Un autre : « Il m'a ravi ma liberté et j'étais innocent ; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. » Des malheureux, en lambeaux, disaient : « Nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes ; » et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écriaient tous ensemble : « Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui ont tous péri dans une guerre injuste ; ô juges ! en prononçant sur lui, songez à leur sang. » Ainsi, au pied de ce tribunal de l'Égypte, retentissaient les plaintes des malheureux : mais il manquait quelque chose à la justice ; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avait cessé de vivre, et que les prêtres récitaient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêlaient aux éloges ; chacun bénissait sa mémoire, et on l'accompagnait en pleurant vers la pyramide où il devait éternellement reposer...

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans aucun pays du monde, des magistrats établis pour juger la mémoire des rois ; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

Des Egyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnait un caractère enthousiaste et sensible ; la liberté élevait leurs âmes ; l'égalité des citoyens leur faisait mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens ; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, et de décider des affaires de l'État, leur défendait de se mépriser eux-mêmes ; les arts vils, abandonnés à des mains esclaves, les empêchaient de se flétrir sous les travaux ; les exercices et les jeux les donnaient continuellement en spectacle les uns aux autres ; la multitude des petits États établissait des rivalités d'honneur entre les peuples ; enfin, les grands

intérêts et les victoires leur donnaient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de Perses avaient été vaincus par quelques hommes libres, y avait-il un Grec dont l'âme ne fût plus sensible et plus grande ? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière ; ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations, les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même ; des rois venant se mêler parmi les combattans, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourans de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle était la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourrissaient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les âmes. On ne rabaissait pas les talens ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendait à la gloire, et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des statues, voilà ce qui récompensait et faisait naître les grands-hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes : « Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues? adore-les : ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir que trahir des citoyens qui voulaient rendre la liberté à l'Etat. Chacun de ces tableaux que tu vois est une récompense. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce ; mais aussi il a obtenu ce prix de sa victoire. » — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardait ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappait et coulait le long de ses joues.— « Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle. Bientôt il sera grand, puisqu'il verse d'aussi nobles larmes. » — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon. Ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — « C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là, sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils ! lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. » — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois ;* et

ils redescendent à travers les rochers, en silence. Ils continuent leur course; ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monumens. D'abord se présente à eux un trophée, plus loin un mausolée en bronze, et près de là, un autel au dieu de la liberté. —« Cette ville est Platée. C'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. » — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avaient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux, et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que, dans ce moment même, Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux : on sait que lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que dans ce moment, le père devait approcher de son fils, et lui dire : « Tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore. »

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvait partout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnait des leçons aux citoyens. Partout le peuple reconnaissait les images de ses grands hommes; et sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnés d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poëtes, qui tous peignaient, modelaient, célébraient ou chantaient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique, qui étaient animées du même esprit, les Grecs victorieux et libres ne voyaient, ne sentaient, ne respiraient partout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple, l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique était liée à la religion, on se proposait surtout de faire régner la morale dans toutes les classes de citoyens : dans la Grèce, composée de républiques libres et guerrières, on s'attachait à élever les âmes et à nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étaient accordés au nom de l'Etat, qu'à ceux qui étaient morts pour l'Etat.

D'abord on frappait les yeux par un appareil imposant et auguste ; car chez tous les peuples, la première éloquence est celle qui parle aux sens. On dressait une tente où étaient portés les ossemens des guerriers. Là ils demeuraient trois jours exposés à la vénération publique. Le peuple y accourait en foule ; il jetait sur ces ossemens des couronnes de fleurs, de l'encens et des parfums. Le troisième jour, on mettait les restes de ces braves citoyens sur des chars ornés de branches de cyprès. La pompe s'avançait au son des instrumens, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte était regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montait à la tribune et prononçait l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces discours ; l'un est de ce Périclès, qui fut tout à la fois capitaine et orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grèce et corrupteur d'Athènes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner ; mais ce fut son éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le renverse en luttant, disait un de ses rivaux ; mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé, et les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avait lui-même commandé et remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée ; mais il faut se souvenir que ce n'est ici qu'un extrait, c'est-à-dire, une copie faible et par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richesse et l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accens, ni l'heureuse composition des mots, ni cette foule de liaisons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inversions qui met tant de variété dans la marche, et qui permet à la langue de suivre avec souplesse, et de dessiner, pour ainsi dire, tous les mouvemens de l'âme et des passions. Je ferai comme ces peintres qui ne pouvant transporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours et les principaux traits : presque tout le mérite de la figure échappe, mais on connaît du moins les mouvemens et l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, et la gloire immortelle qu'elle s'est acquise en sauvant plusieurs fois la Grèce. « Citoyens, c'est » pour cette patrie que sont morts les guerriers que vous venez » d'ensevelir; quand vous contemplerez sa grandeur, songez que » c'est à leur sang que vous la devez. En donnant leur vie » pour l'Etat, ils ont mérité la plus honorable des sépultures : je » ne parle pas de celle où reposent leurs ossemens, la gloire des

» grands hommes n'est pas renfermée sous le marbre qui les » couvre : la terre entière est leur mausolée ; leur nom vit dans » toutes les âmes : c'est là que leur mémoire habite éternelle- » ment, au lieu que les tombeaux élevés de la main des hommes » sont détruits par le temps. Imitez donc ces braves citoyens. » Pensez, à leur exemple, que le bonheur est la liberté, et que » la liberté est dans la grandeur de l'âme. » Il s'adresse ensuite aux pères de ces guerriers. « Je ne cherche point à vous consoler, » dit-il : vos enfans ne sont-ils pas morts avec courage ? Ne pré- » férez-vous point, comme eux, un trépas honorable à une vie » qui serait ou obscure ou honteuse ? » Il exhorte les pères qui sont encore dans la force de l'âge, à donner de nouveaux défenseurs à l'Etat. Il anime et console ceux qui, affaiblis par la vieillesse, n'ont plus l'espérance de revivre dans la postérité. « Non, votre » maison n'est pas solitaire : vos enfans ne sont plus, mais leur » gloire y habite avec vous, elle répandra son éclat sur vos der- » niers jours. » Ensuite adressant la parole aux frères et aux enfans des morts : « Une grande carrière vous est ouverte, dit-il : vous » avez l'exemple de vos pères et de vos frères, mais ne vous flattez » pas d'atteindre à leur renommée ; car tant que l'homme est » vivant, il a des rivaux, et la haine qui le poursuit cherche » sans cesse à lui arracher sa gloire : mais on rend justice à celui » qui n'est plus. La mort seule fait disparaître l'envie, et donne » leur place à ceux qui ont été grands. »

Ce discours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucydide, fit tant d'effet, que les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tel était le pouvoir de l'éloquence sur ces âmes sensibles, et la vigueur du caractère qui, chez les femmes même, faisait préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre que nous ayons, est de Démosthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage et d'éloquence. On sait que, seul et sans secours, il fit trembler Philippe ; qu'il combattit successivement trois oppresseurs ; que, dans l'exil même, il fut plus grand que ses concitoyens n'étaient ingrats ; qu'il pensa, parla, vécut toujours pour la liberté de son pays, et travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton ; peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle. Son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étaient pas en état de suivre : leurs âmes, qui avaient perdu l'habitude des grandes choses, n'avaient plus que de l'imagination

pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu ; et les précipitant dans une guerre au-dessus de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspirait un grand nom. Il les perdit en apprenant à leur tyran et à eux-mêmes le secret de leur faiblesse.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conseils de Démosthène, et qu'elle fut perdue. Dans une ville divisée en factions, et dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, se précipitait au-devant de ses fers, on ne manqua point une si belle occasion de déclamer contre un grand homme. Démosthène fut accusé par l'envie, mais absous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avait de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avait de grand dans le conseil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer que ce discours n'est pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'est point là que se trouve ce beau mouvement si connu, et qui a rapport à la même bataille : « Non, citoyens, non, en combattant Philippe, » vous n'avez point fait de faute ; j'en jure par les mânes de ces » grands hommes qui ont combattu pour la même cause aux » plaines de Marathon. » Son éloge funèbre n'a presque ni élévation, ni chaleur ; on lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'était trouvé à cette bataille, et il avait été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi et d'un rival, s'écrie, dans le fameux discours qu'il prononça contre lui : « Comment, avec ces » mêmes pieds qui ont si lâchement quitté leur poste dans le » combat, as-tu osé monter sur la tribune pour y louer ces » mêmes guerriers que tu as conduits à la mort ? » Et ailleurs il représente aux Athéniens que s'ils accordent à Démosthène une couronne d'or, au moment où le héraut proclamera sur le théâtre cet honneur qui lui est rendu, les pères, les femmes et les enfans de tous ceux qui sont morts par sa faute à Chéronée, pousseront des cris d'indignation, et verseront des larmes, de ce que tant de braves guerriers sont morts sans vengeance, et que Démosthène, qui est leur assassin, reçoit cependant un honneur public en présence de toute la Grèce assemblée. Ce mouvement seul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le discours que prononça Démosthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce sans trouver de grands noms. Le troisième discours que nous avons à citer est de Platon ; il est renfermé dans un de ses dialogues, intitulé *le Ménexène*. Socrate apprend qu'on va choisir un orateur pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande sur qui

pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il était la veille chez Aspasie, et la conversation étant tombée sur le même sujet, cette femme, qui avait donné des leçons d'éloquence à Périclès, et qui alors en donnait à Socrate, se mit tout à coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait sur-le-champ, moitié préparé. Ménexène est curieux de l'entendre, et Socrate, qui l'a retenu, a la complaisance de le répéter. Le discours est censé d'Aspasie, mais on aperçoit Platon caché derrière la courtisane.

La fin est d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adresse aux vivans, comme c'était l'usage, et surtout aux enfans de ceux qu'il vient de célébrer. Il les transporte au moment où leurs pères mouraient sur le champ de bataille. Il suppose que lui-même était alors présent, et qu'il a reçu le testament de mort de ces guerriers, et leurs dernières paroles pour ceux qui leur sont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'est là surtout que règnent cet amour de la patrie et cet enthousiasme républicain qui caractérise presque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce, après avoir lu ou entendu de pareils discours, devaient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, méprisé et payé, combat sans vertu, meurt sans gloire, essuie le dédain pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Au reste il paraît que ce dernier discours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne se mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans Athènes au rang des orateurs; mais dans cet éloge funèbre, composé en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ses autres ouvrages il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Lycurgue et Solon pour la politique, avec Homère pour l'imagination; souvent sublime, et presque toujours poëte, orateur, philosophe et législateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourans pour la patrie, loués par la patrie; c'était une institution politique et une dette de l'Etat. Quoique le sang des hommes n'ait pas toujours été fort respecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes; on conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athlètes: nous savons cependant que les vainqueurs

des jeux étaient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortalisaient la patrie et les noms de ces hommes robustes ; et les concitoyens d'Homère et de Platon, d'Euripide et de Socrate, chantaient dans les assemblées et sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelque éloignés que ces éloges soient de nos mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé ; arts, sciences, travaux, instrumens, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente ; la vigueur du corps n'est plus rien, l'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instrumens qu'il a créés, l'homme sépare et façonne sans peine les bois, les métaux et les pierres ; avec les cabestans, les leviers et les roues, il soulève et transporte des fardeaux immenses ; avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel et rapide à de vastes machines ; avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains et mouvoir ses vaisseaux ; avec le secours du feu, il fait monter l'eau dans ses pompes, sépare les rochers, creuse les mines. Ainsi on est parvenu à vaincre et à s'assujettir la nature par les forces de la nature même. En affaiblissant les résistances, en augmentant les vitesses, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'est-à-dire l'application de l'air et du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées aujourd'hui sont de grandes machines dont toutes les parties se meuvent ensemble, et renversées tout à la fois, ou percées, mutilées et divisées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort sans se joindre ; on peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique et terrible, distribuant au hasard les dangers, égale le fort au faible, et le courageux au lâche ; l'art même plus perfectionné décide presque toujours la victoire par les postes : le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'était chez les anciens, l'homme n'avait pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines ; il n'avait que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'était presque toujours une lutte d'homme à homme ; tout guerrier était chargé de sa propre défense ; aujourd'hui, chaque force se mêle et se confond dans la masse générale des forces ; alors chaque force était isolée, et ne protégeait qu'elle-même. On devait donc attacher un grand prix à la vigueur. De là tous ces jeux et l'importance qu'on y mettait. Que parlons-nous de jeux ? c'était là que les Grecs apprenaient à vaincre les Perses ; là ils apprenaient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour à tour de force ou d'a-

dresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang; enfin à préférer la fatigue à la mollesse, et l'honneur à la vie. Leurs gymnases étaient pour eux les apprentissages de Marathon et de Platée. A Rome, sans avoir les mêmes institutions, on fortifiait de même les corps par l'exercice; la course, la lutte, le disque, la danse militaire, le Tibre à traverser à la nage, étaient l'amusement de tous les Romains; c'était sur le champ de Mars que se formaient les conquérans de l'Afrique et de l'Asie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune noblesse était obligée de subir des épreuves qui donnaient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçait les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur; et pour être admis à l'honneur de combattre et de porter les armes, il fallait donner les plus grandes preuves d'intrépidité et de force. Ainsi, avant l'invention de la poudre, c'est-à-dire avant qu'on eût découvert l'art d'unir la mollesse au courage, et que la faiblesse fût parvenue à détruire sans effort et à triompher sans mouvement, la force du corps a été et a dû être en effet dans la plus grande estime sur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athlètes. La Grèce, en louant la vigueur des muscles, louait l'instrument de ses victoires et les garans de sa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare sont des éloges de ce genre, et je m'y arrêterai peu; leur impétuosité, leurs écarts, leur désordre, et surtout les longs détours par lesquels il passe pour trouver ou fuir son sujet, tout cela est connu; il semble que Pindare a peur de rencontrer ses héros, et qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a passé sa vie à célébrer des athlètes, mais toujours plein d'enthousiasme pour la victoire et froid pour le vainqueur; à peu près comme ces hommes qui, ayant le besoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, méprisent la personne, et flattent le rang.

Outre ces éloges chantés ou prononcés une fois, les Grecs avaient des espèces d'éloges périodiques ou anniversaires, en l'honneur des citoyens qui avaient fait quelque action extraordinaire, ou rendu de grands services à l'Etat. Ainsi à Sparte on prononçait tous les ans l'éloge de Léonidas sur son tombeau; nous n'avons aucun de ces discours, mais nous ne pouvons douter qu'il y en eût quelquefois de très-éloquens. On raconte qu'un philosophe grec, arrivant par hasard à Smyrne le jour qu'on y célébrait la fête d'Homère, fut prié de prononcer son éloge. Il n'était pas préparé; mais traversant en silence la foule du

peuple, il se rendit au lieu où était la statue d'Homère; là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis, comme inspiré par la statue du poëte, il parla tout à coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, et cette fête consacrée à un héros, devait exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athènes, les chants de Callistrate célébraient tous les jours les deux héros qui avaient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides; ces chants étaient dans la bouche de tous les citoyens, et à la fin des repas, dans ces momens où l'on couvrait la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuaient des couronnes sur toutes les têtes, et où les vins délicieux de l'Archipel animaient déjà les convives, chacun prenant dans sa main des branches de myrte, faisait une libation aux Muses, et chantait l'hymne d'Armodius et d'Aristogiton.

Périclès ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant fût aussi les louanges de ces deux citoyens, et dans la suite on y ajouta le nom de Thrasibule, qui chassa les trente tyrans. Remarquons que pour rendre hommage à ses libérateurs, le peuple d'Athènes avait choisi les fêtes de Minerve; ce peuple généreux pensait que c'est honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'est là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêlait à ses plaisirs mêmes des leçons de grandeur; là, tous les arts étaient asservis à la politique, et la musique même, qui ailleurs n'est destinée qu'à réveiller des idées douces et voluptueuses, ou à irriter une sensibilité vaine, célébrait dans Athènes les grandes actions et les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate et de ses éloges.

TANDIS que les orateurs dans la tribune, les poëtes dans leurs vers, les musiciens dans leurs chants, célébraient publiquement les guerriers, les athlètes et les grands hommes, d'autres écrivains composaient, dans la retraite, des éloges qui étaient écrits et rarement prononcés. Il paraît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate; cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siècle; il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnait l'exemple de l'avilisse-

ment. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître ; et des hommes qui parlaient de vertus et des lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'était que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école et y acquit des richesses immenses ; le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince ; mais bientôt après, il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; et comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérans et le plus politique des princes ; aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée ; voilà pour sa personne. A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur ; nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs, des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques uns de ces hommes qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admirait ; il fut loué par Socrate ; Platon en a fait un magnifique éloge ; Cicéron l'appelle le père de l'éloquence ; Quintilien le met au rang des grands écrivains ; Denys d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'État ; enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre ; d'un autre côté, Aristote n'en parlait qu'avec mépris : *Il est honteux de se taire*, disait-il, *lorsqu'Isocrate parle*. Faut-il penser qu'un grand homme connût l'envie ? et l'âme qui forma Alexandre eut-elle un sentiment bas ? ou bien un philosophe qui était tout à la fois physicien, géomètre, naturaliste, politique, dialecticien, qui avait porté l'analyse dans toutes les opérations de l'esprit, assigné l'origine et la marche de nos idées, cherché dans les passions humaines toutes les règles de l'éloquence et du goût, et en qui le concours et l'union de toutes ces connaissances devaient former un esprit vaste et une imagination qui agrandissait tous les arts

en réfléchissant leur lumière les uns sur les autres, ne devait-il pas en effet avoir moins d'estime pour un orateur qui avait plus d'harmonie que d'idées, et pour un maître d'éloquence qui savait mieux les règles de l'art, que l'origine et le fondement des arts même et des règles? Mais Aristote n'a pas été le seul à penser ainsi. Au siècle de César et d'Auguste, plusieurs Romains célèbres ne goûtaient point du tout les ouvrages d'Isocrate, et sûrement Brutus était de ce nombre; au siècle de Trajan, Plutarque le peignait comme un orateur faible et un citoyen inutile, qui passait sa vie à arranger des mots et compasser froidement des périodes; au siècle de Louis XIV, Fénélon le traitait encore plus mal; Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sons, avide de petites grâces et de faux ornemens, plein de mollesse dans son style, sans philosophie et sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis, qu'on perd d'un côté et qu'on gagne de l'autre; l'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce Français pendu en effigie à Paris, et dans le même temps, ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages mêmes. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur; ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croirait que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait composé un éloge d'Hélène? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. On y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule, à peu près comme Fontenelle dans ses dialogues compare Alexandre et Phryné. Cette manière de chercher de petits rapports qui étonnent l'esprit sans l'éclairer, n'a dû être approuvée dans aucun siècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeaient ensemble des maux de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout à coup de s'étonner que l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont d'un rhéteur.

On trouve ensuite l'éloge de Busiris, roi d'Égypte; c'est à peu près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain est-il assez malheureux pour se dire à lui-même de sang-froid : essayons de faire l'éloge d'un tyran. Ce n'est pas qu'Isocrate ne blâme ce sujet; mais il le traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avait manqué, comment il aurait dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire et de parler aux hommes pour donner de pareilles leçons.

Le troisième éloge est, pour l'exécution et le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui-là; c'est l'éloge funèbre d'un roi, adressé à

son fils : ce roi, grand homme assez obscur, se nommait Evagoras, et était souverain de l'île de Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint; et ayant essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaire aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avait servi; et avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner; qu'avant lui les habitans de l'île de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étaient tout à la fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse; que ce roi leur donna et le courage qui élève l'âme, et les arts qui l'adoucissent; qu'il créa parmi eux un commerce et une marine, et de ces barbares voluptueux, fit tout à la fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que de son temps on aimait à louer des héros, qui peut-être n'avaient jamais existé, tandis qu'on refusait quelques éloges à d'excellens citoyens avec qui on avait vécu. « Accoutumons, dit-il, les hommes et » l'envie à entendre louer ceux qui l'ont mérité, et pardonnons » aux grands hommes d'avoir été nos contemporains. »

Le quatrième éloge, et en même temps le plus fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avait été dix ans, et selon d'autres, quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui aurait coûté quinze ans! Plus il serait travaillé, moins il serait lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athènes et Lacédémone se disputaient l'empire de la Grèce ; elles se déchiraient pour commander, et la Perse profitait de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'était la lecture de ce discours qui avait décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien ; celui qui pleurait enfant, en apprenant les conquêtes de son père, n'avait pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des âmes de héros ; et pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avait d'écrivain qu'Homère.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa un autre éloge, c'était le sien. Il avait quatre-vingt-deux ans, et depuis cinquante ans peut-être, l'envie le poursuivait dans Athènes. Des sophistes qui avaient l'orgueil d'être ses rivaux, sans en avoir le droit, et

qui s'indignaient d'une réputation qu'ils n'avaient pas, lui faisaient un crime de ses succès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avaient pu réussir à être éloquens, ils l'accusaient en particulier, en public, dans les conversations, dans les tribunaux. Isocrate prit enfin le parti de répondre; ce discours d'un vieillard, qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie et aux lois, de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'était pas moins susceptible de pathétique que de force; mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère; le sujet est grand, l'exécution est faible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième et dernier éloge, et il le finit à quatre-vingt-dix-sept: c'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie; il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence: l'âme de l'orateur n'était pas susceptible d'enthousiasme pour Sparte. Les arts et les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les grâces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroïsme, de grands hommes populaires, des lois qui dirigeaient plus la nature qu'elles ne la forçaient, enfin des vertus douces et des vices même tempérés par l'agrément, devaient plaire bien davantage à un genre d'esprit qui ordonnait tout, et préférait la grâce à la force. Au reste, cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut composé; c'est l'abandon de l'âme dans un songe tranquille; on voit se succéder lentement et doucement les mouvemens de l'orateur; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles, et ses idées ressemblent à ces lumières affaiblies et pâles qui se réfléchissent de loin, et conservent de la clarté sans chaleur.

Tels sont, à peu près, les éloges que nous avons d'Isocrate. Malgré le fanatisme des réputations, il faut convenir de bonne foi que l'effet qu'on éprouve en les lisant est bien au-dessous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raisons. D'abord, un des principaux mérites d'Isocrate, était l'harmonie; on sait combien les Grecs y étaient sensibles; nés avec une prodigieuse délicatesse d'organes, leur âme s'ouvrait par tous les sens à des impressions vives et rapides; la mélodie des sons excitait chez eux le même enthousiasme que la vue de la beauté; la musique faisait partie de leurs institutions politiques et morales; le courage même et la vertu s'inspiraient par les sons. Qu'on juge, chez un peuple ainsi organisé, combien devait être estimé un orateur, qui, le premier, créa

l'harmonie de la prose. Pour nous, ce mérite est presque étranger ; nous sommes des Scythes qui voyageons, un bandeau sur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étaient des finesses et des grâces de style; or, ces finesses et ces grâces tiennent ou à des idées ou à des liaisons d'idées qui nous échappent ; elles supposent l'art de choisir précisément le mot qui correspond à une sensation ou délicate, ou fine; d'exprimer une nuance de sentiment bien distincte de la nuance qui la précède ou qui la suit; d'indiquer par un mot un rapport, ou convenu, ou réel entre plusieurs objets; de réveiller à la fois plusieurs idées qui se touchent. Il en est d'un peuple qui entend parfaitement une langue, et de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont passé leur vie ensemble, et qui conversent ; les lieux, les temps, les souvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une seule est exprimée, et dont les autres se développent rapidement dans l'âme sensible. Admettez un tiers à cette conversation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion si tendre, et font peut-être verser les plus douces larmes : telle est l'image du différent effet que produisent les beautés accessoires et les finesses d'expression dans une langue vivante ou dans une langue morte ; plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philosophe attache par l'étendue et la profondeur des idées ; l'orateur ne peut attacher que par les passions fortes; l'effet des mouvemens doux et tranquilles se perd, et n'arrive à la postérité que comme le ressouvenir d'un songe à demi-effacé. Les passions seules raniment tout; les passions traversent les siècles et se communiquent, après des milliers d'années, sans s'affaiblir; l'homme a besoin d'orages; il veut être agité : c'est pour cela que Démosthène a encore des admirateurs, et qu'Isocrate n'en a plus. Je sens l'un; il me poursuit, il me presse; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin ; j'aperçois sans cesse deux mille ans entre lui et moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriste de Socrate.

Une ville grecque demanda une statue à un artiste célèbre, et lui laissa le choix du sujet. « Je ne ferai point un lutteur, dit-il ; la Grèce compte assez d'athlètes, et je préfère la vertu à la force ; je ne ferai point un guerrier; ce mérite est commun : des milliers d'hommes tous les ans meurent pour leur patrie ; je ne ferai aucun

de vos anciens tyrans, je briserais plutôt leurs images; je pourrais représenter quelqu'un de vos dieux : mais vous en avez en foule dans vos temples; et pour contempler la divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux? » Alors le peuple l'interrompit : « Statuaire, que feras-tu donc? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité; » et il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il composa ses dialogues, était frappé de la même admiration pour Socrate; il avait été son disciple et son ami, il l'avait vu traîner dans les fers, il avait vu la ciguë broyée par la main de l'envie, et le fanatisme prenant d'elle la coupe empoisonnée pour la présenter à son maître. Depuis, il avait été témoin des honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire; il avait vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel et sensible, qui tour à tour féroce et tendre, après l'avoir laissé périr, le vengeait. Il avait pu embrasser dans Athènes la statue de Socrate, élevée par ordre de l'Etat, et peut-être érigée sur la même place où on l'avait chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale et de la sienne, il voulut aussi contribuer à la gloire de son maître, en l'éternisant; et il consacra presque tous ses ouvrages à son éloge.

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui; on a souvent attaqué Platon comme philosophe, on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté : il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les fonds qui représentent ses idées; souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités; comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux : on dirait qu'il en a le langage; son style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînent aux idées, les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent les discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

On sait que dans tous les ouvrages de Platon, c'est Socrate qui mène l'homme à la vérité; Socrate en même temps conserve son caractère et son génie; partout il garde sa manière de raisonner, ses inductions, ses interrogations, ces espèces de piéges et de

longs détours dans lesquels il enveloppait ses adversaires, pour les amener malgré eux à une vérité qu'ils combattaient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon ensemble comme une espèce de drame composé en l'honneur de son maître. Socrate dans chaque scène prêche la morale; et le dénoûment, c'est la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénoûment sont de véritables éloges sans en avoir le titre, et d'autant plus intéressans qu'ils sont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, du style et l'éloquence de Platon; mais on connaîtra du moins le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que chez les plus civilisés on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie; qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux et juste, paraissant dans les tribunaux pour la première fois; intrépide et simple devant ses juges, comme il l'était dans les actions ordinaires de sa vie, dédaignant l'artifice et les vains secours de l'éloquence, n'en connaissant d'autre que la vérité, et jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment, priant ses juges avec l'autorité d'un vieillard et d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité, parlant de ses accusateurs sans colère comme sans dédain, du reste, tranquille sur son sort, qu'il soit condamné ou qu'il soit absous, abandonnant à Dieu le succès, et se justifiant pour obéir à la loi : tel paraît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de simplicité et de force; il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, et la sagesse à la superstition.

Il fait voir ensuite quelle est l'origine et la source des bruits répandus contre lui dans Athènes; c'est qu'il n'a pas respecté les faiblesses et les vices des hommes, et surtout de quelques hommes puissans : voilà son crime. S'il meurt, ce ne sont pas ses accusateurs qui causeront sa mort, ils ne sont que les instrumens de la haine : ses meurtriers seront la calomnie et l'envie.

C'était la coutume que les accusés eussent recours aux prières et aux larmes; ils faisaient paraître leurs enfans, leurs proches et leurs amis, pour obtenir par la compassion ce qu'ils n'auraient pas toujours obtenu par la justice. « Et moi aussi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils, dont l'un est sorti de l'enfance et les deux autres ont encore besoin des secours de leur père; je n'en ferai cependant paraître aucun pour vous attendrir, et ce n'est ni par mépris ni par orgueil, ces sentimens ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate; mais la gloire de ses juges, la

sienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à son âge surtout, et avec le nom qu'il porte; car, dit-il, que ce nom soit mérité ou ne le soit pas, on est persuadé que Socrate est au-dessus des hommes ordinaires. Un tel abaissement ne peut que déshonorer et l'accusé qui se le permet et le juge qui le souffre. D'ailleurs, est-il permis, dit Socrate, de prier son juge? il faut l'éclairer et non pas le fléchir; le juge n'est point assis pour faire grâce, il est assis pour prononcer selon la loi. Hommes athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'est ni honnête, ni conforme à la sainteté et à la justice. Souvenez-vous de vos sermens... et prononcez selon ce qui conviendra le plus à votre intérêt et au mien. »

Socrate s'arrête...... les juges se lèvent pour recueillir les voix, et il est condamné. Il reprend la parole avec le même calme: « Vous m'avez condamné, je vous le pardonne; je m'y attendais, » et je suis même plus étonné qu'il y ait eu tant de suffrages pour » m'absoudre.... O Athéniens! vous venez de fournir un sujet » éternel à ceux qui voudront blâmer Athènes; on lui reprochera » d'avoir fait mourir Socrate, qui était, dira-t-on, un sage; car, » pour avoir droit de vous blâmer, on me donnera ce nom que » je ne mérite pas; au lieu que, si vous aviez encore attendu » quelque temps, je mourais sans qu'Athènes se déshonorât. » Regardez mon âge; je ne tiens presque plus à la vie, et déjà je » touchais à ma tombe. »

Socrate continue; il parle tranquillement à ses juges; il peint le plaisir qu'il aura de converser, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuste, et il fait des vœux pour que ses enfans meurent un jour comme leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner aussi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots sublimes et simples: « Mais il est temps de nous en » aller, moi pour mourir et vous pour vivre: de ces deux choses, » quelle est la meilleure? les dieux le savent, mais aucun homme » ne le sait. »

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'âme de Socrate; il y règne une éloquence douce et noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité et pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis et avec les Athéniens; c'est l'homme sage qui montre la raison et parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second discours, la scène change. Socrate est dans la prison, et il dort. Criton approche, contemple le vieillard et admire ce sommeil profond; il craint de le troubler, et il attend. Socrate s'éveille; Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est con-

damné à mourir : « Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. » Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même ; il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, et qu'il ne tiendra qu'à lui de se dérober la nuit suivante à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangère, examine s'il doit fuir ou rester : « Ami » Criton, dit-il, il n'y a qu'une règle, la justice ; tant que j'ai » vécu, je lui ai obéi : je suis encore le même. Mon sort est » changé, mes principes ne le sont pas. Voyons, et si nous n'en » trouvons pas de meilleurs, vous savez bien que je ne m'écar- » terai pas de ceux que j'ai toujours suivis ; non, quand tout un » peuple me présenterait comme des spectres menaçans la pau- » vreté, les chaînes et la mort. » Alors il discute la question, et il examine s'il est permis de désobéir aux lois pour éviter la mort.

Tout à coup il personnifie les lois, et suppose qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la prison pour s'enfuir, les lois lui apparaissent et lui crient : « Socrate, que fais-tu ? ne sens- » tu pas que dans ce moment tu anéantis, autant qu'il est en toi, » et les lois et la patrie ? Penses-tu qu'une ville puisse subsister, » si les jugemens publics n'y ont plus de force, si tout citoyen, » à son gré, peut les enfreindre ?..... Eh quoi ! si, par un juge- » ment injuste, la patrie t'offense, as-tu droit de lui nuire ? Tu » lui dois ta naissance, celle de ton père, le lien sacré qui a uni » ton père à la femme qui t'a donné le jour ; ton éducation, ta » vie, ton âme, tout lui appartient ; tu es son fils et son esclave. » Qu'elle arme contre toi des bourreaux, qu'elle te jette dans les » fers, qu'elle t'envoie aux combats pour recevoir des blessures » et mourir, ton devoir est d'obéir ; fuir ou quitter ton rang est » un crime ; dans les tribunaux, dans les prisons, sur les champs » de bataille, partout les ordres de la patrie sont sacrés ; un ci- » toyen qui se révolte contre elle est plus coupable qu'un fils » armé contre son père.... » Les lois continuent : « Il ferait beau » entendre Socrate racontant sous quel déguisement ridicule il » s'est enfui de sa prison ! et si on lui demande comment, déjà » vieux, et n'ayant plus que peu de temps à passer sur la terre, » cependant, par un lâche amour pour la vie, il a pu se résoudre » à traîner les restes d'une vieillesse si honteuse, après avoir en- » freint les lois de son pays, que répondra-t-il ?.... O Socrate ! tu » entendrais souvent des discours qui te feraient rougir.... Est-ce » pour tes enfans que tu voudrais vivre ?.... Tes enfans ! et n'as- » tu pas des amis ? Socrate, laisse-toi persuader, et ne préfère ni » tes enfans, ni ta vie, ni rien même à la justice. »

Criton cède ; il admire Socrate qui finit par lui dire : « Marchons » par où Dieu nous conduit. »

Le troisième discours, beaucoup plus connu que les deux autres, est ce Phédon si fameux qui contient le récit des derniers entretiens de la mort de Socrate; c'est un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité; c'est celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avait jamais pu lire sans verser des larmes. C'est celui que Caton, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On ose dire que nul éloge, ni ancien ni moderne, n'offre un tableau si grand. La mort d'un homme juste est un objet sublime par lui-même; mais si ce juste est opprimé, si l'erreur traîne la vérité au supplice, si la vertu souffre la peine du crime, si en mourant elle n'a pour elle-même que Dieu et quelques amis qui l'entourent, si cependant elle pardonne à la haine, si de l'enceinte obscure de la prison où elle meurt, ses regards se tournent avec tranquillité vers le ciel, si, prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ses derniers momens à les instruire, si enfin, au moment où elle n'est plus, ce soit le crime qui l'a condamnée qui paraisse malheureux et non pas elle, alors je ne connais point d'objet plus grand dans la nature : et tel est le spectacle que nous présente Platon, en décrivant la mort de Socrate; il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre et qui en reçoivent à leur tour. Nous suivons Socrate de l'œil; nous ne perdons pas un de ses mouvemens, pas un de ses discours; nous le voyons quand on lui amène ses deux enfans, quand il donne ses derniers ordres pour sa maison, quand il fait éloigner les femmes; quand ses amis mesurent avec effroi la course du soleil, qui bientôt va se cacher derrière les montagnes, et quand la coupe fatale arrive, et lorsqu'avant de la prendre, il fait sa prière au ciel pour demander un heureux voyage, et l'instant où il boit, et les cris de ses amis dans ce moment, et la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur faiblesse, et sa promenade en attendant la mort, et le moment où il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir, et la mort qui monte et le glace par degrés, et l'esclave qui lui touche les pieds que déjà il ne sent plus, et sa dernière parole, et son dernier, et son éternel silence au milieu de ses amis qui restent seuls. Dans cette Athènes soumise aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore visiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête sur quelque colonne à demi-brisée. Pour moi je voudrais qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je voudrais que sur la pierre noire et brute on eût gravé : « Ici il prit la coupe; là, il bénit l'esclave qui la lui portait; voici le lieu où il expira. » On irait en foule visiter ce monument sacré; on n'y entrerait pas sans une sorte de respect religieux, et toute âme

courageuse et forte, à ce spectacle se sentirait encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille; et César, maître de l'Égypte, contempla long-temps en silence et dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre : au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avaient condamné Socrate, lurent du moins avant de mourir ces trois discours où il est représenté si vertueux et si grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un sage et flétrir un instant l'homme que la calomnie poursuit, le glaive est dans vos mains; vous frappez, mais l'œil inévitable du temps vous observe et vous juge. Le temps renversera sur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien, et vingt siècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me suis arrêté avec plaisir sur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup et qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet essai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate et des panégyristes comme Platon? Enfin, dans tous les temps, il est bon de présenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraséas, qui mourut aussi dans Rome, pour avoir été vertueux et juste, faisait couler son sang : « Jeune homme, dit-il à un Romain qui était présent, approche et regarde (1). »

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien.

La Grèce, qui dans ce siècle produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate; il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre que beaucoup de princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas : sa mort, aujourd'hui même, nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont pour la plupart que des monumens de férocité ou de faiblesse, et des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon, un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs, tels que Xénophon, Aristoxène, Démétrius de Phalère, Callistène, Dion, Libanius, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, firent tous des apologies ou des

(1) *Propius vocato quæstore, specta juvenis, inquit.* Tacit. ann. 16.

éloges de Socrate. La plupart sont perdus; ceux de Xénophon sont restés.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et homme d'Etat. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des dix mille, mais on ne sait pas également que pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer au milieu d'un sacrifice que son fils venait de mourir : il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille en combattant avec courage; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux. Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la rigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages et qu'on définit si peu; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Apelle et Praxitèle parmi les artistes; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point ailleurs; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrège; que, sous Louis XIV, La Fontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté); dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon, et à laquelle not usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusens peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner, ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre; enfin cette grâce, ce don si rare et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'était alors dans la Grèce le caractère général des arts. Depuis peu de temps la grâce avait introduit dans les ouvrages des artistes ces formes douces et arrondies, et cette expression de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connaître. Il s'était ouvert une école où la grâce adoucissait les beautés sévères que la correction sublime de Phidias avait données à ses dessins. Parrhasius avait commencé, ses successeurs l'avaient suivi; et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandait alors sur ses ouvrages, sur le Cupidon de Thespis, sur la Vénus de Gnide, cette grâce ini-

mitable qui faisait le caractère de son génie. Les grâces dans le même temps avaient, au rapport des anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'âme de Socrate; il allait quelquefois les étudier chez Aspasie : il en inspirait le goût aux artistes, il les enseignait à ses disciples, et probablement Xénophon et Platon les reçurent de lui; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur donna un caractère plus élevé, et associa pour ainsi dire à leur simplicité un air de grandeur; Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par degrés et y laisse à la fin le plus doux des sentimens: à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui, sans agitation et sans secousses, pénètrent l'âme, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue.

Telle était l'impression que firent autrefois sur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, et de plus quatre livres sur l'esprit, le caractère et les principes de son maître. C'est un véritable éloge sans en avoir la forme. Platon est plus éloquent sans doute; Xénophon peut-être persuade mieux. L'un élève davantage; il dessine sa figure avec plus de hardiesse. Dans l'autre on croit voir Socrate même, et le peintre disparaît. Enfin, si Socrate lui-même avait pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi : ce roi était Agésilas. On sait qu'il était né dans cette ville où la plus étonnante des institutions avait créé une nature nouvelle; où l'on était citoyen avant que d'être homme; où le sexe le plus faible était grand; où la loi n'avait laissé de besoins que ceux de la nature; de passions que celle du bien public; où les femmes n'étaient épouses et mères que pour l'Etat; où il y avait des terres et point d'inégalité; des monnaies et point de richesse; où le peuple était souverain quoiqu'il y eût deux rois; où les rois absolus dans les armées, étaient ailleurs soumis à une magistrature terrible; où un sénat de vieillards servait de contre-poids au peuple et de conseil au prince; où enfin tous les pouvoirs étaient balancés, et toutes vertus extrêmes. Xénophon, passionné pour ce gouvernement et pour les vertus, avait suivi Agésilas en Asie, lorsque ce prince y alla combattre et vaincre. Il vainquit avec lui, et l'amitié la plus étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans la suite il cé-

lébra les vertus dont il avait été le témoin : ce prince, par un sentiment ou bien vain ou bien grand, avait défendu qu'on lui élevât aucune statue ; Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties ; la première n'est qu'une espèce de récit historique ; l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ses guerres, ses victoires et les principaux événemens de sa vie. La seconde est consacrée à célébrer les qualités de son âme. On y voit tour à tour la justice d'un homme d'état, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un ami, et surtout la simplicité de ces hommes antiques qui faisaient de grandes choses sans faste, tandis que depuis on en a fait de petites et quelquefois même de viles avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur ; c'est la marche simple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec ce sentiment doux qu'elle inspire ; en général, c'est là le mérite des anciens ; nous mettons plus d'appareil à tout, et dans nos actions comme dans nos écrits. Serait-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paraître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle ? ou parce que le luxe de nos mœurs se communiquant à nos esprits comme à nos âmes, nous ôterait ce goût précieux et pur de simplicité ; ou parce que, l'inégalité plus marquée dans les monarchies, mettant plus de distinction entre les rangs, il doit nécessairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paraître différent de ce que l'on est, et par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs et dans la tournure générale de l'esprit, ou enfin, parce que chez un peuple indifférent et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité et ne s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi dire, que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient aperçus ?

Si, parmi nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes grâces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque et la Cyropédie ou l'institution de Cyrus ; enfin, si on voulait, on en trouverait peut-être entre les personnes mêmes ; il est vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philosophe athénien, mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère : le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux essuyèrent des dis-

grâces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment les trois choses les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié et les lettres.

C'est dans le temps que les grands hommes sont le plus communs, dit Tacite (1), que l'on rend aussi le plus de justice à leur gloire. Ces beaux siècles de la Grèce qui produisirent les héros, firent naître aussi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron, dans le second livre de l'Orateur, nous apprend que de son temps on avait un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenaient les éloges de Thémistocle, d'Aristide, d'Epaminondas, de Philippe et d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monumens n'existe : mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les rassemble tous.

« Evoque devant moi les grands hommes ; je veux les voir et converser avec eux, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour évoquer les morts. » Un sage qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, approcha et lui dit : « Je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre ; parcours avec attention les caractères qui le composent ; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus. » Ce livre était *les hommes illustres du philosophe de Chéronée*. C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve ; là, chaque homme paraît tour à tour avec son génie, et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs ; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent ; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant ; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de faiblesse et de langueur ; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe ; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force ; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence ; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées ; desseins, tantôt conçus profondément et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presque à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes ; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure ; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur

(1) *Iisdem temporibus optimè æstimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.* Tacit. Vit. Agric.

eux; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison : tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, on la connaît. C'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité et blâme sans indignation ; sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais : semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrein vaste ; il sème tranquillement, et comme au hasard sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir ; enfin partout il converse avec son lecteur : c'est le Montaigne des Grecs ; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poëtes même ont eue comme Montaigne. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connaître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans dont Salluste le premier donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses mémoires, mit si fort à la mode parmi nous ; il fait mieux, il peint en action ; on croit voir tous ses grands hommes agir et converser ; toutes ses figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature ; quelques personnes prétendent que c'est dans ce genre qu'on devrait écrire tous les éloges : on éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus ; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

Parmi les écrivains grecs qui ont fait des éloges, on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien ; il est beaucoup plus connu par la finesse de ses satires : c'est le Swift des Grecs. Ses parens l'avaient destiné à l'art de sculpteur, et il eut cela de commun avec Socrate ; mais celui-ci travailla quelque temps, et fit même trois Grâces qui furent long-temps célèbres, et parce qu'elles étaient vêtues et parce qu'elles étaient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentissage. Il eut le bonheur de casser bien vite une table de marbre : cet accident, qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philosophie et aux lettres ; il avait ce tact du ridicule qui tient à un esprit délié et fin, et cette arme légère de la plaisanterie, qui consiste presque toujours à faire contraster les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite chose, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraste, naît le ridicule que les peuples simples ignorent, que les peuples à grand caractère méprisent, mais qui est si à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices se mêlent aux agrémens, et où l'esprit ayant peu de grandes

choses à observer, multiplie par le loisir ses idées de détail. Lucien avec ce talent s'empara donc de son siècle pour en faire justice. Il composa son esprit de celui de Socrate et d'Aristophane ; et, dans des ouvrages courts et dialogués, mit tour à tour en scène les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtisanes et les philosophes. Il attaqua comme La Bruyère les vices et les ridicules de son temps ; mais moins fort et moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'esprit qu'eut dans la suite Fontenelle, avec plus de hardiesse et de saillie dans le caractère, il mêla partout la philosophie à la légèreté, et la satire à la grâce.

Parmi la foule de ses ouvrages, on a de lui un éloge de Démosthène, qui mérite d'être distingué; Lucien y est original et piquant comme partout ailleurs ; il ne s'astreint pas à la forme des éloges ; sa devise, comme il le dit lui-même, est de n'imiter personne. La première partie est un récit. Lucien, en se promenant, rencontre un poëte qui travaillait à l'éloge d'Homère ; lui, de son côté, rêvait à l'éloge de Démosthène. La conversation s'engage ; en parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge se fait ; le reste est un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, et un officier qu'il avait envoyé pour s'assurer de Démosthène. L'officier lui apprend que Démosthène, pour ne pas tomber entre ses mains, s'est empoisonné dans un temple ; alors Antipater, quoique ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, et l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers discours de Démosthène à l'officier qui voulait lui persuader de venir à la cour de son maître, sont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère que de l'esprit. Ils roulent sur la liberté, sur la servitude, sur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, sur le déshonneur qu'il causerait à Athènes, s'il renonçait à être libre pour se faire esclave dans sa vieillesse. « Lâche, dit-il, tu me proposes de vivre de la part de » ton maître ! si je dois vivre, si les jours de Démosthène doivent » être conservés, que mes conservateurs soient mon pays, les » flottes que j'ai armées à mes dépens, les fortifications que j'ai » élevées, l'or que j'ai fourni à mes concitoyens, leur liberté que » j'ai défendue, leurs lois que j'ai rétablies, le génie sacré de » nos législateurs, les vertus de nos ancêtres, l'amour de mes » concitoyens qui m'ont couronné plus d'une fois, la Grèce en- » tière que j'ai vengée jusqu'à mon dernier soupir ; voilà quels » doivent être mes défenseurs : et si, dans ma vieillesse, je suis » condamné à traîner une vie importune aux dépens des autres, » que ce soit aux dépens des prisonniers que j'ai rachetés, des

» pères à qui j'ai payé la dot de leurs filles, des citoyens indigens » dont j'ai acquitté les dettes; ce n'est qu'à ceux-là que Démos- » thène veut devoir : s'ils ne peuvent rien pour moi, je choisis » la mort; cesse donc de me séduire, etc. » J'aime ensuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtisan qui le croyait sans défense, parce qu'il n'avait autour de lui ni armes, ni soldats, ni remparts, comme si le courage n'était pas la défense la plus sûre pour un grand homme. Antipater admire en écoutant; il semble qu'au spectacle d'un homme libre, son âme s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le corps de Démosthène, et que sa tombe sera un plus grand ornement pour sa patrie, que le tombeau de ceux qui sont morts à Marathon.

Telle est à peu près l'idée et le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien; la dernière est pleine de grandeur; elle est digne des plus beaux temps de la Grèce. On dirait que Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer. Quoiqu'alors la Grèce fût esclave des Romains, on se souvenait encore des sentimens que l'ancienne liberté inspirait; et quand l'éloquence trouvait une âme noble, cette éloquence faisait revivre les idées des Miltiade et des Périclès; c'est ainsi que dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyait les descendans des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains; de leurs éloges, du temps de la république; de Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur, qui, après avoir parcouru les îles de l'Archipel et le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, serait tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvrirait un horizon vaste et une nature peut-être plus majestueuse et plus grande, mais sous un ciel moins pur, et qui ne porterait point à ses sens cette impression vive et légère qu'il éprouvait sous le ciel et dans la douce température de la Grèce. A Rome, tout fut grave, lent et austère. Les Romains, pendant cinq cents ans, plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pendant tout ce temps ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence; ils empruntèrent tout, et leurs erreurs même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre et de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités, leurs fables, leur alphabet et les caractères de leurs lettres; les Etrusques, leurs superstitions, leurs augures et leurs combats de gladiateurs;

Athènes, Sparte et la Crète, leurs lois des Douze Tables; des artistes Toscans et Samnites, leurs temples grossiers et leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples et les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes et la manière d'attaquer et de se défendre. A mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne surent que piller les monumens des arts, sans savoir jamais les imiter. Déjà ils avaient enlevé une foule de statues des villes d'Étrurie, de la grande Grèce et de la Macédoine; ils avaient pillé Corinthe et Athènes; ils avaient ravi et transporté à Rome tous les trésors des arts que la religion, le génie et l'avarice avaient entassés à Delphes pendant six cents ans, et cependant il n'était né aucun artiste romain. Semblables aux Tartares qui, quinze cents ans après, subjuguèrent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armée, qui, dans une prise d'assaut, pillent tout, et le lendemain enrichis des dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle, les Romains dans leur gloire même devaient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit et poli leurs vainqueurs; dans la suite même, tous les arts du dessin ne furent cultivés avec succès à Rome que par les Grecs; il fallait que des Grecs leur bâtissent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe; que des Grecs ornassent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les durent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs et les tyrans.

Leur langue, formée du vieux toscan, composée de sons âpres et rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifestées au dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles, vivant parmi les charrues et les armes, ne pouvaient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres et austères, leur genre de vie leur interdisait cette foule de sensations variées et délicates, qui, en frappant légèrement les sens, passent dans l'âme, et de là dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui chez tous les peuples est le fruit de l'oisiveté et du luxe, ils n'avaient point cette foule de sentimens et d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin, peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites et les mouvemens de l'âme se repliant sur elle-même, leur devait être presque inconnue.

C'est le concours des philosophes et des poëtes qui perfectionne les langues; c'est aux philosophes qu'elles doivent cette universalité de signes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette justesse qui marque avec précision tous les rapports et toutes les différences des objets; cette finesse qui distingue tous les progrès

d'actions, de passions et de mouvemens; cette analogie qui dans la création des signes les fait naître les uns des autres, et les enchaîne comme les idées analogues se tiennent dans la pensée, ou les êtres voisins dans la nature; cet arrangement qui, de la combinaison des mots, fait sortir avec clarté l'ordre et la combinaison des idées; enfin cette régularité qui, comme dans un plan de législation, embrasse tout et suit partout le même principe et la même loi. Mais, d'un autre côté, ce sont les poëtes qui donnent aux langues l'éclat, le mouvement et la vie; ce sont eux qui, étudiant la marche passionnée des idées, apprennent aux signes des idées à se passionner de même. Les poëtes parcourent dans la nature tout ce qui donne des impressions ou agréables, ou fortes, et transportent ensuite ces beautés ou ces impressions dans le langage; ils attachent par une sensation un corps à chaque idée, donnent aux signes immobiles et lents la légèreté, la vitesse; aux signes abstraits et sans couleur, l'éclat des images; aux êtres qui ne sont vus et sentis que par la pensée, des rapports avec tous les sens. Ainsi ce serait aux philosophes à construire l'édifice des langues, à en jeter les fondemens, à en fixer les proportions et la hauteur, comme les poëtes en sont, pour ainsi dire, les décorateurs et les peintres. C'est ce concours des poëtes et des philosophes qui donna à la langue des Grecs sa perfection et sa beauté. Leurs artistes même, en les accoutumant à porter un œil plus attentif sur la nature pour bien juger et du degré d'imitation, et du choix des objets, contribuèrent peut-être à étendre les idées de ce peuple et son langage; mais les Romains, pendant près de six cents ans, furent privés de tous ces secours. Il ne faut donc pas s'étonner si l'éloquence, qui tient tant à la perfection des langues, et qui chez les Grecs même est née après tous les autres arts, naquit si tard dans Rome. Malgré les orages de la liberté, les grands intérêts, et le plaisir de gouverner par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on pût citer avant Caton; lui-même était encore hérissé et barbare. Sur deux ou trois cents orateurs qui en divers temps parlèrent à Rome, à peine y en eut-il un ou deux par siècle qui pût passer pour éloquent; peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire, qui s'étend sans cesse; cette ville qui engloutissait tout, qui appelait tous les rois, tous les peuples; ces généraux et ces soldats qui allaient conquérir ou gouverner les provinces, et parcouraient sans cesse l'Asie, l'Europe et l'Afrique; tout cela était autant d'obstacles à ce que la langue romaine prît ou conservât une certaine unité de caractère; peut-être même la facilité qu'eurent les Romains de puiser chez les Grecs tout ce qui manquait au système de leur

langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, et contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur : ils traitèrent la langue et les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier tendait à la fierté et à la précision ; d'un peuple qui commandait aux rois, à une certaine magnificence ; d'un peuple qui discutait les intérêts du monde, à une certaine gravité ; d'un peuple libre et dont toutes les passions étaient énergiques et fortes, à l'énergie et à la vigueur : et lorsque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorsque les conquérans eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres et des modèles, et que les richesses du monde en introduisant à Rome la politesse et le luxe, y eurent fait germer le goût, alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, et Rome put opposer Cicéron à Démosthène, comme César à Périclès, et Hortensius à Eschine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer leurs grands hommes ; ils adoraient leurs dieux sous des toits de chaume ; ils célébraient les héros dans une langue de laboureurs et de soldats. Dès les premiers temps, on chantait dans les repas les éloges des citoyens illustres ; c'étaient, pour ainsi dire, des hymnes guerrières, et les leçons de la valeur se mêlaient aux plaisirs de la table. Le vieux Caton en parlait dans ses *Origines ;* et Cicéron, dans son livre des Orateurs, paraît regretter que ces anciens monumens fussent perdus (1).

L'usage des éloges funèbres à Rome était aussi ancien, mais ce fut d'abord une récompense. Nous lisons dans Denys d'Halicarnasse, que le fils d'Appius alla trouver les consuls et les tribuns pour demander la permission de louer son père devant le peuple. Dion Cassius, en parlant d'un Romain distingué, nous dit que le sénat, après sa mort, lui décerna une statue et l'honneur d'un éloge public. On voit par ces passages qu'il n'était pas permis de louer indistinctement tous les morts ; on célébrait les grandes actions ou les vertus et non pas les titres, et le patricien qui n'avait pour lui qu'un grand nom, n'avait à espérer que des mépris pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Ces éloges étaient le plus souvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois aussi par les magistrats ; c'était, pour ainsi dire, alors la patrie elle-même qui montait sur la tribune pour y exprimer sa reconnaissance. Le premier éloge de ce genre qui se prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chassa les tyrans.

Dans la suite une institution si noble dégénéra ; les familles,

(1) *Utinam exstarent illa carmina quæ multis sæculis antè suam ætatem in epulis esse cantitata à singulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus scriptum reliquit Cato.* Cic. de clar. Orat. 75.

qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illustrer les vivans, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun; la flatterie et le mensonge ne tardèrent point à le corrompre; on exagéra le bien, on fit disparaître le mal, on supposa des actions qui n'avaient point été faites, on créa de fausses généalogies; enfin, à l'aide de la ressemblance des noms, on se glissa dans des familles étrangères, tant la fureur d'exister par ce qui n'est plus, et de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les siècles. Cicéron, qui nous apprend tous ces détails, se plaignait même que ces éloges eussent jeté de l'embarras et de l'obscurité dans l'histoire (1). De son temps on avait encore plusieurs de ces discours; les familles les conservaient comme des titres de noblesse, et la vanité vigilante transmettait souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil : tous ces monumens sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous resté qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron, « remercia les dieux » de ce qu'ils avaient fait naître Scipion dans Rome, plutôt que » partout ailleurs, parce qu'il fallait que l'empire du monde fût » où était Scipion. » Cette idée est grande, et elle devait le paraître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paule-Emile, qui était l'orateur.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même; je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs; il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'État furent les siens; il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur; enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'Etat, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père, vendit son sang; un homme à qui il avait sauvé la vie, fut son assassin. Trois

(1) *Nisi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant; et Hercules, hæ quidem exstant. Ipsæ enim familiæ sua quasi ornamenta ac monumenta servabant, et ad usum si quis ejusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum et ad illustrandam nobilitatem suam. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior. Multa enim scripta sunt eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, et à plebe transitiones, quàm homines humiliores in alienum ejusdem nominis genus infunderentur.* CICER. de clar. Orat. 61, 62.

siècles après, un empereur (1) plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Pendant sa vie, il s'attacha moins sans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter; cependant il célébra presque tous les hommes fameux de son siècle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce paysan d'Arpinum, qui parvint sept fois à la première place du monde, n'était pas sans doute un modèle de vertus pour Cicéron; mais un Romain devait louer en lui les talens et les victoires, et un républicain pouvait louer ce caractère altier qui osa braver tous les grands de Rome, qui leur reprochait avec audace leur corruption et leur mollesse, qui se vantait de son obscurité, comme les grands se vantaient de leurs aïeux; qui, dans un siècle poli, consentait à passer pour ignorant, et avouait qu'il n'avait appris qu'à combattre et à vaincre; qui opposait ses triomphes en Afrique, et les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avait exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuisiniers et au faste des patriciens dans Rome; il faut observer d'ailleurs que cet éloge fut composé avant les guerres civiles de Marius, et Cicéron était alors dans l'âge où l'énergie du caractère est ce qui frappe le plus, et où l'on mesure les hommes plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'est presque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée; c'était le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puissans que l'État. L'équilibre des pouvoirs était rompu : un petit nombre d'hommes se partageait l'univers et les armées, mais du moins ils observaient encore les formes, et ils daignaient demander ce qu'ils auraient pu ravir. Cicéron, dans cette circonstance, loue Pompée sur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déjà coupable d'être trop puissant; mais Cicéron, malgré son génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver dans les ouvrages de ce grand homme son discours pour Marcellus, qui n'est, en grande partie, que l'éloge de César, et de César maître de Rome. Assassin d'une partie de sa nation, et devenu le tyran de l'autre, César osait pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu des sujets rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avait été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentimens et sa

(1) Alexandre Sévère.

gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer : s'il redouta César, il faut l'excuser et le plaindre ; mais ce qui prouve que son âme n'était pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avait loué le destructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur et martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect, tour à tour brave et timide, aimant la patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger; alors il se faisait un système de courage; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son âme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant par une de ses lettres qu'il sentait toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire, disait-il, est un problème d'Archimède (1). » Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu : nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron dans cet éloge élevait Caton jusqu'au ciel (2). Peu de temps après il en parut deux autres ; l'un était d'un Fabius Gallus, que nous connaissons peu : l'autre était de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus était, sinon par son génie, du moins par son caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent et irréconciliable de toute espèce d'oppression, l'âme de Caton respirait dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devait avoir une éloquence pleine de hauteur et de force; aussi trouvait-il que Cicéron *manquait de reins,* pour me servir de son expression (3). Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avait la même différence qu'entre les deux hommes. César disait qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avait acquis

(1) *De Catone problema* Archimedeion *est. Non assequar ut scribam quod tui convivæ non modo libenter, sed etiam æquo animo legere possint.*
Ad Attic. 12. 4.

(2) *M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, etc.* Tac. Ann. 4. 34.

(3) *Fractum et elumbem.*

plus d'abondance ; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'était trouvé lui-même éloquent.

Sylla ou Octave eussent répondu par une proscription à l'éloge de leur ennemi ; César répond en homme de lettres et en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *anti-Catons*. Il y parlait avec les plus grands égards de Cicéron, dont il était l'admirateur et le rival, et dont il feignait d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome ; chacun prenait parti pour ou contre, et les vertus de Caton, le plus grand homme de son siècle, n'étaient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue et esclave.

Enfin la mort de César rendit à l'âme de Cicéron toute sa vigueur ; il n'était pas né pour avoir un maître et encore moins pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses Philippiques. Elles respirent d'un bout à l'autre les sentimens d'un vieillard généreux et d'un grand homme. Parmi ces discours il y en a deux qui renferment des espèces d'éloges. L'un est consacré à un Sulpicius, jurisconsulte, orateur, républicain zélé, et vertueux dans un temps où les vertus se remarquaient à Rome. Antoine, ambitieux et brigand, et qui après César avait l'insolence d'aspirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de son maître, assiégeait alors Modène. Le sénat lui députa Sulpicius, et ce citoyen affaibli par la maladie et les années, mourut en ambassade. Cicéron, qui dans la neuvième Philippique en fait l'éloge, est d'avis qu'on lui élève une statue avec une inscription qui annonce à la postérité qu'il est mort pour l'Etat. Tel était l'esprit de ces gouvernemens et de ces siècles.

Le second, qui est un morceau très-court, mais éloquent, est une espèce d'éloge funèbre des soldats morts en combattant pour la cause de Rome et de la liberté, contre Antoine. « Heureuse » mort! s'écrie l'orateur : c'était la dette de la nature; vous avez » su la rendre utile à la patrie. Oui, vous êtes nés pour elle. Lé» gion de Mars, vous avez justifié ce grand nom que vous por» tiez. Il semble que ce même dieu qui a donné Rome aux » nations, vous eût donnés à Rome. La mort pour vous n'a rien » de honteux : pour qui fuit, la mort est un opprobre; pour qui » est vainqueur, elle est le sceau de la gloire, car ce sont toujours » les plus braves que le dieu des combats choisit pour victimes. » Ainsi les ennemis de la patrie, tombés sous vos coups, expie» ront encore leur parricide dans les enfers : mais vous qui êtes » morts en vainqueurs et en citoyens, vos âmes habitent à jamais » dans le séjour de la vertu. La nature, il est vrai, ne nous donne » que peu d'instans pour vivre, mais le souvenir d'une mort » illustre est éternel : et si la gloire n'avait que la durée rapide

» et passagère de la vie, quel serait l'homme assez insensé pour
» l'acheter aux dépens de tant de périls et de travaux? Je vous
» félicite donc, ô vous braves guerriers pendant la vie, ombres
» sacrées après la mort, je vous félicite de ce que votre valeur ne
» pourra être mise en oubli, ni par votre siècle, ni par la posté-
» rité, puisque le sénat et le peuple vous dressent, pour ainsi
» dire, de leurs propres mains, un monument immortel; jamais
» un tel honneur n'a été rendu à aucune armée, et plût aux dieux
» que nous pussions faire davantage! la récompense serait plus
» digne du bienfait. C'est vous qui avez détourné de nos murs
» l'ennemi et l'oppresseur de la patrie : c'est vous qui l'avez re-
» poussé; nous éleverons donc à vos cendres un magnifique mau-
» solée; nous y graverons une inscription, éternel témoignage
» de votre valeur. Tous ceux qui verront ce monument, ceux
» même qui apprendront que nous l'avons élevé, parleront de
» vous avec reconnaissance. Ainsi par une vie mortelle, vous
» avez reçu en échange l'immortalité. »

Il paraît que Cicéron, dans ce morceau, s'était proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les soldats morts dans la guerre du Péloponèse : c'est le même enthousiasme pour la patrie et le même fonds pour les idées. Mais le temps approchait où l'éloquence allait être employée dans Rome à louer ceux qui opprimaient les citoyens, et non ceux qui les vengeaient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimait la gloire et qu'il ne l'attendait pas toujours; il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil : songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine; un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole, qu'il avait préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester sur les ruines même de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avait proclamé le père de la patrie. Eh! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'âme réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur? Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des momens plus froids (1).

(1) Il avait composé des mémoires grecs sur son consulat, qui peuvent passer

On l'a blâmé, on le blâmera encore ; je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté, plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire, *et moi aussi je suis peintre*. Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentimens, et de franchise au langage. Cet affaiblissement du caractère, qu'on nomme politesse, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire la faiblesse inquiète et vaine, était alors plus inconnu. On aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah ! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même : et s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

CHAPITRE XI.

Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers.

Nous avons vu que du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense des vertus et le prix des services ; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupaient un rang dans l'État. Cette institution était conforme à l'esprit républicain ; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, et que cet empereur qui n'était presque jamais appelé au trône par droit de succession, craignant à chaque instant ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser ; quand on vint à redouter les talens, quand la renommée fut un crime, et qu'il fallut cacher sa gloire, comme dans d'autres temps on cachait sa honte, on sent bien qu'alors il ne s'agissait pas de louer les citoyens : les grandes familles aimaient mieux la sûreté et l'oubli, que l'éclat et le danger. Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares ; cet honneur ne fut presque rendu qu'à la famille impériale. Le despotisme, qui dans Rome engloutissait tout, se réserva jusqu'au droit d'être flatté pendant la vie et après la mort. On commença à César ; cet homme

pour un éloge historique; et de plus, il s'était célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, et qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous.

qui avait fait tant de mal à son pays, et qui avait commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué sur cette même tribune où l'on n'aurait dû monter que pour flétrir sa mémoire. Tout le monde sait que son éloge fut prononcé par Antoine; et que pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter sous leurs yeux le corps de César percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une si grande influence, car il prépara l'esclavage de vingt nations. Le corps sanglant de Lucrèce avait fait chasser les tyrans de Rome, le corps sanglant de César la remit dans les chaînes (1).

Après César, cet usage se perpétua. L'histoire nous apprend qu'Auguste prononça sur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguste qui, pendant une partie de sa vie, fut le plus vil des meurtriers, et pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme presque tous les Romains célèbres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, et comme lui, vit périr presque toute sa famille; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin et du duc de Bourgogne. Auguste fit lui-même l'oraison funèbre de Marcellus, son neveu et son gendre, et de Drusus, le fils de sa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions, mais il dut paraître ridicule dans la bouche d'Octave, qui savait assassiner et ne savait point combattre, et ne versa jamais que le sang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie sa sœur, et il le prononça dans le temple de César qui, pendant sa vie, prêtre et tyran, après sa mort devint dieu. Il ne nous reste aucun des discours d'Auguste; nous savons seulement que ce meurtrier avait un genre d'éloquence plein de simplicité et de grâce : il faisait des vers aisément (2), et il avait composé les mémoires de sa vie : tout cela s'est perdu; on se doute bien qu'il fut loué après sa mort; on célébra son humanité et sa clémence sur la tribune où la tête sanglante de Cicéron avait été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique sombre et d'une cruauté réfléchie; fourbe dans sa haine et tyran dans ses caprices;

(1) On trouve dans le *Jules-César* de Shakespear une imitation éloquente et forte de ce discours d'Antoine; et le même morceau, fort embelli dans la tragédie française de la *Mort de César*, est sûrement un des discours les plus éloquens qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

(2) Il avait fait un poëme sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

aussi ennemi du courage que de la bassesse (1); craignant de commander à des hommes, et s'indignant de ne trouver que des esclaves; bourreau de sa famille, de ses amis, de ses sujets; aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Ce monstre fut aussi orateur; et, à ce que nous apprend Tacite (2), il avait même une éloquence mâle et forte; il avait loué Drusus son frère: il prononça l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et dans la suite il eut le triste courage de faire l'éloge de son fils unique empoisonné par Séjan; mais ce qui eût passé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur sombre, qu'à une dure insensibilité.

Il y eut encore, sous ce règne, un éloge funèbre qui fit du bruit; c'était celui de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, et femme de Cassius, morte soixante et trois ans après la bataille de Philippe. Ces noms étaient encore chers aux Romains, et leur rappelaient de grandes idées, à peu près comme les Grecs esclaves d'un bacha se promènent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modèle des princes; Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, et sous Tibère le tort bien plus grand d'être adoré du peuple et de l'aimer, empoisonné en Asie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome; mais aussi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée; l'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula: c'était dignement commencer un règne qui devait finir par tant de crimes; et le panégyriste et le héros étaient dignes l'un de l'autre.

Il paraît que tous les empereurs en montant sur le trône, faisaient eux-mêmes l'éloge de leur prédécesseur; c'est ainsi que Claude fut loué par Néron. On nous a transmis sur cet éloge quelques détails assez curieux; l'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort, comme si Claude avait rien de commun avec ses aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'application de Claude aux beaux-arts, et de ses étonnans succès, lui qui avait pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler sa langue avec pureté, et d'avoir donné un édit, dont on se moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite il vanta la tranquillité dont l'Etat avait joui sous son règne, à laquelle il n'avait pas plus contribué, que ceux qui vécurent deux cents ans après lui. Enfin,

(1) *Angusta et lubrica oratio sub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.* TAC. Ann. 2. 87.
Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. Ann. 3. 65.

(2) *Validus sensibus.* Ann. 13. 3.

il vint à parler de sa rare prudence et de sa profonde sagesse, c'est-à-dire, de la profonde sagesse d'un empereur qui n'avait ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur; qui ne sut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr; toujours prêt à obéir à qui daignait lui commander, jouet de ses courtisans, esclave de ses esclaves même, et si stupide qu'il inspirait encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la sagesse de Claude, tous les Romains se mirent à rire, et l'on oublia pour un moment que l'orateur était le maître du monde. Au reste, Néron n'était pas l'auteur de cet éloge. Jusqu'à lui les Césars avaient composé eux-mêmes tous leurs discours; pour lui il s'était persuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent, et le maître de l'univers était plus jaloux du titre de joueur de flûte et de bon cocher, que de celui d'orateur; ainsi, lorsqu'il avait à parler, il empruntait ordinairement la plume et l'esprit de Sénèque. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici que ce même Sénèque prêta sa plume à Néron pour justifier dans le sénat le meurtre d'Agrippine : ainsi un orateur philosophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons, pour l'honneur de l'éloquence et des lettres, qu'il eût mieux valu imiter Papinien, qui cent cinquante ans après, pressé par Caracalla de lui composer un discours pour justifier devant le sénat de Rome le meurtre de son frère, dit pour toute réponse : *Il est plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser;* et aima mieux mourir que de se déshonorer.

Néron prononça sur la tribune un autre éloge; c'était celui de Poppée; nous savons qu'elle était la femme la plus belle de son temps; elle avait tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle était parvenue au rang d'impératrice par ce mélange de coquetterie, d'artifice et de grâces, qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord sa maîtresse, ensuite sa femme; enfin le même homme fut son amant, son époux, son assassin. Extrême en toutes ses passions, il la tua dans un mouvement de colère, la pleura, se détesta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie, et prononça en grand deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains, six cents ans auparavant, avaient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons, jusqu'à Titus, aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs empereurs, il y a apparence que Néron, empoisonneur, incendiaire et parricide, ne fut point loué après sa mort. L'excès des crimes fit disparaître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône que pour en être précipité par sa fai-

blesse ; Othon, qui n'eut que le mérite de finir avec courage une vie efféminée ; Vitellius, qui fut le plus vil des hommes et des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Vespasien, dont on fit un dieu, et qui, par dix ans de sagesse, répara les cinquante-six ans de tyrannie qui avaient précédé son règne, dut être sûrement honoré d'un éloge funèbre, et le mérita.

On est fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoisonné son frère, il osa mêler des larmes à son éloge ; mais il révolta les Romains au lieu de les tromper. Ses pleurs ne passèrent que pour un outrage, et sa douleur pour une hypocrisie barbare.

On sait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talens ; sous lui on publia les éloges de deux grands hommes ; c'étaient Thraséas et Helvidius. Tous deux, dans des temps malheureux, avaient déployé de la hauteur d'âme et une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, et dédaignant une faveur qu'on ne pouvait gagner que par des bassesses, ils avaient étonné Rome corrompue, et rappelé Rome ancienne ; la récompense de tant de vertus fut telle qu'on devait alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer ; non-seulement les auteurs périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi ! dit Tacite, croyait-on étouffer » dans les mêmes flammes et la voix du peuple romain, et la » liberté du sénat, et le cri de l'univers (1) ? »

Cependant l'usage de louer les empereurs après leur mort subsistait toujours ; jamais cette institution ne dut paraître plus noble, que lorsque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle : c'était la vertu qui louait la vertu ; c'était le maître du monde qui faisait à l'univers le serment d'être humain et juste, en célébrant la justice et l'humanité sur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là sans doute le plus grand. On avait décerné à ce prince un culte et des autels ; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéose en l'accordant à des tyrans ; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, est un honneur qui ne fut jamais prostitué au crime.

(1) *Legimus, cum Aruleno rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani, aboleri arbitrabantur.* TAC. Vit. Agric. 2.

L'histoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur prononcé par un autre empereur, et Dion Cassius nous en a même conservé un fragment. Il est agréable, mais plein de contrastes et d'antithèses : il paraît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'esprit que de goût. L'orateur était Septime Sévère, qui avait cultivé la philosophie et les lettres, homme d'état, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla, enfin l'un de ces hommes qui, nés pour le malheur et la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands et cruels.

Le prince dont il fit l'oraison funèbre était Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avait laissé une mémoire chère à tous les Romains. On ne pouvait guère parvenir d'un rang plus bas à un plus élevé, car il était fils d'un affranchi, et devint empereur. Quoique guerrier il fut humain, et sur le trône du monde il fut modeste ; malgré ses vertus, il fut assassiné ; Sévère ne prononça son éloge qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent sur le trône. Il paraît que son discours était écrit avec soin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il était empereur ; et il n'y a point d'éloquence qui ne gagne à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guère plus d'éloges d'empereurs prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente ; et ceux qui montaient sur le trône étaient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, et qui connaissaient moins la tribune que les champs de bataille ; d'ailleurs, on ne loue pas ordinairement ceux qu'on assassine, et souvent c'étaient les meurtriers même qui étaient les successeurs de ceux qu'ils faisaient périr ; ils conspiraient, frappaient, régnaient et mouraient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques ou éloges des princes vivans.

Chez un ancien peuple, il y avait une loi qui ordonnait de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que faisait le prince ; on élevait une colonne dans le temple, on la montrait au prince le premier jour de son règne, et on lui disait : « Voici le marbre où l'on doit graver le bien que tu feras ; voilà » le burin dont on doit se servir ; que la postérité vienne lire ici » ton bonheur et le nôtre. » D'abord on n'y grava rien que de vrai ; un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples,

il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea; la flatterie prit le burin des mains de la vérité, et moins les peuples étaient heureux, plus les colonnes étaient chargées d'éloges, d'inscriptions et de titres : à la fin un bon roi ordonna de briser ces marbres et d'en disperser les ruines.

Peut-être il eût été à souhaiter qu'au moment où le premier orateur se présenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince, même vertueux, un citoyen plein de courage se mît tout à coup entre le prince et l'orateur, et élevant sa voix avec force, s'écriât : « Prince, qu'oses-tu permettre, et que vas-tu » entendre? Ferme l'oreille à des discours dangereux; tu mérites » sans doute l'hommage qu'on va te rendre, achève de le mériter » en le dédaignant; aujourd'hui la vérité te loue, demain la flat- » terie t'attend; de tous côtés l'orgueil te tend des piéges et te » poursuit; l'esclavage en silence te trompe et te flatte; iras-tu » encore permettre à un orateur de te corrompre avec art? Si tu » as les vertus dont il te loue, ton cœur doit te suffire; si tu ne » les as point, il t'encourage. As-tu besoin de vains éloges et de » panégyriques pour apprendre que tu nous rends heureux? Tes » éloges, tes panégyriques sont nos champs cultivés, nos villes » heureuses, la prière secrète du père de famille aux pieds des » autels, le vieillard qui lève ses mains au ciel pour remercier les » dieux d'avoir prolongé ta vie. Quel discours, prononcé devant » toi, serait plus éloquent! »

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, si on avait eu le courage de lui parler ainsi, avant qu'il entendît un de ses panégyriques, n'eût à l'instant congédié l'orateur, et que le peuple assemblé n'eût prononcé des imprécations contre le premier citoyen qui dans la suite oserait renouveler cet usage.

Il s'en fallait bien qu'on pensât ainsi à Rome sous ce gouvernement féroce qu'on appela l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernait les éloges funèbres; nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monstres, quelquefois à des princes qui le méritaient; mais quand on est puissant, on ne consent guère à n'être loué qu'après sa mort : et quand on est esclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainsi le pouvoir d'un côté et la bassesse de l'autre, firent le plus souvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, et que les autres eurent l'audace de prononcer.

On est effrayé, en lisant l'histoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leur empereurs : ce débordement ne fut pas subit, il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de grâce au prince, lorsqu'on était nommé consul. Quand on remercie, il faut louer; et quand on loue, on

veut plaire : rien de plus naturel ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est de vouloir ajouter chaque année à ce qui a été dit l'année précédente ; ce qui n'était donc qu'un remercîment devint peu à peu un discours, et le discours devint un panégyrique, et le panégyrique fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire, qu'on y louait toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On était souvent en guerre ; l'empereur qui jouissait en paix des dépouilles du monde, souvent ne sortait point de son palais ; mais des généraux qui avaient quelquefois la hardiesse d'être de grands hommes, lui gagnaient des batailles : il était établi que ces batailles n'avaient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ses auspices invincibles. Ainsi on ne disait mot du général, et on prononçait dans le sénat un panégyrique en l'honneur du prince ; mais si par hasard l'empereur sortait de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir seulement l'espace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avait plus assez de voix pour célébrer son courage et ses victoires ; à plus forte raison, quand l'empereur était un grand homme, et qu'à la tête des légions il faisait respecter par ses talens la grandeur de l'empire. Le peuple romain, de conquérant devenu oisif, et ne pouvant plus se désennuyer en gouvernant le monde, aimait les fêtes, et on les lui prodiguait. Quand un prince avait régné vingt-quatre ans, il fallait célébrer le bonheur de l'empire ; c'était alors des jeux pour le peuple et un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée ; de vingt ans on la mit à dix, ensuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête et nouveaux éloges ; au bout du siècle, panégyrique de l'empereur régnant ; au milieu, même cérémonie ; à chaque quart, la même encore. Tous les ans se célébrait la naissance de Rome ; ce jour-là on louait l'empereur et l'on ne manquait pas de dire que Rome était née pour lui ; le jour de la naissance de l'empereur, on félicitait Rome ; il était né pour elle. Ainsi l'on saisissait tous les événemens, tous les prétextes ; sans doute la nation heureuse sous les Antonin et les Trajan, devait s'empresser à témoigner sa reconnaissance : des enfans heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais sous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoublait. Il semble que cette nation d'esclaves fût jalouse de ne pas laisser passer un jour sans bassesses, et qu'elle voulût, pour ainsi dire, imprimer la trace de ses chaînes sur chaque partie du temps qui s'écoulait. Au reste, ces éloges se prononçaient dans le sénat, dans les temples, dans les places publiques, et jusque sur le théâtre. Au milieu des spectacles, nous dit Pline, on jouait, on chantait, on dansait des panégyriques

des princes, et l'empereur était loué en même temps dans le sénat et sur la scène, par un histrion et par un consul (1).

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parlaient devant le prince, et mentaient, pour ainsi dire, au nom de l'univers, il y avait encore dans toutes les parties de l'empire une foule de sophistes ou d'orateurs subalternes, flattant et mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avaient jamais vus et qu'ils ne devaient jamais voir; ceux-là, on ne les payait pas même de leurs mensonges. Ces malheureux étaient vils, et ceux pour qui ils se donnaient la peine de l'être, ignoraient jusqu'à leur nom; leurs obscures bassesses restaient dans la même poussière qu'eux, et, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient réussir même à se déshonorer. Il faut avouer que cette espèce de maladie épidémique est bien honteuse pour l'esprit humain; on serait tenté d'en rire, s'il n'était plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'est perdu, comme cela devait être; c'est bien assez de corrompre et d'ennuyer son siècle, sans encore avoir le droit d'ennuyer la postérité : on ne nous a conservé, sans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus estimables. Pour suivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connaître, indiquant rapidement et le nom des écrivains et le caractère des ouvrages; c'est une branche de littérature qui mérite son coin dans l'histoire philosophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Eloges donnés aux empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.

Nous n'avons point de panégyriques en forme, et composés exprès par des orateurs, avant Trajan; mais Trajan n'ayant été que le treizième empereur, il fallait bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étaient nés libres, et qui tous deux avaient vu les proscriptions, louèrent à l'envi l'assassin qui, à force d'art et de souplesse, avait asservi Rome; j'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer, c'est Horace et Virgile. Dans les églogues, déjà l'assassin est un dieu; dans les Géorgiques, les astres se rangent humblement pour lui faire place, et lui demandent quelle est celle qu'il voudra bien occuper parmi eux; et l'Enéide, comme on sait, n'est,

(1) *Ecquis jam locus miseræ adulationis manebat ignarus, cum laudes imperatorum ludis etiam et commissionibus, celebrarentur, saltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, gestibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in senatu et in scenâ, ab histrione et à consule laudabantur.* Panégyr. Traj. 54.

d'un bout à l'autre, qu'un monument que la servitude éleva, par la main du génie, à la famille des Césars; Virgile avait l'âme plus tendre qu'élevée, et plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, et sous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il savait si bien peindre, il devait mettre un grand prix au repos : il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave; on dormit dans ses chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un esprit délicat, la manie de plaire aux grands et l'art de réussir, il eut les talens et les vices d'un courtisan poli. Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, et où les peuples agités passent de la liberte républicaine à une autre constitution, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit; Horace, par le genre du sien, était un instrument utile à Octave; ses chansons voluptueuses adoucissaient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté; ses satires détournaient sur les ridicules, des regards qui auparavant se portaient sur le gouvernement et sur l'Etat; sa philosophie, tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmait l'impétuosité des caractères et plaçait la sagesse à côté du repos; enfin ses éloges éternels d'Octave accoutumaient au respect et faisaient illusion sur les crimes; la génération, qui ne les avait pas vus, était trompée; celle qui s'en souvenait, doutait presque si elle les avait vus. Les vers d'Horace étaient pour les Romains ce qu'était le ciseau de Phidias pour les Grecs, ils embellissaient ce qu'il fallait adorer : aussi l'usurpateur caressait le poëte, et le poëte reconnaissant ne cessa de célébrer un vainqueur qui tremblait dans une bataille, un législateur qui violait ses lois, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur quand on craint d'être ingrat, Horace et Virgile furent moins coupables; ils louaient leur bienfaiteur; mais Ovide qui louait son oppresseur! Ovide qui, né chevalier romain, et relégué par un seul mot d'Octave à quatre cents lieues de Rome et parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin, fatigua, pendant six ans, de prières et d'éloges son tyran, qui ne daignait pas l'entendre! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devait abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers gètes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, et allait tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au Capitole, à cet autre tyran nommé Tibère! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers et ses bassesses, et ne se rebuta jamais, quel nom lui donner?

Il est triste pour les poëtes d'avoir eu, dans tous les siècles, le privilége de flatter sans s'en apercevoir et sans même qu'on s'en étonne; il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit;

mais ce privilége accordé aux vers ne s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poésie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué, avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère : c'est Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité et de la force, qui quelquefois pense et s'exprime comme Montesquieu, et peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté son ouvrage, par le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages surtout, sont écrites comme un valet qui, voulant faire fortune, écrirait l'histoire de son maître, à qui il viendrait tous les matins la lire à son lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inspire; s'il veut apprendre comment on ne laisse échapper aucune occasion de louer un homme puissant; comment on s'extasie sur ses bonnes qualités, quand il en a; comment on dissimule les mauvaises; comment on exagère ce qui est commun; comment on donne des motifs honnêtes à ce qui est vicieux; comment on rabaisse avec art, ou sans art, les ennemis ou les rivaux; comment on interrompt son récit par des exclamations qu'on veut rendre passionnées; comment on se hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail; comment, et toujours dans le même but, on mêle à de grands événemens, de petites anecdoctes; comment on érige son avilissement en culte; comment on espère qu'un homme si utile et si grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment, enfin, dans un court espace, on trouve l'art d'épuiser toutes les formules, et tous les tours de la bassesse, il n'y a qu'à lire ces soixante pages, et surtout les vingt dernières.

Le panégyriste de Tibère devait l'être de Séjan; aussi, dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme un grand homme; on nous apprend qu'il fut choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la règle que les hommes supérieurs emploient des hommes de génie (1); enfin, dans les dernières lignes, la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander, au nom de l'univers, la conservation de qui? de l'empoisonneur de Germanicus et du monstre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et périt avec lui. Ainsi, pour salaire de ses mensonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuse, une mort sanglante, et le déshonneur chez la postérité : c'était bien la peine d'être vil.

Qui croirait que nous avons du stoïcien Sénèque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là? car il est consacré tout entier à louer un affranchi de Claude, et l'imbécile Claude lui-même :

(1) *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus usi sunt.* Vell. l. 2. 127.

c'est le traité de la consolation adressé à Polybe. Ce Polybe avait été esclave et était tout-puissant, suivant la coutume de Rome, où les empereurs, soit par paresse de faire un choix, soit par l'habitude d'être gouvernés, soit par la confiance qu'inspire une bassesse de tous les jours, soit pour ne pas confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvaient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissaient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe était du nombre, et il venait de perdre un frère. Sénèque, qui alors était exilé en Corse, et qui aurait mieux aimé faire admirer ses talens dans l'opulente et voluptueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la fortune de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe : cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite, car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui aurait-elle enlevé des richesses? il les méprise; ses amis? il en aura tant qu'il voudra; l'estime publique? elle est inébranlable; la santé? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe; la vie? il est sûr d'être immortel (1). Et puis le panégyrique du mort, panégyrique qui consiste surtout à dire que le mort était digne d'un pareil frère. Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui : il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue (2).

En louant l'esclave, le grave Sénèque ne pouvait se dispenser de louer le maître. « Puisque Claude respire, dit-il, il ne vous est » pas permis de vous plaindre : Claude est vivant, toute votre » famille est vivante, vous n'avez rien perdu. Non-seulement » vos yeux doivent être secs, mais vous devez même laisser écla- » ter votre joie (3). » Et plus bas : « Votre frère est heureux; en » mourant, il a laissé Claude, son auguste famille, et vous-même » sur la terre. » Et ailleurs : « Je ne cesserai de vous offrir l'image » de Claude. Tandis qu'il gouverne le monde, et qu'il prouve » combien, pour maintenir l'empire, les bienfaits sont plus puis- » sans que les armes, tandis que le sort de l'univers est en ses » mains, vous ne pouvez vous apercevoir que vous ayez fait une » perte. Elevez-vous, et toutes les fois que les larmes vous vien- » dront aux yeux, tournez vos regards sur Claude, la vue de » cette puissante divinité séchera vos larmes. Humain et bienfai-

(1) *Senec. de Consolat. ad Polyb.* 21.

(2) *Ibid.* 25.

(3) *Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortunâ queri. Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantum siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia sunt; hic pro omnibus est.* Ibid. 26.

» sant envers tous les hommes, je ne doute point qu'il n'ait déjà » employé les plus fortes consolations pour guérir votre blessure » et charmer vos douleurs : mais quand il n'en aurait rien fait, » voir Claude, ou penser seulement à lui, c'est déjà une consola- » tion bien douce. Que tous les dieux, que toutes les déesses le » prêtent long-temps à la terre! qu'il égale les grandes actions » d'Auguste! qu'il surpasse le nombre de ses années! que tant » qu'il sera parmi les mortels, il ne s'aperçoive point que dans » sa maison, il y ait rien de mortel! que le jour où sa famille » sacrée célébrera son retour au ciel, ne luise que dans l'autre » siècle; et pour nos derniers neveux (1)! » Et ensuite une prière à la fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un si grand » empereur remédie aux maux du genre humain désolé.... Si » elle regarde Rome en pitié, si elle n'a pas encore résolu d'a- » néantir le monde, ce prince, envoyé pour consoler l'univers, » sera aussi sacré pour elle, qu'il l'est déjà pour tous les mor- » tels (2). »

Je ne ferai ici qu'une remarque : c'est Sénèque qui parle, et il parle de Claude. Mais j'ajouterai, pour être juste, que ce même homme qui a paru si faible dans son exil, mourut avec le plus grand courage; tant il est vrai qu'on peut unir la faiblesse avec la grandeur, et être tour à tour intrépide et lâche.

Tout le monde sait que Néron fut loué par Lucain; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la Pharsale, où ce monstre est placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guère douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec transport et Caton et Brutus; il peint Pompée comme le vengeur, et César comme l'oppres-

(1) *Non desinam offerre tibi Cæsarem. Illo moderante terras et ostendente quanto melius beneficiis imperium custodiatur quam armis, illo rebus humanis præside, non est periculum nequid perdidisse te sentias. Attolle te, et quoties lacrymæ suboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæsarem dirige, siccabuntur maximi et clarissimi conspectu numinis.... Nec dubito cum tanta illi adversus omnes suos sit mansuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam solatiis tuum istud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obstarent, congesserit. Quid porro, ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipse conspectus per se tantummodo, cogitatusque Cæsar maximo solatio tibi est! Dii illum, Deæque omnes terris diù commodent. Acta hic Divi Augusti æquet, annos vincat; ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo suâ mortale esse sentiat. Sera et nepotibus demum nostris dies nota sit quâ illum gens sua cœlo asserat.* Senec. de Consolat. ad Polyb. 31.

(2) *Abstine ab hoc manus tuas, fortuna!..... patere illum generi humano jamdiù ægro et affecto mederi. Sidus hoc quod præcipitato in profundum ac demerso in tenebras orbi refulsit, semper luceat.* Senec. de Consol. Polyb. 32.

Hoc unum obtineamus ab illa votis ac precibus publicis, si nondum illi genus humanum placuit consumere, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, hunc principem lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacro-sanctum velit. Ibid. 36.

seur de son pays : il entra même dans la fameuse conspiration de Pison. Pour résoudre le problème, il faut se souvenir que Néron ne fut pas toujours un monstre. Le prince qui dit, *Je voudrais ne point savoir écrire,* n'était pas le même que celui qui fit périr et son frère, et sa femme, et sa mère, et une foule de Romains. Néron changea, et l'éloge est resté.

Mais si, peut-être, on peut justifier Lucain, comment, sous un autre règne, excuser Quintilien, Martial et Stace? Le grave auteur des institutions oratoires, à la tête de son quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de censeur très-saint, et de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux et lâche, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, et teint de sang, voulait être homme de lettres et passer pour juste.

Stace, qui naquit à Naples, et qui avait une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. Ce n'est pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le Cheval de Domitien;* l'autre où, selon son expression, *il adore le dix-septième consulat du prince;* le troisième, où il rend grâces de ce qu'il a été honoré de *sa table très-sacrée.* Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol, qui vint de bonne heure à Rome pour y faire des vers, médire et flatter, et qui y eut tout le succès qu'un esprit fin et piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a de l'oisiveté, des arts et des vices, nous a laissé près de quatre-vingts petites pièces ou épigrammes, faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingts monumens de bassesse. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si brillans, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croirait qu'il est impossible d'être plus vil; Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, et de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avait élevé jusqu'au ciel quand il régnait. Quel est l'esclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris et de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant, à la honte de son siècle et de Rome, eut de la réputation?

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune.

Nous voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier et le plus célèbre de tous les panégyristes d'empereurs que nous ayons. Pline est assez connu; on sait qu'il fut un des premiers orateurs de son siècle. Il était trop vertueux pour n'avoir rien à craindre sous Domitien; mais la mort du tyran le sauva. Nerva et Trajan le chérirent; et ce qui met le comble à sa gloire, il fut le rival et l'ami de Tacite. Tous deux également célèbres, et tous deux jouissant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtaient ensemble dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur si pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, et qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre et de caresses, d'affection apparente et d'indifférence réelle, qu'on a nommé si faussement du nom de société, commerce trompeur qui peut satisfaire les âmes vaines, qui amuse les âmes indifférentes et légères, mais repousse les âmes sensibles, et qui sépare et isole les hommes, bien plus encore qu'il ne paraît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union si douce; on partage et l'on envie les charmes de leur amitié : ils voulaient vivre, ils voulaient mourir ensemble; ils désiraient, quand ils ne seraient plus, que la postérité unît encore leurs noms, comme leurs âmes l'avaient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment sur le spectacle d'une amitié si touchante; il est doux, même en écrivant, de pouvoir se livrer quelquefois aux mouvemens de son cœur : et j'aime encore mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline était consul quand il prononça ce panégyrique célèbre. On a dit que pour le mériter, il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Heureusement il ne fut pas prononcé comme il est écrit. Ce n'était d'abord qu'un remercîment, avec quelques éloges : mais Pline, avant que de le publier, le travailla. Il en fit presque un nouvel ouvrage, et lui donna par degrés cette étendue que la plupart des hommes ne pardonneraient pas même à une satire. Pour bien juger de son mérite ou de ses défauts, il faudrait le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une âme forte, ceux qui ont le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie, ceux qui admirent avec transport et qui s'indignent de même, ceux qui voient tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité et s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de leurs détails, ceux

dont les idées naissent en foule, tombent et se précipitent les unes sur les autres, et qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de sentir et de voir, ceux-là sans doute ne seront pas contens de l'ouvrage de Pline; ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presqu'aucun de ces traits qui vont chercher l'âme et y laissent une impression forte et profonde; mais aussi il y a des hommes dont l'imagination est douce et l'âme tranquille, qui sont plus sensibles à la grâce qu'à la force, qui veulent des mouvemens légers et point de secousses, que l'esprit amuse, et qu'un sentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grâce du style, la finesse des éloges, souvent l'éclat des idées. Ils ne seront pas entraînés, mais ils s'arrêteront partout avec plaisir. Si chaque idée n'est pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois présentée d'une manière piquante. Souvent elle ressemblera pour eux à ces figures qui s'embellissent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors ils goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire son secret. On sent que c'est là en même temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer; et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société: le désir éternel de plaire rapetisse l'âme et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets.

Il serait à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devrait avoir. Des Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne les pas écraser, et daigne les compter au rang des hommes; mais c'est bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des âmes qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même

quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite, dont l'âme était si fière et si haute, sentait ce malheur, et il s'en plaignait. « Telle est la faiblesse humaine, disait-il; partout les remèdes sont plus lents que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans » son palais, comme une bête féroce dans son antre, tantôt s'y » abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, tantôt mé» ditant le meurtre des plus illustres citoyens, et s'élançant au » dehors pour le carnage. L'horreur et la menace gardaient les » portes du palais, et l'on tremblait également d'être admis et » d'être exclus. On n'osait approcher; on n'osait même adresser » la parole à un prince toujours caché dans l'ombre, et fuyant » les regards, et qui ne sortait de sa profonde solitude que pour » faire de Rome un désert. Cependant dans ces murs même et » dans ces retraites profondes auxquelles il avait confié sa sûreté, » il enferma avec lui un dieu vengeur des crimes (1). » Et un moment après il nous peint les statues de Domitien abattues, une foule empressée, le fer et la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme si leurs coups tombaient sur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par les flammes, et l'objet de l'effroi public changeant de forme, pour servir désormais à l'usage et aux plaisirs des citoyens (2).

Pour achever de faire connaître le caractère et le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques pensées détachées de ce panégyrique qui, avec ses défauts, est encore un des ouvrages les plus estimables de l'antiquité.

(1) *Nec salutationes tuas fuga et vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quam velut quodam specu inclusa, nunc propinquam sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages cædesque proferret. Obversabantur foribus horror et minæ et per metus admissis et exclusis. Non adire quisquam, non alloqui audebat, tenebras semper secretumque captantem, nec unquam ex solitudine suâ prodeuntem, nisi ut solitudinem faceret. Ille tamen quibus sibi parietibus et muris salutem suam tueri videbatur, dolum secum et insidias; et ultorem scelerum, Deum inclusit.* Panég. 48 et 49.

(2) *Illæ autem aureæ et innumerabiles statuæ strage et ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, sævire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seræque lætitiæ, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremo truces horrendasque imagines objectas excoctasque flammis, ut ex illo terrore et nimis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.* Panég. 12.

« Notre empereur, dit-il, est d'autant plus grand, qu'il croit » n'être qu'un citoyen comme nous. Il se souvient qu'il est homme, » il se souvient qu'il commande à des hommes (1)...

» Les riches ont d'assez grands motifs pour donner des citoyens » à l'Etat, il n'y a qu'un bon gouvernement qui puisse encoura- » ger les pauvres à devenir pères. Que les bienfaits du prince » soutiennent ceux que la confiance de ses vertus a fait naître ; » négliger le peuple pour les grands, c'est croire que la tête » peut subsister en affamant le corps ; c'est hâter la chute de » l'Etat (2).

» Les libéralités et les secours peuvent sans doute beaucoup, » pour exciter à avoir des enfans ; mais l'espérance de la liberté » et de la sûreté peuvent encore plus. Que le prince ne donne » rien, pourvu qu'il n'ôte rien ; qu'il ne nourrisse pas, mais aussi » qu'il ne tue point : et les enfans naîtront en foule (3).

» En détruisant les délateurs, votre sage sévérité a empêché » qu'une ville fondée sur les lois, ne fût renversée par les » lois (4).

» Ce serait déjà bien assez que la vertu ne fût pas funeste à ceux » qui l'ont : vous faites plus ; elle leur est utile (5).

» Vos prédécesseurs aimaient mieux voir autour d'eux le spec- » tacle des vices que des vertus ; d'abord parce qu'on désire que » les autres soient ce qu'on est soi-même ; ensuite parce qu'ils » croyaient trouver plus de soumission à l'esclavage, dans ceux » qui ne méritaient en effet que d'être esclaves (6).

» Le prince qui permet d'être vertueux, fait peut-être plus » pour les mœurs, que celui qui l'ordonne (7).

(1) *Unum ille se ex nobis, et hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat : nec minus hominem se, quam hominibus præesse meminit.* Panég. Traj. 2.

(2) *Locupletes ad tollendos liberos ingentia præmia et pares pœnæ cohortantur : pauperibus educandi ratio et bonus princeps. Hic fiduciâ sui procreatos nisi largâ manu fovet.... Occasum imperii, occasum reipublicæ accelerat, frustrasque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput.... tuetur.* Panég. 26.

(3) *Magnum quidem est educandi incitamentum, tollere liberos, in spem congiariorum ; majus tamen in spem libertatis, in spem alimentorum, in spem securitatis ; atque adeonihil largiatur princeps, dùm nihil auferat ; non alat, dùm non occidat ; nec deerunt qui filios concupiscant.* Panég. 27.

(4) *Excidisti intestinum malum, et providâ servitate cavisti ne fundata legibus civitas, eversa legibus videretur.* Panég. 34.

(5) *Prodest bonos esse, quum sit satis abundeque si non nocet.* Panég. 44.

(6) *Et priores quidem principes..... vitiis potius civium quam virtutibus lætabantur, primum quod in alio sua quemque natura delectat, deinde quod patientiores, servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos.* Panég. 45.

(7) *Nescio an plus moribus conferat princeps qui bonos esse patitur, quam qui cogit.* Ibid.

» Du moment qu'on est prince, on est condamné à l'immor-
» talité; mais il y en a deux, celle des vertus et celle du crime;
» le prince n'a que le choix (1).

» Prince, pour juger des hommes, rapportez-vous-en à la re-
» nommée; c'est elle qu'il faut croire, et non pas quelques
» hommes: car quelques hommes peuvent et séduire, et être
» séduits, mais personne n'a trompé un peuple entier, et un
» peuple entier n'a jamais trompé personne (2).

» Sous un prince plus grand que ses aïeux, ceux qui ont créé
» leur noblesse seraient-ils donc moins honorés, que ceux qui
» n'ont qu'hérité de la leur (3)?

» Quand on est dans la première place du monde, on ne peut
» plus s'élever qu'en abaissant sa propre grandeur (4).

» Trop long-temps les sujets et le prince ont eu des intérêts
» différens; aujourd'hui le prince ne peut plus être heureux sans
» les sujets, ni les sujets sans le prince (5).

» Dans certaines assemblées, ce qui est approuvé avec trans-
» port de tous, est ce qui déplaît le plus sûrement à tous (6).

» Vous avez des amis parce que vous l'êtes vous-même, car on
» commande tout aux sujets, excepté l'amour. De tous les sen-
» timens, l'amour est le plus fier, le plus indépendant et le plus
» libre. Un prince peut-être peut inspirer la haine sans la mériter
» et la sentir; mais à coup sûr il ne peut être aimé, s'il n'aime
» lui-même (7). »

On voit dans tous ces morceaux quelle est l'âme et le tour

(1) *Ut quisque factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona, an mala; cæterum æterna est. Non ergo perpetua principi fama quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est.* Panég. 55.

(2) *Tales nos crede, Cæsar, qualis ejusque fama est. Huic aures, huic oculos intende. Melius omnibus quam singulis creditur. Singuli enim decipere et decepi possunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.* Panég. 62.

(3) *Cur te principe qui generis tui claritatem virtute superasti, deterior esset conditio eorum qui posteros habere nobiles merentur, quam eorum qui parentes habuissent!* Panég. 70.

(4) *Cui nihil ad agendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ.* Panég. 71.

(5) *Fuit tempus, ac nimium diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis; nunc communia tibi nobiscum tam læta quam tristia; nec magis sine te nos esse felices, quam tu sine nobis potes.* Panég. 72.

(6) *Nulla magis omnibus displicent, quamque sic fiunt unquam omnibus placeant.* Panég. 76.

(7) *Habes amicos quia amicus ipse es. Neque enim alia subjectis, ita amor imperatur. Neque est nullus affectus eam erectus et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vires exigat. Potest fortasse princeps inique, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderit: amari, nisi ipse amet, non potest.* Panég. 83.

d'esprit de l'orateur ; ce sont des pensées toujours vraies, et quelquefois fortes, aiguisées en épigrammes, et relevées toujours par un contraste ou de mots, ou d'idées. On peut assurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'est point le meilleur, mais il n'en faut pas moins estimer les vérités utiles et nobles, dont cet ouvrage est rempli. Gardons-nous de pousser trop loin cette attention subalterne, qui pèse les phrases dans une balance, et fait plus d'attention aux mots qu'aux idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen, qu'excellent orateur ; et s'il est utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes et les princes.

CHAPITRE XV.

De Tacite. D'un éloge qu'il prononça étant consul ; de son éloge historique d'Agricola.

QUOIQUE Tacite n'ait composé aucun panégyrique de prince, cependant l'ordre des temps, la liaison des idées, le mérite de ce grand homme et le caractère particulier de ses ouvrages, semblent exiger que nous en parlions ici. On se rappelle le mot d'un officier français qui, à la tête d'une compagnie de gardes, venait d'assister à la dédicace d'une des statues de Louis XIV ; en revenant, il passa avec sa troupe devant la statue de Henri IV : « Mes amis, dit-il, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre, » et en même temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mérite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on soit sensible, à son nom l'imagination s'échauffe et l'âme s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes, je dirai, c'est Tacite ; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau, c'est Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs, c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI, n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères ? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ; a mieux tiré de grands résultats des plus petits événemens ; a mieux fait à chaque

ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'âme se dissimule; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires; la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'esclavage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie, le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude, et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens, et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître; prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds si un autre eût vaincu? Enfin dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes, celui qui en est loin; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue; en général ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent; il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace; on ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre; souvent elle ne se déploie pas toute entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvemens de l'âme; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne se décomposerait jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées: telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination, mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait; la liaison est

plus entre les idées qu'entre les mots; les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce; c'est le Michel-Ange des écrivains; il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Nous savons qu'il exerça pendant la plus grande partie de sa vie la profession d'orateur, et il ne s'appliqua à l'histoire que dans sa vieillesse. Etant consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Virginius; c'est ce même général qui avait refusé trois fois l'empire, qui par là déplut aux armées, dont il méprisa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leurs présens, et qui vécut tranquille et respecté sous six empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune, dont Virginius avait été le tuteur et l'ami, en parle avec transport dans plusieurs de ses lettres. « Il a joui trente ans de sa gloire, nous dit-il; il a vu des » poëmes composés en son honneur, il a lu lui-même son his- » toire, et la postérité a commencé pour lui de son vivant. Sa » pompe funèbre, ajoute-t-il, a honoré le prince, son siècle, » Rome et la tribune romaine; et il n'a rien manqué au bonheur » de sa vie, car il a été loué après sa mort par le plus éloquent » des hommes (1). »

Un tel éloge, prononcé par Tacite, devait être intéressant; mais nous ne l'avons plus: heureusement il nous reste de lui le chef-d'œuvre et le modèle de tous les éloges historiques, c'est sa vie d'Agricola.

Le début, qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout à la fois simple et forte; il y parle de l'ancien usage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression, qui fait mourir les arts en étouffant le génie. « Le dernier siècle, dit-il, a vu ce qu'il y avait d'extrême dans » la liberté, le nôtre a vu ce qu'il y a d'extrême dans l'esclavage. » Les recherches des délateurs nous ont ôté jusqu'à la liberté de » parler et d'entendre, et nous eussions perdu le souvenir même » avec la voix, s'il était aussi facile à l'homme d'oublier que de » se taire (2). » Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction et le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent faible et d'une voix presque éteinte, à transmettre à la postérité et l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome. « En attendant, dit-il, je consacre » ce livre en l'honneur d'Agricola mon beau-père; et dans ce » projet ma tendresse pour lui me servira ou d'excuse, ou d'é-

(1) Plin. *Epist. lib.* 1. (2) *Agric.* 2.

» loge (1). » Alors il parcourt les différentes époques de la vie de son héros, peignant partout comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avait fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On » hait, dit Tacite, ceux qu'on a offensés. Domitien, naturellement » féroce, et d'autant plus implacable dans sa haine qu'elle était » plus cachée, était cependant retenu par la prudence et la mo- » dération d'Agricola; car il n'affectait point ce faste de vertu et » ce vain fanatisme qui, en bravant tout, veut attirer sur soi » l'œil de la renommée; que ceux qui n'admirent que l'excès » sachent que même sous de mauvais princes, il peut y avoir de » grands hommes, et qu'une vertu calme et modeste, soutenue par » la fermeté et les talens, peut parvenir à la gloire, comme ces » hommes qui n'y marchent qu'à travers les précipices, et achè- » vent la célébrité par une mort éclatante, mais inutile à la » patrie (2). »

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son âme fière et ardente paraît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau pour peindre le tyran soupçonné d'avoir fait empoisonner ce grand homme, s'informant avec une curiosité inquiète des progrès de sa maladie, attendant sa mort de moment en moment, et osant feindre de la douleur, lorsqu'assuré qu'Agricola n'est plus, il est enfin tranquille sur l'objet de sa haine. L'orateur (car Tacite l'est dans ce moment) félicite Agricola de sa mort; il n'a point vu les derniers crimes du tyran, il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république et Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meurtres qu'il ordonnait, jouissait de la pâleur des mourans, et calculait, au milieu des bourreaux, les soupirs et les plaintes. « Tu as été heureux, lui dit-il; mais ta fille » et moi, qui nous consolera d'avoir perdu un père? qui nous » consolera de n'avoir pu, dans ta maladie, te rendre les devoirs » et les soins les plus tendres, de n'avoir pu te serrer dans nos » bras, nous rassasier d'une vue si chère, recueillir de ta bouche » mourante tes derniers soupirs et tes derniers avis? Sans doute, » ô le meilleur des pères! puisque tu avais auprès de toi une » épouse qui t'adorait, tu as reçu les honneurs qui étaient dus à » ta cendre; cependant moins de larmes ont coulé sur ta tombe, » et tes yeux, en se fermant, ont désiré quelque chose. S'il est un » séjour pour les ombres vertueuses, si, comme le disent nos

(1) *Agric.* 3.

(2) *Agric.* 42.

» sages, les âmes des grands hommes survivent à leurs cendres, » oh! repose en paix, fixe les yeux sur ta famille, fais cesser nos » plaintes et nos lâches soupirs, pour nous élever à la contemplation de tes vertus. Non, elles ne doivent point être outragées » par des pleurs, c'est en les admirant, et si notre faiblesse n'est » pas au-dessous d'un grand modèle, c'est en les imitant surtout » que nous devons les honorer: voilà l'hommage qui t'est dû. » Moi-même, quand j'exhorterai ton épouse et ta fille à honorer » ta mémoire, je leur dirai de se rappeler sans cesse et tes actions et tes discours, d'embrasser ta renommée, et, pour ainsi » dire, ton âme, plutôt que de vaines statues; non que je veuille » défendre de reproduire sur le marbre ou l'airain les traits des » grands hommes; mais ces images sont mortelles, comme ce » qu'elles représentent, au lieu que l'empreinte de l'âme est » éternelle. Ce n'est point par l'art, ce n'est point par de vils » métaux qu'on peut représenter l'âme d'un grand homme, c'est » par notre conduite et par nos mœurs, etc. (1). »

Dans cet ouvrage, qui est, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philosophie à l'histoire, et l'histoire à l'éloquence: on y retrouve à chaque ligne l'âme d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, et qui, en peignant les maux de sa patrie, les éprouve une seconde fois. Toute la fin est d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de noblesse. Il semble que Tacite, fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui a données l'indignation du crime et le spectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentimens les plus doux de la nature: c'est la sensibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit et vous élève.

CHAPITRE XVI.

Des sophistes grecs; du genre de leur éloquence et de leurs éloges; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien.

Tandis que dans Rome Tacite écrivait l'histoire, que Pline célébrait Trajan, que Quintilien professait l'éloquence, que Martial cultivait la poésie légère, que Stace chantait les héros, et Juvénal, ardent et sombre, poursuivait, avec le glaive de la satire, les crimes des Romains, à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ionie, la Grèce et une partie de l'Asie, les orateurs grecs, qu'on nommait sophistes, jouaient le plus grand rôle, et remplissaient quelque-

(1) *Agric.* 45, 46.

fois de l'admiration de leur nom les villes et les provinces; ce qui les distinguait, c'était l'art de parler sur-le-champ avec la plus grande facilité. Cet art était né dans les plus beaux siècles de la Grèce, et convenait à l'imagination ardente et légère d'un peuple que le sentiment et la pensée frappaient rapidement, et dont la langue féconde et facile semblait courir au-devant des idées. Gorgias, né en Sicile, avait le premier donné cet exemple dans Athènes; Critias et Alcibiade, encore jeunes, Thucydide et Périclès, déjà vieux, venaient l'entendre et l'admiraient; Eschine, le rival et l'ennemi de Démosthène, eut le même talent. Dans ces sortes de discours, il était, dit-on, plein de chaleur et de génie et semblait inspiré comme le prêtre qui rendait les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de succès, et sous les empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercèrent. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Ephèse et Byzance étaient des écoles sans cesse ouvertes; là se formaient et régnaient ces orateurs; ils parcouraient les villes les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie. A leur arrivée, le peuple s'assemblait en foule dans les places publiques ou dans les portiques du temple; on leur donnait un sujet, et ils parlaient au bruit des applaudissemens; souvent ils commençaient par prononcer l'éloge de la ville; c'était eux qu'on envoyait en ambassade vers les empereurs; ils arrivaient à Rome précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordait des priviléges, des exemptions de charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevaient des statues; on plaçait leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissait aux dépens de l'Etat.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent était de s'affecter avec rapidité de tous les sujets, devaient avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste; l'un, nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux; un autre ne méditait jamais que la nuit. « O nuit! disait-il, je t'invoque; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. » Un autre, qui conseillait de fuir les villes et sentait que la situation des lieux influe sur l'âme: « Habite et parcours les montagnes, disait-il, le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du soleil reposent sur elles; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour; » un autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servaient à sa parure, et les suspend dans un temple pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entre eux fut Hérode Atticus; il descendait

de Miltiade, avait eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses; mais il préférait à tous ces titres la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente : il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avait un ami qu'il aimait tendrement, il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattraient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus ? »

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvaient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets?

Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposait encore en eux des études très-longues; il supposait une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie de tous les écrivains, et surtout de ceux qui avaient dans le style, le plus de fécondité et de souplesse; la lecture assidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, et qu'ils pouvaient servir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent et leur âme avaient quelque rapport; une mémoire prompte, et qui avait la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination; l'exercice habituel de la parole, d'où devait naître l'habitude de lier rapidement des idées; des méditations profondes sur tous les genres de sentimens et de passions; beaucoup d'idées générales sur les vertus et les vices, et peut-être des morceaux d'éclat et prémédités, une étude réfléchie de l'histoire et de tous les grands événemens, que l'éloquence pouvait ramener; des formules d'exorde toutes prêtes et convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant et sur le premier ordre; peut-être un art de méditer et de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations, ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge et de censure; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux, par l'habitude, une espèce de sensibilité factice et rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappelaient des sentimens déjà éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui, hors du théâtre, froids et tranquilles, en prononçant certains sons, peuvent tout à coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verser et arracher des larmes : et

ne sait-on pas que l'action même et le progrès du discours entraîne l'orateur, l'échauffe, le pousse, et, par un mécanisme involontaire, lui communique une sensibilité qu'il n'avait point d'abord.

Tel était probablement l'art de ces orateurs ; mais pour savoir quel était ou pouvait être le genre de leur éloquence, il faut considérer tout ce qui pouvait influer sur elle. La plupart des sophistes habitaient dans Athènes, ou dans les villes grecques de l'Asie ; alors Athènes était esclave ; la tribune où avait harangué Démosthène était brisée : Athènes avait perdu l'orgueil, les espérances, les craintes. Des monumens de sa grandeur passée, et la triste monotonie de la servitude présente, voilà ce qui lui restait. Cependant sa légèreté qui autrefois se mêlait à de grandes choses, s'amusait des petites, et l'imagination de ses citoyens, impuissante et active, leur donnait cette espèce d'inquiétude et de mouvement qui naît de la faiblesse jointe au souvenir de la force. Qu'on pense au genre d'éloquence qui devait naître d'une telle situation, et du caractère d'un peuple qui, extrême dans l'esclavage comme dans la liberté, mettait la même impétuosité à flatter ses maîtres ou ses tyrans, qu'elle en aurait mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Asie, elles n'avaient pas même de souvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la servitude et sous la main des satrapes, à peine avaient-elles respiré l'air de la liberté. D'ailleurs la douceur et la mollesse du climat avait produit un genre d'éloquence amolli comme les habitans. Il semble que cette espèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'esprit et du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Asie. Le voisinage du despotisme, l'influence même du ciel, la multitude des sensations douces et calmes, plus de sensibilité pour les plaisirs, moins de disposition à l'exercice violent et actif de la pensée, et le désir d'un certain repos de l'âme, tout cela ensemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence; aussi les orateurs d'Europe ont eu sur les orateurs de l'Asie les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps sur ceux du midi.

D'ailleurs, pour être vraiment éloquent, il faut un sujet qui intéresse l'orateur ; il faut un peuple qui s'intéresse au sujet. Les orateurs de l'ancienne Grèce défendaient, tout en parlant, de grands intérêts. Démosthène sur la tribune entendait derrière lui les chaînes que traînait l'ambition des tyrans, il avait sa liberté et celle de son pays à défendre : mais pour les sophistes, tout était fiction, mensonge. Il s'agissait d'amuser un peuple oisif et d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur.

Ces applaudissemens même dont ils étaient si jaloux, et après

lesquels ils couraient, devaient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature sa pensée ; ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre, ou il saisit un rapport qui étonne et qui est plus singulier que vrai ; ou il détache ce qui devrait être fondu dans l'ensemble, et le met en saillie, ou pour avoir l'air de s'élever et de voir de plus haut, il généralise un sentiment qui ne conserve sa force qu'autant qu'il est lié à une situation ; ou il ajoute au sentiment même, et pour étonner il exagère, ou par une expression recherchée il veut donner une tournure fine à ce qui devrait être simple, ou il tâche d'unir la finesse à la force pour surprendre par l'assemblage de deux qualités contraires, ou enfin pour arrêter et fixer partout l'attention, il multiplie les détails et néglige la grandeur et la marche de l'ensemble. Il suit de là que toute éloquence qui ne se propose que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fausse et médiocre.

La coutume même et la nécessité de parler sur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, et de quelques études qu'elle fût précédée, devait nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnait trop aisément à la petitesse des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la faiblesse et au peu d'énergie des sentimens. L'orateur corrompait le goût du peuple, et l'indulgence du peuple corrompait l'orateur. De là sans doute les reproches qu'on a faits de tout temps à l'éloquence des sophistes, malgré les talens, les succès et la prodigieuse célébrité de quelques uns d'entre eux. C'est pour ces raisons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline ; mais il faut y ajouter encore la différence du séjour.

Rome était le centre de tous les mouvemens ; c'était là que se réunissaient tous les grands spectacles, les grands intérêts, les grandes passions. Un homme qui faisait le sort du monde, une cour où l'on se rendait de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les caprices d'un tyran qui pouvaient faire trembler cent nations, une servitude même qui avait quelque chose d'auguste, parce qu'elle était partagée par l'univers ; enfin la grandeur romaine qui respirait de toutes parts, même à travers les ruines de la liberté, tout ce spectacle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitait fortement les esprits et les âmes. L'orateur, le philosophe et le poëte devaient donc avoir l'âme bien plus exercée à Rome, et être bien plus réveillés par le mouvement et le choc des idées, qu'au fond de la Grèce et de l'Asie, où les impressions arrivaient affaiblies par la distance.

Les défauts même des écrivains devaient être différens. A Rome, tout devait tendre à un certain excès, et dans les villes grecques

à une certaine mollesse. La corruption du goût, qui naît des vices et des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, et de l'oisiveté qui s'amuse de tout; l'une fait trop d'efforts, l'autre n'en fait pas assez : ainsi l'une exagère, l'autre affaiblit, et par là même peut-être le goût à Rome était plus près d'une décadence entière que dans la Grèce et dans l'Asie; car celui qui ne va pas où il peut aller, est bien plus près de la nature que celui qui est emporté au-delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redescendre.

Parmi ces orateurs ou sophistes grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre composèrent des éloges de particuliers, de villes et d'empereurs. Il nous en reste un sur Trajan, mais dans un genre tout-à-fait différent de celui de Pline. L'auteur était Dion Chrysostôme, surnommé ainsi à cause de son éloquence. Il parut à Rome sous Domitien; mais comme il avait autant de vertu que d'éloquence, il eut, ou le courage, ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'esclaves, il fut libre; et parmi les mensonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle est regardée comme un outrage, et bientôt comme un crime. Sur le point d'être proscrit, il fut obligé de fuir. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville, et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour à tour la charrue et la bèche, et honorant cet état par son courage. De toute sa fortune, il ne lui restait qu'un dialogue de Platon, et une harangue de Démosthène, qu'il portait partout avec lui. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, pénétra jusque chez les Scythes, se fit quelquefois admirer par des peuples barbares, et se fixa enfin, pendant la plus grande partie de son exil, chez les Gètes. Ainsi un philosophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut exilé à peu près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avait été forcé de vivre et de mourir, pour avoir surpris les débauches obscures de cet autre tyran qu'on nomme Auguste.

Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant dans un camp de l'armée romaine, inconnu à tout le monde, et s'y occupant des travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, était prête à se révolter; tout à coup Dion jette les haillons qui le couvraient, s'élance sur un autel, et de là s'adressant aux soldats : *enfin le sage Ulysse a quitté ses lambeaux* (1), dit-il; poursuit, se fait connaître, parle avec la plus grande éloquence, apaise la sédition et calme l'armée. Nerva avait pour lui la plus grande estime, et le combla d'honneurs;

(1) Vers de l'Odyssée.

mais ce qui le touchait encore plus, c'était la tendre amitié de ce prince; car les honneurs ne sont que le besoin des âmes vaines, mais l'amitié est le besoin des âmes sensibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque, de Tacite, de Pline et de Dion : cela devait être; on ne hait que ceux dont on redoute le mépris; et Trajan n'avait à rougir aux yeux ni de la raison, ni de la vertu.

Dion composa quatre discours sur les devoirs des rois : il y en a un surtout qui peut passer pour un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuse et brillante de Pline : mais le tour des éloges est plus adroit; il loue en paraissant ne donner que des préceptes; et sous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce discours est une fiction moitié poétique et moitié morale, dans le goût de celles de Lucien. Dion y peint Trajan sous l'emblême d'Hercule. Le messager des dieux descend du ciel pour instruire ce héros, et le conduit sur une montagne inaccessible et bordée de précipices. De cette montagne s'élèvent deux sommets : l'un qui touche les cieux, est environné d'un jour pur et serein; l'autre beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres et des nuages. Ces deux sommets sont le séjour de la tyrannie et de la royauté. Les deux déesses habitent chacune dans leur temple. Celui de la tyrannie est une citadelle ensanglantée. Son trône est très-haut, mais sous ce trône est un abîme. Son visage est ardent et sombre, son œil inquiet, ses manières sauvages. Elle est à la fois audacieuse et lâche, insolente et timide. Elle menace et pâlit; elle arrache de l'or et le dissipe. Auprès d'elle est la flatterie en habit d'esclave, qui lui sourit et qui la perd, et qui conspire en caressant. L'autre déesse a une figure pleine de majesté et de charmes. Son trône est éclatant, sa robe est blanche, son sceptre d'une matière brillante et pure. Elle avait autour d'elle des monceaux d'or et de fer, mais elle leur préfère les fruits et les moissons. Près d'elle est la justice, dont le regard est à la fois imposant et doux; le génie du gouvernement, attentif et sévère; la paix qui sourit avec grâce, et la raison sage qui sert de ministre : et la loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, et dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déesses, se passionne pour celle-ci et s'indigne contre l'autre, qu'il voudrait précipiter du haut de son rocher. Les dieux, pour récompense, lui donnent l'empire de l'univers, et il va partout combattre les malheurs et le crime. Telle est la fin de ce discours qui est adressé à Trajan même, et où l'on reconnaît par tout le héros qu'il a voulu peindre; on peut dire que c'est une espèce d'éloge allégorique. La louange y est d'autant plus piquante qu'elle se cache : ainsi déguisée, elle ressemble moins à la flatterie de la part de

l'orateur, elle fait moins rougir le grand homme qui l'a méritée et craint de l'entendre ; et à l'égard de celui qui ne serait que vain au lieu d'être grand, elle lui épargnerait encore l'embarras pénible d'être modeste.

Nous n'avons point de panégyrique d'Antonin, qui cependant valait bien la peine d'être loué ; nous savons seulement qu'un orateur grec, nommé Gallinicus, auteur de plusieurs autres éloges, avait fait le panégyrique de ce prince ; mais rien de cet orateur ne nous est resté que son nom.

Aristide, orateur grec de la Mœsie, et qui vivait dans le même temps, composa un éloge d'Athènes, un de Rome et un panégyrique de Marc-Aurèle ; nous les avons encore. Il était établi à Smyrne et y jouissait de la plus grande réputation. Marc-Aurèle, arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il n'avait point paru dans la foule des courtisans, et le demanda. Le lendemain Aristide parut. Il s'excusa sur son travail, de ce qu'il n'avait point vu l'empereur la veille. Ce prince lui proposa un sujet, et il fut charmé de son éloquence. Aristide parcourut l'Italie, l'Égypte, une partie de la Grèce, et eut partout des succès. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, les habitans le prièrent d'écrire à l'empereur. Il fit à Marc-Aurèle une peinture touchante des malheurs de cette ville ; Marc-Aurèle, attendri, fit rebâtir Smyrne et les habitans élevèrent une statue de bronze à l'orateur. Cette statue subsiste encore ; elle est assise et drapée, et placée dans la bibliothéque du Vatican, à Rome. Malheureusement les ouvrages d'Aristide démentent un peu cette réputation et ces honneurs. On aurait pu lui dire : ou brise ta statue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurèle, surtout, est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force. L'éloquence en est faible, et la philosophie commune. Je défie tout homme sensible de penser une heure à Marc-Aurèle, et de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que dans le même temps ce prince fut loué par un homme plus digne de lui ; c'était Cornélius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ses ouvrages, mais Macrobe dans ses saturnales, Ausone dans son panégyrique, S. Jérôme et Sidoine Apollinaire dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui prouve qu'il n'était pas médiocre, c'est qu'il avait un genre d'éloquence à lui, et que comme les peintres célèbres, il fit une école. Ceux des Romains qui jugeaient au lieu d'écrire, et se contentaient d'apprécier les talens sans en avoir, en classant leurs orateurs, citaient Cicéron pour l'abondance, Salluste pour la précision, Pline pour l'agré-

ment, Fronto pour une certaine gravité austère. Antonin le choisit pour donner des leçons à Marc-Aurèle sur le trône, lui fit élever une statue ; de plus, il le nomma consul : ainsi il eut tous les honneurs qui supposent et augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une seule phrase de son panégyrique ; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit estimer l'orateur qui loua un grand homme ; mais on souhaiterait que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général romain, qui vingt ans après fut proclamé empereur en Syrie : c'était Pescéninus Niger. Il avait pour lui son armée, le sénat et le peuple ; mais Septime Sévère l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussitôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié, et voici sa réponse : « Orateur, faites-nous l'éloge de Marius, ou d'Annibal, ou de quelqu'autre grand homme qui ne soit plus, et dites-nous ce qu'il a fait, pour que nous l'imitions ; car louer des vivans, est intérêt ou faiblesse, et surtout louer les princes, dont on espère, dont on craint, qui peuvent donner, qui peuvent mettre à mort, qui peuvent proscrire. Pour moi, vivant, je veux être aimé ; et loué, quand je ne serai plus. » Celui qui parlait ainsi méritait de vaincre en disputant le trône.

On trouvera depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui, empereur à treize ans, et mort à vingt-six, élevé par une mère qui était un grand homme, fut à la fois ferme et sensible, et joignit toutes les vertus avec toutes les grâces. Il se moquait hautement de tous ces panégyriques de princes ; et pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais souffrir qu'on lui rendît un honneur qui lui paraissait plus ridicule encore que dangereux : mais dans ses momens de loisir, il célébrait lui-même les princes les plus vertueux qui avaient régné à Rome. Il chantait les Antonins, comme Achille chantait les héros ; et ce qui était tout à la fois plus difficile et plus grand, il les imitait.

CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance Chlore.

Il s'en fallut bien que les successeurs d'Alexandre Sévère pensassent comme lui. Au temps de Dioclétien, surtout, il se fit une



révolution. La pompe de l'Asie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impose au peuple, et trop d'empereurs se crurent dispensés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, et ils devinrent une étiquette du trône. La poésie, l'éloquence et les arts parurent un peu se ranimer; mais le gouvernement avait corrompu le génie; et il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avait trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût; le second eut les excès de la force, le troisième n'eut que les excès de la faiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus basse; c'est ce qui acheva de dénaturer les arts et d'anéantir le goût. Cette révolution s'était faite lentement et par degrés dans l'espace de trois siècles, et il était impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent; mais je remarque que dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'était limitée par rien, des fantaisies qui n'avaient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvait parvenir à épuiser, même en abusant de tout, firent naître dans les princes je ne sais quel désir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'esprit autant que de l'âme, et qui voulait franchir en tout les bornes de la nature; de là cette foule de figures colossales consacrées aux empereurs, la manie de Caligula de faire enlever de toutes les statues des dieux leur tête, pour y placer la sienne; le palais d'or de Néron, où il avait englouti un quart de Rome, une partie des richesses du monde, et des campagnes, des forêts et des lacs; la statue d'Adrien élevée sur un char attelé de quatre chevaux, et qui faite pour être placée au sommet d'un édifice, était d'une grandeur que nous avons peine à concevoir; sa maison de campagne, dont les ruines seules aujourd'hui occupent dans leur circonférence plus de dix milles d'Italie, et où il avait fait imiter les situations, les bâtimens et les lieux les plus célèbres de l'univers; enfin le palais de Dioclétien à Spalatro en Illyrie, édifice immense partagé par quatre rues, et dont chaque côté avait sept cents pieds de long. Il semble que ces hommes eussent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandaient (1); mais malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandissaient leurs images, et tout ce qui semblait faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenait l'apothéose de leurs prédécesseurs;

(1) Caligula fut jaloux d'un certain Proculus, qui avait une figure colossale, et le fit égorger.

la fantaisie de se faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevait dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de statues d'or et d'argent, de colonnes et d'arcs de triomphe; le caractère sacré imprimé à leurs images et jusqu'à leurs monnaies; le titre de seigneur et de maître que Tibère même avait rejeté avec horreur, et qui fut commun sous Domitien; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivaient, *voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu* (1); et quand les princes, par les longs séjours et les guerres qui les retenaient en Orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats; la servitude des mœurs, l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage et ordonnée par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentimens, des hommes et des choses, tout, sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'examiner l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siècles, produire sur la poésie, l'éloquence et le goût. Il fallait sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au-dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissait du prince, le peintre, le sculpteur, l'architecte, faisaient un dieu : l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru faible ou coupable.

Il est à remarquer que dans ces temps-là, on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étaient des Celtes qui étaient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron. Ce peuple, si long-temps libre dans ses forêts, et qui souvent même avait fait trembler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, et poli par les vices même de ses vainqueurs, s'était livré aux arts, comme au seul charme et au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivait l'éloquence; souvent même les Romains les plus distingués envoyaient leurs enfans dans ces villes pour s'y instruire. Il semble en effet que, depuis Marc-Aurèle, les arts et les lettres pouvaient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut, pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie et révolte. Les provinces étaient plus loin de ces orages. On y apprenait plutôt qu'on ne sentait, les révolutions du trône. On y avait moins à craindre, moins à espérer; et les esprits n'étaient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espèce de férocité inquiète, que donne l'habitude des dangers et le spectacle des crimes. Les Gaules étaient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, et ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, et d'une foule d'idées qu'on ne peut avoir que

(1) *Edictum Domini Deique nostri.* MARTIAL.

dans l'oisiveté, l'opulence et le luxe. Ajoutez la douceur du climat, et tous les monumens élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela réuni, disposa peu à peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres et des arts. Mais, comme en même temps il y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, et l'éloquence corrompue et faible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, était le vide des idées; on employait de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'était plus d'ailleurs la langue de Cicéron et d'Auguste; elle était altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitaient dans la patrie commune. L'univers se mêlait. Ces idiomes barbares corrompaient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérans, elle n'avait jamais été une langue de philosophes; mais alors elle n'était plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant, dans ce siècle, trois de célèbres; ce furent Eumène, Nazaire et Mamertin, tous trois panégyristes de princes, et tous trois comblés de bienfaits par les empereurs : car, si la vérité a souvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie et le mensonge ont presque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger et des discours et de l'orateur, il est bon de se rappeler que Maximien, d'abord paysan, ensuite simple soldat, quand il fut prince voulut avoir un nom, et prit celui d'Hercule. En conséquence, on ne manqua pas de le faire descendre, en droite ligne, de cet Hercule qui, du temps d'Evandre, était venu ou n'était pas venu en Italie. Son seul mérite était d'aimer la guerre, et d'y réussir. D'ailleurs, dur et impitoyable, avide d'or et de sang, en même temps féroce et faible, c'était un lion à la chaîne, que gouvernait Dioclétien, et qu'il avait approché du trône, pour le lancer de là sur les ennemis de l'empire. Obligé malgré lui d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiète, sans cesse occupé de conjurations et de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, et finit par vouloir rendre sa fille complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort; et le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques. Voilà celui qu'on appelle *empereur très-sacré*, à qui

on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste et vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges, prononcés à Trèves, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence et de flatterie.

Le second est plus raisonnable; il y a moins de mensonges exagérés, moins de ces bassesses qui révoltent. Les louanges sont plus fondées sur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie et très-peu de goût.

Le troisième, dont on ne connaît pas l'auteur, est curieux, surtout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, et son retour à l'empire. Il semble que l'univers allait s'écrouler, si Maximien cessait d'être empereur. « Il nous est permis, dit l'orateur, de nous plaindre des dieux, lorsqu'ils négligent l'univers. » C'est dans ces momens-là que les grêles ravagent les moissons, » que la terre s'entr'ouvre, que les villes sont englouties; fléaux » qui désolent le monde, non par la volonté des dieux, mais » parce qu'alors leurs regards ne tombent point sur la terre : » voilà, grand empereur, ce qui nous est arrivé, lorsque vous » avez cessé de veiller sur le monde et sur nous. » Ensuite on prouve à Maximien que, malgré son grand âge, il ne pouvait sans injustice quitter le fardeau de l'empire; « mais les dieux » l'ont permis, lui dit l'orateur, parce que la fortune, qui n'osait » rien changer tant que vous étiez sur le trône, désirait pourtant » mettre un peu de variété dans le cours de l'univers. » Ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince; Rome suppliante et à genoux, lui tendant les mains, lui adressant un discours pathétique et touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, et de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie; « Empereur éternel, tu n'as pu résister aux larmes de cette mère » auguste. » Après cela on le compare au soleil, qui, en remontant sur son char, et de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde, embrasé par l'ignorance de Phaëton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur et les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander; et l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faîte où elle est placée, veiller sur l'univers, et de sa tête céleste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'était-il pas révolté de ces lâches mensonges? Comment n'imposait-il pas silence au vil orateur?

Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, était pour le moins égal à celui qu'on avait de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une âme profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure juste, ni pour elle-même, ni pour les autres, et le genre humain tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien, dans une des presqu'îles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui, assis tranquillement sur sa natte qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent : « Pourquoi ne viens-tu pas voir plus souvent *le roi du ciel?* » et ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établissement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivait à la cour, et il exerçait une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun, qui était sa patrie, le goût de l'éloquence et des arts. Les deux empereurs (1) lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable. C'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talens. Le discours d'Eumène roule tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie et aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable : mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de province, que l'orateur ne manque pas d'appeler *vir perfectissime,* c'est-à-dire, *homme très-parfait;* ce titre d'honneur était apparemment une leçon adroite, donnée, sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça un autre panégyrique sur les victoires de Constance-Chlore en Hollande, et principalement sur sa conquête en Angleterre. Nous y apprenons que ce prince, en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avait fait un roi de Syracuse, en portant la guerre à Carthage ; comme fit depuis Cortès, en abordant au Mexique. L'histoire ramène souvent les mêmes actions et la même audace dans des hommes et des siècles différens. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance-Chlore, car il en avait. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtait rien à son humanité; qu'empereur il fut modeste et doux; que maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas ; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un; que les jours de fêtes, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il

(1) Constance-Chlore et Galerius.

n'en avait point lui-même ; qu'il fut humain en religion comme en politique ; et que, pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs, persécuteurs des chrétiens, lui donnaient l'exemple d'une superstition inquiète et féroce, il ne fit jamais, dans ses Etats, ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là sans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, et surtout plus utile. Mais il y a des temps où l'on dirait que les grandes vérités morales sont obscurcies. Le genre humain semble en avoir perdu la trace, et il faut des révolutions et des siècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.

Nous voici à l'époque de Constantin, c'est-à-dire, un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, et celui de tous les hommes qui peut-être a causé les plus grands changemens sur la terre. Avant lui le sort de l'univers était comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Espagne, Rome luttait contre les Barbares, et les Barbares contre Rome : et depuis trois siècles le christianisme luttait contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pencher la balance ; en abandonnant Rome, il précipita la chute de l'Occident ; et livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne aux Barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donna une nouvelle direction à l'Orient, établit un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit revivre, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût et des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avait gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les événemens politiques et sacrés de l'histoire moderne ; tel fut le sort attaché au règne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractère et ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entourait ; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre surtout, et dans un empire qui embrassait cent provinces ; cette férocité qui était le vice général du temps, et qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une barbarie calme, comme le

meurtre de son beau-frère, celui de son neveu, et celui des rois prisonniers qu'il fit donner en spectacle et déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement et de passion, comme les meurtres de sa femme et de son fils; cet amour du despotisme presque inséparable d'une grande puissance militaire et de l'esprit de conquête, et surtout de l'esprit qui porte à fonder un nouvel empire; un amour du faste, que les peuples prennent aisément pour de la grandeur, surtout lorsqu'il est soutenu par quelques grandes actions et de grands succès; des vues politiques, sages, et souvent bienfaisantes, sur la réforme des lois et des abus, mais en même temps une bonté cruelle qui ne savait pas punir, quand les peuples étaient malheureux et opprimés. En général on trouve dans Constantin un mélange de qualités qui paraissent se combattre. Il eut l'âme d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse; il fut humain dans sa législation, et barbare dans sa politique; il pardonna des injures, et fit égorger ses parens et ses amis; il donnait par humanité, et laissait piller les provinces par faiblesse. Enfin il y eut des jours où il fut Antonin, il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que son génie fit ses succès; ses passions, ses crimes; et le christianisme, ses lois.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère est à la tête d'une nation, les esprits s'agitent, les âmes s'élèvent, les lettres et les arts ou fleurissent, ou renaissent, ou font effort pour renaître, ou suspendent leur chute. C'est ce qui est arrivé sous Périclès, sous Alexandre, sous Auguste, sous Trajan, sous Constantin, sous Charlemagne, sous Charles-Quint, sous Louis XIV. Constantin fit rouvrir les écoles d'Athènes, il honora les lettres, il les cultiva lui-même, mais comme on pouvait les cultiver dans son siècle, et parmi les occupations de la guerre et du trône; l'éloquence romaine était alors très-affaiblie; l'éloquence grecque se soutenait. L'Asie était devenue le séjour habituel des empereurs, et le langage d'Athènes dominait dans presque toute l'Asie. D'ailleurs, la naissance du christianisme dans ces climats, le renouvellement du platonisme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des païens pour attaquer, le zèle des chrétiens pour se défendre, tout dans l'Orient contribuait à entretenir la culture et le goût; des évêques étudiaient Homère; des saints se nourrissaient d'Aristophane; Platon était presque aussi souvent cité qu'un Père de l'église : c'était un arsenal ennemi où le christianisme venait s'armer, et l'on combattait les fables et la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs mêmes.

En même temps il se fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu jusqu'alors, et qui eut dans la suite la plus grande

influence. Le droit de parler au peuple assemblé, dans Rome libre, avait appartenu aux magistrats, et dans Rome esclave, aux empereurs; ce droit faisait partie de la souveraineté; c'était une espèce de magistrature d'autant plus puissante, qu'elle commandait aux volontés en dirigeant les opinions, et que toute opinion, dans un peuple assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit, sous Constantin, passa aux ministres des autels; alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement dans les chaires, et les discours religieux succédèrent dans l'empire aux discours politiques.

Du temps de Cicéron et de César, on avait vu fleurir l'éloquence républicaine animée par la liberté et de grands intérêts; sous les premiers empereurs, une espèce d'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des sophistes, qui, n'ayant aucun intérêt réel, était un jeu d'esprit pour l'orateur et un amusement de l'oisiveté pour les peuples. Enfin, dans cette quatrième époque, on vit naître et se développer l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, des principes et des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances, ou de grandes craintes au-delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. L'orateur qui parlait au nom de Dieu, devait avoir nécessairement un ton plus auguste. Les idées religieuses, en Asie surtout, et dans l'époque d'une religion naissante, devaient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendaient à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devaient donner à l'éloquence un mélange de force et de douceur; enfin, l'étude et la méditation des livres sacrés, répandirent souvent sur ces discours une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs de l'empire; d'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'absence des passions, l'impression que l'orateur faisait souvent par la seule idée du Dieu dont il était le ministre; enfin, la persuasion qu'entre les mains de la divinité tous les instrumens sont égaux, durent ou retarder, ou affaiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs chrétiens, par leurs principes même, devaient négliger l'art. Plusieurs auraient cru outrager la vérité en l'ornant, et affaiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naitre un mélange de beautés et de défauts, de négligence dans le style et de grandeur dans les idées, quelquefois toute la force et toute l'impétuosité du zèle religieux, quelquefois toute la faiblesse d'une morale

froide et monotone, ce qui peut souvent frapper l'imagination, ce qui doit souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les orateurs des deux religions. Rome païenne en fit un Dieu, Rome chrétienne en fit un saint; il était le bienfaiteur de l'une, il était pour l'autre un homme tout-puissant et un prince qui avait eu de grands succès. Son goût pour les sciences multiplia encore ses panégyriques; car c'est une espèce de séduction à laquelle les philosophes même ne résistent pas. Enfin, son règne fut long, ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le poursuivaient; à chaque succès, à chaque pas, il était puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous, mais il y en a un qui m'a paru assez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que jusqu'alors n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avait été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderait comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talens sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs : « Mais dans un » combat, dit-il, au milieu du son des clairons et des trompettes, » on mêle aussi quelquefois le son de la flûte. » Après ce début il entre en matière. Il est étonné que son héros, avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante : « Assurément, lui » dit-il, vous avez quelque intelligence secrète avec l'âme uni- » verselle et divine, qui daigne se manifester à vous seul, tandis » que nous, ce sont des dieux subalternes et du second ordre qui » sont chargés de nous conduire. » Ensuite il ne peut comprendre qu'il se soit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de résister à Constantin : « Eux qui auraient dû, lui dit-il, » céder, je ne dis pas à la présence de votre divinité, mais en » entendant seulement prononcer votre nom. » Bientôt après, ce lâche orateur fait un crime à son héros d'avoir combattu lui-même, et de s'être mêlé au milieu des ennemis, d'avoir par là, dit-il, presque causé la ruine de l'univers. C'est la première fois sans doute qu'un orateur romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'est bien le moins, quand on fait la guerre pour se disputer un trône, de combattre soi-même, et de se mêler, dans sa propre cause, à ceux qui veulent bien combattre et mourir pour elle. On serait tenté de se rappeler ici le mot d'un fameux

Anglais (1) sur Philippe V et l'archiduc, dont aucun ne se trouva à la bataille d'Almanza ; mais ce qui est plus curieux, sans doute, et qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi et propose à Constantin l'exemple d'un prince qui, du haut d'une double échelle, avait regardé de loin une bataille : « Cet exemple n'est pas noble, dit-il, mais il est sûr. » Après cela, le panégyriste peint son héros qui vole sur les bords du Rhin pour combattre les Francs nos aïeux, et il le loue très-sérieusement « de ce que vainqueur, il a fait servir le carnage des vaincus aux amusemens de Rome, de ce qu'il a embelli de leur sang la pompe des spectacles et donné le délicieux plaisir de voir dévorer par les bêtes une multitude innombrable de prisonniers ; de manière que ces malheureux en expirant, dit-il, souffraient encore plus des outrages de leurs vainqueurs, que des morsures des bêtes féroces et de la mort même. » Dans quels siècles de férocité et de bassesse de tels panégyriques ont-ils été écrits ? Et si l'on n'a l'âme tout-à-fait dénaturée ou par le despotisme, ou par la servitude, peut-on, en lisant de pareils éloges, ne point maudire jamais et l'orateur qui les a donnés, et le prince qui les a soufferts ? Il faut l'avouer, presque tous les orateurs et panégyristes de ce temps-là, sont des renards qui caressent des tigres. Celui-ci finit par parler à Constantin de sa divinité, à laquelle le sénat a consacré une statue d'or. Ensuite il adresse une prière à l'auteur de l'univers, il le conjure de conserver Constantin pour tous les siècles, et l'on espère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant Dieu, il doit vouloir tout ce qui est juste ; et tout-puissant, il ne peut avoir aucune raison pour refuser ; ainsi et l'orateur et l'univers comptent sur l'éternité de Constantin : on peut juger à peu près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là. On en compte quatre autres écrits dans la même langue, et presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, et surtout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail et des lueurs d'éloquence ; car dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé, sans doute, de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, et d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à nous : il est écrit en grec, et fut prononcé dans Constantinople pour la trentième année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses ouvrages et par ses

(1) Milord Péterborough.

vices, courtisan évêque, historien suspect, et panégyriste comme on l'était dans ces temps-là.

Ce discours, singulier dans sa forme, est en même temps un panégyrique, un sermon, un catéchisme, une profession de foi, un discours de métaphysique et d'éloquence, un mélange de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine de nos livres sacrés : Constantin y est représenté partout comme vainqueur de l'idolâtrie. On compare l'empire qu'il a sur la terre avec l'empire éternel que Dieu a sur le monde ; on le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité, et on l'invite à faire part aux fidèles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de visions, de songes célestes où Jésus-Christ s'est manifesté à ses regards, et de beaucoup d'autres mystères inconnus à tout le monde, excepté à lui, et qui restent déposés dans sa mémoire impériale comme dans un trésor ; enfin, on le loue, on le trompe, on l'instruit ; et le zèle adroit, mêlant le style de la chaire et celui de la cour, lui prodigue à la fois les flatteries et les leçons.

Les vers furent employés comme la prose, à lui rendre hommage, mais avec moins de succès encore. Optatien Porphyre, qui n'était point du tout Porphyre le philosophe, mais un poëte obscur et très-digne de l'être, composa en l'honneur de ce prince, qui l'avait exilé, un long panégyrique en vers qui ne valait rien, et qui, en conséquence, fut très-bien payé. Avant Constantin, Alexandre et vingt autres princes en avaient fait autant. Cela est juste ; c'est la médiocrité qui a besoin de récompense ; mais on suppose que le génie, qui a le sentiment de ses forces, se suffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince arabe, qui, ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes adressés à sa hautesse, donna d'abord au poëte vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, et lui en donna ensuite quarante pour qu'il n'en fît plus : le panégyriste de Constantin méritait d'être aussi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien.

Après tant de noms obscurs d'écrivains faibles et presque inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre, c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par faiblesse, veut tout connaître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône ;

l'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées ; le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est, d'un côté, entre le caractère, les principes, le gouvernement d'un prince, et de l'autre, son imagination, son style et la manière de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente ; on aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite ; mais remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'était beaucoup moins chez les anciens. A Rome, un grand nombre d'empereurs avaient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron sur la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très-bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poëmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivait avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poésie comme à la musique. Adrien, poëte, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier orateur de son siècle. Marc-Aurèle, philosophe comme Epictète, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son règne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avait dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avaient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres ; et l'un d'eux, avant de régner, avait publié un poëme de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin. Balbin, élu par le sénat, et massacré par les troupes, réussit dans la poésie et l'éloquence. Gallien, qui fut à la fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et des bons mots, avait le talent de bien écrire, et fit des vers pleins de volupté et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifiait de descendre de l'historien de ce nom, et ne passait pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien, comme orateur ; et un seul homme dans l'empire (1) lui disputait le prix de la poésie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur et orateur sacré. Il composa et prêcha plusieurs sermons : et l'on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé : *Discours à l'assemblée des Saints ;* sermon composé et prêché à Byzance, pour la fête de Pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avaient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance, en Europe, un titre de noblesse, et a défendu aux hommes qui

(1) Némésien.

ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser et d'écrire; opinion introduite par les sauvages du nord qui ne savaient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savaient qu'opprimer, combattre et chasser; opinion bien digne en effet de ces deux époques, et qui, au bout de quatorze siècles, n'est pas encore éteinte, et subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'était pas encore née sur la terre. Julien, dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même temps philosophe, orateur, écrivain satirique et plaisant; et il paraît tour à tour, dans ses ouvrages, l'élève de Platon, de Démosthène et de Lucien. Ses satires sont plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite; mais on est fâché d'en trouver deux consacrés à Constance, prince soupçonneux et lâche, timide et cruel, qui, mêlant la superstition à la fureur, d'un côté protégeait les Ariens et persécutait les catholiques, de l'autre massacrait ses généraux et fit égorger presque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Jusqu'au moment où ce prince monta sur le trône, il fut presque toujours en danger; et peut-être ne conserva-t-il sa vie, qu'en flattant son tyran. Les panégyriques, d'ailleurs, étaient l'esprit de ce temps-là, comme les satires et les chansons ont été en usage chez d'autres peuples. Enfin, ceux de Julien ont été beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la bassesse : souvent aux éloges il mêle des vérités utiles; et telle est la malheureuse faiblesse de l'orgueil et du pouvoir, que pour instruire les hommes puissans, il faut les louer, et qu'on est presque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un mensonge.

Ces deux panégyriques offrent plusieurs endroits qui méritent d'être cités. Tel est, dans le premier, un morceau sur l'éducation des princes, où Julien parle de la nécessité de former leur corps avec leur âme. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affaiblit à la fois l'un et l'autre; détruit le ressort de l'âme, en énervant la volonté; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces; prépare la crainte avant le danger, et la faiblesse dans le malheur.

Tel est un autre endroit sur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action; de familiariser et ses yeux et son âme avec les périls, les combats, les peuples et les armées; de lui faire connaître par lui-même, dans son empire, la situation des lieux, l'étendue des pays, la puissance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richesse. C'est ainsi, dit-il, en parlant de Constance, qu'il apprenait à commander, mais en même temps il apprenait aussi à

obéir ; et il obéissait à ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la nature et la loi.

Il y a eu des pays où ceux qui devaient gouverner recevaient à peu près la même éducation que le reste des citoyens. Quoi de plus insensé, dit-il ! on exige, de ceux qui commandent, la plus haute vertu, et l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reste des hommes ! Pour être prince, il faudrait commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau sur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de faiblesse, et craignant tout parce qu'ils n'étaient rien, ne pardonnaient à leurs sujets ni la naissance, ni le mérite ; auprès de qui, dit-il, la vertu était un crime, comme le parricide et la révolte ; prompts à abattre tout ce qui s'élevait, et à détruire tout ce qui était grand.

Le second panégyrique a, dans le dessein, quelque chose de bizarre : Julien veut y prouver que son héros est égal aux plus fameux héros d'Homère ; à Achille, Diomède et Patrocle, pour la valeur ; à Ulysse, pour la politique ; à Nestor, pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on saura qu'Homère jouait un très-grand rôle dans tous les discours de ce temps-là. Ce poëte, que quelques hommes ont trouvé ridicule, et que des milliers d'hommes ont trouvé sublime ; qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admirait avec fanatisme ; et qui a fait des partis et des sectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnait alors sur la poésie et l'éloquence, comme Platon sur la philosophie. On ne pouvait être orateur sans citer l'Iliade. C'est une chose remarquable en philosophie, en éloquence, et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque siècle a le sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa raison, et fatigué d'être libre. Il a besoin qu'on le gouverne et l'asservisse. S'il ne trouve pas un homme, dans son siècle, digne de lui commander, il va demander un maître aux siècles passés : il lui dit, règne sur moi : et aussitôt se prosterne et se courbe aux pieds de sa statue. Bientôt il n'ose plus le regarder qu'avec un respect idolâtre. Ce maître devient le tyran de sa pensée et le législateur de son goût ; ce maître lui dicte ses opinions, et jusqu'aux mots dont il doit se servir. L'homme, dans cet état, ressemble à un enfant timide, qui n'ose faire un pas sans les lisières qui le soutiennent. Il pense, il sent, il respire dans un autre ; il est d'autant plus fier qu'il est plus asservi, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution amène un autre empire et d'autres esclaves. C'était alors le règne d'Homère. Il fallait, pour être grand, ressembler aux héros qu'Homère avait peints. Il fallait, pour avoir raison, approcher au moins de ce qu'Homère

avait pensé. Ainsi, dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on n'écrivait rien où Homère ne fût loué, commenté et cité. Julien paya, comme les autres, ce tribut au goût de son siècle, et dans ce panégyrique surtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, et où l'orateur, sans citations, sans idées étrangères, ne marche appuyé que sur lui-même; et il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le connaître. Il a droit de nous intéresser, et comme roulant sur un objet utile, et comme un monument historique, qui peint également et l'esprit et l'âme de l'orateur (1).

« La première qualité d'un prince, dit Julien, est le respect » pour les dieux, et l'attention à maintenir leur culte dans son » empire. Après les dieux, il honore les parens dont il tient la » vie; et quand ils ne sont plus, sa reconnaissance et son respect » honorent encore leurs cendres. S'il a des frères, il les chérit; » et tous les liens formés par la nature lui sont sacrés. Accessible » aux étrangers, sensible aux prières de ceux qui l'emploient, » jaloux de plaire aux meilleurs citoyens, juste avec tous, il » s'occupe également de tous les intérêts. Il dédaigne les richesses » qui ne sont que de l'or; les siennes sont des amis qui l'aiment » sans feinte, et qui le servent sans le flatter.

» Né avec du courage, il hait la guerre; mais si ou le hasard » ou les vices des hommes la font naître, il sait combattre. Alors » son activité égale sa valeur : il ne s'arrête que quand ses ennemis » sont vaincus; mais l'instant de la victoire est celui de la clé- » mence. Il regarde comme un crime d'ôter la vie à qui ne résiste » plus. Dans les combats, il veut la plus grande part aux périls » et aux travaux; après le succès, il partage entre tous le fruit » de ses périls et de son sang. Il aime également et les citoyens » et les soldats. Les citoyens sont pour lui le troupeau dont il est » le pasteur, mais il regarde les soldats comme ces animaux fiers » et dociles, dont la fonction est d'écarter le danger. Ils ne doi- » vent donc pas eux-mêmes être les ravisseurs et les meurtriers » du troupeau qu'ils défendent. Le prince, en exerçant leur cou- » rage, l'assujétit au frein. Il ne les laisse pas s'endormir dans un » lâche repos; alors, ceux qui sont chargés de défendre, auraient » eux-mêmes besoin de défenseurs. Il ne les laisse pas non plus » s'élever avec audace contre leurs chefs; la discipline dans la » guerre est pour lui le gage des succès. Il endurcit ses troupes

(1) J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, et que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

» aux fatigues, mais ce n'est ni par de vains discours, ni par des » châtimens : sa loi est son exemple. C'est en bravant la mollesse, » en s'abstenant des plaisirs, en dédaignant les trésors, en se » livrant peu au sommeil, en fuyant l'inaction, qu'il prétend » commander; en effet, à quoi sert un prince dont la vie n'est » qu'un sommeil?

» Défenseur de l'État au dehors, au dedans il sait le rendre » heureux. Il réprime les séditions, le luxe, l'intérêt avide, » source des crimes; ou il empêche tous ces maux de naître, ou » il les étouffe dès leur berceau. Il saura qu'un citoyen a violé » une loi, comme il sait, à la guerre, qu'un ennemi a forcé les » retranchemens.

» Le protecteur des lois est législateur, s'il a besoin de l'être. » Il ne permettra pas plus qu'à des lois utiles et saintes, on » joigne une mauvaise loi, qu'il ne permettrait qu'on mît un » esclave au rang de ses enfans. En vain ses parens, ses amis et ses » proches lui demanderaient d'immoler la loi à leurs intérêts; » l'Etat est sa première famille. Violer la loi serait pour lui un » sacrilége, comme lorsqu'un ravisseur enlève un trésor sacré; » car la loi est un dépôt céleste; elle est une émanation de Dieu.

» Toujours gouverné par l'équité, il récompense l'homme ver- » tueux, il tâche de guérir le méchant. Parmi les coupables, il » en est qui peuvent se réconcilier avec la vertu et les lois : le » prince peut les juger. Il en est d'autres qui n'ont plus l'espérance » de redevenir justes, et que la loi condamne, pour leur épar- » gner de nouveaux crimes : il évitera de les condamner lui-même; » jamais la bouche du souverain ne s'ouvrira pour prononcer une » peine de mort. Que si les besoins de la patrie exigent qu'il fasse » des lois pour la punition des crimes, il ne souffrira point que » les peines aient un caractère atroce, ni rien d'humiliant pour » la dignité de l'homme. Qu'il imite l'Etre suprême dont il est le » ministre : Dieu est le créateur du bien; jamais cet être juste » et bienfaisant n'a créé le mal.

» Ainsi que Dieu a des génies qui exécutent ses ordres dans » l'univers, le prince a des hommes qui commandent sous lui » dans ses Etats. Qu'il confie à chacun la place qui convient à son » caractère; les emplois militaires à l'âme forte et au courage » mêlé de prudence; les magistratures, à la justice tempérée par » l'humanité; les premières places de l'empire, à ceux dont le » mérite, composé des deux autres, unit la vigueur du caractère » aux vertus. Mais le choix est dangereux : la méchanceté adroite » sait tromper; et de tous les maux qu'elle fait, le plus funeste » c'est qu'elle prend le masque des vertus, et abuse ainsi ou l'igno- » rance qui ne voit pas, ou la précipitation qui ne se donne pas

» le temps de voir. Le prince, dans le choix des hommes, doit » échapper à tous ces piéges.... (1).

» Voilà pour ce qui concerne les magistrats et les lois; ensuite » les regards du prince se fixeront sur le commun des citoyens. » Sous lui le peuple des villes, heureux sans insolence, s'accou- » tumera à vivre dans l'abondance sans orgueil; le peuple des » campagnes, en cultivant ses champs, fournira le nécessaire à » ceux qui, le fer à la main, défendent ses moissons. Tous, à » l'abri de l'ennemi domestique et étranger, vivront dans une » paix profonde, adorant leur souverain, qui est pour eux l'au- » teur de tant de biens, remerciant les dieux, et invoquant sur » lui les faveurs célestes. Les dieux écoutent les vœux des nations, » parce qu'ils ne sont dictés ni par le mensonge, ni par la flat- » terie, mais par la vérité. Ils comblent le prince de tout ce qu'ils » peuvent accorder à l'homme; et quand sa carrière est finie, » alors ils l'appellent pour habiter avec eux dans les palais cé- » lestes; il monte, et sa gloire reste sur la terre. »

Il me semble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens qui vaillent celui-là pour la raison, la justesse et la vérité. Julien, en traçant ce que devait être un prince, annonce ce qu'il voulait être lui-même. On voit qu'avant de monter sur le trône, il avait médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état, et ce magnifique portrait des devoirs d'un souverain était en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutait, et un engagement que le nouveau César prenait avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisième, qui est un monument de reconnaissance et de vertu; il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siècle, aima les sciences, non par ostentation, mais par goût. Il paraît qu'à la philosophie de l'esprit, elle joignait celle de l'âme, et qu'elle fut à la fois sensible et grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, et le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en était que plus exposé au danger, dans une cour où la faiblesse barbare s'effrayait des talens, et où le meurtre était toujours près des soupçons. Eusébie, qui avait commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir: elle enchaîna les fureurs de Constance; et malgré sa renommée, le nouveau César échappa aux assassins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le sentiment qui le lui inspire. « Les » bienfaits, dit-il, pour une âme généreuse, sont une dette, et » le premier devoir est de s'acquitter. L'ingratitude n'est pas » seulement le vice de celui qui outrage son bienfaiteur: ceux

(1) Tous ces détails sont trop longs dans l'original, je n'ai présenté ici que le fond des idées.

» même qui gardent le silence et qui oublient, sont coupables. » Le premier crime est rare : mais on ne trouve que trop souvent » des hommes dont le silence ingrat cache et dissimule les bienfaits. Ils se taisent, disent-ils, pour ne point paraître adulateurs ; ah ! c'est bien plutôt un secret orgueil qui les révolte. » Faibles et lâches envers leurs bienfaiteurs, ces mêmes hommes » sont fiers et ardens avec leurs ennemis ; leur reconnaissance est » glacée, leur haine est implacable. »

Par le peu que j'ai cité, il est facile de connaître le ton et le mérite de Julien, dans ses éloges ; on doit les estimer par certaines vérités de détail, et des idées philosophiques qui sont de tous les pays et de tous les temps : mais il faut en convenir, le fond intéresse peu. Que nous font aujourd'hui Eusébie et Constance ? tant qu'un prince est vivant, tous les regards sont fixés sur lui ; son rang, les hommages qu'il reçoit, les espérances et les craintes d'un peuple, la pompe et l'appareil qui l'entourent, en font une espèce de colosse qui remplit tout : mais à sa mort, il reprend sa grandeur naturelle ; ensuite il disparaît à mesure qu'il se recule et qu'il s'enfonce dans les siècles. Il ne reste alors que ces traits distinctifs, que la renommée saisit quand il y en a ; quand il n'y en a point, il ne reste plus rien ; et que deviennent alors les panégyriques ? quand la statue est brisée, à quoi sert l'inscription ? Philosophe, orateur, qui que tu sois, veux-tu vivre ; traite des sujets, qui, à deux mille lieues de toi, et dans deux mille ans, intéressent encore ! n'écris pas pour un homme, mais pour les hommes : attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain : alors la postérité reconnaissante démêlera tes écrits dans les bibliothèques ; alors ton buste sera honoré et peut-être baigné de larmes chez des peuples qui ne t'auront jamais vu, et ton génie, toujours utile, selon la belle expression d'un de nos poëtes, sera contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain et panégyriste, voyons-le maintenant comme empereur, et objet lui-même des panégyriques de son siècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, est ce Libanius, né à Antioche, et regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Asie. Ce fut lui qui servit de modèle à Julien. On avait défendu à ce jeune prince de le voir, et il se faisait apporter

en secret tous ses discours, qu'il achetait à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le style; mais dans la suite, il y ajouta ces grâces piquantes que donne la cour, et ces beautés mâles que donne la philosophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avait été le disciple en secret. Il paraît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres et de cette espèce de gloire qui est indépendante de la fortune et des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'est-à-dire avoir une des premières places des la cour, il aima mieux rester orateur et homme de lettres. C'est un exemple à proposer à ceux qui avilissent les talens par l'intrigue, et briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit par l'histoire qu'il soutint toujours le même caractère. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avait fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens. Comme il mettait dans son discours cet accent fier et vigoureux de la liberté et du courage, un homme pour qui apparemment cet accent-là était nouveau, lui dit: « Orateur, tu es bien près du fleuve Oronte, pour parler si hardiment. » Libanius le regarda, et lui dit: « Courtisan, la » menace que tu me fais ne peut que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre; » et il continua. Julien, qui avait témoigné d'abord beaucoup d'empressement à le voir, parut dans la suite le négliger. Libanius ne se montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, et fut étonné qu'il ne vînt pas à lui. Les princes et tous ceux qui, sans être princes, ont ou croient avoir quelque supériorité sur les autres, sont sujets à porter le despotisme jusque dans l'amitié; ils exigent beaucoup et donnent peu. Libanius avait cette sensibilité fière qui veut qu'il n'y ait plus de rang où est l'amitié, qui en calcule tous les devoirs, parce qu'elle les trouve tous dans son cœur, que l'inégalité révolte, que les remarques d'indifférence blessent, qui ne se plaint pas, ou ne se plaint qu'une fois, mais qui emportant dans son cœur l'amitié outragée, se tait et se retire. Julien le sentit, et revint à lui; quoiqu'empereur, il fit les premières démarches. Comme ils s'estimaient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de Julien, sans être appelé. Il avait lui-même exigé cette condition; car on en peut faire avec ses amis, quand l'inégalité des rangs pourrait changer en servitude les hommages libres de l'amitié.

Plusieurs ouvrages de Libanius se sont perdus, mais il nous en reste encore une partie. De ce nombre sont ses éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Constan-

tin et Constant, deux en l'honneur de Julien pendant sa vie, et deux après sa mort. En 363 il fut choisi par cet empereur pour faire le panégyrique d'étiquette. Julien y assista, et applaudit à l'orateur avec transport, oubliant que c'était lui-même qu'on louait. C'est ainsi qu'on a vu un poëte célèbre dont on représentait une pièce, mêler ses acclamations aux cris du public, oubliant également et le théâtre, et les spectateurs, et lui-même. Je sais que ces sortes d'actions sont extraordinaires et doivent le paraître ; mais la nature passionnée a son prix, comme la nature réfléchie ; et les hommes peut-être les plus estimables ne sont pas ceux qui règlent froidement et sensément tous les mouvemens de leur âme, qui avant de sentir ont le loisir de regarder autour d'eux, et se souviennent toujours à temps qu'ils ont besoin d'être modestes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être sages, et qu'ils laissent à d'autres l'espérance d'être grands.

Il faut avouer que les discours de Libanius n'exciteraient pas le même enthousiasme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fière et libre de l'éloquence, et annonce plus de lecture que de génie ; ce sont là les défauts du siècle plus que de l'orateur : mais il en a d'autres qui lui sont personnels. Son style a quelquefois de l'affectation et de la recherche. Photius lui reproche de laisser trop apercevoir dans ses discours l'empreinte du travail, et d'avoir éteint, par un désir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles et brillantes que lui donnait la nature lorsqu'il parlait sur-le-champ. On lui a reproché aussi de l'obscurité ; il faut en convenir, ce n'est pas celle de quelques grands écrivains comme Tacite, qui voyant à une grande profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées en peu d'espace, fatiguent la faiblesse des hommes ordinaires, et que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'insuffisance des siennes. Libanius ne fut pas assez heureux pour avoir ce tort dans ses ouvrages. Ce n'est pas non plus celle de Perse, qui, placé sous Néron, voulut, en disant la vérité, échapper au tyran. Libanius, sous un gouvernement plus juste, put parler impunément des vertus et des crimes. Son obscurité n'était qu'un défaut, sans avoir rien de piquant ; elle tenait seulement à un embarras de style.

A l'égard de son éloquence, elle a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il était prodigieusement nourri de la lecture des poëtes. Leurs idées, leurs images lui sont familières. Presque à chaque page on rencontre des traits de la mythologie ancienne,

et souvent son style même tient plus du coloris du poëte que de l'orateur.

Le premier discours qu'il prononça à la mort de Julien ressemble moins à une harangue qu'à une espèce de chant funèbre ; le second offre des beautés d'un autre genre. L'indignation que le vice donne aux âmes dignes d'éprouver ce sentiment affermit quelquefois son style, et lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel est un morceau sur quelques abus de détail que réforma Julien en montant sur le trône. « Après avoir réglé, dit » l'orateur, les objets les plus importans de l'administration et » de l'empire, il jeta les yeux sur l'intérieur du palais ; il aperçut » une multitude innombrable de gens inutiles, esclaves et instru- » mens du luxe, cuisiniers, échansons, eunuques, entassés par » milliers, semblables aux essaims dévorans de frêlons, ou à ces » mouches innombrables que la chaleur du printemps rassemble » sous les toits des pasteurs ; cette classe d'hommes dont l'oisiveté » s'engraissait aux dépens du prince, ne lui parut qu'onéreuse » sans être utile, et fut aussitôt chassée du palais ; il chassa en » même temps un foule énorme de gens de plume, tyrans do- » mestiques qui, abusant du crédit de leur place, prétendaient » s'asservir les premières dignités de l'Etat : on ne pouvait plus » ni habiter près d'eux, ni leur parler impunément. Avides de » terres, de jardins, de chevaux, d'esclaves, ils volaient, pil- » laient, forçaient de vendre ; les uns ne daignaient pas mettre » un prix à l'objet de leurs rapines, d'autres le mettaient au- » dessous de la valeur ; ceux-ci différaient de payer de jour en » jour ; ceux-là après avoir dépouillé l'orphelin, comptaient pour » paiement tout le mal qu'ils ne lui faisaient pas.... C'est par ces » voies qu'ils rendaient pauvres les citoyens riches, et qu'eux- » mêmes devenaient riches, de pauvres qu'ils étaient. Ainsi, » multipliant leur fortune par la misère des autres, ils étendaient » leur insatiable avidité aux bornes de la terre, demandant, au » nom et sous l'autorité du prince, tout ce qui flattait leurs désirs, » sans qu'il fût jamais permis de refuser ; les villes les plus an- » ciennes étaient dépouillées ; des monumens qui avaient échappé » au ravage des siècles, étaient conduits à travers les mers pour » embellir les palais destinés à des fils d'artisans, et leur faire des » habitations plus belles que celles des rois : ces oppresseurs en » avaient d'autres sous eux qui les imitaient ; l'esclave avait son » ambition comme le maître ; à son exemple, il outrageait, » tourmentait, dépouillait, chargeait de fers, et pour s'en- » richir, reversait sur d'autres le despotisme que son maître » exerçait sur lui. Le croirait-on ? les trésors ne leur suffisaient

» pas ; ils avaient l'audace de s'indigner s'ils ne partageaient point » la considération attachée à la dignité, croyant voiler ainsi leur » servitude... L'empereur chassa du palais ces animaux dévorans, » ces monstres à cent têtes, et voulut qu'ils regardassent comme » une grâce la vie qu'il leur laissait. »

Il était difficile, sans doute, de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Byzance, cette chaîne de brigandage et d'oppression, et l'abus du crédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paraissant en approcher, imprimaient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitaient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours, qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, et un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même. « O toi, dit l'orateur, élève et disciple de ces êtres qui occupent » le milieu entre la Divinité et l'homme ; toi dont la tombe » n'occupe qu'une petite portion de terre, mais qui par ta gloire » remplis le monde ; toi qui en commençant ta carrière, as sur- » passé tous les grands hommes qui ne sont pas Romains, qui en » la finissant, as surpassé ceux même de Rome ; toi que les » pères regrettent plus que leurs propres enfans, et que les en- » fans regrettent plus que leurs pères ; toi qui as exécuté de » grandes choses, mais qui devais en exécuter encore de plus » grandes ; toi qui foulais aux pieds tous les genres de voluptés, » excepté celles qui naissent du charme inexprimable de la phi- » losophie, protecteur et ami des dieux de l'empire ; ô prince ! » reçois ce dernier hommage d'une éloquence faible, mais à » laquelle, pendant que tu vécus, tu daignas mettre quelque » prix. »

Libanius n'est pas le seul orateur de son siècle qui ait fait l'éloge de Julien ; Celsus, qui avait été son ami, son condisciple et son rival, lorsqu'ils étudiaient ensemble dans Athènes, prononça un panégyrique en son honneur, quand son ami fut sur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obscurité, pouvait être précieux ; le souvenir des études de leur jeunesse et cette heureuse époque où l'âme, encore neuve et presque sans passions, commence à s'ouvrir au plaisir de sentir et de connaître, devait répandre un intérêt doux sur cet ouvrage ; mais nous ne l'avons plus, et nous n'en pouvons juger ; nous savons seulement qu'il était écrit en grec. La langue

d'Homère et de Platon commençait à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Césars, quoiqu'altérée, se conservait toujours, et ces empereurs daces, pannoniens et barbares, qui, du fond de la Thrace et des bords de la mer Noire, commandaient au monde, étaient loués quelquefois dans la langue des Scipions.

Il nous reste encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien; on y trouve de la noblesse dans les sentimens, quelques belles idées, et des défauts de goût. Il est de l'an 362. Pour connaître l'esprit des différens siècles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint, par ses talens, aux premières dignités; il occupa long-temps avec distinction le rang de sénateur; et quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant général des finances de l'empire. « Vous cherchiez, dit-il à l'empereur, un homme qui » eût assez d'élévation pour savoir dédaigner les richesses, assez » de courage pour savoir déplaire, assez de fermeté pour braver » la haine; vous avez cru trouver ces qualités en moi, et vous » m'avez choisi dans un temps où les provinces épuisées par les » pillages des barbares et par des brigandages non moins funestes » que honteux, imploraient votre secours. » Le même empereur le fit ensuite préfet des gardes prétoriennes, et lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin, nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça aussi un panégyrique pour remercier son bienfaiteur et son prince; mais il y a bien plus de distance entre les deux orateurs qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il serait curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a personne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal que de Julien. L'esprit de parti lui a élevé des statues, le zèle religieux les a brisées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable et comme le plus grand des hommes. Tâchons d'écarter, s'il se peut, l'éloge et la satire; et sans un faux enthousiasme, comme sans injustice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion, voyons du moins ce qu'il fut comme prince; en détestant son crime, discutons ses vertus: l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ses erreurs.

On sait qu'il eut l'éducation la plus austère. Il apprit, dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaisirs, à se former et à commander aux hommes; il est vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son père et de ses frères, leur assassin sur le trône, l'avertissaient d'être simple et modeste; mais aussi, environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractère; on le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre

ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nourriture la plus grossière; souvent il la prenait debout, souvent se la refusait, dormait peu, n'avait d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, et passait une partie des nuits ou dans son cabinet, ou sous sa tente, occupé au travail et à l'étude. Enfin, sous la pourpre, il eut les maximes et mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont là plutôt des vertus d'un cénobite que d'un prince; on se trompe; on ne pense point assez combien, dans celui qui gouverne, cette vie austère retranche de passions, de besoins, combien elle ajoute au temps, combien elle laisse au peuple, combien elle diminue les moyens de corruption et de faiblesse, combien, par l'habitude de se vaincre, elle élève l'âme.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est que, dur pour lui même, il n'en fut pas moins compatissant pour les autres; en rendant la justice, il tempéra, par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On sait qu'à l'humanité de détail qui soulage dans le moment le malheureux qui souffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, substitue les grandes vues à la pitié, et sans le secours de cette sensibilité d'organes qui est aussi souvent une faiblesse qu'une vertu, sait faire un bien même éloigné, et s'attendrir sur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainsi, il s'occupa du soulagement des peuples; mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits sur le trône, purent être humains impunément : Julien, long-temps César, assujéti dans son pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avait créé par besoin et le haïssait par faiblesse, qui lui eût permis de faire le mal pour se déshonorer, et craignait qu'il ne fît le bien, qui, tout à la fois barbare et lâche, désirait que les peuples fussent malheureux, pour que le nouveau César fût moins redoutable; Julien, environné dans les Gaules, des ministres de cette cour, qui étaient moins ses officiers que ses ennemis, et déployaient contre lui cette audace qui donne à des tyrans subalternes le secret de la cour, et l'orgueil d'être instrumens et complices de la volonté du maître; Julien enfin, traversé en tout par ces hommes qui s'enrichissent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus et à soulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, et où le soldat féroce et avare vendait son obéissance à prix d'or, il sut résister à l'avidité des troupes.

On conspira contre lui, et il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il soumit à la loi un pouvoir qui, par la force secrète de la nature et des choses, ne tend que trop sou-

vent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en personne; comme lui, il combattit en soldat. Enfin, en mourant, il témoigna la plus grande fermeté et le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, et que ses actions consolent de la brièveté de sa vie (1).

On voit, par toute la vie de Julien et par quelques uns de ses ouvrages, que sa grande ambition était de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui; ils furent tous deux philosophes, mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avait plus de profondeur, celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un semblait née avec lui. Elle était devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle était calme, et n'avait pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre semblait moins un sentiment qu'un système; elle était plus ardente que soutenue; elle tenait à ses lectures, et avait besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissait et pensait d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes; il imitait. Un autre caractère du grand homme lui manqua, c'est cette vertu qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvemens, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort; en cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur était simple, son caractère ne l'était pas; ses discours, ses actions avaient de l'appareil et semblaient avertir qu'il était grand; suivez-le, sa passion pour la gloire perce partout; il lui faut un théâtre et des battemens de mains; il s'indigne quand on les refuse; il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui commandait à cent mille hommes, mais il se venge; il court à la renommée, il l'appelle; il flatte

(1) Voici ses dernières paroles telles qu'on les trouve partout: « Mes amis, » la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté; je le lui rends avec la joie » d'un débiteur qui s'acquitte. L'âme n'est heureuse que lorsqu'elle redevient » libre; et pour les gens de bien, souvent la mort est une récompense. Je la » reçois comme une grâce. Si j'avais vécu plus long-temps, j'aurais peut-être » fait quelque action indigne de moi. Aujourd'hui je meurs sans remords, » parce que j'ai vécu sans crime. J'ai gouverné les provinces avec douceur. J'ai » détesté la puissance arbitraire. Je n'ai fait la guerre que pour obéir à la » patrie. Je remercie le Dieu éternel. Ce serait être également lâche, et de » vouloir mourir quand il faut vivre, et de regretter la vie quand il est temps » de mourir. »

pour être flatté : il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre (1).

Son caractère ardent est souvent inégal ; souvent il voit le but, l'atteint et le passe ; enfin, il eut dans ses idées plus d'impétuosité que de règle, et, dans plusieurs de ses sentimens, plus de grandeur que de sagesse.

Son changement de religion est un des grands problèmes de l'histoire. Ce changement fut-il l'effet de la persuasion ou de la politique ? Pour résoudre ce problème, jetons un coup-d'œil sur son siècle ; nous reviendrons ensuite à Julien, et la question sera peut-être aisée à résoudre.

On sait que dans l'Europe et l'Asie ensemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les esprits qu'il y en avait alors ; les progrès du christianisme, et le choc de ceux qui combattaient pour la religion de l'empire, avaient donné cette secousse. C'était là le grand objet de toutes les nations ; et il se mêlait tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre et aux fureurs politiques. Le paganisme, trop faible, avait appelé la philosophie à son secours ; et la philosophie, sentant qu'il fallait réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avait presque formé un nouveau.

On s'attacha surtout à imiter plusieurs des caractères du christianisme. Aux idées pures et spirituelles d'un dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité ; à un dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon ; aux anges et aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme ; à l'idée d'un dieu médiateur, la médiation des génies célestes ; aux prophéties et aux miracles, la théurgie, qui, à force de sacrifices et de cérémonies secrètes, prétendait dévoiler l'avenir, et opérer aussi des prodiges ; enfin, à la vie austère des chrétiens, des pratiques à peu près semblables, et des préceptes d'abstinence et de jeûnes pour se détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainsi, l'erreur se rapprochait de la vérité pour la mieux combattre ; mais, dans cette agitation universelle, ce qui dominait le plus, c'était la fureur de connaître ce qui n'était point encore, et de franchir les bornes que la nature a posées aux connaissances comme au pouvoir de l'homme. Cette disposition était l'effet naturel de la fermentation des esprits, des

(1) La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-estimable, plein de connaissances, de vues et d'esprit, qui a paru depuis peu, et qui est intitulé : *de la Félicité publique*. Comme il y avait déjà plus de trois ans que mon ouvrage était écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère ressemblance, devoir rien changer à cet endroit.

malheurs des peuples, des grands intérêts politiques et religieux; enfin de ce système des génies, imaginé ou puisé chez les Chaldéens par Platon, et renouvelé alors avec le plus grand succès. Telle était la situation des esprits, lorsque Julien parut.

Nous savons par l'histoire quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri jour et nuit de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connaissances; né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire; ayant de plus une âme ardente, et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs, accoutumé dès son enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et, dans le fond de son cœur, rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition et la crainte, inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir; ses goûts, son imagination, son âme, les malheurs de sa famille, les siens, tout semblait le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la suite.

On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnait alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. Son hymne au *Soleil Roi* est une hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un si grand rôle dans Platon.

On ne peut presque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en songe et dans les Gaules, lorsqu'il délibérait s'il accepterait le trône; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditait sous sa tente. Alors le génie de l'empire lui parut triste et désolé, et la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ses amis.

Enfin, quand on le voudrait, il serait également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassait tout, il se livrait à tout. On le voit; l'idée que la divinité pouvait se communiquer à l'homme, idée si analogue d'ailleurs à son siècle et aux idées générales qui occupaient alors l'univers, tourmentait et agitait son esprit. On a beau dire, je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle, et n'a pas surtout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt, qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux sacrifices, dans les fêtes et les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instans, et dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien? qu'il fut beaucoup plus philosophe

dans son gouvernement et sa conduite que dans ses idées; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchait à chaque instant une foule de petites révélations de détail; que, fixé sur la morale par ses principes, il avait, sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avait été élevé; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, faible et petit dans ses temples et dans ses mystères; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer; que, malgré ses défauts, car il en eut plusieurs, les païens durent l'admirer, les chrétiens durent le plaindre; et que, dans tout pays où la religion, cette grande base de la société et de la paix publique, sera affermie; ses talens et ses vertus se trouvant séparés de ses erreurs, les peuples et les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui ressemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs.

Presque tous les écrivains d'un pays et d'un siècle, poëtes, orateurs, philosophes même, sont entraînés et formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainsi dire, le même cachet à toutes les âmes. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, et souvent la même manière de les rendre. Tous se ressemblent. Des milliers d'hommes ne forment qu'un seul homme. Cependant, pour rompre cette ennuyeuse et vile uniformité, il paraît quelquefois, sur la terre, des êtres uniques et qui ne tiennent à rien. En bien, en mal, ils ont un caractère; ils sont eux. Ils passent à travers leur siècle, sans rien emprunter de sa couleur. Jetés hors des routes communes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature et l'observe, cherche, dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, et ne le trouve pas. Tels, dans leur siècle et leur pays, ont été, parmi les historiens, Tacite; parmi les moralistes, Montaigne; parmi les philosophes, Bacon; parmi les poëtes, Corneille; et, à la fin

du règne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit, qui n'était qu'à lui, a été si critiqué et si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut, dans Constantinople, un orateur, que six empereurs honorèrent successivement; qui, panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer; et qui, malgré ses imperfections et ses défauts, eut un caractère fort supérieur à l'esprit général de son temps; c'est le philosophe Thémiste. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'est là que, sous un maître habile, il étudia la philosophie et l'éloquence. Ainsi, c'est au pied du Caucase, et dans l'ancienne patrie de Médée, que se forma l'orateur qui devait un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité presque tous les climats. Tout change. Ce pays, qui fait partie de la Géorgie, et qui instruisait autrefois des philosophes, n'est plus célèbre aujourd'hui que par la beauté de ses femmes, qu'il envoie aux sérails de Constantinople et d'Ispahan. Thémiste, encore jeune, composa des commentaires sur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant sur les idées d'un autre. Sa réputation se répandit bientôt dans l'Asie, et de l'Asie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer; mais Rome n'était plus que la seconde ville du monde. Il retourna à Byzance. Les philosophes voyageaient pour venir l'entendre; les princes étaient curieux de le voir; et les oracles, dans les temples, lui rendaient les mêmes hommages qu'aux rois. Ils daignaient parler de lui.

Quand des talens sont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les persécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince est, pour ainsi dire, forcé par son siècle; la voix publique lui sert de loi; d'ailleurs il s'honore lui-même, et alors il n'y a presque que de l'orgueil à être juste. Ainsi Constance, quoique féroce et sans génie, éleva Thémiste au rang de sénateur. La lettre qu'il écrivit au sénat, est le plus beau monument de ce règne. « Un bienfait, dit-il, accordé à » l'homme vertueux, est un bienfait pour l'Etat. Instruit de la » grande réputation du philosophe Thémiste, j'ai cru qu'il était » digne de l'empereur et de vous de récompenser sa vertu, en » l'admettant dans ce conseil auguste : et je n'ai pas voulu seule- » ment honorer Thémiste, j'ai voulu aussi honorer le sénat, que » j'ai cru digne de posséder un si grand homme. Vous lui com- » muniquerez de votre dignité, et il répandra sur vous une partie » de son éclat. »

Peu de temps après, Constance lui fit élever une statue de

bronze. Julien le fit préfet de Constantinople. Valens voulut presque toujours l'avoir à sa cour, et se fit même accompagner par lui dans ses guerres contre les barbares. Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs; et ce dernier, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de sagesse et de grandeur. Tels étaient encore dans ces siècles, qui pourtant ne sont pas l'époque la plus brillante dans l'histoire de l'esprit humain, le respect et l'enthousiasme des princes pour les vrais philosophes. Il s'en faut beaucoup que notre Montesquieu, dont le nom est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes. Ils sont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avait point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connaître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai, dans tous, les idées éparses sur les philosophes et sur les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce » n'est que par intervalles et rarement, dit-il, que Dieu lance le » tonnerre; mais c'est tous les jours, et sur le monde entier, » qu'il verse sa lumière. On ne peut donc lui ressembler sans être » bienfaisant. Croit-on, dit-il à Valentinien et à Valens, croit- » on que ce soit en montant à cheval avec grâce, et en maniant » les armes avec adresse, qu'un prince puisse imiter cet être » sublime ? Ce n'est pas même par le courage, par la patience, » par la force ; ce n'est pas même par le mépris des voluptés; » aucunes de ces vertus de l'homme ne conviennent à Dieu : ces » vertus tiennent à des faiblesses. Ce qui nous élève, avilirait ce » grand être. Mais, ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'avoir » entre ses mains le bonheur des hommes, et de faire ce bonheur. » Princes, s'il nous arrive de vous donner le nom de dieu, c'est » pour vous faire souvenir de ce que vous devez être.

» Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce tyran, qui, voulant » persuader qu'il était dieu, se faisait élever des statues et des » temples ; et l'insensé ne pensait pas même à faire du bien aux » hommes. Si le prince veut un culte, au lieu de se faire con- » sacrer une statue d'or ou de bronze sur un autel, qu'il fasse » lui-même de son âme et le temple et l'autel, et, pour ainsi

» dire, le simulacre saint de la divinité; nous l'adorerons alors.
» Pour ressembler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper ses honneurs,
» il faut l'imiter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-il ailleurs, aura toutes
» les vertus; il domptera surtout la colère, mal sans bornes dans
» un pouvoir qui n'en a pas.

» Les tyrans, les pestes et les tremblemens de terre, sont
» faits pour détruire les hommes; les princes pour les conserver.

» *J'ai perdu un jour,* disait Titus, car je n'ai fait aujourd'hui
» de bien à personne. Que dites-vous, prince, s'écrie l'orateur?
» non, le jour où vous avez dit une parole qui doit être la leçon
» éternelle des rois, ne peut être un jour perdu. Jamais vous
» n'avez été plus grand, ni plus utile à la terre. »

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne sou-
» vent celui que la loi absoudrait, si elle pouvait prononcer: le
» juge alors est esclave. Il décide d'après les mots et la lettre,
» exerçant, pour ainsi dire, une injustice juste. Il n'en est pas de
» même du prince: il est la loi qui parle et qui respire, et non
» pas cette loi muette et sourde représentée par des caractères
» immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, nous étions accoutumés à
» voir l'or retourner du trésor public à ceux à qui on l'avait in-
» justement enlevé, mais nous venons de voir plus; nous avons
» vu des hommes menés par la loi aux portes de la mort, ra-
» menés à la vie par le prince; car de tous nos empereurs, tu es
» celui qui respecte le plus la loi; mais tu sais que par respect
» pour la loi-même, il faut quelquefois s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère: « Sous ton empire, nous connais-
» sons le tonneau du bien, d'où s'épanchent la félicité, la richesse
» et la vie. Il est près du trône, et ta main y puise sans cesse:
» mais nous ne voyons point celui des gémissemens, des larmes
» et du sang: il n'y en a point d'où se verse la terreur; ou si ce
» tonneau fatal existe, il est fermé de toutes parts. L'espérance
» est sortie et vole sur l'empire, les maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendait de la famille des Constantins; mais ce droit n'était rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avait été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice: l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avait pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devait avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on disait: faisons du bien

» à qui nous aime, et du mal à qui hait. Socrate a changé ce précepte, et a dit : faisons du bien à nos amis, et ne faisons point de mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes, de changer les âmes par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, dit-il, de déraciner » la haine et d'apprivoiser la fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devrait être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, dit » l'orateur, sans être libéral; mais la libéralité du prince ne » consiste pas à donner aux uns, sans accabler les autres. Celui » qui est si magnifique n'est pas loin d'être injuste; il prive des » milliers de pauvres du nécessaire, pour enrichir des riches, » c'est-à-dire pour verser quelques gouttes inutiles dans des fleuves. » Le prince donne d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur : « Avant toi, dit-il, les charges publiques » augmentaient tous les ans, chaque année ajoutait au poids de » l'année qui avait précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté cette » maladie de l'Etat. Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre dans » les finances de l'empire? c'est que tu avais gouverné ta maison » avant de gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'apprendre » d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs et de peines au labou- » reur; tu connais la hardiesse de l'exacteur, l'adresse du commis, » l'avarice du soldat. Instruit de ces détails, tu es monté sur le » trône; c'est pourquoi, comme si ce vaste empire n'était qu'une » famille, tu vois d'un coup d'œil quels sont tes revenus, quelles » sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste; les opérations » qui sont faciles, celles qui ne le sont pas. Seul de tous les » princes, tu n'as pas mis ceux qui manient les deniers de l'État » au-dessus de ceux qui le défendent. Celui qui préside aux » finances ne marche pas avec plus de pompe que celui qui com- » mande les armées. Chargé de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés » d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait découvrir et rendre » inutiles les profondeurs de cet art funeste et caché.... Non, dé- » sormais je ne craindrai pas les ennemis domestiques plus que les » barbares même. Je ne verrai plus la moisson enlevée de dessus » les sillons, avant même qu'elle entre chez le laboureur. D'im- » pitoyables créanciers ne veilleront plus sur les travaux du ven- » dangeur, et l'habitant des champs ne passera plus un hiver » triste et désolé auprès de ses greniers déserts. C'est alors que je » jouirai de la proie enlevée sur les barbares, quand le ravisseur

» domestique ne viendra plus faire sa proie de mon bien. Prince, » continue l'orateur, ma voix, dans ce moment, représente la » voix du monde entier. Tu nous as remis une partie des tributs, » et pour dédommagement nous te rendons un tribut de reconnais- » sance et de tendresse ; c'est le plus digne du prince. Au lieu » des moissons et des fruits de la terre qu'on nous arrachait, » reçois des fruits qui ne se flétriront pas ; ce sont ceux de la » gloire : c'est elle qui sans cesse renouvelle l'empire d'Auguste, » qui empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours ressuscite » Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs victoires, que leurs noms » fussent aussi célèbres, si, terribles aux barbares, ils n'eussent » été bienfaisans envers leurs sujets? etc. »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'Etat, aux ennemis mêmes de l'État. « Celui, dit-il à » Valens, qui dans la guerre poursuit avec acharnement, et » veut détruire, ne se montre que le roi d'une nation ; celui » qui, après avoir vaincu, pardonne, se montre le père et le sou- » verain de tous les hommes. Cyrus n'aimait que les Perses, » Auguste les Romains, Alexandre les Grecs ; aucun n'aimait les » hommes, aucun n'était vraiment roi. Pour l'être, il faut, comme » Dieu, n'exclure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa pro- » vince. »

Valens irrité refusait la paix aux barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je » fis voir au prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et non » en égorgeant les hommes, que l'on ressemble aux dieux. Quand » on a remporté la victoire sur des lions, des léopards et des » tigres, on compte tous ceux dont on a fait couler le sang dans » les forêts : quand on a vaincu des hommes, il faut compter » tous ceux qu'on a sauvés ; encore n'extermine-t-on pas entiè- » ment les bêtes féroces, on en laisse subsister la race dans les » déserts ; et une nation d'hommes, (qu'on les appelle barbares, » ils n'en sont pas moins des hommes) une nation toute entière, » soumise et tremblante à ses pieds ; il eût donc fallu l'exterminer » et la détruire? non. J'admire et j'appelle grand celui qui la » conserve. Le destructeur de Carthage fut nommé l'Africain. Un » autre s'appela Macédonien, parce qu'il avait fait de la Macé- » doine un vaste désert ; mais toi, prince, je veux que tu tires » ton nom de la nation que tu as sauvée ; ainsi nous nommons » les dieux, des pays qu'ils protègent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vaincre, et

» veillant sur lui-même, s'interdit tous les plaisirs qui pourraient
» l'énerver; et le prince qui est, pour ainsi dire, l'athlète de
» l'univers, ira-t-il se livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as
» ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la
» faute de ceux qui n'useront pas de ton âme pour tout ce qui est
» honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui dit-il, des princes qui prenaient grand
» soin de leur chevelure, mais qui ne comptaient pour rien des
» villes entières tombées en ruine. Ils s'occupaient de leur parure,
» et ils négligeaient l'univers; peut-être même avaient-ils grand
» soin de choisir leurs chevaux, mais point du tout les hommes
» qu'ils destinaient aux places; et tandis qu'aux jeux du cirque
» ils n'auraient pu souffrir de voir des cochers conduire un char,
» ils abandonnaient à des hommes sans choix les rênes de l'em-
» pire et la conduite des nations. On brise une statue, on efface
» un tableau qui ne ressemble point à son modèle: le prince sera-
» t-il donc moins attentif à ceux dont le devoir est de le repré-
» senter auprès des peuples? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à Théodose, ne se
» borne point à la terre. Marc-Aurèle, voyant son armée prête
» à périr par la soif, leva ses mains au ciel: O Dieu, dit-il, je
» lève vers toi, qui donnes la vie, cette main qui ne l'a jamais
» ôtée à personne. Dieu l'entendit, et sauva son armée. »

Nous avons déjà vu que Valens était cruel; et comme tous les hommes il porta son caractère dans la religion. Trompé par les Ariens, il persécuta les Catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venaient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seraient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendait qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parlait aux princes, sous prétexte de les louer. Il avait donc raison de dire à Constance: « Pour
» la première fois, ô empereur! tu vas entendre un orateur libre

» et vrai, même en te louant, un orateur qui ne dira pas un mot » dont son front ait à rougir ; » et plus bas : « Je vous atteste » tous, ô vous qui marchez dans la même carrière que moi ! » si vous vous apercevez que je vous trompe, si le moindre men- » songe se mêle à mes paroles, élevez tous votre voix contre un » lâche orateur ; repoussez-moi du sanctuaire de la sagesse, et » ne permettez plus à celui qui l'outrage, d'oser en donner des » leçons ; mais si toutes les fois que je louerai, je dis la vérité, » ne regardez pas comme une vile flatterie ce qui est un juste » éloge. L'éloge est un tribut qu'on paie à la vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup : « Tu vois, prince, lui dit-il, que je ne suis pas » venu ici pour te flatter : conviendrait-il à un philosophe en » cheveux blancs, qui a familièrement vécu avec tant d'empe- » reurs, aujourd'hui que le plus humain de tous est sur le trône, » de mendier sa faveur par des bassesses ? quand la liberté est » la moins dangereuse, irais-je choisir ce temps-là pour me » déshonorer par des mensonges ? »

On sent bien qu'il devait parler des connaissances et des lettres avec dignité ; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle : « Tu imites ces grands hommes, dit-il » à un empereur, la philosophie et les lettres marchent partout » avec toi ; elles te suivent dans les camps ; par toi elles sont res- » pectées, non-seulement du Grec et du Romain, mais du Bar- » bare même ; le Scythe épouvanté qui est venu implorer ta clé- » mence, a vu la philosophie près de toi, balançant le sort des » peuples, et décidant des trèves de la paix que tu accordes aux » nations. Voyez les statues de bronze élevées dans ces murs à la » sagesse, les priviléges qui lui sont accordés dans les villes, les » honneurs prodigués à ceux qui en sont dignes. La sagesse est » la seule qui répande encore plus d'éclat sur ceux qui l'honorent » que sur ceux qui sont honorés ; car admirer la vertu dans les » autres, c'est déjà une preuve de vertu. »

« O mes amis ! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, si le désir que » l'empereur témoigne de m'entendre, m'inspire peut-être un » noble orgueil ; il se lasse d'entendre le langage de la vérité, et » il permettra plutôt au guerrier de cesser de combattre, qu'au » philosophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment, l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de faiblesse, courbé sous le poids des ans,

mais ranimant ses forces languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde : « Viens mon fils, dit-il, » viens sur les genoux d'un faible vieillard, recevoir les leçons » que la sagesse destine aux princes ; ce sont celles que reçut » Antonin, Numa, Marc-Aurèle et Titus. A ma voix se join- » dront, pour te former, celle de Platon et celle du précepteur » d'Alexandre ; à l'école des sages, deviens le bienfaiteur du » monde. »

Je finirai cet extrait, déjà peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiste implore la grâce d'un philosophe, dont le crime était d'avoir été le favori de Julien ; il ne le nomme pas, mais c'était probablement Maxime. En effet, Maxime avait eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abusé. Valens, qui ne manqua jamais une occasion d'être cruel, sous prétexte d'être juste, l'avait fait traîner dans les prisons, où il souffrit tous les tourmens que notre justice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourmens ne sont point la mort. Dans le même temps Procope se révolta ; bientôt maître de Constantinople et de presque tout l'Orient, il offrit au philosophe dans les fers, sa liberté, ses biens et des honneurs, s'il voulait se déclarer pour lui : le philosophe refusa ; Thémiste ne manque pas de faire valoir à l'empereur ces refus généreux ; il le compare à Socrate : « Condamné, dépouillé de ses biens, accablé sous les » chaînes, on ne l'a pas même entendu se plaindre ; que dis-je ! » il a dédaigné, dans cet état, les bienfaits de l'usurpateur qui » voulait le protéger. La colère de son prince lui a paru préfé- » rable à l'humanité d'un rebelle ; et pouvant être heureux et » libre en devenant coupable, il a mieux aimé rester vertueux » et attendre la mort. Prince, s'écrie l'orateur, puisqu'il a rejeté » la clémence du tyran, il a droit à la tienne. » Il l'invite à conserver les semences et les restes épars des connaissances et des lettres : « Ce sont elles qui font la gloire d'un siècle et d'un » empire ; c'est donc à elles qu'il faut confier le souvenir im- » mortel de ton nom. » Alors il lui fait observer que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y en aura qui cultiveront la philosophie et les arts ; ce sont eux qui font la renommée : ils se transmettent de siècle en siècle les noms de leurs bienfaiteurs, et ces bienfaiteurs sont immortels comme leur reconnaissance.

En effet, on peut dire, d'après l'orateur grec, que la philosophie et les lettres ne meurent pas. Cette espèce d'activité, qui porte les hommes à connaître et à s'instruire, subsistera toujours malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance intéressée et puissante ; c'est un mouvement imprimé par la nature et que rien ne peut arrêter. Toujours l'histoire jugera les peuples et les

princes ; toujours la vérité éloquente et sage parlera aux hommes de leurs devoirs, et affermira les âmes nobles, en faisant rougir celles qui ne le sont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions peuvent retarder les progrès des lettres, sans les anéantir ; ce ne sont que des secousses qui les transportent ailleurs, comme ces germes de plantes que les orages enlèvent, et qu'ils vont disperser sur les champs éloignés où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, et Thémiste, qui écrivait il y a quatorze cents ans, sur les bords de la mer Noire, est ignoré de cette partie du monde qui fut sa patrie ; mais il trouve des admirateurs dans les villes qui, de son temps, n'étaient que des bourgades à demi-barbares. Ainsi, les hommes célèbres de ce siècle le seront dans les siècles suivans ; on parlera d'eux comme nous parlons de ceux qui les ont précédés ; leur gloire même n'étant plus exposée à l'envie en deviendra plus pure ; car il vient un temps où les ennemis et les rivaux ne sont plus. Alors toutes les cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importans, ou qui croient l'être, ces luttes des sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs, tantôt si atroces et tantôt si puériles, appuyées quelquefois par le crédit qui se cache, et toujours par la malignité orgueilleuse, qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent, tout cela disparaît. La postérité ne voit que les ouvrages ; la poussière que la foule des mouvemens contraires a élevée, s'abaisse et tombe, et la pyramide reste.

CHAPITRE XXII.

Des panégyriques latins de Théodose ; d'Ausone, panégyriste de Gratien.

Thémiste fut le dernier orateur grec qui laissa une grande réputation ; l'histoire nous parle encore de plusieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Byzance, qui tint toujours un peu de la pompe asiatique, autorisa longtemps et consacra cet usage ; mais, ou ces éloges sont perdus, ou ils sont restés manuscrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devait diminuer, les esprits se tournaient insensiblement vers d'autres objets : le christianisme sur le trône était en proie aux guerres civiles. Cet esprit actif et querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curiosité inquiète, la fureur d'expliquer par la raison ce qui est au-dessus de la raison, la fureur plus grande encore d'avoir un parti et de dominer, oppo-

sait les opinions aux opinions et les erreurs aux erreurs. Les hérésies naissaient de toutes parts; on disputait, on écrivait, on cabalait, on séduisait les favoris, les eunuques et les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gémissaient, les barbares pillaient, les empereurs s'égorgeaient, et ceux qui restaient quelque temps sur le trône, la plupart voluptueux et fanatiques, superstitieux et féroces, controversistes aussi ardens que lâches guerriers, placés entre les hérétiques et les barbares, donnaient des édits au lieu de combattre; et tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vandales, les Bulgares et les Perses ravageaient tout, du Tibre au Pont-Euxin, et du Danube au Nil, les empereurs de Byzance oubliaient l'empire pour usurper les droits des évêques et proscrire ou soutenir des erreurs qui ne devaient être jugées que par les pontifes; on sent bien que des temps d'avilissement et de malheur ne sont pas favorables ni aux panégyriques, ni à l'éloquence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougirait de louer et où cette espèce de mensonges serait ridicule, même dans les cours: celle de Byzance ne pouvait alors espérer que le silence et la honte.

Au temps de Théodose, on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'Occident. Nous avons un panégyrique latin de cet empereur; il est d'un Gaulois d'Aquitaine, nommé Pacatus: ce Gaulois était en même temps poëte et orateur. Sidoine Apollinaire en parle, et Ausone le cite avec éloge: il prononça son panégyrique dans le sénat de Rome. On voit combien ce nom et le souvenir d'une ancienne grandeur en imposaient encore: « L'orateur, dit-il, craint de faire entendre devant les héritiers » de l'éloquence romaine, ce langage inculte et sauvage d'au- » delà des Alpes, et son œil effrayé croit voir dans le sénat les » Cicéron, les Hortensius et les Caton assis auprès de leur posté- » rité pour l'entendre. » Il y a trop d'occasions où il faut prendre la modestie au mot, et convenir de bonne foi avec elle qu'elle a raison; mais ici il y aurait de l'injustice: l'orateur vaut mieux qu'il ne dit; s'il n'a point cet agrément que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force, espèce de mérite qui, ce semble, aurait dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire et le mouvement de l'univers, qui s'agitait pour prendre une face nouvelle, offraient un grand spectacle et paraissaient devoir donner du ressort à l'éloquence: la sienne, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire, il ressemble plus à Sénèque et à Pline, qu'à Cicéron; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite: ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague et de pro-

fond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, est la peinture de la tyrannie de Maxime, vaincu par Théodose. Maxime était un général des troupes romaines en Angleterre, qui, révolté contre Gratien, l'avait joint à Paris, lui avait enlevé son armée sans combattre, et l'avait ensuite fait assassiner à Lyon. Ce meurtrier usurpateur domina cinq ans dans les Gaules, c'est-à-dire que, pendant cinq ans, il usa de son pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont soufferts sous ce tyran; il peint les brigandages et les rapines, les riches citoyens proscrits, leurs maisons pillées, leurs biens vendus, l'or et les pierreries arrachées aux femmes; les vieillards survivans à leur fortune; les enfans mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères; le meurtre employé comme les formes de justice, pour s'enrichir; l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau; la fuite, la désolation; les villes devenues désertes et les déserts peuplés; le palais impérial, où l'on portait de toutes parts les trésors des exilés et le fruit du carnage; mille mains occupées jour et nuit à compter de l'argent, à entasser des métaux, à mutiler des vases; l'or teint de sang, posé dans les balances, sous les yeux du tyran; l'avarice insatiable engloutissant tout, sans jamais rendre, et ces richesses immenses perdues pour le ravisseur même qui, dans son économie sombre et sauvage, ne savait ni en user, ni en abuser; au milieu de tant de maux, l'affreuse nécessité de paraître encore se réjouir; le délateur errant, pour calomnier les regards et les visages, le citoyen qui de riche est devenu pauvre, n'osant paraître triste, parce que la vie lui restait encore, et le frère, dont on avait assassiné le frère, n'osant sortir en habit de deuil, parce qu'il avait un fils.

On trouve encore dans ce discours un morceau plein de force sur la lâcheté du tyran, qui, vaincu et sans ressource, n'avait pas eu, dit l'orateur, assez de courage pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenait à l'ancien préjugé romain, qui mettait de la gloire dans le suicide; erreur justement condamnée aujourd'hui par la religion et par les lois. On peut observer que la doctrine du suicide, qui était celle des stoïciens, et qui semblait devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome esclave. Le Romain, fier et courageux, voyant approcher les tyrans, choisit la mort pour barrière; alors il crut avoir trouvé une ressource contre le malheur : et par un sentiment bizarre, mais vrai, le pouvoir de se donner la mort fit braver la mort même. L'exemple avait commencé par les Brutus, les Cassius et les Caton : il continua sous les empereurs. On vit

plus d'une fois ce genre de fermeté dans des âmes amollies par les plaisirs. Othon passa presque pour un grand homme pour avoir su mourir, et Pétrone, l'homme le plus voluptueux de son siècle, se donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la suite, tous ceux qui formèrent de grands projets, et qui échouèrent, tous ceux qui aspirèrent au trône et qui furent vaincus, choisirent le même asile. Survivre à sa défaite, eût passé pour une lâcheté, et le suicide fut presque un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées; elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des lois. L'homme, plus éclairé, apprit que le courage était de souffrir, et que l'honneur n'était pas de prévenir la mort, mais de savoir l'attendre. On voit, par ce panégyrique, que la révolution n'était pas encore faite à la fin du quatrième siècle.

Tout vainqueur est sûr d'être loué. Après la victoire de Théodose sur Maxime, parurent plusieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur gaulois; un autre Gaulois, né à Bordeaux, et disciple d'Ausone, qui à vingt-quatre ans commença par être consul, et qui, après avoir occupé au Capitole la place des Fabius et des Emile, entra dans l'église, fut prêtre, ensuite évêque, et obtint, après sa mort, l'apothéose que la religion accorde aux vertus. Saint-Paulin composa aussi un panégyrique de cet empereur. Nous ne l'avons plus; nous savons seulement que Théodose y était beaucoup plus loué comme chrétien que comme prince (1). On croit que saint Augustin, alors professeur d'éloquence à Milan, prononça un discours public sur le même sujet. Le célèbre Symmaque, préfet et sénateur de Rome, et le Romain le plus éloquent de son temps, fit l'éloge de Théodose, comme Cicéron avait fait l'éloge de Caton, et Xénophon celui d'Agésilas.

A sa mort son oraison funèbre fut prononcée dans Milan par saint Ambroise. Cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous, et il a, en grande partie, les défauts de ce temps-là; mais l'évêque qui osa reprocher au maître du monde le meurtre de Thessalonique, et commanda à son empereur d'expier devant les hommes et devant

(1) *Ut in Theodosio non tam imperatorem quam Christi servum, non dominandi superbiâ, sed humanitate famulandi potentem, nec regno, sed fide principem, etc. prædicarem.* Paul, Ep. 9. ad Sepul. Sev.

S. Hieron. Epist. 13. *ad Paul.*

Librum tuum quem pro Theodosio principe prudenter ornateque compositum transmisisti, lubenter legi. Felix Theodosius qui à tali Christi oratore defenditur! illustrati purpuras ejus, et utilitatem legum futuris seculis consecrasti.

Quelques critiques ont pensé que ce panégyrique n'avait été écrit qu'après la défaite du tyran Eugène.

Dieu un crime que des courtisans féroces avaient conseillé et que des courtisans lâches n'avaient pas manqué d'applaudir, mérite bien grâce pour les défauts de goût, et pour quelques phrases peut-être ou faibles ou barbares.

Les hommages suivirent Théodose jusqu'au-delà du tombeau. Il fut ordonné que son anniversaire serait célébré tous les ans par un éloge public prononcé dans Constantinople. Saint Jean-Chrysostôme, qui alors était l'orateur le plus fameux du christianisme et de l'Orient, et qui avait tout à la fois l'éloquence de sa religion, de son caractère et de son génie, prononça, en 339, cet éloge, dont une partie nous a été conservée (1). Enfin, pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, les arts lui élevèrent des statues, des obélisques, et une colonne semblable à celle de Marc-Aurèle et de Trajan.

A examiner en général le règne de ce prince, ses succès, ses triomphes, son application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, et qu'il partagea avec si peu de souverains, de devenir meilleur en montant sur le trône, il paraît avoir mérité une partie de ces hommages. Presque tous les historiens de l'empire l'ont peint comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage et des mœurs, se fit respecter des Barbares, soutint l'éclat des victoires par celui des vertus, et jamais n'avilit, dans le palais, l'empereur qui avait vaincu sur les champs de bataille. On le voit exerçant la main de ses fils, encore jeunes, à écrire les grâces qu'il accordait aux criminels : on le voit ouvrant les prisons, et se plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux. Enfin, il publia cette loi célèbre, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légèreté, » il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est » pour nous faire outrage, il faut lui pardonner. » Cette loi paraît être l'ouvrage de la grandeur d'âme et de l'humanité unies ensemble.

Quoi donc! est-ce le même homme, qui, pour punir quelques séditieux, fit égorger une ville entière? l'homme qui, sous prétexte d'un spectacle, fit rassembler tous les habitans dans le cirque, afin que, dans la paisible sécurité des jeux, se trouvant sans défense, on pût les égorger plus aisément? afin que, mieux réunis sous les poignards, le carnage fût plus rapide, et qu'on n'eût qu'à frapper? l'homme qui, pour prévenir tout sentiment de pitié, et étouffer d'avance les impressions que la faiblesse, les cris, les larmes ne pouvaient faire sur les assassins même, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, et de massacrer tout, sans

(1) OEuvres de S. Chrysostôme, tome XII, édition des Bénédictins.

distinction d'âge ni de sexe? Comment concilier tant de vertus et de fureur?

Il n'est que trop prouvé par l'histoire, que Théodose avait reçu de la nature un caractère violent. La réflexion, le sang-froid et les conseils mêlèrent quelquefois des mœurs plus douces à l'emportement d'un guerrier, et à la fierté d'un prince; mais souvent le lion rompait sa chaîne, et cette fois-là il fut terrible. On sait qu'il se repentit; c'est à la postérité à juger s'il y a des remords qui puissent effacer un pareil crime. Quoi qu'il en soit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce prince, il eût peut-être fallu en demander la permission aux enfans, aux pères et aux épouses de tous les malheureux que ses soldats avaient assassinés par son ordre. Mais, depuis long-temps on est accoutumé à pardonner aux hommes leurs crimes, en faveur de leurs vertus. Trop heureux, quand ils daignent en avoir!

Gratien, qui eut de la faiblesse et du zèle, qui posséda peut-être le courage militaire, mais à qui le courage d'esprit et les talens manquèrent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron; Gratien, dont le plus grand mérite peut-être est d'avoir élevé Théodose à l'empire, et qui, après un règne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris et assassiné à Lyon, eut aussi ses panégyristes. Le plus célèbre est Ausone. Il naquit à Bordeaux, qui était alors l'Athènes des Gaules. Son père était médecin, et lui fut poëte et orateur. Il préféra l'art qui amuse et séduit l'imagination des hommes en leur parlant, à l'art utile et souvent trompeur qui promet de les guérir. Nous savons qu'il enseigna l'éloquence avec éclat. On est intéressé, en tout pays, à chercher les hommes célèbres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à son fils. Gratien, sur le trône, le fit d'abord préfet des Gaules et d'Italie, et ensuite consul. En le nommant à la seconde place de l'empire, il lui écrivit: *j'acquitte ce que je dois, et je dois encore ce que j'acquitte.* Ausone, pour remercier son bienfaiteur, son élève et son prince, prononça alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut beaucoup qu'il vaille celui de Théodose, que nous avons cité: il semblerait qu'entre les deux, il y a l'intervalle d'un siècle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans grâce. Ce n'est presque partout que des sons brisés et heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phrases qui se repoussent, des déclamations, des figures incorrectes, de l'exagération, enfin nulle noblesse dans les sentimens. On dirait que l'orateur est accablé sous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne savait pas qu'il y a

une fierté généreuse, qui honore le bienfaiteur même, et une bassesse de reconnaissance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de son discours, il fait un long commentaire sur la lettre que Gratien lui a écrite, sur chaque mot dont il s'est servi, sur la robe qu'il lui a envoyée, enfin sur ce qu'en le nommant consul, il l'a nommé le premier et non pas le second. Je sais bien qu'il y a, dans Cicéron même, de ces petits détails de vanité; mais, dans l'orateur romain, ces faiblesses d'amour-propre sont relevées par la beauté du style, par une éloquence harmonieuse et douce, par une certaine fierté de sentiment républicain qui s'y mêle, enfin par le souvenir de ses grandes actions, et le parallèle qu'il fait souvent de lui-même et de ses travaux, avec ces grands de Rome, endormis sous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoraient, inutiles à l'Etat et prétendant à le gouverner, rejetant tous les travaux et aspirant à toutes les récompenses. Il semble qu'un orgueil noble donne du ressort à la vanité, et lui communique un peu sa grandeur. Mais ici on ne trouve rien de pareil : c'est un esclave peu éloquent qui remercie son maître à genoux. On n'a d'autres dédommagemens que quelques épigrammes et des jeux de mots. Du reste, tout est petit, faible et barbare. Il faut plaindre un siècle où, avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célèbre.

CHAPITRE XXIII.

Des panégyriques en vers, composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths.

TANDIS que dans l'Occident tout penchait vers sa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invasions des Barbares, le mélange des peuples, le despotisme ou l'incapacité des princes, la terreur des sujets, l'esprit d'esclavage, le contraste même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petitesse présente, corrompaient le goût, et rétrécissaient à la fois les esprits et les âmes, on vit paraître un homme né avec une imagination brillante et forte, et à qui, peut-être, pour avoir les plus grands talens, il ne manqua que d'être né dans un autre siècle : c'était Claudien. Je le nomme ici, parce qu'il a été l'auteur de plusieurs panégyriques en vers. Il naquit à Alexandrie, beaucoup plus renommée alors par son platonisme et son commerce, que par ses poëtes. D'Egypte, il passa en Italie, et y acquit bientôt une grande réputation. Le sénat de Rome lui fit élever une statue, et il eut du crédit à la cour d'Honorius. Il avait pour ami ce célèbre Stilicon, qui fut douze ans le protecteur de son maître, et qui,

las de régner au nom d'un fantôme qu'il méprisait, voulut enfin régner par lui-même, et périt. Alors, l'amitié d'un grand homme, devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et le malheur. Ce fut dans le temps de sa prospérité qu'il composa cette foule de panégyriques que nous avons de lui : car l'enthousiasme pour les hommes puissans n'est guère que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon, qui n'était pas à la vérité un citoyen, mais qui était à la fois et un ministre et un général; mais Honorius, qui toute sa vie fut, comme son frère, un enfant sur le trône; qui, mené par les événemens, n'en dirigea jamais aucun; qui ne sut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avait pas même assez d'esprit pour être un bon esclave; qui, ayant le besoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choisir ses maîtres; à qui on donnait un favori, à qui on l'ôtait, à qui on le rendait; incapable d'avoir une fois du courage, même par orgueil; qui, dans la guerre et au milieu des périls, ne savait que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir pour fuir encore, négocier de loin sa honte avec ses ennemis, et leur donner de l'argent ou des dignités au lieu de combattre ; Honorius, qui, vingt-huit ans sur le trône, fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber; qui eut de son vivant six successeurs, et ne fut jamais sauvé que par le hasard, ou la pitié, ou le mépris; il est assez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie, peut se donner la peine de faire deux mille vers en l'honneur d'un pareil prince. Pour excuser le panégyriste, il faut pourtant convenir que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon; et qu'alors, si l'empereur n'était rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du ministre couvrait l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius et son frère ressemblaient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il est impossible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque instant par l'histoire : cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images; assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs; voilà ses beautés. Peu de goût, souvent une fausse grandeur, une majesté de sons trop monotone, et qui, à force d'être imposante, fatigue bientôt et assourdit l'oreille; enfin trop peu d'idées, et surtout aucune de ces beautés douces qui reposent l'âme : voilà ses défauts. En général, on voit un homme d'un grand talent, qui, à chaque ligne, lutte contre son sujet et contre son siècle; mais

trop souvent son siècle le gâte, et son sujet l'endort. Il est du nombre des écrivains qui ont fait des enthousiastes, mais qu'on aime mieux encore estimer que lire.

Après lui, on trouve Sidoine Apollinaire, qui n'eut ni ses beautés, ni ses défauts; il était trop au-dessous des unes; peut-être même ne pouvait-il atteindre aux autres. Né à Lyon en 430, évêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques selon l'usage de tous les siècles; et, pour se conformer au sien, les fit en vers plats, durs et barbares. Il ne manqua pas d'être admiré, et il eut de son vivant des statues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après sa mort. De plus, il fut créé patrice et préfet de Rome. Les dignités et les honneurs relèvent quelquefois aux yeux de son siècle la médiocrité intrigante ou heureuse, mais ne font jamais illusion aux siècles suivans. Cette pompe étrangère disparaît, et jamais la faveur des princes n'a corrompu la postérité sur des ouvrages. Colletet, pensionné par un ministre, n'en est pas moins ridicule, et le Cid persécuté n'en vaut que mieux. Les pagnégyriques de Sidoine Apollinaire, si bien récompensés, sont restés obscurs; ils n'ont de prix que comme ces monumens gothiques qui servent à faire connaître un siècle, et empêchent un vide dans l'histoire des arts.

Tout tombait alors; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois siècles, disparut. Les conquérans du Nord, qui avaient si souvent pillé Rome, mêlèrent enfin la politique à la fureur, et voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avaient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, est le panégyrique d'un de ces barbares. Il est vrai que ce barbare était un grand homme : c'est le célèbre Théodoric, contemporain de notre Clovis, et roi des Goths. Elevé à Constantinople, où il avait été livré comme otage, il y prit les connaissances des Grecs, et leur laissa leurs vices et leur mollesse. Renvoyé dans sa patrie, le spectacle d'un peuple fier et libre acheva son éducation. Il devint conquérant et homme d'état, protégea Byzance, subjugua Rome, la répara et l'embellit après l'avoir conquise, joignit partout les lumières au courage, établit différens tribunaux pour juger les Italiens et les Barbares, et fit en même temps une multitude de lois sages pour réunir les deux nations divisées, à peu près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs et les Perses. Il est affreux qu'il n'y ait presque pas un prince célèbre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus, et le supplice bien plus barbare de Callisthène; Auguste, par les proscriptions; Vespasien, par ses rapines et le meurtre d'Helvidius Priscus; Trajan, par ses excès dans le vin; Adrien,

par ses mœurs ; Constantin, par le meurtre de presque toute sa famille; Julien, par ses superstitions; Théodose, par le massacre de Thessalonique ; et Théodoric, dont nous parlons, par le meurtre de Simmaque : tant, parmi les hommes, et surtout ceux qui ont le malheur d'être puissans, on trouve peu de vertus qui soient pures, et de grands caractères sans faiblesses! Heureusement dans les grandes âmes, pour suppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric, dans les derniers momens de sa vie, croyait voir, dit-on, la tête sanglante de Simmaque qui le poursuivait. Il serait à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, que cette histoire fût vraie, et qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place et leur pouvoir, sont au-dessus des lois.

Tel était ce Théodoric sur lequel nous avons un pagnégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'est le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous avons cités, depuis le règne de Dioclétien, était originaire des Gaules. Il naquit en 473, et se nommait Ennodius. Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célèbre dans les lettres, fut évêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en Orien- pour réunir les deux Eglises, et n'y réussit point. On dit qu'Anastase, empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi-brisé et prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grèce. Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, et qui n'ose le faire ouvertement, était bien digne de la cour de Byzance, où de tout temps l'esprit général fut un mélange de cruauté et de faiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius échappé au danger, mourut trois ans après en 521. Il était historien, poëte, orateur, et sa réputation le fit choisir pour prononcer l'éloge du conquérant et du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, est parvenu jusqu'à nous ; mais ces sortes de lectures ressemblent aux voyages des antiquaires parmi des ruines. On ne sait dans quelle langue il est écrit. La douce harmonie du langage des Cicéron et des Virgile a disparu. Déjà on sent partout l'influence des dialectes sauvages du Nord. Chaque phrase est presque une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'est-à-dire au commencement du sixième siècle, l'éloquence était en proie aux Barbares comme l'Italie. Ainsi, dans l'espace de près de cinq cents ans, les lois, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avait changé ; et dans le pays où César et Caton, Cicéron et Auguste avaient parlé aux maîtres du monde, en attestant souvent les dieux de l'empire et près de l'autel de la victoire, un Gaulois, chrétien et évêque, haranguait en langage

barbare, un roi goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin pour régner au Capitole.

CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie. Renaissance des lettres. Éloges composés en latin moderne, dans le seizième et le dix-septième siècles.

On sait que l'invasion des Barbares en Occident fut, dans cette partie de l'univers, l'époque d'une destruction presque générale; on sait que l'Europe et l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent consumées, sans qu'il en restât de trace; d'autres ne conservèrent pas un seul habitant. Ailleurs, quelques hommes épars se cachaient parmi des ruines. Les campagnes couvertes d'ossemens étaient abandonnées et désertes. Au sein de l'Italie même, et dans les climats les plus rians, la terre devint stérile et sauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'industrie et la paix avaient fait croître des moissons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, et vinrent s'emparer des pays qu'il laissait déserts. Les monumens des arts étaient détruits. Ces édifices qu'avait élevés l'architecture grecque et romaine, les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie déposés dans les bibliothéques; tout avait disparu. Le sol de l'ancienne Rome avait été caché deux ou trois fois; des restes de palais ou de temples noircis par les feux, et un terrain immense couvert de décombres, attestaient seuls son ancienne grandeur. Sur une partie de la terre régnaient la dévastation, le silence, et cet étonnement stupide qui suit les grands malheurs. L'homme, dans cet état, fut condamné à l'ignorance et à la barbarie; il devint sauvage comme le globe qu'il habitait. Le Barbare qui avait vaincu, c'est-à-dire, qui avait égorgé et brûlé, dédaignait des arts inutiles pour les combats; il les regardait comme un instrument de servitude, et la vaine occupation de la mollesse; le vaincu, esclave et avili par ses malheurs, avait perdu tout ce qui élève l'âme; ainsi, l'éloquence et les lettres furent éclipsées.

Le sixième siècle n'offre que la lutte des nations qui se disputent l'univers. Les Lombards et les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Espagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, et tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au septième, Mahomet s'élève, et répand un fanatisme tout à la fois religieux et guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés qu'à se déchirer et à combattre. Nulle politique ne présidait au carnage. Une sorte de superstition, tantôt faible et tantôt féroce, quelquefois esclave et

quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu était alors partagé en trois grandes masses; l'empire des Califes ou des Arabes, l'empire Grec et l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes on fut fanatique et conquérant pendant trois siècles; pendant les autres, on cultiva les arts, mais ce peuple ingénieux et brave eut des médecins, des astronomes, des géomètres, des chimistes, des poëtes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux et militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs, le temps de Photius et de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connaissances; mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement et les fureurs scolastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée et divisée tour à tour par les établissemens des Barbares, par les incursions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades, et par les combats éternels du sacerdoce et de l'empire. Il y eut pourtant, à travers ces ravages, quelques éclairs de connaissances. On enseigna sous Charlemagne un peu d'arithmétique et de grammaire, et quelques formes de raisonnemens qu'on prenait pour de la logique. Alfred, en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même grammairien, un peu philosophe, dit-on, historien et géomètre; c'était beaucoup pour un roi, et surtout dans ce temps; mais il étonna son pays, et ne le changea pas.

Au onzième, l'exemple et la rivalité des Arabes, et quelques voyages en Orient, firent naître en Europe l'idée de s'instruire; ce fut l'époque de cette science barbare, nommée scolastique; l'esprit s'exerça et ne s'éclaira point.

Dans le suivant, on commença à mieux écrire; on vit en France S. Bernard, qui par ses talens s'éleva au-dessus de son siècle, et par sa considération fut presque au-dessus des papes et des rois; et l'amant d'Héloïse, bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs, que par ses ouvrages.

Au treizième, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leur temps, et qui sont si peu lus dans le nôtre, dont quelques uns sont au nombre des saints, mais qui ne sont plus au nombre des écrivains célèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie et en Allemagne; mais ces écoles étaient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse, en Espa-

gne, fut astronome, et réforma les cartes des cieux; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler et d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillans qui tiennent à l'imagination et au génie.

Enfin, les langues même dans presque toute l'Europe étaient barbares. C'était un mélange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans goût, et qui n'avaient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'italien ne fut formé que dans le treizième et le quatorzième siècles, par le Dante et Pétrarque; l'anglais, du temps d'Elizabeth, par Spenser et Shakespear; l'allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux mêmes, en écrivant, dédaignaient de se servir. Le français, mélange informe, fut sauvage et dur jusqu'à François Ier. Peu à peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise et forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare était chez tous les peuples la langue générale des lois, de la religion, des sciences et des arts. C'était un reste d'hommage que l'Europe, au bout de dix siècles, rendait encore à ses anciens tyrans. Enfin, le temps arriva, et la lumière partit du fond de l'Italie; mais elle ne se répandit que peu à peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes et dans l'ancienne Rome, l'éloquence et les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputait ses droits contre la tyrannie qui s'avançait. Ainsi, la grande époque des Grecs fut de Pisistrate à Alexandre; et celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie, la renaissance des arts fut précédée par les factions des Guelfes et des Gibelins, et par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce et de l'empire, de la tyrannie et de la liberté. En Allemagne, les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre, sous Charles II, après Cromwel; en France, après les troubles de la ligue et les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens et de la constitution singulière des Etats, il avait fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique s'affermît, pour que les lettres et les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles, qui pendant plusieurs siècles combattit le pouvoir des rois, ne donnait point aux âmes l'élévation et le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'était que l'indépendance de cinq cents

tyrans, et l'esclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs, l'oppression, le malheur, les guerres renaissantes, les haines si actives entre des voisins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avaient moins de forces pour se nuire, mettaient partout des barrières, et empêchaient la communication. Chaque ville, chaque bourgade était séparée. La petitesse même des intérêts devait rétrécir tous les esprits, et empêcher les idées de s'étendre. Il fallait donc que les grands souverains et les rois commençassent par former des corps de toutes ces masses dispersées; il fallait rétablir des liens entre les hommes. Il fallait surtout que les hommes cessassent d'être esclaves; car la nature a défendu aux esclaves de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes et les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations et les rois conçurent et exécutèrent de grands desseins, et plus les esprits purent s'élever. Enfin, dans le seizième siècle, les querelles de religion vinrent agiter les esprits. Alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts. De grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses et des tremblemens de terre, et un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout à coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, et fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avait été bouleversé; tout avait changé ou péri : mais il restait encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa, chez tous les peuples, qu'à faire revivre les lois, les arts, les monumens et la langue du peuple-roi qui n'était plus. Ainsi, tandis qu'on déterrait les statues et les débris d'architecture échappés aux barbares, pour tâcher de les copier, on s'efforçait, en écrivant, de copier l'harmonie et les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères et des Sicambres, et des Celtes et des Bataves, eurent l'ambition de parler, sur les bords du Danube et dans les marais de la Hollande, comme Caton et Pompée avaient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut, pendant deux siècles, la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter et d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs, aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs.

margraves, électeurs, abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquaient point d'avoir un orateur, qui, en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparait ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'était guère possible de les mettre moins haut. L'orateur et le panégyrique, comme cela devait être, avaient beaucoup de célébrité un jour ou deux; et le lendemain, comme cela devait être encore, personne n'y pensait.

Il ne faut pas confondre, avec tous ces misérables panégyriques, prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont, par exemple, ceux que l'on prononça à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher, sans doute, de n'avoir pas eu assez d'austérité dans ses mœurs, et sa cour était plus celle d'un prince que d'un pontife; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange et du Bramante, l'ami du Trissino et du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, et sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave-Adolphe, qui, au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Danemark, la Pologne et la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand second, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans, et mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave-Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, et de son vivant et après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, et à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner, comme son père avait su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux traité de Westphalie, qui soumit à des lois une anarchie de sept cents ans, et fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire: on lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts, d'ailleurs, qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devaient de la reconnaissance. Elle les préférait à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie et disciple de Descartes, liée avec tous les savans de l'Europe, mécontente des intrigues et des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettait l'art de s'éclairer, au-dessus des étiquettes et des cérémonies des cours. Cependant, on peut dire qu'elle eut

moins de grandes vertus, que le goût des grandes choses, et qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presque aucun des préjugés qu'on a sur le trône : c'est par là surtout qu'elle parut supérieure à son rang. En général, elle méprisa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais, en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connaître les hommes, qui entre eux ont institué des signes pour reconnaître tout, et même la vertu. Comme elle était dominée par son imagination, sa conduite fut inégale et souvent peu mesurée. Elle agissait plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment, qui conçoit et fait de grands sacrifices, et n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'âme par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards et par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire était plutôt une coquetterie inquiète, qui tenait à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'âme et la remplissent : aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elisabeth, en Angleterre, avait fondé sa renommée sur celle de sa nation ; la célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle gouvernait, elle se passionnait pour les grands hommes de tous les pays, et était assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs ; et, destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que de son vivant même elle trouva des censeurs ; les femmes, en France, lui reprochèrent de n'avoir point les manières et les agrémens de son sexe ; les protestans, d'avoir changé de religion ; les politiques, d'avoir quitté un trône ; tous ceux qui avaient quelque humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine pût autoriser un assassinat : mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans et des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge ; et, après son abdication même (1), elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il serait seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi : ce serait en même temps et l'honneur des lettres et l'instruction des princes.

Outre les éloges et les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le

(1) Un de ses historiens qui a compilé très-exactement toutes les lettres et billets qu'elle a écrits, et tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

le cours du seizième et dix-septième siècles. Mais il s'offre naturellement ici un problème à résoudre. Parmi tant d'orateurs allemands, italiens, français, hollandais, suédois, comment n'y en eut-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, et qui ait conservé du moins quelque célébrité?

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie; et l'on en conçoit les raisons. Leur caractère et leur marche sont trop opposés : l'une est scrupuleuse et lente; l'autre, hardi et rapide : l'une pèse sur les détails, l'autre saisit les résultats; l'une amasse des faits, l'autre combine des idées : l'une, enfin, se défie de la pensée et craint l'imagination; l'autre a le besoin de créer, et n'est riche que de ce qu'il invente. On connaît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation; et cet esprit, comme nous l'avons vu, était la maladie dominante du siècle. L'éloquence et les discours de ces temps-là étaient donc bien loin d'avoir cetté rudesse originale et forte, qu'il semblerait qu'on dut attendre au sortir des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui cesse de l'être, et où l'on commence à écrire, les orateurs et les poëtes sont avertis de leurs talens par leurs passions, et par les secousses que des objets extraordinaires donnent à leur âme. De là vient leur caractère inégal et sauvage, mais jamais froid, et surtout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir; et quand ce goût est arrivé, ils ont déjà assez de connaissances et assez d'art pour substituer des beautés grandes et correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même, quand, chez un peuple, l'esprit d'imitation et un goût puisé chez les modèles, succèdent tout à coup et presque sans degrés à la barbarie : alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale et brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés solides et vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, et qui sont presque toujours le résultat de la philosophie et des passions mêlées ensemble. Par la même raison, ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'esprit et des idées, qui ne peut être que le partage d'un siècle exercé et très-poli, et qui peut-être suppose déjà un peu le dégoût des grandes choses et le désir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que, dans les temps dont nous parlons, la plupart des écrivains étaient étrangers à leur pays et à leur siècle. C'était Rome, c'était Athènes qui étaient leur patrie. Ils se passionnaient pour Mantinée ou pour Pharsale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivaient, ils sentaient, ils respiraient à quinze siècles d'eux. Veut-on que des hommes, ensevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre?

Mais leur plus grand obstacle, c'était la prétention d'être éloquens

dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent, la plus grande partie du langage périt ; les mots ne sont plus que des simulacres froids, qu'il est impossible de ranimer. L'orateur qui, au bout de quinze cents ans, veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des signes, et les signes ne peuvent recevoir l'empreinte de son esprit et de son âme, qu'il voudrait leur donner. Son style ne sera donc qu'une traduction affaiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions et des idées dans sa langue naturelle, qui, faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvemens : mais la langue étrangère resistera à tout, et dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi dire, un frottement et un choc continuel entre le sentiment et le signe, entre l'expression et l'idée. Pour affaiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, et d'adopter, autant qu'il est possible, les passions, les goûts, et pour ainsi dire les idées religieuses, politiques et civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice, et qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi, ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation et du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque, qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, et restera à jamais sans caractère et sans couleur. Telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste, pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que justice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, et de ses éloges.

Tous ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étaient, ou avaient la prétention d'être orateurs, et leurs éloges étaient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, et débités avec pompe pour honorer les morts et quelquefois ennuyer les vivans. Mais, dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, et qui par là mérite d'être distingué ; c'est Paul Jove : il était Italien et Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune ; mais Pline fut l'ami de Trajan, consul de Rome et gouverneur de province, et Paul Jove commença par être médecin et finit par être évêque. Il aima passionnément les lettres, écrivit l'histoire

de son siècle en latin, fut admiré pour le style, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, et fut accusé tour à tour de flatterie et de satire; sort presque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition et le courage d'écrire de leur vivant ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre son histoire, sept livres d'éloges, consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre, et un autre livre très-considérable sur les gens de lettres et les savans du quatorzième, quinzième et seizième siècles. Ceux-ci sont au nombre de cent quatre-vingts, ce qui, joint aux premières, forme une suite complète de près de trois cent vingt éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avait une très-belle maison située dans une presqu'île et aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle était bâtie sur les ruines mêmes de la maison de campagne de Pline; de son temps, les fondemens subsistaient encore, et quand l'eau était calme, on apercevait au fond du lac des marbres taillés, des tronçons de colonnes et des restes de pyramides qui avaient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu; on y voit un homme enthousiaste des lettres et du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie païenne; car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre et la fraîcheur de ses bois, ses coteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond et le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la nature; au dedans, un salon où présidait Apollon avec sa lyre et les neuf Muses avec leurs attributs; un autre où présidait Minerve; sa bibliothéque, qui était sous la garde de Mercure; ensuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques et de peintures les plus riantes; au dehors, l'étendue pure et transparente du lac, ses détours tortueux, ses rivages ornés d'oliviers et de lauriers; et, dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des coteaux en amphithéâtre, chargés de vignes; et les hauteurs naissantes des Alpes, couvertes de bois et de pâturages, où l'œil voyait de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, était un cabinet où Paul Jove avait rassemblé à grands frais les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avait une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle; il fut aidé dans cette recherche par des particuliers et des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avaient pas le même

droit, n'aient voulu donner le même exemple; mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçait pas tous ceux qui s'envoyaient eux-mêmes; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportait un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord, ils ont le mérite d'être très-courts; ils renferment quelquefois en peu de lignes, et d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens et déteste les crimes. En second lieu, ces éloges sont, la plupart, historiques, et des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin, ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques uns grands, et presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Ainsi, on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et Scipion; parmi les destructeurs de l'empire, Attila et Totila; parmi ses vengeurs, Narsès qui, né esclave, devint général, et qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'Occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, et peut-être de l'Europe moderne; et ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes et aux Sarrazins, et mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit et perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII, qui fut tour à tour dupe de ses amis et de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il était bon; François Ier. qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava : *Ici repose celui qui ne reposa jamais;* le maréchal de Lautrec, également opiniâtre et malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant et par la bataille de Ravennes qu'il gagna et où il perdit la vie; enfin, ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, et dont l'âme altière eut à la fois le plaisir et le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouverez Ferdinand-le-Catholique, qui chassa et vainquit les rois Maures, et trompa tous les rois chrétiens; Charles-Quint, heureux et tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux, et cette foule de héros dans tous les genres qui servaient alors l'Espagne; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde; Fernand Cortez qui, avec cinq cents

hommes, lui soumit un empire de six cents lieues; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc et prince, et plus que cela grand homme de guerre; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, et parce que le premier il inventa les mines; Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les Pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantait d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin, le jeune marquis Pescaire, aimable et brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine et homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, et mourut à trente-deux ans d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avait proposé de se faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie était divisée et sanglante. Une foule de tyrans, ou étrangers, ou domestiques, déchiraient ce beau pays pour le partager; les papes excommuniaient, combattaient et négociaient pour se faire un état. Les empereurs n'avaient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils voulaient faire revivre. Les rois de France, poussés et par leur propre inquiétude et par celle de leur nation, avaient la fureur de conquérir Naples et Milan. Le sénat de Venise, politique et hardi, commerçant et guerrier, voulait dominer sur la mer et s'étendre en terre-ferme; une foule de villes et de républiques étaient agitées à la fois par les orages de la liberté et par ceux de la guerre; des factions s'élevaient, se choquaient et tombaient; des conjurés et des tyrans périssaient tour à tour; des généraux qui n'avaient pour bien qu'une armée, la vendaient à qui voulait ou pouvait la payer. Partout les intérêts religieux se mêlaient aux intérêts politiques et les crimes aux grandes actions; tel était l'esprit de ce temps; et parmi ces dangers, ces espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'âmes extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi dire, avec leur siècle, et qui en reçurent le mouvement, ou qui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que saints; mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un simple paysan, devint un

grand homme; et l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers; à Venise plusieurs doges et quelques généraux; à Gênes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour à tour et fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François Ier. et à Soliman, mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvait être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous trouverez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, et simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; et ce Mathias Corvin son fils, le seul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit Etat; et parmi les Orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux et conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde; Bajazet qui commença comme Alexandre, et finit comme Darius: d'abord le plus terrible des hommes, et ensuite le plus malheureux; Amurat II, le seul prince turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux fois le trône, et y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, et récompensa les arts avec tant de magnificence; Sélim, qui subjugua l'Egypte et détruisit cette aristocratie guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats tartares; Soliman, vainqueur de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone et assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; et cet Ismaël Sophi, qui au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, et en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avait conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X, et du célèbre Machiavel; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie, contribuèrent, cependant, par leurs travaux, au rétablissement des lettres, en faisant revivre les langues qui ne s'étaient conservées que chez les chrétiens de Constantinople, et la philosophie ancienne qui, depuis la chute de l'empire, n'avait été cultivée que par les musulmans arabes.

Tel est le spectacle aussi varié que rapide que nous présentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce panégyriste, ayant loué près d'une centaine de princes grecs, idolâtres, musulmans

et chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un seul pape : il était cependant italien et évêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'éloge de plusieurs princes qui étaient encore vivans, et dans ces articles il change tout à coup de ton ; il ne raconte plus, il loue, et l'historien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. « Je te salue trois fois, très-grand, auguste » Charles-Quint, qui par le concours et l'union des vertus les » plus rares, as mérité le surnom de très-invincible empereur. » On reconnaît à cette grande phrase, que Charles-Quint devait lire l'article. Un autre assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christiern, roi de Danemarck, surnommé le Néron du nord, qui, après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques et quatre-vingt-quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove ose l'appeler de son véritable nom, c'est-à-dire, un monstre ; il est vrai que ce monstre était alors détrôné et enfermé dans une cage de fer ; mais beaucoup d'autres auraient craint que la cage ne fût brisée, et que ce monstre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevînt un très-grand prince. Enfin, pour connaître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de La Mirandole, l'homme de l'Europe, et peut-être du monde, qui à son âge eût entassé dans sa tête le plus de mots et le moins d'idées ; qu'il n'ose point blâmer ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste et fourbe, qui déclamant en chaire contre les Médicis, faisait des prophéties et des cabales, et voulait, dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus et d'un homme inspiré ; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, et ne pense pas même à s'étonner de ses principes : car le machiavélisme qui n'existe plus sans doute, et qu'une politique éclairée et sage a dû bannir pour jamais, né dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts et de l'excès de toutes les ambitions joint à la faiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des âmes qui suppléaient à la force par la ruse, et aux talens par les crimes, était, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, et n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature française, depuis François Ier. jusqu'à la fin du règne de Henri IV.

Après avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étaient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspirait la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faisait servir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour à tour par la philosophie et la politique; chez les premiers Romains, où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommaient vertu, c'est-à-dire, à l'amour de la liberté et de la patrie; sous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'esclaves, qui trop souvent parlaient à des tyrans; enfin, chez les savans du seizième siècle, où ils ne furent, pour ainsi dire, qu'une affaire de style et un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on voulait faire revivre; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France et dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'esprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'était formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination et de gaieté, qui savions danser et combattre, mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance; mais quand on a jeté un coup-d'œil sur des mâsures ou des palais gothiques, on aime ensuite à se reposer sur les grands monumens de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de notre littérature, et les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, et de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. Peut-être à force de reprocher aux hommes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir : mais quand on ne pourrait l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile; elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, et dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établir chez tous les peuples, ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier Français à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre Du Guesclin. C'était le prix de ses victoires,

et plus encore de ses vertus (1). Ce grand homme mérita sans doute que cet usage commençât par lui. Il faudrait seulement que ce qui était alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une. Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs : la justice les institue, la politique les conserve quelque temps au mérite, bientôt la vanité les réclame comme un droit, le vice les usurpe par l'intrigue : au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; et ce qui devait être glorieux et rare, finit par être prodigué et avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous, et apparemment chez toutes les nations. Il sont devenus trop souvent des discours, où avec une fausse éloquence on célèbre des vertus encore plus fausses, et où l'on étale avec pompe des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, et des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'est-à-dire, à la mort de François I[er].

Ce prince, qui eut bien plus l'éclat et les vertus d'un chevalier, que la politique et les talens d'un roi, fut loué sans réserve ; et il ne faut pas s'en étonner : une nation militaire et brave dut estimer sa valeur ; une noblesse, qui respirait l'enthousiasme de la chevalerie, dut applaudir ses propres vertus dans son chef. Les hommes de lettres et les savans, qui commençaient en France à s'emparer de l'opinion et dirigeaient déjà la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honorait. Ses malheurs même et la bataille de Pavie, où, à des fautes trop réelles, il mêla de la grandeur de caractère, durent ajouter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, et devaient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, et se rallie toujours au mot de l'honneur.

(1) Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour. Le texte fut : *Nominatus est usque ad extrema ;* son nom a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, de toutes les grandes actions de Du Guesclin, prouva que ce grand homme avait rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avait uni au plus haut degré la probité et la valeur. Il remonta à l'origine et à la première institution de la chevalerie, et la représenta comme une institution politique, militaire et sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des États, et qui demandait dans un guerrier l'accord de la probité et du courage, des vertus et de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étaient présens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre et pour le service de leur maître, s'ils voulaient, comme Du Guesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, et mériter à la fois l'approbation de Dieu et l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre, qui nous a été conservée par le moine de Saint-Denis, historien de Charles VI.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avait pu le mériter, c'eût été par son respect pour les connaissances et le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance et par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois comme des peuples; que l'autorité de ceux qui commandent n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent; que le défaut de lumière, en obscurcissant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, et même les plus sacrés, ceux des souverains; qu'un peuple ignorant devient nécessairement ou un peuple vil et sans ressort, destiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet et d'une activité féroce; que des esclaves qui servent un bandeau sur les yeux, en sont bien plus terribles, si leur main vient à s'armer, et frappe au hasard; qu'enfin, tous les princes qui avant lui avaient obtenu l'estime de leur siècle et les regards de la postérité, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne, depuis Auguste jusqu'à Tamerlan, né Tartare et fondateur d'une académie à Samarcande, tous dédaignant une gloire vile et distribuée par des esclaves ignorans, avaient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, et relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François Ier. Il honora donc les lettres, et les lettres reconnaissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince, et de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François Ier., Henri II, son successeur et son fils, eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve, en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot : tous les peuples désirent que leur maître soit grand, et aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, et qui obéit aux lois sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, et le fait naître chez les autres; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeaient à leur gré sa faiblesse ou sa force, et poussé en même temps par l'esprit de sa nation et de son siècle, qu'il trouva créé et auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'âme, cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On

peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affaiblie du règne de François Ier. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance et dans les lois, il suivit les sentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère; et presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens et dessinent avec énergie les caractères, soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'état juge : le panégyriste loue, et n'a besoin que d'un prétexte; encore s'en passe-t-il quelquefois. Henri II, estimable à plusieurs égards, dut être célébré, et surtout dans l'époque de ses succès. On sait que dans la suite il eut des revers, et se laissa écraser par cet ennemi actif, dont la vigilance sombre et terrible, étendue à la fois sur les deux mondes, enchaînait l'Amérique, gouvernait l'Espagne et désolait l'Europe. Les batailles de Gravelines et de Saint-Quentin ne furent que des malheurs; mais la paix de Cateau-Cambrésis fut une honte. Au rapport de tous les historiens, elle déshonora le roi et le trône; au rapport d'un panégyriste, ce fut le sacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'oraison funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cyropédie, le roi à Cyrus, et l'orateur à Xénophon (1).

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la nation : c'était celui de ce François de Guise, assassiné par Poltrot, devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, et combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant : c'en était un dans une minorité orageuse, et sous un gouvernement faible où plusieurs grands hommes se choquent, et où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siècle fit commettre. On connaît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles tragédies : « Ta religion t'a ordonné » de m'assassiner; la mienne m'ordonne de te pardonner et de te » plaindre. » Ce mot, dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire, quelques mois avant la Saint-Barthélemi, fut prononcé et publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avait pu encore que prêter son nom aux malheurs de

(1) Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de La Rovère, évêque de Toulon.

son règne. On y célèbre sa bonté ; et dans quel moment ! A sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome, en présence du pape Grégoire XIII. Non, lorsque Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, et que la douleur publique prononça leur éloge en présence des citoyens, dont ils avaient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de justice, de larmes et de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France, en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence, c'est que nos orateurs français insultent à l'humanité en prose faible et barbare, dans ce jargon qui n'était pas encore une langue ; au lieu que l'orateur d'Italie, écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ses mensonges du moins sont doux et harmonieux. Il est triste que les orateurs, chargés des éloges funèbres des hommes puissans, se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auraient pu, dans des siècles surtout où la religion avait tant d'autorité, faire de ces discours la consolation des peuples et la leçon des grands ; mais sans doute il faut que chez les hommes tout soit petit, corrompu et faible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1574, à son retour de Pologne. L'orateur alors n'était que l'interprète de la voix publique. Le nom de ce prince avait de l'éclat en Europe ; et tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde sait comment ces espérances et ces éloges furent démentis. Quiconque, dans des momens d'orage, n'est pas un grand homme, paraît même au-dessous de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement et le malheur, et par ses amis et par ses ennemis, et par la force des événemens, et par sa propre faiblesse, et parce qu'il ne sut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'usage de ses droits. On connaît d'ailleurs ses confréries et ses scandales, et ce mélange bizarre de superstition et de licence, où il trouvait l'art de se déshonorer également par ses vertus et par ses vices. Cela n'empêcha point que, dans des panégyriques de son temps, et même après sa mort, il n'ait été appelé *le grand Henri III*. On ne sait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les souverains d'être loués.

L'année 1586 nous présente un spectacle différent. C'est le célèbre Ronsard, le plus fameux poëte de son siècle, et qui fut aimé tour à tour et protégé de quatre rois, loué après sa mort par l'abbé Duperron, depuis cardinal. On rendit à un homme

qui n'avait que des talens, le même honneur que s'il avait eu le privilége de faire du bien à la nation dans quelque grande place (1). Ces distinctions accordées au génie, dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à prouver qu'il y a dans les talens une grandeur personnelle, qu'on a crue quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre, qui eut alors beaucoup de succès, et qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appelaient alors de l'éloquence ; et Duperron comme orateur, et Ronsard comme poëte, sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard, ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de Saint Thomas, que, dans d'autres circonstances, il eût peut-être été Descartes ; et il n'a manqué à Roger Bacon, moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz et des Newton, pour être leur égal.

Deux ans après, le cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un éloge funèbre, qui prêtait bien plus à l'éloquence ; c'était celui de la fameuse Marie Stuart. On sait qu'à tous les agrémens de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses faiblesses, et peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, et poursivie par l'intérêt et la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avait cherché un asile, et fut décapitée par la politique barbare de cette Elisabeth, qui n'était que son égale et n'avait pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme et d'une reine sur l'échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des Français pour une princesse élevée parmi eux, et qui avait été l'épouse d'un de leurs rois ; l'intérêt qu'on prend

(1) M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronsard. Le roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour, et tous les hommes les plus célèbres par leur esprit et leurs talens y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule était si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, et fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, et prononca l'oraison funèbre de dessus un perron. Il y avait des auditeurs jusque sur les toits. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard était enterré dans le prieuré de S. Côme, auprès de Tours. Un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire, et l'on ne manqua point d'observer qu'il était né le même jour que François Ier. perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour; le nom même de la religion, car elle fut mêlée à ce grand événement; et l'Europe, agitée alors de fanatisme, regardait presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de cet éloge funèbre. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuart, peu de temps après que son mari eût fait tuer son amant sous ses yeux, avait épousé l'assassin même de son mari; et l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, et reine elle-même, qui avait péri sous le fer d'un bourreau. La pitié et l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; et ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'était alors, dans presque toute l'Europe, le temps des crimes et des meurtres; mais la barbarie était tantôt impétueuse et ardente, tantôt froide et tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'assassinat de Henri, duc de Guise, au château de Blois. Il n'y a personne qui ne sache et les motifs et les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi et brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, et à la renommée par l'avilissement de son maître; qui s'occupait de le détrôner sans daigner le haïr; et qui, par mépris, ne s'apercevait pas même qu'il s'en était fait craindre, vivant pouvait être coupable, mais assassiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis, son frère, massacré le lendemain, révolta encore plus, car il était cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en foule; mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêlait à la fureur, on voyait d'un côté des empoisonnemens, des assassinats, et les crimes de la plus flétrissante volupté; de l'autre, des processions, des confréries et des pénitens blancs et noirs; comme si des cérémonies, sans le remords et la vertu, pouvaient expier les crimes; comme si elles n'étaient pas un nouvel outrage pour la divinité, qu'on faisait semblant d'apaiser en la déshonorant. Henri III lui-même avait institué des confréries, et, suivi de ses mignons, marchait à leur tête. Ses confrères, les pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il s'était rendue à lui-même, et firent une grande pompe funèbre « en déploration du massacre fait à Blois, sur Louis et Henri de Lorraine, » suivie d'une oraison sur le même sujet. » Dans tous ces éloges on eut bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui,

le héros et le martyr de la religion, lui pour qui l'église n'avait été qu'un prétexte de déchirer l'Etat; lui, qui n'était catholique que pour être factieux; lui, dont toute la religion était l'envie d'usurper le trône, et qui s'armait du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étaient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés; c'était l'appât grossier du peuple, qui, dans ces temps de factions et de guerres, était souvent opprimé, égorgé et trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III; et ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siècles que ce Jacques Clément, dominicain et parricide, fut loué publiquement dans Paris et dans Rome : le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée et secouée, pour ainsi dire, dans tous les sens, déploie alors toute son énergie; ses productions sont extraordinaires, elle fait naître en foule des monstres et des grands hommes. En 1595, on vit dans Paris un éloge dont le sujet est à jamais respectable; c'était l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, et trop vertueux pour être rebelle, parla aux Seize, comme un homme qui préfère son devoir à sa vie; et il en fut récompensé en mourant pour l'Etat. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant son éloge; pour l'éloge même il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avait pas besoin.

On aime à voir aussi en 1609, un panégyrique adressé au duc de Sully; il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est faible, et peu digne de son sujet; mais c'était du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servait l'Etat, et où, pour récompense, il n'avait que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans et la haine de la nation à qui il faisait du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, et pour le panégyriste et pour le héros, car, en 1610, Sully n'était plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes; et s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa mort, il n'y en a pas de panégyrique adressé à un ministre après sa disgrâce.

Jamais parmi nous, peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquaient

les mœurs et les idées générales dominantes dans un pays ; c'était comme un aveu involontaire et forcé, que certaines qualités brillantes arrachaient à ceux même qui étaient le plus loin de les partager : mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protège pour ainsi dire la réputation du prince ; et c'est ce qui arriva à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, et jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi dire, nous appartient. Mornay et Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimait à s'y reconnaître ; la politique même le justifiait. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il fallait des prodiges, et il n'avait presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessait de l'être ; et ce grand homme appuyait le peu de forces qu'il avait des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur, toutes ces saillies d'une âme vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à la fois d'un homme d'esprit et d'un héros, semblaient peindre en même temps l'imagination française, et le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin, ses amours, ses faiblesses, tous ces sentimens, qui le plus souvent étaient des passions, et que les grâces d'un chevalier ennoblissaient encore, lorsqu'ils n'étaient que des goûts, ne paraissaient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimait à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur et que le caractère d'un Français fut en tout temps d'allier la valeur et les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté, c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur, qui fit que, sans politique et sans effort, il pardonna toujours, et se serait cru malheureux de punir ; qui, avec ses amis, lui donnait la familiarité la plus douce, envers ses peuples la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité ; ce sentiment si précieux qui quelquefois, dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisait verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié ; ce sentiment qui aimait à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entourait, ne craignit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère, vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes : voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Et qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de

fléaux nés des passions et du choc des intérêts, le genre humain écrasé et tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, et les malheurs que l'indulgence et la bonté auraient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion et d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur et la paix? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, et que le calme et la sérénité se répandent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'histoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêts à commettre des crimes; celle de Vespasien fut souillée par l'avarice et par des meurtres; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre, que par des actions; celle des Antonins fut sublime et tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêlait, lui ôta peut-être ces grâces si douces auxquelles on aime à la reconnaître; parmi nous, celle de Louis XII, à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens et des grandes actions : car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme que de celle d'un prince qui a de mauvais succès et des fautes à se faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable et d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant sa vie ou après sa mort, il fut célébré par plus de cinq cents panégyristes, tant poëtes qu'orateurs; il ne faut pas s'étonner si, malgré l'éloquence brute et sauvage de son siècle, on ne trouve presque aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes; il veut que la dernière postérité des Français vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout à coup au meurtrier comme s'il était présent, et lui reproche de ne pas s'être laissé attendrir par les vertus d'un si excellent prince. Il peint la haine et la fureur du peuple, qui aurait voulu arracher ce monstre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ses propres mains. Il peint des Français témoins du supplice, et par un mélange affreux de férocité et de tendresse, changés tout à coup en cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne et le prie de suspendre ses larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un

spectacle si touchant, et craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il était aimé ; il joint sa douleur particulière à celle de toute la France, et il finit par faire à son bienfaiteur et à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus tendre pourrait les faire sur le tombeau et à la vue des cendres de son ami.

Enfin, je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, et envoie son fils inviter quelques uns de leurs frères pour se réunir et se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, et palpitant d'effroi. « O mon père! dit-il au vieillard, plus de festin, plus de joie ; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue..... » « et moi aussi, dit l'orateur, j'ai vu le plus affreux des spectacles : j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe et de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps sanglant et percé de coups. Non, ce n'était pas celui d'un de nos frères, c'est celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV, » etc.

C'est ainsi que dans un siècle où l'on n'avait encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un sujet pathétique et terrible, inspirait aux orateurs ou des mouvemens, ou des traits heureux (1).

Il est triste qu'un pareil sujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, et qui, en prononçant cet éloge funèbre, se proposât un but utile à la nation. En effet, qu'on suppose un orateur doué par la nature de cette magie puissante de la parole, qui a tant d'empire sur les âmes et les remue à son gré ; qu'il paraisse aux yeux de la nation assemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV ; qu'il ait sous ses yeux le corps de ce malheureux prince ; que peut-être, le poignard, instrument du parricide, soit sur le cercueil et exposé à tous les regards ; que l'orateur alors élève sa voix, pour rappeler aux Français tous les malheurs que depuis cent ans leur ont causés leurs divisions et tous les crimes du fanatisme et de la politique mêlés ensemble ; qu'en

(1) Malgré les défauts incroyables du mauvais goût, quelques uns de ces discours attachent encore et intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté, et les larmes viennent aux yeux : on serait tenté de rire, et l'on s'attendrit.

Le sujet vous entraîne, et l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros.

Ainsi, un acteur célèbre (Baron), qui prétendait que l'émotion est en nous un sentiment involontaire, et presque indépendant de l'esprit, en mettant sur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendrissait peu à peu, et parvenait à faire couler les larmes.

commençant par la proscription des Vaudois et les arrêts qui firent consumer dans les flammes vingt-deux villages, et égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, il leur rappelle ensuite la conspiration d'Amboise, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras ; la nuit de la Saint-Barthélemi, l'assassinat du prince de Condé, l'assassinat de François de Guise, l'assassinat de Henri de Guise et de son frère, l'assassinat de Henri III ; plus de mille combats ou siéges, où toujours le sang français avait coulé par la main des Français ; le fanatisme et la vengeance faisant périr sur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avaient eu le malheur d'échapper à la guerre ; les meurtres, les empoisonnemens, les incendies, les massacres de sang-froid, regardés comme des actions permises ou vertueuses ; les enfans qui n'avaient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères, pour être écrasés ; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'assassinat de Henri IV, dont le corps sanglant est dans ce moment sous leurs yeux ; qu'alors attestant la religion et l'humanité, il conjure les Français de se réunir, de se regarder comme des concitoyens et des frères ; qu'à la vue de tant de malheurs et de crimes, à la vue de tant de sang versé, il les invite à renoncer à cet esprit de rage, à cette horrible démence qui, pendant un siècle, les a dénaturés, et a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres ; que lui-même prononçant un serment à haute voix, il appelle tous les Français pour jurer avec lui sur le corps de Henri IV, sur ses blessures et le reste de son sang, que désormais ils seront unis et oublieront les affreuses querelles qui les divisent ; qu'ensuite, s'adressant à Henri IV même, il fasse, pour ainsi dire, amende honorable à son ombre, au nom de toute la France et de son siècle, et même au nom des siècles suivans, pour cet assassinat, prix si différent de celui que méritaient ses vertus ; qu'il lui annonce les hommages de tous les Français qui naîtront un jour ; qu'en finissant il se prosterne sur sa tombe et la baigne de ses larmes : quelle impression croit-on qu'un pareil discours aurait pu faire sur des milliers d'hommes assemblés, et dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince, sans être aidé de l'éloquence de l'orateur, suffisait pour émouvoir et attendrir ? Peut-être l'effet de ce discours ne se serait-il pas borné à une émotion passagère, peut-être par la suite aurait-il pu prévenir de nouvelles divisions et de nouveaux crimes.

Au reste, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV, à l'instant de sa mort, ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans qui, après avoir retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, semblent le moment

d'après aller se perdre et s'ensevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La justice et la renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mausolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays et de siècle en siècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous; tous les talens et tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les mémoires de Sully, en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un homme célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile: l'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence et le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, et où la sensibilité loue la vertu. Le pinceau, la gravure, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques unes des époques de sa vie, en bronze et en marbre; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention et amusement du luxe, que le goût et les modes françaises font valoir et distribuent dans l'Europe : le peuple même connaît et bénit sa mémoire. Le peuple, courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de Henri IV, et attache à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin, lorsque la mort, parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curiosité inquiète et sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à la fois les monumens de la grandeur et de la faiblesse humaine, à la lueur des flambeaux et des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semble ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent au pied de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, et se livrent avec un mélange d'attendrissement et de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire (1). Tel est l'hommage qu'au bout de 190 ans la reconnaissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquaient; et les tyrans même prenant le surnom d'Antonin pour en imposer, se couvraient de ce nom sacré, comme, dans les pays et

(1) Voyez la fin de l'éloge de Henri IV, par La Harpe, et l'estampe qui est à la tête du discours.

dans les temps d'asiles, les assassins couraient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.

CHAPITRE XXVII.

Des panégyriques ou éloges adressés à Louis XIII, au cardinal de Richelieu, et au cardinal Mazarin.

Un prince disait à son fils en mourant : « Je te lègue tout, mes » armées, mes Etats, mes trésors, et le souvenir de ce que j'ai » fait de bien ; mais je ne puis te léguer ma gloire ; si tu n'en as » une qui te soit personnelle, la mienne n'est qu'un fardeau » pour toi. » C'est ce que Henri IV mourant aurait dû dire à Louis XIII. Cependant plusieurs des panégyristes qui avaient loué le père célébrèrent le fils ; mais le père fut loué à titre de grand homme et le fils trop souvent à titre de prince ; ce n'est pas que Louis XIII n'eût des qualités d'un roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité, soit paresse, il ignóra le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la renommée. Son caractere, comme son règne, offrent une foule de contradictions ; il eut un enchaînement de victoires, et leur éclat lui fut, pour ainsi dire, étranger ; il eut des talens militaires, et à peine aujourd'hui ces talens sont connus ; il eut de l'agrément dans l'esprit et montra la plus grande indifférence pour les lettres ; la nature lui avait donné du courage, et même celui qui affronte la mort, et il n'eut jamais celui de commander. Il avait besoin d'être dominé, et flotta sans cesse entre le désir de secouer le joug et la nécessité de le reprendre ; mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le souverain et jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au dehors, et une sévérité si imposante et quelquefois si terrible au dedans.

Tel fut Louis XIII comme prince ; dans le particulier, on vit des contrastes aussi frappans ; son caractère le forçait à élever des favoris ; son caractère le forçait à les haïr. Au milieu des succès, il fut malheureux. L'allié de Gustave-Adolphe, et celui dont les armées ébranlaient le trône de l'empereur et resserraient l'Espagne, redouta sa mère, sa femme, son frère, et jusqu'au ministre qui le faisait vaincre.

On sent bien qu'un tel caractère est peu favorable aux éloges ; mais les panégyristes poursuivent encore plus les rois, que souvent les rois ne sont empressés à les fuir ; il paraît même que Louis XIII en fut importuné ; peut-être même que son esprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence qui, le plus

souvent, n'a rien de vrai, et qui au moins est vide d'idées; peut-être aussi qu'un homme calme et sans passions doit mieux sentir le ridicule de ce qui est exagéré; et c'est le vice nécessaire de tout ce qui est harangue; peut-être enfin que tant d'éloges sur de grands événemens auxquels il avait peu de part, lui rappelaient un peu trop sa faiblesse et une gloire étrangère. Quoi qu'il en soit, on rapporte que se regardant un jour dans une glace, étonné de se voir déjà tant de cheveux blancs, il en accusa les complimenteurs et panégyristes éternels qu'il était condamné à entendre depuis qu'il était roi.

Dès 1611, c'est-à-dire, dès la seconde année de son règne, on lui adressa un panégyrique; il n'avait alors que dix ans. On se doute bien quel devait être le ton de cet ouvrage. Flatter un jeune prince sur des qualités qu'il n'a point encore, c'est presque lui défendre de les acquérir, c'est immoler à la vanité d'un moment la félicité d'un demi-siècle.

La paix de 1623, avec les protestans du royaume, et la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très-grand nombre de panégyriques et d'éloges. Ces deux guerres où un roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur, et cette intrépidité froide, qui dans les dangers honorerait tout autre même qu'un prince; mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu et Corneille, il prouva que le caractère seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même, et que les panégyristes, malgré leurs talens, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que sous ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au prince.

Cette gloire se porta toute entière vers Richelieu. Lorsque dans une monarchie il s'élève un sujet qui, par les circonstances ou ses talens, obtient un grand pouvoir, aussitôt les hommages et les regards se tournent de ce côté; tout ce qui est faible est porté, par sa faiblesse même, à admirer ce qui est puissant; mais si ce sujet qui commande, a une grandeur altière qui en impose, si par son caractère il entraîne tout, s'il se sent nécessaire à son maître en le servant, si à cette grandeur empruntée qu'il avait d'abord, il en substitue une autre presque indépendante, et qui, par la force de son génie, lui soit personnelle; si, de plus, il a des succès, et que la fortune paraisse lui obéir comme les hommes, alors la louange n'a plus de bornes. Les courtisans le louent par intérêt; le peuple, par un sentiment qui lui fait respecter tout ce

qu'il craint; les gens à imagination par enthousiasme : alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques, les poëtes leurs vers. Les éloges commencés par le respect ou par la crainte, continuent par l'habitude, et il se fonde une grande réputation chez la postérité, qui reçoit des siècles précédens l'admiration des noms célèbres, comme elle reçoit son culte et ses lois. Tel a été le sort du cardinal de Richelieu. C'est un des hommes qui a été le plus loué, et de son vivant et après sa mort. Poëtes, orateurs, historiens, politiques, tout l'a célébré; mais il n'y a presque rien qui n'ait deux faces. La haine est à côté de la gloire, et ces caractères, dont l'ascendant subjugue tout, sont, par leur vigueur même, voisins de l'excès. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différens de ce fameux cardinal.

Les uns, frappés de ses grandes qualités de ministre et d'homme d'état, l'ont admiré sans réserve. Ils l'ont peint comme un esprit souple et puissant, qui, malgré les ennemis et les rivaux, parvint aux premières places, et s'y soutint malgré les factions; qui opposait sans cesse le génie à la haine, et l'activité aux complots; qui, environné de ses ennemis, qu'il fallait combattre, avait en même temps les yeux ouverts sur tous les peuples; qui saisissait d'un coup d'œil la marche des Etats, les intérêts des rois, les intérêts cachés des ministres, les jalousies sourdes; qui dirigeait tous les événemens par les passions; qui, par des voies différentes, marchant toujours au même but, distribuait à son gré le mouvement ou le repos, calmait la France et bouleversait l'Europe; qui, dans son grand projet de combattre l'Autriche, sut opposer la Hollande à l'Espagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, et l'Italie à l'Italie; qui, enfin, achetait partout des alliés, des généraux et des armées, et soudoyait, d'un bout de l'Europe à l'autre, la haine et l'intérêt. Ils ont loué ce mélange d'adresse et de force, avec lequel il abattit pour jamais le parti long-temps redoutable des calvinistes, armant les protestans de Hollande contre ceux de France, et retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement intrépide, qui, en révoltant tout, enchaînait tout; qui, pour le bonheur éternel de la France, écrasa et fit disparaître ces forces subalternes, qui choquent et arrêtent l'action de la force principale, d'autant plus terribles qu'en combattant le prince, elles pèsent sur le peuple; qu'étant précaires, elles se hâtent d'abuser; que nées hors des lois, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin cet amour des lettres et des arts, qui, au milieu des agitations de l'Europe qu'il ébranlait, lui fit fonder l'Académie Française, dont il fut le chef; amour des lettres qu'il avait par goût, et qu'il fit naître, dit-on, par politique, qui substitua, chez les Français, l'ambition

des talens à celle des cabales, et une activité plus douce, à cette activité féroce, nourrie de factions et de crimes. Tel est le point de vue sous lequel les admirateurs et les panégyristes du cardinal de Richelieu nous le présentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent sa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces éloges, discutent le reste. Sur l'art de négocier, et sur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie et une grande supériorité de vues : mais, dans ce genre même, ils lui reprochent une faute importante; c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-Bas espagnols, entre la France et la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollandais qu'ils avaient besoin de barrière contre la France; et Richelieu, qui voulait les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition, glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye.

Quelques uns même vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans, son ministère fut tout à la fois éclatant et terrible; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva; que tandis qu'il combattait des rebelles en France, il soufflait la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne; qu'il créa le premier, ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut immoler tous les Etats à un seul; qu'enfin, il épouvanta l'Europe comme ses ennemis.

Ils avouent que l'abaissement des grands était nécessaire; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des États, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'était pas, en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince; si ce n'était pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales; si ce n'était pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir; s'il n'y aurait pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les nobles dans leurs terres, et à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par l'exemple de Henri IV, qui, affermi sur le trône, suivit ce plan, et le suivit avec succès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vastes empires, tels que la Chine et la Russie, où, entre la capitale et les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de distance, la réaction du centre aux extrémités doit être souvent arrêtée dans sa course; qu'ainsi il pourrait

être utile d'y rassembler dans une cour tous les grands comme des otages de l'obéissance publique et de la leur : mais ils demandent s'il en est de même dans les petits États de l'Europe, où le maître est toujours sous l'œil de la nation, et la nation sous l'œil du maître, et où l'autorité inévitable et prompte peut à chaque instant tomber sur le coupable.

Les appréciateurs sévères du cardinal de Richelieu examinent ensuite quels sont les moyens dont ce ministre se servit pour élever l'autorité royale et la sienne au-dessus des grands qu'il combattait, et ils lui reprochent ses haines, ses vengeances, et ce caractère fier et terrible qui ne pardonna jamais.

Ainsi, sur le même ministère, on présente deux tableaux, l'un d'éclat et de grandeur, l'autre moins favorable sans doute. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire, à juger sur les faits. En général, ces grandes vues du ministère, qui s'occupent de projets d'humanité, et qui, par des établissemens utiles, cherchent à tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, semblent lui avoir été peu connues. Ce n'est pas qu'il ne liât sa grandeur à celle de sa nation ; mais l'espèce de grandeur qu'il lui donna, fut toute en renommée. Soit le défaut des circonstances, soit celui d'une imagination ardente et forte, il fut sans cesse entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être ressembla-t-il au sénat de Rome, qui remuait toutes les nations pour être le maître de la sienne, et cimentait son pouvoir au dedans par les victoires et le sang versé au loin sur les champs de batailles.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce ministre, le premier de son siècle, et fort supérieur aux Bukingham et aux Olivarès qu'il eut à combattre, son nom, dans tous les temps, sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande impulsion au dehors ; qu'il changea la direction des choses au dedans ; qu'il abattit ce qui paraissait ne pouvoir l'être ; qu'il prépara, par son influence et son génie, un siècle célèbre ; enfin, parce qu'un grand caractère en impose même à la postérité, et que la plupart des hommes ayant une imagination vive et une âme faible, ont besoin d'être étonnés, et veulent, dans la société comme dans une tragédie, du mouvement et des secousses. De là, en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine, et une admiration pénible, mêlée de plaisir et de crainte.

Après Richelieu, il serait difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué : il n'avait ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance,

subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avait plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Concorde et de la Paix. On sait qu'en général Mazarin était timide et faible ; il caressait les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paraît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec faiblesse ; d'ailleurs, le rôle que ce ministre joua dans la Fronde ; ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des Marigny et des Grammont, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant, et qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre ; les vaudevilles et les chansons, qui chez un peuple léger communiquent si rapidement le ridicule et l'éternisent, tout cela devait peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étaient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eut ni dans les factions la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal de Retz, ni dans les affaires l'activité et le coup d'œil d'aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert, ni dans les desseins politiques l'audace, et je ne sais quelle profondeur vaste du cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier ; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connaître les hommes, et a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand ministre. Son âme accoutumée long-temps à la souplesse, n'eut pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster, il fit la paix des Pyrénées, il donna l'Alsace à la France, il prévit peut-être qu'un jour la France pourrait commander à l'Espagne : voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres et de sa puissance, il trouva des panégyristes. Je ne connais rien de plus méprisable en ce genre que les éloges qui lui furent adressés par l'auteur du poëme latin de la Callipédie. Quillet (c'est le nom du poëte), ennemi du cardinal, on ne sait pourquoi, dans la première édition de son ouvrage avait inséré plusieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeler, lui fit des reproches de ce qu'il traitait si mal ses amis, et lui donna sur-le-champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eut d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avait dit du mal ; et, comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé, il fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme

qu'il avait outragé, et substitua partout l'éloge à la satire, trouvant le moyen de s'avilir à la fois par tous les deux. Ce n'est point que je blâme la reconnaissance : elle est le plus doux comme le plus sacré des devoirs; et si dans les jugemens qu'elle inspire, elle peut quelquefois tromper, il faut respecter ses erreurs mêmes. Mais la reconnaissance est au moins très-suspecte, quand elle n'a point été précédée par l'estime, et que le salaire se trouve à côté de l'éloge. Une âme délicate et fière n'aurait rien reçu; et alors il lui eût été permis de se rétracter.

Parmi les panégyristes de Mazarin, on trouve un nom plus connu et plus grand, c'est celui de Corneille. A la tête de sa tragédie de Pompée, il loue ce cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il est le plus grand homme de Rome moderne, et il l'appelle très-sérieusement *homme au-dessus de l'homme*. Il dit ensuite qu'en voulant peindre Pompée, Auguste et les Horaces, c'est le cardinal Mazarin qu'il a peint sans y penser. Par respect pour Corneille, je supprime le reste. Il faut plaindre et le cardinal et le poëte, l'un d'avoir fait, l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'est pas que Corneille n'eût véritablement l'âme grande; mais cette flatterie était alors une espèce d'étiquette à laquelle on se soumettait sans y penser. Il y a avec certains rangs des hommages de convention, et celui-là était du nombre. D'ailleurs, Corneille dans son cabinet connaissait plus les places que les hommes. C'était plus au premier ministre qu'à Mazarin qu'il parlait. Heureusement il y a des siècles, où, en respectant les rangs, on respecte encore plus la vérité. C'est alors qu'on attache une égale honte à être satirique ou flatteur. Alors l'estime est pour le génie, le respect pour la vertu, et les bienséances pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avaient retardé l'éloquence parmi nous; de sa renaissance, de sa marche et de ses progrès.

NOUS voilà parvenus au siècle de Louis XIV, car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point; le prince n'exista qu'à la mort du ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes; on l'appellerait avec autant de vérité le siècle des éloges. Jamais on ne loua tant : ce fut pour ainsi dire la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence et le goût s'étaient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avait du moins le mérite du génie. On louait tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe; et ces courtisans polis, sous un gouvernement qui

avait de l'éclat, mêlaient de la dignité dans leurs hommages, et honoraient par l'éloquence les maîtres qu'ils flattaient.

Il serait peut-être curieux de chercher comment l'éloquence, perdue depuis tant de siècles, après avoir régné à Athènes, à Rome et dans Byzance, reparut au bout de douze cents ans chez les descendans des Celtes, et dans un pays où il n'y avait ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre. Tout semblait s'opposer à cette révolution.

Le premier instrument de l'éloquence, c'est la langue; et la nôtre était barbare. Née au dixième siècle, composée en partie de la langue romaine, qui était le reste du langage de nos premiers vainqueurs, de la langue des Gaulois ou des Celtes, de la langue des anciens sauvages des bords du Rhin, de la langue des Scandinaves ou des Danois, qui, sous le nom de Normands, vinrent ravager l'Europe, et s'établir en France après l'avoir désolée; elle fut long-temps, comme la monarchie française, un amas de débris. Les dialectes sauvages du nord qui y dominaient rendaient la plupart de ses sons durs et barbares. On ne l'ignore point: c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'âme et l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues, et les rend souples et harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre et rigoureux, ne pouvaient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, et inculte comme leurs champs et leurs forêts.

Dès qu'ils avaient paru dans les Gaules, ils avaient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avaient dénaturée, même en l'adoptant; et substituant à toutes les terminaisons des mots, qui pour la plupart étaient variés et sonores, des terminaisons tout à la fois dures et monotones, on avait entendu de tous côtés des espèces de hurlemens sourds succéder à des sons éclatans et harmonieux. Ces barbares traitèrent la langue comme d'autres barbares en Italie avaient traité les arts, lorsqu'ils défiguraient des statues et des bas-reliefs antiques, pour les accommoder aux plus grossiers usages, ou qu'avec des tronçons, des colonnes et des débris de chapiteaux corinthiens, ils construisaient les chaumières destinées à les loger. La langue française conserva pendant plusieurs siècles cette âpreté de sons, monument de son origine; mais peu à peu elle perdit ses prononciations barbares, et se rapprocha par degrés de l'harmonie: car il en est des langues comme des sables qui roulent dans les rivières et qui s'arrondissent par le mouvement, ou comme de ces dés avec lesquels Descartes composait le monde, et dont les inégalités et les angles se brisaient en se heurtant. Peut-être même, chez un peuple dont

l'humeur sociable et douce aime à communiquer ses sentimens et ses idées, et chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner et s'adoucir un peu plus tôt que chez d'autres nations, qui avaient moins le goût et le besoin de la société que nous.

C'était peu pour la langue d'avoir perdu sa rudesse, il fallait encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les Français alors n'étaient pas assez instruits pour embrasser d'un coup d'œil la nature, et comparer tous les signes de leur langage à l'univers réel, que ces signes devaient représenter. Ce procédé, qui peut-être n'a été celui d'aucun peuple, pourrait tout au plus convenir à une nation de philosophes; et dans notre grossièreté naïve, nous étions bien loin de mériter ce nom; mais différens hasards suppléèrent à ce qui nous manquait du côté de la réflexion et du système.

On ne peut douter que les croisades n'aient influé sur cette révolution. On sait que dans ces grandes émigrations, tous les peuples, et par conséquent toutes les langues se mêlèrent. Français, Italiens, Anglais et Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fut obligé de converser et de traiter avec celui qui était né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrasins et les Arabes, qui avaient alors des connaissances et des lumières, devaient nécessairement ajouter aux trésors des langues. Mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étaient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parlaient toujours la langue d'Homère et de Platon; ils cultivaient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et faible, et par une superstition qui resserrait tout, portaient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui était connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire, qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presque une province de la France. Alors la langue des

vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison peut-être que notre langue, qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avaient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiraient. Seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et sous Charles VIII, Louis XII, et sous François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissaient parmi les agitations de la liberté et de la guerre. Alors la langue harmonieuse et douce de l'Arioste et du Tasse, la langue forte et précise de Machiavel et du Dante, vint donner de nouvelles leçons, comme de nouvelles richesses à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes, et nous polîmes notre langage; et si le fruit de nos victoires nous échappa, nous sûmes du moins conserver nos lumières. Ainsi, par la suite des siècles et des hasards, la langue française se formait, s'enrichissait, s'épurait par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui pense, tandis que l'autre se déchire, s'occupa de goût, lorsque ailleurs on s'occupait de carnage. On se mit à étudier les anciens. Platon et Virgile, Homère et Lucrèce, Sophocle et Cicéron, devinrent les maîtres et les précepteurs des Gaulois. La lecture assidue de ces grands hommes, et le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes dans ce commerce de nouvelles images, de nouveaux rapports et d'expressions et d'idées; nous ajoutâmes à la fécondité des mots, la fécondité des tours; mais le goût ne présidait point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langue a son caractère dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de chaque peuple. Nous ne savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes et de sa constitution générale, qu'on ne peut changer sans la détruire. Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle et sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous; à peu près comme l'indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre. et dans le premier moment ne peut distinguer ce qui

convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue, et c'est l'époque d'Amyot et de Montaigne. Mais, entre ces deux écrivains, il y a pour la langue même une différence marquée. Celle de Montaigne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots et le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison des mots de français, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. On peut dire de son temps qu'il avait, pour ainsi dire, fondu dans l'ancienne naïveté gauloise toutes les richesses nouvelles, et qu'en conservant l'esprit général de la langue, il en avait fait disparaître les mélanges qui semblaient l'altérer.

Après ces deux écrivains, qui tous deux, pour le style même, sont encore célèbres, la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère. Elle s'éloigna de la force et de la hardiesse énergique de l'un, pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect et de plus sage, conforme à la raison tranquille qui préside à la plupart de nos écrits. Elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicatesse et de dignité, qui est une suite de notre gouvernement, et de l'influence que la cour, les femmes et les grands doivent avoir sur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés; et semblable à ces arbres que le fer émonde avec sécurité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour satisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche et plus soignée, elle acquit en même temps du goût, de la réserve et de la noblesse. Dans la suite, elle devait réparer une partie de ces pertes, par les ouvrages des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et par ce don puissant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues, en jetant dans le public une foule d'expressions neuves et pittoresques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de censurer d'abord, parce qu'ils sont gouvernés par l'habitude, et qu'il est plus aisé en tout genre de critiquer que d'inventer. Elle devait encore réparer ces pertes dans notre siècle, par un grand nombre de termes que la connaissance générale de la philosophie, des sciences et des arts, a répandus parmi nous, et qu'elle a rendus, depuis trente ans, familiers à la nation. Mais, dans l'époque qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse, sans gagner beaucoup du côté du génie; et, par une espèce de hauteur, aspirant à la noblesse, elle fut tout à la fois dédaigneuse et pauvre.

On sent que jusque-là elle devait être encore peu favorable à

l'éloquence. Nous avions déjà eu un grand nombre d'essais dans ce genre; mais ces essais avaient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'était point encore née; l'harmonie, qui est la musique du langage, qui, par le mélange heureux des nombres et des sons, exprime le caractère du sentiment et de la pensée, et sait peindre à l'oreille comme les couleurs peignent aux yeux; l'harmonie qui établit une espèce de balancement et d'équilibre entre les différentes parties du discours, qui les lie ou les enchaîne, les suspend ou les précipite, et flatte continuellement l'oreille, qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule sans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, et qui passa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau, qui fut long-temps célèbre par la pureté du langage, et qu'on citait encore sous Louis XIV, la soupçonna peut-être, mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher; et dans son oraison funèbre de Louis XIII, d'ailleurs assez médiocre, on en rencontre assez souvent des traces. Enfin, Balzac la créa parmi nous; Balzac qui eut long-temps la plus grande réputation, et qu'on n'estime point assez aujourd'hui; dont les lettres sans doute sont peu intéressantes et quelquefois ridicules, mais qui, dans ses ouvrages, et surtout dans son *Aristippe* et dans son *Prince*, à travers des fautes de goût, a semé une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps, et où l'on retrouve l'âme d'un citoyen et la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite.

On sait qu'il accoutuma le premier les oreilles françaises au nombre et à l'harmonie de la prose, et contribua à perfectionner notre langue, en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeler, dans son siècle, le créateur de l'éloquence : mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens et la chaleur; et trop souvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de son siècle que la sienne. Ceux qui commencent à cultiver un art, ne s'en font jamais une idée bien nette : ils connaissent mieux le but que les moyens, et en voulant l'atteindre, ils le passent. Peut-être même dans tous les arts, poésie, peinture, sculpture, architecture, éloquence, tous les peuples et tous les siècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, et l'on croit ne pouvoir y réussir qu'en agrandissant. L'art de se réduire est plus difficile, et il n'est pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration et le plaisir, en ne présentant que ce qui est. Il faut avoir long-temps mesuré ses forces; il faut avoir appris à les gouverner avec souplesse, pour savoir les arrêter au besoin. Peut-être même cette espèce de pente à l'exagération, tient-elle au génie de ceux qui

font les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils aient plus d'imagination que de raison ; il faut qu'ils aient une certaine vigueur d'âme qui les emporte et les entraîne loin de ce qui est ordinaire. Ainsi, probablement on fit des colosses avant la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder ; on bâtit les pyramides d'Egypte avant les ouvrages d'une architecture noble et régulière. Homère précéda Virgile ; Corneille, Racine ; et Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui se trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature espagnole, qui était alors très-connue en France, dut contribuer encore à nous donner une fausse grandeur. Elle put influer sur l'éloquence, comme elle influa sur nos pièces de théâtre et nos romans. D'ailleurs, l'étude même des anciens, et notre première admiration pour Athènes et pour Rome, dans un temps où notre goût n'était pas encore formé, purent nous égarer. Ces modèles avaient quelque chose de trop disproportionné à notre faiblesse et surtout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris, qui écrivait des lettres à un autre bourgeois, ou à un homme de la cour, voulait intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César et Pompée, ou comme Pline qui consultait Trajan. Un avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin, prétendait bien être aussi éloquent que Démosthène appelant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Claudius et d'Antoine. Trop au-dessous de ces grands intérêts, on voulait cependant les égaler ; on voulait mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, et dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent. De là l'emphase et les grands mots, et les citations des anciens, et la magnificence du style portée dans des affaires pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il fallait le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque et romaine avait corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, et pour ainsi dire le mécanisme de leur langage, retarda, au siècle même de Louis XIV, la marche et les progrès de notre langue. On sait que les langues anciennes avaient une foule de mots qui exprimaient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédaient avec celles qui devaient suivre ; des mots qui serpentaient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties et en faire la liaison et le ciment, rappelaient par un signe la phrase qui était écoulée, appelaient celle qui devait naître, remplissaient les intervalles, animaient, vivifiaient, enchaînaient tout, et donnaient à la fois, au corps du discours, de l'unité, du mouvement et de la souplesse. Des

hommes qui avaient plus réfléchi sur les langues des anciens, que sur le caractère de la nôtre, voulurent y transporter ce genre de beauté auquel elle se refusait. Nous avons, en général, très-peu de ces termes qui servent de liaison. On voulut y suppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très-grand nombre de phrases accessoires à la phrase principale, en créant un faux style périodique, qui marchait toujours escorté de détails et de choses incidentes, qui, au lieu de se développer avec netteté, offusquait la vue par des embarras, et dans sa lenteur n'avait qu'une fausse gravité sans noblesse. Alors la langue se traîna au lieu de marcher : elle fut souvent en contraste avec les sentimens, avec les idées ; elle le fut surtout avec le caractère national. Ce système de langue forma une espèce de secte. Vaugelas, d'Ablancourt et Patru, hommes très-estimables d'ailleurs, et qui n'ont pas peu contribué à régler parmi nous et à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-temps ; elle eut sa superstition comme toutes les sectes, et ne pardonna pas toujours à ceux qui avaient des principes opposés. Heureusement Pascal, La Rochefoucault et La Bruyère, poussés par leur génie et par le genre même qu'ils traitaient, prirent une route opposée et plus conforme en même temps à la langue et à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent succéder l'une à l'autre rapidement ; ils donnèrent plus de précision à la phrase ; ils la débarrassèrent d'un vain luxe et d'un cortége inutile de mots ; et voulurent que la pensée s'élançât pour ainsi dire dans le style, avec toute sa vivacité et sa force, comme elle est dans l'âme, et dégagée de tous ces liens importuns qui pourraient la gêner. Peu à peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui, dans sa marche soutenue, a le plus besoin de liaison, à celle des mots qui nous manquent, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente, tout se tint, tout fut entraîné par la force des choses même. Le style se débarrassa de ses entraves ; la pensée fut libre, la marche rapide, et le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'âme, comme un danseur qui accompagne la mesure et suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille ralentit ou précipite ses pas.

Tels furent, pendant plusieurs siècles, les obstacles que la langue française eut à vaincre, et une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue, même perfectionnée, ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les sols et sous tous les climats ; elle a besoin d'être échauffée et nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques, l'éloquence faisait partie de la constitution ; sans elle point de gouvernement, point d'état. C'était elle qui

portait, qui abolissait les lois, qui ordonnait la guerre, qui faisait marcher les armées, qui menait les citoyens sur les champs de batailles, qui consacrait leurs cendres lorsqu'ils étaient morts en combattant; c'était elle qui, de dessus la tribune, veillait contre les tyrans, et faisait retentir de loin, à l'oreille des citoyens, le bruit des chaînes qui les menaçaient. Chez les républicains, l'éloquence était un spectacle; les citoyens demeuraient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevaient, et impatiens d'être agités. Il fallait nécessairement, à un pareil peuple, la liberté, le loisir, l'aisance; il fallait des esclaves chargés de travailler pour eux, et de suppléer à tous les soins de la vie; enfin, il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'était devant le peuple que tonnait Démosthène, et l'éloquence était proscrite dans l'aréopage. Cicéron, comme orateur, était dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat. Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse, et qu'elle puisse agiter; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer et promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tibérius Gracchus s'écriait : « Les bêtes féroces ont un antre où elles » peuvent se réfugier et trouver un asile; mais vous, citoyens » romains, vous maîtres d'une partie du monde, vous n'avez pas » un toit où vous puissiez reposer; vous n'avez ni un foyer, ni » un asile, ni un tombeau. » C'est devant le peuple que l'orateur d'Athènes s'écriait : « Vous vous informez si Philippe est » vivant, ou si Philippe est mort; eh! que vous importe? si » Philippe était mort, demain vous feriez un autre Philippe. » C'est dans la chambre des communes, c'est devant cinq cents hommes assemblés qu'un orateur anglais, dans une séance qui avait duré un jour entier, et où l'on proposait de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria : « Non; je veux savoir » aujourd'hui, et avant de me retirer, si je me coucherai ce soir » citoyen libre d'Angleterre, ou esclave des tyrans qui veulent » m'opprimer. » C'est dans la même chambre qu'un orateur voulant décider la nation à la guerre, après une journée entière de débats, le soir, à la lueur sombre des flambeaux qui éclairaient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui voulait, disait-il, remplir l'Europe, et après s'être étendu dans le continent, allait traverser les mers, allait aborder sur leur rivage, et apparaître tout à coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude et les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si, dans ce moment, elle avait vu le fantôme percer la terre, et s'élever. Non, l'orateur républicain

n'est pas un vain discoureur chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle; c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître; c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe, qui ne pouvait subjuguer la Grèce, tant que Démosthène respirait, Philippe qui avait pu vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avait pas vaincu Athènes, tant que Démosthène était un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fût livré, offrait une ville en échange. Il donnait vingt-mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plupart des constitutions modernes, un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il? qu'a-t-il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? quel est aujourd'hui, dans presque tous les Etats, le lieu et le temps où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople, un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une âme noble et grande, et cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il l'étouffe; il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, et dompte son génie; semblable à ce Grec, qui, fait prisonnier par les Perses, et entraîné loin de son pays, à la cour des Satrapes, forcé de plier à la servitude un caractère qui était né pour la liberté, employait tous les jours le pouvoir de la musique, et le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'âme, pour adoucir, s'il était possible, la fierté de la sienne, et supporter l'esclavage et les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses et tempérées par les lois, quoique la nation jouisse de la liberté que les lois donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'Etat, et qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans de grands objets, les esprits, les âmes, les caractères, tout y est assujéti à une certaine mesure. Les rangs et les distinctions d'état étant plus marqués, imposent plus de gêne; de là naissent les ménagemens et les égards. L'orateur républicain use de sa force toute entière; l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine, et règne sur lui; l'autre a les bienséances pour maîtres et pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole, et fier de sa grandeur, qu'il fait lui-même, court se mettre à la place que lui assignent ses talens; l'autre, toujours resserré, toujours repoussé

par les rangs qui l'environnent et le pressent, porte souvent le poids d'une grande âme déplacée. Enfin, comme dans les monarchies ce sont les grands, les riches, et tous ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, qui distribuent la gloire des arts, et décident du prix des talens; comme la plupart des hommes de cette classe, par leur oisiveté, par leurs intrigues, par la lassitude et le besoin des plaisirs, par la recherche continuelle de la société, par la crainte de blesser l'amour-propre encore plus que l'orgueil; enfin, par la politesse et le désir de plaire, qui donne une attention continuelle et sur soi-même et sur les autres, ont, en général, plus d'esprit et de délicatesse de goût, que de passions et de force de caractère; ils doivent tendre sans cesse à atténuer, et, pour ainsi dire, assassiner le style, la langue et l'esprit. Surtout leur sensibilité inquiète doit redouter une sorte d'éloquence impétueuse et vive, qui, dans sa marche, suivrait l'impulsion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop près; ils craignent d'être heurtés, et veulent toujours qu'il y ait des barrières au-devant d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonspecte et plus lente, il faut que sans cesse elle s'observe, qu'elle indique plus qu'elle ne prononce, qu'elle diminue souvent la saillie des objets, et jette une draperie sur la plupart de ses idées. Cicéron contre Catilina et contre Antoine, s'abandonnait à son génie; et les expressions, les tours, les mouvemens, venaient le chercher en foule, et se précipitaient au-devant de lui : ce même orateur, quand César régna dans Rome, voulut lui adresser une espèce de discours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il se devait à lui-même, et ce qu'il fallait accorder au nouveau maître que lui avait donné Pharsale; il recommença six fois, et n'en put venir à bout; et il y eut, dans l'éloquence même, quelque chose d'impossible à Cicéron.

L'éloquence, parmi nous, ne pouvait guère renaître que dans la chaire ou le barreau; mais là, que d'obstacles encore! Les premiers hommes de l'Etat qui devaient un jour commander les armées et gouverner les provinces, étaient à Rome les orateurs qui plaidaient les causes, et défendaient les citoyens. Ils parlaient dans une grande assemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en présence des dieux de la patrie, dont la statue s'élevait à côté de l'orateur. Souvent les causes étaient mêlées à des affaires d'état; souvent il s'agissait de juger des hommes qui avaient gouverné une partie du monde : des députés de l'Afrique et de l'Asie sollicitaient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avait recours à cette élo-

quence de spectacle, plus puissante que celle des paroles, et qui, en s'emparant des sens, passionne l'âme et la trouble. On présentait les accusés en deuil, les pères avancés en âge qui redemandaient leurs fils, les femmes et les enfans désolés. On exposait aux yeux des juges les cicatrices et les blessures du guerrier qui avait combattu pour l'Etat. Souvent on invoquait les dieux; et l'orateur, en regardant leurs statues ou leurs temples, les priait de sauver l'innocence, et de descendre, par leur inspiration, dans l'âme des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent, et soutenus de l'accent de la douleur et de la pitié, faisaient la plus forte impression sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent; point de ces causes qui tiennent aux affaires d'état; point même de ces grandes causes criminelles où un orateur puisse sauver la vie d'un citoyen. Les premières sont sous l'autorité immédiate du prince; les secondes se discutent et s'approfondissent en secret sous l'œil calme et sévère de la justice. Parmi les causes ordinaires, plusieurs par l'embarras de nos procédures, ne dépendent que des formes; plusieurs par le vice de nos lois qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion sèche de lois qu'il faut éclaircir: l'étude même de tant de législations opposées, consume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence, qu'on admirait à Rome, nous conviendraient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, et de la sagesse dans l'esprit. Nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, et qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent et se succèdent. Mais comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions, qui n'ont pas le temps de s'affermir et de descendre profondément dans notre âme, nous portons dans les jugemens qui tiennent aux choses de l'esprit, une sorte de raison froide, qui est peu susceptible d'illusions. De là, souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires et passionnés de l'âme; de là, surtout, dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses, et qui, surtout, sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été, avant le siècle de Louis XIV, et même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre, dans une farce d'un grand homme (1), nous en a conservé la peinture; et si on excepte le degré d'exagération théâtrale qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de

(1) Les *Plaideurs*, de Racine.

la vérité, et que le ridicule soit en saillie, les portraits étaient ressemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *Petit-Jean* et de l'*Intimé*, à Hortensius et à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avait des défauts presque semblables; affectation, exagération, pointes ridicules, entassement de métaphores, mélange du profane et du sacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, et un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères; enfin, multitude d'idées empruntées des erreurs et des préjugés du temps sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur l'astrologie, sur l'alchimie; car alors on prodiguait tout, et on faisait étalage de tout; tel était le goût des orateurs sacrés sous Henri IV et sous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples sauvages, dans la sorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civilisés y sont sujets; c'est sans doute parce que les premiers ne suivent que les mouvemens impétueux de leur âme, et qu'aucune convention étrangère ne se mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exister que chez un peuple réuni en corps de société, où l'esprit naturel est gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, et le désir secret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée, pour augmenter l'impression naturelle que cet objet doit faire. La pensée du sauvage est simple comme ses mœurs, et son expression simple est pure comme sa pensée : il n'y entre point d'alliage; mais le peuple déjà corrompu par les vices nécessaires de la société, et qui faisant des efforts pour s'instruire et secouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût, où le peuple qui, par une pente non moins nécessaire, après l'avoir trouvé, s'en éloigne, ne veut pas seulement peindre ses sentimens et ses idées, veut encore étonner et surprendre : il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi, tout se dénature, et aucun objet n'est présenté tel qu'il existe.

L'éloquence française, pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avait donc un intervalle immense à franchir; mais il y a une marche lente et nécessaire des esprits, qui entraîne tout et amène insensiblement, chez un peuple policé, le développement et la perfection des arts. Depuis François Ier., époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'avança peu à peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, et leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, et l'esprit s'agrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination : alors il s'excite une espèce de sève ou de fermentation générale qui anime tout. Les

uns, entraînés par le cours des affaires, prennent part au destin des nations; ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes pensées qui changent, bouleversent ou affermissent le sort des peuples; les autres observent et suivent ces mouvemens; ils contemplent les succès et les malheurs, le génie qui se mêle avec les fautes, le hasard qui domine impérieusement le génie, et les passions humaines qui, partout terribles et actives, entraînent la marche des États. De ce mélange de chocs et de réflexions, de grands intérêts et de sentimens que ces intérêts font naître, se forme peu à peu chez un peuple un assemblage d'idées, qui tantôt se développent rapidement, et tantôt germent avec lenteur; mais rien ne contribue tant à cette activité générale des esprits que les troubles civils et les agitations intérieures d'un pays : c'est alors que la nature est dans toute sa force, ou qu'elle tend à y parvenir; alors elle a l'énergie des grandes passions, qui ne peuvent naître que dans l'état violent des sociétés, et elle n'est point assujétie à ce frein que les sociétés reçoivent des lois, et qui, pour le bien général, comprimant tout, affaiblit tout. Alors les esprits comme les caractères se combattent; tout se heurte et se repousse; tout prend le poids que lui donne sa force. L'homme qui est né avec de la vigueur n'étant plus arrêté par des conventions, marche où le sentiment de sa vigueur l'entraîne; l'esprit, dans sa marche fière, ose se porter de tous les côtés, ose fixer tous les objets; l'énergie de l'âme passe aux idées, et il se forme un ensemble d'esprit et de caractère propre à concevoir et à produire un jour de grandes choses; celui même qui par sa nature est incapable d'avoir un mouvement, s'attache à ceux qui ont une activité dominante et propre à entraîner : alors sa faiblesse même, jointe à une force étrangère, s'élève et devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation française, depuis François II jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'est-à-dire, pendant l'espace d'un siècle. Aux troubles et aux guerres civiles qui remuaient fortement les âmes, se joignaient en même temps les querelles de religion. Tout le monde était occupé de cet intérêt sacré. On écrivait, on combattait, on disputait; on tenait un poignard d'une main et la plume de l'autre. Le fanatisme qui, chez un peuple éclairé, étouffe les lumières, les faisait naître chez un peuple ignorant. Enfin, lorsque l'autorité, qui sort toujours et s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer, lorsque la force qui était dans les caractères, contenue de toutes parts, ne put plus se répandre au dehors, ni rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs des hommes d'état; dans ces hommes à qui la puissance est interdite, et qui cependant, fatigués de leur obscurité, sentaient le besoin

d'en sortir et d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa et créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appela sur lui les regards de la nation; mais, ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédèrent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi, lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déjà le Poussin était au rang des premiers peintres de l'Europe; déjà Lesueur avait irrité l'envie par ses chefs-d'œuvre; Sarrazin avait perfectionné la sculpture et donné des monumens à l'Italie : enfin, nous avions eu des poëtes qu'on pouvait lire long-temps avant que nous eussions des orateurs qu'on pût entendre.

La poésie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas; de toutes les facultés de l'homme, l'imagination est la première qui s'éveille. Ce n'est que lentement, et par degrés, que l'âme se replie sur elle-même. Elle commence par s'élancer au dehors; elle parcourt tous les objets, et, à l'aide de ses sens, elle s'empare de l'univers physique. Alors telle que Raphaël ou le Corrège, elle dessine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poésie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion : il n'en est pas de même de l'éloquence. Ce n'est pas assez pour elle de sentir et de peindre, il faut qu'elle compare et combine une grande multitude d'idées; il faut qu'elle leur assigne à toutes l'ordre et le mouvement; il faut qu'elle en fasse un tout raisonné et sensible; il faut qu'elle ait parcouru les arts, les lois, les sciences et les mœurs; qu'enrichie de connaissances, elle les domine et semble planer au-dessus d'elles; qu'en les jetant, elle n'en paraisse ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique et tantôt elle les déploie; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête et se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au mécanicien qui compare les forces et les résistances, elle connaisse l'homme et ses passions; qu'elle calcule et les effets qu'elle veut produire, et les instrumens qu'elle a; qu'elle estime par quel degré il faut ou ralentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déjà une foule d'expériences et d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que partout la poésie soit née avant l'éloquence : mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée; à l'esprit, l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant; à l'oreille, le secret de peindre par l'harmonie, et de joindre la musique à la parole. Ainsi les poëtes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les spectacles peut-être y ont aussi contribué en formant le

goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre et les jugemens de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à la fois, forment d'abord un instinct obscur et vague, et conduisent peu à peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand; alors l'éloquence et le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule ceux qui s'écartent de ses lois; la société perfectionnée achève de l'étendre. C'est là, en effet, que les hommes réunis et opposés s'essaient, s'observent et se jugent; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne; là, les teintes rudes s'adoucissent, les nuances se distinguent, les esprits se polissent par le frottement, l'âme acquiert par l'habitude une sensibilité prompte; elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, et qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent et démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assemblaient chez les femmes romaines les plus distinguées par leur esprit, et puisaient dans leur société une pureté de goût et de langage, que peut-être ils n'auraient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerre civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui, est nécessaire pour les arts, et qui, portée à un certain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer et les corrompre: heureusement elle n'était point encore parvenue à cet excès; et de la perfection de la société et du goût, jointe à celle de la langue, devait naître peu à peu celle de l'éloquence.

Il y avait une école d'orateurs toujours subsistante, c'était celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devaient être souvent élevés au-dessus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion et de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité et du temps. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe (1), Newton était éloquent sur ces objets. Quelques hommes dans ce genre avaient donc acquis de la célébrité, et d'autres faisaient des efforts pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étaient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvaient dans cette disposition, quand Louis XIV, à qui il fut enfin permis d'être roi, développa son caractère, et fit naître de grands événemens. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe; on vit des provinces conquises, tous les rois humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts et les plaisirs au milieu des batailles, partout un caractère imposant, et cet éclat de renommée, qui

(1) M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie Française.

subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait et la multiplie : alors les esprits et les âmes se montèrent au niveau du gouvernement; chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le sujet ne pouvant être à côté de son roi par la puissance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthousiasme public fit naître ou perfectionna les talens; ils se vouèrent tous au plaisir, ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ses palais, animait tout; ordonnait à ses sujets d'être grands, et le génie, cet esclave altier, debout au pied du trône, attendait ses ordres en silence pour lui obéir.

Qu'on se représente une de ces fêtes, telle qu'on en donnait quelquefois dans la Grèce et dans Rome; ces fêtes, où, après des victoires, cent mille citoyens étaient assemblés, où tous les temples étaient ouverts, où les autels et les statues des dieux étaient couronnés de fleurs, où la poésie, la musique, la danse, les chefs-d'œuvre de tous les arts, les représentations dramatiques de toute espèce étaient prodiguées, et où la renommée et la gloire, en présence d'une nation entière, attendaient les talens. Si dans l'assemblée tout à coup paraissait un orateur, et qu'au milieu de l'ivresse générale il voulût se faire entendre, ne fallait-il pas que tout cet appareil de grandeur, dont il était entouré, l'élevât lui-même? n'était-il pas forcé comme malgré lui de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, et je ne sais quoi de plus auguste et de plus fort à son accent? Telle est l'image de la révolution, que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV (1).

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique : notre gouvernement et la forme de la constitution s'y refusaient. Nous eûmes dans ce genre l'éloquence des monarchies, qui consistait à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la justesse, de la pureté dans son langage, plus de précision dans ses raisonnemens, mais elle ne put acquérir cette force, qui est ridicule quand elle n'est que dans les mots, qui, pour se communiquer, doit être imprimée à la pensée, et ne peut jamais l'être que par la chose même et l'importance générale de l'objet. L'éloquence

(1) On peut dire que tout était prêt pour cette révolution. Les siècles avaient formé la langue; son caractère était connu; sa marche était fixée. Des écrivains lui avaient donné la richesse et l'harmonie, d'autres la précision et la force. Les grands modèles étaient approfondis; le goût général était épuré; l'imagination des peuples s'était montée; la véritable grandeur avait fait disparaître la fausse. Enfin, un roi et des hommes illustres à célébrer, une cour sensible à tous les charmes de l'esprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus instruit, un gouvernement occupé de la réforme des lois, et les premières dignités de l'église accordées quelquefois aux premiers talens de la chaire, tout cela ensemble contribua à faire naître et à perfectionner parmi nous les orateurs.

s'éleva donc surtout dans la chaire, et c'est là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur; car pour être vraiment éloquent, on a besoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire; et l'orateur sacré parlant au nom de Dieu, peut seul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples et les rois, cette sorte d'autorité et cette franchise altière et libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, et une patrie qui appartenait à tous, donnait aux anciens orateurs. Dans tous les genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force; et notre éloquence, circonspecte jusque dans sa grandeur, et mesurée même en s'élevant, fut presque toujours noble et sage, et presque jamais impétueuse et passionnée.

CHAPITRE XXXI.

De Mascaron et de Bossuet.

L'ÉLOQUENCE française se distingua surtout par les éloges et les panégyriques funèbres. Ce genre, qui n'est qu'une déclamation méprisable, quand l'objet en est vil, et une déclamation ridicule, quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier et Bossuet le fixèrent, comme deux grands poëtes avaient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes les deux, on commença par le mélange de la force et du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affaiblissant un peu, vinrent, par les progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur et surtout à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut, dans ce genre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille; et Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII, à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un; il a déjà de l'harmonie, de la magnificence de style, et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui, en le suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Fléchier; mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin et de la sublimité de l'un et de l'élégance

l'autre. Au reste, il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne; et de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche à celle de Turenne, il y a peut-être la même distance, que de Saint-Genêt à Venceslas (1), ou de Clitandre à Cinna.

En général, Mascaron était né avec plus de génie que de goût, et plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son âme s'élève; mais, soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paraît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richesse. Il est alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnemens vagues et subtils qui se rencontrent si souvent dans Corneille; et l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes. Il a, dans ce genre, des choses senties avec esprit et rendues avec finesse. Ainsi, dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, « Qu'ils s'imaginent avoir un ascendant de raison » comme de puissance; qu'ils mettent leurs opinions au même » rang que leurs personnes, et qu'ils sont bien aises, quand on a » l'honneur de disputer avec eux, qu'on se souvienne qu'ils com- » mandent à des légions. »

Plus bas il ajoute, « Que les grands ont une certaine inquiétude » dans l'esprit, qui leur fait toujours demander une courte ré- » ponse à une grande question. »

Il dit, en parlant du désintéressement de Turenne, « Que les » Fabrice et les Camille se sont plus occupés des richesses par le » soin laborieux de s'en priver, que M. de Turenne par l'indiffé- » rence d'en avoir, ou de n'en avoir pas. » Et en parlant de la simplicité de ce grand homme, « Qu'il ne se cachait point, qu'il » ne se montrait point, qu'il était aussi éloigné du faste de la » modestie, que de celui de l'orgueil. »

On trouve, dans cette dernière oraison funèbre, plus de beautés vraies et solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent; la marche en est belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées et du soleil levant et du soleil couchant, et des torrens et des tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est moins question d'ombre et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée

(1) Deux tragédies de Rotrou.

flamboyante du Seigneur, et tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si long-temps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques uns de ces défauts; mais qui ne sait par combien de beautés il les rachète? On dit que c'était le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connaître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, et les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'âme, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout à coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, s'élever encore, imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet? Voyez, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendans, au milieu d'eux Cromwel, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais, dans la chute de l'Etat, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant, l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre,

y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste : c'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur et belle-sœur de roi, jouissant de tous les avantages de la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures, à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devait faire sur les âmes une impression encore plus vive que la chute d'un trône et la révolution d'un État. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On dirait qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois, car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'âme.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la faiblesse de l'homme. Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire ! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la princesse, et tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout à coup : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit comme » un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se » meurt, Madame est morte. » Et quelques momens après, ayant parlé de la grandeur d'âme de cette princesse, tout à coup il s'arrête; et montrant la tombe où elle était renfermée : « La voilà, » malgré son grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; » la voilà telle que la mort nous l'a faite ! encore ce reste tel quel » va-t-il disparaître. Nous l'allons voir dépouillée, même de cette » triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces » demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec » les grands de la terre, avec ces rois et ces princes anéantis, » parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont » pressés ! tant la mort est prompte à remplir ces places ! » Puis tout à coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort

ne nous laisse pas même de quoi occuper une place, et que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe. Là, il fait voir une nouvelle destruction au-delà de la destruction. L'homme, dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il » est vrai, s'écrie l'orateur, que tout meurt en lui, jusqu'à ces » termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. » Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mélange éternel qu'on y voit des plaisirs et des affaires; sur ces jalousies sourdes au dedans, et cette brillante dissipation au dehors; sur les apparences de gaieté, qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, et un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, et surtout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles Gustave, roi de Suède. On dirait que l'orateur suit la marche du conquérant qu'il peint, et se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros; il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on dirait qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur le champ de bataille; il voit tout, il mesure tout. Il a l'air de commander aux événemens; il les appelle, il les prédit; il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir : tant les objets se succèdent avec rapidité ! tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination ! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge, c'est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie

humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ! »

Enfin il ajoute ces mots si connus, et éternellement cités. « Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir » rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince ! le digne » sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternelle- » ment dans ma mémoire;.... agréez ces derniers efforts d'une » voix qui vous fut connue ; vous mettrez fin à tous ces discours. » Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant » je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. » Heureux si, averti par ces cheveux blancs, du compte que » je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau » que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui » tombe, et d'une ardeur qui s'éteint. »

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paraître, et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affaiblie, ce retour sur le passé, ce coup d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talens, après les idées de grandeur et de gloire ; enfin la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'âme un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'âme à se recueillir, et à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales, et surtout le grand caractère qui se trouve dans ces éloges funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais, malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur : « Est-ce que votre maître n'est » pas assez grand pour avoir des faiblesses ? » Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit, il y a long-temps, que Bossuet était inégal ; mais on n'a point dit assez combien il est long et froid, et vide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente, mais quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des paraphrases et des lieux communs de la morale la plus commune : on croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des enfans ; à la vérité il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour à tour monte, retombe et disparaît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, et le repousse encore plus haut

qu'il n'était. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés; car l'esprit humain est borné par ses perfections mêmes. On souhaiterait cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou du moins lorsqu'il descend, qu'il remplaçât son élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on sait, une sorte de philosophie mâle et forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raison; et c'était celle qu'avait souvent Corneille. Il y en a une autre qui est à la fois profonde et sensible, et qui instruit en même temps qu'elle attendrit et qu'elle élève; et c'était celle de Fénélon. Il faut convenir que Bossuet, dans ses éloges, a trop peu de l'une et de l'autre. En général il a bien plus de mouvemens que d'idées; et l'on dirait presque de lui, comme un reproche, qu'il ne sait être qu'éloquent et sublime.

Malgré ces imperfections, il a été dans le siècle de Louis XIV, et reste encore aujourd'hui à la tête de nos orateurs. Il est dans la classe des hommes éloquens, ce qu'est Homère et Milton dans celle des poëtes. Une seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, surtout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité et de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la divinité, et la secrète profondeur de ses plans. La divinité est dans ses discours comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout; cependant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme; il s'adresse à eux tour à tour; souvent il offre le contraste de la fragilité humaine, et de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations et les siècles comme un jour; souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire et de l'infortune, de l'excès des grandeurs et de l'excès de la misère; il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout à coup par le contraste de l'homme mortel, et de l'homme entre les bras de la divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini ou de vaste, où l'imagination se perd; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées; elles portent l'âme à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées, tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors font frissonner; comme les cris interrompus que le voyageur en-

tend quelquefois, pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connaît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond; quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat; quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens; c'est son âme qui se mêle à tout. Il semble que du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs. Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'âme, son élocution est rapide et forte: il crée ses expressions comme ses idées; il force impérieusement la langue à le suivre, et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne; elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son âme, et les élève par la vigueur de l'expression : plus souvent il joint une expression familière à une idée grande; et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur des pensées. Son style est une suite de tableaux; on pourrait peindre ses idées, si la peinture était aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles; il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux; il faut que dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles: ils se voient sans cesse en présence des spectateurs, ils n'osent se fier à la nature, et craignent le repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près : il est sûr de ses forces, et saura les retrouver au besoin. Il ne s'aperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse; et dans sa négligence, jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre, qui par ses beautés et ses défauts,

a le plus grand caractère du génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

Le premier qui, ayant à peindre des choses grandes ou fortes, s'avisa de chercher des oppositions, enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions, et par conséquent à l'éloquence. L'âme qui est fortement émue, s'attache toute entière à son objet, et ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées. Supposez l'homme dont parle Lucrèce, et qui, des bords de la mer, contemple un vaisseau qui fait naufrage, et suit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périssent: si ce tableau a porté le trouble et l'agitation dans son âme; si ses entrailles se sont émues; si au moment où le vaisseau s'est enfoncé, il a senti ses cheveux se dresser d'horreur sur sa tête; en peignant à d'autres le spectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppositions et des contrastes étudiés? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'est dans les momens où l'âme est tranquille. Alors il produit des beautés; il relève une idée par une autre; il avertit l'esprit de son étendue, en lui faisant voir à la fois des objets qui sont à une grande distance; il fait éprouver rapidement des sensations différentes ou contraires, et produit par des mélanges une sorte de sentimens combinés, souvent plus agréables que les sentimens simples. Mais si le peintre, le poëte ou l'orateur, se fait une habitude de cette manière, la nature disparaît, l'illusion est détruite, et l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire son effet, a besoin de se cacher. Il y a plus; et selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les lois, ce contraste perpétuel devient symétrie; et cette opposition, toujours recherchée, se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins: toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre; rien d'isolé, rien de solitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui est opposée, et qu'on ne voit pas encore: ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans ses paysages ou rians ou sublimes, elle réveille à chaque pas l'imagination par quelque objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie et de règle, surtout l'homme policé par les lois, et civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que vivement frappé de l'idée de l'ordre,

qui peut-être n'est que la perfection des êtres faibles, il ait voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il arrange (1) : il cherche à se rendre compte de ses richesses, et croit les multiplier en les embrassant d'un coup d'œil. De là tous ces arrangemens symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poëmes, dans les phrases même. Mais si ce défaut est fatigant, c'est surtout dans les ouvrages d'esprit. L'âme dans ses mouvemens a bien plus de rapidité que la vue; elle embrasse un terrain plus vaste : elle a surtout le besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de devancer l'imagination de ses lecteurs, qui marche toujours. S'il reste en arrière, l'attention se refroidit, l'ennui gagne; on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a aperçu les bornes d'un coup d'œil.

Fléchier a trop souvent ce défaut. On sait qu'il procède presque toujours par antithèses et par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les grâces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire; il vient annoncer que tout est fini, afin de ramener à Dieu qui ne finit point; il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre (2). Il faut en convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet : on a souvent comparé ces deux hommes; je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle; mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase, et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre; il y applique le compas, et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination : au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence, sont ou paraissent du moins comme ces statues de bronze que l'artifice a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant; au défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce colo-

(1) Cela est vrai des individus, comme des nations et des siècles.

(2) Voyez ses deux premières Oraisons funèbres.

ris toujours égal, qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes; il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe : il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille; soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ses discours qui n'ait de riches détails. Les oraisons funèbres de madame de Montausier, de la duchesse d'Aiguillon et de la dauphine de Bavière, ne pouvant offrir des événemens, offrent une foule d'idées morales qui en sortent et qui les embellissent.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse est du même genre et offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine qui, par caractère, autant que par les circonstances, éloignée des grands intérêts et des affaires, n'a pu avoir qu'une grandeur modeste et des vertus presque obscures sur le trône, peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui, à force d'art, d'esprit, de peinture de mœurs et de philosophie, tantôt délicate et tantôt profonde, vient à bout de suppléer à ce que son sujet lui refuse (1), et il ne faudrait pas condamner ceux qui ont eu moins de succès.

L'oraison funèbre du premier président de Lamoignon présente d'un bout à l'autre le tableau d'un magistrat et d'un sage. Ce tableau, dont les couleurs ne sont peut-être pas assez vives, a surtout le mérite de la vérité. On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connaissances que par ses vertus: ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turenne et

(1) On trouvera ce mérite dans l'oraison funèbre de la feue reine, prononcée à l'Académie Française par M. l'abbé de Boismont. C'est lui qui est aussi l'auteur d'une oraison funèbre de M. le Dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

les Condé soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'était pas au-dessous d'eux; car l'ignorance et la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de repousser les talens qu'elles redoutent et qui les humilient. L'amitié de Racine et de Bourdaloue, et les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, et apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous les discours, pour venir à celui qui a, et qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Du Guesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paraît au-dessus de lui-même; il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son âme; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monumens de l'éloquence française; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talens d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les

derniers succès de ce grand homme ; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand mouvement. Tout à coup l'orateur s'arrête, il s'adresse au dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées ; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. « Turenne meurt, » tout se confond, la fortune chancèle, la victoire se lasse, la » paix s'éloigne, le courage des troupes est abattu par la dou» leur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure im» mobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite et non aux » blessures qu'il ont reçues ; les pères mourans envoient leurs fils » pleurer sur leur général mort, etc. »

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche ; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer ; car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une âme sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs ; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme ;* et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyait qu'on ne pouvait plus ni semer, ni moissonner en sûreté ; et cette réponse, si grande et si simple, à un homme qui lui demandait comment il avait perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute ;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : « Les » ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu » en soit loué. J'ai eu un peu de peine ; je vous souhaite le bon » soir ; je vais me mettre dans mon lit ; » et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'ha-

bitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettraient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre sujet, aussi beau peut-être, quoique d'un genre différent; c'était l'éloge du fameux duc de Montausier. S'il faut à l'orateur, comme un peintre, des physionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle-là. On connaît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette âme inflexible, incapable et de déguisement et de faiblesse; cette probité qui se révoltait contre la fortune, quand la fortune devait coûter quelque chose au devoir; cet attachement à la vérité, et tous ces principes de conduite si fermes, que les âmes d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, et que les âmes faibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeler misanthropie, pour n'avoir point à rougir (1). Pour tracer un pareil caractère, il fallait avoir une grande vigueur de pinceau, et Fléchier ne l'avait pas. Son éloquence était plus dans son imagination que dans son âme, et par ses mœurs même il était trop loin de cette mâle austérité pour la saisir et pour la peindre : ce n'était point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

Cette oraison funèbre offre cependant des morceaux qui ne sont pas indignes du sujet. Fléchier avait été l'ami du duc de Montausier : « Ne craignez pas, dit-il, que l'amitié ou la reconnaissance me prévienne; vous savez que la flatterie jusqu'à présent n'a pas régné dans mes discours. Oserais-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur sont le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge? ce tombeau s'ouvrirait; ces ossemens se ranimeraient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis pour personne?...... Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que j'ai haïe. »

Et ailleurs, après avoir parlé des conseils qu'on lui donnait sur la manière de se conduire à la cour, l'orateur ajoute : « Ces conseils lui parurent lâches; il allait porter son encens avec peine

(1) On sait ce qu'il dit au grand Dauphin, après avoir achevé son éducation. « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Plusieurs personnes ont lu cette fameuse lettre qu'il écrivit au même prince, et qu'on ne saurait trop citer. « Monseigneur, je ne vous fais pas compliment sur la prise de Philisbourg, vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui, et oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment. »

» sur les autels de la fortune, et revenait chargé du poids de ses » pensées, qu'un silence contraint avait retenues. Ce commerce » continuel de mensonges..... cette hypocrisie universelle par » laquelle on travaille ou à cacher de véritables défauts, ou à » montrer de fausses vertus, ces airs mystérieux qu'on se donne » pour couvrir son ambition, ou pour relever son crédit, tout cet » esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. » Ne pouvant encore s'autoriser contre l'usage, il fit connaître à » ses amis qu'il allait à l'armée faire sa cour..... qu'il lui coûtait » moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentimens, et qu'il » n'acheterait jamais ni de faveurs, ni de fortune aux dépens de » sa probité. »

Je pourrais encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle; mais le discours en général est au-dessous de son sujet; on y trouve plus d'esprit que de force et de mouvement; on s'attendait du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un dauphin, sur la nécessité de former une âme d'où peut naître un jour le bonheur et la gloire d'une nation; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans faiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, et d'en faire un instrument de grandeur; sur l'art de créer une morale à un jeune prince et de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers et la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparaître l'intervalle qui est entre les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité d'imperfection et de faiblesse; de l'instruire par ses erreurs, par ses besoins, par ses douleurs même; de lui faire sentir la main de la nature qui le rabaisse et le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour le relever et l'agrandir; sur l'art de le rendre compâtissant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de transporter dans son âme des maux que ses sens n'éprouveront point, de suppléer au malheur qu'il aura de ne jamais sentir l'infortune; de l'accoutumer à lier toujours ensemble l'idée du faste qui se montre, avec l'idée de la misère et de la honte qui sont au-delà et qui se cachent; enfin, sur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le spectacle habituel de la grandeur, contre les hommages et des serviteurs et des courtisans, c'est-à-dire contre la bassesse muette et la bassesse plus dangereuse encore qui flatte. Il est étonnant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avait à peindre donnait ces leçons, était le duc de Montau-

sier, quel parti l'orateur pouvait encore tirer d'un gouverneur qui respectait bien plus la vérité qu'un prince, qui, pour être utile, aurait eu le courage de braver la haine, et se serait indigné même de se souvenir que celui qui était aujourd'hui son élève, pouvait être le lendemain son maître.

CHAPITRE XXXI.

Des oraisons funèbres de Bourdaloue, de La Rue et de Massillon.

Est-il vrai que dans tous les genres il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, et que lorsqu'une fois elles ont été saisies par des hommes supérieurs, ceux qui marchent ensuite dans la même carrière, soient condamnés à rester fort au-dessous des premiers, et peut-être à n'être plus que des copistes ? On croirait d'abord que les arts n'étant que la représentation de la nature ou morale, ou passionnée, ou physique, leur champ doit être aussi vaste que celui de la nature même, et qu'ainsi il ne doit y avoir, dans chaque genre, d'autres bornes que celle du talent. Cependant l'expérience semble prouver le contraire. Quelle en est la raison?

Tout homme qui le premier s'applique avec succès à un genre, le choisit et l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit et à son âme ; c'est lui qui fait le genre et en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite, trouvent la route tracée, et n'ont plus qu'à la suivre ; mais ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas ; car l'homme de génie a bien plus de vigueur et de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre ; il n'obéit qu'à son talent, et au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle et le modèle, et dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui, tyran bizarre et gouverné tout à la fois par l'habitude et le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, et flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs qu'outre les beautés de tous les temps et de tous les lieux, il y a pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national ? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit, sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir et de sentir influe nécessairement et sur l'artiste et sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un

siècle, pour exciter un nouvel intérêt, et avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours, par des changemens dans le moral, dans le physique, et peut-être par des révolutions et des bouleversemens. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, de la fable, de l'éloquence, ou politique, ou religieuse.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, sous Louis XIV, après Fléchier et Bossuet, composèrent des éloges funèbres, et qui, avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la seconde place. De ce nombre est le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraison funèbre du prince de Condé. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'âme enflammée de Bossuet la fait sentir; l'un se traîne et l'autre s'élance. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux; l'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées. Son génie austère et dépourvu de sensibilité comme d'imagination, était trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement pour en changer; et il ne pouvait répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie qui, ménagée avec goût et soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple et une âme plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres; il était en même temps poëte et orateur; il avait, comme Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace et de Virgile, mais il n'avait pas négligé pour cela la langue des Bossuet et des Corneille. Ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière, avaient célébré des temps de prospérité et de gloire. Alors, la France, en déplorant la mort de ses grands hommes, voyait de leurs cendres renaître, pour ainsi dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône était toujours brillant, et les trophées publics se mêlaient souvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour, dans cette époque qui succéda à quarante ans de gloire, lorsque Louis XIV, malheureux et frappé dans ses sujets comme dans sa famille, ne comptait plus au dehors que des batailles perdues, et voyait successivement dans son palais périr tous ses enfans.

Ce fut lui qui, en 1711, fit l'éloge du grand dauphin. Un an après, il rendit le même honneur à ce fameux duc de Bourgogne,

élève de Fénélon. On sait que, par une circonstance presque unique, l'orateur avait à déplorer trois morts au lieu d'une; on sait que la jeune Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, princesse pleine d'esprit et de grâce, était placée dans le même cercueil, entre son époux et son fils. La coutume ridicule et barbare de citer toujours un texte, coutume dont les hommes de génie ont quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur semblait être une prédiction de l'événement, et il exprimait le triste spectacle qu'on avait sous les yeux, du père, de la mère et de l'enfant, frappés et ensevelis tous trois ensemble (1).

Quand la consternation et la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes et par la force de son sujet et par les beautés que son génie sut en tirer. La peinture qu'il fait du duc de Bourgogne fera éternellement désirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas; ce prince réunissait tout ce qui fait la vertu chez les particuliers comme chez les rois, des principes austères et une âme sensible. A vingt ans, il parut être au-dessus des erreurs, comme des faiblesses. Parmi toutes les séductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, sans faste à la cour et dans celle de Louis XIV, si l'on en croit nos aïeux, il eût gouverné comme Lycurgue, il eût été adoré comme Trajan: *Que pense-t-on de moi dans Paris,* demandait-il souvent? Il savait que sur le trône même on est dépendant de l'opinion, et que la renommée est plus absolue que les rois. Dans ces temps de désastre, où la famine et la guerre étaient unies, où nos campagnes étaient couvertes de mourans, et les champs de batailles couverts de morts, il était profondément affecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV et les fléaux de la guerre achevaient son éducation commencée par la vertu : *Si Dieu me donne la vie,* disait-il, *c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins.* Ainsi, dans les illusions d'une âme sensible, il composait ses romans du bonheur des autres, et jouissait d'avance d'une félicité qui n'était point encore. A la mort du grand dauphin, héritier de son sang, il refusa de l'être de ses pensions. Il craignait d'ajouter le poids de son luxe au poids de la misère publique. Enfin, de douze mille francs qu'il avait par mois, il en employait onze à secourir des malheureux; et, dans

(1) *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis, vir, et mulier, et parvulus de medio Judæ.* Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant. JÉR. chap. 44.

sa dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissait sur la terre, il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur ; il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, et dont les vertus aimables mêlaient quelque chose de plus tendre aux vertus austères et fortes de son époux ; il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant et le trône et la vie, et le monde qui lui échappaient, et répondant à ceux qui l'appelaient princesse : *Oui, princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, et la fin surtout, sans attendrissement ; mais, ce qu'on ne croirait pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne, il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénélon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu, et l'orateur, même au pied des autels, n'osa oublier un instant que l'auteur de Télémaque était exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il eût été indigné de cette faiblesse. Heureusement la mémoire de Fénélon est vengée : la postérité, qui n'a ni crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne et de Fénélon marchent ensemble à l'immortalité, et le genre humain reconnaissant ne sépare plus deux âmes vertueuses et sensibles qui s'étaient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques, sans doute, mais non moins intéressans, ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes ; l'un était ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé ; impétueux et ardent comme lui, mais vigilant et ferme comme Turenne, quand il le fallait ; persécuté par les ministres, et servant l'Etat ; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque et de Nerwinde, et qui, de dessus un champ de bataille, écrivit à Louis XIV cette lettre : « Sire, vos ennemis ont fait des merveilles ; vos troupes encore » mieux : pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos » ordres ; vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une » bataille, je l'ai prise et je l'ai gagnée. » L'autre, qui avait un genre de mérite tout différent, était ce maréchal de Boufflers, fameux par la défense de Lille, appliqué et infatigable ; d'ailleurs excellent citoyen, et dans une monarchie, capable d'une vertu républicaine. On sait qu'en 1709 il offrit et demanda au roi d'aller servir sous le maréchal de Villars, dont il était l'ancien. C'était le trait de Scipion, qui, vainqueur de Carthage, voulut être simple lieutenant en Asie. « Il souffrait, dit l'orateur, du peu de succès

» de nos armes.... Le siége de Mons ayant fait naître l'occasion
» d'une nouvelle bataille, il fut encore prêt à marcher. C'était
» prolonger sa vie que de lui donner lieu de la perdre pour l'Etat;
» mais acceptant l'honneur de partager le péril, il refusa celui
» de partager le commandement. Droits spécieux! préférences
» d'âge et de rang! jalousies d'autorité! misérables intérêts,
» sources de tant de querelles entre des héros, vous ne prévalûtes
» jamais dans le cœur de celui-ci aux mouvemens de son zèle; il
» promit son bras, ses conseils, sa vie, s'il était besoin, mais
» sous le même général qui commandait déjà l'armée; il eut beau
» cependant se dépouiller de ses titres, il les retrouva dans l'es-
» time du général, dans le respect des officiers, et dans l'affection
» des soldats. Entre deux guerriers pleins d'honneur, l'autorité
» devint commune. »

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul homme: « Oublions
» ces titres vains qui ne servent plus qu'à orner la surface d'un
» tombeau; ce n'est ni le marbre ni l'airain qui nous font révérer
» les grands. Ces monumens superbes ne font qu'attirer sur leurs
» cendres l'envie attachée autrefois à leurs personnes, à moins
» que la vertu ne consacre leur mémoire, et n'éternise pour ainsi
» dire cette fausse immortalité qu'on cherche inutilement dans
» des colonnes et des statues. »

Il nous rappelle ensuite les idées de Rome, de Sparte et d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers, comme elles honorent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius et les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge et à rassembler en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, et demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il avait pour les louanges et le soin qu'il se donnait de les fuir autant que de les mériter. « Vous avez goûté assez long-temps, lui dit-il, le plaisir
» de votre modestie, laissez-nous rompre le silence que votre
» austérité nous imposait. Votre réputation n'est plus à vous;
» c'est la seule et dernière vie qui vous reste encore parmi nous;
» elle appartient à la renommée; c'est à elle d'exercer son em-
» pire sur votre nom, pour le conserver aux siècles à venir avec
» encore plus d'autorité que la mort n'en prendra sur vos cendres
» pour les détruire. On a besoin de votre nom pour faire à nos
» descendans l'apologie de notre siècle; ils douteront au moins
» de ses excès, quand ils sauront qu'il a produit en votre per-
» sonne ce que nos pères avaient admiré dans les Du Guesclin, les
» Bayard et les Dunois, pour la gloire des rois, le salut de la pa-
» trie et l'honneur de la vertu. »

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnaisse le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de La Rue ; celui surtout du maréchal de Boufflers passe pour son chef-d'œuvre (1). La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat, et surtout moins d'imagination dans le style, que Fléchier. Bossuet a créé une langue ; Fléchier a embelli celle qu'on parlait avant lui ; La Rue, dans son style négligé, tantôt familier et tantôt noble, sera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus souvent il jette et abandonne ses idées sans s'en apercevoir, et l'expression naît d'elle-même. Cette négligence sied bien aux grands mouvemens. Le sentiment, quand il est vif, commande à l'expression, et lui communique sa chaleur et sa force ; mais l'âme de La Rue n'est point en général assez passionnée pour soutenir toujours et colorer son langage. Enfin, c'est peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Bossuet ; mais il est loin de son élévation, comme de ses inégalités : il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même? disait un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes ; aux uns pour ne pas sortir de leur caractère ; aux autres pour ne pas sortir de leur talent. Massillon, comme on sait, fut le dernier des hommes éloquens du siècle de Louis XIV ; on le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à peu près comme la tendresse ou l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées. Mais ses succès en ce genre ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur, si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante, qui développait si bien les faiblesses de l'homme et les devoirs des rois, et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous d'interprète ; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ses éloges funèbres. On voit qu'il était plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer, tant il est vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui se touchent.

On a de lui les éloges d'un prince de Conti, du dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, et de Madame, mère du régent. Le prince de Conti, qu'il a loué, était ce petit neveu du

(1) On a encore de lui l'oraison funèbre de Bossuet, celle du premier maréchal de Noailles, mort en 1709, et celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur et ses grâces; qui, à Steinkerque et à Nerwinde, déploya un courage si brillant; qui, dans toute sa personne, avait cet éclat qui éblouit et impose encore plus que le mérite; et que sa grande réputation et l'éloquence de l'abbé de Polignac placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paraîtrait susceptible d'intérêt et de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite et froide; l'orateur divise et subdivise : il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, et qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, et suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même, qui est le principal mérite de l'ouvrage, y paraît rétrécie; quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur; d'autres fois elle couvre et éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui, au lieu de naître, et de forcer, pour ainsi dire, l'orateur, paraissent arrangées, que l'esprit fait de sang-froid, et que l'âme des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand dauphin et celui de la duchesse d'Orléans sont dans le même genre; mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine, c'est une grande pompe et une certaine majesté de style. Massillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution et la magnificence des images. L'oreille est séduite, mais l'âme demeure vide. L'espèce de grandeur qu'on croit apercevoir d'abord n'est qu'une grandeur de décoration; d'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage est une suite de tableaux qui, trop rapprochés, se nuisent pour l'effet. On n'ignore point qu'il y a un art de disperser les grandes masses pour que l'œil se repose et que l'imagination ait à désirer; alors les intervalles même sont utiles, et ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, et qui en diminue l'effet, c'est qu'on ne démêle pas bien l'espèce de sentiment qui anime l'orateur : il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration; mais l'admiration commandée est froide; et ce sentiment, comme on sait, ne se communique jamais que par enthousiasme.

Au reste, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage, mérite d'autant plus estimable, qu'il ne se trouve dans aucune oraison funèbre, ni avant, ni après Massillon, et qu'il s'agissait d'un roi et de Louis XIV; c'est que l'orateur y parle assez ouvertement des faiblesses et des vices de celui qu'il est chargé de louer; et ne dissimule point que ce règne si brillant pour le prince a été souvent malheureux pour le peuple. Ce courage aussi respectable du moins que l'éloquence, et beaucoup plus rare, mérite d'être observé, et mériterait surtout de servir de modèle.

CHAPITRE XXXII.

Des éloges des hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perrault.

Nous avons vu jusqu'à présent, que dès qu'un homme en place, roi ou prince, cardinal ou évêque, général d'armée ou ministre, enfin quiconque, ou avait fait ou avait dû faire de grandes choses, était mort, tout aussitôt un orateur sacré, nommé par la famille, s'emparait de ce grand homme, et après avoir choisi un texte, fait un exorde ou trivial ou touchant, sur la vanité des grandeurs de ce monde, divisé le mérite du mort en deux ou trois points, et chacun des trois points en quatre; après avoir parlé longuement de la généalogie, en disant qu'il n'en parlerait pas, faisait ensuite le détail des grandes qualités que le mort avait eues ou qu'il devait avoir, mêlait à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre, et finissait enfin par assurer que celui qu'on louait, avait été un très-grand homme dans ce monde, et serait probablement un très-grand saint dans l'autre. On sent très-bien que dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil et à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui, sous le nom du mort, est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire; mais la vanité de l'orateur a aussi les siens, et ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagère. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au-dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous les cas on veut avoir ou de l'éloquence ou de l'esprit, car il est juste que dans le public on parle du mort; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, et laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, et à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il voulait louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perrault, qui, quelque temps auparavant, avait élevé la fameuse dispute des anciens et des modernes. Perrault que l'on ne connaîtrait point, si on ne le connaissait que par l'humeur, les épigrammes et la prose de Boileau, est un des hommes du siècle de Louis XIV qui con-

tribua le plus à honorer et à faire respecter les lettres ; au lieu de les avilir par la satire, il les soutint par son crédit : ses lumières et sa probité l'avaient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place, où il était si aisé de nuire, il ne fut jamais qu'utile : il produisait les talens, comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avait du génie, était sûr de trouver en lui un protecteur et un ami. Au-dessus de l'envie, au-dessus de la haine, au-dessus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert le ministère des arts, avec autant de noblesse que Colbert l'exerçait auprès du roi. Ses connaissances étaient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avait embrassé une partie des sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, et jeté sur la nature en général, ce coup d'œil d'un philosophe, qui cherche à étendre la carrière des arts, et à y transporter, par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua surtout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, et avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains et des grands poëtes ; mais qu'on estime dans l'autre, de la philosophie, des connaissances et des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perrault était lié avec un parent de Colbert, qui avait occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisaient pas tout le mérite : il avait encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa fortune ; et surtout il avait l'enthousiasme de son siècle et de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, et rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès avaient été éclatans et la vie obscure. C'est en grande partie sur ces mémoires que Perrault a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les lois, et enfin dans les sciences, les lettres et les arts. Un pareil assemblage est une grande et belle idée : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Corneille et Condé, Turenne et Racine, Pascal et Sully, Colbert et Descartes, Molière et le maréchal de Luxembourg, La Fontaine et Quinault, avec le président de Lamoignon et Duquesne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, et Benserade, et Voiture, et Sarrazin, et Coëffeteau et Santeuil, ne sont pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce ; mais il y en a d'autres, tels que Du Cange, si justement fameux par son glossaire ; Sirmond par son travail sur les conciles de France et sur les capitulaires

de Charles-le-Chauve; Pétau par sa chronologie; Joseph Scaliger par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité; les deux frères Pithou, et Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connaissances sur notre histoire; tous hommes célèbres dans leur siècle, et qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, et nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les connaissances s'effacent et se perdent; aujourd'hui que la science de l'histoire se réduit presque à des anecdotes; qu'on abrège tout pour paraître tout savoir, et que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus, dans aucun genre, que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruit de quarante ans de travail et d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, et dont le matin, on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement, parmi nous, perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience, et la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques, que la curiosité et un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux; ces armes que portaient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, et dont le poids aujourd'hui effrayerait notre mollesse.

Après tous ces noms, on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différens; le président de Thou, immortel par son histoire, et le président Jeannin, qui fut négociateur et ministre; et le cardinal d'Ossat, qui se créa lui-même; et le père Mersenne, digne d'être l'ami de Descartes; et Gassendi, presque digne d'être son rival; et le fameux Arnaud, qui écrivit avec génie, et fut malheureux avec courage. Enfin ceux qui sentent tout le prix des talens, et qui ont le goût des arts, voient avec intérêt, à la suite des princes, des généraux et des ministres, les noms des artistes célèbres; de Lully, de Mansard, de Le Brun; de ce Claude Perrault, qu'on essaya de tourner en ridicule, et qui était un grand homme; de la Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence, et qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage; de Mignard, dont ses parens voulurent faire un médecin, et dont la nature fit un peintre; du Poussin, qui, las des intrigues et des petites cabales de Paris, retourna à Rome vivre tranquille et pauvre; de Le Sueur qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux; de Sarrazin, qui, comme Michel-Ange, fut à la fois sculpteur et peintre, et eut la gloire de créer les deux Marsis et Girardon; de Varin, qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles; enfin du célèbre et im-

mortel Callot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver, à l'oisiveté d'un gentilhomme, et qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination et du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des cardinaux et des princes, jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort, et que les titres des grands passent, pour ainsi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne se heurtent et ne se froissent dans la foule; et il faut que les autres noms se rangent par respect. Il est nécessaire, sans doute, et l'ordre de la société, fondé sur la politique et sur les lois, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales. Chez la postérité il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles-Quint aux grands d'Espagne. Il avait ramassé le pinceau du Titien, et ses courtisans s'en étonnaient. « Je puis, leur dit-il, » en un moment, faire vingt hommes plus grands que vous; » Dieu seul peut faire un homme tel que le Titien. » Voilà ce que Perrault avait répondu d'avance à ses censeurs. Il aurait pu ajouter que parmi les grands talens même, ou politiques, ou militaires, il y en a beaucoup qui, après eux, ne laissent point de traces; au lieu que les monumens des arts restent. Ils instruisent et charment encore la postérité. Les noms d'Apelle et de Phidias étaient peut-être aussi chers à la Grèce que celui de Thémistocle; et de tous les généraux de l'Italie moderne, quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël?

J'ai déjà dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu, avec sévérité, tout ornement. Chaque éloge n'est qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, et presque sans réflexions. Ce sont des dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, et en saisir le caractère et l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourraient être beaucoup plus piquans qu'ils ne sont. Le style a trop peu de saillie; le mérite est le fond, c'est-à-dire la multitude et la justesse des connaissances. Une anecdote connue sur ces éloges, c'est qu'on en fit exclure Arnaud et Pascal. Leurs ennemis auraient voulu apparemment anéantir ces deux noms, et défendre même à la postérité de s'en souvenir; mais ces efforts ne servirent qu'à prouver l'impuissance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinions. On loua un peu plus ceux qu'il était défendu de louer, et on leur appliqua, comme on sait, ce fameux passage de Tacite : *præfulgebant Cassius*

atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non videbantur. Il fallut à la fin rétablir leurs éloges. On reconnut qu'il était plus aisé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations; et malgré une cabale, Arnaud et Pascal restèrent de grands hommes.

CHAPITRE XXXIII.

Des éloges ou panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce prince.

Si on louait ainsi des hommes célèbres qui n'étaient plus, et dont quelques uns même avaient vécu dans la pauvreté et dans l'exil, à plus forte raison devait-on louer Louis XIV, et vivant, et prince, et conquérant, et absolu. Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louait pas seulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnaissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louait encore par admiration et par enthousiasme. Ce fut une ivresse de quarante ans. On n'écrivait, on ne prononçait rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le style avait pris partout je ne sais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Mascaron, des Fléchier et des Bossuet, toutes les fois qu'ils parlaient de Louis XIV: et où n'en parlent-ils pas? Il n'y a pas un de leurs discours où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, et ne célèbrent, en passant, les exploits, les merveilles et la sagesse étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnaient un tel exemple, on se doute bien qu'il était suivi. Tous ceux qui prêchaient, prirent l'habitude de louer. On parlait à Louis XIV de ses devoirs, mais on lui parlait presque autant de ses vertus: on mêlait avec adresse, au langage de l'évangile, le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques et saints, il y en avait d'autres tout profanes, que chaque circonstance et chaque année faisait naître. On n'en trouve guère avant la mort de Mazarin: jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeait par l'enfance du maître; mais peu après cette époque, les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique sur *Louis Dieu-donné:* c'était le nom de ce prince, dont la naissance fut regardée comme une faveur du ciel. Il avait alors vingt-cinq ans, avait humilié le pape, forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas, donné un carrousel, et acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des



excuses au roi, panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV est comparée à celle de Jules-César, par un cordelier. Une autre année, panégyrique sur les jeux et les divertissemens que Louis XIV donnait trois fois la semaine dans le grand appartement de Versailles. En 1667 et 1668, panégyriques sur la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté. En 1672, débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique sur Louis-le-Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen, sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'hérésie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence, par un capucin. Autre panégyrique à Arras, par un carme. Autre panégyrique en 1699, par un cordelier. Je ne compte pas tous ceux des Jésuites : je ne crains pas d'exagérer, en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en français, en latin, en italien, en espagnol. A cette liste, qui est déjà longue, joignez encore un panégyrique par un M. Tollemand, orateur assez inconnu aujourd'hui; et un panégyrique historique du roi, par un M. de Gallières, qui avait été négociateur; et le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson, qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit et heureux, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, et que l'on cite encore, mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il était, par ordre du roi, à la Bastille; ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne et de sa tendresse passionnée, et de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connaît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie, par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avait prodigué des pensions, et qui, dans un roi étranger, honoraient plus qu'un maître, puisqu'ils honoraient un bienfaiteur. Enfin, on peut y joindre cette foule de complimens et de panégyriques prononcés dans l'Académie Française, qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant et harmonieux Despréaux suspendait la satire, et ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour à tour caustique et flatteur, mais flatteur brusque, il épuisait son esprit à imaginer de nouvelles formules de satire et d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses remercîmens et ses discours en vers, et son discours de la mollesse; et cette fameuse épître, où, selon un poëte anglais, un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers

pour chanter que Louis n'avait pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV que le grand Corneille, déjà vieux, composa, avec son génie qui agrandissait tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies et dans quelques pièces détachées; Molière dans ses comédies aujourd'hui peu connues, qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin il n'y eut pas jusqu'à La Fontaine qui ne devînt courtisan; et le fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poëtes, qui, n'ayant que du zèle sans talens, étaient vils ou empressés sans plaire, et composaient de petites épîtres obscures et des sonnets sur le roi, que ni lui, ni personne ne lisait. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattaient avec génie. Dans ce nombre, on ne doit pas oublier Quinault et ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atys, de Thésée et d'Armide, pliât son génie à ce refrein éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi, tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parlait, tout ce qui écrivait sous ce règne, louait et flattait à l'envi. Cet esprit avait passé jusque dans les ateliers des artistes : la peinture, la sculpture et la gravure, retraçaient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avait fait de grand. Enfin les inscriptions immortalisaient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimaient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que l'*incroyable passage du Rhin*, *la merveilleuse prise de Valenciennes*, etc. Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; et si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu : je parle de celle de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe et la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, et fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés de malheurs publics et des leurs, des hommes qui n'entendent parler au dehors que de batailles perdues, et qui, chez eux, ont le triste spectacle de la misère et de la faim, ne seraient pas disposés à louer le gouvernement même qui serait le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, et le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709, un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna, pendant l'hiver, un spectacle composé tout entier des prologues de Quinault, ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur insultante des conférences de Gertruydemberg n'a rien de plus hu-

miliant : peut-être même un pareil triomphe est au-dessous d'un grand homme. C'était les armes à la main, c'était à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, et non sur un théâtre d'opéra, qu'il était beau au prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain et Villars ramenèrent enfin la paix et les panégyriques. On commença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée ; on vit même paraître un éloge historique du roi en 1714, par un abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante ; et tandis que le peuple, toujours extrême, était loin de témoigner, pour sa cendre, le respect qu'il lui devait, et comme à son souverain, et comme à un homme qui avait fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés et les gens de lettres portèrent leurs derniers hommages sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout prince doit naître, vivre, mourir, et être enterré au bruit des éloges : l'habitude, la reconnaissance et le respect satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse et facile, prononça, dans l'Académie Française, l'éloge funèbre de ce roi : toutes les chaires retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin, ce grand concert de panégyriques cessa : tout se tut ; et la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne serait peut-être pas inutile maintenant de peser ce roi si célèbre, et d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta son culte jusqu'au fanatisme ; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut trop ébloui de ses succès : on est trop frappé de ses fautes. La balance de la renommée, qui est presque toujours inégale pour les rois, a penché tour à tour des deux côtés opposés pour Louis XIV : essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais pour bien juger ce prince, il ne faut consulter ni les éloges même qui, adressés par des sujets à des rois, sont de même valeur que les complimens de société, entre les particuliers ; ni les cris des protestans, à qui peut-être il n'avait vendu que trop cher le droit de le haïr ; ni les papiers des Anglais, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer ; il faut consulter l'histoire et les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV ; mais cet éclat, comme on sait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, et dix ans de désastres. Elle conquit des provinces, et vit ses provinces épuisées ; elle donna la loi à l'Europe, et fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur et de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette

administration pénible et forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne, comme sur tout son règne. Il fut jeté, pour ainsi dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son âme; cette droiture, ennemie de la dissimulation, et qui ne sut presque jamais s'abaisser à un déguisement; cet amour de la gloire qui, en élevant ses sentimens, lui donnait de la dignité à ses propres yeux, et lui faisait toujours sentir le besoin de s'estimer; cette application qui, dans sa jeunesse même, fut toujours prête à immoler le plaisir au travail; cette volonté qui savait donner une impulsion forte à toutes les volontés, et qui entraînait tout; cette dignité du commandement qui, sans qu'on sache trop pourquoi, met tant de distance entre un homme et un homme, et au lieu d'une obéissance raisonnée, produit une obéissance d'instinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion; ce désir de supériorité qu'il étendait de lui à sa nation, parce qu'il regardait sa nation comme partie de lui-même, et qui le portait à tout perfectionner; le goût des arts et des lettres, parce que les lettres et les arts servaient, pour ainsi dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur; enfin, la constance et la fermeté intrépide dans le malheur, qui, ne pouvant diriger les événemens, en triomphait du moins, et prouva à l'Europe qu'il avait dans son âme une partie de la grandeur qu'on avait cru jusqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère, qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit aussi la plupart de ses défauts. Il créa en lui un goût de magnificence et de luxe, qui s'accorde rarement avec une âme élevée, et qui, cependant, chez lui ne l'excluait pas; goût qui se répandit sur ses bâtimens, sur ses jardins, sur ses fêtes, et trop souvent substitua des dépenses de faste à des dépenses utiles. Il lui donna ce goût éternel de représentation, qu'il porta partout, même à la guerre, où cependant ses armées et ses victoires représentaient assez bien pour lui. Il répandit sur toute sa personne, et mit dans ses regards même, une affectation de grandeur qui avait un peu besoin de sa réputation et de son rang pour ne pas étonner, et semblait vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au dedans le caractère de sa politique, et fit croire que la nation était lui, et que ses propres besoins étaient ceux de l'Etat. Enfin, il lui inspira au dehors une ambition qui, comme celle de la plupart des conquérans, n'était pas en lui l'effet d'une âme ardente et emportée; mais qui, tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, médi-

tait tranquillement, et exécutait, avec une fierté calme, des plans d'agrandissement et de conquêtes. De là ce débordement d'un pouvoir qui menaçait tout; cette hauteur avec les rois et presque tous les Etats; ce plan si vaste de subjuguer la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des électeurs à l'Empire, un roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, et d'embrasser, par lui ou par ses enfans, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ses flottes iraient parcourir l'Océan, et feraient respecter son nom des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam, et aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une espèce de grandeur qui manque, pour ainsi dire, de proportion et de règle. On peut dire en général que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévit point assez que dans la constitution économique des états, de longues victoires ressemblent presque à des défaites; que tout ce qui est violent, s'use par sa violence même; que de grandes puissances, unies pour résister, doivent à proportion s'affaiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer; que les grands hommes qui, à la tête de ses armées, étaient fiers de le servir, devaient, par leur exemple, faire naître d'autres grands hommes pour le combattre; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affaiblir. Comme l'esprit, chez les hommes, est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point de calculs qui n'auraient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout à la fois et ses projets et ses moyens; et de là, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine et le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Partout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, et ne diminua point les charges publiques. Comme on craignait sans cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les ressorts tendus; et l'erreur d'un seul homme changea le système de vingt gouvernemens.

On voit que le bien et le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée et tantôt vraie. Il est probable que si Louis XIV avait reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère, il eût joint à la passion des grandes choses le génie qui les juge, et que surtout il eût appris l'art le plus difficile des rois, celui de n'abuser ni de ses vertus ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talens, il avait un coup d'œil sûr.

Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience ; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avait appris en quarante ans de gloire. Les événemens heureux trompent et séduisent ; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les rois : au lieu que la sévérité du malheur accuse les fautes et les faiblesses. Il eut des connaissances sur le gouvernement; mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire, à conquérir ou à résister, au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans et ses systèmes, il était forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événemens commandaient à ses principes; et son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François Ier. lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan et Henri IV, quand ils commandaient leurs armées, marchaient et vivaient en soldats; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en roi : il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées; et déployant une grandeur tranquille, sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, et à ses troupes l'orgueil de combattre et de mourir pour lui.

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens et les hommes. D'abord il faut lui rendre grâces, au nom de la France et de l'humanité, de ce qu'il choisit pour élever ses enfans, Montausier et Bossuet, Fénélon et Beauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu et au génie. Ce fut un mérite surtout d'avoir apprécié la morale inflexible et la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêlait au faste, et où l'excès de la flatterie corrompait la gloire. A l'égard de ses autres choix, Turenne et Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimait pas, le força, par son génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat, de simple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, essuya des dégoûts, et fut rendu inutile à son pays, qu'il aurait pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres; Colbert, qui enrichit l'Etat par ses travaux, et dont les erreurs même furent celles d'un citoyen et d'un grand homme; Louvois, dont l'esprit étendu et prompt semblait né pour la guerre, et servit son maître en désolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin, Louvois par Le Tellier. Je ne parle pas de Barbésieux, de Pelletier, de Chamillard, du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701 : du moins ces

choix furent réparés par d'autres ; et Villars, et Vendôme, et Berwick annoncèrent que dans cette décadence même, il savait encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes ; mais la disgrâce de Fénélon et son exil ; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie : il est difficile, sans doute, d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'Etat, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes et de victoires, s'occuper des lois, des arts, de la population, de l'agriculture et du commerce ; mais l'homme qui discute et qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les lois, qu'en diminuant l'abus des procédures, et réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, et ne fit qu'ébaucher un ouvrage immense, qui, parmi nous, attend encore le zèle d'un grand homme ; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années dé Henri IV, oubliés sous le ministère orageux et brillant de Richelieu, retrouvés ensuite par Fénélon, et développés avec succès dans ce siècle, où les grands besoins font chercher les grandes ressources ; sur le commerce, qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides ; que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins, d'un côté il voulait le favoriser, et de l'autre il le chargeait d'entraves ; sur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles le fléau de l'Etat, en immolant le laboureur à l'artisan ; enfin, sur la partie militaire, que sa perfection même nous donna une gloire éclatante et dangereuse, qu'elle arma la France contre l'Europe, et l'Europe contre la France, et fut récompensée et punie par trente ans de carnage. Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des succès et des malheurs ; on voit de grandes vues et de grandes fautes ; on voit le génie, mais tel qu'il est chez les hommes, et surtout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les passions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a assignées à toutes les choses humaines.

Si on cherche à travers tant d'éclat quel fut le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples, comme les hommes, ne peuvent être heureux que dans un état de calme, et loin des grands efforts que supposent de grands besoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'industrie soit exercée et ne soit pas fatiguée ; il faut qu'il soit encouragé au travail par le travail

même; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir; que le laboureur, en guidant sa charrue, puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos et de la félicité de ses enfans; que chaque portion qu'il cède à l'État, lui fasse naître l'idée de l'utilité publique; que chaque portion qu'il garde, lui assure l'idée de son propre bonheur, que les trésors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne; que les dépenses et les victoires, tout, jusqu'au sang versé, porte intérêt à la nation qui paie et qui combat; et que la justice même, en pesant les fardeaux et les devoirs des peuples, n'use pas de ses droits avec rigueur, et se laisse souvent attendrir par l'humanité, qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes, qu'on juge de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans, où il y eut quarante-six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse, ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688; mais après cette époque tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant. Dans ces momens où tout fuit, mais où la vertu reste; où les flatteries et les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience et de la vérité qui ne meurt pas, où l'âme tranquille et courageuse pèse dans un calme terrible tout ce qui a été, et seule avec elle-même, apprécie les crimes, les succès, les victoires, et toutes ces tristes grandeurs humaines qui vont la quitter; dans ces momens il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux et trop vains, qui, quelquefois, lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes et ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, et c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les Français, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter et d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt et rapide que d'une application et de vues suivies, n'avaient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquait je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces et qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la consistance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie; notre activité inquiète, de la force; notre impétuosité, un courage docile et terrible; tout

prit un caractère, et l'esprit national (car nous commençâmes alors à en avoir un), formé par de grands exemples et de grands objets, acquit un degré de hauteur inconnu jusqu'alors. Les Français, sous son règne, s'honoraient d'une soumission qui les rendait grands. Au dehors, ils donnaient des lois ; au dedans, ils mêlaient l'obéissance à la gloire. Leur nom était le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine et à Marathon, unissant la grandeur de Persépolis et d'Ecbatane aux arts brillans et à la politesse douce et voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif et éclairé. Eh ! qui, dans un pays et dans un siècle ingrat, où quelquefois, comme dans l'ancienne Rome, on punirait l'honnête homme de ses vertus, et l'homme de génie de ses talens, qui voudrait se livrer à des travaux pénibles et se donner la peine d'être grand ? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu l'éclat sur les talens et sur les arts, d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres ; qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux et ses ministres, il se délassait quelquefois en conversant avec Racine : il ordonnait qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille : il sentait de l'orgueil à se voir servir dans son palais par l'auteur du Misanthrope et du Tartufe, et donnant à Molière son roi pour défenseur, empêchait qu'une cabale d'autant plus terrible, qu'on y mêlait le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel sera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois ? Celui d'un prince qui, placé dans une époque où sa nation était capable de grandes choses, sut profiter des circonstances sans les faire naître, qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement, qui, suppléant par le caractère au génie, sut rassembler autour de lui les forces de son siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie dans les rois ; qui enfin, donna un grand mouvement et aux choses et aux hommes, et laissa après lui une trace forte et profonde.

On l'a comparé à Auguste ; il lui ressembla bien peu. Il sut comme lui employer les talens, et faire servir les grands hommes à sa renommée ; mais il fallait qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avait droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV, armé de la souveraineté, commandait à des hommes

qui lui devaient en tribut leur sang et leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguste, en honorant de sa familiarité Virgile, Horace et Tite-Live, honorait des hommes nés tous citoyens comme lui : les proscriptions seules avaient décidé s'ils auraient un maître. Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où par la constitution de l'Etat il n'y a de rang que celui qui est marqué par les titres ; Louis XIV, porté par son caractère même à une fierté de représentation qui augmentait encore les distances, en rapprochant de lui les hommes de génie, fit peut-être plus et pour leur gloire et pour la sienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet esprit vaste et puissant de Charlemagne : mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare ; l'autre seconda les lumières et les vues d'un peuple instruit. On trouvera qu'il eut moins de sagesse, mais plus d'éclat que Charles V ; moins de bonté, mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François Ier. ; mais il n'eut point ces grâces fières et aimables, ni cette valeur éblouissante qui parut à Marignan, et qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rappeler toujours sa grandeur; le mérite de l'autre, de faire oublier la sienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, et qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, et lui assure notre reconnaissance. Je voudrais donc que lorsque les monumens qui ont été élevés à ce roi célèbre, seront détruits par le temps, et que ces statues et ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrais qu'on le représentât debout et désarmé, tel qu'il était dans sa vieillesse et peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes : lui-même, au lieu d'esclaves, serait entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verrait Turenne et Condé, Catinat et Vauban ; Lamoignon tiendrait à la main le code des ordonnances ; Colbert, ses plans de marine et de commerce ; Racine s'avancerait sur les pas de Corneille ; Molière et La Fontaine suivraient : après eux viendraient les artistes célèbres. Louis XIV paraîtrait, animant tout de ses regards : et au bas de sa statue la postérité écrirait ces mots : *sous lui les Français furent grands.*

CHAPITRE XXXIV.

Des panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748; d'un éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presque assoupi en France, depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire, près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortune occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, et l'âme qu'un mouvement. On se disputait de l'or et du papier; c'était une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, et de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paraître beaucoup d'édits, quelques chansons, et point de panégyriques. Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens et des vertus, déconcertent pour ainsi dire l'éloge. On louait sous Louis XIV, on plaisantait sous le régent. La nation, gaie et légère, préférait alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs, le régent avait le secret des hommes et des cours. Son esprit l'avait mis dans la confidence de tout, il connaissait les petits ressorts des grandes choses, et il avait le malheur de ne pouvoir être dupe de rien : un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'à la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, et qui eût avili les premières places, si jamais la puissance chez les hommes pouvait l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes; il n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût fait rire, il se connaissait. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier et le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleuri fut modeste et simple; il eut l'ambition de l'économie et de la paix, deux choses qui font le bonheur des Etats, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchait point à éblouir les hommes pour les subjuguer; il n'abusait point pour se faire craindre : d'ailleurs, il n'était plus dans l'âge où les passions inquiètes et ardentes veulent occuper fortement les âmes. Il gouverna sans bruit, ne

remua rien ; et content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges : tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe ; les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France et l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne et l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes et des victoires, et le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avaient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi et sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle : on vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent ; la poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presque éteint ; on fut pathétique ou plaisant dans des épîtres ; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poëmes. On prononça avec pompe des discours éloquens, ou qui devaient l'être ; chaque jour voyait naître et mourir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux et brillans, ou durs et sans couleur, tous sûrs d'être lus un jour, et malheureusement la plupart presque aussi sûrs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués et qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffirait pour rendre célèbres ; l'un est le panégyrique de Louis XV, et l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de Mahomet et de Zaïre, le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII et de Louis XIV, voulut, dans ces deux ouvrages, célébrer des événemens qui intéressaient la France et l'Europe, et honorer tour à tour le prince et les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748 ; et cette époque, comme on sait, fut celle de nos victoires ; ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince, comme l'envie se cache pour calomnier ; mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leurs noms à leurs tableaux ; celui-ci fut reconnu à son coloris facile et brillant, à certains traits qui peignent les nations et les hommes, et surtout au caractère de philosophie et d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singulière entre ce panégyrique et celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur, et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste de

Louis XV ne l'est jamais ; il semble éviter l'éloquence comme l'autre paraît la chercher. Son style, toujours élégant et noble, s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire ; mais il ne se permet nulle part ces mouvemens, ces tours périodiques et harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées et un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût ; sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste, et que lorsque les événemens ont de la grandeur, le ton doit être simple ; peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs, se passionne pour un art qu'il ne connaissait point encore. Ainsi, sous Louis XIV on mettait un grand prix à l'éloquence ; harangue, compliment, sermon, tout ce qui appartenait ou semblait appartenir au style et aux formes oratoires, fixait l'attention. Patru, qu'on ne lit plus, avait alors des admirateurs ; c'était la première curiosité d'un peuple étonné de ses richesses, et qui en jouit avec l'empressement que donne une fortune nouvelle : il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les esprits, les âmes, les mœurs, la langue, le style même : tout tend vers ce niveau et s'en rapproche. Sous un règne où tout avait une certaine pompe, où le souverain en imposait par la dignité, où l'admiration publique, sentiment presque habituel, devait élever les expressions comme les idées, il semble que la manière oratoire devait être plus à la mode qu'un style moins soutenu, et par conséquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perse, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il faudra que leur style soit différent. Peu à peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, et la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse et qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs et les poëtes. Fontenelle et La Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs ; ils donnèrent des lois d'après leur caractère. Ainsi, presque partout ils substituèrent la finesse à la grandeur, et des beautés sages et tranquilles aux beautés d'imagination et de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence ; d'autres causes qui agissaient en même temps, développèrent chez la nation l'esprit philosophique, qui devint peu à peu l'esprit général. Cet esprit, qui discute toujours avant de juger, et qui sans cesse sur ses gardes, parce qu'il craint la surprise du sentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'élo-

quence s'était quelquefois glissée dans des genres qui n'étaient pas faits pour elle ; dans la seconde, elle craignit presque de se montrer dans les genres qui semblaient être le plus de son ressort.

Les grands hommes même obéissent jusqu'à un certain point à leur siècle ; mais en lui cédant, ils le dirigent ; et mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs ; mais elles sont remplacées par d'autres ; on y trouve une sorte d'éloquence aussi persuasive et plus douce, l'éloquence des faits présentés avec autant de simplité que de noblesse, et les réflexions d'un philosophe toujours jointes à la sensibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers est d'un genre différent : le style en est plus oratoire, et la philosophie plus forte. L'idée seule de célébrer tous les citoyens morts pour la patrie, est une idée grande et noble, et malheureusement neuve parmi nous. « Pourquoi, dit l'orateur, nous renfermer dans l'usage de ne célébrer » après leur mort que ceux qui, ayant été donnés en spectacle au » monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant » leur vie ?.. Ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs » si intéressans et si chers quand ils sont rendus à la personne, » si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe » funèbre ? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été » grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été » utiles. »

Il s'élève ensuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la guerre, « contre cette rage destructive qui change, » dit-il, en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères ; » contre ces déprédations atroces ; contre ces cruautés qui font de » la terre un séjour de brigandage, un horrible et vaste tombeau. » La violation des traités les plus solennels, la bassesse des fraudes » qui précèdent l'horreur des guerres, la hardiesse des calom- » nies qui remplissent les déclarations, l'infamie des rapines, » punies par le dernier supplice dans les particuliers, et louées » dans les chefs des nations, le viol, le larcin, le saccagement, » les banqueroutes et la misère de mille commerçans ruinés, » leurs familles errantes qui mendient vainement leur pain à la » porte des publicains enrichis par ces dévastations même : voilà, » dit l'orateur, une faible partie des crimes que la guerre en- » traîne après elle, et tous ces crimes sont commis sans remords.... » Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous » côtés, au nom du même Dieu, ces drapeaux sous lesquels » marchent des millions de meurtriers mercenaires. » L'orateur peint cette multitude féroce dont on se sert pour changer la

destinée des empires ; il fait voir le soldat arraché de ses campagnes, les quittant par un esprit de débauche et de rapine, changeant de maîtres, s'exposant à un supplice infâme pour un léger intérêt, combattant quelquefois contre sa patrie, répandant sans remords le sang de ses concitoyens, et sur le champ de carnage attendant avec avidité le moment où il pourra de ses mains sanglantes arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont bientôt enlevées par d'autres mains. A ce tableau il oppose celui de l'officier français : « Idolâtre de son honneur et » de celui de son souverain ; bravant de sang froid la mort, avec » toutes les raisons d'aimer la vie ; quittant gaiement les délices » de la société pour des fatigues qui font frémir la nature ; hu- » main, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle » de rage autour de lui ; né pour les douceurs de la société comme » pour les dangers de la guerre ; aussi poli que fier ; orné souvent » par la culture des lettres, et plus encore par les grâces de l'es- » prit. »

Il parcourt ensuite rapidement nos victoires, nos exploits et nos pertes ; il célèbre cette brave noblesse qui partout a versé son sang pour l'Etat (1). Il peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses et des mères ; mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sybarites, qui, incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les âmes nobles et sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légèreté, au milieu des festins et des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux qui ont combattu et sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à » ne pas prendre dans l'oisiveté voluptueuse des villes, cette ha- » bitude cruelle et trop commune de répandre un air de dérision » sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie et de plus affreux » dans la mort. Ah! dit l'orateur, voudraient-ils s'avilir ainsi » eux-mêmes et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer? »

Enfin, cet ouvrage éloquent est terminé par un morceau plein de la sensibilité la plus tendre sur la mort de M. de Vauvenargues, capitaine au régiment du roi, et auteur de l'excellent livre de

(1) C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste encore un autre pour mon roi et ma patrie* : celui de M. de Luttaux qui, blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; celui du marquis de Beauveau, qui, percé d'un coup mortel, et entouré de soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, leur disait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes nécessaires ; allez combattre, et laissez-moi mourir.* Il faudrait, s'écrie l'orateur, il faudrait être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri.

l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Ce livre, où les idées morales sont souvent profondes, où l'expression est quelquefois négligée, mais vigoureuse, où l'on voit partout une âme pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut à plusieurs égards être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue d'idées que La Rochefoucauld. Il n'a point le tour original, fort et rapide de La Bruyère, mais il peint souvent par de grands traits l'homme que La Bruyère n'a peint que par les ridicules et les faiblesses. S'il n'a pas l'éloquence et la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente et sombre qu'on lui a justement reprochée; celle de Vauvenargues est plus douce; elle tend la main à l'homme, le rassure et l'élève. Ce philosophe sensible avait à peine trente ans quand il mourut.

« Tu n'es plus, s'écrie l'orateur; tu n'es plus, ô douce espé» rance du reste de mes jours! O ami tendre! la retraite de » Prague, pendant trente lieues de glace, jeta dans ton sein les » semences de la mort, que mes tristes yeux ont vues depuis se » développer. Familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher » avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis » ou d'acquérir, ou de montrer. Accablé de souffrances, privé » de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce » n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point mal» heureux; et cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai » vu toujours le plus infortuné des hommes, et le plus tran» quille. » Et après avoir parlé de son goût, de sa philosophie et de son éloquence, il ajoute : « Comment avais-tu pris un » essor si haut dans le siècle des petitesses? et comment la sim» plicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette » force de génie? Je sentirai long-temps avec amertume le prix » de ton amitié. A peine en ai-je goûté les charmes, non pas de » cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole » avec eux, et dont on a toujours à se plaindre, mais de cette » amitié solide et courageuse, la plus rare des vertus. »

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami, qui lui a fait entreprendre cet ouvrage; il finit par une réflexion triste mais vraie. « Mon » cœur rempli de toi, dit-il, a cherché cette consolation, sans » prévoir comment ce discours sera reçu par la malignité humaine, » qui, à la vérité, épargne d'ordinaire les morts, mais qui » quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un pré» texte de plus de déchirer les vivans. »

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille et d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison et de

sensibilité, de douceur et de force ; c'est le sentiment qui sait instruire, c'est la philosophie qui sait parler à l'âme. Toute la fin respire le charme de l'amitié, et porte l'impression de cette mélancolie douce et tendre, qui quelquefois accompagne le génie, et qu'on retrouve en soi-même avec plaisir, soit dans ces momens, qui ne sont que trop communs, où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes ; soit lorsque blessée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'âme fuit dans la solitude pour aller vivre et converser avec elle-même ; soit quand la maladie et la langueur attaquant des organes faibles et délicats, mettent une espèce de voile entre nous et la nature ; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimait, plein de la tendre émotion de sa douleur, on jette un regard languissant sur le monde, qui nous paraît alors désert, parce que, pour l'âme sensible, il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur ; c'est que la coutume qui était autrefois établie à Athènes, le fût aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts et les passions humaines ; puisque les peuples seront toujours entre eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnaît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune noblesse, destinée à la guerre, est élevée. C'est dans cette maison que devrait être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'Etat. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on instituerait une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, serait orné de trophées et de drapeaux enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auraient mérité cette distinction, y seraient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le souverain qui représente la patrie, et qui partage avec elle la reconnaissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisterait-il pas à cette cérémonie auguste ? Nos rois ne dédaigneraient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueraient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès et de Platon, voudrait célébrer les défenseurs et les victimes honorables de l'Etat. On citerait les grandes actions ; on citerait cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échappent à des héros que souvent on ne connaissait point ; car il est des hommes qui, simples et peu

remarqués dans l'usage ordinaire de la vie, déploient dans les grands dangers un grand caractère, et révèlent tout à coup le secret de leur âme. On immortaliserait des prodiges de valeur que souvent la jalousie étouffe, et que bientôt l'ingratitude oublie. On rendrait justice à des officiers obscurs, à qui il est plus aisé de sacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent même l'orateur prononcerait devant le souverain le nom de simples soldats; il célébrerait en eux une sorte d'héroïsme inculte et sauvage, qui fait de grandes choses avec naïveté, et qui étonne quelquefois les autres sans se connaître lui-même. Mais, si en rappelant le souvenir de ces batailles, monumens de deuil et de grandeur, si en retraçant les actions et la mort de tant de guerriers, on voyait une larme s'échapper de l'œil du souverain; si l'orateur, s'interrompant tout à coup, la faisait remarquer à la jeune noblesse qui l'écoute, croit-on qu'un jour, dans les combats, elle n'eût pas sans cesse présent le spectacle qui l'eût frappée dans son enfance? On ose dire qu'une pareille institution serait utile à l'Etat et au prince. L'officier en deviendrait plus grand, le soldat même n'oserait plus se croire avili dans son obscurité; il saurait que pour aspirer à la renommée, il suffit d'être brave, et qu'elle n'est plus, comme les honneurs, le patrimoine exclusif de celui qui a de la fortune et des aïeux.

CHAPITRE XXXV.

Des éloges des gens de lettres et des savans. De quelques auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

Nous avons vu dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir, la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes, dans les cabinets des ministres, sur les champs de bataille des conquérans, sur la tombe de tous les hommes puissans, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles; le crime honoré par l'éloge; l'esclave louant en esclave, et remerciant de la pesanteur de ses fers; l'intérêt dictant des mensonges à la renommée; et l'autorité croyant usurper la gloire, et la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il était quelquefois permis de louer ce qui était utile sans être puissant. Il y a des hommes grands pendant qu'ils vivent, et qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obscurs pendant la vie, et grands dès qu'ils ne sont plus. Sans autre autorité que celle de leur génie, ils s'occupent sur la terre à faire tout le bien qu'ils

peuvent. Leur but est de perfectionner, non pas un homme, mais le genre humain. Ils tâchent d'étendre et d'agrandir la raison universelle; de reculer les limites de toutes les connaissances; d'élever la nature morale; de dompter et d'assujétir à l'homme la nature physique; d'établir pour nos besoins une correspondance entre les cieux et la terre, entre la terre et les mers, entre leur siècle et les siècles qui ne sont plus, ou ceux qui seront un jour; de contribuer, s'il est possible, à la félicité publique, par la réunion des lumières, comme ceux qui gouvernent y travaillent par la réunion des forces. Ils sont les bienfaiteurs, et pour ainsi dire, les législateurs de la société. En Angleterre, en Italie, en France, en Espagne, en Russie, à la Chine, tous ces hommes, sans se connaître et sans s'être vus, animés du même esprit, suivent le même plan. Ils meurent, et leurs pensées restent. Leur cendre disparaît, et leur âme circule encore dans le monde. Ceux qui leur succèdent, reprennent leurs travaux où ils les ont laissés. Pendant leur vie, la plupart existent séparés de la foule, méditant tandis qu'on ravage, et occupés à penser sur ce globe que l'avarice et l'ambition bouleversent. L'envie debout à côté d'eux les observe; la calomnie les outrage; tourmentés à proportion qu'ils sont grands, on met quelquefois le malheur à côté du génie. Il semble, quand ils ne sont plus, qu'on devrait du moins rendre quelque honneur à leurs cendres. On ne risque rien alors, ils n'en sauraient jouir. Mais cet usage, pendant des siècles, n'a été établi chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans pour que les hommes apprissent qu'un homme vertueux, qui a passé soixante ans à s'instruire et à éclairer son pays, pourrait bien mériter quelque reconnaissance du genre humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés surtout en Italie et dans les universités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, et l'un des hommes les plus savans de son siècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reste de flatterie ou de respect prodigue au pouvoir qui n'est plus. Mélancton, quoique ami de Luther, et pensant comme lui, était modéré; et quoique chef de secte, n'était point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonstances sur l'homme. Passionné pour le repos et pour les lettres, toute sa vie fut orageuse. Il haïssait les disputes, et il passa quarante ans à disputer et à écrire. Malgré sa modération, il eut une réputation éclatante. Plusieurs rois désirèrent de le voir et de l'entendre. Las des contradictions et des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur, à Wittemberg et à Tubingue, un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra

des vertus qui l'avaient fait aimer, et des talens qui ne l'avaient point rendu heureux.

Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, et mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres et des antiquités, comme d'autres ont l'ambition de la fortune ou des grandeurs. La physique, l'histoire naturelle, les langues, les médailles, les monumens, l'histoire, les arts, il avait tout embrassé, et avait des connaissances sur tout. Il était en commerce avec les savans de toutes les parties du monde. Sa bibliothéque, dans un temps où il y en avait peu, et où les livres n'étaient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui voulaient s'instruire; et il communiquait non-seulement ses livres et ses lumières, mais sa fortune. Ses revenus étaient employés à encourager des talens pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monumens rares, à récompenser des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connaissances. Jamais peut-être cet Auguste si vanté, et les trois quarts et demi des souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce serait un exemple à présenter, je ne dis pas seulement aux princes, mais à une foule de citoyens qui, embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, aplanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, et abattent pour reconstruire, se corrompent et corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, et dans quelques années échangent leur fortune contre de la pauvreté, des ridicules et de la honte. Peiresc, beaucoup moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur. L'emploi qu'il en fit, le rendit aussi célèbre que ses connaissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle était tendue de noir, et son buste était placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiomes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce Français, si respecté dans toute l'Europe, était assez peu connu en France.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le même enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déjà cité l'exemple de Ronsard en 1585; et tout le monde sait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, et elle eût été prononcée sans un ordre de la cour, qui arriva au moment où on était assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur; mais il resta à ce Français célèbre

le mausolée qui fut élevé à Stockholm ; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, et ce qui dans la suite l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle nous eûmes des éloges des savans, mais écrits en latin : c'était alors, comme nous l'avons déjà vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence et Paris n'avaient point encore assez de dignité pour valoir Rome et Athènes. On aurait cru déroger, en parlant une langue qui n'avait pas deux mille ans d'antiquité ; d'ailleurs, il fallait bien mettre un grand prix à ce qu'on avait étudié toute sa vie ; et ceux qui aspiraient à la renommée, ou qui avaient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, se croyaient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène et Tacite l'étaient.

On peut se rappeler que Paul Jové, dans son livre des hommes illustres, composa les éloges de presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple donné par un Milanais, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie, et de là en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre et dans tous les Pays-Bas (1).

Parmi nous, deux hommes dans le même siècle se distinguèrent dans le même genre, Papire Masson et Scévole de Sainte-Marthe. Le premier, né en 1544 et mort en 1611, fut tour à tour

(1) Janus Nicius Erithræus, ou Jean Rossi, noble romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé, en Italie, faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'inquisition, et qui, à l'âge de soixante-quatre ans, finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui avant Descartes avait expliqué par la réfraction le mécanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connaître les écrivains de la ville de Naples.

Bumaldi et Alidosi, ceux de Bologne.

Lorenzo Crasso, ceux de Venise.

Raphaël Soprani, et Michel Justiniani, ceux de Gênes.

Pocciantio et Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomasini, tous les savans de Padoue.

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Véronne.

Chilini et Imperiali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement.

Pancirollo, les jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio, les écrivains d'Espagne.

Melchior Adam, tous les philosophes, jurisconsultes, médecins, et hommes de lettres qu'avait produits l'Allemagne dans les seizième et dix-septième siècles.

Valère André, Swertius ou Swert, et Aubert-Le-Mire, ceux d'Anvers et de tous les Pays-Bas.

Locrius, les écrivains de l'Artois.

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin Pitséus, Baléus et Léland, tous trois Anglais, et à peu près du sei-

jésuite, avocat, historien, annaliste, panégyriste, commentateur et géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie, et que Perrault ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces, il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savans célèbres, tant étrangers que Français. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme qui avait de la douceur dans le caractère, comme de la grâce dans le style, et qui avait été témoin de la Saint-Barthélemi en France, dans des phrases élégantes et harmonieuses, en parle non-seulement avec tranquillité, mais avec éloge.

Scévole de Sainte-Marthe, né en 1536, et mort en 1623, naquit et mourut dans cette même ville de Loudun, où, onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont, et sur la déposition d'Astaroth et d'Asmodée, devait être traîné dans les flammes. Il fut président et trésorier de France à Poitiers, et de plus orateur, poëte, jurisconsulte, historien, servit sous quatre rois, fut sur le point d'être secrétaire d'Etat sous Henri III, mérita l'estime et l'amitié de Henri IV, se distingua aux Etats de Blois par son courage, à l'assemblée des notables de Rouen par ses lumières, dans une place d'intendant des finances par son intégrité; et mêla toute sa vie l'activité courageuse des affaires, à ce goût des lettres que l'ignorance et quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'état estiment, et qui donne encore plus de ressort et d'intrépidité aux âmes nobles. On connaît son poëme sur la manière d'élever et de nourrir les enfans au berceau; ouvrage où la plus douce poésie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne sont pas à beaucoup près aussi connus, et méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ cent quarante, divisés en trois livres, et tous consacrés à ceux qui, dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus; mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse: et on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces différentes de mérite.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle, Guillaume Budé, qu'Erasme nommait le prodige de la France, et dont il eut la

zième siècle, les savans les plus illustres que l'Angleterre avait produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement, offrent à ceux qui les lisent, beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent les morts.

faiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passait pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, et qui, malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes et prévot des marchands; Longueil, aussi éloquent en latin que les Bembe et les Sadolet, et mort à trente-deux ans, comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis; Robert et Henri Etienne, qui ne se bornaient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui instruisaient eux-mêmes leur siècle; Muret exilé de France, et comblé d'honneurs en Italie; Jules Scaliger, qui, descendu d'une famille de souverain, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturaliste, physicien, poëte et orateur, et soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan, tour à tour philosophe hardi et superstitieux imbécile; Joseph Scaliger son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie; et ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avait le courage et l'esprit de ne pas penser comme Aristote, et assassiné à la Saint-Barthélemi, parce qu'il était célèbre, et que ses ennemis ou ses rivaux ne l'étaient pas.

Des jurisconsultes comme Baudouin, Duaren et Hotman, commentateurs de ces lois romaines, si nécessaires à des peuples barbares qui commençaient à étudier des mots, et n'avaient point de lois; d'Argentré, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, et auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province; Tiraqueau, qui eut près de trente enfans, et composa près de trente volumes; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France, qui devraient être celles de toutes les églises; Bodin, auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier; enfin, Cujas et Dumoulin, tous deux persécutés, et tous deux hommes de génie, dont l'un a saisi dans toute son étendue le véritable esprit des lois de Rome, et l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe immense de nos coutumes barbares.

Parmi les poëtes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas et Ronsard, à qui il n'a manqué qu'un autre siècle.

Parmi les médecins, Fernel (1).

Parmi les historiens, le fameux de Thou, et ce Philippe de Commines, qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, et d'essuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres, tels qu'Amyot, traducteur de Plutarque, et grand aumônier de France; Marguerite de Valois, célèbre par sa beauté comme par son esprit, rivale de Bocace, et aïeule de Henri IV; et ce Rabelais, qui joua la folie

(1) Premier médecin de Henri II et de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclatante.

pour faire passer la raison ; et ce Montaigne, qui fut philosophe avec si peu de faste, et peignit ses idées avec tant d'imagination.

Enfin des hommes qui honoraient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Ossat et le président Brisson ; et ce Harlay, intrépide soutien des lois parmi les crimes (1); et ce L'Hôpital, poëte, jurisconsulte, législateur et grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquisition, qui parlait d'humanité à Catherine de Médicis, et d'amour des peuples à Charle IX; qui fut exclu du conseil, parce qu'il combattait l'injustice; qui sacrifia sa dignité, parce qu'il ne pouvait plus être utile ; qui, à la Saint-Barthélemi, vit presque les poignards des assassins levés sur lui, et à qui d'autres satellites étant venus annoncer que la cour lui pardonnait : « Je ne croyais pas, dit-il d'un air calme, avoir rien fait dans ma vie qui méritât un pardon. »

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges sont très-courts ; les plus longs n'ont pas plus de trois pages, et il y en a beaucoup qui en ont moins. Ils ne contiennent aucun détail, et presque point de faits historiques. Envisagés de ce côté, ce sont plutôt des portraits que des éloges ; le style en est doux, élégant et harmonieux, quelquefois même éloquent, mais plus d'une éloquence de sensibilité que de mouvement. Il semble qu'on est dans un cabinet de médailles que l'on parcourt, et qu'un homme qui a été le contemporain et l'ami de tous ces grands hommes, en vous montrant leur figure, vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'estime et l'amitié. L'un d'eux, surtout, avait été l'ami de Sainte-Marthe. Ils avaient vécu quarante ans dans l'union la plus étroite. L'orateur se plaint, en commençant son éloge, de ce qu'il rend un si triste devoir à un ami, dont il aurait voulu n'être point séparé, même à la mort ; et en finissant, il s'écrie, dans la manière antique : « Je te salue, ombre vertueuse ! reçois ce long et dernier adieu » de ton ami. Je vais attendre que l'Être suprême, que nous ado- » rions tous deux, me rappelle aussi à lui ; et alors mon ombre » ira rejoindre la tienne, et la rejoindra sans trouble et sans » regret. »

(1) Achille de Harlay, premier président, né en 1536, mort en 1616. C'est lui qui fit cette fameuse réponse aux chefs de la ligue : *Mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

CHAPITRE XXXVI.

Des éloges académiques; des éloges des savans, par M. de Fontenelle, et de quelques autres.

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie et les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France, il fut réglé qu'on prononcerait l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs et ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un tribut de l'amitié entre les hommes qui ont été unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain; enfin, comme un encouragement et une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune et attirer aussi le respect. Mais d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, et que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudraient qu'on ne louât rien, et ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités et toujours oisifs, et qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importans rendus à l'Etat. N'y aurait-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur faiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, et ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime? Mais, pour le grand nombre même, il n'est que trop vrai que des éloges multipliés sont fatigans. Je suis las d'entendre répéter *le juste Aristide*, disait un paysan d'Athènes: et l'histoire de ce paysan est presque celle du genre humain. Dans un pays où l'on est plus frappé d'un ridicule que d'une chose utile, on ne doit point aisément pardonner l'éloge. Dans un siècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit souvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, sans avouer aux autres leur secret, et sans trop se l'avouer à eux-mêmes, se mettent, sans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils se persuadent que le génie les attend, et que pour être célèbres, il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, et qu'ils n'aient pas réussi, ils ne manquent pas d'appeler à leur secours l'injustice du siècle. Tous ceux qu'on loue semblent les reculer d'un rang, ou les heurter en les approchant de trop près. Ce voisinage les importune, et ils le re-

poussent. D'ailleurs, ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but. On agrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, et se moque également de l'apothéose et de celui qui l'a faite. Il faudrait donc dans ces sortes d'ouvrages tâcher de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de la vérité. Exagérer la louange, c'est l'affaiblir; mais aussi refuser de rendre justice à un homme estimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puissans, ce serait le comble de l'avilissement; et il y en a des exemples. Au reste, il est également difficile et d'inspirer au public une admiration qu'il n'a pas, et de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, et l'autre l'indigne.

Les éloges de l'Académie Française, tous composés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de La Mothe, prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille, prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincourt, ou de Pélisson par Fénélon, à celui de Bossuet, par le cardinal de Polignac; il en est de même de tous les autres. Fléchier louait en antithèses, La Bruyère en portraits, Massillon en images, Montesquieu en épigrammes, et l'auteur de Télémaque en phrases tendres et harmonieuses.

M. de Boze, médailliste, antiquaire, et de plus, écrivain correct et facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'Académie des Inscriptions, dont il était secrétaire : le mérite de ces éloges est d'être très-simples et naturels; peut-être aujourd'hui cette simplicité paraîtrait trop uniforme, et ce naturel ne serait point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sybarites usés; il leur faut de nouveaux plaisirs : si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement estimable, et n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle; sa grande célébrité, dans ce genre, est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante et dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences, et l'un des ouvrages qui laissent le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation et de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands, et en même temps sont utiles; c'est l'empire des connaissances humaines; c'est là que vous voyez paraître tour à tour la géométrie qui analyse les grandeurs, et ouvre à la physique les portes de la nature; l'algèbre, espèce de langue qui représente, par un signe, une suite innombrable de pensées, espèce de guide, qui marche un bandeau sur les yeux, et qui, à travers les nuages,

poursuit et atteint ce qu'il ne connaît pas; l'astronomie, qui mesure le soleil, compte les mondes, et de cent soixante-cinq millions de lieues, tire des lignes de communication avec l'homme; la géographie, qui connaît la terre par les cieux; la navigation, qui demande sa route aux satellites de Jupiter, et que ces astres guident en s'éclipsant; la manœuvre, qui, par le calcul des résistances et des forces, apprend à marcher sur les mers; la science des eaux, qui mesure, sépare, unit, fait voyager, fait monter, fait descendre les fleuves, et les travaille, pour ainsi dire, de la main de l'homme; le génie qui sert dans les combats; la mécanique qui multiplie les forces par le mouvement, et les arts par l'industrie, et sous des mains stupides crée des prodiges; l'optique qui donne à l'homme un nouveau sens, comme la mécanique lui donne de nouveaux bras; enfin les sciences qui s'occupent uniquement de notre conservation; l'anatomie par l'étude des corps organisés et sensibles; la botanique par celle des végétaux; la chimie par la décomposition des liqueurs, des minéraux et des plantes; et la science, aussi dangereuse que sublime, qui naît des trois ensemble, et qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent. Tels sont les manifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux, sur les mers, dans les profondeurs des mines; l'homme bâtissant des palais, perçant des montagnes, creusant des canaux, et faisant servir tous les êtres à ses besoins, à sa défense, à ses plaisirs, à ses lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie, qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme et la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même, à qui nous devons ces connaissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau et les entraîne; c'est l'énigme de la nature: qui pourra l'expliquer? Vous voyez les parens, calculant la fortune, contredire le génie, et le génie indomptable surmonter tout. Les uns, nés dans la pauvreté, ou se précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un rang, bravent la mollesse et la honte, et ont le double courage et de devenir savans et de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe; il en est dont la pensée solitaire et profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent; il embrasse tout ce que l'esprit humain peut penser; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, autour duquel il tourne sans cesse. Ici c'est l'esprit original et ardent; là, l'esprit de discussion et d'une sage lenteur; celui-ci a le secret de

ses forces, et marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ses pas, les calcule. Enfin, vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée, ménager avec économie toutes leurs forces, et quelques uns même, par la vie la plus austère, s'affranchir, autant qu'ils le peuvent, de l'empire des sens, pour que leur âme, dès qu'ils l'appellent, se trouve indépendante et libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez, dans cette liste, des militaires qui ont uni les sciences avec les armes, des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie, sont devenus grands; des religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, et d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur âme, ils s'offrent presque tous désintéressés et nobles, ou ne daignant pas appeler la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux; les uns ayant une pauvreté ferme et courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, et dans leur médiocrité, assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, et indifférens pour la gloire; éloignés de cette ostentation, qui est toujours faiblesse; ne s'apercevant pas même de ce qu'ils sont, ce qui est la vraie modestie; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, assez fiers pour faire du bien à leurs ennemis; vous en voyez quelques uns, ornés des grâces, qui, dans le monde, font pardonner les vertus; mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes: je veux dire des mœurs, les sentimens de la nature; cette candeur si éloignée de toute espèce d'art; cette bonne foi de caractère qui agit d'après les choses, non d'après les conventions, et ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes; une simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi, vice des cœurs froids et des âmes vides; l'ignorance de presque tout, hors des choses utiles et grandes; une politesse qui quelquefois néglige les dehors, mais qui, au lieu d'être ou un calcul fin d'amour-propre, ou une vanité puérile, ou une fausseté barbare, est tout simplement de l'humanité; enfin cette tranquillité d'âme, qui, ayant apprécié tout, et n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est-à-dire, bien peu de choses, ne se passionne pour rien, et se trouve au-dessus des agitations et des faiblesses.

Maintenant, si vous considérez ces éloges du côté du mérite de

l'écrivain, ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination ; mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté, qui dans les sujets philosophiques est la première des grâces. Son art de présenter les objets, est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur : il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface ; ainsi il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connaît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime ; il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grâce y dominent, comme on sait, bien plus que la force ; il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être, mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles : lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières : cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise par le contraste et par les nouveaux rapports qu'elle découvre ; ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné de grandes choses ; ce point de vue semble nous agrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas vouloir nous forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de faiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle ; ce genre d'esprit ne paraît nulle part autant que dans ses éloges. Il consiste presque toujours dans des allusions fines, ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des faiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas ; il indique d'un mot toute la logique d'une passion ; il met une vertu en contraste avec une faiblesse qui quelquefois paraît y toucher, mais qu'il en détache ; il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée ; il a l'air de contredire une vérité, et il l'établit en paraissant la combattre ; il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne était commune, ou qu'une dont on ne s'étonne pas était rare ; il crée des ressemblances qu'on n'avait point vues ; il saisit des différences qui avaient échappé ;

enfin, presque tout son art est de surprendre, et il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas; et cette confiance, qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques; mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenait à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, et qui siéraient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire quand il est lui, c'est-à-dire, quand son esprit est assorti à son caractère; mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvait être que ce qu'il fut. Pour les âmes passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses; tout ce qui est fin disparaît; mais lui, toujours tranquille, et à la distance qu'il fallait de tout, avait le loisir d'observer les nuances, et de les peindre. Par le même caractère, il devait se faire un plan raisonné du bonheur; il consentait bien à instruire, mais il voulait plaire; il ne mettait assez d'intérêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devait donc jamais présenter la vérité avec chaleur; et son système devait être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De là ce style presque toujours à demi-voilé, et toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes; les lumières générales durent encore contribuer à ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées; il faut alors plus de résultats que de détails. De là une foule de traits courts et précis, semblables à ces compositions chimiques qui, sous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperait pourtant, si on croyait qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines et délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, et faites pour contenter le goût le plus austère; telles sont les idées générales répandues sur chaque science, sur leur origine, leur progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaison et les points de communication par où elles se touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent, non pas, à la vérité, de cette éloquence de l'âme qui remue, mais de celle de l'esprit, qui sait voir et présenter un grand objet sous toutes ses faces (1).

(1) Les plus estimés et les plus connus de ces éloges sont ceux de M. d'Argenson, du czar Pierre, du maréchal de Vauban, de Newton et de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boherhaave, de Mallebranche, du marquis de L'Hôpital, du grand Cassini, de Renau, qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiotes à bombes; de Homberg, premier médecin et chimiste du duc d'Orléans, régent;

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que, parmi tous ceux dont il a fait l'éloge, on ne trouve que des hommes vraiment estimables. On remarquera encore qu'il refusa de louer ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'Académie des Sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avaient obtenue, dédaignant un devoir qui les honorait, et presque inconnus à la compagnie qui avait bien voulu les adopter. Fontenelle pensait que, pour mériter un éloge, il ne suffisait pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portaient pas des lumières dans une compagnie savante, devaient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Cassini, les Leibnitz et les Newton; et qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang et des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une compagnie de philosophes à donner cet exemple: il avait donc alors le courage de se taire; et il serait à souhaiter que dans les mêmes occasions on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui, du temps de Fontenelle, ou après lui, ont écrit dans le même genre; ce détail serait immense, et peu utile. Si le public les connaît, c'est à lui à les apprécier; s'il ne les connaît point, ils le sont déjà. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernoulli et de Dumarsais. Comme ils ont un caractère qui leur est propre, et que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle ni personne, ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges, c'est une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur; une âme qui ne craint pas de se montrer, qui ose afficher son estime ou sa haine, qui ne blesse point les convenances, mais qui, en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laisse tout ce qu'elle a de noble; un esprit à la fois sage et profond; l'étendue des idées jointe à la méthode; un style précis qui n'orne point sa pensée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, et dont la parure est la force; et quelquefois l'art de saisir le ridicule et de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris, quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux éloges diffère de Fontenelle; la différence de leur manière vient de celle de leur âme. Si on a comparé l'un à

du fameux géographe de Lisle, qui raccourcit la mer Méditerranée de 300 lieues, et l'Asie de 500; et de Ruisch, célèbre anatomiste hollandais, avec qui le czar Pierre passait des jours entiers pour admirer ou pour s'instruire, et dont le cabinet fut transporté de la Haye à Pétersbourg.

Pline, on peut, avec plus de raison, comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur; et l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres et des savans, sans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à la fois l'empreinte d'une imagination forte et d'un cœur sensible; ouvrage plein de chaleur et de désordre, d'enthousiasme et d'idées, qui tantôt respire une mélancolie tendre, et tantôt un sentiment énergique et profond; ouvrage qui doit révolter certaines âmes et en passionner d'autres, et qui ne peut être médiocrement ni critiqué ni senti : c'est l'éloge de Richardson, ou plutôt, ce n'est point un éloge, c'est un hymne. L'orateur ressemble à ces grands prêtres antiques qui, à la lueur du feu sacré, parlaient au peuple aux pieds de la statue de leur divinité. En l'écoutant, l'enthousiasme se communique : le sentiment, quoique exagéré, paraît vrai. Ce mélange d'imagination et de philosophie, de sensibilité et de force, ces expressions, tantôt si énergiques et tantôt si simples, ces invocations si passionnées, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, et, pour ainsi dire, ces repos; enfin cette conversation avec son lecteur, quelquefois si douce, et d'autrefois si impétueuse, tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puissante, et laisse l'âme à la fin dans une émotion vive et profonde. Je sais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver, dans les autres, ce qu'ils n'ont pas senti; ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant, ceux qui ont reçu de la nature une âme ouverte à toutes les impressions, qui suivent avec plaisir un enchaînement d'idées vastes ou profondes, et ne s'en livrent pas avec moins de transport à un sentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce ressort dans l'âme a un sens de plus, et il doit remercier la nature (1).

CHAPITRE XXXVII.

Des éloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.

J'AI tâché de faire connaître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les langues italienne, espagnole, anglaise et allemande,

(1) Depuis que cet ouvrage est écrit, il a paru des éloges d'un mérite distingué dans différens genres, et justement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils sont trop près de nous; les indiquer, c'est les faire connaître.

ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie, on a une foule de panégyriques de cardinaux et de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils descendent presque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Goths, de Lombards, d'Allemands et de Français, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parlait autrefois au Capitole: elle leur rappelle qu'ils ont été les maîtres du monde. Ce sont de grandes familles dépossédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, et qui ont gardé les armes de leur maison. Quand la langue italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des historiens et des poëtes. Elle put opposer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Tasse à Virgile, et l'Arioste à Ovide; mais elle n'eut rien à opposer à Cicéron ou à Pline.

En général, l'éloquence italienne a peu de caractère et de force. Il semble que cette nation spirituelle et vive, dans un climat doux et voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuser l'imagination et enchanter les sens, s'occupe plutôt à jouir des impressions qu'elle reçoit qu'à les transmettre, et dans l'expression des arts même, cherche encore plus à intéresser les sens que l'âme et l'esprit. La musique, pour laquelle les Italiens sont si passionnés, et qu'ils ont cultivée avec tant de succès, est de tous les arts celui qui parle aux sens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, destinée à peindre les passions et les hommes, et se sont livrés tout entiers à l'opéra, qui d'un bout à l'autre est le spectacle des sens. Leur comédie, où il y a bien plus de spectacle et de mouvement que de peinture de mœurs, paraît plus faite pour les yeux que pour l'esprit. Dans tous leurs grands poëmes, sans en excepter l'Arioste et le Tasse, la partie des descriptions et des tableaux est en général très-supérieure à la partie des sentimens. Enfin, dans leur conversation même, si souvent ingénieuse et piquante, par la vivacité des images et la force de la pantomime qui anime tous leurs discours, ils semblent surtout parler à l'imagination et aux sens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un discours à peu près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses et la mélodie de sa langue; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille, comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent et qui s'enchaînent, soutient et fixe l'attention; et la pantomime de l'orateur frappant les yeux en même temps que la musique des mots frappe l'oreille, sert pour ainsi dire d'accompagnement à cette musique. Cependant le discours, semblable à de l'harmonie sans caractère, s'arrête à la surface des sens; l'âme n'a aucun des plaisirs qui l'inté-

ressent; elle n'est ni remuée par des passions, ni attachée par des idées.

On l'a déjà dit, il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts; et il faut convenir que pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Osti ou de Faenza, ou pour louer un pape à son installation, il ne faut pas autant d'éloquence qu'il en fallait à César pour gouverner le sénat et le peuple de Rome. Parcourez tous les états d'Italie; est-ce à Venise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte; où la politique inquiète et soupçonneuse marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'état et des bourreaux; où tout est couvert d'un voile; où le gouvernement est muet comme l'obéissance; où la barrière qui sépare la noblesse et le peuple défend aux talens de s'élever; où le plaisir même est un instrument de politique; où, par système, on a substitué à la liberté qui élève les âmes, la licence qui les amollit; Venise, où tout ce qui serait grand serait suspect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement est d'être immobile et calme, et où, depuis des siècles, tout tend à la conservation et à la paix, rien à l'agrandissement et à la gloire? L'aristocratie de Gênes, quoique fondée sur des principes un peu différens, n'est guère plus favorable aux orateurs. Florence, séjour et berceau de tous les arts, cultiva, dans les orages de sa liberté, l'éloquence et les lettres avec succès; mais depuis que la Toscane n'est plus gouvernée par ses lois, Florence a plutôt conservé le goût des arts que leur génie; elle honore la mémoire de ses grands hommes, et n'en produit pas de nouveaux. Il en est de même de la plus grande partie de l'Italie, qui, soumise à des dominations étrangères, et tour à tour envahie, subjuguée, défendue, gouvernée par des Allemands, des Espagnols ou des Français, a perdu pour ainsi dire cette espèce d'intérêt de probité pour son pays, qui développe les talens et crée les efforts en tout genre. Chez un peuple qui n'est pas libre, ou ne l'est qu'à moitié, jamais le génie de l'éloquence n'a paru qu'avec l'éclat du gouvernement; et les grands orateurs y marchent à la suite des généraux, des ministres et des grands hommes d'état.

Au reste, de toutes les nations modernes, les Italiens sont peut-être ceux qui ont rendu le plus d'hommage à leurs hommes illustres. Là aussi, comme ailleurs, le génie, de son vivant, fut quelquefois puni de sa célébrité; mais souvent il reçut des récompenses éclatantes; et, toujours après sa mort, on lui prodigua, pour l'honorer, les inscriptions, les statues, les mausolées et les éloges. Dans le seizième siècle surtout, on vit naître une foule d'ouvrages destinés à conserver les noms de tous les Italiens célèbres. Chaque ville, chaque pays a voulu avoir la liste de ses grands

hommes. Poëtes, peintres, sculpteurs, philosophes, savans dans les langues anciennes, historiens, politiques, tout a été célébré, tout a eu sa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il est vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obscure. Les hommages rendus à des contemporains sont comme des traités que la vanité d'un siècle fait avec les siècles suivans, et que la postérité ne ratifie pas toujours. Mais lorsque ces honneurs sont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéresser dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel-Ange, et qui peignent à la fois l'enthousiasme de son siècle et de sa patrie pour les arts.

Cet artiste fameux était mort à Rome, et le pape voulait le faire enterrer avec la plus grande pompe, dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait contribué à embellir par son génie (1); mais Florence, sa patrie, ne put consentir à le céder. On ne l'aurait pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le souverain de Rome fut indigné: les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence: à peine le cercueil pouvait fendre la foule. On le déposa dans la principale église jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'emblèmes et de peintures. L'église entière et huit chapelles étaient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étaient représentées. On le voyait député en ambassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, et assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux et tous les courtisans étaient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république et le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyait dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans et de jeunes gens de tout âge, qui lui offraient les essais de leurs travaux; et lui, comme une divinité, leur communiquant, pour ainsi dire, le génie des arts. Plusieurs figures animaient par leur mouvement cette décoration; le Génie ardent et les ailes déployées; une Minerve douce et austère, et qui mêlait le goût à la fierté; l'Etude méditant et dans un repos actif, la

(1) On aurait pu alors mettre sur son tombeau la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de S. Paul, et qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots: « Tu cherches un monument, regarde autour » de toi. » *Si monumentum quæris, circumspice.*

proportion légère marquée par une des Grâces ; l'âme de Michel-Ange sous l'emblème d'un génie céleste, s'élevant et semblant se perdre et se confondre dans des flots de lumière ; plus loin l'Envie ceinte de serpens, une vipère à la main, voulant vainement exhaler son poison sur la Gloire ; et la Haine enchaînée qui se débattait, qui cherchait, en frémissant, à se relever, et retombait sous ses fers. Cependant, une Renommée planait sur le cercueil, et semblait emporter la réputation et la gloire de Michel-Ange vers les siècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, statuaires et architectes de la Toscane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On était accouru de toutes les parties de l'Italie : c'était la fête des talens et des arts, célébrée par la reconnaissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel-Ange fut prononcée. L'orateur était le Varchi : il avait la plus grande réputation, et l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel-Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent (1). Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, et dont les marbres furent donnés par le grand duc. Ce mausolée subsiste encore. Mais les vrais monumens de la gloire de Michel-Ange sont ses ouvrages, et surtout la fameuse coupole de Saint-Pierre. La jalousie des Florentins, qui a disputé sa cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome ; et si sa patrie jouit de son tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvre, jouit de son génie.

Aujourd'hui, en Italie, la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places ; c'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien n'est plus commun en Italie que les éloges ; mais on les distribue en sonnets ; c'est pour la louange la monnaie courante du pays : chacun la vend, la donne, l'achète ou la reçoit. Il y en a pour tous les événemens, pour toutes les fêtes. On loue également un bourgeois et un prince, les cardinaux et les femmes, des saints, des moines, des poëtes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces panégyriques en sonnets, éternellement répétés, et éternellement oubliés, tombent les uns sur les autres, comme la poussière dans un lieu

(1) Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange. Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions et d'éloges en vers.

où l'on marche. Au reste, ces éloges sont sans conséquence ; on n'en est ni plus grand, ni plus petit pour les avoir faits ou reçus. C'est un effet de l'habitude et de la mode ; c'est comme dans un autre pays, une révérence ou un geste de plus.

En Espagne, on connaît le genre des oraisons funèbres, mais nous ne connaissons point d'orateurs qui s'y soient distingués.

Ce genre serait né en Allemagne, s'il n'avait point été inventé ailleurs. Il paraît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites souverainetés, où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les représentations de la grandeur, vraies ou fausses. Dans une académie célèbre d'Allemagne, on a aussi établi l'usage des éloges pour les gens de lettres et les savans. Et, ce qui est un hommage rendu à notre langue, ces éloges se prononcent en français. Nous en connaissons plusieurs de Maupertuis. Ce philosophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, et qui peut-être avait plus d'esprit que de lumières ; qui s'agita toute sa vie pour être en spectacle, mais à qui il fut plus facile d'être singulier que d'être grand ; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'est pas sûr de la trouver ; qui quitta sa patrie, parce qu'il n'était pas le premier dans sa patrie, qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avait trouvé que le repos, et qu'il avait perdu le mouvement et des spectateurs ; qui, trop jaloux peut-être des succès des sociétés, perdit la gloire en cherchant la considération ; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle, avait cru devenir aussi célèbre que lui en l'imitant. Il avait, comme Fontenelle, voulu orner la philosophie par les grâces ; il chercha de même à copier sa manière dans les éloges. Mais en imitant un autre, il fut au-dessous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, sont quelquefois piquans ; les beautés qu'on emprunte sont presque toujours sans effet : il y manque pour ainsi dire l'assortiment et l'ensemble. C'est comme si un statuaire ou un peintre voulait jeter sur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de savans et de gens de lettres composés par le souverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme était orateur, poëte, faisait des lis, et gagnait des batailles.

En Angleterre, le genre des éloges est peu connu ; la constitution même, qui partout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, et qui, réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y

jouit paraît être l'ouvrage, non d'un homme, mais de la loi. Comme la faiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs, on loue le souverain; son caractère ou son génie fait le sort de sa nation. Là, le souverain, mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale; il pourrait être grand comme particulier, et peu influer comme prince (1); peut-être même des qualités brillantes pourraient être suspectes à un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté; car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connaît, mais il ne peut calculer l'influence de l'activité et du génie.

Ailleurs, on loue ceux qui gouvernent sous le prince; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre, rarement le pouvoir impose à l'imagination; souvent il est suspect, et ceux qui l'exercent, perdent, par leur pouvoir même, une partie des hommages qu'auraient mérités, ou des talens, ou des vertus.

Enfin, il y a des pays où les voix se réunissent aisément, parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits et les âmes, par la grande communication, y prennent la même couleur, et tout s'y décide par certaines impressions rapides auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes, et on loue avec transport aujourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son âme, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin, la louange en général paraît à cette nation fière et libre tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où les écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuilles, un projet ou un homme. Je ne parle pas non plus des poëtes; les poëtes, en tout pays, sont une nation à part, et ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs; la seule différence, c'est que les poëtes anglais louent peut-être avec moins de délicatesse et plus d'enthousiasme. Leur imagination solitaire et forte agrandit les hommes et les choses.

On connaît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu et signalé son zèle pour Charles Ier., après avoir souffert, pour la cause des rois, la prison, l'exil, la perte d'une partie de ses biens, et sauvé à peine sa tête de l'échafaud, eut la bassesse de faire solliciter sa grâce auprès de son tyran, et la bassesse plus grande encore de louer publiquement son

(1) On peut citer en exemple Guillaume, prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre.

oppresseur et le bourreau de son maître : Milton, du moins, montra plus de courage ; lui qui avait servi Cromwel de son épée et de sa plume, après le rétablissement de Charles II, garda le silence, et resta pauvre et malheureux, sans flatter ni prier. Je désirerais que Waller, dans une cause plus juste, eût fait de même. On doit supposer qu'il fut ébloui par les qualités du protecteur, et qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnait en grand homme. Ce qui nous le ferait croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination et de grandeur : le même homme loua ensuite Charles II. On connaît le reproche que lui fit le roi, et sa réponse (1).

Les Anglais ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poëtes se sont exercés dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Anglaise célèbre par ses vertus, et Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur la chronologie, après avoir peint la douceur de ses mœurs et l'élévation tranquille et calme de son caractère, s'interrompt tout à coup : « N'entends-je pas, dit-il, une voix semblable à celle qui an- » nonce les grandes révolutions sur la terre ? *C'en est fait, j'ai* » *rempli ma tâche, et ma carrière est achevée.* Cette voix retentit » dans l'univers, et Newton meurt. Arrêtez, s'écrie le poëte ; que » de faibles larmes ne coulent pas pour lui, c'est sur la tombe de » la beauté, de la jeunesse et de l'enfance qu'il faut pleurer ; » c'est là qu'il faut porter vos chants funèbres ; mais Newton » veut d'autres hommages. » Puis tout à coup il s'écrie : « Hon- » neur de la Grande-Bretagne, ô grand homme ! soit que, assis » dans les cieux, tu t'entretiennes avec leurs habitans, soit que, » porté sur l'aile rapide des génies célestes, tu voles à la suite de » ces sphères immenses qui roulent dans l'espace, comparant » dans ta marche les êtres avec les êtres, perdu dans les ravisse- » mens, et livré aux transports de la reconnaissance pour les » lumières que l'être suprême avait versées dans ton âme ; oh ! » regarde en pitié ce faible genre humain que tu viens de quitter ; » élève l'esprit de ce bas univers ; préside à ton pays ; ranime ses » talens et corrige ses mœurs. Quoique avilie et corrompue, c'est » l'Angleterre qui t'a vu naître ; elle se glorifie de ton nom ; elle » t'offre pour modèle à ses enfans. Un jour, ô grand homme ! » ta cendre ranimée reprendra une seconde vie, lorsque le temps

(1) Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le prince. Sire, dit Waller, nous autres poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.

» ne sera plus. En attendant, sois le génie de ta patrie, tandis que » ta poussière sacrée dort avec celle des rois, et qu'elle daigne » honorer leurs tombeaux. » C'est avec cet enthousiasme que les Anglais louent leurs grands hommes.

Ce même Thompson a composé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avait été son bienfaiteur et son ami. Ce panégyrique offre aussi des beautés. Il est adressé au fils du mort, et voici comme il commence : « Milord ! tandis qu'avec la nation tu » pleures un ami et un père, permets à ma muse de verser sur » la tombe de Talbot des vers sortis de mon cœur et dictés par la » vérité. Ma muse, tu le sais, dès long-temps s'est chargée du » double emploi de louer le mérite mort, d'humilier l'orgueil » vivant. Sa tâche généreuse commence où l'intérêt finit, etc. » Dans un endroit où il parle de la protection que Talbot donnait aux arts : « Bien différent, dit-il, de ces hommes vains qui, » usurpant le nom de protecteur qu'ils avilissent, osent sacrifier » un homme de mérite à leur orgueil, et répandre la rougeur de » la honte sur un front honnête, quand il accordait une grâce, » c'était une dette qu'il semblait payer au mérite, à la nation et » à l'être qui est la source éternelle de tout bien. Les muses re» connaissantes avaient un tel protecteur; mais leur noble fierté » rejette avec dédain les secours fastueux que leur offre quelque» fois la main insultante de la vanité. » Et à la fin : « Pardonne, » ombre immortelle! (si quelque chose de cette poussière de la » terre peut encore monter jusqu'à toi) pardonne un vain éloge » inutile de ta gloire. Que dis-je! non, rien n'est vain de ce que » la reconnaissance inspire. D'ailleurs, ma muse acquitte un » devoir; elle rend ce qu'elle doit à la vertu, à la patrie, au » genre humain, à la nature immortelle et souveraine qui lui a » donné, comme à sa prêtresse, la charge honorable de chanter » des hymnes en l'honneur de tout ce qu'elle forme de grand et » de beau dans l'univers. »

On voit quel est le ton et la noblesse de ces éloges; la vigueur d'âme qui y règne, vaut bien notre délicatesse et notre goût. Ce goût, si nécessaire, mais quelquefois si incertain, est la faux qui retranche, mais n'est pas la sève qui fait produire. Un sentiment énergique et noble vaut mieux qu'une beauté exacte et froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du czar Pierre, qui a porté les semences de tous les arts en Russie, y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en langue russe, qui mérite d'être connu ; il est de M. Lomanosoff, écrivain original dans son pays, et qui jusqu'à présent a le plus honoré sa nation. Voici

quelques traits de cet éloge; on y trouvera cette teinte de poésie qui convient au genre, et encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées : « Supposez, dit l'orateur, un Moscovite sorti de sa patrie avant » les entreprises de Pierre-le-Grand ; supposez qu'il ait habité » au-delà des mers, dans des climats où le nom et les projets du » czar n'aient pas pénétré. A son retour, que penserait le voya- » geur, en trouvant dans son pays les arts établis, de nouveaux » habillemens, des mœurs nouvelles, architectures, maisons, » citadelles, villes, lois, usages, coutumes, tout enfin jusqu'au » cours des fleuves et aux bornes de la mer, changé dans cet em- » pire? Ne croirait-il pas ou que son absence a duré des siècles, » ou que le genre humain s'est réuni pour créer en si peu d'an- » nées tant de merveilles, ou que ce spectacle étonnant n'est que » l'effet et l'illusion d'un songe? »

Ailleurs, il personnifie la Russie qui, triste et sanglante, apparaît aux yeux du czar pendant ses voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras : « Reviens, aies pitié de mes malheurs; des traîtres » me déchirent, des brigands me désolent. » Le héros sensible à ces accens, revole vers elle; il le peint ensuite combattant au dehors, et tour à tour la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perse; au dedans, les Strelitz, les fanatiques, les patriarches et les Cosaques; dans sa propre maison, les incendies, les empoisonnemens et les assassinats; il peint surtout son activité prodigieuse : « Que de courses, de trajets, de voyages; la Dvina » et le Niéper, le Volga et le Tanaïs, la Vistule et l'Oder, l'Elbe » et le Danube, la Seine, la Tamise et le Rhin ont tour à tour » dans leurs eaux réfléchi son image. Les quatre mers qui bornent » cet empire, témoins de ses exploits, se sont tour à tour courbées » sous le poids de ses flottes. Parcourez des pays innombrables; » partout vous trouverez des traces de ses pas. C'est ici qu'il s'ar- » rêta après un voyage de cinq cents lieues; à cette source d'eau, » il étancha sa soif; dans cette plaine, il rangea lui-même son » armée en bataille; dans cette forêt, il marqua avec la hache » les chênes qu'il fallait abattre pour construire des vaisseaux. » Ici, il travailla comme un simple artisan; là, il écrivit des » lois; plus loin, il traça des plans de construction pour une » flotte. Voici les ports que sa main a creusés; voilà les forte- » resses qu'il a bâties; c'est ici qu'il arrêta le sang qui coulait de » la blessure d'un de ses sujets. Semblable à la mer agitée sans » cesse par le flux et le reflux, ce héros a été pour ses peuples » dans un mouvement éternel. Mille ans de vie suffiraient à peine » à tant d'autres; et sa vie a été si courte! » Ce discours finit par une apostrophe à l'âme du czar, qui est sans doute dans les cieux,

d'où l'orateur le prie de veiller sur son empire. Il faut convenir qu'il y a dans la plupart de ces morceaux, le ton d'une vraie et noble éloquence. Lorsque, il y a cent ans, la Russie était à peine connue, que les descendans des anciens Scythes étaient encore à demi-sauvages, et que le lieu où est aujourd'hui située leur capitale, n'était qu'un désert, on ne s'attendait pas alors qu'avant la fin du siècle, l'éloquence dût y être cultivée, et qu'un Scythe, au fond du golfe de Finlande, et à quinze degrés au-delà du Pont-Euxin, prononcerait un tel panégyrique dans une académie de Pétersbourg. On ne s'attendait pas davantage qu'en 1771, un orateur prononçât sur le tombeau même du czar Pierre un remercîment à l'âme de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte russe dans la Méditerranée, et au milieu des îles de l'Archipel. Cette idée digne des anciens Grecs, qui croyaient que le génie des grands hommes veillait toujours au milieu d'eux, et que leur âme était présente parmi leurs concitoyens pour animer et soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommait Platon, et l'on dit que son éloquence ne le rendait pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi, les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes : ce sont les arts même de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile et souple ; leur langue est, après l'italien, la langue la plus douce de l'Europe ; et si une législation nouvelle élevant les esprits, fait disparaître enfin les longues traces du despotisme et de la servitude ; si elle donne au corps même de la nation une sorte d'activité qui n'a été jusqu'à présent que dans les souverains et la noblesse ; si de grands succès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, et que l'idée de la gloire nationale fasse naître pour les particuliers l'idée d'une gloire personnelle, alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois sur le trône, descendra peu à peu sur l'empire ; et les arts même d'imagination, transplantés dans ces climats, pourront peut-être y prendre racine, et être un jour cultivés avec succès.

CHAPITRE XXXVIII et dernier.

Du genre actuel des éloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient, et quel genre d'éloquence.

En suivant l'histoire des éloges, et cette branche de la littérature, depuis les Egyptiens et les Grecs jusqu'à nous, on a pu remarquer les changemens que ce genre a éprouvés, les temps où

il était le plus commun, l'usage ou l'abus qu'on en a fait, et les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la bassesse, ou le génie lui ont données. On a vu des siècles où c'était le seul genre; et ces siècles étaient ceux de l'oppression ou des succès; ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réservé pour les morts, dans les monarchies cet honneur prodigué aux vivans; le délire de la louange à Rome, sous Auguste et sous Constantin; à Byzance, sous une foule d'empereurs oubliés; en France, sous Richelieu et sous Louis XIV. Depuis un demi-siècle, il s'est fait parmi nous une espèce de révolution; on apprécie mieux la gloire; on juge mieux les hommes; on distingue les talens des succès; on sépare ce qui est utile de ce qui est éclatant et dangereux; on ne pardonne pas le génie sans la vertu; on respecte quelquefois la vertu sans la grandeur; on perce enfin à travers les dignités pour aller jusqu'à l'homme. Ainsi peu à peu il s'est formé dans les esprits un caractère d'élévation, ou plutôt de justice. Les âmes nobles, en se comparant aux âmes viles de tous les états, se sont mises à leur place. De là on prostitue moins l'éloge : ceux même qui pourraient être corrompus et lâches, sont arrêtés par l'opinion; et la peur de la honte les sauve au moins de la bassesse. D'ailleurs, un goût de vérité général s'est répandu; moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'est-ce que cela prouve?* est presque le mot du siècle. Les panégyriques doivent donc être tombés : on lit beaucoup moins d'oraisons funèbres : les dédicaces deviennent rares; elles ne s'ennoblissent que lorsque la philosophie sait parler avec dignité à la grandeur, ou lorsque la reconnaissance s'entretient avec l'amitié. Hors de là, c'est presque un ridicule égal de les faire ou de les recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéra sur les princes, ni odes pindariques sur les grandes vertus d'un héros que personne ne connaît. Enfin, les complimens et les harangues, auxquels est condamné un homme en place, et où on doit lui prouver méthodiquement qu'il est un très-grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules ou ennuyeux, ou vils ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paie, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, et qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité et l'Etat, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre faiblesse. Aussi ce genre est aujourd'hui

plus commun qu'il ne l'a jamais été. On sait que l'Académie Française substitua, il y a près de quinze ans, ces sortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valait mieux présenter la vertu en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple : on a proposé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris : nous avons vu annoncer tour à tour l'éloge de Duquesne à Marseille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon et de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes. Là, tous les états et tous les rangs trouveraient des modèles. Les vrais citoyens désireraient d'y obtenir une place. Cet honneur parmi nous suppléerait aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi! chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes, et nous qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully qui existe, est dans un château au fond d'une province; et l'on a dédaigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisait un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stockholm un monument érigé, il y a cent ans, en l'honneur de Descartes : et parmi nous une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de L'Hôpital? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles et ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un village; et avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénélon, et qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avaient consolé son ombre des disgrâces de l'exil? Nation impétueuse et légère, ardente à ses plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, et ne s'affectant de rien, elle regarde avec indifférence tout ce qui est grand; et quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'Etat et à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, et à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'âme qui porte aux grandes choses et les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles! Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, et persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé! Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, et ses yeux prêts à se fermer pourront n'être pas condamnés à verser des larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles; mais on peut demander comment et dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou les vies des hommes illustres de Plutarque, ou les éloges des savans de Fontenelle; c'est-à-dire, qu'ils voudraient un simple éloge historique, mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton, ni les mouvemens de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain, borné au rôle d'historien-philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir, exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que pour être vraiment utile, il faut présenter les faiblesses à côté des vertus; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie; et que l'orateur, en se passionnant, met en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces sortes d'ouvrages étant moins des monumens historiques, que des tableaux faits pour réveiller les grandes idées ou de grands sentimens, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faut, si l'on peut, parler à l'âme et l'intéresser fortement? Pour peu qu'un lecteur soit instruit, les faits qui concernent les grands hommes lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge? rien. Mais par la manière dont vous présentez les faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres, par les grandes actions comparées aux grands obstacles, par l'influence d'un homme sur sa nation, par les traits énergiques et mâles avec lesquels vous peignez ses vertus, par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnaissance ou des particuliers ou des peuples, par le mépris et l'horreur que vous répandez sur ses ennemis, enfin, par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses faiblesses, sur les services qu'un grand homme pourrait rendre, et qu'on attend sans espérer, vous excitez les âmes, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore dans un petit nombre l'enthousiasme des choses honnêtes et grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement historique que l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même, que l'on interrogera sa vie, que l'on se demandera ce que l'on a

fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour l'Etat ou pour soi-même, que le fantôme de la postérité qui n'existait point pour l'âme indifférente, se réalisera enfin à ses yeux, et qu'elle consentira à mépriser la fortune, à irriter l'envie? Non : l'homme froid et tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure : c'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement : tout est mort; plus de communication; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées et de corps sans action, éternellement immobiles. Il en est de même des âmes. Le sentiment est ce qui les agite et les remue; il circule comme le mouvement; il a ses lois comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices? déployez vous-même cette admiration qui me frappe et qui m'étonne. Que dis-je? Si vous n'avez ces sentimens dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes? y réussirez-vous? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions; il faut souvent, dans le silence de la nuit, avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux; il faut avoir senti le mépris des faiblesses et de tout ce qui dégrade. Et si votre âme est ainsi affectée, pourrez-vous vous restreindre au détail historique des faits, et à quelques réflexions inanimées? Ne faudra-t-il pas que le sentiment qui est dans votre âme se répande? En peignant de grandes choses, ne sentirez-vous pas le contraste des choses viles? En parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas sur ceux qui les ont soufferts? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaisance et de l'humanité sur les hommes malheureux? Ne verra-t-on pas quelquefois sur vos lignes tracées en désordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laissé tomber en les écrivant? Malheur à vous, si les intérêts des Etats, si les maux des hommes, si les remèdes à ces maux, si la vertu, si le génie, si tout ce qu'il y a de grand et de noble, vous laisse sans émotion, et si en traitant tous ces objets vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent?

Je sais qu'il y a beaucoup de différence entre l'orateur qui parle, et l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut et doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'âme. Les sentimens passent de l'orateur au peuple, et reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui. D'ailleurs, son ton, ses yeux, sa voix, tous ses

mouvemens, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens; et c'est ainsi qu'il s'empare de l'âme et qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain, tout est calme. On le lit en silence : chaque homme avec qui il converse est isolé : le sentiment est solitaire, l'orateur lui-même est absent; ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous et lui : il n'y a que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, et le succès plus incertain.

D'ailleurs, il y a des pays et des siècles où l'éloquence, par elle-même, doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devaient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains, et les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais si un peuple a des mœurs frivoles et légères; si, au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'âme et la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande sur tout sans s'attacher à rien; si, à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible; si tous les caractères originaux disparaissent pour prendre une teinte uniforme et de convention; si le besoin de plaire, la crainte d'offenser, et cette existence d'opinion qui aujourd'hui est presque la seule, étouffe ou réprime tous les mouvemens de l'âme; si on n'ose ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après son cœur; si chacun par devoir est élégant, poli et glacé; si les femmes même perdent tous les jours de leur véritable empire; si, à cette sensibilité ardente et généreuse qu'elles ont droit d'inspirer, on substitue un sentiment vil et faible; si les événemens heureux ou malheureux ne sont qu'un objet de conversation, et jamais de sentiment; si le vide des grands intérêts rétrécit l'âme, et l'accoutume à donner un grand prix aux petites choses, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de si ridicule qu'un homme passionné dans un cercle d'hommes froids. L'âme qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; et pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à sentir avec soi-même. A ces causes, ou politiques ou morales, s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion; et ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentimens. D'ailleurs, il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination; et presque tous les grands tableaux ont été épuisés par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin, en voulant faire un art de l'éloquence,

on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques et fortes, dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvemens, l'effet est prévu, il ne produit rien; on croit voir quelqu'un qui s'échafaude pour étonner, et cette espèce d'appareil fait rire; quelques hommes même ont pris ces formules pour de l'éloquence : autre source de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons, à peu près comme les charlatans font tort à la médecine, et les versificateurs aux poëtes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence? Non, sans doute; mais ce sont autant de raisons pour s'attacher à bien distiuguer la vraie de la fausse; d'abord il n'y a point d'éloquence sans idées. Si donc, en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une surface étendue de connaissances; il faut avoir étudié et dans les livres et dans votre propre pensée, quelles sont les fonctions d'un général, d'un législateur, d'un ministre, d'un prince; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe ou un grand poëte; quels sont les intérêts et la situation politique des peuples; le caractère ou les lumières des siècles; l'état des arts, des sciences, des lois, du gouvernement; leur objet et leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays; les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées ou opposées ou semblables de plusieurs grands hommes; ce qui n'est que système, et ce qui a été confirmé par l'expérience et le succès; enfin tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets, qui embrassent le plan et le système universel de la société.

Mais ces connaissances ne sont encore que générales, il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ses figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc sur l'âme et le génie de celui que vous voulez louer; saisissez les les idées qui lui sont propres; trouvez la chaîne qui lie ensemble ou ses actions ou ses pensées; distinguez le point d'où il est parti, et celui où il est arrivé; voyez ce qu'il a reçu de son siècle, et ce qu'il y a ajouté; marquez ou les obstacles ou les causes de ses progrès, et devinez l'éducation de son génie. Ce n'est pas tout; observez l'influence de son caractère sur ses talens, ou de ses talens sur son caractère; en quoi il a été original, et n'a reçu la loi de personne; en quoi il a été subjugué ou par l'habitude la plus invincible des tyrannies, ou par la crainte de choquer son siècle, crainte qui a corrompu tant de talens; ou par l'ignorance de ses forces, genre de modestie qui est quelquefois le vice d'un grand homme; mais surtout démêlez, s'il est possible, quelle est l'idée unique et primitive qui a servi de base à toutes ses idées; car presque tous les hommes extraordinaires dans la législation, dans

la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, et se font un principe unique et général dont toutes leurs idées ne sont que le développement. Cette connaissance, cette méditation profonde, vous donnera le plan et le dessein de votre ouvrage; alors il en est temps, prenez la plume. Faites agir ou penser les grands hommes; vous verrez naître vos idées en foule; vous les verrez s'arranger, se combiner, se réfléchir les unes sur les autres; vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées se fondre avec les faits, les réflexions générales sortir ou des succès, ou des obstacles, ou des moyens; vous verrez l'histoire, la politique, la morale, les arts et les sciences, tout ce système de connaissances liées dans votre tête, féconder à chaque pas votre imagination, et joindre partout, aux idées principales, une foule d'idées accessoires. Croit-on, en effet, que, dans toutes les beautés ou de la nature ou de l'art, ce soit l'idée d'un seul et même objet, ou une sensation simple qui nous attache? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés; l'idée principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, et en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, et en remplissant toujours son but, saura donc le plus semer d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement. C'est là le secret de l'orateur, du poëte, du statuaire et du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre, voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appelé à six cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fonder la statue colossale d'un héros, et d'imiter parfaitement ses traits? Non, sans doute, il tâchera encore de réveiller dans l'âme de la postérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de son courage et de sa vigilance, l'idée de l'envie et de la haine, qui, dans tout pays, s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piédestal; on le verra sur un rocher escarpé, qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier et vigoureux qui gravit au sommet du rocher, et de là il paraîtra étendre sa main sur son empire. La partie du rocher qu'il aura parcourue, offrira l'image d'une campagne cultivée; celle qui lui restera à franchir, sera encore brute et sauvage; cependant un serpent à demi-écrasé, et ranimant ses forces, s'élancera pour piquer les flancs du cheval, et tâcher, s'il le peut, d'arrêter la course du héros. Peintre des grands hommes, voilà votre modèle! Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale, et l'embellisse: indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paraît se créer à lui-même; plus vous ferez

penser, et plus l'espace qu'on parcourra avec vous s'agrandira. C'est par le nombre de ses idées que l'âme vit, qu'elle existe : en lisant l'ouvrage le plus court, elle peut donc avoir un sentiment plus vif et plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne suffit pas pour l'éloquence : il en fait la solidité et la force : c'est le sentiment qui en fait le charme. Lui seul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'âme et l'intéresse, et la précipite toujours en avant sans qu'elle puisse s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux espèces de liaison, l'une métaphysique et froide, et qui consiste dans un enchaînement de rapports et de conséquences; celle-là n'est que pour l'esprit; l'autre est pour l'âme, et c'est elle seule qui en a le tact; elle est produite par un sentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les unit, qui les entraîne toutes ensemble comme une seule et même idée, et ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan et sa course. Cette liaison intime, cette rapidité qui fait une partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une âme ardente et sensible, et fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre; mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'âme, et jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déjà vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration et fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite : il y a la même différence entre les hommes. En général, l'être vertueux et moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le solitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin, ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, et les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui, toujours froids et calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'était pas eux. Dans ce contraste, et d'organisation et de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui est lui : nos passions ou nos faiblesses, voilà la règle de nos jugemens. Quelle sera donc celle de l'orateur? Qu'il ne consulte ni un particulier ni une ville, ni même une nation et un siècle, dont les mœurs et les idées changent, mais la nature de tous les pays et de tous les temps, qui ne change pas.

Il y a, dans toutes les âmes bien nées, des impressions que rien ne peut détruire, et qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle et de pays en pays : c'est celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi, dans l'ordre politique, l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, et des sujets avec le prince; qu'il sente avec énergie et les biens et les maux des nations; que, dans l'ordre moral, il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux et de père; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçaient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une âme sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systèmes de l'indifférence ou de l'erreur; alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre; semblable à ces animaux agiles, qui, placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices : l'animal sage et tranquille, qui dans le vallon traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche, qui pourtant est dans la nature comme la sienne; mais que l'auteur prenne garde : tout a ses défauts et ses dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre; si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paraître sensibles (aujourd'hui surtout); il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu : tout les trahit; ils parlent avec glace de leur tendre amitié; ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde; eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'âme in-

différente et glacée qui n'a pas le secret de cette langue; mais l'âme sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systèmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos âmes ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes vous preniez pour modèle ou la gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la sagesse piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuosité et la grandeur de Bossuet, n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi! ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre? qu'importe vos vains éloges pour les morts? C'est aux vivans qu'il faut parler; c'est dans leur âme qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur et de la gloire : ils veulent être aimables, faites-les grands; présentez-leur sans cesse l'image des héros et des hommes utiles; que cette idée les réveille. Osez mêler un son mâle aux chansons de votre siècle; mais surtout ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques : il est temps de respecter la vérité; il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte; poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime; il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir : il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il le soit de la vérité! La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés; l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper; avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur; si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Êtes-vous destinés, par vos talens, à la renommée? songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction. Que

chacune de ses paroles soit sacrée; que son silence même inspire le respect, et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui : il le manda. « Pourquoi, dit-» il, les hommes les plus sages se taisent-ils sur mes conquêtes? » Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivans le diront à » ta postérité; » et il se retira.

MORCEAUX
RETRANCHÉS A LA CENSURE
DANS
L'*ESSAI SUR LES ÉLOGES.*

Portrait du cardinal de Richelieu.

Examinons les moyens dont il se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpait. Il y avait deux reines; il les persécuta toutes deux, et les outragea tour à tour ou ensemble. Il traita l'une, plus d'une fois, comme criminelle; il força l'autre d'être, jusqu'à sa mort, errante et fugitive hors du pays où elle avait régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer, par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avait fait cardinal et ministre. Le roi avait un frère; le cardinal, toute sa vie, en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le maltraita lui-même, l'obligea plus d'une fois, à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Partout on ne voyait que des instrumens honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avaient échappé à la mort par l'exil. Il y avait des princes du sang; le cardinal les traite à peu près comme le frère du roi; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avait des ministres, des généraux, des amiraux, des maréchaux de France; il suit avec eux le même plan. Le ministre La Vieuville le fait entrer au conseil; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle; le cardinal, six mois après, le fait arrêter. Le duc de Montmorency avait la place d'amiral; le car-

dinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc, en 1630, gagne une bataille en Italie, et, en 1632, perd la tête sur un échafaud, pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avait été pris les armes à la main. Les deux princes de Vendôme, fils de Henri IV, sont emprisonnés à Vincennes ; le comte de Soissons fuit en Italie ; le duc de Bouillon sauve sa tête par l'échange de Sedan. Parmi les maréchaux de France, le maréchal Ornano, arrêté en 1636, meurt à Vincennes ; le maréchal de Marillac, après quarante ans de service, est décapité, sous prétexte de concussions, c'est-à-dire, comme il le disait lui-même, pour un peu de paille et de foin ; le maréchal de Bassompierre, un des meilleurs citoyens, est mis à la Bastille, en 1631, et y reste onze ans, c'est-à-dire, jusques après la mort du cardinal. En 1626, le comte de Talleyrand-Chalais, ennemi du cardinal, est jugé à mort, et exécuté à Nantes. En 1631, Marillac, le garde des sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté, et meurt prisonnier à Châteaudun. En 1632, Châteauneuf, autre garde des sceaux, est mis en prison sans forme de procès. En 1633, le commandeur du Jars et d'autres sont condamnés à perdre la tête ; un seul a sa grâce sur l'échafaud ; tous les autres sont exécutés. En 1638, le duc de La Valette, fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie, et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, Cinq-Mars, favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal : de Thou, qui avait su la conspiration, et qui s'y était opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étaient, ou qu'il regardait comme ses ennemis. Le roi avait des favoris, des confesseurs et des maîtresses ; le cardinal les fit exiler, les fit arrêter, ou les obligea de prendre la fuite, dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers même furent exposés à sa vengeance. Urbain Grandier est condamné comme magicien et brûlé vif en 1634 : son premier crime était d'avoir disputé, dans des écoles de théologie, le rang à l'abbé Duplessis-Richelieu. Tous ceux qui étaient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent, à quelque titre et de quelque manière que ce fût, de la mère ou du frère du roi, créatures, confidens, domestiques, médecins même, furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avait des lois, il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissait des intérêts de sa haine ; il persécuta ceux qui les réclamaient ; il opprima les corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que Richelieu se servit toujours de cette voie pour

assassiner juridiquement ses ennemis. Laubardemont, conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels faits pour servir d'instrument au plus cruel despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune, pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paie, Laubardemont, enivré de sang et affamé d'or, présidait à la plupart de ces tribunaux, allait prendre d'avance les ordres de la haine, les recevait avec le respect de la bassesse, se pressait d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance, et, après avoir immolé sa victime, venait, pour le salaire d'un meurtre, recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi que Urbain-Grandier fut traîné dans les flammes, Marillac, Cinq-Mars et de Thou sur les échafauds.

Ce n'est pas tout; les premiers juges de Marillac l'admettent à se justifier; le cardinal fait casser l'arrêt et lui donne d'autres juges. Parmi ses juges étaient ses plus violens ennemis. M. du Châtelet, avocat-général au parlement de Rennes, refuse d'être du nombre des commissaires; le cardinal le fait arrêter et le fait mettre en prison. On traîne l'accusé, chargé de chaînes, jusque dans la maison de campagne du cardinal; et c'est là, contre toutes les lois du royaume, c'est sous les yeux et dans la maison même de son ennemi, qu'on lui fait son procès. Les lois de l'Eglise défendent à un ecclésiastique d'instruire un procès criminel, et c'est le sous-diacre Châteauneuf, garde des sceaux, le même qui avait recueilli la dépouille d'un des deux frères, qui prononce la sentence de mort contre l'autre. Le procureur-général Molé conclut au parlement à recevoir l'appel du procès; le cardinal assemble un conseil pour le décréter. Voilà comme on procéda dans l'affaire de Marillac. Il ne faut pas oublier que, par arrêt du parlement, son innocence fut reconnue; mais c'était après la mort du cardinal, et sa tête, en attendant, était tombée sur l'échafaud. On veut condamner le duc de La Valette au même supplice; et comme les crimes manquaient, on lui en fait un de s'être mis par la fuite à couvert des vengeances du ministre. De Thou n'en a d'autres que de n'avoir point été le délateur de ses amis. Tous les juges qui témoignent du courage sont écartés. Il n'y a point de preuves; on corrompt Cinq-Mars, à qui on promet la vie. Il n'y a point de loi; on déterre une vieille loi dans le code romain, rendue par des ministres despotes, sous deux princes imbéciles, employée une seule fois en France, sous un tyran. L'abbé de Thou sollicite pour son frère et réclame les lois; le cardinal l'exile et lui défend d'approcher du roi, sous peine de la vie. Le roi avait permis à l'évêque de Toulon de solliciter pour son beau-frère; le cardinal, par lettre-de-cachet, lui défend ce

que le roi avait permis. Le cardinal lui-même est à Lyon pendant qu'on y instruit le procès; on lui rend compte de tout; chaque jour il fait venir les juges, et de tout le poids de sa puissance sollicite le meurtre. Le chancelier hésite et le combat; le cardinal répond : *Il faut que de Thou meure*. On emploie toute l'adresse de l'art pour que l'innocent n'échappe point : un des juges est contraire à l'arrêt de mort, on le fait opiner le dernier. Enfin, l'arrêt se prononce. Le chancelier, sur le bureau même, écrit au cardinal. Il manquait un bourreau, le chancelier l'achète et le paie de son argent. Il refond ensuite et change tous les actes de la procédure. C'est ainsi qu'un cardinal, qu'un ministre et qu'un prêtre faisait observer les lois dans les jugemens. On assure que le même homme fit demander au pape, sous le nom du roi, un bref pour faire mourir qui il voudrait dans les prisons, sans charge de conscience et sans forme de procès; comme s'il y avait une puissance qui pût affranchir des lois de la nature et de l'humanité; comme si un bref pouvait autoriser des assassinats.

Celui qui se jouait ainsi des lois ne devait point avoir plus de respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats; il écrasa les parlemens; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil, qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent. Le parlement est mandé; on déchire sa procédure, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée, pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles : le parlement se plaint; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi, partout il déployait avec une inflexible hauteur les armes du despotisme; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser.

Pour voir maintenant s'il travailla pour l'Etat ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il était roi sous le nom de ministre; que, secrétaire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle les patentes de *général;* que, dans la guerre d'Italie, il était *généralissime*, et faisait marcher deux maréchaux de France sous ses ordres; qu'il était amiral, sous le titre de surintendant-général de la navigation et du commerce; qu'il avait pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume; que, tandis qu'il faisait abattre dans les provinces toutes les petites forteresses des petits seigneurs, et qu'il ôtait aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assurait pour lui de ces mêmes places; qu'il possédait Saumur, Angers, Honfleur, le Hâvre, Oléron et l'île de Rhé, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtait aux autres; qu'il disposait en maître de toutes les finances de l'Etat; qu'il avait toujours en réserve chez lui trois millions de notre

monnaie actuelle; qu'il avait des gardes comme son maître, et que son faste effaçait le faste du trône. Ainsi sa grandeur éclipsait tout. S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples; jamais ce sentiment n'entra dans son âme. Il était ambitieux et il voulait se venger : il s'éleva sur des ruines.

Si, pour achever de le connaître, nous demandons maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce, pendant près de vingt ans qu'il régna; la réponse sera courte : rien. Ces grandes vues d'un ministère qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étaient entièrement inconnues : il ne paraît pas même qu'il en eût le talent. Les finances sous son règne furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie, en 1636, on avait à peine de quoi payer les troupes : il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseiller au parlement. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattait les têtes des grands, et de l'autre il écrasait les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation, et qui d'une richesse d'un moment fait sortir une éternelle pauvreté. L'état, sous Richelieu, paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept livres le marc, c'est-à-dire près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé, qui sous Henri IV donnait avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal, paya, année commune, quatre millions. Enfin ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et à sa mort il y avait trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts, qui devient de jour en jour plus mortelle; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour à tour et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais vu que je ne sais quelle grandeur imaginaire de l'Etat, qui n'est que pour le ministre, et dont le peuple ne jouit point; et d'avoir sacrifié à ce fantôme les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens.

Voilà pourtant l'homme à qui la poésie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques pendant un siècle. Les lois qu'il a violées, les corps de l'Etat qu'il a opprimés, les parlemens qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée toute enchaînée au pouvoir arbitraire, auraient dû s'élever contre ce

coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que peut avoir ce ministre ; on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'âme qui en impose aux faibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe ; mais il me semble qu'il eut bien plus de caractère que de génie : il lui manqua surtout celui qui est utile aux peuples, et qui, dans un ministre, est le premier, s'il n'est le seul. D'ailleurs je cite ici le cardinal de Richelieu au tribunal de la justice et de l'humanité : on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes : on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes ; celui même qui voit la vérité craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste ; c'est le contrat éternel du faible avec le puissant ; mais la postérité, sans intérêt, doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme, esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé ; il peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après les lois et son cœur. Malheur au pays où, après plus de cent ans, il faudrait avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres !

Portrait de Le Tellier.

On ne peut douter que les deux oraisons funèbres de Le Tellier, où Fléchier et Bossuet le représentent comme un grand homme et comme un sage, le jour et le lendemain qu'elles furent prononcées, n'aient été fort applaudies à la table et dans l'antichambre de Louvois, qui était son fils, et qui était tout-puissant ; mais si elles avaient été lues à ceux qui avaient suivi la vie entière de Le Tellier, qui l'avaient vu s'élever par degrés, et qui, si l'on en croit les mémoires du temps, n'avaient jamais vu en lui qu'un courtisan adroit, toujours occupé de ses intérêts, rarement de ceux de l'Etat, courant à la fortune par la souplesse, et l'augmentant par l'avarice, flatteur de son maître, et calomniateur de ses rivaux ; si elles avaient été lues à Fouquet dans sa prison, à ce même Fouquet dont Le Tellier fut un des plus ardens persécuteurs, qu'il traita avec la basse dureté d'un homme qui veut plaire, et qu'il chercha à faire condamner à mort, sans avoir cependant le bonheur cruel de réussir ; si elles avaient été lues en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, à toutes ces familles de Français que la révocation d'un édit célèbre, révocation pressée, sollicitée et signée avec transport par Le Tellier, fit sortir du royaume, et obligea d'aller chercher un asile et une patrie dans

des contrées étrangères ; qu'auraient pensé tous ces hommes, et des oraisons funèbres, et de l'éloquence, et des orateurs?

Du rang qui appartient à Louis XIV parmi les rois.

Il ne sera pas mis au rang sacré des Antonins : trop de maux se sont mêlés à sa grandeur. Il ne sera pas mis non plus parmi ces grands hommes d'état nés pour être conquérans et législateurs, puissans par leur génie, grands par leur propre force, qui ont créé leur siècle et leur nation, sans rien devoir ni à leur nation ni à leur siècle : cette classe des souverains n'est guère plus nombreuse que la première; mais il en est une troisième qui a droit aussi à la renommée : ce sont ceux qui, placés par la nature dans une époque où leur nation était capable de grandes choses, ont su profiter des circonstances sans les faire naître ; ceux qui avec des défauts ont déployé néanmoins un esprit ferme et toute la vigueur du gouvernement, qui, suppléant par le caractère au génie, ont su rassembler autour d'eux les forces de leur siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie pour les rois ; ceux qui, désirant d'être utiles, mais prenant l'éclat pour la grandeur, et quelquefois la gloire d'un seul pour l'utilité de tous, ont cependant donné un grand mouvement aux choses et aux hommes, et laissé après eux une trace forte et profonde. Tel fut à peu près Louis XIV.

On l'a comparé à Auguste ; il lui ressembla bien peu. Il n'eut ni sa fureur, ni sa politique, ni ce contraste singulier du plus grand courage d'esprit dans une âme lâche, ni ce mélange d'une ambition ardente et de la plus grande simplicité, ni cette séduction si douce qui n'avertissait jamais de l'empire, et enchantait des hommes fiers, que la nature n'avait point destinés à lui obéir. Il y a apparence que Louis XIV, né à Rome, ne serait point devenu le maître du monde. Il sut, comme Auguste, employer les talens qu'il n'avait pas, et faire servir les grands hommes à sa renommée ; mais il fallait qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avait droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même; tandis que Louis XIV, armé de la souveraineté, commandait à des hommes qui lui étaient soumis, etc.

ÉLOGE
DE MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne; il était alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome, où il entra au milieu des larmes et de la désolation publique. Le sénat en deuil avait été au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée l'accompagnaient; le fils de Marc-Aurèle suivait le char : la pompe marchait lentement et en silence. Tout à coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille était haute et son air vénérable : tout le monde le reconnut; c'était Apollonius, philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus respecté encore par son caractère que par son grand âge. Il avait toutes les vertus rigides de sa secte, et de plus avait été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta auprès du cercueil, regarda tristement, et tout à coup élevant sa voix :

ROMAINS, dit-il, vous avez perdu un grand homme, et moi, j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer sur sa cendre; il ne faut pleurer que sur celle des méchans, car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été soixante ans vertueux, et qui, vingt ans de suite, a été utile aux hommes; celui qui, dans tout le cours de sa vie, n'a point eu d'erreur, et qui, sur le trône, n'a point eu de faiblesses; celui qui a toujours été bon, juste, bienfaisant, généreux, pourquoi le plaindre? Romains, la pompe funèbre de l'homme juste est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Être suprême. Consacrons cette fête par nos éloges; je sais que la vertu n'en a pas besoin, mais ils seront l'hommage de notre reconnaissance. Il en est des grands hommes comme des dieux. Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenses, mais nous avons des hymnes. Puissé-je, au bout de ma carrière, en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer à vos yeux les derniers momens de la mienne! et toi qui es ici présent, toi son successeur et son fils, écoute les vertus et les actions de ton père; tu vas régner; la flatterie t'attend pour te corrompre. Une voix libre, pour la dernière fois, peut-être, se fait entendre à toi. Ton père, tu le sais, ne m'a point accoutumé à parler en esclave. Il aimait la vérité : la vérité fait son éloge. Puisse-t-elle de même un jour faire le tien.

Toutes les fois qu'on loue les morts, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme si le grand homme avait besoin d'une origine, comme si celui qui ne l'est pas, était relevé par un mérite qui n'est point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu jusqu'à croire qu'elle ait besoin de la naissance. Votre famille des Césars vous a donné quatre tyrans de suite, et Vespa-

sien, qui le premier releva votre empire, était le petit-fils d'un centurion.

Le bisaïeul de Marc-Aurèle naquit aux bords du Tage. Il apporta pour distinction, dans Rome, des vertus que l'on ne trouve plus que loin de Rome, la simplicité et les mœurs antiques. Cet héritage se conserva dans sa maison. Voilà quelle fut la vraie noblesse de Marc-Aurèle. Je sais qu'il fut le parent d'Adrien, mais il regarda cet honneur, si c'en est un, comme un danger. Je sais qu'on voulut le faire descendre de Numa, mais il fut assez grand pour dédaigner cette chimère de l'orgueil; il mit sa gloire à être juste.

Remercions les dieux de ce qu'il ne fut point d'abord désigné pour le trône. Le rang suprême a plus corrompu d'âmes qu'il n'en a élevé. Né pour être un simple citoyen, il devint grand. Peut-être, s'il fût né prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire.

Tout concourut à le former. Il reçut d'abord cette première éducation à laquelle vos ancêtres ont toujours mis un si grand prix, et qui prépare à l'âme un corps robuste et sain. Il ne fut donc point amolli en naissant par le luxe: on ne l'entoura point d'une foule d'esclaves qui, observant ses moindres signes, se seraient honorés d'obéir à ses caprices. On lui laissa sentir qu'il était homme; et l'habitude de souffrir fut la première leçon qu'il reçut. La course, la lutte, les danses militaires achevèrent de développer ses forces: il se couvrait de poussière sur ce même champ de Mars où s'étaient exercés vos Scipion, vos Marius et vos Pompée. Je vous rappelle cette partie de son éducation, Romains, parce que cette mâle institution commence à se perdre parmi vous. Déjà vous imitez ces peuples de l'Orient, chez qui la mollesse dégrade l'homme dès sa naissance, et vos âmes se trouvent presque énervées avant de se connaître. Romains, on vous outrage en vous flattant; c'est en vous disant la vérité que je vous témoigne mon respect.

Cette première éducation n'eût fait de Marc-Aurèle qu'un soldat: on y joignit celle des connaissances. La langue de Platon lui devint familière comme la sienne: l'éloquence lui apprit à parler aux hommes: l'histoire lui apprit à les juger: l'étude des lois lui montra la base et le fondement des Etats. Il parcourut toutes les législations, et compara ensemble les lois de tous les peuples. Il ne fut donc pas élevé comme ceux que l'on flatte déjà lorsqu'ils sont encore ignorans et faibles. Un lâche respect ne craignit pas de le fatiguer par des efforts. Une discipline sévère assujettit son enfance au travail; et parent du maître du monde, il fut forcé à s'éclairer comme le dernier citoyen.

Ainsi commençait à se former le prince qui devait vous gou-

verner; mais c'est l'éducation morale qui achève l'homme et constitue sa grandeur; c'est elle qui a fait Marc-Aurèle. Cette éducation commença avec sa naissance : la frugalité, la douceur, la tendre amitié, voilà les objets qu'il aperçut en sortant du berceau. Que dis-je ? on l'arracha de Rome et de la cour; on craignit pour lui un spectacle funeste. Eh ! comment dans Rome, où tous les vices se rassemblent des extrémités de l'univers, aurait pu se former une âme qui devait être austère et pure ? Eût-il appris à dédaigner le faste, où le luxe corrompt jusqu'à la pauvreté ? à mépriser la richesse, où la richesse est la mesure de l'honneur ? à devenir humain, où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est faible ? à avoir des mœurs, où le vice a même perdu la honte ? Les dieux protecteurs de votre empire dérobent Marc-Aurèle à ce danger. Son père le transporta à trois ans dans une retraite où il fut mis en dépôt sous la garde des mœurs. Loin de Rome, il apprit à faire un jour le bonheur de Rome; loin de la cour, il mérita d'y revenir pour commander.

L'héritier avare contemple avec plaisir tous ceux qui lui ont transmis des richesses; Marc-Aurèle, plus avancé en âge, comptait tous ceux à qui, dans son enfance, il avait dû l'exemple d'une vertu. « Mon père, nous disait-il, m'apprit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé : ma mère, à éviter jusqu'à la pensée du mal : mon aïeul, à être bienfaisant : mon frère, à préférer la vérité à tout. » Voilà de quoi, Romains, il rend grâce aux dieux à la tête de l'ouvrage où il a déposé tous les sentimens de son cœur. Bientôt des maîtres lui enseignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui disait pas, aime les malheureux, mais on soulageait devant lui ceux qui l'étaient. Personne ne lui dit : mérite d'avoir des amis, mais il vit l'un de ses maîtres sacrifier sa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra son sein tout couvert de blessures. C'est ainsi qu'on lui parlait de douceur, de magnanimité, de justice, de fermeté dans ses desseins. J'eus moi-même la gloire d'être associé à ces maîtres illustres. Appelé à Rome du fond de la Grèce, et chargé de l'instruire, on m'ordonna de me rendre au palais. S'il n'eût été qu'un simple citoyen, je me serais rendu chez lui : mais je crus que la première leçon que je devais à un prince, était celle de la dépendance et de l'égalité; j'attendis qu'il vînt chez moi. Pardonne, ô Marc-Aurèle, je pensais alors que tu n'étais qu'un prince ordinaire : je te connus bientôt; et tandis que tu me demandais des leçons, je m'instruisais souvent auprès de toi.

Il n'était pas encore sorti de l'enfance, que déjà l'enthousiasme de la vertu était dans son cœur. A douze ans, il s'était consacré au

genre de vie le plus austère : à quinze ans, il avait cédé à sa sœur unique tout le bien de son père : à dix-sept, il fut adopté par Antonin ; et (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura sur sa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'est encore présent ! il se promenait dans les jardins de sa mère ; j'étais auprès de lui ; nous parlions ensemble des devoirs de l'homme, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation : je le vis changer de couleur, et il parut long-temps inquiet et triste. Sa maison cependant l'environnait avec des transports de joie. Etonnés de sa douleur, nous lui en demandâmes la cause. « Pouvez-vous me la demander, dit-il, je vais régner? »

Antonin dès lors devint pour lui un nouveau maître, qui l'instruisait à de plus grandes vertus. Le sang des hommes respecté, les lois florissantes, Rome tranquille, l'univers heureux, telles furent les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles suffisaient pour former un grand homme, mais ce grand homme devait avoir un caractère qui le distinguât de tous vos empereurs ; et c'est la philosophie seule qui le lui a donné. A ce mot de philosophie, je m'arrête. Quel est ce nom sacré dans certains siècles, et abhorré dans d'autres ; objet tour à tour et du respect et de la haine ; que quelques princes ont persécuté avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux sur le trône? Romains! oserai-je louer la philosophie dans Rome, où tant de fois les philosophes ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant de fois? C'est d'ici, c'est de ces murs sacrés, que nous avons été relégués sur des rochers et dans des îles désertes ; c'est ici que nos livres ont été consumés par les flammes ; c'est ici que notre sang a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie et l'Afrique nous ont vus errans et proscrits, chercher un asile dans les antres des bêtes féroces, ou condamnés à travailler chargés de chaînes, parmi les assassins et les brigands (1).

Quoi donc! la philosophie serait-elle l'ennemie des hommes et le fléau des Etats? Romains, croyez-en un vieillard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu, et cherche à la pratiquer. La philosophie est l'art d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs ; c'est la morale universelle des peuples et des rois, fondée

(a) Musonius Rufus, stoïcien célèbre et chevalier romain, banni de Rome sous Néron et relégué dans l'île de Gyare, fut tiré ensuite de cette île pour travailler parmi les forçats à percer l'isthme de Corinthe. Un de ses amis, qui le reconnut, lui témoignait sa douleur : *Tu t'affliges*, lui dit le philosophe, *de me voir travailler à percer l'isthme pour l'utilité de la Grèce ; aimerais-tu mieux me voir chanter et jouer de la flûte sur un théâtre, comme Néron!* Les persécutions que le philosophe avait essuyées sous Néron, recommencèrent sous Domitien.

sur la nature et sur l'ordre éternel. Regardez ce tombeau : celui que vous pleurez était un sage : la philosophie sur le trône a fait vingt ans le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes des nations qu'elle a réfuté les calomnies des tyrans.

Votre empereur, dès son enfance, fut passionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connaissances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la nature était un abîme, et rapporta la philosophie toute entière aux mœurs. D'abord, il promena ses regards sur les différentes sectes qui étaient autour de lui ; il en distingua une qui apprenait à l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainsi dire, un monde nouveau, où le plaisir et la douleur sont comme anéantis, où les sens ont perdu tout leur pouvoir sur l'âme, où la pauvreté, les richesses, la vie, la mort ne sont rien, où la vertu existe seule. Romains, c'est cette philosophie qui vous a donné Caton et Brutus ; c'est elle qui les soutint au milieu des ruines de la liberté. Elle s'étendit ensuite et se multiplia sous vos tyrans. Il semble qu'elle était devenue comme un besoin pour vos ancêtres opprimés, dont la vie incertaine était sans cesse sous la hache du despotisme. Dans ces temps d'opprobre, seule elle conserva la dignité de la nature humaine. Elle apprenait à vivre ; elle apprenait à mourir : et tandis que la tyrannie dégradait les âmes, elle les relevait avec plus de force et de grandeur. Cette mâle philosophie fut faite de tout temps pour les âmes fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec transport : dès ce moment, il n'eût qu'une passion, celle de se former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvait l'aider dans ce dessein était pour lui un bienfait du ciel. Il remarqua comme un des jours les plus heureux de sa vie, celui de son enfance où il entendit, pour la première fois, parler de Caton. Il garda avec reconnaissance les noms de ceux qui lui avaient fait connaître Brutus et Thraséas. Il remercia les dieux d'avoir pu lire les maximes d'Epictète. Son âme s'unissait à ces âmes extraordinaires qui avaient existé avant lui. « Recevez-moi, disait-il, parmi vous ; éclairez mon esprit, élevez mes sentimens ; que j'apprenne à n'aimer que ce qui est vrai, à ne faire que ce qui est juste. » Pour mieux affermir la vertu dans son cœur, il voulut pénétrer lui-même jusqu'à la source de ses devoirs ; il voulut découvrir, s'il était possible, le vrai dessein de la nature sur l'homme. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'âme de Marc-Aurèle, l'enchaînement de ses idées, les principes sur lesquels il appuya sa vie morale. Ce n'est pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'est Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de ses mains, il y a plus de trente ans ; il n'était point encore empereur. « Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet

écrit, et si jamais je m'écarte des sentimens que ma main a tracés, fais-moi rougir aux yeux de l'univers. » Romains, et toi son successeur et son fils, vous allez juger si Marc-Aurèle a conformé sa conduite à ces grandes idées, et s'il s'est écarté une seule fois du plan qu'il a cru lire dans la nature.

Ici le philosophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutaient, se serra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement succéda bientôt un grand silence. Seul entre le peuple et le philosophe, le nouvel empereur était inquiet et pensif. Apollonius avait une main appuyée sur la tombe, de l'autre il tenait un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, et lut ce qui suit :

Entretien de Marc-Aurèle *avec lui-même* (1).

« Je méditais pendant la nuit. Je cherchais en quoi consiste ce qui est bon, sur quoi est fondé ce qui est juste. Marc-Aurèle, me disais-je, jusqu'à présent tu as été vertueux, ou du moins tu as voulu l'être ; mais qui te garantit que tu le voudras toujours? Qui t'a dit même que ce que tu nommes vertu, l'est en effet? Je fus effrayé de ce doute, et résolus de monter, s'il était possible, jusqu'aux premiers principes, pour m'assurer de moi-même et connaître la route que l'homme doit suivre. Le lieu et le temps favorisaient mes réflexions. La nuit était profonde et calme. Tout reposait autour de moi. J'entendais seulement, près de mon palais, les eaux du Tibre un peu agitées. Mais ce bruit continu et sourd était lui-même favorable à la pensée, et je me livrai aux méditations suivantes :

» Pour savoir ce que c'est que la vertu, il faut savoir d'abord ce que c'est que l'homme. Je me demandai, qui suis-je? Je reconnus en moi des sens, une intelligence et une volonté, et je me vis jeté comme au hasard, et par une main inconnue, sur la surface de la terre. Mais d'où viens-je, et qui m'a placé ici? Pour me répondre, je fus obligé de sortir de moi-même, et d'interroger la nature. Alors mes yeux se promenèrent autour de moi, et je contemplai l'univers. En voyant cet assemblage infini d'êtres qui le composent, ces mondes ajoutés à des mondes, et moi si petit et si faible, relégué dans un coin de la terre, et comme perdu dans l'immensité, je fus découragé un moment. Quoi donc! me disais-je à moi-même, suis-je quelque chose dans la nature? Le souvenir de mon intelligence me ranima tout à coup : Marc-Aurèle, ce qui pense ne peut être perdu dans la foule. Alors je continuai mes recherches ; et observant tout, j'examinai la marche

(1) On sait que Marc-Aurèle avait laissé un ouvrage intitulé : *De lui-même à lui-même* ; ouvrage qui respire la philosophie la plus élevée et la morale la plus pure. On a tâché ici d'en prendre l'esprit général.

de l'univers. Je fus frappé de l'harmonie que j'apercevais partout. Je vis que dans les cieux, sur la terre, tous les êtres se prêtent mutuellement des secours. L'univers, me dis-je, est donc un tout immense, dont toutes les parties se correspondent? La grandeur et la simplicité de cette idée éleva mon âme. Bientôt cette harmonie me fit naître l'idée nécessaire d'une cause. Pour combiner tant de moyens, et, de tant d'êtres séparés, ne former, pour ainsi dire, qu'un être unique, il faut une âme intelligente. J'appelai cette âme, âme universelle (1), je l'appelai Dieu. A ce nom, j'éprouvai une émotion religieuse, et l'univers me parut quelque chose de sacré. J'avais trouvé un point d'appui, je m'y arrêtai. J'attribuai à cette cause tous les effets. Je vis que c'est elle qui a imprimé un caractère d'unité à tout ce qui existe. C'est elle qui a donné à cette foule innombrable d'êtres, ou inanimés ou sensibles, la loi qui les unit, pour les faire servir à la fois, et au bien l'un de l'autre, et à l'harmonie de l'ensemble. Mais c'est surtout dans les êtres intelligens, que cette loi primitive me parut agir avec plus de force. Les hommes, par un instinct secret, se cherchent et s'attirent. En vain l'intérêt des passions les divise, une force plus impérieuse les rapproche. Il semble que l'être qui pense soit abandonné et solitaire au milieu de l'univers physique, et la pensée a besoin du commerce de la pensée. Une seconde chaîne vint s'offrir à moi, ce fut celle des besoins. Enfin, je vis les hommes réunis d'une manière plus étroite encore. Il n'y a pour toutes les âmes qu'une même raison, comme pour tous les êtres physiques qu'une même lumière. S'il n'y a qu'une raison, il n'y a qu'une loi. Les hommes de tous les pays et de tous les siècles sont donc soumis à la même législation; ils sont tous concitoyens de la même ville : cette ville est l'univers. Alors je crus voir tomber autour de moi toutes les barrières qui séparent les nations, et je ne vis plus qu'une famille et qu'un peuple.

» J'étais parvenu à voir que, par l'ordre même de la nature, il y a société entre tous les hommes. Dès ce moment, je me considérai sous un double rapport. Je me vis comme une faible partie de l'univers, englouti dans le tout, entraîné par le mouvement général qui entraîne tous les êtres : je me regardai ensuite comme détaché de ce tout immense, et lié par un rapport particulier avec les hommes. Comme partie du tout, Marc-Aurèle, tu dois recevoir, sans murmure, ce qui est une suite de l'ordre général : de là naît la constance dans les maux, et le courage, qui n'est que la soumission d'une âme forte. Comme partie de la société,

(a) On fait ici parler Marc-Aurèle d'après le système des stoïciens. Il avait adopté les principes de cette secte, et ces principes se retrouvent dans tout son ouvrage.

tu dois faire tout ce qui est utile à l'homme : de là tous les devoirs d'ami, d'époux, de père, de citoyen. Souffrir tout ce que la nature de l'univers t'impose, faire ce que ta nature d'homme exige, voilà tes deux règles. Je conçus alors ce que c'était que la vertu, et je ne craignis plus de m'égarer. »

Ici Apollonius s'interrompant, s'adressa au fils de Marc-Aurèle. « Empereur, s'écria-t-il, ce que tu viens d'entendre convient à tous les hommes, et pouvait être la philosophie d'Epictète, comme celle de ton père; mais ce qui suit t'appartient. C'est la philosophie du prince, c'est celle de tous les hommes qui seront dignes de régner : puisse-t-elle devenir la tienne! Ecoute ton prédécesseur et ton père. » Alors il reprit ainsi :

« Bientôt ramenant toutes mes idées à moi-même, je voulus appliquer ces principes à ma conduite. J'avais reconnu quelle était ma place dans l'univers, je regardai quelle était ma place dans la société; je vis avec effroi que j'y occupais le rang de prince. Marc-Aurèle, si tu étais confondu dans la foule, tu n'aurais à répondre à la nature que de toi : mais des millions d'hommes t'obéiront un jour : le degré de bonheur dont chacun peut jouir, est marqué; tout ce qui manquera par ta faute à ce bonheur, sera ton crime. Si dans le monde entier il coule une larme que tu aies pu prévenir, tu es coupable. La nature indignée te dira, je t'ai confié mes enfans pour les rendre heureux; qu'en as-tu fait? pourquoi ai-je entendu des gémissemens sur la terre? pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours? Pourquoi la mère a-t-elle pleuré sur son fils qui venait de naître? pourquoi la moisson que j'avais destinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de sa cabane? Que répondras-tu? Les maux des hommes déposeront contre toi, et la justice, qui t'observe, gravera ton nom parmi les noms des mauvais princes. »

Ici le peuple se mit à crier : *Jamais! jamais!* Mille voix s'élevèrent ensemble; l'un disait : *Tu as été notre père*; un autre : *Tu ne souffris jamais d'oppresseurs* : d'autres : *Tu as soulagé tous nos maux*; et des milliers d'hommes à la fois : *Nous t'avons béni, nous te bénissons. O sage, ô clément, ô juste empereur! que ta mémoire soit sainte, qu'elle soit adorée à jamais.* Elle le sera, reprit Apollonius, et le sera dans tous les siècles : mais c'est en s'effrayant lui-même des maux qu'il aurait pu vous causer, qu'il est parvenu à vous rendre heureux, et à mériter ces acclamations qui retentissent sur sa tombe. Ecoutez ce qu'il ajoute :

« Pour empêcher que ton nom ne soit flétri, connais tes devoirs; ils embrassent toutes les nations, ils renaissent à chaque heure et à chaque instant. La mort seule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naissance de chaque citoyen t'impose un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour est des-

tiné à l'action pour l'homme; souvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime veille, tandis que le prince dort. Il faut protéger la faiblesse, il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délassemens; il n'y en aura plus pour toi, que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre de malheureux ni de coupables.

» Épouvanté de mes devoirs, je voulus connaître les moyens que j'avais pour les remplir, et mon effroi redoubla. Je vis que mes obligations étaient au-dessus d'un homme, et que mes facultés n'étaient que celles d'un homme. Il faudrait que l'œil du prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, et que tous les lieux de son empire fussent rassemblés, en un seul point, sous son regard. Il faudrait que son oreille pût être frappée à la fois de tous les gémissemens, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets. Il faudrait que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire et combattre sans cesse toutes les forces qui luttent contre le bien général : mais le prince a des organes aussi faibles que le dernier de ses sujets. Marc-Aurèle, entre la vérité et toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers; souvent tu n'en seras séparé que par les murs de ton palais, et elle ne parviendra point jusqu'à toi. Tu emprunteras des secours; mais ces secours ne seront qu'un remède imparfait à ta faiblesse. L'action confiée à des bras étrangers, ou se ralentit, ou se précipite, ou change d'objet. Rien ne s'exécute comme le prince l'a conçu; rien ne lui est dit comme il l'aurait vu lui-même. On exagère le bien, on diminue le mal, on justifie le crime, et le prince, toujours faible ou trompé, exposé à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir et d'entendre, se trouve continuellement placé entre l'impuissance de connaître et la nécessité d'agir.

» De l'examen de mes sens, je passai à celui de ma raison, et je la comparai encore à mes devoirs. Je vis que, pour bien gouverner, j'aurais besoin d'une intelligence presque divine, qui aperçût, d'un coup d'œil, tous les principes et leur application, qui ne fût dominée ni par son pays, ni par son siècle, ni par son rang; qui jugeât tout d'après la vérité, rien d'après les conventions. Est-ce donc là la raison d'un homme? est-ce là la mienne?

» Enfin, je demandai si j'étais sûr de ma volonté. Demande-toi donc si tout ce qui t'environne n'a pas de prise sur ton âme pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle (et ici Apollonius fixa un moment les yeux sur le nouvel empereur), tremble surtout quand tu seras sur le trône; des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté pour te donner la leur; ils mettront leurs passions viles à la place de tes passions généreuses. Que seras-tu alors? le jouet de tous. Tu obéiras en croyant com-

mander ; tu auras le faste d'un empereur et l'âme d'un esclave. Oui, ton âme ne sera plus à toi, elle sera à l'homme méprisable et hardi qui voudra s'en saisir.

» Ces réflexions me jetèrent presque dans le désespoir. O Dieu ! m'écriai-je, puisque la race des hommes que tu as jetée sur la terre, avait besoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner sur eux ? Être bienfaisant, je réclame ici ta pitié pour les princes : ils sont peut-être plus à plaindre que les peuples ; car il est plus affreux, sans doute, de faire le mal que de le souffrir ! Dans ce moment, je délibérai si je ne renoncerais pas à ce pouvoir dangereux et terrible, et je fus un instant résolu, oui, je fus résolu d'abdiquer l'empire.... »

A ces mots, les Romains qui écoutaient dans un profond silence, parurent effrayés comme s'ils étaient menacés de perdre leur empereur ; ils oubliaient que ce grand homme n'était plus. Bientôt cette illusion se dissipa ; on eût dit alors qu'ils le perdaient une seconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers sa tombe ; femmes, enfans, vieillards, tout se précipita de ce côté. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux versaient des larmes, un bruit confus de douleur était sur cette immense assemblée. Apollonius lui-même se troubla ; le papier qu'il tenait tomba de sa main : il embrassa le cercueil. La vue de ce vieillard désolé parut augmenter le trouble général ; peu à peu le murmure se ralentit. Apollonius se releva comme un homme qui sortait d'un songe, et l'œil encore à demi-égaré par la douleur, il reprit le papier sur la tombe, et continua ainsi d'une voix altérée :

« Je ne m'arrêtai pas long-temps à ce projet de renoncer à l'empire. Je vis que l'ordre des dieux m'appelait à servir la patrie, et que je devais obéir. Eh quoi ! me dis-je, on punit de mort un soldat qui quitte son poste, et toi tu quitterais le tien ? Est-ce la nécessité d'être vertueux sur le trône, qui t'épouvante ? Alors je crus entendre une voix sécrète qui me dit : Quoi que tu fasses, tu seras toujours un homme ; mais conçois-tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever ? Vois la distance qui est d'Antonin à Néron. Je repris courage, et ne pouvant agrandir mes sens, je résolus de chercher tous les moyens d'agrandir mon âme, c'est-à-dire, de perfectionner ma raison et d'affermir ma volonté : je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre humain, il t'associe pour une partie au gouvernement du monde. Pour bien gouverner, tu dois donc prendre l'esprit de Dieu même. Élève-toi jusqu'à lui ; médite ce grand être ; va puiser dans son sein l'amour de l'ordre et du bien général ; que l'harmonie de l'univers t'apprenne quelle doit être l'harmonie de ton empire. Les préjugés et les passions qui dominent tant d'hommes et de princes, s'anéan-

tiront pour toi ; tu ne verras plus que tes devoirs et Dieu, et cette raison suprême qui doit être ton modèle et ta loi.

» Mais la volonté de la suivre en tout, ne te suffit pas, il faut que l'erreur ne puisse t'égarer ; alors je commençai à faire la revue de toutes mes opinions, et je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai et du juste ; je vis qu'il n'y avait de bien que ce qui était utile à la société et conforme à l'ordre ; de mal, que ce qui leur était contraire. J'examinai les maux physiques, je n'y aperçus que l'effet inévitable des lois de l'univers. Bientôt je voulus méditer sur la douleur ; la nuit était déjà avancée ; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière ; je luttai quelque temps ; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis ; mais, dans cet intervalle, je crus avoir un songe ; il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés ; il avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers, je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *mortels, apprenez à souffrir*. Au même instant, devant l'un je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main ; on apporta à l'autre du poison, il but, et fit une libation aux dieux ; le troisième était debout, auprès d'une statue de la liberté brisée, il tenait d'une main un livre, de l'autre, il prit une épée dont il regardait la pointe ; plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme, et plus tranquille que ses bourreaux ; je courus à lui en m'écriant : O Régulus ! est-ce toi ? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabrice dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Épictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas, les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versais des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi et me dit : Ne nous plains pas, mais imite-nous ; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main ; je voulus l'arrêter ; je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage : je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien. »

Mais il est, dit Apollonius, des maux plus sensibles, et qui touchent à l'âme de plus près ; c'est l'ingratitude, c'est l'offense, c'est la calomnie, ce sont tous les vices des méchans qui nous tourmentent et nous fatiguent. Marc-Aurèle se demande si tous ces hommes vils ou cruels méritent qu'on leur fasse du bien.

Philosophe, dit brusquement le nouvel empereur, et moi aussi je te fais la même demande.

Empereur, dit Apollonius, je vais te lire la réponse de ton prédécesseur et de ton père. Il pèse en silence tous les maux que l'homme fait à l'homme, et se dit à lui-même :

« La source de tes actions doit être dans ton âme et non dans l'âme des autres. On t'offense : qu'importe? Dieu est ton législateur et ton juge. Il y a des méchans ! ils te sont utiles; sans eux, qu'aurais-tu besoin de vertus? Tu te plains des ingrats ! imite la nature, elle donne tout aux hommes et n'en attend rien; mais l'outrage? l'outrage avilit celui qui le fait et non celui qui le reçoit; et la calomnie ! remercie les dieux de ce que tes ennemis, pour dire du mal de toi, ont recours au mensonge; mais la honte ! est-il de la honte pour l'homme juste ? »

Il résolut donc, s'il le fallait, de déplaire aux hommes pour les servir; il consentit à leur être odieux pour leur être utile.

Il avait pesé les maux, il voulut peser les biens.

« Je me demandai, dit-il, ce que c'était que la réputation : un cri qui s'élève et qui meurt dans un coin de la terre : et les louanges des cours? un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la bassesse à l'orgueil; et l'autorité? le plus grand des malheurs pour qui n'est pas le plus vertueux des hommes; et la vie ?.... En ce moment, j'aperçus, dans le lieu où je méditais, un de ces instrumens de sable qui mesurent le temps. Mon œil s'y fixa; je regardai ces grains de poussière qui, en tombant, marquaient les portions de la durée. Marc-Aurèle, me dis-je, le temps t'a été donné pour être utile aux hommes : qu'as-tu déjà fait pour eux? La vie s'enfuit, les années se précipitent, elles tombent les unes sur les autres comme ces grains de sable. Hâte-toi; tu es placé entre deux abîmes, celui du temps qui t'a précédé et celui du temps qui doit te suivre. Entre ces deux abîmes, ta vie est un point, qu'elle soit marquée par tes vertus : sois bienfaisant, aies l'âme libre, méprise la mort. »

En prononçant ce mot (il me l'a dit souvent lui-même), il sentit son âme étonnée. Il réfléchit un moment et continua :

« Quoi ! la mort t'épouvante ! Va, mourir n'est qu'une action de la vie, et la plus aisée peut-être; la mort est la fin des combats, elle est le moment où tu pourras dire, enfin ma vertu m'appartient; c'est elle qui t'affranchira du plus grand des dangers, celui de devenir méchant. Marc-Aurèle, tu es embarqué, suis ta route; et quand tu verras approcher le terme, sors du vaisseau et remercie les dieux sur le rivage. »

C'est ainsi qu'il parcourut successivement presque tous les objets qui agitent et troublent l'homme, pour apprendre à les juger, et conformer en tout ses vues aux vues de la nature. Il s'était mis en garde contre les opinions; il voulut se mettre en garde contre ses sens. Prince, il semble en effet que l'homme se combatte et soit opposé à lui-même. Ma raison fait ma force, mes sens font ma faiblesse. C'est ma raison qui m'élève jusqu'aux idées de l'ordre et du bien général; ce sont mes sens qui me rabaissent aux vues personnelles, et me font descendre jusqu'à moi. Ainsi ma raison m'ennoblit, et mes sens m'avilissent. Ton père, pour se rendre libre, voulut donc les rendre esclaves. Dès ce moment il se dévoua à un genre de vie austère, et il se dit:

« Je dompterai mes passions, et de toutes la plus terrible, parce qu'elle est la plus douce, l'amour des voluptés. La vie est un combat, il faut lutter sans cesse; je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'âme par tous les sens; je le fuirai, parce que chez un prince le luxe épuise des trésors pour satisfaire à des caprices. Je vivrai de peu, comme si j'étais pauvre; quoique prince, je n'ai que les besoins d'un homme. Je ne donnerai au sommeil que le temps que je ne pourrai lui ravir; je me dirai tous les matins: Voici l'heure où les crimes assoupis s'éveillent, où les passions et les vices s'emparent de l'univers, où le malheureux renaît au sentiment de ses maux, où l'opprimé, en s'agitant dans sa prison, retrouve le poids de ses chaînes. C'est à la vertu, c'est à la bienfaisance, c'est à l'autorité sacrée des lois à s'éveiller au même instant: que les travaux seuls soient le délassement de mes travaux. Si l'étude et les affaires remplissent toutes mes heures, le plaisir n'en trouvera aucune de vide pour s'en emparer. »

Ici Commode, d'une voix émue, interrompit encore Apollonius: Eh quoi! tous les plaisirs sont-ils interdits à un prince?

Ton père s'est dit la même chose, reprit le philosophe; et voici ce qu'il s'est répondu:

« Non, Marc-Aurèle, tu ne seras pas privé de tous les plaisirs; et les dieux t'ont réservé les plus touchans et les plus purs. Tes plaisirs seront de consoler la douleur, d'adoucir l'infortune; tes plaisirs seront de soulager d'un mot une province, de pouvoir tous les jours rendre deux cents nations heureuses. Dis-moi, préférerais-tu, ou les langueurs des voluptés, ou les spectacles des gladiateurs, ou l'amusement barbare de voir combattre, dans l'arène, des hommes contre des bêtes féroces? Chaque instant est marqué par un devoir, chaque devoir doit être pour toi la source d'un plaisir. »

(Prince, telle fut la réponse de ton père à la question que tu m'as faite.)

Il s'arrêta. Il avait vu ce que la nature exigeait de lui; il avait connu Dieu, son âme, sa raison, sa place dans l'univers, sa place dans la société, ses devoirs d'homme, ses devoirs de prince. Il avait tâché de fortifier son âme contre tous les obstacles qui pourraient un jour la retarder dans sa marche.

Alors il éleva ses mains vers le ciel, et dit (et toi aussi, jeune empereur, dis avec lui):

« O Dieu! tu n'as pas fait les rois pour être oppresseurs, ni les peuples pour être opprimés; je ne te demande pas que tu me rendes meilleur : n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre et me vaincre? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connaître et d'entendre la vérité; je te demande le bien le plus nécessaire aux rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de cesser d'être juste. »

Il revint à lui-même; il s'aperçut que la nuit était écoulée, et que le soleil s'élevait sur l'horizon. Déjà le peuple en foule remplissait les rues de Rome; déjà il entendait les acclamations qui annonçaient qu'Antonin marchait vers la place publique.

« Je sortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père; dans tout le cours de ses actions, je vis qu'il pratiquait ce que j'avais résolu de faire, et je me sentis encore plus encouragé à la vertu.

Les Romains avaient écouté dans un profond silence. Pendant cette lecture, leurs cœurs étaient remplis tour à tour de regrets, d'admiration et de tendresse. Ils avaient vu agir ce grand homme, ils avaient été pendant quarante ans témoins de ses vertus; mais ils ignoraient ses principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, se fixèrent sur sa cendre, et bientôt, comme par un mouvement involontaire, se portèrent presque en même temps sur le fils de Marc-Aurèle, qui devait être trop indigne de ce nom, et qui baissa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards tournés sur toi, te demandent si tu seras semblable à ton père; n'oublie pas les larmes que tu vois couler. (Et se tournant vers le peuple:) Suspendons nos regrets pour achever de rendre hommage à ses vertus; je ne vous ai offert que la moitié de lui-même : il faut le voir, fidèle à ses principes, suivre le plan qu'il s'est tracé, et appliquer, pendant vingt ans, au bonheur du monde, les idées de morale que la philosophie lui avait suggérées loin du trône.

Marc-Aurèle a vu que la nature a mis un esprit général de société entre les hommes: il en voit naître l'idée de liberté, parce qu'il n'y a point de société où il n'y a qu'un maître et des esclaves; de propriété, parce que sans l'assurance des possessions, il n'est plus d'ordre social; de justice, parce que la justice seule peut rétablir l'équilibre que les passions tendent à rompre; enfin, de bienveillance universelle, parce que les hommes étant tous associés, il n'y a point d'homme vil aux yeux de la nature, et que si tous n'ont pas droit au même rang, ils ont tous droit au même bonheur. Tel a été le plan général de son règne.

Je commence par la liberté, Romains, parce que la liberté est le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux lois et de

ne craindre qu'elles. Malheur à l'esclave qui craindrait de prononcer son nom! malheur au pays où le prononcer serait un crime! C'en était un sous vos tyrans : mais qu'ont produit leurs vaines fureurs? ont-elles étouffé dans le cœur de vos pères ce sentiment généreux? on pourra le combattre, on ne peut le détruire; il subsiste partout où il y a des âmes fortes; il se conserve dans les chaînes; il vit dans les prisons, renaît sous les haches des licteurs. Tant que vous l'aurez, ô Romains! vous aurez le courage et les vertus. Marc-Aurèle, en montant sur le trône, connut ce droit sacré : il vit que l'homme, né libre, mais avec le besoin d'être gouverné, s'était soumis à des lois, jamais aux caprices d'un maître; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre; que qui usurpe ce pouvoir, détruit son pouvoir même. Il avait vu dans vos annales les maux de vos ancêtres sous les Tibère et les Néron, le despotisme de ces monstres sous lesquels il n'y avait d'autre vertu que de savoir mourir; le despotisme aussi odieux et plus lâche encore des affranchis, l'oppression dans l'empire, l'univers esclave, un homme, sous le nom d'empereur, qui anéantissait tout, parce qu'il se faisait le centre de tout, et qui semblait dire aux nations : vos biens et votre sang, tout est à moi : souffrez et mourez. Je sais, Romains, que jamais vous n'avez donné ni pu donner ces droits odieux à vos empereurs; mais puisqu'ils sont à la fois princes, magistrats, pontifes et généraux, qui mettra des barrières à leur pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes? O dieux! faut-il que deux cents nations puissent être malheureuses, s'il arrive qu'un seul homme ne soit pas vertueux? Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuser de sa puissance, il la limite de toutes parts. Il augmente l'autorité des lois, que trop d'empereurs avaient voulu anéantir; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avaient été que des fantômes ou des esclaves. Jamais sous son empire un sénateur, jamais un lâche citoyen osa-t-il avancer que le prince n'était pas soumis aux lois? « Malheureux, lui aurait dit Marc-Aurèle, que t'ai-je » fait pour que tu m'avilisses? apprends que cette soumission » m'honore; apprends que le pouvoir de faire ce qui est injuste, » est faiblesse. » Romains, je ne crains pas de le dire, jamais dans les plus beaux temps de Rome, jamais sous vos consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné ou par un seul, ou par plusieurs? Rois, dictateurs, consuls, décemvirs, empereurs, tous ces noms différens n'expriment qu'une même chose, les ministres de la loi. La loi est tout : la constitution des Etats peut changer; les droits du citoyen sont toujours les mêmes. Ils sont indépendans, et de l'am-

bitieux qui usurpe, et du lâche qui se vend; fondés sur la nature, ils sont inaltérables comme elle.

Je puis donc vous attester tous, et vous demander si Marc-Aurèle a jamais opprimé un citoyen. S'il y en a un seul, qu'il se lève, et qu'il me démente!

Tout le peuple se mit à crier : *Aucun, aucun.*

Je puis vous demander encore si sous son règne jamais un seul d'entre vous a été opprimé par ces affranchis du palais qui se font esclaves pour être tyrans, commandant avec d'autant plus d'orgueil qu'ils obéissent, et armés d'un pouvoir qui n'est point à eux, avides d'en jouir, incertains de sa durée, en forcent tous les ressorts et précipitent la servitude publique? dites, Romains, en a-t-il existé un seul sous son règne?

Ils crièrent encore tous ensemble : *Aucun, aucun.* Il continua :

Grâces aux dieux immortels, vous eûtes un prince, et ce prince n'eut pas de maîtres. Pour que vous fussiez toujours libres, il ne se laissa ni asservir, ni commander : il défendait votre liberté contre lui-même, il la défendit contre tous ceux qui environnaient le trône.

Mais que vous eût servi cette liberté, si, dans le même temps, la propriété de vos biens ne vous eût été assurée? Que dis-je? où l'une manque, l'autre n'est qu'un fantôme. Hélas! il a été un temps où Rome et l'empire étaient en proie au brigandage; un temps où les confiscations arbitraires, les exactions odieuses, les prodigalités sans cause et sans but, les rapines sans cesse renaissantes désolaient les familles, épuisaient les provinces, appauvrissaient le pauvre, et faisaient dévorer presque toutes les richesses de l'empire par un maître avide, ou par quelques favoris qui daignaient partager ces richesses avec leur maître : voilà une faible partie des maux que vos ancêtres ont soufferts. Eh quoi! si de tels maux subsistaient toujours sur la terre, ne vaudrait-il pas mieux aller errans dans les bois, et partager les retraites des bêtes sauvages? Du moins, une main avide n'y viendrait pas arracher à l'homme affamé sa nourriture. L'antre qu'il aurait choisi lui servirait d'asile, et il pourrait dire : Ici le rocher qui me couvre, et l'eau qui me désaltère sont à moi; ici je ne paie point l'air que je respire. Nul de vous, Romains, sous l'empire de Marc-Aurèle, n'a été réduit à former de pareils vœux. Il commence par réprimer la tyrannie sourde du fisc envers les citoyens, espèce de guerre où souvent l'on fait combattre la loi contre la justice, et le souverain contre les sujets. Toute accusation qui ne peut tendre qu'à grossir ses revenus, est écartée; tout droit de son trésor, qui

peut être équivoque, est décidé contre lui. Il rejette les confiscations, comme un abus barbare qui punit le fils innocent des crimes du père, comme un abus dangereux, qui fait désirer de trouver des coupables partout où il y a des riches. Il ne veut pas que les crimes des citoyens soient le patrimoine du prince, et que celui qui est le chef de la patrie, trouve un profit honteux dans ce qui afflige la patrie.

Cette modération s'étend jusqu'au trésor public. Vous l'avez vu, dans des besoins pressans, remettre tout ce qui était dû, quand il crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multipliaient les besoins, qu'il multiplie les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle, le langage que la flatterie a consacré pour les princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appelait une justice. Non, l'Etat n'a point de droit sur la misère ; il serait aussi honteux que barbare de vouloir s'enrichir de la pauvreté même, et de ravir à celui qui a peu, pour donner à celui qui a tout. Sous lui, le laboureur fut respecté; l'homme qui n'avait que ses bras, put jouir du nécessaire que ses bras lui avaient donné ; la mollesse et le luxe payèrent en richesse ce que la pauvreté payait en travaux. Il donne un plus grand exemple. Placé entre des ennemis ardens et des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande où sont les trésors pour la guerre : les voici, dit-il, en montrant les meubles de son palais. Dépouillez ces murs, enlevez ces statues et ces tableaux, portez ces vases d'or sur la place publique ; que tout soit vendu au nom de l'Etat; que ces vains ornemens, qui servaient de décoration au palais des empereurs, servent à la défense de l'empire. J'étais auprès de lui dans le temps qu'il donnait et qu'on exécutait ces ordres; je parus étonné. Il se tourna vers moi : « Apollonius, me dit-il, eh quoi! tu admires aussi comme » le peuple! Faudrait-il donc, au lieu de ces vases d'or, faire » vendre l'argile du pauvre, et le blé qui nourrit ses enfans? Mon » ami, me dit-il un moment après, peut-être toutes ces richesses » ont-elles coûté des larmes à vingt nations : cette vente sera une » faible expiation des maux faits à l'humanité. » Romains, ces appartemens dépouillés, ces murailles presque nues avaient pour vous plus d'éclat et de grandeur que les palais d'or de vos tyrans. La maison de Marc-Aurèle, dans cet état, ressemblait à un temple auguste, qui n'a d'autre ornement que la divinité qui l'habite.

C'est peu de se dépouiller lui-même, il eut le courage de refuser aux autres ce qu'il n'avait point le droit de donner. Il apprit à se défendre de cette générosité qui est quelquefois la maladie des grandes âmes, séduction d'autant plus dangereuse qu'elle

ressemble à la vertu, mais qui, pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais empereurs corrompaient les camps, pour s'en faire un appui contre Rome; et l'or prodigué dans les armées servait à forger les chaînes que le despotisme étendait sur l'univers. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'empire contre l'empire même. Il leur accorde, au nom de l'Etat, tout ce que l'Etat leur doit, mais il ne leur donne rien au nom du prince; il ne veut pas qu'enrichis par ses mains, ils s'accoutument à séparer la qualité de citoyens de celle de soldats.

Apollonius allait poursuivre, lorsqu'un centurion, qui était près de lui, l'interrompit tout à coup.

« Philosophe, dit-il, permets à un soldat de citer, sur notre grand empereur, un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, et il venait de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une distribution d'argent; voici ce qu'il nous répondit. Je m'en souviens; c'était sur le champ de bataille, et il tenait à la main son casque percé de javelots. « Mes amis, nous dit-il, » nous avons vaincu; mais, s'il faut vous donner la dépouille des » citoyens, qu'importe à l'Etat votre victoire? Tout ce que je vous » donnerai au-delà de ce qui vous est dû, sera tiré du sang de » vos proches et de vos pères. » Nous rougîmes, et nous ne demandâmes plus rien. »

Je savais cette réponse de Marc-Aurèle, dit le vieillard au soldat; j'aime mieux que ce soit toi qui l'ait apprise au peuple romain. Alors Apollonius reprit son discours : il parla de la justice, et de la manière dont Marc-Aurèle la faisait exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le chef ne soit ni oppresseur ni tyran, si les citoyens oppriment les citoyens? Le despotisme de chaque particulier, s'il était sans frein, ne serait pas moins terrible que le despotisme du prince. Partout l'intérêt personnel attaque l'intérêt de tous; toutes les fortunes se nuisent, toutes les passions se choquent : c'est la justice qui combat et qui prévient cette anarchie. Romains, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que chez les hommes, tout ce qui est la source d'un bien, puisse être la source d'un mal? Cette justice sainte, l'appui et le garant de la société, était devenue, sous vos tyrans, le principe même de sa destruction. Il s'était élevé, dans vos murs, une race d'hommes qui, sous prétexte de venger les lois, trahissaient toutes les lois; vivant d'accusations et trafiquant de calomnies, et toujours prêts à vendre l'innocence à la haine, ou la richesse à l'avarice. Alors tout était crime d'état. C'était un crime de réclamer les droits

des hommes, de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les arts qui élèvent l'âme : c'était un crime d'invoquer le nom sacré des lois. Les actions, les paroles, le silence même, tout était accusé. Que dis-je, on interprétait jusqu'à la pensée; on la dénaturait pour la trouver coupable. Ainsi l'art des délations empoisonnait tout, et les délateurs étaient comblés des richesses de l'empire, et l'on proportionnait l'excès de leurs dignités à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un Etat, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des lois qui doivent la défendre? Souvent même on ne daignait pas recourir à la vaine formalité des lois : la puissance arbitraire emprisonnait, exilait ou faisait mourir à son gré. Romains, vous savez si Marc-Aurèle eut en horreur cette justice tyrannique, qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la loi; qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie et la fortune d'un citoyen; dont les coups sont d'autant plus terribles, que souvent ils sont sourds et cachés; qui ne laisse que sentir au malheureux le trait qui le perce, sans qu'il puisse voir la main d'où il part; ou qui, le séparant de l'univers entier, et ne le condamnant à vivre que pour mourir sans cesse, l'abandonne sous le poids des chaînes, ignorant à la fois son accusateur et son crime, loin de la liberté dont l'auguste image est pour jamais voilée à ses yeux, loin de la loi, qui, dans la prison ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque. Marc-Aurèle regardait toutes les formalités des lois comme autant de barrières que la prudence a élevées contre l'injustice. Sous lui disparurent ces crimes de lèse-majesté, qui ne se multiplient que sous les mauvais princes. Toute délation était renvoyée à l'accusé, avec le nom du délateur : c'était un frein pour les hommes vils; c'était un rempart pour ceux qui n'ont rien à redouter, dès qu'ils peuvent se défendre.

Citoyens, le malheureux que l'on poursuit, va se réfugier dans les temples, où il embrasse les autels des dieux. Sous Marc-Aurèle, vos asiles et vos temples ont été les tribunaux de vos magistrats. « Que tous ceux, disait-il, qui redoutent l'oppression, se retirent sous cet abri sacré : là, et j'en atteste les dieux, si jamais je vous opprime, je veux, Romains, que vous trouviez un asile contre moi-même. »

Et avec quelle dignité ce grand homme parlait aux magistrats et aux juges de leur devoir! « Si vous avez à juger votre ennemi, félicitez-vous; vous avez en même temps et une passion à vaincre, et une grande action à faire. Si la faveur veut vous corrompre, mettez d'un côté le prix qu'on vous offre, de l'autre, la vertu et le droit de vous estimer vous-même. Si on vous intimide..... Mais,

qui pourriez-vous craindre? Est-ce à moi que vous craignez de déplaire en faisant le bien? Haïs de votre empereur, parce que vous auriez été justes, c'est vous qui seriez grands, c'est moi qui serais malheureux et coupable. » Ainsi l'esprit de Marc-Aurèle animait tous les tribunaux de l'empire.

Sous lui, la justice ne fut donc ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente; il ne fallait point l'acheter par des présens, il ne fallut point l'arracher par des importunités. Un abus funeste avait multiplié les jours où les tribunaux étaient fermés, comme si, dans ces jours-là, on avait défendu au riche d'usurper, au puissant de nuire, au malheureux d'avoir le sentiment de ses peines. Romains, le temps coulait pour les divisions et pour les crimes, et son cours était suspendu pour le rétablissement de l'ordre. Marc-Aurèle réforma cet abus : il crut que dans des jours, même sacrés, la justice rendue aux hommes ne pouvait offenser les dieux; et le plus saint des trésors, le temps, fut rendu à la patrie.

Occupé de l'administration générale, il savait encore trouver des momens pour juger lui-même les affaires des citoyens. « Philosophe, dit tout à coup un homme qui était dans la foule, je respecte et j'admire Marc-Aurèle comme toi; mais crois-tu que la puissance de juger puisse n'être jamais redoutable dans le prince? » Je le sais, reprit Apollonius; on doit craindre qu'accoutumé à la marche du pouvoir, il ne veuille être en même temps et le magistrat et la loi; que s'il prononce seul, il ne soit trompé; que s'il préside dans les tribunaux, son autorité, malgré lui, ne corrompe les juges et que la flatterie n'immole la loi à celui qui peut tout. Mais ces abus, qui se sont fait sentir plus d'une fois sous nos tyrans, tiennent à l'homme qui les souffre ou qui les fait naître. Le pouvoir de juger, dans le prince, a aussi ses avantages, quand le prince a des vertus. J'oserai le dire, il est alors plus près du peuple; il voit les détails du malheur des hommes; il apprend à plier sa pensée sous la loi; et la volonté absolue, toujours impétueuse, s'accoutume à sentir une chaîne qui la retient. Tel était l'esprit de Marc-Aurèle dans ses jugemens. Je ne me lasse pas de parler de la justice de ce grand homme. Je l'ai vu passer plusieurs nuits de suite à étudier une affaire importante qu'il devait décider. Nous travaillions ensemble; je voulus l'engager à prendre du repos : « Apollonius, me dit-il, donnons un » exemple à tous ces hommes avides de plaisir, et fatigués d'af- » faires, qui prétendent séparer les honneurs et les travaux. » Ne vous étonnez pas de ce langage : il est conforme au système d'un prince qui était juste par ses principes, et qui, par devoir, aimant tous les hommes, s'occupait également des intérêts de tous.

Ici le philosophe s'arrêta : il parut rempli d'un sentiment douloureux et profond.

Romains, je vous l'avouerai, dit-il, il y a une idée qui m'accable et qui m'a fait gémir plus d'une fois ; c'est l'inégalité immense que l'orgueil a mise entre les hommes. La nature, toujours bienfaisante, avait créé des êtres égaux et libres ; la tyrannie est venue, qui a créé des faibles et des malheureux. Alors un petit nombre s'est emparé de tout ; il a envahi l'univers, et le genre humain s'est trouvé déshérité. De là est né le mépris insultant et le dédain altier, et la domination féroce, et la pitié de l'orgueil, plus cruelle encore que le mépris. C'était à la philosophie sur le trône à venger ces insultes faites au genre humain. O vous qui n'êtes ni patriciens, ni sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens et des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre empereur ! Sa bonté compatissante ne voyait, dans tous les ordres de l'Etat, qu'une société nombreuse de frères, de parens et d'amis. Que de fois vous l'avez vu s'attendrir sur vos besoins, les adoucir par ses largesses, pénétrer, pour les connaître, jusque dans l'enceinte de vos familles ! Pour vous consoler de vos travaux, il vous prodiguait les divertissemens et les fêtes ; et par l'attrait des spectacles, arrachant le pauvre à lui-même, il suspendait le sentiment de ses maux : on lui faisait oublier, quelques instans du moins, les biens dont il ne jouissait pas. Sous lui, le nom le plus obscur ne fut point une exclusion aux charges et aux dignités de l'empire. Pour distinguer les rangs, Marc-Aurèle consulte les préjugés ; pour apprécier les hommes, il ne juge que les hommes. Des mains qui avaient conduit le soc de la charrue, ont guidé sous lui les gardes prétoriennes ; et, pour choisir un époux à sa fille, il jeta les yeux sur Pompéien, qui, au lieu d'ancêtres, n'avait que du mérite : l'alliance avec la vertu, disait-il, ne peut déshonorer le maître du monde.

Dans ce moment Apollonius, en promenant ses regards sur l'assemblée du peuple romain, aperçut Pertinax ; c'était un guerrier célèbre par des victoires ; et son mérite devait l'élever un jour à l'empire. Il venait de rentrer dans Rome avec une partie de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il était un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance et adossé tristement contre une colonne. Tout à coup Apollonius lui adressant la parole :

C'est toi que j'atteste encore, ô Pertinax ! dit-il, tu as le courage d'avouer que ton père avait été esclave, et mourut affranchi, tu n'en as que plus de droit à nos respects. J'ose te rappeler ici une disgrâce qui ne t'honore pas moins que ton empereur. Tu fus accusé, il fut surpris, et tu parus coupable. Bientôt ton innocence éclata ; Marc-Aurèle fut assez grand pour te pardonner l'outrage

qu'il t'avait fait. Il te nomma sénateur et consul; des hommes qui se croyaient tes rivaux, osèrent dire que la gloire du consulat était avilie par ta naissance: « Eh quoi! s'écria Marc-Aurèle, la » place des Scipions avilie par un guerrier qui leur ressemble! »

Celui qui élevait ainsi les plébéiens illustres, ne pouvait oublier la noblesse de l'empire; mais il veut qu'elle appuie ses titres par ses actions. Si elle n'est que fastueuse, il la dédaigne; si elle a des vertus, il l'honore; si elle est pauvre, il la soutient; il ne veut point que, dans une ville corrompue par le luxe, des âmes dont le devoir est d'être généreuses, descendent à des moyens honteux de s'enrichir.

En parlant de la protection que Marc-Aurèle accorda aux hommes utiles de tous les rangs, puis-je oublier, Romains, celle qu'il nous accordait à nous-mêmes et à tous ceux qui, comme lui, cultivaient leur raison par l'étude? Je prends les dieux à témoin que ce n'est point le souvenir d'un lâche intérêt qui, dans ce moment, me fait louer mon empereur. Si, pendant soixante ans, je n'ai ni aspiré à des honneurs, ni brigué des richesses; si, aimé de Marc-Aurèle, j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite; si, outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la haine que par des bienfaits et à la calomnie que par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler de tout ce que ce grand homme a fait pour la philosophie et pour les lettres. Je ne sais si elles auront encore un jour des ennemis dans Rome, je ne sais si la proscription et l'exil deviendront encore notre partage; mais dans aucun temps on ne pourra étouffer en nous le cri de la nature, qui nous avertit que les peuples ont le droit d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du genre humain; et lorsqu'en quelque partie du monde il s'élèvera un prince comme Marc-Aurèle, qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le trône la morale et les lumières, du fond de nos retraites nous leverons tous ensemble nos mains pour remercier les dieux: ici je voudrais pouvoir ranimer ma voix tremblante. Marc-Aurèle, du haut du Capitole, donne le signal; tous ceux qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment et cherchent la vérité, accourent autour de lui; il les encourage, il les protège; vous l'avez vu, même étant empereur, se rendre plus d'une fois dans les écoles publiques pour s'instruire; on eût dit qu'il venait dans la foule chercher la vérité qui fuit les rois. Sous son règne nous étions utiles; cette gloire nous eût suffi; ce grand homme voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs de nous aux premières places de l'empire, et leur a fait ériger des statues à côté des Caton et des Socrate. Romains, si vos tyrans pouvaient sortir de leurs tombeaux et reparaître dans vos murs, combien ils seraient étonnés; leurs propres statues mutilées et abattues

dans Rome, et à leur place les successeurs de ces mêmes hommes, qu'ils faisaient traîner dans les prisons, et dont ils faisaient couler le sang sous les haches?

Marc-Aurèle, en parcourant toutes les classes des citoyens, abaisse ses regards sur ceux qui sont assez malheureux pour méconnaître la vertu. Des lois sages arrêtent les déréglemens, mais la première loi fut son exemple. Son autorité étonna la mollesse; les âmes faibles eurent le courage de la vertu, les âmes ambitieuses eurent des mœurs par intérêt; ceux qu'il ne peut corriger, il les plaint, il les blâme, mais il ne peut se résoudre à les haïr. Austère pour lui seul, il avait cette douce humanité si propre à notre faiblesse. Des hommes lâches osèrent l'offenser : il dédaignait une vengeance qui lui eût été facile, et le philosophe oubliait l'injure faite au prince.

Ici Commode fit un mouvement; on vit de l'altération sur son visage, et ses yeux s'enflammèrent. Il parut prêt à rompre le silence; mais il s'arrêta, et le philosophe poursuivit.

La bonté faisait le caractère de ce grand homme; elle était dans ses discours, dans ses actions; elle était peinte sur tous les traits de son visage; que dis-je! elle fut l'objet de son culte: voyez ce Capitole où sa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'univers, dans presque tous les pays du monde on t'a outragé, même en t'adorant! Partout la superstition barbare a eu ses autels, où elle t'offrait, pour t'apaiser, les gémissemens et les cris des victimes humaines; Marc-Aurèle t'invoquait sous l'idée d'un être bon, il te peignait aux hommes comme tu étais peint dans son cœur. Non, je n'oublierai jamais ce jour, ce moment solennel où un prince, souverain pontife comme empereur de son pays, entra, pour la première fois, dans ce temple dédié *à la Bonté*, et brûla le premier encens sur l'autel, au milieu des acclamations et de la joie d'un peuple qui semblait le prendre lui-même pour la divinité du temple. Romains, il fut impossible à vos ancêtres de condamner Manlius coupable, tant qu'ils eurent sous les yeux le Capitole que ce guerrier célèbre avait sauvé; et moi, je fais ici des vœux pour que la vue de ce nouveau temple, dans ce même Capitole, arrête vos empereurs toutes les fois qu'ils voudront faire une action cruelle ou tyrannique. Peuples, que tous ceux qui règneront sur vous, viennent jurer à cet autel d'être bons comme Marc-Aurèle; qu'ils s'accoutument à penser comme lui, que tout bienfait accordé aux hommes est un acte de religion envers la divinité!

Dans cette assemblée du peuple romain, était une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'empire. Les uns se trouvaient depuis long-

temps à Rome ; les autres avaient suivi des différentes provinces le char funèbre, et l'avaient accompagné par honneur. Tout à coup l'un d'eux (c'était le premier magistrat d'une ville au pied des Alpes) éleva sa voix :

« Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux ; parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières ; souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos enfans qui nous demandaient du pain ; nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offraient plus de ressource : nous avons invoqué Marc-Aurèle, et la famine a cessé. » — Alors il approcha, il toucha la tombe, et dit : « J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle » les hommages de toute l'Italie. »

Un autre homme parut. Son visage était brûlé par un soleil ardent ; ses traits avaient je ne sais quoi de fier, et sa tête dominait toute l'assemblée : c'était un Africain. Il éleva sa voix et dit :

« Je suis né à Carthage ; j'ai vu un embrâsement général dévorer nos maisons et nos temples. Echappés de ces flammes et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle ; Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les dieux d'être romaine. » — Il approcha, toucha la tombe, et dit : « J'apporte à la cendre de » Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique. »

Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenaient d'une main de l'encens, et de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole :

« Nous avons vu dans l'Asie le sol qui nous portait s'écrouler sous nos pas, et nos trois villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris nous avons invoqué Marc-Aurèle, et nos villes sont sorties de leurs ruines. » — Ils posèrent sur la tombe l'encens et les couronnes, et dirent : « Nous apportons à » la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Asie. »

Enfin, il parut un homme des rives du Danube. Il portait l'habillement des barbares, et tenait une massue à la main. Son visage cicatrisé était mâle et terrible, mais ses traits à demi-sauvages semblaient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, et dit :

« Romains, la peste a désolé nos climats ; on dit qu'elle avait parcouru l'univers et qu'elle était venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort était dans nos cabanes, elle nous poursuivait dans nos forêts ; nous ne pouvions plus ni chasser, ni combattre : tout périssait. J'éprouvais moi-même ce fléau terrible, et je ne soutenais plus le poids de mes armes. Dans cette désolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle ; Marc-Aurèle a été notre Dieu conservateur. » — Il approcha, posa sa massue sur la tombe,

et dit : « J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que » tu as sauvées. »

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius, ses soins s'étendaient sur toutes les parties du monde. Dans l'espace de vingt ans, la terre éprouva tous les fléaux ; mais la nature avait donné Marc-Aurèle à la terre.

Et ce grand homme a eu des ennemis! Faut-il donc, est-ce un arrêt éternel que la vertu jamais ne puisse désarmer la haine? Romains, vos meilleurs empereurs ont vu les poignards aiguisés contre eux. Nerva s'est vu attaqué dans son palais ; on a conspiré contre Titus ; Antonin et Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés; et Marc-Aurèle, oui, Marc-Aurèle, a combattu pour sa vie ! Déjà vous pensez à la révolte de Cassius, à cet homme fier, audacieux, austère avec fureur, voluptueux avec emportement, voulant tantôt être Catilina et tantôt Caton, extrême dans ses vertus comme dans ses vices ; et le barbare, en se révoltant, prononçait les mots de vertu et de patrie, et il parlait d'abus, de réforme, de mœurs ; car, dans tous les temps, le bien public a servi de prétexte au crime, et, en opprimant les hommes, on les a entretenus du bonheur de l'Etat.

Je voudrais pouvoir mettre ici sous vos yeux ces temps de vos annales où vos tyrans découvraient une conspiration ou triomphaient d'une révolte. Vous vous en souvenez : la proscription était un droit, la raison d'état justifiait le meurtre ; nul citoyen n'était innocent dès qu'il avait connu un coupable ; les plus doux sentimens de la nature passaient pour crime ; on épiait la larme secrète qui s'échappait de l'œil d'un ami sur le cadavre de son ami ; et la mère était traînée au supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Il faut rappeler de temps en temps ces crimes à la terre, pour que les princes, par l'excès de leurs vengeances, apprennent à redouter l'excès de leur pouvoir. Voici maintenant la conduite de Marc-Aurèle ; on lui porte la tête de l'usurpateur, qui a péri par la main de ses complices ; il détourne les yeux, et ordonne que ces tristes restes soient inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il pardonne ; il sauve la vie à tous ceux qui avaient voulu lui ravir l'empire ; que dis-je? il devient leur protecteur : le sénat veut venger son prince ; il implore auprès du sénat la grâce de ses ennemis. « Je vous conjure au nom des dieux de ne pas » verser de sang ; que les exilés reviennent ; qu'on rende les biens » à ceux qu'on a dépouillés ; et plût au ciel, ajouta-t-il, que je » pusse ouvrir les tombeaux ! ». Vous ne vous étonnez donc pas, Romains, si la famille même de Cassius, qui dans d'autres temps n'eût attendu que la proscription et la mort, a recouvré tout l'éclat de son ancienne fortune. Tournez les yeux de ce côté.

Le peuple regarda : il vit à la porte du palais une femme d'une figure noble, et dont la beauté n'était pas encore effacée par l'âge. Elle était près d'un portique, un peu élevée au-dessus de la foule, la tête à demi-couverte d'un voile. Autour d'elle on voyait des enfans de différens âges : c'étaient la femme et les enfans de Cassius. Trop loin de la foule, ils ne pouvaient entendre ce que disait le philosophe, mais ils regardaient ce grand spectacle. Quelquefois la mère fixait des yeux attendris sur ses enfans ; puis tout à coup tendant les bras vers la tombe, semblait remercier Marc-Aurèle de les lui avoir conservés.

Peuple, dit Apollonius, voilà les témoins de sa clémence. Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Asie pour raffermir les provinces ébranlées ; il va montrer partout ce maître bienfaisant, ce prince philosophe, dont quelques villes coupables avaient osé méconnaître l'empire. On lui présente les papiers des rebelles, il les brûle sans les lire : « Je ne veux pas, dit-il, être forcé de haïr. » Tout tombe à ses pieds ; il pardonne aux villes et aux provinces ; les rois de l'Orient viennent lui rendre hommage ; il maintient ou rétablit la paix, et fait partout admirer cette philosophie digne du trône. Enfin, après huit ans, il reparut sur les bords du Tibre : avec quel transport il fut reçu ! Jamais tant de vertus ensemble n'avaient paru dans Rome : il unissait aux lumières d'Adrien l'âme de Titus ; il avait gouverné comme Auguste, combattu comme Trajan, pardonné comme Antonin ; le peuple était heureux, le sénat était grand, ses ennemis même l'adoraient ; les guerres étrangères étaient terminées par la victoire, la guerre civile par la clémence ; du Danube à l'Euphrate, et du Nil à la Grande-Bretagne, les troubles avaient cessé, tout était calme ; l'Europe, l'Afrique reposaient en paix ; alors il triompha pour la seconde fois. Les hommes de toutes les nations et les ambassadeurs de tous les rois relevaient cette pompe ; le sang des victimes coulait dans tous les temples ; l'encens fumait sur tous les autels ; le peuple entourait, à grands cris, ses statues, et les ornait de fleurs ; tout retentissait d'acclamations ; et lui, au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe, tranquille et sans faste, jouissait en silence de la félicité de Rome et de l'empire, et du haut du Capitole semblait jeter un œil serein sur l'univers. Qui de vous, Romains, ne faisait alors des vœux pour que ce grand homme fût immortel, ou que les dieux lui accordassent du moins une longue vieillesse ? Quoi ! les âmes bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu ! Quoi ! les maux nous environnent, ils nous assiègent, et lorsqu'il s'élève un prince dont l'unique soin est de les adoucir ; quand le genre humain, flétri par l'infortune, se relève, et commence à retrouver le bonheur ; l'appui qui le soutenait lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle ! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous, quand

les ennemis éternels de cet empire le rappelèrent pour la troisième fois au fond de la Germanie; alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers momens (j'en ai été témoin, et je puis vous en rendre compte) ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point; accoutumé depuis cinquante ans à méditer sur la nature, il avait appris à connaître ses lois et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour il me disait: « Apollonius, tout change autour de moi; l'univers d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui de demain ne sera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je seul rester immobile? Il faut aussi que le torrent m'entraîne; tout m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont disparu; les annales des empires, les ruines des villes, les urnes, les statues, qu'est-ce que tout cela, que des images de ce qui n'est plus? Ce soleil que tu vois ne luit que sur des tombeaux.... » Ainsi ce prince philosophe exerçait d'avance et affermissait son âme; quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné. Je me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ces mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée était consternée, le soldat gémissait sous ses tentes, la nature elle-même semblait en deuil; le ciel de la Germanie était plus obscur; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp, et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être suprême, soit pour méditer encore une fois avant de mourir; enfin il nous fit appeler: tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il était pâle, ses yeux presque éteints, et ses lèvres à demi-glacées; cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi; sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui; il leur recommanda ta jeunesse. « Servez-lui de père, leur dit-il; ah! servez-lui de père. » Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner à son fils; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout à coup:

Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes: le fils de Marc-Aurèle aura-t-il à choisir? On te dira bientôt que tu es tout-puissant, on te trompera; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute: quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut au temple remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les respects; si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples; la justice outragée veille dans tous les cœurs; maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle! pardonne; je parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devais un jour....

Tout à coup Commode, qui était en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent; Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome: il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence: il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tombeau.

ÉLOGE

DE LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE.

Noscere provincias, nosci exercitui, discere à peritis, sequi optimos, nihil appetere jactatione.

Imperare posset magis quàm vellet.

TACIT.

En célébrant le prince que la France regrette, ce n'est pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importe à une cendre insensible nos regrets et nos louanges? Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, sont destinés à gouverner, honoreront plus sa mémoire, que les larmes que nous pouvons verser sur sa tombe. O vous qui le pleurez! c'est là l'hommage qui est digne de lui. Je vais rendre compte à la patrie de ses travaux, de ses pensées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuse. Je sais qu'enlevé à la fleur de son âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat; mais sa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avait fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom est encore aujourd'hui si célèbre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux: voilà sa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'empire ne furent pas insensibles à sa mort; et la plume de Tacite traça ses vertus à la postérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talens, j'aspire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un prince qui a passé quinze ans à se rendre digne de régner, et qui n'eut de désir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, et dont j'aie à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits, si la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô prince! ce n'est pas en te louant que je commencerai l'apprentissage de la bassesse et du vice. Tu vécus vertueux, et ton âme dédaignerait de vils éloges que tu n'aurais pas mérités.

Ceux qui avaient la confiance de ce prince, ceux qu'il nommait ses amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'est à la nation qui les connaît, à les louer. C'est à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, et la France les pleurera aussi quand ils ne seront plus.

Mais vous, ô restes de lui-même! ô gages d'une union tendre et sacrée! jeunes princes, et vous surtout qui devez succéder à son rang, enfant de l'Etat et de la patrie, en écrivant ce faible ouvrage, mon cœur s'occupera souvent de vous. J'oserai quelquefois vous parler de leurs devoirs. J'oserai mettre devant vos yeux une grande nation dont vous êtes l'espérance. Déjà mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inspire l'amour de son pays. Ah! puissiez-vous éprouver bientôt vous-même ce sentiment si doux, présage du bonheur de nos enfans et de nos neveux! Puissiez-vous, prince, vous accoutumer de bonne heure à écouter la voix de la patrie et de la vérité.

La naissance de Louis dauphin parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de Louis XIV, à peine échappé des ruines de sa maison, alarmait l'état par une faible santé. Une maladie dangereuse l'avait presque enlevé aux vœux de la nation. Le sang de ce duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages passés, des prétentions qui pouvaient acquérir de la force, tout inquiétait et alarmait nos pères. L'Etat, fatigué des longues agitations du règne de Louis XIV, ne désirait que le repos. C'est dans ces circonstances que naquit Louis, dauphin de France. La naissance d'un enfant qui doit régner, est un grand événement pour une nation. Ce moment décide peut-être si un peuple entier, pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux; et tandis que le peuple, qui n'a jamais que la pensée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen sage et sensible lève ses mains au ciel, et demande à Dieu que cet enfant soit juste.

Le dauphin était né pour la vertu; mais il fallait commencer par soutenir la plus terrible des épreuves, celle de son rang. Il était prince, et il le savait. Dans un âge où l'esprit ne voit aucun rapport, où l'âme est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée. Comment sentir sa faiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande? Pour rompre ce charme dangereux, il faudrait mettre l'enfant aux prises avec la nature; il faudrait lui donner l'éducation des événemens et de la nécessité, le familiariser avec sa faiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudrait surtout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, et ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il aurait assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paraîtront que des chimères au plus grand nombre des hommes; et l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples et les rois.

La religion avec la probité présidèrent à l'éducation du prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réservait la gloire de se créer lui-même ; et dès qu'il se connut, il recommença son éducation. Il se livra d'abord aux charmes de cette littérature, si touchante pour ceux qui la cultivent, si dédaignée par ceux qui ne sentent rien. Il prêtait l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portait dans son âme la douce impression de son éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les siècles et tous les pays (1). Il apprit à juger les nations dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former son goût. Il admirait cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de son âme ; c'est celui qui fait naître le sentiment de l'harmonie des sons. La musique qui, chez les anciens, faisait partie de la politique, devrait peut-être entrer dans l'éducation de tous les princes. Trop portés, par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être seraient-ils heureux de n'être pas insensibles à un art qui, en réveillant les plus douces émotions dans l'âme, la dispose à l'attendrissement et à la pitié.

Je ne crains pas qu'on reproche au dauphin la connaissance et le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le prince doit les connaître. Lui seul peut les porter au grand ; lui seul peut lutter contre la pente invincible, qui, dans les temps de luxe et de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle, et à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connaissance ne forme dans le prince qu'une éducation de sentiment et de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples et au devoir des rois, et qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme, qui jusqu'alors n'avait vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses semblables, il est un moment pareil où le jeune prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ses Etats, et voit pour la première fois les rapports qui le lient au sort de vingt millions d'hommes, et qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne et s'enor-

(1) L'étude des langues, qui est le premier instrument des connaissances humaines, est peut-être plus utile encore aux princes, qu'aux particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pous s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent pour ainsi dire ces nations autour d'eux, et ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles et des peuples ; c'est là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, et se guérir des erreurs de leur nation, par le spectacle des erreurs de la terre.

gueillit peut-être. Bientôt il est effrayé. Telle est la révolution qui se fit dans le dauphin de France, il y a quinze ans.

Il avait assez de lumière pour sentir que l'étude du gouvernement avait besoin d'un esprit vigoureux et profond, accoutumé à réfléchir et à commander à ses idées. La pensée, comme un coursier rebelle, résiste à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il fallait d'abord travailler son esprit, et former l'instrument avant de commencer l'ouvrage. Il se jeta dans l'étude des livres philosophiques. D'abord il étudie la logique de ces solitaires célèbres, admirateurs, rivaux et compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art, qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, et dé passer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art est utile au prince, qu'on pense qu'un faux raisonnement, dans un conseil, a souvent préparé la chute d'un État. Ces secours ne lui suffisaient point. Il s'applique à l'étude des philosophes les plus célèbres. Le père et le créateur de la philosophie moderne lui offre sa méthode et son doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination et des sens, et s'assure du caractère de la vérité. Il suit pas à pas, dans Loke, la marche et le développement de l'esprit humain. Ces ouvrages faisaient les délices de ce prince, et l'objet de ses méditations. C'était là qu'il mûrissait son esprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport qu'on ne croit, entre l'esprit du philosophe et l'esprit du prince. Dans tous les deux, l'instrument est le même, l'objet seul des travaux est différent. Tous deux doivent apprendre à généraliser leurs idées, à saisir de grands résultats, à suivre l'enchaînement des effets et des causes. Tous deux doivent se faire des principes qui assurent leur marche, autour desquels ils puissent rassembler les détails, et les lier d'une chaîne commune. Tous deux peuvent appuyer ces principes, non sur le préjugé, sur des idées passagères et des conventions d'un moment, mais sur l'ordre et les rapports immuables des choses. Tous deux enfin doivent éviter l'esprit de système, qui égare au lieu de guider (1). C'est dans les mêmes vues que le dauphin avait étudié l'histoire immense de la philosophie. Ce vaste tableau des opinions et des erreurs lui apprenait à connaître l'esprit humain : il voyait quelles opinions ont été liées avec les climats, les siècles, les gouvernemens, et l'influence qu'elles ont eue sur le sort des peuples et des rois.

Quand il se fut, pour ainsi dire, essayé, et qu'il eut développé en lui cette portion de l'esprit philosophique qui suit la chaîne des

(1) On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philosophiques ne soit très-utile pour former l'esprit d'un jeune prince. Elle l'étend, le fortifie et l'éclaire.

objets, il se livra tout entier à l'étude qui devait l'occuper le reste de sa vie. D'abord il se forma pour lui-même un plan raisonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples et des rois que depuis que les sociétés sont établies. Pour connaître l'étendue du pouvoir souverain, il était donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui, rassemblant les hommes épars sur la terre, ont formé de toutes les volontés une seule volonté, et de toutes les forces divisées, une force publique et générale. C'est dans ce moment qu'il avait vu la souveraineté élever sa tête au milieu des hommes. Elle était appuyée sur la loi; mais elle paraissait marcher entre le despotisme et l'anarchie; et la loi vigilante, mesurant ses pas, la tenait toujours à une égale distance de ces deux termes. Le dauphin avait médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de son âme, qui cherchait toujours la vérité, ne lui faisait voir souvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des lois de la nature, la force érigée en droit, le sang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la servitude autorisée par des raisonnemens d'esclaves, la dignité de la nature humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ses chefs, et des écrivains faibles ou mercenaires, qui, assez hardis pour se charger de la cause du genre humain, la trahissaient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il sentait que la grandeur des souverains étant d'être justes, c'était offenser les rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'est dans ces vues d'humanité, qu'il avait pesé le droit de la guerre. Je goûte une satisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avait un prince destiné à régner sur eux, qui n'avait que de l'horreur et du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyait pas que la conquête d'une province pût être mise en balance avec la vie d'un homme; et le prince qui remportait une victoire injuste, lui paraissait être autant de fois assassin et meurtrier, qu'il périssait d'hommes sur le champ de bataille.

Instruit de l'origine et de l'étendue du pouvoir souverain, et du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'Etat qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre; mais, pour y parvenir, il faut qu'il connaisse les hommes. Un dauphin ne les voit point agir; il ne les entend pas. Sa dignité, qui en impose, arrête toutes les passions. Le prince qui, pendant trente ans, n'a vu que des courtisans, n'a pas encore vu d'hommes: il a donc besoin d'être transporté dans un pays nouveau, où la nature se déploie avec toutes ses faiblesses,

où l'on voie le jeu de tous les ressorts, où les vices n'aient plus de marque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'histoire. Le dauphin la parcourut avec avidité. Il voit, dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours incertaine des particuliers, et la morale encore plus flottante des Etats. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs et de toutes ces résistances, la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent surtout ses regards. Si tout à coup on transportait un jeune prince dans un vaste et immense mausolée, où les cendres de tous les souverains qui ont existé sur la terre, rois, pontifes, empereurs, ou califes, fussent réunies, et qu'il pût voir écrit, sur chacune de ces urnes, le jugement des nations et de la renommée, là le respect et l'amour, ici la haine et le mépris, quelle impression ne ferait pas sur lui ce grand spectacle? Voilà ce qu'est l'histoire pour le prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever le fantôme de la postérité, qui lui crie : « C'est ici que tu seras toi-même placé; c'est ici qu'un jour tu dois être jugé. »

L'histoire des républiques anciennes avait élevé son âme par le spectacle des vertus. Les Etats modernes, malgré le vice et la faiblesse de leur institution, lui avaient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête sur l'histoire de la France. Ses lois et sa constitution, les droits des rois et ceux des peuples, les maux de l'anarchie et les maux du despotisme, la source de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'administration, les orages des guerres civiles, les convulsions du fanatisme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les suites cruelles d'une autorité usurpée : il cherche à tout voir, et à profiter de tout. Il suit avec attention, à travers les différens siècles, l'origine, les progrès et les changemens de ces corps intermédiaires qui sont de l'essence des monarchies, qui conservent le dépôt des lois, et veillent sur les formes dont doit être revêtue l'autorité souveraine. C'était dans cette histoire qu'il avait appris à connaître et à juger sa nation. Il avait vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable et généreuse, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les lois, plus sensible à l'opinion qu'à la vertu, aussi impétueuse dans sa faiblesse que dans sa force, brillante et légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthousiasme, incapable de grands crimes, et peut-être de tout ce qui demande de l'énergie et de la suite ou dans le bien ou dans le mal. Il pensait qu'une telle nation avait plus besoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les

principes qui lui manquaient, devaient être dans la tête du prince; qu'en donnant une âme à cette force impétueuse, on pouvait vaincre les plus grandes résistances; que le ressort de l'honneur, plus fort que les récompenses et que les peines, pouvait suppléer à toutes les vertus, et rendre toutes les passions utiles.

L'histoire lui avait donné la connaissance des hommes; mais elle ne pouvait lui donner celle des provinces et de l'Etat actuel du royaume. Le duc de Bourgogne, son aïeul, avide comme lui de s'instruire, avait demandé des mémoires aux intendans; mais il ne se trouva qu'un seul homme, ou instruit, ou actif, ou digne de servir la patrie et le prince; et l'héritier de la France ne put parvenir à la connaître. Instruit par cet exemple, le dauphin désirait de voyager lui-même dans les provinces. Il sentait que c'était là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? quel spectacle y vient intéresser l'âme? quels malheureux y réveillent la sensibilité? quels objets y éclairent et y agrandissent l'esprit? Du luxe, de l'orgueil et du faste, voilà les leçons des cours. C'est en parcourant les provinces, qu'un fils de roi deviendrait homme et politique. C'est là qu'il pourrait estimer les forces d'une nation: car la nation n'est point dans les palais; elle est dans les sillons des campagnes, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, sous les toits obscurs de la médiocrité. C'est là que sont les armées et les flottes, les mains qui nourrissent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichissent. Près des cours, on ne sent ni la misère ni la dépopulation d'un Etat. A mesure que les campagnes se dépeuplent, la capitale se remplit. L'or, par une pente invincible, y coule sans cesse du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère; et l'indigence, poursuivie par la honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richesse. Mais, dans les provinces, on voit à découvert l'Etat d'un royaume. S'il est malheureux, la misère y traîne ses lambeaux; la pâleur y décèle le besoin. Dans le silence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, ferait naître plus d'idées utiles au prince, que toute la pompe des palais des rois. Le dauphin était vivement frappé de l'utilité de ces voyages; il aimait à se rappeler souvent cette idée; il aimait à en parler: et lorsqu'il commença à s'affaiblir, lorsqu'il espérait encore et que la France espérait avec lui, le premier usage qu'il eût voulu faire de sa santé, ô peuples! eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connaissances qu'il était obligé d'attendre, il allait au-devant de celles qui ne dépendaient que de l'activité de son esprit.

Il avait vu que tout gouvernement utile aux peuples est fondé sur les lois; il veut donc les connaître. Mais le prince n'a pas besoin de les étudier comme le magistrat : celui-ci doit en suivre les détails ; l'autre doit en saisir l'ensemble et l'esprit général. Lorsque le dauphin commença cette grande étude, depuis quelques années paraissait en France ce livre célèbre, où toutes les lois des nations sont envisagées sous tous leurs rapports. Le dauphin l'avait lu avec la réflexion d'un homme d'état. L'obscurité répandue quelquefois sur cet ouvrage utile, et profond lors même qu'il ne paraît pas l'être, lui fit désirer d'entendre et de consulter l'auteur lui-même. Déjà il était assez instruit pour l'admirer souvent, et le combattre quelquefois. Il lui proposa ses doutes; et tel fut le succès de ces conférences, que le dauphin aima toujours et respecta ce grand homme, lors même qu'il ne pensait pas comme lui. Ainsi un roi célèbre du nord consulta Leibnitz sur la législation, et le philosophe eut la gloire d'éclairer le prince (1).

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les lois, aux lois particulières de la France. Il avait jeté les yeux sur ce chaos ; il avait vu presque toutes nos lois politiques et civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier, qui établit à la fois la dépendance des choses et celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des seigneurs, fit des maîtres et oublia les hommes, composa la puissance souveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés et dépendans, dont la chaîne se relâchait à mesure qu'elle devenait plus étendue, espèce d'aristocratie tumultueuse et de despotisme divisé, qui avait la dépendance des monarchies sans l'activité de son principe, et les troubles des républiques sans leur liberté. Du sein de ce gouvernement féodal, le dauphin avait vu sortir nos lois sur les distinctions des biens, sur celles des personnes, sur les priviléges des rangs, sur les droits des domaines, sur les successions des citoyens, et la foule presque innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée sous le fardeau de sa législation ; et il désirait qu'en écartant ce qui est fait pour d'autres siècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juste harmonie entre nos besoins et nos lois.

Dans l'étude des lois criminelles, il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, et empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique et qui en fait la force, avaient également fixé son attention; mais il

(1) C'est dans cette occasion qu'on pouvait appliquer à M. le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même : « Que le prince ne craigne pas ces rivaux qu'on » appelle les hommes de mérite ; il est leur égal, dès qu'il les aime. »

voyait avec douleur que ce ressort s'affaiblissait tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourrait remettre l'or à sa place, jusqu'où pouvait s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples ; et si, dans la cour d'un monarque, en dirigeant utilement la dépendance et l'intérêt, on ne pourrait pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais en remarquant dans son siècle cette pente générale des âmes vers la corruption et l'amour de l'or, il avait vu dans tous les esprits une secousse heureuse, qui les portait à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque siècle a son esprit et son caractère ; le prince est sur la hauteur, et sa fonction est d'observer la pente et le cours du torrent. S'il a du génie et une véritable force, il le devance. Quand la direction est funeste, il se met au-devant pour la rompre ; mais s'il est sans vigueur et sans énergie dans l'âme, et qu'il reste derrière sa nation, alors il n'est point fait pour son siècle, et son siècle n'est point fait pour lui. Il perd et laisse échapper une grande époque ; le but de la nature est manqué, et l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reste encore suspendu pour des siècles. Le dauphin ne voulait point que, s'il était un jour appelé au trône de la France, il pût se reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvait leur faire. Il savait que l'agriculture, le commerce et les finances sont trois grands ressorts dans les Etats modernes, comme la vertu et l'amour de la patrie dans les constitutions anciennes, et il avait résolu de s'instruire à fond sur tous ces objets de l'économie politique. O vous ! qui que vous soyez sur la terre, qui êtes destinés à régner, apprenez, par l'exemple de ce prince, à vous instruire. Le statuaire s'exerce à manier le ciseau ; le peintre étudie l'art des couleurs, et dessine les têtes de Raphaël ; l'architecte va parmi les ruines antiques mesurer les colonnes et lever les proportions des palais. Le plus difficile des arts, l'art de régner, est-il donc le seul qu'il ne faille point apprendre ? Autrefois dans des Etats moins grands, et où les mœurs faisaient presque tout, la vertu peut-être suffisait pour gouverner les hommes ; mais aujourd'hui les Etats sont de vastes machines ; pour en diriger les ressorts, il faut les connaître. Un seul qui se dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper qu'une nation ne soit malheureuse ; un seul édit mal calculé sur les finances, peut porter le désespoir dans vos campagnes, et ôter cent mille bras à la patrie ; une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports et repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues ne sont que des fléaux d'un

moment ; mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle et préparent le malheur des siècles suivans. Le dauphin était frappé de ces vérités, et il regardait comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connaissances économiques ; il les cherchait dans les livres, dans les conversations, dans les conférences réglées par des hommes instruits. Il avait donné une attention particulière au commerce, qui, de tout temps a eu tant d'influence sur les Etats, mais qui aujourd'hui est devenu presque la base de la philosophie de l'Europe. En effet, depuis que l'or est la mesure de tout, depuis que la grandeur des États se calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, et des canaux qui le portent, sont devenus le premier objet de l'administration. C'est dans les comptoirs des marchands qu'on se dispute les mers et les champs de batailles. Le dauphin étudiait le commerce en homme d'état. L'agriculture, qui en est la source et la base, l'industrie qui l'étend en appropriant les productions aux besoins des peuples, la liberté qui en est l'âme, et qui, par la confiance, l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richesses réelles par des richesses fictives, le change qui le facilite en fixant la portion entre les valeurs relatives des signes ; enfin, cette balance utile du commerce, qui est aujourd'hui celle du pouvoir, et qui est le résultat de l'équilibre entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit : tous ces objets avaient été tour à tour le but de ses méditations et de ses recherches ; il avait joint à cette étude celle des finances, qui devraient soutenir le commerce, et qui trop souvent le détruisent. S'il est utile à un prince d'être instruit de cette branche de l'administration, c'est surtout dans ces crises violentes où les ressorts de l'Etat sont presque forcés, quand l'Etat, créancier et débiteur de lui-même, s'effraie de ses engagemens, quand les remèdes sont presque aussi dangereux que les maux. C'est alors que le prince a le plus besoin de lumières pour comparer et pour choisir. Témoin de toutes les secousses qui, depuis quelques années, agitaient l'esprit national sur cet objet, le dauphin suivait d'un œil attentif tous ces mouvemens, et saisissait tous les traits de lumière qui sortaient du choc des opinions et des systèmes. Il avait lu avec autant d'avidité que d'attention les mémoires de ce fameux ministre de Henri IV, qui sera éternellement célèbre, et pour le bien qu'il fit et pour celui qu'il voulut faire ; il l'admirait également, soit qu'en rétablissant l'ordre, il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichissaient de sa misère, soit que, par une intrépide économie, il éteignît les dettes publiques, et pourvût aux besoins de l'Etat sans nuire à ceux du citoyen. Le sage et courageux Sully lui paraissait le modèle des ministres, comme Henri IV le modèle des rois. Avide de s'instruire, il a recours à tous les hommes

d'état ; les uns l'instruisaient par leurs discours et les autres par leurs écrits. Le génie, éclairé par l'expérience, veillait souvent par les ordres de ce prince, pour lui composer des mémoires. C'est de ces mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche les systèmes ; il pèse les avantages ; il pressent les abus. Dans les grands ouvrages, il saisit les principes, et s'applique ensuite à développer lui-même les conséquences ; dans d'autres, il sépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs même, parce qu'il est utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à distinguer la ligne presque invisible que la nature a tracée pour les Etats comme pour les hommes, et sur laquelle se trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ses idées par écrit, il les lie ensemble par la méthode, et se forme une chaîne de principes, qui lui présente en un instant le spectacle et le fruit de plusieurs mois d'étude. Je voudrais pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueraient mieux ce prince que ma faible voix ; mais ces écrits appartiennent à l'Etat : c'est le plus noble héritage qu'il ait laissé. Ils seront pour ses enfans l'image de son âme, et même, après sa mort, quelque chose de lui sera encore utile à la patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ses connaissances, et il en avait d'autres qu'on ne devait point attendre d'un prince qui n'était presque jamais sorti de la cour. On sera étonné d'apprendre qu'il connaissait la marine, comme s'il eût habité long-temps sur des vaisseaux. Des officiers de mer, interdits de l'entendre, se demandaient où il avait appris le pilotage et l'art de la manœuvre. C'est ainsi que ce prince avait embrassé tous les objets de l'administration publique. Au milieu d'une cour, et dans l'âge des passions, il s'était livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en disant que les heures qu'il n'employait point au travail lui paraissaient perdues. Nous savons aujourd'hui qu'il en donnait trop peu au sommeil, et qu'il forçait la nuit à lui rendre le temps que les bienséances et les devoirs lui avaient enlevé pendant le jour. O peuples ! c'était vous qui étiez le but de ses travaux ; c'était votre bonheur dont il s'occupait. De son cabinet solitaire, où si souvent il médita en silence, il parcourait vos campagnes et vos villes. La douce image de la félicité publique venait errer devant ses yeux, et le soutenait la nuit au milieu de ses veilles. Quelle est l'âme dure, quel est le citoyen insensible et glacé qui, en voyant ainsi un jeune prince se dévouer tout entier au travail, pour le bonheur public, ne se sente attendri par la reconnaissance et par l'amour ?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre et devenir meilleur ; le dauphin le remerciait de

l'avoir fait naître dans un temps où il pouvait trouver assez de lumières pour s'instruire. En effet, nous sommes dans le siècle où les rois peuvent apprendre et faire de grandes choses. Ce temps n'est plus où l'Europe était divisée en un certain nombre de gouvernemens gothiques et barbares, fondés sur l'ignorance et sur des coutumes de sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave, les nobles ont cessé d'être tyrans, le despotisme a chassé l'anarchie, les mœurs ont affaibli le despotisme, l'intérêt et les siècles ont amené les lumières; on connaît mieux les rapports de tout; on a balancé toutes les constitutions, on a perfectionné tous les arts; il s'agit enfin de perfectionner la société : c'est le grand but de la nature; ce doit être l'ouvrage des rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, et en dessinent le plan; mais c'est aux rois à le construire. Ils ont l'empire de la force, qu'ils y joignent l'empire du génie : la force alors sera dans chaque Etat ce qu'elle est dans la constitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale; mais pour produire ces grands effets, il faut que les princes aient passé la moitié de leur vie à s'instruire, et qu'ils passent le reste à commander. O toi que nous regrettons, ô prince! tu n'as rien fait pour nous; mais le citoyen sensible n'honorera pas moins ta cendre de ses larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité; tu as connu tes devoirs, tu les as remplis; tu as donné au soin pénible de t'instruire, tes plus belles années; tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes; tu es quitte envers la nature et la patrie : c'est à nous à te pleurer.

Il est des princes dont l'éloge est fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent; mais ils n'ont pas le droit d'attendrir et d'intéresser. Le prince, à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connaissances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'est un exemple de plus pour ceux qui doivent régner; c'est un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être est devenue pénible. Ah! si dans le dernier rang même, elle mérite les éloges et le respect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône? Ne soyons point ingrats, et n'oublions pas du moins qu'elle est utile.

Si l'homme a une grandeur réelle, c'est parce qu'il peut perfectionner son âme. L'univers physique obéit en aveugle aux lois qui le dirigent. Les limites invariables des êtres sont posées, et ils ne connaissent pas même la perfection qui leur manque. L'homme seul, en travaillant sur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature; il peut agrandir ses vertus, s'en créer de nouvelles, et perfectionner ses sentimens comme ses idées; c'est

le devoir de l'homme, c'est surtout le devoir du prince. Né pour commander aux nations, il faudrait que la perfection de son âme suivît les rapports de sa puissance; il doit donc se mesurer sans cesse avec l'étendue de ses devoirs pour se rendre meilleur. Telle fut (et cet éloge donné à un prince n'est point une flatterie), telle fut la constante occupation du dauphin pendant les quinze dernières années de sa vie. Il étudiait l'art des vertus, en même temps qu'il apprenait l'art des rois, ou plutôt ces deux arts sont le même. Le premier devoir du prince est de se commander : le dauphin exerça de bonne heure sur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avait reçu de la nature des passions ardentes, et cette fierté qui, dans un particulier, peut être voisine de la grandeur, mais qui, dans un jeune prince, devient trop aisément de l'orgueil; je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choses, mais de celui qui rétrécit l'âme au lieu de l'étendre, et blesse l'humanité sans servir l'Etat. Heureusement il connut bientôt que plus on est élevé, plus on est obligé de faire pardonner son rang; que les hommes refusent par orgueil ce que l'orgueil exige, et que ce n'est qu'en leur faisant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on est au-dessus d'eux. Son esprit développé lui porta dans la suite les principes de l'égalité des hommes; mais il avait déjà commencé à travailler fortement sur lui-même. Un penchant impétueux le portait à la colère : ce sentiment, qui rendit Alexandre meurtrier de son ami, et Théodose assassin de vingt mille de ses sujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il sut se vaincre; et telle était à la fin la douceur de ses mœurs, qu'il n'avait plus même le mérite de combattre. Je sais que des princes sont parvenus à se vaincre par vanité. La vanité était dans leur âme le contre-poids des passions, et ils aimaient mieux se tourmenter par des sacrifices, que se déshonorer par des faiblesses. Dans le dauphin, ces combats généreux avaient pour principe la vertu même; la vertu, ce sentiment sublime qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions et nos pensées, non sur l'instinct du moment, mais sur un plan variable et toujours suivi; ce sentiment qui retranche à l'homme tout ce qui est vil, et ne lui laisse d'activité que pour ce qui est grand et juste, était profondément gravé dans l'âme de ce prince. La vertu présidait à sa pensée; elle respirait dans ses discours; elle était devenue la base de son caractère, et à force de s'y conformer, il ne la suivait plus par principes, mais par besoin. De là, cette estime, ou plutôt ce respect si tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits sur son cœur; il la respecte dans

l'indigence; il va au-devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu est malheureuse, disait-il, c'est le crime des hommes; c'est à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'avilissait pas au point de la croire inutile au gouvernement des Etats. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyaient qu'il était peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il fallait toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portait de la faiblesse dans les grands intérêts; que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, et que l'intérêt de l'Etat, c'est-à-dire, de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité qu'à des hommes qui sachent, au besoin, avoir le courage de la honte et l'audace du crime. Le dauphin eût aimé à rassembler autour de lui les hommes vertueux; c'eût été un de ses projets. Quel spectacle que celui d'un prince qui, du haut du trône, donne le signal à la vertu, et lui crie : « Sors de l'obscurité, brise tes fers! que l'insulte et le mépris cessent de te poursuivre; viens te ranger auprès du trône; viens l'honorer, il est vil sans toi. Que l'humanité soit vengée; qu'à ta voix elle se rassure; viens, amène avec toi tous ceux qui te connaissent et qui t'aiment; unissons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans se sont ligués pour le malheur et pour le crime; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous! qui méritez ce titre, je vous appelle tous; j'implore votre secours. Citoyens, étrangers même, si vous êtes vertueux, la patrie vous adopte! En servant l'Etat, vous devenez ses enfans; j'aspire à la gloire d'être votre chef; enchaînons le crime, commandons au hasard, diminuons les maux; faisons tous ensemble l'essai de ce que peut sur la terre l'autorité unie à la vertu. » Croit-on qu'avec de tels sentimens, il regardât les honneurs, le rang ou la naissance, comme un droit qui dispense d'être vertueux? Et qu'était la noblesse dans son institution, que l'image et le symbole de la vertu même? Tout a été perdu, dès que ces deux choses ont été séparées. On peut donc juger de quel œil il regardait le vice, même accrédité et puissant; quel mépris il avait pour ceux qui, chargés d'une illustre naissance, *déshonorent* à la fois leurs aïeux et eux-mêmes; avilissent et les honneurs qu'ils ont et ceux auxquels ils prétendent; insultent à la renommée, et joignent l'orgueil à la honte. Le dauphin respectait les titres, mais il jugeait les personnes, et jamais la bienséance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordait qu'au mérite.

On ne peut être vertueux sans être juste, et cette qualité est peut-être de toutes, celle qui est la plus nécessaire au prince.

Dans les grandes sociétés, les passions tendent sans cesse à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens ; c'est un choc continuel de la force contre la force. La justice rétablit l'équilibre entre les forces qui se combattent; c'est la justice qui crie à l'homme puissant : « Tu es esclave de la loi. » C'est elle qui dit au riche : « Le pauvre est ton égal. » Si la justice s'assoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève aussitôt ses cent bras, et les chaînes de l'oppression s'étendent. Je ne fais point un mérite au dauphin d'avoir eu la justice dans le cœur, c'était son devoir, puisqu'il était prince ; mais je remarquerai qu'elle tenait en lui à un respect inviolable pour les lois. Comme il les avait méditées, il avait appris à les aimer; de là son éloignement pour les abus du pouvoir; il pensait que tout membre de l'Etat ne doit être jugé que par la loi de l'Etat, et que la liberté du citoyen ne peut être sacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même sentiment lui faisait détester les accusations secrètes, et cette espèce d'hommes aussi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardait les délations comme le ressort d'un gouvernement faible et corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les âmes en payant l'infamie, et encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il voulait qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi, et que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce prince eût donc désiré d'être juste; mais pour l'être, il veut connaître la vérité. Il s'effraie à la vue d'une espèce de conspiration générale, pour plonger les princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offraient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par faiblesse, des rois qui ignoraient seuls ce qui était su de l'Europe entière, et les cris des peuples gémissans représentés au pied des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche partout la vérité; il l'étudie dans les livres, il l'appelle dans les conversations ; il tâche de la familiariser avec son rang; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme prince : « Offrez-moi, leur dit-il, la vérité sans détour, si vous m'en croyez digne. » Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bonheur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes, et il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connaissait les cours, il savait que de tout temps, il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, se sont fait un système de corrompre, et veulent aller à la fortune par la bassesse. Il avait donc appris à se défier des hommes. Osons le dire, la crainte d'être trompé le rendait soupçonneux; mais ce sentiment qui dans Tibère et Louis XI n'a produit qu'une poli-

tique sombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été qu'un instrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop souvent c'est leur rendre justice que de les estimer peu, mais plaignons encore plus les princes d'avoir acquis le droit funeste de juger ainsi l'humanité. Dans le dauphin, cette défiance était même respectable, parce qu'elle prenait sa source dans sa passion pour le bonheur des peuples : son cœur aimait véritablement l'Etat. Cet amour, cette vertu si rare qui attache un homme à tout un peuple, devrait peut-être, dans les monarchies, être encore plus l'âme des princes que des citoyens. Les princes ne sont-ils pas les premiers enfans de la patrie? n'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur? ne prodigue-t-elle pas pour eux son sang, ses travaux, ses richesses? ne sont-ce pas les peuples qui nourrissent le père de l'Etat, qui travaillent pour le servir, qui meurent pour le défendre? ne doit-il pas y avoir entre eux et lui un commerce touchant de bienfaits, de services et de reconnaissance? L'âme du dauphin sentait vivement ces rapports si doux du prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la nécessité forçait d'augmenter le poids des impositions publiques, il eût voulu retrancher sur ses propres dépenses, pour diminuer le fardeau des citoyens; il calcule avec une économie sévère ce qu'il coûte à l'Etat; il ne veut point permettre que sa pension soit augmentée : « J'aimerais mieux, dit-il, que cette somme pût » être diminuée sur les tailles. » Tristes habitans des campagnes, vous qui, dans les champs de vos pères, travaillez toute l'année, pour payer à l'Etat le fruit de votre industrie et de vos peines, le bruit de la mort de ce prince, sans doute, est déjà parvenu jusqu'à vous; vous l'avez apprise peut-être lorsque vous arrosiez quelque sillon de vos sueurs. Ah! que vos âmes simples et droites s'attendrissent sur lui; dites, en vous reposant un moment sur votre charrue : « Il eût voulu nous rendre heureux. » Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos larmes, dites : « Hélas, s'il eût vécu, sa main eût voulu les essuyer! » Dans vos temples grossiers, au pied de vos autels rustiques, offrez des vœux pour lui, il ne cessait d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce sentiment jusqu'au tombeau, et même en expirant, toujours occupé de vos besoins, il a craint d'être à charge après sa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le sort de la nation, il secourait du moins tous les infortunés qu'il connaissait. Une partie de la somme que l'Etat lui paie chaque mois, il la destine à soulager les infortunes secrètes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère et de la honte, craignent d'exposer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui, n'ayant de patrimoine que l'honneur, sont menacés de perdre par l'indi-

gence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'est ainsi qu'en faisant du bien aux particuliers, il se rend digne d'en faire à la nation ; car le droit d'être bienfaisant, est un droit qu'il faut mériter de la nature ; elle endurcit les âmes viles pour les punir, et condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappellerai-je ce jour et cette chasse déplorable, où un hasard qu'il ne put prévoir, amena sous les coups de ce prince un écuyer malheureux ? Le dauphin innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un prince d'un sentiment qui n'est que juste : c'est par de telles louanges que des esclaves corrompent des rois ; mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné, et par lesquels il semble vouloir le rappeler à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimait, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie ; tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité d'un cœur vraiment humain, qui sait estimer la vie d'un homme, et sent que toute la puissance des rois n'est rien pour réparer de tels malheurs (1).

Cette humanité, la première des vertus, avait été développée en lui dans une de ces circonstances qui donnent à l'âme une forte secousse, et y laissent une impression qui ne s'efface plus ; c'était à Fontenoy, c'était dans ce jour si célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avait vaincu sous les yeux de son maître. Trois nations avaient fui. Les débris de quinze mille hommes étaient répandus sur la plaine. Le tumulte avait cessé. Un calme affreux régnait sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts, des vainqueurs immolés sur des vaincus, des guerriers mutilés, des restes épars, des mourans et des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir ; les gémissemens sourds, les cris aigus, le sang, l'horreur, toutes les blessures, tous les genres de mort ; quel spectacle pour un jeune prince élevé et nourri dans le palais des rois, et qui sort des fêtes de

(1) Pour faire connaître et le prince dont nous parlons, et les hommes qui quelquefois environnent les princes, il est bon de rappeler ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet écuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. M. le Dauphin déclara qu'il voulait servir de père à l'enfant, et commença par le tenir lui-même sur les fonts de baptême avec madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela était contre l'étiquette, et qu'une pareille démarche *n'était point d'usage*. A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'est point d'usage non plus qu'un officier du dauphin périsse par la main de son maître.*

l'hymen! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparaît; la pitié dans son cœur élève un cri touchant et terrible. Son père attendri, et qui pleure les malheurs des rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du dauphin coulent, et la patrie qui l'observe sent avec transport qu'elle aura un ami dans un prince. Cette sensibilité était encore relevée par son courage. On l'avait vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avait vu, quand nos troupes fuyaient, quand la victoire était presque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la maison du roi, pour aller charger cette colonne terrible; et il avait fallu retenir un prince de seize ans, qui ne voyait que la gloire où quarante mille hommes ne voyaient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations; mais des divisions nouvelles naissent du sein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrasement en Europe. On s'agite, les Etats se heurtent, le Nord est ébranlé, le Midi répond à ces grands mouvemens: tout s'arme; et tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, l'Allemagne est le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles se multiplient, les événemens se succèdent, et la renommée attentive est occupée à publier les succès et les revers. Par ces secousses générales, l'âme du dauphin est agitée; il porte tout le poids de l'oisiveté des cours; il voudrait être utile; il voudrait essayer aussi la fortune, et se faire une renommée dans l'Europe. Il sollicite l'honneur de commander. Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai rien fait pour les peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voyait que tel est le sort des rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que, parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable; qu'un prince a besoin de la connaître pour ne pas la craindre; et que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disait-il encore, qu'un homme qui doit régner soit connu; sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avaient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne aurait vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France ce qu'a été pour l'Angleterre ce prince noir si célèbre, mort comme lui à la fleur de son âge, et pleuré aussi dans son pays. Il eût, comme ces deux princes, joint la sagesse à la valeur; comme eux, il eût allié les grâces à la dignité du commandement; et adoré des troupes, elles eussent fait de grandes choses, autant pour lui, peut-être, que pour la patrie.

Tel est le sentiment qu'il leur avait inspiré dans le camp de Compiègne, où on le vit honorer la dignité du soldat par toutes les caresses d'un général, et enchanter l'officier par ces grâces nobles dont le cœur d'un Français sent si bien le prix. O transport! ô tendresse! On admirait en lui la douce égalité, la familiarité touchante, et ce charme secret qui va si bien chercher les cœurs. Tous étaient à lui. Officiers et soldats, citoyens, étrangers, et la cour, et le peuple, tout était rempli de la plus douce ivresse. On crut revoir des traits de Henri IV; on crut quelquefois l'entendre. Le nom du dauphin était dans toutes les bouches; chacun le bénissait; et ces plaines de Compiègne, ces plaines qu'il voyait alors pour la dernière fois, ne retentissaient que d'acclamations de joie et de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connaître. Sans faste, sans ostentation, aussi loin de l'orgueil qui veut s'élever que de l'orgueil qui s'humilie, simple dans ses discours comme dans ses mœurs, inconnu à ses propres yeux, il ne se doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'estime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? je n'ai rien fait. Cette âme noble et pure comptait pour rien ses vertus et quinze ans de travaux pour se rendre utile. Ce sentiment se répandait sur toute sa personne: il oubliait qu'il était prince. Le faste, qu'on prend si aisément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui: il le méprisait. Il fuyait le luxe, moins encore parce qu'il corrompt et rétrécit l'âme, que par un goût naturel de simplicité. Econome, parce qu'il ne perdait jamais de vue la source des richesses des princes, il craignait toujours que ce qui était destiné à ses propres besoins ne fût le pain du laboureur et l'aliment du pauvre. Il craignait presque de trouver ce fruit des impositions publiques humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que j'ai dit de l'âme du dauphin, il est aisé de voir que la sensibilité faisait la base de son caractère. On a demandé si, dans un prince, cette qualité n'était pas plus dangereuse qu'utile, et si la raison seule et l'amour général de l'ordre ne suffisaient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'âme indifférente et froide peut faire de pareilles questions; je les plains de raisonner si tristement des devoirs, et de méconnaître ce pouvoir invincible du sentiment sur le cœur de l'homme. C'est la raison qui nous éclaire, mais c'est le sentiment qui nous fait agir. C'est lui seul qui échauffe l'âme, et lui donne cette activité qui triomphe de tout et exécute tout. C'est lui qui combat les passions viles par une passion généreuse et forte. C'est lui qui anime le tableau de l'ordre et du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que

des proportions et des rapports. C'est lui qui fait l'enthousiasme des grandes choses. C'est lui qui saisit l'âme du prince ; qui la transporte au milieu de vingt millions d'autres âmes; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là ; qui humecte ses yeux de toutes les larmes qui se répandent; qui le fait frissonner à tous les gémissemens ; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux ; qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur trois cents lieues de pays; qui le forcent à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue et le tourmente : qui le récompense ensuite par les transports qu'excite la vue d'un peuple heureux, et multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison! ô froide et calculante sagesse! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes.

Ce sentiment, le principe et l'âme des vertus, n'unit pas seulement le prince aux peuples ; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, et plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils et de père. Toutes les vertus sont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira pas ceux d'un roi ; et Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le dauphin n'intéresse pas moins sous ces nouveaux rapports : comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiser. J'aime à revenir sur ces jours de sa jeunesse, où son cœur s'ouvrit pour la première fois au doux sentiment de l'amour, et où il forma au pied des autels les premiers nœuds. Son âme ardente et sensible, et à qui la voix de la nature commençait à parler, se livra à tous les transports d'une première passion ; et les charmes de la vertu se mêlant à ceux de l'amour, sa passion même devint pour lui un ressort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ses sentimens et d'étendue à ses idées. Il vivait dans l'union la plus tendre : il était heureux. Vains songes de la vie! A peine avait-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimait lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à sentir, il éprouva les tourmens de la douleur et ceux du désespoir. O vous qui deviez le consoler, qui étiez destinée à le rendre heureux le reste de sa vie, princesse à qui il fut si cher, et qui le pleurez aujourd'hui avec la France, ah! pardonnez si je retrace ici ses premiers sentimens. Rien de ce qui intéresse sa gloire ne vous est étranger : vous eûtes celle d'effacer en lui des impressions terribles et profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvait connaître encore l'amour; et son âme flétrie sentit avec étonnement qu'elle allait renaître au bonheur. Seize ans se sont écoulés dans l'enchantement de la société la plus douce ; et la cour a vu, dans la maison d'un prince, toute la simplicité des mœurs

antiques. Sainte et paisible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux siècles et aux villes où vous ne seriez plus regardée comme le premier bonheur et le plus touchant des spectacles! Les douceurs de la vie domestique ont, pour les âmes saines, un charme que les âmes corrompues ne peuvent connaître : c'est le premier vœu de la nature; elle récompense tous ceux qui remplissent ses devoirs. Peut-être même ces devoirs simples et touchans sont-ils plus nécessaires aux princes, qui n'étant presque entourés que de courtisans et de flatteurs, privés des doux plaisirs de la confiance et de l'égalité, assez malheureux pour n'avoir presque rien qu'ils puissent aimer s'ils veulent goûter quelques uns de ces plaisirs de l'âme, charme nécessaire de la vie, sont obligés de se jeter dans les bras de la nature. Le dauphin y cherchait l'heureux délassement de ses travaux. Tout le temps qu'il n'employait pas à des études pénibles, il le passait entre une épouse et des sœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchaient ensemble. Pourquoi ces vertus d'un prince ne sont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple ?

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale et de son amour si tendre pour celui qu'il adorait comme père, et respectait comme roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupait que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faisait des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan ni orateur ; je ne suis qu'interprète de la vérité, et simple historien des pensées de ce prince. Je le vois au milieu de ses enfans, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs âmes encore jeunes, et de développer leurs idées naissantes. Il regardait comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah ! pensait-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'Etat ? Il faut d'abord que j'en fasse des hommes, pour en faire ensuite des princes. Chaque vertu que je leur inspirerai, sera un bienfait à la patrie. Chaque négligence serait un crime contre la nation. Je réponds à la postérité et de tout le mal qu'ils peuvent faire, et de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupait donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachait surtout à leur inspirer cette tendre humanité, qui est trop rarement la vertu des cours. Conduisez mes enfans, disait-il, dans la chaumière du paysan ; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir ; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre ; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur sert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes, ne

peut être bon. Voilà les leçons qu'il voulait qu'on leur donnât. Le jour où on leur suppléa les cérémonies du baptême, il se fit apporter devant eux le registre où la religion inscrit les noms des enfans baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédait sur la liste celui des jeunes princes. Il le leur montra. Apprenez de là, leur dit-il, que tous les hommes sont égaux par le droit de la nature, et aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ses enfans lui fussent également chers, ses premiers soins étaient pour l'enfant de la patrie, pour celui que sa naissance appelait à la fonction pénible et dangereuse de gouverner un jour. Dès que l'âme de ce jeune prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, son dessein était de lui donner alors une seconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de son fils. Ah ! dans ces conférences secrètes, que n'eût-il pas dit à ce jeune prince ! De quel ton il lui aurait parlé de ses devoirs ! Comme il se serait attendri en lui prononçant les noms de la patrie et du peuple ! Comme, à ces noms si doux, il l'eût quelquefois arrosé de ses larmes ! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, suppléez à tout ce qu'un père aurait voulu faire ! C'est à vous qu'il a légué ses sentimens et son âme, pour les transmettre à ce fils. Parlez-lui souvent des exemples de son père. Parlez-lui de ses devoirs ; qu'il en connaisse l'étendue. Montrez-lui la destinée de tout un peuple, qui doit dépendre un jour de ses vertus ou de ses vices ; tous les maux qu'il doit prévenir ; tout le bien qu'il doit faire ; l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs ; le respect qu'il doit inspirer pour les lois. Qu'il sache que sa jeunesse n'est point destinée au plaisir ni au repos ; que sa vie toute entière doit être pénible et laborieuse. Portez dans son âme une terreur utile. Épouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui seront nécessaires ; sagesse, activité, circonspection, volonté ferme, génie de l'avenir, science du moment, sûreté du coup d'œil ; cette humanité qui met le prince à la place du sujet ; cette économie qui calcule le sang et les larmes ; cet empire de soi-même qui fait que l'on résiste à tout ce qui est au dehors ; ce noble orgueil de la conscience qui s'indigne des fausse louanges des esclaves ; enfin ce despotisme heureux de la vertu qui veut commander seule et sans partage sous l'empire des lois, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans subalternes. Mais en l'effrayant de ses devoirs, ah ! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent son occupation la plus douce ; que sa pensée ne puisse se reposer sur eux, sans que son âme n'éprouve une émotion secrète ; qu'au milieu de ses travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement,

et faire couler quelques larmes de ses yeux. Telles auraient été les intéressantes leçons que le dauphin, s'il eût vécu, aurait données à son fils.

Celui qui aimait ainsi ses enfans, sa patrie, son épouse, son père, devait avoir besoin d'amis. Il en avait; ce n'était point les amis d'un prince, c'était ceux d'un particulier sensible : il n'oubliait pas cependant qu'il était à la cour. Comme un homme qui marche sur un terrain dangereux, et qui, en marchant, cherche à assurer ses pas, il observait long-temps avant que d'aimer; mais son amitié, quand il la donnait, était suivie de la plus douce confiance : elle était toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupait de ses amis pendant la guerre! Leur absence faisait éprouver des besoins réels à son cœur; alors il avait recours à cet art, qui, sans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié; art qui rapproche les âmes, et communique les sentimens à la plus grande distance. Ses lettres étaient comme sa conversation. Une gaieté douce et familière s'y mêlait à la tendresse naturelle de son cœur. Il avait ce tour aimable de plaisanterie qui suppose toujours la finesse des idées, tour si agréable, quand c'est la nature qui le donne, si ridicule quand c'est la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé sur lui, peut-être aurait-il eu besoin de son rang pour se faire pardonner ses bons mots; mais il se livrait à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, et toute la discrétion d'un prince.

On ne connaîtrait pas le dauphin, si je ne parlais d'un sentiment qui réglait en lui tous les autres, et qui était profondément gravé dans son cœur; c'est la religion. Je n'entrerai dans aucun détail sur cet important sujet; il appartient aux ministres des autels; déjà ils ont fait retentir les temples de leurs éloges sacrés. Pour moi, je ne suis que l'orateur de la patrie, et je n'envisage ici le dauphin que comme prince. C'est sous ce rapport que je regarderai l'esprit de religion, et que je verrai surtout en lui un frein puissant qui soumet à des lois ceux qui, par la force, sont au-dessus des lois. L'esprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas; il affermit sa morale; il contrebalance ses passions; il met un prix à ses vertus; il place les remords à la suite du crime, et la crainte à côté de la toute-puissance; il montre un juge entre les rois et le peuple; il leur fait voir, au-dessus de leur tête, un dépôt terrible où va se rendre chaque larme qui coule, et qu'ils pouvaient empêcher, chaque goutte de sang qu'ils ont versée injustement, chaque soupir du faible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été insensibles. Il les traîne d'avance à ce tribunal, où l'infortune publique élevera sa voix pour les accuser, où vingt millions d'hommes réunis

crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous a créés, rends-nous justice, nous avons été malheureux ! il offre surtout un grand et magnifique modèle. La contemplation du premier être élève et agrandit l'âme ; elle la soutient dans les combats, dont Dieu est le témoin ; elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah ! si la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que sera donc le prince qui marche en présence de Dieu ? Celui qui médite l'éternelle justice, doit être juste ; celui qui pense à la bonté infinie, deviendra bon ; sans cesse il tendra à se perfectionner lui-même, et à s'approcher de l'être qu'il contemple. Sainte et sublime idée de Dieu ! remplis donc l'âme des rois, ou de ceux qui doivent le devenir ; et pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes. Le dauphin était profondément rempli de ces idées, et il les regardait comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un esprit comme le sien, accoutumé à des lectures fortes qui avaient élevé son âme en l'éclairant, ne pouvait confondre avec la religion cette superstition qui la déshonore. Aussi sage qu'instruit, aussi éloigné de la licence, qui ôte des chaînes utiles et sacrées, que de la superstition qui veut en donner de nouvelles, il honorait Dieu avec la grandeur que cet être suprême exige de l'homme. Il protégeait les ministres des autels comme citoyens ; il les respectait, lorsqu'ils s'honoraient par leurs mœurs. Il avait appris par l'histoire, que, dans certains siècles, il avait fallu les craindre. Le choc éternel du sacerdoce et de l'empire lui avait fait chercher, sans préjugé comme sans faiblesse, les limites des deux pouvoirs, limites trop souvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatisme. Les maux que ce fanatisme avait causés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avaient inspiré une juste horreur. Il lisait avec plaisir ces livres où la douce humanité lui peignait tous les hommes, et même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Aurait-il donc été lui-même ou persécuteur ou cruel ? aurait-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent tourmenter pour instruire ? Ah ! dit-il plus d'une fois, ne persécutons point ; ce n'est pas ainsi qu'on éclaire les hommes ; empêchons qu'ils ne fassent du mal, mais sans leur en faire. Peuples, soldats, citoyens, voilà le prince que vous regrettez ; voilà celui qui était destiné à vous gouverner un jour ; mais tant de connaissances et de vertus devaient être inutiles à la patrie. Il devait mourir jeune, et avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à son pays. Depuis plusieurs années il portait dans son sein le germe d'une maladie funeste ; longtemps nous l'avons vu se flétrir et se consumer sous nos yeux. Chaque jour lui ôtait une partie de lui-même ; mais il n'inter-

rompit jamais ses travaux, et il semblait survivre à ses forces par le désir de nous être utile. L'espérance nous restait encore; elle disparut à la fin : c'est alors que nous avons vu un spectacle aussi noble que touchant; c'est alors que nous avons connu ce prince, qui, jusqu'à ce moment, l'avait été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paraître grand lorsque les autres cessent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il était; et le triste flambeau de la mort, seul a répandu la lumière sur sa vie. Pour le louer ici, l'éloquence n'a rien à exagérer; il suffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir; il n'en est pas ému : son cœur est tranquille, et son visage ne s'altère pas; sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de visages désolés, lui seul paraît indifférent et calme; sa grandeur est sans effort, et sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas; il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, et calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent; il observe tout; il sourit au milieu de ses douleurs; une douce plaisanterie se mêle à ces momens affreux; on dirait qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente; et la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi! dans le moment où tout échappe, où le trône disparaît et s'enfonce, et ne laisse voir à sa place qu'un tombeau qui s'ouvre; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainsi dire, et se reculent; quand les ressorts de la machine crient et se rompent; lorsque le temps n'est plus que le calcul lent et affreux de la destruction; quand l'âme solitaire, arrachée à la nature et à ses propres sens, est sur le point d'entrer dans un avenir impénétrable; quoi! dans ce moment être tranquille! qui peut ainsi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme? Ah! c'est la paix de l'homme de bien; c'est la douce conscience de la vertu; c'est le sentiment secret de l'immortalité : l'immortalité! le plus saint des désirs, la plus précieuse des espérances, qui, pendant la vie, donne des transports à l'âme généreuse, et rassure à la mort l'âme juste. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier être? N'a-t-il pas rempli le poste qui lui était assigné dans la nature? il a été fidèle aux lois qu'il a reçues; il n'a point défiguré son âme aux yeux de celui qui l'a faite; peut-être a-t-il ajouté quelque chose à l'ordre moral de l'univers. L'heure sonne; le temps a cessé pour lui; il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père. Qu'est-ce qu'un trône dans ce moment! un grain de sable un peu plus élevé sur

la terre; alors ces vains objets disparaissent. Mais il en est de plus touchans, et qui ont le droit d'intéresser jusque dans les bras de la mort. Ce sont ceux qui, pendant une vie courte et agitée, ont été les appuis de notre faiblesse; ce sont les âmes sur qui la nôtre se reposait avec attendrissement, et qui, partageant avec nous nos plaisirs et nos peines, nous faisaient éprouver les charmes si doux de la sensibilité; c'est en les quittant que l'âme se déchire : c'est alors que l'on meurt; car, qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime? L'âme du dauphin, malgré sa fermeté, a donc senti la mort; car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli, en mourant, les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés; ses mains affaiblies pressent celles du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, et dépose dans son cœur paternel des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mère; il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries; sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux : il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avait aimé; il la serre contre son cœur, et lui dit : « Vous n'êtes jamais sorti de » ce cœur-là. » Il fait rassembler, autour de son lit, tous ceux qui, par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avaient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir; il les remercie avec l'affection la plus tendre; il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-il, je » savais bien que vous m'aviez toujours aimé. » Mais vous, ô ses amis! vous qui aviez été les confidens de toutes ses pensées, et qui, cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, son œil vous cherche, il veut encore une fois se reposer sur vous; il vous reconnaît, mais son âme attendrie ne peut supporter ce spectacle, et il se détourne en soupirant. Déjà il se sentait affaibli; il veut dire adieu à ses enfans; il veut les embrasser encore une fois, leur donner la dernière bénédiction et les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne pouvoir soutenir une scène aussi touchante; il appelle celui qui est chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvemens de sa tendresse pour ses enfans; et sa voix entrecoupée, affaiblie par la douleur et par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les questions qu'il fait encore sont sur les personnes qu'il aime et qu'il ne voit plus. On avait arraché d'auprès de lui l'épouse à qui il était si cher; son repos, son état l'occupent encore en ce moment. Ah! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer? Il ne faut pas que la patrie ignore que son souvenir fut aussi mêlé aux

derniers momens de ce prince. Presque en mourant, il fit des vœux pour elle ; et ses bras, à demi-glacés, se soulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainsi est mort ce prince trop peu connu ; ce prince qui a été vertueux à la cour ; qui eût été populaire sur le trône ; qui aimait singulièrement l'État et l'humanité ; qui a eu toutes les vertus d'un homme, et qui aurait eu celles d'un roi ; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avait pas cet empressement qui court à la renommée ; dont l'exemple apprend à tous les princes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre estime, peut-être notre admiration ; la postérité le louera sans doute, et la justice tardive honorera du moins son tombeau.

La mort d'un homme vertueux est un malheur pour l'humanité entière ; non qu'il puisse toujours être fort utile aux hommes, quelquefois il vit et meurt obscur ; mais il n'est pas moins vrai qu'il orne la terre, et donne plus de dignité à la nature humaine. Ce sont ces âmes qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre ; mais si l'homme vertueux qui meurt était un prince, s'il est mort à la fleur de son âge, s'il devait faire un jour le bonheur d'une nation, quel doit être alors la douleur publique ? La mort du dauphin a intéressé la France et les ennemis même de la France. La cour, qui l'a vue de près, en a été consternée. Les vastes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes : on arrache la famille royale à un séjour désolé ; on fuit ; ces palais immenses deviennent déserts, et la mort seule y habite ; mais tous les cœurs restent attachés à cet appartement funèbre ; ils errent autour de ce lit de mort, et fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'est plus. Quel retour ! presque jusqu'au dernier moment on avait espéré. On revoit ces chemins par où il avait passé, où la douce espérance le soutenait encore. La nouvelle arrive à Paris ; en un instant elle est répandue dans les maisons, dans les places publiques. *Il est mort ;* à ce mot, qui de nous n'a été attendri ? Notre froide indifférence s'est émue ; nos vains plaisirs ont été suspendus ; tous les vrais citoyens ont pleuré : le riche s'est étonné de se trouver si sensible ; le pauvre a senti qu'il pouvait être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans sa douleur comme dans sa joie, a formé des regrets sincères ; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité personnelle pour lui. Les soldats, en pleurant, ont renversé leurs drapeaux : on a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la patrie, qui y est plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, et plus on a regretté ce prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil : le deuil s'est étendu sur la France ; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation.

Quel moment que celui où un roi qui vient de perdre son fils déjà formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les princes, ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ces bras, le presse contre ces joues mouillées de larmes, et s'écrie plusieurs fois en pleurant : « Vous êtes donc » mon successeur. » A ce spectacle, personne ne put retenir ses larmes; et toute la cour, en silence, crut perdre le dauphin une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps! ainsi, après la mort du célèbre duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, penché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, et regarder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la patrie sont fixés, vous qui occupez la place du prince que nous regrettons, en succédant à son rang, prince, succédez aussi à ses vertus. Qu'un si grand exemple ne soit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguste père qui vous dit encore : Mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naissance n'est qu'un hasard dangereux, votre enfance n'est qu'un état de faiblesse. A votre âge, qu'êtes-vous pour la patrie? acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs; vos vertus seules vous donneront l'estime des hommes. On vous rend des respects, mais ils ne sont point encore à vous; ne vous y trompez pas; on honore en vous le rang qui vous est destiné; on honore le sang de votre aieul : méritez qu'un jour ces respects d'un peuple s'adressent à vous-même. O prince! plus avancé en âge, vous entendrez souvent prononcer le nom de votre père; on vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a chargé d'une dette immense, et qu'une vie entière, consacrée à l'Etat, peut à peine acquitter. Croissez pour la patrie; croissez pour la rendre heureuse. Ah! si jamais des flatteurs cherchaient à vous corrompre, si l'oubli des devoirs que votre rang vous impose pouvait un jour vous égarer, alors puissiez-vous voir la tombe de votre père! Jurez sur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la patrie, de travailler à son bonheur; ou si jamais ce triste et utile spectacle ne devait frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ses travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de sa justice et de sa bonté, tout vous reprocherait un jour de ne pas lui ressembler. On vous remettra, dans quelques années, ces manuscrits précieux, où ses sentimens sont tracés : vous y trouverez partout l'amour du bien public, et le désir du bonheur des hommes. Si la vertu n'était pas dans votre cœur, pourriez-vous en soutenir la vue dans ses écrits? Ah! prince! l'heureuse néces-

sité d'être vertueux vous environne de toutes parts. Les éloges même que dicte partout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des orateurs; j'ai osé, comme citoyen, élever ma faible voix. Si elle parvient jusqu'à vous; si l'amour de l'Etat, qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; si les vertus du prince que j'ai loué font survivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô prince, puissiez-vous quelquefois le lire; puissiez-vous, en le lisant, vous attendrir et sur la France et sur votre auguste père, et ne pas désapprouver le zèle d'un citoyen obscur, mais vrai et libre, qui ne connaît de langage que la vérité, et de passion que celle de l'amour de son pays et de ses concitoyens.

Tibi providendum est ne à bonis desideretur.

TACITE.

PETIT COMMENTAIRE
DE VOLTAIRE
SUR L'ÉLOGE DU DAUPHIN.

Je viens de lire dans l'éloquent discours de M. Thomas ces paroles remarquables :

« Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la douce humanité
» lui peignait tous les hommes, et même ceux qui s'égarent,
» comme un peuple de frères. Aurait-il donc été lui-même ou
» persécuteur, ou cruel? Aurait-il adopté la férocité de ceux qui
» comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent tourmenter
» pour instruire? *Ah!* dit-il plus d'une fois, *ne persécutons*
» *point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'était point par les livres; car, excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais Henri IV était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique; enfin par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne lut rien, ne fut rien et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta; il fit du mal. Quoi! les Sacy, les Arnauld, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux Jésuites de la cour : et enfin son royaume entier en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la

bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait persécuté les gens assez mal avisés pour pouvoir ramener les choses à la première institution de l'église; le cardinal aurait perdu sept évêchés, et de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine de galères, de penser autrement qu'Aristote; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes pour les admettre ensuite; que de plus d'une question digne de Rabelais, on ait fait une question d'état, cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions? On ne peut répondre autre chose, sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : *Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage*. Il était très-attaché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asile et dans le tien; tu laissas en paix Spinosa dont tu n'étais point jaloux; mais tu voulais accabler ce respectable Bayle qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente-trois rois a dit : *Ne persécutons point ;* et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait : *Persécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'âme qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition également lâche et barbare abrutit l'espèce humaine; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme

jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite, chez qui Rabelais a été imprimé avec privilége, mais qui a laissé mourir le grand Arnauld de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on que Locke était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les âmes, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas, si on ne corrompait point leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier, devenu maître d'école, dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de La Fontaine; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'Opéra-Comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre, qu'on a proscrit, reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société, qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative,

qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace, que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute ; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux ? c'est le plus fort. Des conciles combattent des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes ; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : *Ne persécutons personne.*

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

THOMAS.

TOME PREMIER.

IIe. PARTIE.

CONTENANT

ÉLOGES DU MARÉCHAL DE SAXE, DE DUGUAY-TROUIN, DE SULLY, DE D'AGUESSEAU, DE DESCARTES. — ESSAI SUR LES FEMMES. — A LA MÉMOIRE DE Mme. GEOFFRIN.

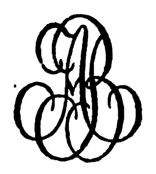
ŒUVRES

DE

THOMAS.

TOME PREMIER.

IIe. PARTIE.



A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

ÉLOGE
DE MAURICE, COMTE DE SAXE.

La France défendue et vengée par Maurice, comte de Saxe, a élevé à sa cendre un mausolée qui atteste à la fois notre reconnaissance et nos regrets. Un nouveau Phidias a représenté ce héros debout, entouré de trophées et des marques de ses victoires; la mort, enveloppée de ses voiles funèbres, l'avertit que le temps a fini pour lui, et soulève d'une main le marbre de la tombe, qui s'ouvre pour le recevoir. Le héros descend d'un pas ferme et avec cet œil serein qu'il avait dans les combats. La France consternée se jette au-devant de lui; un génie en larmes éteint son flambeau; on voit la Force appuyée sur sa massue, la tête penchée avec une douleur profonde et calme. Tout ce spectacle, destiné à retracer la mort d'un grand homme, porte dans l'âme une tristesse auguste, et je ne sais quelle terreur attendrissante. Mais ce mausolée, chef-d'œuvre d'un artiste célèbre, périra lui-même, comme le héros qu'il représente. Le temps qui démolit tout, frappera un jour ces marbres qui tomberont en ruine; et, après quelques siècles, le voyageur ne trouvant plus même de débris, déplorera la destruction de ce monument et la faiblesse de l'homme, qui a tant de peine à immortaliser ce qu'il admire.

Quelle main saura élever un monument plus durable? Ce sera le poëte ou l'orateur sensible, dont l'âme est digne de s'enflammer sur les vertus, ou le philosophe sage qui, les observant de près, sait les dessiner et les peindre. Ainsi, les mausolées et les tombeaux des Aristide et des Caton ne sont plus, et leurs actions se perpétuent dans les écrits du philosophe de Chéronée. Ainsi le lieu où repose l'urne d'Agricola est ignoré, et ses vertus vivent encore dans Tacite. Heureux qui peut aussi mêler son nom à celui des grands hommes, et parler à la postérité de ce qui a été grand ou utile!

Un corps de citoyens qui joint les vertus aux lumières invite aujourd'hui les orateurs de la patrie à célébrer le héros qui l'a vengée; et moi, je viens aussi prononcer d'une voix faible quelques mots aux pieds de sa statue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter sur mes rivaux, j'aurai du moins celle d'avoir rempli les devoirs de la reconnaissance; et si je ne réussis point comme orateur, je m'applaudirai comme citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il était en moi, le défenseur de mon pays.

Je laisse aux généalogistes et aux esclaves le soin de louer les hommes sur la distinction de leur naissance. Il est plus beau

sans doute, et plus difficile surtout, de créer sa noblesse que d'en hériter. Le seul mérite qui ait manqué à Maurice fut donc celui de percer la foule pour s'élever; car je ne puis dissimuler qu'il était né du sang des rois (1).

Socrate crut avoir un génie qui veillait auprès de lui. Ne pourrait-on pas dire que tous les grands hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracée la nature, et les y entraîne comme par un ascendant invincible? Maurice, dès le berceau, sembla s'élancer vers les combats.

A peine sa main put-elle soutenir le poids d'une épée, qu'il renonça à tout autre amusement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaisser la hauteur de son âme à l'étude de ces sciences plus curieuses qu'utiles, qui occupent l'oisiveté de l'enfance : et semblable à ces anciens Romains, il parut d'abord mépriser tous les arts, excepté l'art de vaincre.

La nature, pour le distinguer en tout, lui avait donné une force de corps, telle que les siècles héroïques l'admiraient dans leur Hercule et leur Thésée; avantage trop rare parmi nous, soit que l'espèce humaine, altérée dans sa source, ait dégénéré; soit que notre luxe, nos mœurs, nos alimens empoisonnés nous énervent et nous amollissent; soit que cet affaiblissement ait pour principe la négligence et l'oubli des exercices du corps qui étaient si en honneur chez les anciens.

Avec ces qualités, Maurice ne tarda point à jeter les fondemens de sa réputation. Dès l'âge de douze ans, il signala sa valeur. L'Europe, dans une guerre sanglante, disputait à la France les dépouilles de la maison d'Autriche, et la gloire de donner un maître à l'Espagne. Eugène et Marlborough, fiers de l'honneur d'abaisser un roi qui avait été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt séparés, souvent vainqueurs et toujours redoutables, secondaient par la force de leur génie la jalousie des nations, prenaient des villes, gagnaient des batailles, arrachaient de tous côtés les barrières de la France, et donnaient à leur parti la même supériorité que les Condé et les Turenne avaient autrefois donnée à Louis.

Ce fut sous ces deux hommes célèbres que Maurice fit l'apprentissage de la guerre (2). Ainsi les deux ennemis les plus terribles de la France donnèrent les premières leçons de la victoire à celui qui devait un jour en être l'appui, et les mains qui ébranlaient le trône de Louis XIV, guidèrent les premières au combat le héros qui devait affermir un jour le trône de Louis XV.

Le sentiment intérieur de ses forces semblait apprendre à Maurice que les grands hommes seuls étaient capables de le former. Le créateur de sa nation, le législateur du nord, Pierre-le-

Grand, remplissait alors l'Europe et l'Asie du bruit de son nom. Instruit par ses défaites dans l'art de vaincre, la profondeur et l'application de son génie l'avaient mis en état de donner des leçons à ses vainqueurs. Maurice, attiré par la réputation de cet homme rare, vole au siége de Riga (*a*), pour apprendre à imiter le disciple et le vainqueur de Charles XII.

Bientôt il est en état de combattre lui-même les héros. Le monarque de la Suède, célèbre par ses victoires, et plus encore par la singularité de ses vertus, bravant les dangers comme les plaisirs, prodigue de son sang comme de ses trésors, fier d'avoir conquis et donné des Etats, terrible dans la prospérité, inflexible dans le malheur, toujours magnanime et au-dessus de sa fortune, vaincu et maître d'un royaume épuisé, mais redoutable encore à quatre rois puissans, Charles XII, dont le nom seul valait une armée, était sorti de sa retraite de Bender, et tout le nord alarmé se réunissait pour accabler ce lion à demi-terrassé, avant qu'il eût pu reprendre ses forces. Le jeune comte de Saxe sollicite l'honneur de l'aller combattre (3). Déjà il se sent digne d'un si grand ennemi. On eût dit qu'à son approche, il eût reçu un nouveau degré d'activité. L'image de ce héros, le souvenir de ses trophées le poursuivait partout, le réveillait dans le repos, l'animait dans les combats. C'était à une âme telle que la sienne à connaître et à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que sur la brèche ou dans un champ de bataille; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver : il y vole. Il ne vit point autour de lui la pompe et la majesté du trône; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'âme, des Etats conquis, et neuf années de victoires. Ce grand spectacle lui inspira pour le héros suédois une vénération qui le suivit jusque dans le tombeau.

Passionné pour la gloire, avide de s'instruire, partout où il peut vaincre, c'est là sa patrie. Il devient encore une fois le disciple d'Eugène. Ce grand homme affermissait les barrières de l'empire, contre ce peuple obscur dans sa source, mais redoutable dans ses progrès, ennemi des chrétiens par religion comme par politique, qui, sorti des marais de la Scythie, a inondé l'Asie et l'Afrique, subjugué la Grèce, fait trembler l'Italie et l'Allemagne, mis le siége devant la capitale de l'Autriche, et dont les débordemens peut-être auraient dès long-temps englouti l'Europe, si la discipline et l'art de la guerre ne devaient avoir nécessairement l'avantage sur la férocité courageuse. Maurice étudia contre ces nouveaux ennemis l'art de prendre les villes et de gagner des batailles (4).

Il est des guerriers qui ne sont que braves, qui ne savent qu'af-

(*a*) En 1710.

fronter la mort, aussi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes, semblables à ces animaux belliqueux, fiers et intrépides au milieu des combats, mais qui ont besoin d'être conduits, et dont l'ardeur doit être sans cesse retenue ou guidée par le frein. Comme Maurice sentait en lui-même cette supériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps qu'il combattait en soldat, il observait en philosophe. Un champ de bataille était pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, tandis que la foule des guerriers ne pensait qu'à donner ou à éviter la mort, son âme tranquille, embrassant tous les grands objets qui étaient sous ses yeux, étudiait l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps; d'établir un concert et une harmonie de mouvement entre cent mille bras; de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble; de calculer l'activité des forces et le temps de l'exécution; d'ôter à la fortune son ascendant, et de l'enchaîner par la prudence; de s'emparer des postes et de les défendre; de profiter de son terrain, et d'ôter à l'ennemi l'usage du sien; de ne se laisser ni étonner par le danger, ni enivrer par le succès; de voir en même temps et le mal et le remède; de savoir avancer, reculer, changer son plan, prendre son parti sur un coup d'œil; de saisir avec tranquillité ces instans rapides qui décident des victoires; de mettre à profit toutes les fautes, et de n'en faire soi-même aucune, ou, ce qui est plus grand, de les réparer; d'en imposer à l'ennemi jusque dans sa retraite; et, ce qui est le comble de l'art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de sa victoire, ou de rendre inutile celle de son vainqueur. Telles étaient les leçons que le prince Eugène donnait au comte de Saxe. L'un méritait la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; et ces deux hommes étaient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une paix profonde succéda aux troubles de la guerre (5). Alors, d'un bout de l'Europe à l'autre, les nations furent tranquilles, et les calamités du genre humain furent au moins suspendues dans ce beau climat toujours désolé. Maurice qui ne pouvait plus exercer sa valeur dans les combats, ne perdit point de vue ce grand art, pour lequel la nature l'avait formé. Il savait que, outre la discipline des camps, et cette école guerrière où l'on apprend à combattre et à vaincre par son expérience, il est une autre manière de s'instruire dans la retraite, par l'étude et par les réflexions. En effet, depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la poudre, et surtout depuis que la philosophie, née pour consoler les hommes et pour les rendre heureux, a été forcée de leur prêter ses lumières pour leur apprendre à se détruire, l'art de la guerre forme une science aussi vaste que

compliquée, composée d'un grand nombre de sciences réunies.

Maurice jeta ses regards sur tous les peuples de l'Europe pour en trouver un qui fût digne de l'instruire, et son choix se fixa sur la France. Cet ascendant de réputation et de gloire, que Louis XIV, Colbert et les autres lui avaient donné, et que dix années d'orages et de malheurs n'avaient pu lui faire perdre, se conservait encore sous la régence d'un prince qui cultivait, honorait, jugeait tous les arts, savait connaître les hommes, et à qui il n'a manqué dans ses grandes vues, que de savoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de Maurice l'avait devancé à la cour de Versailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritait, et qu'il la surpasserait un jour. Maurice fut donc attaché à la France par un grade (6) qui excita la jalousie des courtisans : mais ils ne voyaient en lui qu'un jeune étranger, ami des plaisirs, et le grand homme leur échappait. Philippe jugea Maurice en homme d'état, et Maurice justifia Philippe.

Dès lors il se consacra tout entier à l'étude de ces sciences sérieuses et profondes, qui sont devenues les compagnes et les instrumens de la guerre. L'art d'Euclide lui apprit à connaître les propriétés générales de l'étendue, et lui donna cet esprit de combinaison qui est le fondement de tous les arts où l'imagination ne domine pas, aussi nécessaire au général qu'à l'astronome, et qui a formé Turenne et Vauban, comme Archimède et Newton. L'art du génie lui apprit à faire usage de ces notions abstraites, en les appliquant aux fortifications, à l'attaque et à la défense des places : et pour la gloire de Maurice, il suffit de dire qu'il eut des vues qui avaient échappé à Vauban et à Cohorn (*a*). L'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps et les espaces, qui calcule les vitesses et commande aux élémens, dont il assujettit les forces, exerça aussi ce génie ardent et facile (7). A ces études, il joignit celle de l'histoire. Guidé dans ce labyrinthe par l'exacte connaissance des lieux, il observait, étudiait et jugeait les grands hommes. Laissant les dates aux compilateurs, et les détails qui ne sont que curieux aux esprits oisifs et frivoles, il s'instruisait par les grands exemples, comme par les fautes des hommes célèbres. Ses propres réflexions contribuèrent à le former, et il joignit ses lumières à celles de tous les siècles. Malheur à qui n'a jamais pensé par lui-même ! quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne sera jamais mis au premier rang des hommes. Maurice, plein de cette hardiesse qu'inspire le génie, écartait la barrière du préjugé pour reculer les limites de son art; après avoir trouvé le bien, cherchait le mieux, s'é-

(*a*) Le Vauban des Hollandais.

lançait au-delà du cercle étroit des événemens, et créait des combinaisons nouvelles, imaginait des dangers pour trouver les ressources, étudiait surtout la science de fixer la valeur incertaine et variable du soldat, et de lui donner le plus grand degré d'activité possible, science la plus inconnue et la plus nécessaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, et la faire entendre à tous ceux qui se consacrent à la défense de la patrie! à vous surtout qui, appelés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, consumez pendant la paix des jours inutiles dans l'ennui ou dans les fatigues de la volupté! Guerriers, vous portez un nom illustre, vous êtes braves, la nature vous donna des talens, peut-être même du génie; mais ces qualités ne suffisent point encore. Imitez le comte de Saxe dans ses études: ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ses succès (8).

Tandis que la France formait ce héros, elle fut menacée de le perdre (9). Cette république du nord, composée d'un roi dépendant, d'une noblesse guerrière et d'un peuple esclave, et ce vaste empire qui d'un côté touche à la Pologne, et de l'autre aux frontières de la Chine, se disputaient le droit de protéger, c'est-à-dire, d'asservir la Courlande. Cet état faible, mais libre, qui avait besoin d'un grand homme pour conserver son indépendance, élut Maurice pour souverain. A peine cet honneur dangereux fut-il remis entre ses mains, qu'il eut à soutenir les efforts de ces deux peuples rivaux d'intérêt, mais ses communs ennemis. On le vit braver en même temps et les décrets de la Pologne, et les armes de la Russie, négocier tour à tour et combattre, démêler les piéges que lui tendait la perfidie, et soutenir un siége dans son palais. S'il fut obligé de céder, du moins il ne manqua point à sa fortune, et fit voir à ses peuples qu'il était digne d'être leur souverain. Cette disgrâce, si c'en est une que d'être déchargé du fardeau de gouverner les hommes, l'attacha de plus en plus à la France.

Ce fut dans ces circonstances (10) qu'il rédigea par écrit ses *Observations sur l'art militaire*, ouvrage digne de César ou de Condé, écrit de ce style mâle et rapide qui caractérise un guerrier, plein de vues profondes et de nouveautés hardies, où il juge la coutume avant de l'adopter, laisse les usages pour examiner les principes, ose créer des règles où il n'y en a point eu jusqu'alors, donne des préceptes pour le général comme pour le soldat, s'élève jusqu'au sublime de l'art, et descend dans les détails, partie la plus pénible pour le génie, parce qu'il est obligé de ralentir sa marche.

Le fruit de tant de travaux et de réflexions devait enfin paraître. La mort du roi de Pologne troubla une paix de vingt ans, et

l'ambition de lui succéder arma deux concurrens, entre lesquels les nations se partagèrent. Ainsi, le droit d'élire ses rois, le plus beau privilége des peuples, et qui conserve seul aujourd'hui une faible image de la liberté primitive des hommes, est devenu pour le genre humain une source de divisions et de malheurs. Auguste avait pour lui la protection de l'empereur et les armes de la Russie; Stanislas, ses vertus et la France. Maurice apprit alors à l'Europe qu'il avait choisi la France pour sa patrie. On le vit sacrifier les intérêts du sang et le nom de frère à son attachement pour Louis, et préférer la gloire de servir sous les Français, à celle de commander les troupes belliqueuses de la Saxe (11).

Déjà les parties les plus importantes et les plus difficiles de l'art de la guerre lui sont confiées. Berwick le charge de passer le Rhin, et l'habileté avec laquelle il conduit ce projet, justifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je la plume de cet homme éloquent (*a*) qui s'est élevé au-dessus de lui-même en célébrant Turenne, ou de cet orateur (*b*) plus sublime encore, dont le génie s'est trouvé de niveau avec l'âme du grand Condé! Je tracerais le tableau de ce que Maurice fit alors dans les champs de l'Allemagne. Vous le verriez cherchant les dangers avec le même empressement que les autres cherchent les plaisirs (12), montant la tranchée, livrant des assauts, enlevant des convois, forçant des retranchemens, décidant par sa valeur du gain des batailles, donnant l'ordre en général et l'exemple en soldat, adoré des troupes, redouté des ennemis, respecté des généraux, estimé lui seul plus que des bataillons entiers (*c*).

C'est par ces exploits qu'il parvint au grade de lieutenant-général. Il ne le dut point à ces manœuvres sourdes, à ces intrigues obscures qui avilissent et les honneurs et celui qui les obtient. Il laisse ces moyens honteux à ceux qui joignent la bassesse à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formaient des complots contre lui, il traçait des plans de campagne: il ne fit sa cour que sur les champs de bataille: ses partisans furent les soldats qu'il commandait, les ennemis qu'il avait vaincus; la gloire fut sa protectrice.

Il ne lui manquait que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppose un: c'est Eugène (13)! Eugène, long-temps la terreur de la France; mais Villars nous apprit à Denain qu'il pouvait être vaincu, et lui-même avait pris soin de nous former un héros capable de le combattre. En effet, Maurice suppléant

(*a*) Fléchier. (*b*) Bossuet.

(*c*) Le maréchal de Berwick, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. « Comte, lui dit-il aussitôt, j'allais faire venir trois mille hommes, mais vous me valez ce renfort. »

au petit nombre des troupes par l'art de se poster, sut en imposer à ce redoutable ennemi, garder le passage du Rhin, et couvrir nos frontières. Eugène reconnut son disciple; et le successeur de Louis XIV eut aussi son Turenne.

Les victoires de la France, la modération de deux rois, et surtout un ministre qu'on a appris à louer depuis qu'il n'est plus, procurèrent bientôt à l'Europe cette paix (14) où l'on vit un souverain légitimement élu, sacrifier ses droits au repos des nations. Ne croyons pas que Maurice s'endormit au sein de la gloire, et s'imagina ne pouvoir plus rien ajouter à ses lumières, c'est le vice de la médiocrité. Le génie découvre des espaces immenses, où l'esprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avait donné de si belles leçons sur l'art militaire, en prend lui-même de tous les écrivains célèbres (15) qui ont approfondi cet art. Ainsi le premier des orateurs, après avoir étonné Rome de son éloquence, alla encore chercher des maîtres dans les écoles d'Asie.

La mort de Charles VI ne tarda pas à replonger l'Europe dans les troubles dont elle commençait à peine à sortir. Telle est l'influence des rois; ils gouvernent le monde pendant leur vie, et l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'espace de quarante ans, la mort de trois princes a excité trois guerres sanglantes. La Prusse, la Bavière et la Saxe disputèrent à la fille de Charles VI l'héritage de son père. La France, animée contre l'Autriche par cette ancienne rivalité que rien n'avait pu éteindre, et qu'on regardait depuis deux cents ans comme nécessaire à la balance de l'Europe, joignit ses armes à celles de la Bavière. La Bohême devint le théâtre de la guerre et des exploits de Maurice.

Déjà, malgré les rigueurs de la saison, Prague est assiégée par l'électeur, et la fortune de ce siége est confiée au héros de la Saxe (16). Tout semble conspirer contre le succès de l'entreprise. Maurice voit les obstacles, et il est le seul qui n'en est pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardiesse étonnerait tout autre que lui. L'ennemi approche; dans la même nuit la tranchée s'ouvre; la ville est prise; l'ennemi peut à peine le croire; et la France applaudit à un succès qu'elle n'osait espérer.

N'oublions pas d'observer qu'il choisit pour l'exécution de l'entreprise un homme qui justifiait son choix par sa valeur; qui, élevé de grade en grade, dut tout à ses actions et rien à ses ancêtres; qui pour s'avancer ajoutait à son courage tout ce qui manquait à sa naissance; qui honora ce nom si dédaigné de *soldat de fortune,* et le porta avec la juste fierté qu'il a le droit d'inspirer; qui, en parlant de lui-même sans s'assujétir toujours aux con-

ventions timides de la modestie, put quelquefois offenser l'orgueil, mais jamais la vérité ; qui, ayant commencé comme Fabert, dans les mêmes temps peut-être eût fini comme lui, et que la voix publique semblait appeler aux premiers honneurs de la guerre, sans doute parce que ces sortes d'exemples, toujours rares, ne peuvent être qu'utiles sans jamais nuire, et que l'élévation d'un homme qui est l'artisan de sa propre grandeur, flatte l'ambition secrète de tous les Etats et de tous les rangs. Qu'il me soit permis d'associer en passant, le nom de Chevert à celui de Maurice ; aujourd'hui qu'il n'est plus, on me le pardonnera plus aisément sans doute.

La conquête de Prague est bientôt suivie d'une autre aussi importante et peut-être plus difficile (17) : Egra succombe. La possession de la Bohême est assurée, et la communication avec la Bavière conservée libre. Dès ce moment les nations eurent les yeux fixés sur le comte de Saxe, et le regardèrent comme un de ces hommes nécessaires au destin des empires, faits pour ébranler ou pour soutenir les Etats.

Une révolution changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, et la guerre fut reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alsace et la Lorraine sont sauvées une seconde fois par Maurice. L'embrasement de la guerre s'étend et se communique. La haine de l'Angleterre et l'ambition intéressée de la Sardaigne secondent la politique de l'Autriche. La France voit sans s'alarmer grossir le nombre de ses ennemis : elle a Maurice pour défenseur. Déjà il a obtenu les deux prix les plus flatteurs de ses succès, la confiance de son roi et le titre de maréchal de France (*a*). Cet honneur accordé à Maurice devait être utile à l'Etat. En effet, si le droit de commander en chef est un dépôt dangereux dans les mains faibles, on peut dire qu'il est aussi nécessaire que juste dans un homme qui a de grands talens. Pour qu'il puisse agir, il faut lui ôter ses entraves ; et trop souvent on a vu le génie dépendant échouer dans ses projets, ou arrêté dans sa course par l'autorité timide ou peu éclairée.

La nation et l'Europe se souviennent que Louis alla lui-même en Flandre se mettre à la tête de ses troupes. Il serait à souhaiter pour le bonheur des peuples que tous les princes qui font la guerre, commandassent leurs armées. Obligés eux-mêmes de combattre et de vaincre, ils apprendraient à se mesurer avec la nature, la fortune et les hommes. Du sérail de Constantinople ou d'Ispahan, un sultan voluptueux ou féroce ordonne le carnage ; il fait signe qu'on aille s'égorger sur les frontières de l'Europe ou de l'Asie. A ce signe, trois cent mille hommes marchent ; les villes,

(*a*) Le 26 mai 1744.

les campagnes sont ravagées; les villages sont réduits en cendres; le meurtre succède au meurtre, et les embrasemens aux embrasemens; cependant le sultan oisif dort dans son sérail. Le sang coule, des provinces sont désolées pour un siècle, et le sultan dort. Quand on a vaincu pour lui, on traverse avec rapidité des provinces pour lui rapporter des drapeaux enlevés aux ennemis. Il se réveille; il jette un œil stupide et calme sur ces drapeaux teints du sang de vingt mille de ses janissaires ou de ses spahis. Il demande le nombre des meurtres, ordonne que l'on continue, et se rendort. Bien loin de cette mollesse asiatique, presque tous les monarques français, depuis trois siècles (*a*), se sont toujours montrés à la tête de leurs armées. Louis suit l'exemple de ses ancêtres; il marche, et le génie de Maurice le seconde. Tandis que l'un par ses conquêtes faisait reconnaître en Flandre l'arrière-petit-fils de Louis (*b*), l'autre par une inaction savante et mesurée contenait l'ennemi au-delà de l'Escaut, couvrait le siége des villes, et opposait aux alliés un rempart impénétrable.

Ces succès sont troublés par des revers. Le Rhin n'est plus défendu par Maurice, et les ennemis ont passé le fleuve. Louis vole en Alsace. Un coup plus terrible menace l'Etat: Louis est prêt à expirer. D'un bout du royaume à l'autre ce n'est que douleur et gémissemens. Je crois voir une famille pleurer autour du lit funèbre de son père, tandis que des ennemis ardens viennent arracher les dépouilles de ses enfans malheureux. Les alliés s'avancent en Flandre; ils ont une armée formidable, et nous n'avons à leur opposer que des troupes affaiblies et inférieures en nombre. Le désespoir est au dedans, la crainte est au dehors. Quel sera le soutien de la France! C'est Maurice: c'est lui qui à la tête de quarante mille hommes, en arrête soixante et dix mille.

(*c*) Ménager les forces de l'Etat et soutenir sa réputation; couvrir nos conquêtes passées et empêcher les ennemis d'en faire aucune; se tenir près d'eux pour éclairer leur conduite et se placer dans des postes où ils ne peuvent le forcer à combattre; observer tous leurs projets et leur dérober les siens; pénétrer par les mouvemens qu'il voit, ceux qui lui sont cachés; ne laisser jamais échapper ni un moment favorable, ni un poste avantageux; joindre la hardiesse à la réputation; agir tantôt par des réflexions profondes, et tantôt par ces coups de lumière qui sont comme les inspirations du génie; avoir de la vivacité sans précipitation et du sang-froid sans lenteur; enfin, éviter les batailles qui décident

(*a*) Charles VIII, Louis XII, François I[er]., Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

(*b*) Prise d'Ypres, de Furnes et de Menin, par Louis XV.

(*c*) Bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745.

trop rapidement du destin des Etats et faire la guerre sans rien donner au hasard, tel est l'art que Maurice déploie dans cette campagne, où il fit connaître la supériorité que le génie a sur la force; campagne égale à celle de Fabius en Italie et de Turenne en Allemagne, et qui un jour servira elle-même de leçon à la postérité.

Cependant, le nombre de nos ennemis augmente encore (18). Ce peuple actif, commerçant et laborieux, respectable par sa liberté, puissant par ses richesses, vainqueur de la mer qu'il a su asservir par ses flottes et dompter par ses digues, emporté par le tourbillon qui agite l'Europe, s'arme pour ses anciens oppresseurs, pour les rivaux de son commerce, contre la nation qui l'avait autrefois aidé à briser ses fers, et qui offrait alors son alliance. L'Europe se ligue contre la France, et la France oppose Maurice à l'Europe.

Déjà il a su tromper la vigilance de ses ennemis. Tournay est investi en leur présence, et cette place est prête à succomber. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre et la Hollande réunissent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. Maurice a formé le projet de continuer en même temps un siége et de livrer une bataille. Louis accourt avec son fils. Il vient partager avec ses sujets la gloire et le danger de cette fameuse journée (*a*). Champs de Fontenoy, vous allez décider cette grande querelle! C'est dans cet espace qu'est renfermée la destinée de quatre empires.

Maurice est expirant (19), et c'est lui qui est dépositaire du sort de la France. On dirait que les lois de l'humanité ne sont point faites pour lui, et que son âme guerrière est indépendante du corps qu'elle habite. Déjà il a mesuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrain; il a vu tous les avantages qu'il peut ou prendre ou donner; il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement; il a choisi tous ses postes, combiné les rapports de toutes les positions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défense; il a distribué à ceux qui le secondent les détails de l'exécution, et s'est réservé la partie la plus difficile, celle d'attendre les hasards et de les fixer.

Tout s'ébranle : ces grands corps se heurtent. Maurice, tranquille au milieu de l'agitation, observe tous les mouvemens, distribue des secours, donne des ordres, répare les malheurs; sa tête est aussi libre que dans le calme de la santé. Il brave doublement la mort : il fait porter dans tous les lieux où l'on combat ce corps faible qui semble renaître et se multiplier par l'activité de son âme. C'est de ce corps mourant que partent ces regârds perçans et rapides qui règlent, changent ou suspendent les évén-

(*a*) Bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745.

mens, et font les destins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Un hasard utile (20) a formé cette colonne dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un art terrible et profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte partout la destruction. Trois fois nos guerriers attaquent ce rempart d'airain, trois fois ils sont forcés de reculer. L'ennemi pousse des cris de victoire, le destin de l'armée chancelle, la nation tremble pour son roi. Maurice voit des ressources où l'armée entière n'en voit plus. Il ramasse toutes les forces de son âme. Une triple attaque est formée sur un nouveau plan. La colonne est rompue, la France se rassure, et Louis est vainqueur. O Maurice ! puisque tu n'es plus, permets au moins qu'un citoyen obscur, mais sensible, s'adresse à ta cendre : reçois pour ce bienfait les hommages de mes concitoyens et les miens : la postérité te doit son admiration ; mais nous, nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir et adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, semblables aux tremblemens de terre, donnent presque toujours de violentes secousses aux États; et plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend et se communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Ath et Nieuport tombent devant les vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles, qui était défendue par une armée entière, par dix-sept généraux, par les rigueurs excessives de la saison, dans le temps qu'elle croyait Maurice loin d'elle, est étonnée de se voir presque en même temps investie, assiégée et prise au milieu des glaces de l'hiver. A ces conquêtes en succèdent d'autres non moins rapides. Malines, Anvers, Mons, Louvain, Charleroi ouvrent leurs portes ; Namur est foudroyé. La honte irrite le courage de nos ennemis ; déjà ils ont oublié Fontenoy : ils osent tenter une seconde fois la fortune (*a*). Une nouvelle bataille est pour Maurice un nouveau triomphe. Raucoux sera témoin de leur défaite. Tout ce que le génie de la guerre a pu inventer de plus terrible, se réunit ici. Je vois une armée nombreuse et intrépide, postée sur des hauteurs, retranchée de toutes parts, soutenue par des redoutes, défendue par cent pièces d'artillerie, dont le feu combiné annonce une destruction presque inévitable. Maurice a tout vu et tout disposé. Trois attaques se forment presque en même temps contre trois postes. Rien n'égale l'opiniâtreté de l'attaque que celle de la défense. Des deux côtés, c'est la valeur qui combat; mais Maurice guidait la valeur des Français et ils ont vaincu. Les ennemis fuient à pas précipités, et mettent la Meuse entre eux et leur vainqueur.

(*a*) Bataille de Raucoux, le 12 octobre 1746.

Louis, qui doit à Maurice tant de succès, n'a point la faiblesse de ces anciens maîtres du monde, plus fameux encore par leurs vices que par leur grandeur, chez qui les vertus étaient dangereuses, et qui ne pardonnaient presque jamais la gloire d'avoir bien servi l'Etat (*a*). Le général qui avait vaincu, en arrivant dans ces cours faibles et barbares, était forcé de cacher ses victoires comme des crimes; et après de froids embrassemens, unique témoignage d'une reconnaissance forcée, pour faire oublier sa gloire, il se hâtait de se confondre dans la foule des esclaves. Louis n'est pas humilié par un grand homme, et il ne craint que de n'être pas assez puissant pour récompenser tant de services (21). Des distinctions nouvelles sont créées pour des exploits nouveaux. Un titre (*b*) qui avait été la récompense de Turenne au milieu de ses triomphes, et de Villars au bord du tombeau, soumet à Maurice toutes les armées de Louis. Une confiance, plus flatteuse que les dignités, lui donne un ami dans un roi. L'envie, qui n'ose élever ses regards jusqu'à lui, frémit en l'admirant, et ne murmure que dans la poussière.

Faut-il toutes les fois qu'il s'agit d'un grand homme, avoir à prononcer le nom de l'envie ? Quelle est cette maladie vile et cruelle, commune à tous les temps, à tous les lieux, et qui partout flétrit le genre humain ? Les siècles, les gouvernemens, les arts, les lois, les mœurs, tout change; l'envie ne change pas. Ennemie éternelle et irréconciliable de tout ce qui est grand, à peine elle aperçoit ou un talent ou une vertu, elle accourt et les combat. Elle outragea Turenne et Luxembourg, elle eût voulu obscurcir Condé, elle persécuta Maurice. C'est elle qui, dans les batailles, traversait ses plans; c'est elle qui disait à des âmes viles : Faites périr l'Etat, s'il le faut, mais empêchez Maurice de vaincre. C'est elle qui à Fontenoy, lorsque le roi, la France et cent mille hommes étaient en danger, élevait peut-être dans le cœur de certains hommes une joie barbare, et fit que le gain de la bataille fut pour eux un malheur plus grand que pour la Hollande et l'Angleterre. Quelle punition pourra être égale à ces crimes de l'envie ? Son supplice est dans sa faiblesse; son supplice est de se voir, de se juger, de se comparer sans cesse; son supplice est de s'élancer continuellement où les autres s'élèvent, et de retomber toujours sur elle-même; de voir à chaque instant des succès qu'elle abhorre; d'être poursuivie par des triomphes qu'elle

(*a*) *Ac ne notabilis celebritate et frequentiâ occurrentium introïtus esset, vitato amicorum officio, noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit; exceptusque brevi osculo et nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* TACIT. ex Vit. Auric. Som.

(*b*) Titre de maréchal-général de toutes les armées du roi.

déteste ; son supplice enfin est d'avoir éternellement et profondément gravée dans son âme l'image de la grandeur d'autrui qui pèse sur elle et qui l'accable. C'est ainsi que la punit Maurice ; il vole à de nouvelles victoires.

En vain l'Autriche et l'Angleterre épuisent leurs trésors contre la France ; en vain leur politique, pour déterminer la lenteur de la Hollande, a su engager ces républicains à se nommer un chef qui réunît dans sa main les rênes du pouvoir, qui donnât plus d'harmonie et d'activité à leurs desseins : ils ont sacrifié leur liberté sans augmenter leurs ressources, et leurs craintes imaginaires les précipitent enfin dans des maux réels. Maurice a pénétré dans la Flandre hollandaise, et chaque pas qu'il y fait est marqué par des conquêtes. Les nouveaux efforts des alliés leur annoncent de nouvelles disgrâces (*a*). Laufelt, théâtre d'un combat sanglant, consacre le nom de Maurice par une troisième victoire. Une entreprise hardie, et que le succès seul peut justifier, est la suite de cette bataille (22). Une ville qui avait été l'écueil des deux plus fameux capitaines de leur siècle, et que les nations regardaient comme imprenable, est assiégée, attaquée et emportée d'assaut. Si Maurice n'eut point la gloire de cette conquête, il eut celle d'en avoir formé le projet, et d'avoir appelé au service de la France l'illustre Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire, encore plus rare, d'employer de grands talens sans en être jaloux. Le bruit de cette chute retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ses États. L'Autriche et l'Angleterre connaissent alors qu'il n'y a point de barrière qui puisse arrêter la France.

Maurice prépare un dernier spectacle à l'Europe. Quel est ce nouveau projet qu'il a formé ? que signifient tous ces mouvemens combinés et ces marches savantes ? quel sera le point de réunion de tous ces corps de troupes divisés ? trois villes se croient menacées en même temps. Les alliés incertains ignorent quel est le poste qu'ils doivent abandonner, quel est celui qu'ils doivent défendre ; ils s'agitent, ils se troublent : Maëstricht est enveloppé ; quatre-vingt mille hommes ne peuvent arrêter Maurice, et sont réduits à l'admirer. C'en est fait : tant de succès ont décidé du sort de la guerre. Louis conquérant accorde la paix par humanité, et ses ennemis vaincus l'acceptent par besoin. Les victoires de Maurice ont donné le repos à l'Europe.

Ce grand homme, cher à la nation, craint de nos ennemis et respecté des siens (car plus il fut grand, plus il dut en avoir), espérait jouir de sa gloire dans le sein du repos, et la France l'espérait avec lui. On n'approchait de sa retraite de Chambord

(*a*) Bataille de Laufelt, le 2 juillet 1747.

qu'avec ce respect qu'inspire le séjour des héros. Son palais était regardé comme le temple de la valeur et le sanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô faiblesse! ô néant! il semble que Maurice ne devait exister que pour faire de grandes choses. Dès qu'il a cesse de vaincre, il disparaît. Il meurt (23) : et celui qui avait été élu souverain par un peuple libre, qui avait été comblé de tant d'honneurs, qui avait gagné tant de batailles, qui avait pris ou défendu tant de villes, qui a vait vengé ou vaincu les rois, qui était l'amour d'une nation et la terreur de toutes les autres, compare en mourant sa vie à un songe.

Sa mort fut une calamité pour la France, un événement pour l'Europe. Louis s'honora lui-même, en l'honorant de ses regrets. Les courtisans, qui sont si peu sensibles, furent attendris. Le peuple qui est la partie la plus méprisée et la plus vertueuse de l'Etat, pleura l'appui et le défenseur de la patrie. Mais vous, guerriers qu'il conduisait dans les batailles, vous que tant de fois il a menés á la victoire, quels furent alors vos sentimens ? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence; il suffit de rappeler un fait que la postérité doit apprendre, et dont il est utile de conserver le souvenir. Après que le corps de Maurice eut été transporté dans la capitale de l'Alsace, pour y recevoir les honneurs funèbres, deux soldats qui avaient servi sous lui, entrent dans le temple où était déposé sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent au pied du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un deux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite sortent en pleurant, sans se regarder, et sans proférer un seul mot. Ils pensaient sans doute, ces guerriers, que le marbre qui touchait aux cendres de Maurice, avait le pouvoir de communiquer la valeur et de faire des héros. Vous ne vous trompez pas, dignes soldats de Maurice! tandis que son ombre, du milieu de l'Alsace qu'elle habite, sèmera encore la terreur chez nos ennemis, et gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme sa cendre élevera l'âme de tous les Français, leur inspirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zèle pour le roi et pour la patrie.

Puissent tous ceux que leur naissance ou leurs talens appellent á commander, le prendre pour modèle, et puisse la France, toutes les fois qu'elle sera forcée de combattre, n'avoir point à regretter ce grand homme!

NOTES HISTORIQUES.

Page 330. (1) Le comte de Saxe naquit, le 19 octobre 1696, de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Kœnismark, Suédoise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté.

Page 330. (2) En 1708, il était en Flandre dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène et par Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709. Il se distingua au siége de Tournay, où il pensa périr deux fois. Il se signala au siége de Mons. Il se trouva à la bataille de Malplaquet; et ce jeune enfant dit le soir qu'il était content de sa journée.

Page 331. (3) Stralsund, la plus forte place de Poméranie, était assiégée par les rois de Pologne, de Danemarck et de Prusse, et défendue par Charles XII; le jeune comte obtint la permission de servir à ce siége parmi les troupes saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité; le désir de voir et de connaître Charles XII, le faisait s'exposer dans les endroits les plus périlleux, parce qu'il pensait que ce devait être là le poste du roi de Suède. En effet, il le vit et l'admira; il conserva ce sentiment pendant toute sa vie: c'était la seconde fois qu'il combattait à Stralsund. En 1711, il avait suivi dans cette place le roi son père, il avait passé la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main.

Page 331. (4) En 1717, il se rendit en Hongrie où l'empereur avait contre les Turcs une armée de cent cinquante mille hommes, sous les ordres du prince Eugène; il se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille sanglante que le prince Eugène gagna sur les Turcs.

Page 332. (5) Le traité d'Utrecht avait terminé la guerre pour la succession d'Espagne, et calmé les orages du midi. La mort de Charles XII avait pacifié le nord, et les victoires du prince Eugène, en abattant les forces de l'empire Ottoman, procurèrent à l'Allemagne la paix de Passarovitz.

Page 333. (6) Ce fut en 1720 qu'il fit son premier voyage à Paris. Il avait eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les Français; ce goût sembla naître en lui avec le goût de la guerre. La langue française fut même la seule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le duc d'Orléans lui fit un accueil très-flatteur, et pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de maréchal-de-camp. Il est daté du 7 août 1720.

Page 333. (7) Le comte de Saxe, fixé à Paris en 1722, employa tout le temps que dura la paix, à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications et la mécanique; il avait un talent naturel et décidé pour toutes ces sciences abstraites. Avant d'appliquer ces connaissances à la guerre, il les consacra à servir sa nouvelle patrie, par un de ces ouvrages dont le projet seul fait honneur à un citoyen, et dont la gloire doit être indépendante du succès, puisqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'était une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris sans le secours de chevaux. Il fut obligé d'aban-

donner cette entreprise, après y avoir dépensé des sommes immenses. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui sert à Paris, et par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont-Royal jusque dans le bassin.

Page 334. (8) On se croit obligé d'avertir que dans tout ce détail on parle moins en orateur qu'en historien. Les éloges des grands hommes ne doivent être fondés que sur les faits. Le comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la guerre; le délassement de tant de travaux était un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes, cet art qui, en augmentant la souplesse du soldat, fait que l'ordre se joint à la rapidité des évolutions, et que les bataillons paraissent de vastes machines qui n'ont qu'un même ressort et un même mouvement; cet art qui a si souvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avait, presque au sortir de l'enfance, fixé l'attention du comte de Saxe. Dès l'âge de seize ans, il avait inventé un nouvel exercice, et l'avait fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, tous les jours il prenait plaisir à le former et à l'exercer lui-même selon sa nouvelle méthode, et ce fut peut-être son exemple qui réveilla l'attention du gouvernement sur cette partie de la guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, et perfectionnée en Prusse par cinquante ans d'application et de soins. Le chevalier Follard qui a passé sa vie à étudier la guerre et à en donner des leçons, estimait beaucoup la nouvelle tactique inventée par le comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ses commentaires sur Polybe, tome 3, liv. 2, chap. 14, § 4. Après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute : *Ce que je viens de dire est excellent ; mais il faut encore exercer les troupes à tirer selon la nouvelle méthode que le comte de Saxe a introduite dans son régiment, méthode dont je fais grand cas, ainsi que de son inventeur qui est un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connus. L'on verra à la première guerre que je ne me trompe point dans ce que je pense.* Je remarquerai ici, à la gloire du chevalier Follard, que c'était en 1728 qu'il portait ce jugement sur le comte de Saxe.

Page 334. (9) La Courlande, ancien duché qui avait autrefois appartenu à l'ordre teutonique, formait un état souverain, mais dépendant; elle avait subi le sort des petits états qui sont environnés de nations puissantes. N'ayant point assez de forces pour être oppresseurs, ils emploient la politique pour n'être point opprimés, et se donnent un protecteur pour n'avoir point de maître. La Courlande était donc sous la protection de la Pologne ; cette république avait formé le projet d'éteindre la souveraineté de ce duché, et de le réunir à ses États, à la mort de Ferdinand, prince qui avait l'esprit aussi faible que le corps. Les Courlandais, alarmés et jaloux d'être libres, résolurent de faire échouer le projet de la Pologne, en réglant la succession éventuelle de Ferdinand. Il leur fallait un prince dont la réputation justifiât leur choix, qui eût assez de fermeté pour oser les soutenir, et assez de génie pour les défendre ; ils jetèrent les yeux sur le comte de Saxe, déjà très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu duc souverain de Courlande, le 5 juillet 1726. Aussitôt il se forma contre lui un violent orage en Pologne. D'un autre côté, la Russie qui était trop puissante pour ne point avoir aussi quel-

ques droits à réclamer sur la Courlande, fut indignée que ce peuple osât se croire libre, et n'eût point été à Pétersbourg se prosterner au pied du trône pour y demander un maître. La czarine voulait faire tomber ce duché sur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier qui, de garçon pâtissier, devenu général et prince, avait encore l'ambition d'être souverain. Ce rival du comte de Saxe, pour se délivrer d'un concurrent si redoutable, résolut de le faire enlever; il envoya à Mittaw huit cents Russes, qui investirent le palais du comte, et l'y assiégèrent. Le comte qui n'avait que soixante hommes, s'y défendit avec le plus grand courage; le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. Cependant en Pologne on s'assemble, on cabale, on tient des diètes, on porte des décrets. Le comte de Saxe est sommé de comparaître et de rapporter le diplôme de son élection; il n'obéit point, et sa tête est mise à prix. Il amasse de l'argent, lève des troupes, parle à ses peuples en souverain, et s'apprête à les défendre en héros; il fait plusieurs voyages à Dresde, à Leipsick; il ne craint ni la Russie, ni la Pologne, ni les assassins mercenaires que la proscription armait contre lui; il envoie des ministres à Vienne, à Berlin, à Londres, pour solliciter des secours; il se retire avec ses troupes dans l'île d'Usmaiz, et ordonne à tous ses partisans de l'y venir joindre. Les Russes forment le projet de le forcer dans cette retraite; le comte de Saxe n'avait que trois cents hommes, et ses retranchemens n'étaient point achevés; le général russe qui avait quatre mille hommes, voulut joindre la perfidie à la force, et le surprendre dans une entrevue; le comte fut instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, et rompit la conférence. Cependant, comme il n'avait point assez de forces, il fut obligé d'abandonner cette île. Pendant ce temps-là, des commissaires de la Pologne étaient arrivés dans la capitale de la Courlande, où ces protecteurs orgueilleux agissaient en maîtres, faisaient juger les amis du comte de Saxe, cassaient son élection, et réglaient d'un ton despotique la forme de gouvernement d'un peuple libre. Le comte de Saxe, trop faible pour défendre contre la Russie et la Pologne, ses droits et ses sujets opprimés, fit des protestations, unique ressource dans le malheur, et attendit une circonstance favorable. Elle se présenta en 1736; le duc Ferdinand mourut cette année-là. Le duché semblait appartenir de droit au comte de Saxe; mais l'impératrice de Russie eut le crédit de faire élire le comte Biren, qui était alors auprès d'elle dans la plus haute faveur, et la force l'emporta encore sur la justice. La czarine mourut en 1740, et sa mort entraîna la chute de son favori. Il fut arrêté; son crime était d'être étranger et trop puissant. Jugé et condamné, il fut transporté dans les déserts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les espérances du comte de Saxe; mais elles furent encore trompées; le nouveau choix de la Courlande, déterminé par l'influence des États les plus puissans, tomba sur le prince Louis de Brunswick. Une nouvelle protestation du comte de Saxe annonça à l'Europe la justice et l'inutilité de ses prétentions, et il fut réduit à grossir la foule des princes que les passions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

Page 334. (10) Il composa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre: *Mes Rêveries*. Une anecdote singulière, et qu'on aura peine à croire, c'est

qu'il était malade et avait la fièvre lorsqu'il le fit. L'ouvrage fut composé en treize nuits; il le retoucha, et y fit des augmentations après la paix de 1736.

Page 335. (11) L'électeur de Saxe, au commencement de cette guerre, offrit au comte son frère le commandement général de toutes ses troupes; celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin, à l'armée de M. de Bervick.

Ibid. (12) Le 25 octobre 1733, après le passage du Rhin, il monte à la tranchée au fort de Khel, et a un capitaine tué à côté de lui. En 1734, au commencement de la campagne, à la tête de deux cents dragons, il se rend maître d'un convoi gardé par douze cents hommes. Le 27 avril, il se trouve à deux assauts qui se livrent le même jour à la ville de Trarback, dans le Palatinat. Au second assaut, il voit sept grenadiers tomber autour de lui. A Etlingen, à la tête d'un détachement de grenadiers, il pénètre dans les lignes des ennemis, en fait un grand carnage, et décide la victoire. Au siége de Philisbourg, fameux par sa difficulté et par la mort du maréchal de Bervick, il est chargé d'un très-grand nombre d'attaques qu'il exécute avec autant de succès que d'intrépidité. Ce fut immédiatement après ce siége qu'il fut nommé lieutenant-général; l'acte par lequel le roi lui donne ce grade dans ses armées, est du 1er. août 1734.

Ibid. (13) En 1735, le prince Eugène qui commandait l'armée impériale, avait formé le projet de passer le Rhin à Manheim, et de pénétrer dans le pays messin; le maréchal de Coigny détacha le comte de Saxe pour arrêter les impériaux; le comte choisit un poste si avantageux, que le prince Eugène, quoique très-supérieur en forces, n'osa jamais hasarder ce passage.

Page 336. (14) Par la paix de 1736, Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, élu deux fois roi de Pologne, l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce royaume, en gardant le titre de roi. Le duché de Lorraine et de Bar lui fut donné en dédommagement; et François, duc de Lorraine, gendre de l'empereur, eut en échange le grand duché de Toscane.

Ibid. (15) Le comte de Saxe avait connu, en 1731, le chevalier Follard, et s'était lié avec lui; cet officier, passionné dès son enfance pour l'art de la guerre, avait passé sa vie à combattre et à méditer. C'était un guerrier plein de vues, qui joignait la méthode à la hardiesse des idées. C'est aux maîtres de l'art à décider s'il eut raison de vouloir appliquer à tous les lieux et à toutes les circonstances son système de la colonne, et de rapporter tout à cet objet. Il a laissé dans un commentaire sur Polybe le vaste dépôt de ses connaissances et de ses réflexions. Ces deux hommes que le même goût, ou plutôt la même passion avait unis, tenaient tous les jours ensemble des conférences de deux ou trois heures, où ils se communiquaient leurs idées sur les opérations militaires.

Ce fut dans le même temps que le comte de Saxe étudia tous les auteurs anciens qui ont traité de la guerre. Il lut Polybe en entier; il avait un goût particulier pour un auteur peu connu, et qui cependant mérite de l'être; c'est Onozander, qui vivait sous les empereurs romains. Il a fait un ouvrage sur la manière de conduire les armées. Le comte de Saxe l'avait souvent à la main, et le portait toujours avec lui. Nous n'en

avons jusqu'ici qu'une traduction en vieux style; on nous en promet une nouvelle de M. le baron de Zurlauben, membre de l'Académie royale des inscriptions, et auteur de l'histoire militaire des Suisses.

Page 336. (16) Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741. L'électeur de Bavière, depuis empereur sous le nom de Charles VII, confia au comte de Saxe les opérations du siége. La grandeur immense de cette capitale, le grand nombre des troupes qui formaient la garnison, le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs excessives de la saison, et plus que tout cela l'approche d'une armée de trente mille hommes qui volait à son secours, et qui n'était plus qu'à cinq lieues, tout cela faisait craindre beaucoup pour le succès. Le comte de Saxe résolut de prévenir l'arrivée des ennemis, et d'emporter la ville par escalade. Il confie son projet à un officier digne de le seconder; c'était M. de Chevert, alors lieutenant-colonel, et depuis lieutenant-général. Cet officier se servit d'un sergent dont la valeur lui était connue. L'instruction singulière qu'il lui donna mérite à jamais d'être conservée: « Tu te rendras, dit-» il, en tel endroit; tu appliqueras une échelle contre le mur; tu mon-» teras; on criera *qui vive?* tu ne répondras rien; on te tirera, on te » manquera; tu égorgeras la sentinelle, et je suis à toi. » Le sergent ne pensa pas même à faire une objection; tout fut exécuté de point en point. Le sergent monta, fut tiré, fut manqué; M. de Chevert le suivit, et la ville fut prise. C'était le 15 novembre, la nuit même du jour où la tranchée avait été ouverte.

Page 337. (17) La conquête d'Egra était d'autant plus importante, que les ennemis y avaient tous leurs magasins. Cette ville était si forte, que le prince Charles crut qu'il n'était pas nécessaire d'y jeter du secours. Elle fut investie par le comte de Saxe le 2 avril 1742. Une garnison nombreuse, un chef habile, l'abondance de tout ce qui fait le nerf et le ressort de la guerre, toutes les ressources de cet art ingénieux et savant inventé par les modernes pour défendre les places, ne purent empêcher qu'elle ne fût prise après quelques jours de tranchée ouverte. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, et causa la plus grande joie à l'empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au comte de Saxe pour l'en féliciter.

Page 339. (18) Dans l'hiver de 1745, il se conclut un traité d'union à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, l'électeur de Saxe et la Hollande. L'ambassadeur des États-Généraux ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensait de ce traité. « Cela est fort indifférent à la France, reprit le ma-» réchal; mais si le roi, mon maître, veut me donner carte blanche, » j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année soit passée. »

Page 339. (19) Lorsque la bataille de Fontenoy se livra, le maréchal de Saxe était presque mourant; il se faisait traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action, il monta à cheval; mais son extrême faiblesse faisait craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse, dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après: « qu'agitant, il y a quelques jours la question » de savoir quelle était la bataille de ce siècle qui avait fait le plus » d'honneur au général, les uns avaient proposé celle d'Almanza, et les

» autres celle de Turin, mais qu'enfin tout le monde était d'accord que » c'était sans contredit celle dont le général était à la mort lorsqu'elle » se donna. »

Page 340. (20) Cette fameuse colonne dont on a fait honneur au génie de nos ennemis, fut presque l'ouvrage du hasard. L'infanterie anglaise était d'abord rangée sur deux lignes, et ses flancs, exposés au feu de notre artillerie, souffraient beaucoup; ce fut ce qui obligea cette infanterie à se resserrer pour présenter un front moins large, et à former ce bataillon carré qui fit tant de progrès et de ravages, et qui donna pendant une heure entière la victoire à nos ennemis. Le maréchal de Saxe, pour l'enfoncer, le fit attaquer en même temps de front et par les flancs. Ces trois attaques concertées ensemble, et exécutées avec la plus grande intrépidité, arrachèrent enfin la victoire aux Anglais.

Page 341. (21) Au mois d'avril 1746, le roi donna au maréchal de Saxe des lettres de naturalité; elles sont conçues dans les termes les plus honorables et les plus flatteurs. Après la bataille de Raucoux, il lui fit présent de six pièces de canon qui faisaient partie de l'artillerie prise sur les ennemis: honneur rare, et qui de la part d'un roi est la marque de la plus grande confiance. Il lui avait déjà donné le château de Chambord, pour en jouir durant sa vie, comme d'un bien propre. Le mariage de M. le dauphin avec la princesse royale de Saxe, mit le comble à la considération dont jouissait le maréchal. En 1747 il fut créé maréchal-général de toutes les armées du roi. Les provisions sont datées du 12 janvier. Enfin, au mois de janvier 1748, le roi le nomma commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Je suis entré dans tous ces détails, parce qu'ils font autant d'honneur au souverain qui récompense, qu'au sujet qui mérite de l'être.

La nation imitait son roi dans la reconnaissance qu'elle témoignait au maréchal de Saxe; et là-dessus elle n'avait pas besoin d'exemple. Aucune nation peut-être n'est aussi sensible à la gloire militaire que les Français. A ce sentiment se joignait encore dans la capitale cette vivacité ardente qui fait que tous les sentimens se communiquent avec rapidité, qui fait qu'on admire, qu'on exagère, qu'on y a tous les jours besoin d'être étonné de quelque chose, et surtout que chacun répète fidèlement ce qu'il a entendu, éloge ou satire, n'importe. Chez un tel peuple, un général qui a de grands succès ne peut manquer d'être célébré. Le maréchal de Saxe était donc l'objet de toutes les conversations. Lorsqu'au retour de ses campagnes il paraissait au spectacle, il était sûr d'attirer tous les regards; on l'applaudissait avec transport. On sait qu'au théâtre de l'Opéra, une actrice qui représentait la *Gloire*, après avoir chanté quelques vers de son rôle, lui présenta une couronne de laurier qu'elle avait à la main. La même chose était arrivée au maréchal de Villars. Ainsi ces deux généraux reçurent à Paris, de la main d'une actrice, le même honneur que les Scipion et les Pompée recevaient autrefois au Capitole, du peuple et du sénat romain.

Page 342. (22) Berg-op-zoom avait été assiégé deux fois; l'une par le prince de Parme, en 1588; l'autre par Spinola, en 1622: et ces deux généraux avaient vu leurs efforts échouer devant cette place. La con-

quête en était plus difficile encore depuis les ouvrages immenses que le célèbre Cohorn avait ajoutés aux anciennes fortifications. Les inondations des marais, l'abondance de toutes sortes de provisions, trois cents pièces d'artillerie, une garnison nombreuse, une armée redoutable qui était aux portes de la ville, tout conspirait à faire croire à l'Europe qu'une telle entreprise ne pouvait réussir. M. de Lowendalh vainquit tous les obstacles, et la ville fut prise l'épée à la main, le 11 septembre 1747, lorsque la brèche était à peine praticable. On trouva dans le port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caractères : *A l'invincible garnison de Berg-op-zoom.*

Page 343. (23) Le maréchal de Saxe mourut à Chambord le 30 novembre 1750, après neuf jours de maladie. Son intention avait été de n'avoir ni sépulture ni pompe funèbre. Il avait demandé que son corps fût brûlé dans la chaux vive, « afin, ajouta-t-il, qu'il ne reste plus rien » de moi dans le monde, que ma mémoire parmi mes amis. » Le roi, trop juste et trop sensible pour souscrire à cette demande, voulut donner à ses sujets l'exemple d'honorer ce grand homme, même lorsqu'il n'était plus. Son corps fut embaumé, et transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de S.-Thomas. On l'avait souvent sollicité à se faire catholique, mais il refusa toujours de changer de religion; il ne voulut imiter Turenne que dans les combats; c'est ce qui fit dire à la reine ce mot connu : « C'est dommage qu'on ne puisse dire un *De profundis* pour » celui qui a fait chanter tant de *Te Deum.* »

On prodigua à sa cendre tous ces honneurs funèbres, si vains lorsqu'ils ne sont accordés qu'aux titres et à la naissance, si respectables lorsque c'est un hommage que la reconnaissance rend au mérite. Le beau mausolée dont le modèle a déjà été admiré au Louvre, et qui doit être exécuté en marbre par le célèbre Pigalle, achevera de consacrer la reconnaissance du roi et la gloire du maréchal.

ANECDOTES
SUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

On n'a présenté dans cet éloge le maréchal de Saxe que comme homme de guerre; c'est sous ce point de vue qu'il a mérité notre reconnaissance, et qu'il a été grand. Si, après avoir vu le héros, on veut connaître l'homme, voici quelques détails que son nom peut rendre intéressans.

On sait qu'il aima beaucoup les plaisirs, et qu'il ne fut pas toujours très-délicat sur le choix; il avait plutôt des goûts que des passions, et ces goûts se multipliaient ou changeaient souvent. Sa morale sur cet objet ressemblait assez à celle des anciens héros, dont il avait la force. Son caractère fier et libre ne lui permettait guère de s'assujétir à plaire,

et il aimait mieux commander l'amour que le mériter. Cependant, au milieu de tous ces goûts, qu'on ne peut pas même trop honorer du nom d'attachemens, il ne perdit pas de vue sa profession. Partout où il allait, il avait une bibliothèque de guerre, et dans les momens même où il semblait le plus occupé des plaisirs, il ne manquait jamais de se retirer pour étudier au moins deux ou trois heures. Ce contraste d'une grande idée qui le suivait partout, et d'amusemens qui n'étaient pas toujours fort nobles, peut servir à faire connaître les hommes.

Etant encore jeune, il fut attaché à la célèbre Le Couvreur, et se plaisait beaucoup dans sa société. Follard, Polybe et son génie firent son éducation pour la guerre; mademoiselle Le Couvreur la fit pour les choses agréables. Elle lui fit lire la plupart de nos poëtes, lui apprit beaucoup de vers, et orna son esprit de cette littérature légère qui à la vérité sied mieux à une actrice qu'à un héros, et qui est plutôt un agrément qu'un mérite; c'était Omphale qui parait Hercule. Heureusement il eut mieux à faire dans la suite que de cultiver ce genre d'éducation.

Etant nommé duc de Courlande, et obligé de combattre la Pologne et la Russie, mademoiselle Le Couvreur mit ses pierreries en gage pour une somme de quarante mille francs qu'elle lui envoya. L'actrice capable d'un pareil trait était digne de jouer Cornélie.

Le maréchal de Saxe, à la guerre, se délassait presque tous les jours, par les spectacles, des fatigues du commandement. Quelquefois on venait lui rendre compte dans sa loge des démarches des ennemis, il donnait ses ordres, et se remettait tranquillement à écouter la pièce.

On sait que la veille d'une bataille, étant au spectacle, l'acteur chargé d'annoncer dit qu'on ne jouerait pas le lendemain à cause de la bataille, mais annonça la pièce pour le jour d'après; il fallait une victoire pour que les acteurs tinssent parole, et ils la tinrent. Il faut convenir que cette manière de faire la guerre n'était guère celle des Scipion; mais le maréchal de Saxe avait pris les mœurs de la nation qu'il commandait. Il faisait comme elle un jeu des combats, et unissait aux plaisirs un courage profond et calme, comme elle y a joint de tout temps un courage impétueux et brillant.

Tout s'allie chez les hommes. On peut quelquefois aimer les plaisirs et être cruel; le maréchal de Saxe était humain. Il savait respecter le sang des soldats, et le ménageait. Un jour un officier général lui montrant un poste qui pouvait être utile: « Il ne vous coûtera pas, dit-il, » plus de douze grenadiers. Passe encore, dit le maréchal, si c'était » douze lieutenans-généraux. » Sans doute, par cette plaisanterie, il ne voulait point blesser un corps d'officiers respectables, et qui, par leurs services comme par leur grade, sont la plupart destinés à commander. Il voulut seulement faire voir combien il ménageait un corps de soldats célèbre par sa valeur.

La nuit qui précéda la bataille de Raucoux, il était dans sa tente, triste et plongé dans une rêverie profonde. M. Sénac, avec qui dans ce moment il se trouvait seul, lui demande le sujet de sa tristesse; le maréchal lui répondit en parodiant ces vers d'Andromaque:

Songe, songe, Sénac, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans, etc.

Il ajouta un moment après : *Et tous ces soldats n'en savent rien encore!* Ce mouvement d'un général qui dans le silence de la nuit s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, et fait réflexion que de tant de milliers d'hommes qui dorment, une partie ne se réveillera que pour mourir, a quelque chose de profond, de sensible et de tendre qui n'est pas ordinaire.

Ce même homme qui s'attendrissait sur le sort des soldats, faisait valoir avec zèle les services des officiers, et les appuyait à la cour de tout son crédit. Il avait pour le mérite militaire cette estime profonde et réfléchie que doit avoir un homme qui ne s'est jamais occupé que d'une idée; ce sentiment ne l'empêcha point de rendre quelquefois des services d'un autre genre. Un jeune officier, dans un de ces momens où la crainte l'emporte sur le devoir, et où l'on consulte plus la nature que l'honneur, avait disparu; son absence avait été remarquée. Tout se déchaînait, les hommes braves par estime pour la valeur, ceux qui l'étaient moins pour se persuader à eux-mêmes et aux autres qu'ils étaient fort au-dessus d'une telle faiblesse. Le maréchal de Saxe l'apprend, dit qu'il a donné à cet officier une commission secrète, et le fait avertir de paraître le lendemain publiquement à son lever. L'officier s'y rend; le maréchal va au-devant de lui, lui parle quelque temps en secret, et le loue ensuite tout haut d'avoir rempli avec autant de promptitude que d'intelligence les ordres qu'il lui a donnés. Par cette conduite il conserva un citoyen à l'État, sauva l'honneur d'une famille, et empêcha qu'une faiblesse d'un moment ne fît le malheur et la honte d'une vie entière. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cet officier fut par la suite le plus brave des hommes.

Quelquefois il employait dans ses propos une certaine sévérité militaire qui tenait à la hauteur d'un homme accoutumé à faire le sort des Etats. Il assiégeait une place; on vint pour capituler; à la tête des députés était un homme qui se préparait à lui faire un discours. « Monsieur le harangueur, dit le maréchal, ce n'est point aux bourgeois à se mêler des querelles des princes; point de discours. »

Il était impossible que le maréchal de Saxe n'eût point d'ambition. Frère naturel du roi de Pologne, élu souverain de la Courlande, accoutumé pendant une époque de sa vie au commandement des armées, espèce de despotisme le plus absolu, il avait de plus une imagination forte et inquiète, et une âme ardente qui se portait avec impétuosité à tout; qualité sans laquelle peut-être il n'y a point de grands talens dans aucun genre. Cette force d'imagination lui inspira quelquefois des idées singulières, et qui semblaient appartenir à un autre siècle et à d'autres mœurs : c'était l'excès de la sève dans une plante forte et vigoureuse; il eut de bonne heure la fantaisie d'être roi; et comme en regardant autour de lui il trouva les places occupées, il jeta les yeux sur

cette nation qui depuis dix-sept cents ans n'a ni souverain ni patrie, qui est partout dispersée et partout étrangère, et se console de sa proscription par ses espérances et ses richesses. Ce projet extraordinaire l'occupa quelque temps; on ne sait ni à quel point les Juifs s'y prêtèrent, ni jusqu'où allèrent ses négociations avec eux, ni quel était son plan. On sait seulement que ce projet fut connu dans le monde : et ses amis l'en plaisantaient quelquefois.

L'idée de la souveraineté de la Courlande, comme nous l'avons vu, était beaucoup mieux fondée, mais ne réussit pas mieux.

Il en eut une troisième qui avait quelque chose de plus vaste, et qui aurait pu influer sur le sort de l'Europe; c'était de devenir empereur de Russie. Ce projet, qui au premier coup d'œil paraît chimérique, ne l'était pourtant point. En 1726, le comte de Saxe inspira, comme on sait, la passion la plus forte à la princesse Ivanouska, duchesse douairière de Courlande; il n'aurait tenu alors qu'à lui de l'épouser. Cette passion dura long-temps, mais ne fut point heureuse; les infidélités redoublées du comte excitèrent d'abord la jalousie de la princesse, puis ses fureurs, puis sa haine, et tout finit enfin par l'indifférence. Tant qu'elle ne fut que souveraine à Mittaw, le comte se consola, par les plaisirs, d'un mariage qu'il regrettait peu; mais en 1730, cette princesse, nièce de Pierre-le-Grand, fut appelée au trône de Russie. Alors il sentit des remords de ses infidélités, et montra pour l'impératrice beaucoup plus d'attachement qu'il n'en avait eu pour la duchesse; il n'était plus temps, les illusions de l'amour étaient dissipées, et elle craignit apparemment de se donner un maître. Cependant le comte de Saxe ne perdit pas d'abord l'espérance, et son imagination formait de vastes projets qu'il ne devait point exécuter. Il y en avait un surtout qui l'occupait souvent : une fois monté sur le trône de Russie, il voulait, disait-il, passer quelques années à discipliner, selon sa nouvelle méthode, deux cent mille Russes; il comptait ensuite marcher à leur tête, attaquer l'empire des Turcs, le conquérir, s'emparer de Constantinople; et maître de ces deux vastes Etats, souverain d'un empire qui s'étendrait de la Pologne aux frontières de la Perse, et de la Suède à la Chine, se faire enterrer dans Sainte-Sophie. Ce plan immense lui paraissait tout simple; et dès qu'il aurait le titre de czar, il ne semblait pas douter un moment de l'exécution. Qui sait véritablement ce qui serait arrivé? Peut-être la face d'une partie de l'Europe et de presque toute l'Asie, aurait été changée. Peut-être un homme tel que le maréchal de Saxe, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes bien disciplinés, et se précipitant sur l'Asie, aurait renouvelé les exemples des anciennes conquêtes, et fait revivre dans cette partie du monde toujours faible et toujours vaincue, les temps des Tamerlan et des Gengis. Au reste, tout ce grand roman qui ressemblait assez à celui de Pyrrhus, était destiné à mourir dans sa tête. Tout dépendait d'une femme; et un mariage manqué fit que l'univers resta tranquille.

Le comte de Saxe, toujours poursuivi par l'idée de régner, eut aussi des vues sur le royaume de Corse; il y a apparence qu'il eût joué dans cette île un rôle différent de celui du roi Théodore, et qu'il n'eût pas fini par aller mourir de faim en Angleterre.

Enfin, dans la guerre de 1741, il se consola de n'être pas souverain, en faisant le destin des rois. Ses succès, ses victoires, cent mille hommes à commander, et trois nations à combattre, suffirent pour occuper l'inquiétude et l'activité de son âme. Mais après la paix ses projets recommencèrent; le repos et la solitude l'effrayaient. Il avait eu plusieurs fois l'idée de se faire un établissement en Amérique, et surtout au Brésil; là il aurait voulu s'emparer de quelques villes, armer et discipliner à l'européenne les habitans du pays, et peut-être devenir le fondateur d'un empire. La paix d'Aix-la-Chapelle lui donna du loisir pour recommencer ses romans. On prétend que lorsqu'il mourut il en voulait enfin réaliser un, et qu'il avait déjà trois vaisseaux commandés en Suède pour quelque expédition dans le Nouveau-Monde. Je ne parle pas d'un autre projet d'établissement dans une des îles de l'Amérique septentrionale, sur laquelle il eut des vues. On croit que l'Angleterre et la Hollande en prirent de l'ombrage; et c'est ce qui arrêta l'entreprise.

Telle est la suite d'idées extraordinaires qui occupa l'imagination du comte de Saxe pendant tout le cours de sa vie. Cette espèce d'agitation secrète qui le tourmentait, jointe à ses grands talens pour la guerre, aurait peut-être pu dans d'autres pays et d'autres temps en faire un homme propre à des révolutions. Il semblait que les événemens ordinaires de la vie laissassent toujours une partie de son âme oisive, et qu'importuné de ses forces, il voulût se dédommager, par ses projets, du repos auquel il était condamné. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme dont les idées semblaient tenir bien plus à une imagination ardente que réglée, et qui forma souvent des projets bien plus hardis que raisonnés, dès qu'il était à la tête des armées, n'avait que les vues les plus sages, et employait toujours les moyens les plus sûrs. Ce contraste entre son caractère et son génie n'a point encore été observé, et mérite, je crois, de l'être.

ÉLOGE
DE RENÉ DUGUAY-TROUIN,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

> Parùm ad mortes nostras terra latè patet.
> SENEC. *Natur. quæst.*

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers sous un ciel qui n'était point fait pour lui.

Mais telle est notre destinée ; l'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime se place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout ; des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire : ils ont abusé surtout de l'art de la navigation. La mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi, les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasemens, des champs et des forêts incultes, où étaient autrefois des villes florissantes, monumens de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile; mais la mer, qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres. Tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivaient pauvres et vertueux, et mouraient dans le champ qui les avait vus naître. Mais on voudrait en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses, rien ne l'effraie autant que sa faiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux Etats (2) que funeste au genre humain.

La France, liée à toute l'Europe par son commerce, au Nouveau-Monde par ses colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puissans, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux, et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La renommée, parmi ces noms, a publié long-temps

le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon, et ils avaient pour auditeurs les Socrate et les Périclès. Je n'ai point les mêmes talens, et j'ai des juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin, d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le roi et l'Etat dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un homme de mer (3)? c'est un homme qui, placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connaître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'âme commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré l'impulsion; tirer de la même force des effets tout contraires; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin, calculer les probabilités et maîtriser les hasards, tel est l'art d'un homme de mer.

La nature sans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui saisit les rapports, cet instinct qui décide tandis que la raison balance, et le courage qui agit quand la raison délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'est à l'homme à l'achever; il faut qu'il ajoute les connaissances aux talens. Où les prendra-t-il? sera-ce au milieu des cours? dans les villes? dans l'oisiveté des ports? Non, ce sera parmi les travaux, les dangers et les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la patrie : il faut que l'homme de mer soit éprouvé au plus grand risque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oserai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité), nous ne serons puissans sur les mers que lorsque la marine marchande

sera la pépinière de la marine royale : l'Angleterre nous en donne l'exemple. Ayons le courage d'adopter une vérité qui nous est montrée par un ennemi (4), ou laissons-nous convaincre du moins par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la marine marchande que sont sortis et Jean-Bart, et Tourville, et le chevalier Paul (5) : c'est elle qui a formé Duguay-Trouin.

Le ciel, qui le destinait à faire de grandes choses, lui accorda la faveur de naître sans aieux. La véritable noblesse est de servir l'Etat : le sang qui coule pour la patrie est toujours noble.

Remarquons (6), à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna le jour; et à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession que l'orgueil dédaigne, et qui fait la grandeur des Etats.

La France, qui était alors toute puissante, soutenait la guerre contre l'Europe. La superstitieuse crédulité des anciens n'eût pas manqué d'observer que l'année de sa naissance fut marquée par trois batailles navales (7).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux, Duguay-Trouin éprouve à cette vue cette émotion secrète, ce désir inquiet et actif, qui annonce ou les grands talens, ou les grandes passions. Déjà son âme s'élance sur les mers. Mais la paix règne dans l'Europe ; Nimègue a désarmé les nations. Bientôt cette paix est troublée, et l'orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un prince, qui dans un corps faible et sous des dehors froids, cachait tout le feu et toute l'activité d'une âme ambitieuse, austère dans ses mœurs, profond dans sa politique, opiniâtre dans ses desseins, guerrier aussi habile que malheureux, assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices, Guillaume avait su mettre à profit pour sa grandeur le courage altier de ce peuple qui juge ses rois.

Louis XIV, qui ne voyait point le danger partout où il voyait la gloire, s'arme pour remettre Jacques II sur le trône. Tandis que Boufflers et Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandres fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'âme d'un héros et d'un sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'âme des sujets s'élève insensiblement au niveau de celle des rois, et toute nation est capable de grandes choses sous un grand prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaisseaux (8) qui, guidés par des armateurs, vont, sous l'étendart commun de la patrie, unir la guerre au commerce. C'est sur une frégate armée par sa famille, que Duguay-Trouin commence sa carrière (9). Il commence comme Turenne; et pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de

courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible; mais du moins le sol qui porte les combattans ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources. L'eau n'offre que des abîmes, dont la surface balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme et le précipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asile; ou si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé est séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui : c'est l'homme son semblable, qui armé du fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

Duguay-Trouin avait reçu cette intrépidité d'âme qui fait voir le danger comme si on n'y était pas exposé, et qui le fait braver comme si on ne le voyait pas. Son courage était encore affermi par une espèce de philosophie guerrière. Il avait adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre absolu et irrévocable; opinion dangereuse pour le philosophe, accablante pour le citoyen paisible, mais favorable au guerrier, et qui fut celle des conquérans arabes, de Charles XII et de Pierre-le-Grand. L'intrépidité qu'elle inspire fut la première qualité qu'on vit briller en lui. Il y a du progrès dans le génie qui ne se développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur, qui est tout à coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaisseaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre et présentent un front redoutable. Le capitaine de la frégate où est Duguay-Trouin se livre à une terreur qu'il est en droit d'appeler prudence. Il veut fuir; Duguay-Trouin en est indigné : il prend cet ascendant que les grandes âmes ont sur les faibles. On combat : il aurait eu trop de regrets, si quelqu'un avant lui se fût élancé dans le premier vaisseau ennemi. Son sang coule; il s'applaudit de le voir couler : c'est la première offrande qu'il fait à la patrie. Déjà il est vengé, et le vaisseau porte le pavillon français.

C'est peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre : il est prêt à s'élancer pour un second abordage, l'impétuosité du choc le précipite dans les flots ; à peine échappé au naufrage, il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire, il vole à une troisième. Tout cède à son courage. Un tranquille observateur de la nature, qui, assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret sur le soir l'ombre qui s'épaissit et qui vient lui dérober ce spectacle. Duguay-Trouin, vainqueur de trois vaisseaux, et tout couvert de sang, s'afflige que la lumière, en fuyant, interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau ; bientôt son roi lui confiera ceux de l'Etat. Une âme telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante.

La fortune peut élever contre lui des tempêtes, mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jeté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (10). La flamme des vaisseaux qu'il brûle éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II, et leurs ombres errantes sur deux champs de bataille connurent au moins qu'elles avaient un vengeur. Le peuple qui découvrit et subjugua le Nouveau-Monde, commence à redouter ses efforts. Mais ce n'est point à l'Espagne qu'il doit se rendre terrible, son destin est de la servir un jour. Les mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, et couvertes des débris de nos vaisseaux, virent dans le même temps triompher Duguay-Trouin (11) ; et l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera en Europe quelque sentiment d'humanité, l'on se souviendra avec horreur de cette machine, merveille du génie de la destruction, qui devait en un instant écraser une ville entière (12). Duguay-Trouin veut venger le lieu de sa naissance. Je le vois qui cherche partout sur l'océan des ennemis à combattre; mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire? quels sont ces pressentimens qu'il éprouve (13)? n'est-ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle désire? ou bien les héros ont-ils un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des âmes vulgaires? Le ciel le justifie, et la victoire est venue le chercher; partout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards; Flessingue, patrie de Ruyter (14)! Il croit voir ce grand homme; il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par sa valeur, des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers; il le voit mourant pour son pays. Cette

image l'enflamme, il combat : trois vaisseaux fuient ; le plus redoutable succombe et reconnaît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire, c'est celle du malheur. Ne craignons rien pour sa gloire : c'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius, assis sur les ruines de Carthage, m'étonne plus que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné Duguay-Trouin (15) ; il est seul, et il ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, et ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pièces d'artillerie tonnent sur son vaisseau ; ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées, bientôt ses débris couvriront la mer. Une âme faible n'eût pensé qu'à se rendre ; une âme bouillante et féroce n'eût pensé qu'à mourir ; Duguay-Trouin ose encore espérer de vaincre. Mais il est un point au-delà duquel les âmes communes ne passent jamais. Ses soldats se révoltent et refusent de combattre ; malheureux qui osent préférer la honte à la mort ! En même temps le vaisseau s'embrase. Duguay-Trouin fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les ranime, les ramène, mais il est lui-même frappé : il tombe, et il n'y a que l'instant de sa chute qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats, mais votre gloire est en vos mains : Duguay-Trouin vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne et de son vaisseau ; mais ses vertus, mais ce courage altier et indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier, et surtout d'un Français ; cette âme si fière et si élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir ; et malgré la fortune, il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'Etat qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgrâces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses ; et peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Denain. Par quels exploits Duguay-Trouin se venge de sa prison (16) ! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un ; trois abordages sanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de Duguay-Trouin. Il se joint à une escadre ; et prêt d'en venir aux mains, il donne un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par esprit de subordination (17).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur (18). Les côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frère qui le seconde, combat, triomphe, et meurt à ses côtés (19). Ne le plaignons pas, puisqu'il est mort pour sa patrie : plaignons Duguay-Trouin, qui perd un frère, et la France qui perd un héros.

Il est appelé à de plus hautes entreprises, et les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes, qui d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre et a fini par la protéger, grand dès qu'il est devenu libre, puissant et respecté dans l'Europe, conquérant et législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandais opposent à Duguay-Trouin des forces redoutables; elles sont dirigées par une de ces âmes fortes et vigoureuses, qui dans les combats regardent la mort comme un honneur, et n'estiment la vie que pour la victoire (20). Duguay-Trouin a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées; mais son destin est d'être partout victorieux. Il revole à l'attaque, il triomphe. Duguay-Trouin honore sa victoire par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect, il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe ! Le vaisseau victorieux, percé de coups de canon et battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourans, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau, une foule de malheureux presque expirans de leurs blessures, fuyant l'eau qui les gagne, et se traînant sur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'instant où ils vont être engloutis, quel spectacle pour Duguay-Trouin ! Tout ce que peut l'activité de la pitié et le sang-froid de la prudence est mis en usage, et ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ces momens rapides et terribles, où l'âme essaie ses forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études, il est des momens plus tranquilles, où dans le calme des sens, son génie s'instruit par les sciences et se forme par les réflexions. La marine, comme tous les autres arts, ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossières : car l'esprit du genre humain a eu son

enfance comme celui de tous les hommes. Le temps, qui agit lentement, mais qui agit sans cesse; l'expérience qui voit tous les avantages et tous les abus, la pratique des hommes de mer, les observations de quelques hommes de génie, qui saisissent en un instant ce que des nations et des siècles n'ont point vu, l'activité des passions qui cherchent à exécuter de grandes choses, et plus que tout cela peut-être, le hasard qui découvre des choses utiles échappées à la méditation du genre humain, toutes ces causes réunies ont étendu les idées et changé la marine en une science vaste, dont la philosophie est l'âme, et qui embrasse l'air, les cieux, la terre et les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connaissances d'un homme de mer. Duguay-Trouin étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette science, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes; de là il mesure les mers; il observe la nature de cet élément, les qualités qui lui sont partout communes, celles qu'il reçoit de la diversité des climats, de l'inconstance des saisons et des vents, de la distance ou de la proximité des terres (21).

C'est de ces connaissances combinées que résulte l'art du pilotage (22): c'est par lui que Duguay-Trouin apprend à diriger le cours d'un vaisseau. Souvent il prend en main le crayon, le télescope et le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance la sonde à la main, il calcule les profondeurs et les distances. Celui qui un instant auparavant était dans le combat un guerrier intrépide et bouillant, est ici un observateur tranquille, et qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une masse immense et compliquée: il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer et la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, et enchaîner ce qu'ils ont de dangereux? c'est la manœuvre qui opère ces prodiges; c'est la supériorité dans la manœuvre qui a rendu si célèbre Tromp et Ruyter, Tourville et Duquesne; c'est par elle que Duguay-Trouin, moins grand à la vérité, mais à qui, pour être leur égal, il n'a manqué que d'avoir à commander de si grandes flottes, a toujours vu la victoire attachée à ses pavillons (23).

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux. Souvent dans le silence de la nuit, tandis que tout repose, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, Duguay-Trouin,

seul et retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers ; et lorsqu'il lit de grandes actions, son âme s'élève, il s'enflamme et palpite de plaisir, d'admiration et de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talens que tant de combats, d'études et de réflexions, ce fut son amour pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente Duguay-Trouin au sortir d'une glorieuse campagne, impatient de voir ce roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu (24). Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres qui l'annoncent : il est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de sa dignité : il vient lui montrer cette épée teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ces courtisans oisifs et dédaigneux, qu'un homme de mer transporté du sein de ses vaisseaux au milieu de la cour, et sans autre titre que ses services, conversant avec son roi. Quelques uns remarquèrent peut-être qu'il n'avait pas les grâces et les manières des cours : Louis remarqua sa valeur et son génie. Bientôt son devoir le rappelle. Ce n'est pas à Versailles qu'un homme tel que lui doit faire sa cour ; il a mérité de servir dans la marine royale (25). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire les plus grandes actions, et parvenir par ses services au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'armateur et celui qui commande en chef dans la marine royale, combattent tous deux sur le même élément, et qu'ils aient les mêmes obstacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les distinguent ; et si les difficultés font la gloire du succès, les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le général de mer peut et doit moins risquer ; il faut qu'il ménage la gloire et les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main ; il lui faut plus d'audace : le second concerte des projets, forme des plans ; il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt, et ce motif si bas, mais si puissant, peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles : si l'autre règle ses opérations sur des vues de commerce, il se déshonore et trahit l'Etat. Celui-ci, maître absolu de ses expéditions, décide des lieux et des temps : celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même : le second commande quelquefois à ses

rivaux, souvent à ses ennemis. L'un est en même temps le ministre et le général; son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute : le projet de l'autre est souvent divulgué, avant que son escadre soit sortie du port. Enfin, l'armateur ne commande qu'un seul vaisseau, et toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat. Le général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert; il faut qu'il les place à une distance où ils puissent se soutenir sans pouvoir se nuire; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, et dont les forces sont en proportion avec les siennes; qu'il donne aux capitaines des instructions qui embrassent les accidens et les hasards; qu'il ait le courage de supposer la mort; que les mouvemens combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale; que sans précipitation, sans enthousiasme et sans terreur, il sache démêler et juger ces circonstances extrêmes, où il faut sortir des règles ordinaires, et sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carrière que Duguay-Trouin va courir. L'ambition de donner un maître à l'Espagne a replongé l'Europe dans les dissensions d'où l'avait tirée une paix trop courte. On me pardonnera sans doute, si je rappelle ici le souvenir d'une guerre qui a coûté tant de larmes à la France : les triomphes de Duguay-Trouin furent mêlés à nos désastres, et tandis que notre sang répandu en Allemagne, en Italie et en Flandre, inondait les campagnes d'Hochstet, de Turin, de Ramillies et de Malplaquet, ce héros faisait couler sur les mers et aux extrémités du monde le sang de nos vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle nation sentira la première les effets de son courage? c'est la Hollande; c'est ce peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les rois. Duguay-Trouin combat (26). Les coups pressés de l'artillerie, soutenus d'une manœuvre habile, le menacent du plus grand danger. Son vaisseau est prêt à périr; où cherchera-t-il un asile? dans le vaisseau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançaient; ceux qui se croyaient ses vainqueurs sont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaisseaux et de deux frégates, échappe à une escadre hollandaise de quinze vaisseaux (27). Semblable à ce Romain qui, pour favoriser la retraite des siens et mettre Rome à couvert, soutint seul l'effort d'une armée, Duguay-Trouin se dévoue seul au péril, arrête la flotte entière, la combat, lui résiste, et joint à la gloire d'avoir sauvé son escadre, celle d'avoir étonné son ennemi même. Je le suis dans ces climats du nord, où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la baleine; où la nature, accoutumée au silence,

n'entend des voix humaines, que lorsque l'Européen, guidé par la soif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer; c'est là que Duguay-Trouin poursuit le Batave (28). Le fer d'une main et le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ses vaisseaux. Des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes.

L'Angleterre éprouve encore sa valeur, qu'elle a sentie tant de fois (29). Si deux vaisseaux de guerre lui échappent, ce n'est pas lui qu'il en faut accuser : ses victoires le justifient. O trahison! Tandis que Duguay-Trouin combat seul deux ennemis redoutables, les vaisseaux qui l'accompagnent s'éloignent pour ne point partager son péril. Cependant il est quelque chose encore de plus honteux, c'est la protection que trouvèrent les coupables : car soit orgueil, intérêt ou bassesse, il est des hommes qui se font un devoir de protéger tout ce qui est vil. Duguay-Trouin sent un pareil outrage avec la fierté d'un héros : il est sur le point de quitter la mer et de renoncer au service. Ce malheur de la France n'eût été qu'un succès de plus pour ceux qui l'y forçaient : mais il était trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la patrie du malheur d'avoir produit quelques âmes basses : son ressentiment est un nouvel ennemi qu'il immole à son roi.

La victoire se hâte de le consoler. Il oublie, en honorant l'Etat, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps, un nouveau titre de gloire se joint à celui de ses triomphes. Un de ses frères meurt encore les armes à la main (30). Famille de héros! de trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la patrie; Duguay-Trouin, celui de ne vivre que pour elle.

Il va être exposé à un des plus grands périls où se soit jamais trouvé un homme de mer. Vingt-un vaisseaux de guerre fondent sur lui, l'attaquent et l'environnent. Déjà il en a mis un hors de combat; mais de quoi lui sert ce triomphe? ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout à coup le vent tombe, le combat cesse, la nuit vient. Le héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin, les Anglais tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son âme n'est point abattue : il veut du moins dans sa défaite entraîner une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paraîtra, il doit se jeter avec ses troupes dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous ses officiers ce courage du désespoir, qui est le dernier sentiment d'une âme magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes : pendant la nuit, il laisse tristement errer ses regards sur ses ennemis, sur la mer, sur ce ciel où bientôt va reparaître le jour, qui sera témoin de son désastre. Tout à coup il aperçoit à l'horizon le

présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres, on obéit en silence ; toutes les voiles sont tendues, le vent s'élève, et son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglais étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que Duguay-Trouin augmente tous les jours sa gloire. Il a reçu le titre de capitaine de vaisseau, et n'en a que plus d'ambition de bien servir l'Etat. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV : le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Espagne par intérêt et par haine, s'est vendu par faiblesse à l'Angleterre. L'or et les diamans du Brésil s'unissent avec le fer de nos climats, et les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. Duguay-Trouin avec trois vaisseaux ose attaquer une flotte portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre (31). Bientôt il court par les ordres de son roi se jeter dans Cadix, menacé d'un siége. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au conseil, du conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquait des flottes (32). Mais les passions des grands sont des ennemis plus à craindre que des flottes armées. Ce fut un crime pour Duguay-Trouin d'être sincère, et la postérité saura que la récompense de tant de soins fut un outrage et des fers ; tant il est difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus ! Louis XIV avait l'âme trop grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux héros. C'est peu de venger Duguay-Trouin ; il oppose à cet affront une nouvelle marque d'estime, et l'associe à cet ordre militaire qui récompense le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'État ! L'Angleterre équipe une puissante flotte pour porter des secours aux ennemis de Philippe V (33) ; Duguay-Trouin a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célèbre qui était, comme lui, la gloire de la marine française, mais qui avait un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avait soutenu la gloire de sa naissance ; Duguay-Trouin avait fait disparaître l'obscurité de la sienne ; le premier avait donné un nouvel éclat à ses aïeux, le second avait créé un nom pour ses descendans ; l'un avait mis à profit tous les avantages, l'autre avait vaincu tous les obstacles : tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en ressources. Mais Forbin, né pour être un général de mer, ne fit le plus souvent que des exploits d'armateur ; Duguay-Trouin, né pour être un simple armateur, fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier, en servant l'Etat,

pensait à la récompense ; le second pensait à la gloire. Forbin vendait ses services ; Duguay-Trouin eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui aurait dû former entre eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'Etat ! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte anglaise. Forbin, soit circonspection, soit lenteur, soit qu'il méditât à loisir le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme), Forbin a tout à coup ralenti sa marche, et tarde à donner le signal du combat. Duguay-Trouin, accoutumé à compter les momens, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des lois, et qu'il valait mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen et d'un héros ; il n'avait pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés, sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues, les mânœuvres sont entrelacées dans les manœuvres, les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons, défendu par une armée entière ; c'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi, l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré de les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce ; l'abîme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres ! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout

fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis; les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put dès lors se flatter que son trône serait un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de Duguay-Trouin; des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte attaquée et vaincue au milieu d'une tempête; circonstance presque unique! Je ne vous peindrai pas ce héros, tandis qu'il attend une escadre anglaise, frappé tout à coup d'une maladie, et presque entre les bras de la mort, plus tourmenté du désir de combattre que du sentiment de sa douleur: tel Alexandre malade demandait aux dieux, ou de combattre ou de mourir; mais je me hâte de venir à cette expédition où il déploya tant de courage et de talens, et parut aussi bon général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-Monde a été découvert, conquis et ravagé, il est ébranlé par tous les mouvemens qui agitent l'Europe, et nous ne pouvons plus être en guerre aux bords de l'Escaut ou du Rhin, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Le Brésil, arraché à des peuples sauvages mais tranquilles, a été tour à tour disputé par le Portugal, l'Espagne et la Hollande: que de flots de sang ont arrosé ses mines d'or! Déjà, dans cette guerre, des vaisseaux français avaient attaqué la puissante ville de Rio-Janeiro (34); mais le chef de l'entreprise, plus courageux qu'habile, plus soldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'était vu réduit à porter des fers. Duguay-Trouin a conçu le projet de venger sa patrie et son roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'Etat; son génie et son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulens se prodigue à sa voix pour le bien de la patrie, et l'intérêt des particuliers seconde la gloire de la nation. Cependant, au bruit d'un armement de Duguay-Trouin, la Hollande équipe des flottes; l'Angleterre croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses colonies; une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui le renferme. Ainsi les mouvemens d'un seul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. Duguay-Trouin les a prévenus, et déjà il est en mer. Oh! si quelque génie bienfaisant portait la nouvelle de son approche aux malheureux Français qui, dans les prisons de Rio-Janeiro, soulèvent leurs bras chargés de chaînes pour invoquer le ciel contre leurs vainqueurs et leurs bourreaux, de quels cris de joie retentiraient

les voûtes de ces prisons ! Il vole avec sa flotte ; le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls et tant d'obstacles !

Je vois un port dont le passage étroit et resserré encore par un rocher, est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents pièces d'artillerie rangées sur son passage, et combinées dans leur action, croisent leurs feux : au milieu de l'entrée, sept vaisseaux de guerre présentent une barrière formidable : au-delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des bastions, des îles fortifiées. Après tant de barrières, reste la ville même de Rio-Janeiro ; Rio-Janeiro, située au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries, dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Partout je vois des forts, des retranchemens, des fossés, du canon, et dans l'enceinte des remparts un armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

Duguay-Trouin a donné le signal pour forcer l'entrée du port. De trois côtés, la foudre vient heurter ses vaisseaux. Toujours inébranlable, il s'avance d'un pas égal à travers des torrens de feu. L'ennemi s'étonne, et l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe, la nuit entend déjà gronder ces bombes qui volent dans l'air et vont écraser les citoyens des villes sous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une île, poste important, est attaquée et emportée d'assaut. Les Portugais ont fui ; leurs propres mains embrasent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente. Des mouvemens compliqués et de fausses attaques trompent l'ennemi, et déjà l'armée française est sur le rivage.

Dès ce moment on vit Duguay-Trouin, qui jusqu'alors n'avait combattu que sur mer, déployer tous les talens d'un général, former des troupes, les ranger en bataille, choisir des postes, les soutenir les uns par les autres, prendre une exacte connaissance des lieux, profiter des fautes, éviter les surprises, fixer la victoire, ordonner les retraites, user des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des siéges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont les circonstances qui développent les talens ; et Duguay-Trouin, peut-être, eût été aussi aisément le rival des Turenne et des Condé, que celui des Ruyter et des Duquesne.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominent la ville, il a reconnu tout le terrain qui l'environne, il a compté toutes les ressources de l'ennemi, il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque, il a remporté une victoire dans la plaine, et dressé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différens postes : tout est prêt, demain avec le

jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. Nuit terrible ! son silence est tout à coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même temps le ciel se couvre d'orages, le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel et rapide des batteries, le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre, les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent, les mugissemens de la mer agitée par la tempête, tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formaient autour de Rio-Janeiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-mêmes, ils fuient; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques; mais dans le sein de la terre, ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'était pas vainqueur : il achève de mériter sa victoire, en l'assurant. Quel spectacle pour lui, lorsque les Français, qui sur cette rive étrangère avaient gémi dans les prisons, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baiser sa main sanglante, et l'appelant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnaissance vive et sensible qui n'est connue que des malheureux !

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées; de puissans secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée; Albuquerque, fameux par des triomphes; son nom est chez les Portugais le signal de la victoire. Duguay-Trouin a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche, la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville, et déjà il est en leur présence. Les soldats, rangés en bataille, joignent à l'intrépidité des Français la fierté des vainqueurs. Cette audace de Duguay-Trouin valut pour lui une bataille. Les ennemis épouvantés viennent traiter du rachat de leur ville, et lui offrir tout l'or de leur colonie. Déjà il a dicté des lois et reçu des otages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes; en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils se croyaient sûrs de vaincre, soutiennent que la victoire justifie tout, et que la perfidie heureuse n'est plus un crime, Duguay-Trouin ne permit pas à ses ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; et ses soldats, tenant le fer d'une main, enlèvent de l'autre les richesses du Brésil.

Cet illustre vainqueur remporte dans sa patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais avec quel empire la nature avertit les héros qu'ils ne sont que des hommes! Le vengeur des deux nations, l'effroi du Portugal, celui qui dans ce moment vient de remporter la plus éclatante victoire dans le Nouveau-Monde, au retour même de cette expédition, est prêt à périr dans les flots. De moment en moment, il se voit sur le point d'être englouti, et n'attend que la mort (35). Enfin, après douze jours de tempête, la mer se calme, et ce héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches : partout où il paraît, les regards se fixent sur lui (36). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, sent mieux la distance qui est entre lui et les grands hommes, ou qui, moins jaloux peut-être, est plus franc dans son admiration, s'assemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avait accordé toutes les récompenses qui lui étaient dues. Il en est une qui, grâce aux conventions, donne pour ainsi dire à l'homme un nouvel être, et devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de sa source : c'est la noblesse, institution politique, plus injurieuse peut-être qu'honorable pour l'humanité, mais utile par elle-même, et qui n'est dangereuse que par ses abus (37). Heureux les Etats où cette noblesse d'institution n'étouffe point la noblesse de mérite, et où, faite pour représenter la vertu, elle ne sert ni à décorer le vice, ni à justifier l'indolence, ni à relever l'orgueil! Lorsque Louis honora Duguay-Trouin de cette distinction, personne ne demanda par où il l'avait méritée. Douze flottes attaquées et vaincues, et plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés, voilà ses titres : avant que d'être noble, il fut un héros. Pourquoi sur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (38)? Jean-Bart et Duquesne, tous deux nés dans l'obscurité, ont aussi fondé leur grandeur sur leurs exploits : et les mains de Ruyter, ces mains qui combattaient les rois et guidaient les flottes de la Hollande, avaient déployé des voiles et manié des cordages.

Duguay-Trouin, de simple armateur devenu chef d'escadre, et depuis lieutenant-général (39), s'était trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches et vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la mollesse et des récompenses de la vertu, osaient se vanter des actions de leurs ancêtres, et ils ne pardonnaient pas à un héros d'avoir fait les siennes. Duguay-Trouin pouvait leur dire ce que Marius disait aux grands de Rome : « Vous m'enviez ma gloire, enviez-moi

donc aussi mes travaux, mes dangers, mes combats; enviez-moi le sang que j'ai versé pour la patrie. »

Ce n'est pas que Duguay-Trouin irritât l'envie par ces mouvemens d'une âme altière qui sent trop sa supériorité. Dans les relations de ses combats, il était le seul à qui il ne rendît pas justice; c'était assez pour lui de mériter des éloges, il laissait à la renommée le soin de les faire. Sans faste dans ses actions, sans hauteur dans ses discours, les deux plus dangereux séducteurs de la vertu, la fortune et la gloire n'avaient pu le corrompre. Si sa renommée ne l'eût suivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'était un héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent une fierté naturelle. C'est le séjour de la liberté : on n'y respire point l'air de l'esclavage comme dans les prisons immenses des villes; on n'y est point pressé par les tyrans. Sur cet océan sans bornes, l'âme s'étend et s'agrandit. Duguay-Trouin, à des mœurs douces, joignit cette fierté noble : mais il la réservait toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la société, que lorsque l'injustice ou l'envie osèrent lui disputer sa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaisse, il brave dès qu'on l'offense.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur (40). Quels sont dans les combats les trésors qu'il veut sauver? son pavillon et l'honneur de la France. Vainqueur du Brésil et de quatre cents vaisseaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur dans ses ennemis, on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus; mais il la voyait sans jalousie dans ceux qui servaient sous lui. Il l'inspirait à ses soldats, par une prévoyance qui embrassait tout, par une confiance qui jamais ne douta du succès, par des dispositions qui mettaient les troupes dans la nécessité d'être braves, par une sévérité de discipline, qui est pour les courages ce qu'une vie sobre et frugale est pour les corps (41), par une attention pleine d'humanité à ménager leur sang; car il savait estimer la vie d'un soldat.

A la cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté soi et ses ennemis, il s'occupait de l'avancement de ses officiers; il portait au pied du trône des actions qui, sans lui, n'auraient jamais été connues de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une pension : Duguay-Trouin prie son roi de la transporter à un officier courageux et pauvre, cruellement blessé dans le combat (42). Cette action, qui n'est que juste, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paraître grande.

La sensibilité fut toujours le caractère des héros. Tels furent Alexandre, César, Henri IV, Condé; fiers et sensibles, sublimes et tendres; tel fut aussi Duguay-Trouin. On aime à le voir frémir à la vue des embrasemens et des naufrages, voler aux secours des malheureux, consoler les vaincus, donner les plus tendres regrets à la mort de ses amis, embrasser les corps expirans de ses frères, les serrer dans ses bras, mêler ses larmes à leur sang. Quoi! il pleure! Est-ce donc là ce héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avait jamais eu que de si nobles faiblesses! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice, que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délassement de la gloire.

Il aimait Louis XIV, non comme son maître, mais comme un grand homme; et lorsque ce prince mourut, Duguay-Trouin donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleura son roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce héros soit inutile à la France, les jours du citoyen ne sont jamais perdus pour la patrie. Tantôt par des études savantes et des réflexions, plus utiles pour un homme de génie que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu si célèbre; tantôt il s'occupe à écrire ces mémoires qui seront une leçon éternelle pour la postérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui est l'âme du service; il veille sur la discipline, qui dans la paix tend toujours à s'énerver; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine, et qui est encore si défectueux (43). Il préside dans un conseil à cette compagnie des Indes (44), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, et que l'on vit renaître des débris du système, comme on voit sortir du milieu du tronc abattu par l'orage, un rejeton vigoureux, qui bientôt croît, s'élève, et devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte: Duguay-Trouin éclaire ses concitoyens et son prince, comme il avait vaincu ses ennemis, avec modestie, mais avec courage.

La cour se renouvelle; la confiance que l'on a en lui est toujours la même (45). Il va sur les côtes d'Afrique réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes; partout il est respecté, moins comme l'envoyé d'un grand roi que comme un héros. Il négocie avec la supériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière des combats (46)? La paix de l'Europe est troublée; l'Angleterre équipe des flottes; nos vaisseaux s'arment dans nos ports, l'honneur de les commander enflamme Duguay-Trouin, et lui rend l'ardeur de sa première jeunesse. Ces mers, après vingt ans, vont reconnaître leur vainqueur. Mais tout à coup l'Europe se calme, et Duguay-Trouin,

prêt à recommencer de vaincre, se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qui le tourmentaient n'eussent été suspendus que par son zèle. Dès qu'il n'a plus l'espérance de combattre, son corps s'affaiblit, ses forces s'épuisent; et la France, qui venait de perdre Berwick et Villars, pleure le dernier des héros du siècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé sitôt! Faut-il qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il aurait pu encore remplir une longue carrière! Ah! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il aurait encore pu servir l'Etat. Ainsi Duquesne affaibli par les années, rendait encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportait des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous! que son exemple perpétue dans notre marine et la valeur et les talens!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe, il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur! « Français, s'écrierait-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'océan? mes yeux cherchent en vain, je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi! n'êtes-vous plus le même peuple? n'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras; les abandonnerez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes? les ferez-vous repentir de leur fidélité? En vain la nature leur a donné la valeur et le zèle; leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs remparts, ils n'en ont point d'autres. Êtes-vous citoyens? ce sont vos frères. Êtes-vous avides de richesses? vous les trouverez dans ce nouveau monde : vous y trouverez un bien plus précieux, la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe, l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers, c'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir; si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui de trois côtés baignent votre patrie; voyez

vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction; voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux: la gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres; régnez sur la mer, et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau. »

NOTES HISTORIQUES.

Page 355. (1) C'EST un grand problème de savoir si la navigation a été plus utile que funeste aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a servi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe partagé en cent mondes différens, n'a plus formé qu'un seul monde; les nations se sont communiqué leurs lumières; la connaissance des cieux et de la terre a été perfectionnée; les trésors dispersés par la nature ont été rassemblés par le commerce. Mais aussi que de maux sont nés de ces biens même! Les peuples, en se communiquant leurs lumières, se sont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richesses, a multiplié les besoins, a fait naître le luxe et corrompu les mœurs; enfin, la mer est devenue une des plus grandes causes de cette dépopulation sensible, que les philosophes croient apercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis des siècles, tant de pestes et de maladies cruelles que la nature avait enfermées dans certains climats, qui ont été répandues dans le monde entier, tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer aurait servi de barrière, la plus vaste partie du monde, l'Amérique presque entièrement dépeuplée! enfin les combats de mer, si meurtriers et si terribles, surtout entre les nations modernes; tout cela déposerait contre la navigation, et devrait la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre humain.

Page 355. (2) On ne peut douter que dans l'ordre politique, la navigation soit un bien. Nous voyons par l'histoire que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde et l'a peuplé de ses colonies; Athènes a eu la supériorité sur cette république d'états qui composait la Grèce; Carthage a disputé l'empire de l'univers; Rome n'a étendu ses conquêtes que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes; Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance et enrichi l'Occident par son industrie; l'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvraient un nouveau monde; l'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe; la Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la grandeur: ses pavillons ont été l'étendard de la liberté; la Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragut et Barberousse commandaient les flottes immenses de Soliman. Si nous tournons les yeux sur la France, nous y verrons la marine peu

connue sous la première race de nos rois, ranimée sous Charlemagne, servir de barrière aux inondations du nord, négligée sous ses successeurs, qui négligèrent tout, rétablie sous le premier des Philippe, porter des conquérans dans l'Asie, s'élever par des progrès lents jusqu'à François Ier, retombée pendant les orages funestes des guerres civiles, reparaître sous Louis XIII, où elle trouva Richelieu, étonner et faire trembler l'Europe sous Louis XIV, toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulsion des grands hommes d'état.

Page 356. (3) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choses : de ses vaisseaux, des vents et de la mer. Il est d'abord essentiel qu'il connaisse les qualités de ses navires, leur solidité, leurs proportions, leur vitesse ou leur lenteur. C'est sur cette connaissance qu'il doit régler la plupart de ses opérations, pour l'attaque ou pour la défense, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents sont le second objet de son étude : ils avaient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour dissiper les pluies, pour transporter et répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles secousses, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle destination de la fureur des hommes, ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats de mer. Il faut donc les connaître pour triompher de leurs obstacles, mettre à profit leurs avantages, régler sur eux le choix des postes, tirer d'eux les plus grands secours lorsqu'ils sont favorables, les forcer de servir, même lorsqu'ils sont contraires.

Le mer est le troisième objet qui doit fixer l'attention d'un marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire, il faut estimer leur action ; elle a une surface toujours agitée, il faut obéir à ses différens mouvemens ; elle a des courans, il faut connaître et mettre à profit leur direction ; elle a des marées, il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre ; il faut qu'il sache estimer par la saison, par les obstacles, dans quel temps les vaisseaux ennemis peuvent se trouver à telle hauteur. S'il les attend, il faut qu'il sache leur fermer le passage ; s'il les poursuit, leur couper le chemin ; s'il les évite, choisir celle des routes où son vaisseau a la plus grande vitesse possible ; s'il les combat, il doit par leurs mouvemens connaître leurs intentions, les forcer par sa manœuvre à souffrir l'abordage, ou savoir l'éviter soi-même. Tous ces détails si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'études et d'expériences. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples ; il est condamné à se traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que sera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la marine ? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudié : la nature donne les talens, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connaissances.

Page 357. (4) En Angleterre, la marine marchande est une école où les particuliers risquent leur fortune pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une est un degré pour passer à

l'autre ; il n'est pas extraordinaire de voir des lords envoyer leurs enfans faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est pour ainsi dire une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce système : il produit du moins de grands avantages ; le commerce est honoré, la science de la marine se répand dans tous les états, la marine royale se peuple d'officiers excellens, qui se forment même au sein de la paix ; et nous, avec nos préjugés et notre orgueil, nous restons dans l'ignorance. C'est ce que l'amiral Hawk dit dans cette guerre à un officier français qui était prisonnier : « Jamais en France » vous n'aurez de marine, tant que vous croirez qu'il y a du déshonneur » à servir sur des vaisseaux marchands. Je n'étais pas né pour être matelot, ajouta-t-il, cependant je me suis fait matelot pour apprendre » la manœuvre. » Que du moins nos ennemis nous instruisent. Ces réflexions ne sont dictées ni par l'enthousiasme, ni par l'envie de censurer; c'est le cri de la raison et de la vérité.

Page 357. (5) C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer que la France a produits, se sont formés dans la marine marchande.

Jean-Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de simple pêcheur devint chef d'escadre ; il fit les glus grandes choses, parce qu'il ne craignit jamais rien. Il mourut en 1702.

Le comte de Tourville fit ses premières armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible contre des corsaires turcs. Il continua à s'exercer et à s'instruire dans la même école jusqu'en 1667, que le roi l'attacha à la marine royale en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il fut nommé chef d'escadre en 1677, lieutenant-général en 1681, vice-amiral et général des armées navales du roi en 1692, maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 mai. Il combattit long-temps sous Duquesne, et mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta sa gloire.

Le commandeur Paul fit long-temps la guerre d'armateur. Il entra enfin dans la marine royale ; et en 1663, Louis XIV lui confia une escadre de six vaisseaux de guerre contre les pirates de Tunis et d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité, et fit trembler par ses victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du règne de Louis XIV, il y eut encore en France un armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, et qui n'avait pas moins d'intrépidité que de talens ; il s'appelait Cassart. Il se distingua long-temps par la quantité et la richesse de ses prises. En 1712, il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre et de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne plusieurs colonies du Portugal, de la Hollande et de l'Angleterre ; mais il avait des défauts qui quelquefois tiennent du courage : un caractère dur et une âme trop inflexible. Il choqua la cour, et la cour le laissa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin était à Versailles dans l'antichambre du roi, où il s'entretenait avec plusieurs courtisans ; tout à coup il aperçoit dans un coin un homme seul, et dont l'extérieur annonçait la misère, c'était Cassart.

Duguay-Trouin quitte les seigneurs dont il était entouré, et va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour avec qui il était. *Comment!* s'écria Duguay-Trouin, *avec qui j'étais? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui.* Il est probable que cet homme aurait pu rendre les plus grands services à la nation, s'il eût été employé; mais il n'a servi qu'à prouver par son exemple, combien la cour doit craindre d'étouffer le mérite, et combien on doit ménager la cour, puisque c'est d'elle en partie que dépendent la réputation et la gloire. Nous avons du moins la satisfaction de rendre à sa mémoire la justice qui ne lui a pas été rendue pendant sa vie, et d'apprendre à la France qu'elle pouvait avoir un grand homme de plus.

Page 357. (6) René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'une famille de négocians. Son père y commandait des vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce : il s'était acquis la réputation d'un très-brave homme et d'un habile marin. Duguay-Trouin eut trois frères. L'aîné, nommé Trouin de La Barbinais, homme intelligent et actif, fut d'abord consul de France à Malgues en Espagne; il fut ensuite occupé le reste de sa vie à seconder son frère pour ses armemens et toutes ses entreprises. Les deux autres, plus jeunes que lui, périrent glorieusement en servant l'état dans la marine.

Page 357. (7) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV était en guerre avec l'Empire, la Hollande, et l'Espagne. Cette année même il se livra trois batailles navales consécutives, les 7, 14 et 21 de juin, entre la flotte hollandaise d'un côté, et celles de France et d'Angleterre de l'autre : la cour de Londres servait alors celle de Versailles. Bientôt tout devait changer, et la France avait vu naître celui qui devait faire tant de mal à l'Angleterre.

Page 357. (8) En 1680, 1681 et 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les Français eux-mêmes n'auraient osé espérer. Louis XIV, qui portait dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son âme, avait formé le projet de donner à la France l'empire de la mer; Colbert était digne d'exécuter ce projet. L'activité du ministre seconda les vues du prince : bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses; la nature fut forcée à Rochefort; Dunkerque et le Havre-de-Grâce furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud, inventa pour la construction une méthode plus régulière et plus facile; c'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes, si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports; la foule des citoyens, ou inutiles à l'État par leur oisiveté, ou dangereux par leurs occupations, ou onéreux à des provinces qui ne pouvaient les nourrir, fut enrôlée : on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la marine parut, des lois justes disciplinèrent ce peuple immense et féroce; lois nécessaires sur la mer, où la société polit moins les mœurs, et où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs étaient montés de cent canons. D'Es-

trées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean-Bart et Forbin portaient de tous côtés la gloire de notre marine. Duguay-Trouin commençait à s'élever. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachaient partout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la marine française conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

Page 357. (9) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit sa première campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de dix-huit canons. On eût dit que la nature voulait l'éprouver. Pendant cette campagne il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête lui montra de près le naufrage; bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant. Un de ses compagnons qui était à côté de lui, en voulant sauter dans le vaisseau ennemi, tomba entre les deux vaisseaux, qui venant à se joindre, écrasèrent ce malheureux; une partie de sa cervelle rejaillit sur Duguay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit sur mer.

Page 359. (10) En 1691, sa famille étonnée du courage qu'il avait fait paraître dans la prise de ces trois vaisseaux, crut pouvoir lui confier une frégate de quatorze canons : il n'avait alors que dix-huit ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un château et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre; c'était après la bataille de la Boine, où le roi Jacques fut défait, et la bataille de Kilconnel, gagnée aussi par le prince d'Orange.

Page 359. (11) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 mai 1692. Tourville, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta : les Français couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures. L'amiral anglais nous brûla quinze vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg. Dans le même temps Duguay-Trouin remporta plusieurs avantages sur les Anglais. Monté sur une frégate de dix-huit canons, il combattit seul et prit deux frégates de guerre qui escortaient trente vaisseaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de vingt-huit canons, il prit encore six vaisseaux. Ainsi la fortune de Duguay-Trouin commençait à s'élever parmi le choc de deux empires qui s'écrasaient.

Page 359. (12) Les Anglais étaient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs, qui désolaient leur commerce. Ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'était un bâtiment, en forme de galiote, de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de cent barils de poudre, et rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, et de toutes sortes de matières combustibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 au premier décembre, l'air étant serein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine; elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devait être attachée sans être aperçue. Elle n'était plus qu'à cinquante pas



lorsqu'un coup de vent la détourna et la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit; l'ingénieur qui le conduisait se hâta d'y mettre le feu; mais l'eau avait déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible; toute la ville fut ébranlée, et les vitres et les ardoises de plus de trois cents maisons furent brisées. L'on doit rendre grâce à l'être bienfaisant qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité : les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

Page 359. (13) Duguay-Trouin ajoutait foi à ses pressentimens. Il assure dans ses mémoires qu'il a toujours suivi ces mouvemens secrets de l'âme, et que jamais il n'a été trompé. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère eu d'hommes célèbres qui n'aient eu quelque opinion singulière, et celle-ci sur les pressentimens ne messied pas à un héros d'une imagination ardente, et plus guerrier que métaphysicien. Elle prouve du moins que son âme était profondément occupée de vaisseaux, de combats et de victoires : c'est le génie de Socrate, c'est le fantôme qui apparut à Brutus.

Page 359. (14) Ruyter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il servit sur mer, et commença par être mousse de vaisseau : on ose dire qu'il n'en était que plus grand; et chez les républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement capitaine de vaisseau, commandeur, contre-amiral, vice-amiral, et enfin lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies. Il se rendit célèbre sur toutes les mers, et mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte française, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme s'empressèrent à honorer son mérite. Le roi de Danemarck lui donna une pension et des lettres de noblesse; des barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Estrées, qui avait combattu contre lui, écrivit en 1663 à Colbert : *Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir.* Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de duc. Louis XIV fut affligé de sa mort; et comme on lui représentait qu'il était délivré d'un ennemi dangereux : *On ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être sensible à la mort d'un grand homme.* La Hollande, qui l'avait comblé d'honneurs pendant sa vie, lui fit dresser après sa mort un monument. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Ruyter sera connu !

Page 360. (15) En 1694, Duguay-Trouin, monté sur une frégate de 40 canons, tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin se voyant démâté, il prit la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vaisseau ennemi pour s'en emparer. Déjà tout était prêt; la méprise d'un officier, qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaisseau de 66 canons vient le combattre à la portée du pistolet, tandis

que trois autres le canonnaient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leurs postes, et vont se cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, et leur présente le pistolet et l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin des poudres : il y descend, fait éteindre les flammes. Il fallait encore obliger ses soldats; il se fait apporter des barils pleins de grenades, et les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent a leurs postes; mais lui-même en remontant, est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenait eût été coupé par une balle, soit que dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette; ses officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin, frémissant et désespéré, ne savait quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant sur sa fin, vint le frapper et le renversa; il fut près d'un quart-d'heure sans connaissance. Le capitaine anglais, touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'escadre anglaise ayant relâché à Plymouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'amirauté. Sa prison ne fut pas longue; Duguay-Trouin était aussi aimable que courageux : il avait su plaire à une jeune anglaise; ce fut elle qui brisa ses fers, et l'amour rendit un héros à la France.

Page 360. (16) On eût dit réellement que la défaite et la prison de Duguay-Trouin lui eussent donné de nouvelles forces. Peu de jours après son retour en France, il va croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglais. Il court au-devant de cette flotte, la rencontre, attaque sans hésiter les deux vaisseaux de guerre, et s'en rend maître. L'un d'eux était monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre : c'était lui, qui avec ce même vaisseau, avait pris à l'abordage, en 1689, le fameux Jean-Bart et le chevalier Forbin. Duguay-Trouin n'avait que vingt-un ans; il commençait dès-lors à fixer l'attention du gouvernement : Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. M. de Pont-Chartrain, ministre de la marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter si peu, et qui produisent de si grands effets sur les âmes sensibles à l'honneur.

Page 360. (17) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la cour, se joignit à une escadre du marquis de Nesmond. Comme il était près d'aborder un gros vaisseau anglais, M. le marquis de Nesmond fit tirer un coup de canon à balle : Duguay-Trouin crut que c'était un ordre de ne point attaquer l'ennemi, et quoiqu'il fût impatient de combattre et presque assuré de vaincre, il se retira par esprit de subordination. Cet exemple est bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin; il nous fait voir quelle idée il avait de la discipline militaire.

Page 361. (18) En 1695, il prend sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux anglais qui venaient des Indes orientales, considérables par leur force et encore plus par leurs richesses.

En 1696, monté sur le *Sans-pareil*, vaisseau anglais qu'il avait pris, il va croiser sur les côtes d'Espagne et s'y rend maître, par stratagême, de deux vaisseaux hollandais. A la pointe du jour il se trouve à trois lieues de l'armée navale ennemie : il prend son parti sans balancer, ordonne à ses deux prises d'arborer pavillon hollandais et de le venir joindre par derrière, après l'avoir salué de sept coups de canon ; ensuite il fit voile vers l'armée ennemie avec autant d'assurance et de tranquillité que s'il eût été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par sa manœuvre et par la fabrique de son vaisseau, qui était anglais, crurent que c'était un de leurs vaisseaux qui s'était écarté pour parler à des navires hollandais, et qui venait rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il osa la combattre à la vue même de l'armée ennemie ; et pour dérober cette frégate à ses coups, il fallut le secours d'une partie de la flotte.

Page 361. (19) Duguay-Trouin avait un jeune frère, plein de qualités aimables, et qui joignait le courage et la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avait donné une frégate de seize canons à commander. Comme ils croisaient ensemble sur les côtes d'Espagne, ils firent une descente auprès de Vigo, et forcèrent, l'épée à la main, des retranchemens d'où l'on avait tiré sur eux. De là ils marchèrent à un gros bourg défendu par des milices espagnoles. Le jeune frère de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de se signaler, presse sa marche, vole à l'attaque et force le premier les retranchemens du bourg ; mais en les forçant, il est blessé d'une balle qui lui traverse l'estomac. Duguay-Trouin était occupé à combattre d'un autre côté où il était aussi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle : il resta quelque temps immobile ; bientôt le désespoir le rendit furieux ; il court sur les ennemis et en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençait à paraître sur les hauteurs : forcé de se retirer, il rassemble ses soldats et court chercher son frère ; il le trouve couché à terre, nageant dans son sang qu'on tâchait vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui, l'embrasse sans pouvoir dire un mot, le baigne de ses larmes, et le fait emporter dans son vaisseau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours ; il mourut entre les bras de son frère. On porta son corps dans une ville portugaise, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui sont dus à la valeur. Sa tombe fut arrosée des larmes de tout l'équipage, et toute la noblesse des environs, qui assista à ses funérailles, pleura un jeune guerrier mort par un excès de courage, et enseveli loin de sa patrie sur une rive étrangère. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin ; l'image de son frère mourant entre ses bras le poursuivait sans cesse : elle le tourmentait le jour, elle le réveillait les nuits ; enfin, ayant désarmé, la mélancolie profonde qu'il nourrissait le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire et au service. On peut juger par ce dessein de l'impression que la douleur avait faite sur cette âme sensible.

Page 361. (20) En 1697, Duguay-Trouin, avec trois vaisseaux, va au-devant d'une flotte hollandaise, escortée par deux vaisseaux de guerre ; ils étaient commandés par le baron de Wassenaër, homme

d'une intrépidité peu commune, et qui fut depuis vice-amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne soutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglans qu'il se rendit maître du vaisseau commandant. Tous les officiers du baron de Wassenaër furent tués ou blessés : le baron lui-même eut quatre blessures très-dangereuses ; il tomba noyé dans son sang, et fut pris les armes à la main. Cette victoire fut suivie d'une tempête et d'une nuit affreuse ; tout ce que l'imagination peut se peindre de plus terrible s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier soin, en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du baron de Wassenaër. Il courut sur-le-champ lui offrir tous les secours qu'il était en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avait pas été traité avec tous les égards dus à sa valeur, par ceux qui s'étaient rendus maîtres de son vaisseau, il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui les commandait ; et quoiqu'il fût son proche parent, jamais il ne put le revoir sans un sentiment qui approchait de la haine. Lorsque le baron de Wassenaër fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV : de pareils sentimens font plus d'honneur que dix victoires. C'est un spectacle consolant de voir le mérite ainsi honoré par les grandes âmes, tandis que pour les âmes viles et basses, il n'est qu'un objet d'envie, et pour les âmes dures et frivoles, un objet de satire. Duguay-Trouin avait alors 22 ans.

Page 362. (21) Il n'y a aucune profession qui exige plus d'étude et de théorie que la marine ; on y fait un usage continuel de l'astronomie et de la géométrie. Une connaissance profonde de la géographie n'y est pas moins nécessaire ; sans elle il n'y aurait point de navigation. Il faut que l'homme de mer connaisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse, plus constante ou plus inégale dans les tempêtes, la direction des courans, dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres, les écueils et les bancs de terre cachés sous les flots, les dangers et les abris qu'offrent les côtes, les ports et les rades qui sont favorables dans tous les temps, et celles qui ne le sont que dans certaines saisons, les îles, qui dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des secours à des équipages fatigués, les fonds qui peuvent porter l'ancre et ceux où il serait dangereux de la jeter, les déclinaisons de l'aiguille aimantée, déclinaisons qui varient sans cesse, selon les temps et les lieux, enfin les vents propres à chaque climat, à chaque saison, le temps précis où ils commencent, celui où ils finissent, l'étendue déterminée où ils soufflent, le degré de variation de ceux même qui sont les plus réguliers. Il serait dangereux sur tous ces objets de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires souvent infidèles ; il faut, autant qu'il est possible, observer par soi-même. Une erreur, qui hors de la mer serait indifférente, peut sur cet élément faire échouer les plus grands desseins, et causer la perte d'une flotte entière.

Page 362. (22) Le pilotage est l'art de diriger la route d'un vaisseau, et de déterminer le point où il se trouve. Pour y parvenir, il faut connaître parfaitement la direction que suit le navire, et mesurer la vitesse

de son sillage; mais il y a des erreurs inévitables qui entrent nécessairement dans ces calculs. Le vaisseau ne suit jamais la même ligne; il a une dérive nécessaire causée par l'obliquité des voiles, par les mouvemens secrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courans qui transportent le navire vers un côté ou vers un autre; enfin la boussole elle-même est sujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaisseau, il faut donc avoir égard à ces changemens, et corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la boussole en prenant la hauteur de l'étoile polaire ou du soleil. Quoique le général ne soit pas destiné à faire les fonctions de pilote, il doit cependant être instruit de cet art, soit pour l'exercer lui-même dans des occasions pressantes, soit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

Page 362. (23) La manœuvre est la science des forces mouvantes appliquée à la marine; c'est elle qui apprend à connaître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaisseau, à évaluer l'effet des machines employées, à décomposer les forces, à distribuer de la manière la plus avantageuse toutes les parties pesantes de la charge, à produire par la situation du gouvernail le plus grand effet possible, à se servir avec succès de la pluralité des voiles, d'où dépend presque toute la supériorité de la marine moderne, à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut pour que le vent ait un tel degré de force, à les combiner de différentes manières pour augmenter ou pour ralentir la vitesse, pour avancer en route droite ou en route oblique, à se servir du même vent pour des routes opposées, à faire succéder en pleine mer le repos au mouvement par l'équilibre des forces qui agissent en sens contraire, à faire tourner le navire dans tous les sens par l'effet combiné du gouvernail et des voiles, de l'eau et du vent, à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, et le temps qu'elle doit durer, enfin à rendre la manœuvre tantôt plus lente, tantôt plus rapide, et ce qui est une loi générale, à régler toujours la force des impulsions sur la grandeur des navires et la résistance des obstacles. Cette étude est beaucoup plus nécessaire à l'officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats, c'est la manœuvre qui décide presque toujours de la victoire; enfin c'est à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de sa réputation et de ses succès.

Page 363. (24) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la première fois à la cour. M. de Pont-Chartrain, ministre de la marine, le présenta à Louis XIV qui le reçut comme un homme utile à l'État, et destiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps, le roi lui donna toujours les plus grandes marques d'estime; il se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses actions. La fierté noble et la franchise guerrière d'un héros intéresse plus sans doute l'âme d'un grand roi, que des hommages de courtisans. Un jour Duguay-Trouin faisait à Louis XIV le récit d'un combat où il commandait un vaisseau nommé *la Gloire*; j'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre. — *Elle vous fut fidèle,* reprit Louis XIV. Aussi Duguay-Trouin avait-il pour son roi cet amour qui est le premier ressort dans un gouvernement monarchique. Jamais il ne sortait de sa présence sans être plus enflammé du désir de

Ce trait fait également l'éloge du prince et du sujet.

Page 363. (25) Duguay-Trouin passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale; ce fut à la suite de son fameux combat contre le baron de Wassenaër. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère. En 1702 il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau de roi, *la Dauphine*, commandé par le comte de Hautefort.

Page 364. (26) En 1702, dans la guerre pour la succession d'Espagne, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre hollandais de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout à coup fit une manœuvre habile et imprévue, il se trouva dans une situation désavantageuse qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artillerie sans pouvoir y répondre. Déjà il avait reçu deux coups de canon à fleur d'eau, et sept dans ses mâts. Les ennemis le croyaient perdu; il prend tout à coup le parti de se jeter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses frères, qui combattait sous lui, s'y lança le premier, et fit des prodiges de valeur. Le capitaine hollandais fut tué, et son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure.

Page 364. (27) En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaisseaux et deux frégates, il rencontra, le 7 juillet, une escadre hollandaise de quinze vaisseaux de guerre. La brume qui était fort épaisse, ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étaient déjà fort près. Il donne aussitôt le signal de la retraite; mais six vaisseaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité, et déjà ils étaient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours. Il fait plier une partie de ses voiles, et reste derrière pour les couvrir. Un vaisseau hollandais de soixante canons s'avance à la portée du pistolet; Duguay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer; il leur résiste et les amuse pendant quatre heures, jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ses voiles, et se met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'était celle dont il était le plus flatté. Il n'avait eu que trente hommes hors de combat, et il avait sauvé quatre vaisseaux qui l'accompagnaient.

Page 365. (28) On sait que le commerce des Hollandais est immense; il recueille tous les trésors des continens et des îles, et s'étend de l'équateur aux deux pôles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la baleine, qui se fait sur les côtes du Spitzberg. Les Hollandais ont découvert ce pays en 1596; il est situé vers le nord, entre le Groënland et la nouvelle Zemble. En hiver le soleil y demeure sous l'horizon quatre mois entiers; un ciel toujours sombre, des rivages déserts, des montagnes éternelles de glace, une nature entièrement sauvage, ont fait croire aux anciens que c'était là qu'étaient placées les bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de baleines dont quelques unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandais vont faire la pêche de la baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de mai, et reviennent en août ou septembre. Duguay-Trouin s'était mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandais. Il arriva, le 30 juillet 1703, sur les côtes du Spitzberg : il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de quarante vais-

seaux. Les brouillards qui sur ces mers sont extrêmement épais dans le printemps et dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout à coup un grand calme pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courans à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, et contre un banc de glaces qui s'étendait à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, et que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

Page 365. (29) En 1704, Duguay-Trouin désola les côtes d'Angleterre; en moins de trois quarts-d'heure il prit un vaisseau de guerre de cinquante-quatre canons, avec douze vaisseaux marchands. Peu de temps après il fit encore trois prises anglaises. Un garde-côte de soixante-douze canons, et deux autres vaisseaux de guerre ne purent lui échapper que par la fuite et à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignément trahi dans une action très-périlleuse; deux gros vaisseaux de guerre qui le combattaient, l'un à droite, l'autre à gauche, avaient mis toutes ses voiles en pièces, et brisé une partie de ses mâts; Duguay-Trouin faisait feu des deux bords sur les deux vaisseaux anglais, mais il avait besoin de secours. L'*Auguste* qui l'accompagnait, loin de le secourir, déploie toutes ses voiles pour s'éloigner de lui. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut presque pas douter que leur dessein ne fût de perdre un héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahison, et l'histoire ramène souvent les mêmes crimes. Il n'est pas inutile de remarquer que le capitaine de l'*Auguste* devait la liberté, et peut-être la vie, à Duguay-Trouin, qui, l'année précédente, s'était exposé seul pour le sauver d'une escadre hollandaise. Duguay-Trouin, arrivé à Brest, voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander, mais celui qui avait trahi l'Etat fut protégé.

Page 365. (30) En 1705, Duguay-Trouin prend un vaisseau de guerre anglais de soixante-douze canons. Il rencontre deux corsaires de Flessingue, court à eux le premier, et les fait fuir; il poursuit le plus fort qui se défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave corsaire qui se portait, le sabre à la main et la tête levée, d'un bout de son vaisseau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fusils qui tombaient sur lui de toutes parts. Aussi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande distinction.

Peu de jours après, il perdit un second frère à qui il avait donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme, plein de courage, avait déjà fait deux prises; il fut blessé mortellement d'un coup de fusil, dans le moment qu'il allait se rendre maître d'un corsaire de quarante-quatre canons. C'est ainsi que la mort lui enleva deux frères en peu de temps, et dans la fleur de leur âge. Il est probable que pour devenir des hommes célèbres, il ne leur manqua qu'une plus longue carrière.

Page 366. (31) Au commencement de 1706, il fut nommé capitaine de vaisseau, et reçut une lettre de Louis XIV qui lui ordonnait d'aller avec trois vaisseaux se jeter dans Cadix, menacé d'un siége. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à quinze lieues en mer, il découvrit une

flotte de deux cents voiles venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais; quoiqu'il n'eût que trois vaisseaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours; jamais ses dispositions ne furent mieux concertées, jamais sa valeur ne fut plus intrépide. Plusieurs circonstances malheureuses, et que le plus grand talent ne pouvait prévoir, firent échouer son projet; cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près; trois boulets consécutifs lui passèrent entre les jambes, son habit et son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusils, il fut même blessé de quelques éclats, mais légèrement.

Page 366. (32) Duguay-Trouin, arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de la place. Le marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts et durs, qui avec de très-petites âmes occupent de grandes places, était alors gouverneur de Cadix. Il avait exigé pour les vivres de grosses contributions; cependant il n'y en avait pas pour quinze jours. Duguay-Trouin le sut, et crut qu'il était de son devoir de le représenter. Son courage et son zèle déplurent; on trouva mauvais qu'il s'intéressât plus à la défense de Cadix, que celui même qui en était gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occasions de le mortifier. Il y avait dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie; il demanda avec instance la permission de les aller brûler; il répondit du succès: on ne voulut point lui permettre de rendre ce service aux deux couronnes. Ses chaloupes furent insultées par une barque espagnole; il la fait arrêter, et va demander justice. Le gouverneur, pour réponse, le fait mettre en prison; telle fut la récompense de ses soins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne, même contre un homme ordinaire; Louis XIV, par justice, par grandeur d'âme, et par estime, prit soin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du roi d'Espagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce marquis de Valdécagnas, et le gouvernement d'Andalousie au marquis de Villadarias, son beau-frère. Duguay-Trouin, à son retour, attaqua une flotte de vingt-cinq vaisseaux anglais, escortée par une frégate de trente-six canons; il se rendit maître de la frégate et de vingt-deux vaisseaux. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

Page 366. (33) Le trône de Philippe V avait paru presque abattu en 1706; il commença à se relever en 1707, par le courage opiniâtre des Espagnols, par les secours de Louis XIV, et l'habileté du maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au général, changea entièrement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avaient été les défaites; les Portugais, les Anglais et les Autrichiens qui étaient en Espagne, étaient partout attaqués et vaincus. L'Angleterre, qui servait l'archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de deux cents voiles, remplie de troupes et de munitions de guerre. Il était de la plus grande importance pour les deux couronnes alliées d'arrêter ce convoi, sans lequel l'archiduc ne pouvait se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin et au comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour

de joindre ensemble leurs escadres; elles sortirent du port de Brest le 9 octobre 1707, faisant ensemble quatorze voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte anglaise. Elle était escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, *le Cumberland*, de quatre-vingt-deux canons, *le Devonshire*, de quatre-vingt-douze, *le Royal-Oak*, de soixante-seize, *le Chester* et *le Rubis*, de cinquante-six chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendait à chaque instant que le comte de Forbin donnât le signal; voyant enfin qu'il était près de midi, et que l'on perdait des momens précieux, il commande à son escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui était le vaisseau commandant; *le Chester* et *le Rubis* furent pris de même par deux capitaines de son escadre, *le Royal-Oak* était sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui allait s'en rendre maître; il profita de cet accident, et se sauva par la fuite. Restait *le Devonshire* monté de quatre-vingt-douze canons, et défendu par plus de mille hommes. Duguay-Trouin, qui aurait pu courir sur *le Royal-Oak*, et s'en emparer aisément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de sa propre gloire, et s'avança sur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, et de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua partout avec violence, et ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart-d'heure. Tous ceux qu'il portait périrent au milieu des flammes et des eaux. Les deux escadres prirent soixante bâtimens de transports; plusieurs armateurs profitèrent de la déroute de la flotte, et firent aussi des prises considérables. Le continuateur de Rapin-Thoyras, dans son histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'archiduc, qu'en avait fait la bataille d'Almanza.

Page 368. (34) De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui est la plus connue, et qui lui a fait le plus d'honneur, est la prise de Rio-Janeiro; elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Rio-Janeiro appartient aux Portugais; c'est la plus grande et la plus riche contrée du Brésil. En 1710, M. du Clerc, capitaine de vaisseau, connu par son courage et par plusieurs prises très-considérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaisseaux de guerre et environ mille soldats de troupes; mais ces forces n'étaient point suffisantes, et il n'avait pas ce génie qui supplée aux forces. Il fut obligé de se rendre prisonnier avec six ou sept cents hommes; et comme si dans tous les temps c'était le destin de l'Amérique d'être le théâtre des cruautés, les troupes prisonnières furent plongées dans des cachots où elles mouraient de faim et de misère; les chirurgiens qui pansaient les blessés, furent massacrés sur les corps sanglans des soldats; le commandant lui-même, après s'être rendu, fut assassiné dans la maison qui lui servait d'asile. Tous ces crimes du Portugal étaient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin se présenta à la cour pour en tirer vengeance; le mauvais succès de la première entreprise n'était pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'Etat, épuisé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine

et la stérilité qui suivirent l'hiver de 1709, ne pouvait lui donner aucun secours. Une compagnie de négocians fit ce que l'Etat ne pouvait faire. L'escadre fut préparée avec autant de secret que d'activité; Duguay-Trouin mit à la voile le 9 juin 1711, et arriva le 12 septembre à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. On a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails; on n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'orateur n'est ici qu'historien; exposer les faits, c'est louer les héros, et le plus bel éloge peut-être qu'on pourrait faire de Duguay-Trouin, ce serait de mettre sous les yeux des lecteurs le plan des fortifications de Rio-Janeiro. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense; six cent dix mille crusades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou transportées sur l'escadre française, soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre et deux frégates pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité que les héros d'une nation ne soient jamais célèbres que par la ruine et le malheur d'une autre.

Page 371. (35) L'escadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 novembre, pour revenir en France. Vers la hauteur des Açôres, elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura douze jours. Tous les vaisseaux furent dispersés et en danger de périr; celui de Duguay-Trouin fut presque abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, et l'engloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage, et l'on crut toucher à l'instant où tout périssait. Quelle mort au retour d'une conquête! Duguay-Trouin, échappé de tant de périls, rentra dans le port de Brest le 12 février 1712; c'était le jour même où mourut la duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvrait alors la France ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès.

Page 371. (36) Duguay-Trouin est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio-Janeiro, tout le monde s'empressait de le voir. Le long des routes, le peuple s'attroupait autour de lui, et le regardait avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule était ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer, elle demanda ce qu'on regardait : on lui dit que c'était Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha et perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monsieur*, lui dit-elle, *ne soyez pas surpris, je suis bien aise de voir un héros en vie.* Lorsqu'au retour de ses campagnes, il arrivait à Saint-Malo, c'était un mouvement général dans la ville. Les mères le montraient à leurs enfans; et dans cet âge où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenait à l'admirer, même avant de le connaître.

Page 371. (37) La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes, et qui flattent le plus la vanité des hommes; cette institution n'est pas cependant de tous les pays. Elle est ignorée à la Chine, sans doute parce que la sagesse des lois y tient lieu de tous les ressorts. Elle est inconnue dans presque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe

l'honneur, et que partout où règne le despotisme, il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe, soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérans, et que la guerre est la principale source de l'inégalité; soit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée, il a fallu plus de classes de citoyens pour former des contre-poids et des équilibres. Quoi qu'il en soit, elle est un des principaux ressorts de nos gouvernemens modernes; elle est même très-utile aux Etats toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talens, et que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudrait encore que ces titres ne fussent pas prodigués, et surtout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment Duguay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services; elles sont datées du mois de juin 1709. Ses armoiries avaient pour devise : *Dedit hæc insignia virtus.*

Page 371. (38) Il y a sur mer beaucoup de ces hommes qui se sont créés eux-mêmes. J'ai déjà parlé de Jean-Bart, qui commença par être pêcheur, et qui finit par être chef d'escadre; de Ruyter qui de mousse de vaisseau, devint lieutenant-amiral-général de Hollande. L'amiral Tromp, si célèbre par ses victoires contre l'Espagne et l'Angleterre, était aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite : il était fils d'un capitaine de vaisseau. Né en 1610, dès l'âge de dix-sept ans il servit sous son père. Il combattit soixante ans sur mer, et se distingua toujours ou par des actions hardies, ou par des victoires; mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Ruyter; et quoique inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Dans le second de ces combats, Ruyter fut tué. L'Asie, l'Afrique et l'Europe ont été tour à tour témoins de sa valeur. Duquesne devint général des armées navales de France, et mourut le 2 février 1688, âgé de soixante-dix-huit ans. Duguay-Trouin, dont les commencemens furent encore plus obscurs, s'éleva de même aux premiers grades de la marine. On ne saurait trop mettre de pareils exemples sous les yeux des citoyens; il faut qu'on sache que les grands talens peuvent mener aux grandes places, et que le mérite n'a pas toujours besoin d'aïeux.

Page 371. (39) Duguay-Trouin fut nommé chef d'escadre au commencement d'août 1715, commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 1er. mars 1728, et lieutenant-général le 27 du même mois.

Page 372. (40) Le désintéressement, vertu si rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus disait aux ambassadeurs de Rome qui lui offraient des richesses : *Je ne suis pas un marchand, je suis un roi; je ne viens pas chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même sentiment animait Duguay-Trouin lorsqu'il commandait les vaisseaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, souvent, au sortir d'une action, on le vit prodiguer ses propres richesses pour récompenser la valeur de ses troupes.

Page 372. (41) Il avait sur la discipline militaire les grands principes

de l'antiquité ; il la regardait comme l'âme de la guerre et le gage assuré des victoires. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition. Sous lui la discipline n'était pas seulement sévère, elle était quelquefois dure ; mais dans cette partie l'excès même est utile.

Page 372. (42) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte anglaise et les deux escadres de Duguay-Trouin et de Forbin réunies. Le roi avait accordé à Duguay-Trouin une pension de mille livres sur le trésor royal ; Duguay-Trouin écrivit au ministre, pour le prier de faire donner cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, et qui avait plus besoin de pension que lui : *Je suis trop récompensé*, ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes officiers.*

Page 373. (43) On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux parties d'architecture ; on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrain solide, et que les bâtimens de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau et du vent. La première connaît la force et la qualité des matériaux qu'elle emploie ; les bois que la seconde met en œuvre, quoique de même nature, sont très-différens en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre ; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, et dans les combats à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites et des surfaces planes ; le rapport de ces parties est facile à trouver, et la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur et la force qu'elles forment. Dans les vaisseaux, presque toutes les parties qui les composent sont terminées par des lignes courbes, et cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, et de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit beaucoup aux progrès de l'architecture navale, c'est le secret que les constructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées et de les transmettre de père en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes, ainsi cachées, ne peuvent être jugées par les savans, et réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus, il suffirait d'établir une loi qui ordonnât aux constructeurs de remettre aux amirautés leurs plans et leurs dessins ; c'est une loi qui s'observe en Angleterre. Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la perfection de cet art, c'est la multitude infinie de connaissances sur lesquelles il est fondé, et sans lesquelles il ne sera jamais possible de déterminer quelles sont les proportions et le degré de courbure le plus avantageux pour favoriser l'impulsion de l'air, pour vaincre la résistance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vitesse à la solidité. La principale difficulté consiste en ce que l'air et l'eau agissent en sens contraires sur le corps du navire, et qu'on

ne connaît pas le degré de leur action avec cette précision qui serait nécessaire pour déterminer un grand nombre de problèmes.

Page 373. (44) En 1723, M. le duc d'Orléans, régent, qui s'intéressait à la compagnie des Indes avec cette ardeur qu'un caractère tel que le sien avait pour les entreprises nouvelles, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil des Indes. Le premier ministre le consultait assidûment, tant sur l'administration générale de la compagnie, que sur les détails. Le duc d'Orléans, qui n'avait que de grandes vues, et qui savait assez pour sentir le besoin de s'instruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet si important pour les États modernes, était discuté dans des entretiens profonds. Le prince honorait le héros, et le héros instruisait le prince.

Page 373. (45) En 1731, M. le comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le roi envoya dans le Levant. Cette escadre était destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 juin, et alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne; partout il reçut les plus grands honneurs, et régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le 1er novembre.

Page 373. (46) En 1733, la guerre s'alluma entre la France et l'Empire. Comme l'Angleterre faisait des armemens considérables, la cour fit aussi armer à Brest, et donna le commandement de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé était déjà fort affaiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'État. On ne montra jamais plus d'ardeur, ni plus d'activité; cependant ces préparatifs furent inutiles, la paix se fit avec l'empereur, et les vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, et il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les médecins jugèrent que tout leur art ne pouvait le secourir. Le 17 septembre, comme il sentait approcher sa fin, il écrivit au cardinal Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le cardinal jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au roi qui en fut aussi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 septembre 1736. La nation le regretta, et ses ennemis convinrent alors que c'était un grand homme.

ÉLOGE
DE MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, DUC DE SULLY.

Une triste expérience atteste à tous les pays et à tous les siècles, que le genre humain est injuste envers les grands hommes; nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient; tout ce qui est grand accable notre faiblesse; la postérité plus juste dépouille ce caractère; un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge et celui qui est jugé; c'est là que l'envie se tait, que les persécutions cessent, que les petits intérêts s'évanouissent; peu à peu les passions disparaissent, et la vérité surnage. A mesure qu'on s'est éloigné de Sully, la gloire de ce grand homme a été mieux reconnue; on a mieux vu le bien qu'il a fait, lorsqu'on a cessé d'en jouir : on a plus admiré ses ressources, lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputation, faible d'abord et incertaine, est devenue ce qu'elle devait être; semblable à ces arbres qui, nés au milieu des orages, se fortifient par les secousses, et s'affermissent par le temps. Ainsi, pour louer ce ministre, je n'aurai besoin que d'écouter la renommée; la voix des siècles me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'écrivain qui fait de l'art de penser un trafic de flatterie! ce n'est point ici l'éloge d'un homme, c'est une leçon pour les Etats et pour l'humanité entière; mais surtout, s'il y avait un pays où les désordres et les malheurs fussent les mêmes, où les abus fussent changés en lois, les mœurs corrompues par l'avilissement, les ressorts de l'Etat relâchés par la mollesse, ce serait pour ce pays que j'écrirais. En développant les talens de Sully, je montrerais de grandes ressources; en peignant ses vertus, j'offrirais un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps où celui qui ose louer la vertu est regardé comme l'ennemi de son siècle : mais je serais indigne de parler de Sully, si cette crainte pouvait m'arrêter. Ayant du moins le courage de bien dire, dans un siècle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire, les hommes vertueux m'en sauront gré, et l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne serez point séparé de cet éloge, ô vous, tendre ami de Sully, vous le plus grand des rois et le meilleur des maîtres : vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement! Ah! si vos cendres pouvaient se ranimer, vous peindriez vous-

même Sully avec cette éloquence simple et guerrière qui vous était propre, et Sully serait mieux loué qu'il ne pourra l'être par les plus grands orateurs

PREMIÈRE PARTIE.

Le moindre des mérites de Sully fut d'être d'une naissance illustre (1). Il tenait d'un côté à la maison d'Autriche, de l'autre à la maison de France : c'en était assez pour corrompre une âme faible. La sienne ne trouva dans cet heureux hasard que des motifs de grandeur; il y puisa cet orgueil qui s'indigne des bassesses, et marche à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand, car il était pauvre. Tandis qu'il était élevé à Rosni dans toute l'austérité des mœurs antiques, déjà croissait dans les montagnes et parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant destiné à conquérir et à gouverner la France (2). Le ciel devait les unir un jour pour le bonheur de l'Etat : cependant ils étaient encore faibles, et le sang coulait autour d'eux ; quatre batailles où les Français s'égorgèrent, servirent d'époque à l'enfance de Sully (3) ; de plus grands maux se préparaient encore. Quelle main pourra effacer du souvenir de la postérité ce jour qui fut suivi de vingt-six ans de carnage ; ce jour où le fanatisme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, et où d'un bout de la France à l'autre, les autels furent inondés de sang ! Je te rends grâces, ô ciel ! de ce que Henri IV et Sully ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes seuls eût été plus funeste à l'Etat, que celle des soixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de Sully fut interrompue par ces revers; il se vit obligé de renoncer à l'étude des langues : mais l'histoire, en lui mettant sous les yeux la vie des grands hommes, lui fit sentir qu'il était né pour les imiter; les mathématiques accoutumèrent son esprit à ces combinaisons justes et rapides qui forment le guerrier et l'homme d'état; son siècle même l'instruisit; les fureurs religieuses dont il fut le témoin, et presque la victime, lui inspirèrent l'horreur du fanatisme. Le ravage des villes et des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité; la faim, la soif, les périls et les travaux formèrent son courage. Quoi donc! en voyant les mœurs faibles et corrompues de notre siècle, serions-nous réduits à envier ce temps des discordes civiles, où les Etats éprouvent des secousses, mais où les âmes se fortifient par les épreuves? Sully n'est encore âgé que de seize ans, et déjà il commence à se signaler; les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX était mort, prince féroce et faible, esclave de sa

mère, teint du sang de ses sujets. Henri III accourait du fond de la Pologne; Catherine, voluptueuse et cruelle, reine barbare et femme superstitieuse, tenait les rênes sanglantes de l'Etat. Les protestans, plus terribles par leurs pertes, couraient venger les meurtres de la Saint-Barthélemi. Henri avait brisé ses fers: ce jeune prince volait de sa prison aux combats; Rosni le suit (4). Impatient de vaincre, il sert sans aucun titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur; déjà il alarme le cœur sensible du roi de Navarre: ce prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié: ce devait être en ses mains l'étendard de la victoire; il consacre à son maître le fruit de ses économies, et l'or qui était le prix de son sang. Plusieurs gentilshommes à sa solde font serment de combattre et de mourir avec lui (5). Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du roi; c'était se dévouer aux périls et s'enchaîner à l'honneur. Henri seul avec quelques guerriers, est enfermé dans une ville ennemie, et séparé de son armée: Sully combat à ses côtés contre tout un peuple (6), et le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats; ici il est enveloppé, et ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs, l'épée à la main, il brave une armée (7); Henri blâme en vain ces excès de valeur; ce qu'il défendait par ses discours, il l'autorisait par ses exemples, et Sully dans les combats était encore plus porté à imiter son maître, qu'à lui obéir.

La France déchirée et sanglante parut enfin se reposer; on vit les deux cours passer en un instant de la guerre aux plaisirs. Etrange contraste de fureurs et de voluptés! ces guerriers que la superstition avait rendus féroces, s'occupaient de galanterie, de festins et de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le roi de Navarre, à la tête de quinze cents hommes, attaque une place importante et bien défendue; la hache enfonce les portes; mais, dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs (8). C'est à l'histoire à peindre Sully, combattant ici à côté de son roi, à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux assauts, exposé au feu des batteries, à la grêle des mousquets, aux pierres qui roulaient du haut des maisons, restant ainsi pendant cinq jours et cinq nuits entières sans quitter ses armes, dérobant à la hâte, et sur le champ de bataille, une nourriture ensanglantée, ne prenant de repos que debout et adossé contre les maisons même qui s'écroulaient sur leurs têtes; en cet état, blessé et tout dégouttant de sang, mais combattant toujours, et d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendait son roi.

La guerre de ces temps-là n'était pas semblable à celle qui se fait aujourd'hui, où cent mille hommes opposés à cent *mille* hommes, forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, balancent avec un art terrible et profond la destinée des Etats. Les armées, beaucoup moins nombreuses, se portaient partout avec plus de rapidité; l'enthousiasme des guerres civiles se communiquant aux esprits, y répandait une chaleur qui osait tout et bravait tout. On voyait plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquens avaient aussi moins d'influence; l'audace suppléait à la faiblesse des moyens, les villes étaient prises et reprises tour à tour. On négociait, l'on combattait en même temps, et partout l'intrigue se mêlait à la guerre.

Je ne suivrai point Sully dans toutes les expéditions où il accompagna et servit Henri IV; on verrait partout les mêmes tableaux, des siéges, des combats, des périls, des blessures (9). Je passe rapidement sur ces objets, et je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'était plus; ce prince malheureux était mort percé du poignard qu'avait aiguisé sa faiblesse. Le trône de la France, vacant par un assassinat, était disputé par la révolte et par l'intrigue; Mayenne avait pour lui le sang de Lorraine, ses talens et le fanatisme des peuples: le cardinal de Bourbon, un titre et le fantôme du pouvoir: Philippe II, l'or du Mexique, les foudres de Rome, et le génie du duc de Parme: Henri IV, ses droits, ses vertus, son épée et Sully.

Déjà Sully l'a rendu maître de Meulan, place importante; Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes; Henri n'en a que trois mille, et il ose combattre (10). Il confie à Sully un de ces postes qui multiplient les forces d'une armée, et décident les victoires; Sully combat et dispose; il donne à la fois l'ordre et l'exemple; ses troupes sont enfoncées, il les rallie; de nouveaux ennemis succèdent à ceux qu'il a terrassés, et ses soldats s'épuisent; il vole à Henri IV, et demande un renfort. *Mon ami,* lui dit le roi, *je n'en ai pas à te donner, mais il ne faut pas perdre courage.* Sully revole à ses troupes; il leur annonce un prompt secours; il ne les trompait pas: sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'Etat, son amour pour son roi, toutes ses vertus enflammées par le danger de Henri IV, voilà les secours qu'il leur apporte. Ces sentimens passent dans tous les cœurs; les blessés ne voient plus leur sang qui coule, les mourans se raniment, les bras se multiplient, et Sully vainqueur assure la victoire de Henri IV.

Paris est assiégé, Sully emporte un des faubourgs, et va semer l'effroi jusque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siége de

Meulan ; il défend contre une armée une place sans murailles : cependant les Espagnols se sont joints aux ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri ; une bataille va décider du sort de la France (11). Les plaines d'Ivry virent Sully combattre avec intrépidité, jusqu'au moment où, renversé, foulé aux pieds des chevaux, et percé de sept blessures, il demeura sans casque et sans armes, évanoui et abandonné sur le champ de bataille ; ce fut au sortir de ce combat que Henri, penché sur ses blessures, lui donna devant toute son armée, le titre de brave et de franc chevalier ; ce titre n'était pas de ceux qui décorent la vanité, c'était le titre des héros. Nobles Français, ce titre était celui de vos ancêtres : l'auriez-vous oublié ? On l'achetait par le sang, on le soutenait par les vertus ; il annonçait l'honneur, et ne le suppléait jamais. Sully le méritait sans doute ; il apprend que son roi fait un second siége de Paris, il s'y fait traîner ; ses pas chancelans ne peuvent encore le soutenir dans les combats ; son bras en écharpe ne peut manier l'épée ; mais sa tête peut servir son prince : sa voix peut enflammer les troupes ; la vue même de ses blessures sera le signal du combat et l'exemple du courage ; bientôt son bras seconde sa valeur (12) ; il prend Gisors ; il vole au siége de Chartres, et peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ses mains ; mais l'ardeur indomptable de Henri sauve le chef de la ligue. Au siége de Rouen (13), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déjà l'envie lui dispute la gloire de servir l'Etat ; on ne lui enviera pas du moins celle de verser son sang à côté de son maître. Le duc de Parme était rentré pour la seconde fois en France (14) ; le roi, qui ne comptait jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il ose en affronter trente mille ; action étonnante, et qui, pour être crue, a besoin du nom de Henri IV. Sully combat comme les Spartiates aux Thermopyles ; soixante de ses compagnons périssent à ses côtés, et son bras avec quarante hommes soutient le destin de la France contre une armée.

La nature avait donné à Sully le goût des siéges, et les talens pour l'attaque et la défense des places. Entraîné par cette impulsion, il avait approfondi l'art du génie ; art utile et terrible. Cet art était encore loin d'être perfectionné, et l'Europe attendait Vauban (15) ; mais Sully dans cette partie même eut la gloire qui caractérise le plus un grand homme, celle de devancer son siècle. Au siége de Dreux, ses ennemis osent insulter à ses mesures : son succès le venge (16) ; il contribue à la prise de Laon ; ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les Francais. En entrant dans cette place, il eût volontiers brisé son épée, instrument des guerres civiles ; mais il espérait la laver dans un sang ennemi.

Henri a déclaré la guerre aux Espagnols; Sully est appelé au siége de la Fère ; il le dirige par ses conseils; il y pourvoit à la subsistance des troupes ; devant Amiens, il n'est pas moins utile à son roi ; Amiens, dont la perte avait presque ébranlé le trône de Henri IV. La paix de Vervins termine enfin tant de secousses : mais bientôt la guerre se rallume au pied des Alpes; le duc de Savoie, qui avait tout l'artifice d'une puissance faible, attire sur lui les armes du vainqueur de la ligue (17). Tout est prêt; Henri s'avance, et Sully par ses succès va terrasser à la fois les ennemis de la France et les siens; il ose attaquer deux places situées sur un roc escarpé et inaccessible ; un sentier bordé d'abîmes était le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il fallait ensuite le porter à force de bras sur la cime d'une montagne; il fallait, pour établir les batteries, aplanir et tailler les pointes des rochers ; il fallait découvrir dans la citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles, il en restait un plus difficile à vaincre, la jalousie des courtisans. Sully triompha de tout; les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'estimer encore plus, et les courtisans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu sur les actions militaires de Sully ; ce qui suffirait pour l'éloge d'un autre, est à peine le commencement du sien, et je traite ce grand homme comme a fait la postérité, qui a presque oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'état. Jetons un coup d'œil rapide sur ses négociations, comme sur ses combats, et nous contemplerons ensuite le spectacle que nous offre son ministère.

SECONDE PARTIE.

Lorsque la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV le chemin du trône, ce prince jeta ses regards au dedans et au dehors de la France pour voir ce qu'il avait à craindre ou à espérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, faible sous Edouard VI, inondée de sang sous Marie, florissante et tranquille sous Elisabeth, jetait alors les fondemens de sa grandeur, et paraissait disposée à soutenir en France un roi protestant ; la Hollande combattait contre ses tyrans, et voyait dans leur ennemi un allié nécessaire; l'Allemagne avilie sous Rodolphe redoutait tout des Ottomans, et n'avait que peu d'influence sur ses voisins; la Suisse, libre et guerrière, avait besoin, par sa pauvreté, de vendre ses citoyens et son sang; l'Espagne, agrandie d'un nouveau monde, avait englouti le Portugal, menaçait l'Angleterre et désolait la France ; la Savoie observait la France embrasée ; Rome avait lancé ses foudres ; la Suède et le

Danemarck n'étaient pas encore liés aux affaires du midi ; la Pologne n'était qu'un séjour de barbares ; la Russie n'existait pas ; au dedans du royaume était cette ligue protégée par l'Espagne, autorisée par les papes, et qui combattait au nom de Dieu contre les rois ; on voyait, d'un côté, ce Mayenne, sage dans les conseils, lent dans l'exécution, excellent chef de parti, plus habile que heureux guerrier ; d'Aumale, ardent, impétueux, bravant les rois et la mort ; Nemours, assez grand pour que Mayenne en fût jaloux ; Mercœur, philosophe au sein de la révolte et humain dans les guerres civiles ; Brissac, esprit romanesque et singulier, voulant créer l'ancienne Rome sur les débris de la France ; le cardinal de Bourbon qui, par sa faiblesse, avait été forcé de devenir roi ; Guise, redoutable par son nom seul ; d'Epernon, qui n'avait que de l'orgueil, et n'inspira jamais que la crainte ; Villars (*a*), fier et emporté, plein de franchise et de valeur ; Joyeuse, dévot par caprice et guerrier par fanatisme ; Villeroy, honnête homme d'état ; enfin ce président Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant son pays, ennemi de l'Espagne, haï des Seize, l'âme du parti, malgré le parti même dont il modérait la passion et la fureur ; on voyait de l'autre côté d'Aumont, sujet fidèle et intrépide guerrier ; Biron, qui avait commandé en chef dans sept batailles ; son fils, à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux ; Givri, aussi habile dans les lettres que dans la guerre ; Crillon, dont le nom était celui de la valeur ; Lesdiguières, de simple soldat devenu connétable, dans des temps où tous les hommes, par leur propre poids, se mettent à leur place ; Montmorency, digne de porter un si grand nom ; Mornay, le seul peut-être qui ait été extrême dans la religion sans être fanatique ; Sanci, magistrat, guerrier, négociateur et ministre ; Harlay, qui eut la gloire de souffrir pour son roi ; Bouillon, génie inquiet et ardent, qui joignait toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique ; le comte d'Auvergne, avide de cabales et de plaisirs ; le comte de Soissons, brave, mais inconstant, peu attaché à son maître, jaloux de sa gloire, aveugle dans ses désirs, ayant besoin d'être agité, se tourmentant sans objet ; tels étaient, au dedans et au dehors, les dispositions, les talens, les vices ou les vertus de ceux qui combattaient ou servaient Henri IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de passions, c'était peu de vaincre, il fallait encore négocier. Sully, guerrier et politique, secondait le roi par ses talens comme il le servait par sa valeur.

A peine la ligue commençait à se former, Henri l'avait envoyé à la cour de France pour en observer tous les mouvemens (18). Il

(*a*) Brancas-Villars, amiral.

avait vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, observe, prend des mesures, où les amitiés se changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pèsent sur l'Etat, où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine, et où les grands commencent à trafiquer de leur foi, et à mettre un prix à leur probité ; il avait suivi toutes les révolutions de la cour et les progrès de ses différens systèmes ; il avait négocié, au péril de sa vie, le traité qui unit ensemble les deux rois (19). La mort de Valois lui ouvre une carrière plus vaste ; je le vois négocier avec tous les ligueurs qui, par leur puissance, disposaient des forces de l'Etat, ou qui, par leur nom, influaient sur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppose un courage fier et une colère aveugle (20) ; Sully, par le sang-froid, par la modération, par la franchise, triomphe de cette âme altière, rend un citoyen à l'Etat ; l'héritier des Guises vient combattre pour soutenir ce même trône ébranlé par leurs mains (21) ; Sully ramène une foule de rebelles aux pieds de leur maître. Profiter de leur jalousie pour les diviser, de leur haine mutuelle pour leur inspirer l'amour du devoir ; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richesses, la vanité par des éloges ; estimer par le caractère et par l'impétuosité des passions, le prix que chacun met à sa haine ou à sa vengeance ; calculer ce que chacun peut valoir à son nouveau maître, et quelle portion il entraînera avec lui en se détachant ; flatter les puissans, par la gloire de décider du destin de l'Etat ; les petits, par l'honneur de prévenir les grands ; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance ; les engager tous à se hâter, pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auraient pu faire eux-mêmes, tel était l'art que Sully employait avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis, et n'ont d'autre politique que celle des passions ; mais avec les hommes d'un ordre supérieur, son art de négocier n'était que celui de présenter la raison armée de toute sa force ; il pesait les intérêts de la France, balançait les droits, détaillait les forces, retraçait l'horreur des guerres, la nécessité d'un chef, les vertus du roi ; il faisait retentir au fond des cœurs la voix de la patrie qui redemandait ses citoyens, et déployait cette éloquence mâle qui naît moins des lumières de l'esprit que de la vigueur des sentimens.

Dans ces temps déplorables, la fidélité même était factieuse. En travaillant à ramener les ligueurs, il fallait affermir dans le devoir le parti de Henri IV. L'obéissance semblait être un bienfait et non pas un devoir ; les catholiques, jaloux des protestans et corrompus par l'Espagne, formaient des complots qu'ils

croyaient sacrés, parce qu'ils y mêlaient le nom de religion. Les grands, accoutumés à l'indépendance, craignaient de faire un roi sous lequel ils cesseraient d'être tyrans. Les protestans, animés de cet esprit républicain que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, et la persécution même fomentaient; d'abord appuis de Henri IV, mais le servant plutôt en conspirateurs qu'en sujets; indignes ensuite de partager avec des catholiques l'honneur de combattre pour lui, frémissans bientôt de le voir prêt à leur échapper; dans l'édit de Nantes, regardant tous les priviléges comme un droit, tous les refus comme des injustices; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avait triomphé d'eux, formaient au sein de l'Etat un peuple nombreux, toujours réprimé par l'autorité et toujours luttant contre elle : c'était le génie de Sully que Henri IV opposait à tant de factions (22). Sully veillait sans cesse où il annonçait de loin l'embrasement, toujours moins terrible lorsqu'il est prévu, ou il le prévenait en l'étouffant.

Quelles sont ces assemblées où des sujets paraissent avoir des intérêts différens de ceux de l'Etat? Je reconnais le corps des protestans; assemblées redoutables, parce que réunis, ils voient mieux leurs forces, parce que leurs passions, concentrées dans un espace étroit, deviennent plus actives, et fermentent en s'unissant. Il eût été utile, sans doute, de proscrire ces assemblées; mais il ne restait à l'autorité encore chancelante, que la ressource de les permettre, pour laisser croire qu'elle aurait pu les défendre (23). Pour en prévenir les effets, il fallait un homme qui y présidât au nom du roi, et qui dirigeât tous les mouvemens, en ne paraissant que les suivre; un homme qui fût assez ferme pour y soutenir l'honneur du trône, assez sage pour ne pas pousser trop loin des esprits emportés et extrêmes, qui eût de la souplesse pour manier les caractères, de la dignité pour en imposer, un mélange d'activité et de sang-froid, de l'adresse pour diviser, de l'éloquence pour réunir, l'art de pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable : cet homme était Sully. Il sut calmer les défiances, dissiper les bruits que répandait l'animosité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuses, prévenir les autres sourdement et en silence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques uns par la honte, d'autres par l'honneur; il n'y avait pas une passion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour assurer la tranquillité publique.

Cet art de commander aux esprits n'était pas renfermé dans les bornes de la France; partout où Henri IV avait des intérêts à discuter, Sully portait le même empire. Je laisse à d'autres le soin

de peindre ce grand homme, négociant avec la Suisse, la Savoie, Rome et Florence. Je me hâte de le suivre en Angleterre (24). Elisabeth n'était plus, et le fils de Marie Stuart occupait son trône. Henri IV avait formé le projet d'abaisser la maison d'Autriche. Ce prince, irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François Ier. et celui de ses propres injures, avait résolu de venger la France, l'Europe et lui-même, et de terminer enfin cette grande querelle. Il fallait intéresser l'Angleterre à un projet qui devait armer la moitié de l'Europe contre l'autre. Sully part, instruit par son roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obstacles; une nation fière, magnanime, capable des plus vastes desseins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ses projets et ses forces dans sa propre grandeur; une cour orageuse et divisée en factions; les partisans de la France se choquant contre ceux de l'Espagne; d'autres également jaloux de ces deux puissances; quelques uns sérieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant pour ébranler; des ministres ardens pour leur fortune, peu occupés de celle de l'État, se refusant à un projet dont ils n'étaient point les auteurs; une reine hardie, entreprenante, passionnée pour le parti catholique, bravant par fanatisme l'autorité d'un époux et d'un maître; un prince juste, mais faible et irrésolu, plus théologien que roi, faisant des livres au lieu de combattre, sans fermeté au dedans, sans politique au dehors. Le génie de Sully lutte contre tant de difficultés; tel qu'un général habile, et qui n'a pour combattre qu'un terrain inégal et désavantageux, promène partout ses regards et observe autour de lui quels sont les postes qui peuvent l'appuyer; tel Sully arrivé à la cour de Londres, observe tout ce qui peut traverser ou seconder sa négociation. Il juge la faiblesse du roi, il apprend à se défier des ministres, il combat les intrigues des Espagnols, il réveille dans les députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans, il excite la Suède et le Danemarck à étendre leur politique sur le midi, il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient ensuite sur le roi; il l'attaque, il le presse, il lui présente les vastes desseins de Henri IV, approuvés par Elisabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions; d'un côté, l'empereur qui n'a que des titres et de la faiblesse, le pape esclave honorable de l'Autriche, l'Espagne dévastée par l'Amérique, la Flandre espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II, la Savoie resserrée entre les grandes puissances qui l'écrasent, les petits États d'Italie, faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne

les acheter ; de l'autre, la France pleine de ressources, et sortant plus terrible du sein de ses divisions ; l'Angleterre puissante par ses flottes et plus encore par son génie ; la Suède féconde en fer et en héros ; le Danemarck, fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe ; Venise, commerçante comme Tyr et conquérante comme Carthage ; la Hollande déjà célèbre par quarante ans de victoires ; enfin, les États protestans de l'Allemagne et de la Suisse, enthousiastes de leur liberté comme de leur religion. Il passe au détail des projets, il expose les moyens ; enfin, il intéresse la vanité de Jacques, en lui peignant les rois d'Angleterre et de France à la tête de cette grande entreprise, remuant l'Europe et faisant le sort des rois. Mais, ô faiblesse des grands hommes ! pouvoir inévitable qui entraîne tout ! que sert à Sully de triompher de tant d'obstacles, et d'unir l'Angleterre avec la France contre l'Autriche ? La mort de Henri IV devait rendre inutiles tant de soins. Une partie de ce vaste plan était réservée à Richelieu, l'autre ne devait jamais être exécutée, et presque tout ce qui a été fait, devait encore être détruit par les nouveaux événemens. Ainsi le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'est arrivé de changemens sur la surface du globe.

Quelque talent qu'eût Sully pour négocier, le président Jeannin et le cardinal d'Ossat pouvaient peut-être lui disputer cette gloire ; mais il en est une où il n'eut point de rivaux : c'est celle du ministère. Il y éclipsa tout ce qui avait paru jusqu'alors ; il mérita de servir de modèle à la postérité.

TROISIÈME PARTIE.

Faibles orateurs ! éloignés par nos constitutions modernes de tout ce qui a rapport au gouvernement et aux affaires, est-ce à nous à traiter ces grands sujets qui embrassent le système politique des Etats ? Ce serait aux orateurs des anciennes républiques, ou plutôt, s'il y avait un homme qui pût observer tous les empires, juger les lieux et les temps, suivre l'agrandissement, la décadence et la chute de tous les royaumes, connaître enfin toutes les causes et tous les effets, ce serait à lui à parler d'un ministre et d'un homme d'Etat. Qui entreprendra de le peindre ? Si je lui donne la sagesse et l'activité, l'esprit de détail et le génie des grandes choses ; si je dis qu'il doit gouverner comme la nature, par des principes invariables et simples ; bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entière ; calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres, et de chacune sur le tout ; saisir la multitude des rapports entre des intérêts qui paraissent éloignés ; voir d'où tout vient et où tout va ;

lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre ; faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout : si je dis qu'un ministre doit employer le moins de force possible pour chaque opération ; éviter presque autant que le mal, les demi-remèdes dans les grands maux ; marcher au but sans trop voir les obstacles ; distinguer dans les choses d'administration celles qui ont besoin de tout le poids de l'autorité ; et celles qui ne sont jamais mieux administrées que lorsqu'elles ne le sont point du tout ; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour son état naturel ; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail ; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui serait le pire de tous ; ne pas causer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un siècle pour l'intérêt d'un instant : si j'ajoute qu'un ministre doit veiller sans cesse à retrancher de la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, les nécessités de moment, la mollesse ou la corruption de ceux qui exécutent, le choc et le contraste éternel de ce qui serait possible dans la nature, et de ce qui cesse de l'être par les passions, je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités et des devoirs d'un homme d'état. Les opérations de Sully le peindront mieux que tous les discours ; c'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de ses talens.

Il n'était pas encore surintendant, et déjà son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connaître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du royaume, et il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité faible et avilie avait pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suisse et la Hollande, qui avaient fourni à Henri IV des troupes, des vaisseaux, du fer et de l'or, pour triompher de la ligue ; avec les gens de guerre, dont le service et le sang n'avaient pas encore été payés ; avec tous les officiers des différens ordres du royaume, qui réclamaient leurs gages et leurs pensions de plus de vingt années ; avec les anciens esclaves des favoris, à qui les libéralités de Henri III avaient prodigué le sang du peuple ; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'Etat de capitaux immenses, dévoraient dans l'oisiveté le fruit des travaux et des sueurs de la nation ; enfin, avec les chefs de la ligue, qui tous avaient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. Il avait fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvait dans la révolte, comme si l'honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies

formaient une somme de trois cent trente millions (*a*). Sully passe à l'examen des revenus. Je souhaiterais que mon siècle pût être étonné en apprenant que le roi ne recevait que trente millions, tandis que le peuple en payait cént cinquante. Quelles étaient les sources de cet incroyable désordre? la faiblesse des rois, la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'Etat, chaque officier, ou de guerre, ou de justice, ou de finance, levait des droits sur le peuple, qui était forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, soit étrangers, soit sujets, se payant par leurs propres mains, avaient jusque parmi les fermes du roi, des fermes à leur profit, et leurs brigands, sous le nom de commis, qui disputaient à ceux du prince le droit de dévorer le royaume. Les fermiers-généraux établissant des sous-fermes, et celles-ci étant subdivisées en d'autres qui se partageaient encore en d'autres branches, les revenus de l'Etat s'épuisaient en passant par tant de mains; semblables à ces masses d'eaux qui, précipitées d'une grande hauteur, et roulant de cascades en cascades, de rochers en rochers, se dissipent en poussière, sont emportées par les vents sur des plaines éloignées, et trompent le bassin qui les attendait dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avaient été aliénés presque sans titre. Une grande partie des revenus royaux avait été usurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux même qui furent employés à en constater l'état. Mais la plus grande source du désordre était les brigandages des officiers de finance. Qui pourrait détailler toutes les ruses qu'avait inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat? On diminuait les recettes, on augmentait les dépenses, on multipliait les frais, on enflait les émolumens des charges, on faisait de doubles et de triples emplois, on falsifiait des articles, on en supprimait d'autres. Sully porte le flambeau dans toutes ces mines sourdes et profondes où les receveurs puisaient l'or de la France; il parcourt tous les registres, compare tous les Etats, vérifie tous les comptes; il les rapproche, il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obscur est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à Sully. L'âme d'un grand homme sent un plaisir secret lorsqu'il s'agit dans un conseil, de braver, pour le bien de l'Etat, des ennemis puissans; son génie s'élève lorsqu'il forme ces grandes combinaisons qui doivent influer sur le système de l'Europe : mais s'ensevelir dans des détails qui rabaissent continuellement l'esprit et exigent toutes les petites attentions d'un instinct laborieux, consacrer à de pénibles calculs cette même main accoutumée à conduire des armées, ce travail dont les dif-

(*a*) L'argent était alors à 22 livres le marc; ainsi la dette de l'État répondait à 810 millions de notre monnaie actuelle.

ficultés sont très-grandes, le fruit incertain, et où l'imagination n'est point soutenue par l'idée de la gloire, demande une âme plus forte que les opérations les plus éclatantes du ministère.

Sully poursuit l'examen de la finance. Il observe dans tout le royaume les effets de ses abus ; il voit l'industrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou sans valeur, le peuple dans la misère, le crédit anéanti, nulle ressource pour le présent, une ruine presque inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en se débattant, inquiète et tourmentée, s'agitait pour trouver un remède à ses maux. On avait créé un conseil de finances, espèce d'hydre encore plus funeste à l'Etat, que le surintendant qu'elle remplaçait (25) ; les membres de ce conseil augmentaient les maux qu'ils devaient réformer. On les vit, sous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du royaume, se faire adjuger à vil prix les baux des grandes entreprises, forcer par leurs délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs sommes, et les porter ensuite toutes entières sur les comptes. On les vit refuser pour les besoins de la guerre, ces mêmes trésors qu'ils prodiguaient pour leur luxe, et jouir à la fois de l'indigence du roi, de la misère du peuple et du désordre de l'Etat : tels notre siècle a vu dans une ville renversée par un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres et des ruines, et remercier le ciel du renversement de leur patrie. C'en était fait de la France, sans un ministre tel que Sully. Tandis que tout se réunissait pour la perdre, il n'omit rien pour la sauver. Pour achever de s'instruire, il parcourt lui-même une grande partie des provinces du royaume. O vous, qui voulez connaître et guérir les maux d'un Etat, sortez de vos palais ! Assis à vos tables somptueuses, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les cours et autour du trône, le peuple est toujours heureux, un royaume est toujours florissant : c'est lorsqu'on voit les sillons de la campagne abandonnés, les charrues brisées, les chaumières désertes ou qui tombent en ruine ; c'est lorsqu'on foule l'herbe qui couvre les rues solitaires des villes ; c'est lorsqu'on rencontre sur les grands chemins des pères, des mères, de jeunes enfans qui fuient tous ensemble le doux sol de leur patrie, pour aller chercher des alimens sous un ciel plus heureux ; c'est alors que le cœur se serre, que les larmes coulent, c'est alors que l'on commence à concevoir que la cour n'est point l'Etat, et que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards de Sully. Mais avec l'âme du citoyen, il portait l'œil du philosophe (26). En observant

les maux, il étudiait les ressources. Il ne faut point que la postérité ignore que Sully, dans ses recherches, éprouva de la part des financiers presque autant de difficultés et d'obstacles, que son maître en avait éprouvés de la part des ligueurs, lorsqu'il avait fallu conquérir chaque ville (27). L'homme de bien triompha; il parcourut ce royaume désolé, avec des vues également éclairées et bienfaisantes. Enfin, les maux vont cesser, et la lumière va naître. Sully est armé de l'autorité de son roi, et il a toute la vigueur d'une âme qui veut faire le bien. Il commence par réformer les abus. Les officiers et les grands n'ont plus le droit de lever des contributions sur les provinces, et le peuple affranchi de ses tyrans se félicite de n'avoir plus à payer qu'un maître. En vain d'Epernon (28), dans le conseil, soutient la cause des concussionnaires, ce n'est point à Sully à trembler. Comme ministre, il écrase l'injuste; comme guerrier, il brave les menaces. Il poursuit sa carrière au milieu des orages; il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucun droit sur les fermes. Par cette ordonnance, les revenus furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, de Florence, de Venise, et de tous les hommes les plus puissans du royaume. Henri IV est effrayé lui-même de la tempête qui s'élève contre Sully, mais Sully est inébranlable; il casse dans les fermes la multitude des sous-baux; il dresse un état général de finance, qui prévient les moyens honteux de s'enrichir; il prescrit aux receveurs de nouvelles formules de comptes; les souterrains profonds qu'avait creusés l'avarice, sont découverts au grand jour, et les tigres qui s'y retiraient pour y dévorer sourdement les entrailles du peuple, cessent enfin d'avoir des repaires; les fortunes injustes sont citées à des tribunaux; l'avarice rend compte de ses pillages (29); l'or, qui s'est égaré hors des canaux publics, est forcé d'y rentrer. Si l'Etat ne retira point de ces établissemens sévères tout le fruit qu'on espérait, si plusieurs des grands criminels échappèrent à la poursuite des lois, n'accusons point Sully: accusons et les intrigues, et la vénalité, et la faiblesse de la nature pour le bien, et l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or, qui est la source des crimes, sert lui-même à les couvrir, et où, à force d'être coupable, on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes sont doublées, les étrangers en sont exclus; les courtisans n'ont plus d'influence, et cessent de vendre leur protection. Dès lors les choix furent meilleurs: car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être. D'ailleurs, celui qui corrompt est déjà corrompu; et celui qui achète les autres, à quel prix peut-il être

estimé lui-même? Le temps de la tyrannie et des usurpations n'est plus. Quatre-vingts millions de domaines rentrent dans les mains du souverain. Sully passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'Etat. Leur source, leur hypothèque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout est connu. Chaque engagement est discuté; chaque degré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes, on rembourse les autres, on réduit celles qui devaient être réduites. L'équité sévère présida à tous ces jugemens, et une opération qui ébranlait les fortunes de tant de particuliers, servit encore à établir le crédit public. On fait des lois pour arrêter les sommes qui passaient chez les nations voisines : mais les lois ne suffisent pas, il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. Sully eut recours à différens moyens, mais tous insuffisans (30). Louons ce grand homme du bien qu'il voulut faire, et rejetons sur son siècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre, rétabli dans les paiemens, les facilite. A chaque partie de la dépense est appliquée une partie des revenus. Les deniers ne sont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les assignations n'excèdent plus la portée de la recette. Un édit sévère défend de reculer les paiemens, et prévient ces traités honteux, où le créancier était obligé de trafiquer d'une partie de sa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un était fatigué de ses détails, qu'il sache que les choses les plus petites en apparence, influent sur la grandeur des Etats. Tout, dans les réformes de Sully, tendait au soulagement du peuple. Les villes et les provinces sont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations sourdes, les formalités odieuses, les remèdes devenus plus cruels que les maux, sont supprimés. Les priviléges souvent injustes et toujours dangereux, sont réduits à leur juste nombre, et la répartion plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'est ici le moment de développer les principes où il fut si bien secondé par l'humanité et par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes qui avaient passé une grande partie de leur vie sur les champs de bataille, se trouvèrent-ils tout à coup formés dans l'art de gouverner? Est-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes ressources? Ou bien, est-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands spectacles, le sort des nations que l'on a entre ses mains, élèvent l'homme et l'agrandissent, en lui faisant exercer toutes ses forces?

N'allons pas confondre la science du gouvernement économique avec la simple administration des finances; celle-ci n'est qu'un mécanisme d'ordre et d'inspection : l'autre est la science de l'Etat. Elle pénètre à la source des richesses, elle les augmente, elle les

dirige, elle les distribue. Les listes de la vanité sont surchargées de noms de surintendans des finances ; les fastes de la patrie ne comptent que Sully.

Par quel art funeste le système des impôts est-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la peste et la famine? Si les campagnes sont dépeuplées, si une partie des terres sont en friche, si la France a perdu la moitié de ses revenus, si tous les ressorts sont affaiblis et languissans, quelle en est la cause? c'est qu'on arrache des mains du laboureur les richesses destinées à reproduire les richesses, et que les revenus épuisés dans leur source ne peuvent plus rentrer dans le sein de la terre pour en faire germer d'autres; aussi une des premières opérations de Sully fut de remettre aux provinces vingt millions d'arrérages de taille; et depuis il diminua d'année en année cet impôt, de deux millions. Ce grand ministre regardait la taille comme un impôt vicieux de sa nature, surtout cette taille arbitraire qui rend les possessions incertaines, et abandonne la propriété aux caprices des tyrans (31). Jetez les yeux sur les campagnes, vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer son industrie, tremblant d'améliorer sa terre, faisant au ciel des vœux meurtriers pour que sa moisson ne devienne pas plus fertile, n'osant augmenter sa dépense, de peur que sa richesse ne soit un crime; vous verrez le pauvre écrasé sous le poids de son travail, obligé de porter encore le fardeau du riche; les exemptions vendues aux uns, devenir une source de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre punie de la stérilité des champs voisins; vous verrez des oppresseurs barbares enlever d'une chaumière les vils meubles que l'indigence laissait à la nécessité; le lit sur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides; les langes arrachés de dessus l'enfant qui vient de naître; des malheureux traînés sur la poussière en se débattant, poussant des hurlemens sous leur cabane, et disputant, avec la force du désespoir, la dernière gerbe qu'ils avaient cachée pour les besoins de leurs enfans. Quoi donc, les habitans de la campagne sont-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppression et à la tyrannie! Malheur aux âmes étroites et cruelles, qui osent penser qu'il est de la politique que le paysan soit misérable; comme si des paysans n'étaient pas des citoyens; comme s'ils n'étaient pas nos bienfaiteurs; comme si le découragement et le désespoir excitaient plus au travail que l'aisance et la liberté! Telles étaient cependant les maximes que Sully avait tous les jours à combattre dans le conseil: on le vit s'élever de même contre une autre espèce d'impôt établi sur toutes les denrées, parce que cet impôt n'était qu'une nouvelle surcharge sur les terres. On le vit déployer

toute son indignation contre la gabelle (32), espèce de monstre qui a droit de ravager certaines provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain, ne marchent qu'au bruit des chaînes, empoisonne l'air qu'il respire, et flétrit l'agriculture partout où il imprime ses pas. « Sire, disait Sully » à Henri IV, vous avez extirpé du sein de vos Etats la guerre » civile, mais vos sujets ne sont point encore en paix ; des armées » de pirates assiégent leurs maisons ; délivrez-les enfin de leurs » véritables ennemis, et faites cesser des fléaux plus meurtriers » pour la France, que les batailles de Saint-Denis, de Jarnac, de » Moncontour et de Coutras. » Je ne m'arrêterai pas sur les corvées qui ravissent au laboureur, non plus son argent, mais ses bras, et qui, pour épargner à l'Etat le salaire de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépérissement de l'agriculture une partie de ses revenus. Je ne m'arrêterai point sur la manière de lever l'impôt plus onéreuse au peuple que l'impôt même (33). Partout le mal s'est glissé avec le bien ; partout l'abus est né de la loi.

Rois, princes, ministres, écoutez tous le grand principe de Sully : l'agriculture est la base de la puissance ; c'est l'agriculture qui crée et qui entretient les flottes ; c'est elle qui enfante les armées ; c'est dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athènes et Rome désiraient des guerriers et des savans : Sully, pour faire fleurir la France, ne voulait que des laboureurs et des pâtres (34) ; il encourage tous ces hommes utiles, il propose des récompenses à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes ; il va partout chercher des bras pour fertiliser les terres ; sa voix appelait dans la France les huit cent mille Maures que la superstition chassait alors de l'Espagne. Par un réglement sage, il garantit les gens de la campagne de l'oppression des gens de guerre. « Soldats et laboureurs, leur dit-il, d'où naissent ces divisions ? » ceux qui défendent la patrie doivent-ils s'armer contre ceux » qui la nourrissent ? » Il défend les cultivateurs contre une espèce d'ennemis encore plus redoutables, contre ceux qui venaient au nom de la loi, leur enlever au milieu d'un sillon, les bœufs, compagnons de leur travail, et jusqu'aux instrumens du labourage. Tout change : l'agriculture renaît, les campagnes deviennent fécondes, la joie et la sérénité reparaissent sous les toits du laboureur. O jour de notre prospérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitans, nourrissait encore une partie de l'Europe ; alors nos blés inondaient l'Angleterre, qui se voyait forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne saurait trop répéter, surtout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (35). Ce n'est pas que dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de

l'administration, mais incapables de voir et d'embrasser le tableau général, saisissent avidement l'occasion de décider d'une matière d'état; et pour l'intérêt de quelques bourgades, font le malheur d'un royaume entier; ces hommes osèrent défendre la sortie des blés de leurs provinces; Sully déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévère que pour être utile. « *Si chaque officier,* écrivait-il au roi, *en faisait autant, votre* » *peuple serait bientôt sans argent, et par conséquent votre majesté.* » Paroles qui doivent instruire tous les gouvernemens et tous les princes.

La liberté est l'âme du commerce; il parcourt le monde, fuyant les lieux de l'oppression; Sully l'appelle et tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur était chargé d'une foule de droits, que les grands avaient arrachés à une autorité faible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avaient substitué ceux de l'oppression; Sully combat tous ces tyrans avares (36). Il établit un conseil de commerce, institution nécessaire, mais qui ne deviendra utile, que lorsque le négociant y sera réuni avec l'homme d'état. Le premier y portera les lumières de l'expérience, le second opposera les grands principes aux petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire; il rend d'autres rivières navigables; il fait percer et construire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'esclavage pût se communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre, mais pour épancher l'abondance et porter les richesses; il anime et protège l'industrie; mais il la tient au second rang où elle doit être (37). En observant les nations, il avait vu l'or prendre sa source dans le Pérou, de là se répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion rester en Europe; là, emportée d'un mouvement rapide, circuler sans cesse, mais dans son cours, se détourner des climats stériles, et couler par une pente naturelle sur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès lors que le produit des terres est la véritable richesse; que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le commerce de propriété convient seul à une grande monarchie; il n'encouragea donc que les manufactures de laine, soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité; soit parce que le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation, les manufactures les plus grossières sont aussi les plus utiles.

Le peuple, à qui tout ce qui est grand en impose, admire les grandes villes et les capitales immenses; le sage n'y voit que des

colosses, qui paraissent servir à la décoration des Etats, et qui les écrasent. Sully regardait comme un des principes du gouvernement économique, de veiller à la diminution de ces grandes masses (38). Il voulait faire aimer à chacun l'héritage de ses pères; il voulait surtout que le laboureur conçût un noble orgueil de sa profession, et préférât l'honneur de régner sur les campagnes, à la honte de vendre sa misère dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'état au nombre des fléaux publics (39). Sully voit le point où finit la nécessité et où commence l'abus, et il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrasait les nobles sous le poids des dettes, et nourrissait la paresse du peuple : cet intérêt fut réduit (40); les terres reprirent leur valeur; la classe active des citoyens trouva des ressources; c'est par le même principe qu'il remboursa pour cent millions de rentes : son œil était blessé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oisifs. Ce grand ministre voyait dans le corps politique l'enchaînement nécessaire des mœurs avec les lois (41); il travaillait donc à réprimer les vices, et surtout le luxe; ce luxe bien plus funeste que les séditions et les guerres, parce que celles-ci ne donnent que des convulsions passagères à l'Etat, au lieu que l'autre le mine sourdement, en détruisant les vertus.

C'est par une administration fondée sur ces principes, que Sully, en moins de quinze ans, vint à bout de changer la face de la France; mais il n'eût point amorti si promptement trois cent cinquante millions de dettes; il n'eût point laissé quarante millions dans les coffres du roi, si à tous ces moyens, il n'en eût joint un autre encore plus puissant : c'est l'économie. Je n'entends pas cette économie frivole qui consiste à retrancher quelques dépenses, et qui, ne portant que sur de petits objets, ne procurerait à l'Etat que de petites ressources; j'entends cette économie réelle et toute puissante, qui gouverne les trésors d'un empire comme les biens d'une famille; qui établit l'ordre, qui prévient les dissipations, et qui applique tout entier aux besoins de l'Etat ce qui est la substance et le sang de l'Etat même. Rendons grâces à Sully de ce qu'il a donné aux ministres cet exemple d'une économie courageuse (42); et si cela nous est permis, faisons des vœux pour qu'un si grand exemple ne demeure pas inutile aux nations.

Tant de vues, de soins et de travaux dans la partie économique n'occupaient pas Sully tout entier; son génie parcourt également toutes les parties du ministère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout est l'objet de ses travaux et de ses succès (43). Que dis-je? ce grand homme servit

la France, même lorsqu'il n'était plus. Il prépara le siècle de Louis XIV, forma Colbert. Colbert et Sully! quels noms!

C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la ligue; Colbert eut à réparer les maux qu'avait causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus, tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France et l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'Etat, et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique: ils surent également combiner la nature des divers impôts; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible; Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions: tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois, qui enrichissait et avilissait la cour, ôtèrent aux courtisans tout intérêt dans les fermes; tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes et les gains immenses que faisaient les receveurs; mais dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent: tous deux travaillèrent à faciliter les communications; mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes, mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été assez connu par Sully et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agricul-

ture. Les monnaies attirèrent leur attention ; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux ; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvait influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer ; l'un, dans un temps d'orages et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière, qu'elle devait estimer les sciences ; l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer tous les talens. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine ; c'était beaucoup en sortant de la barbarie ; nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux ministres ; mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres, l'autre des manufactures ; Sully préférait, avec raison, celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire ; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer avec les artistes dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce ; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité et des calculs politiques ; dans cette partie il l'emporta, par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois ; par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie, opération qui est peut-être un des plus savans ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'Etat. Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce ; il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture ; ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante ; n'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes, il diminua les tailles ; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire, il protégea, par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux, il encouragea la population par des récompenses ; mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles ; il n'y avait point de richesse réelle ; l'Etat parut brillant et le peuple fut malheureux ; l'or, que le trafic faisait circuler, ne parvenait point jusqu'à la classe

des cultivateurs ; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent et les principes et les succès différens de ces deux grands hommes. Si maintenant nous comparons leurs caractères et leurs talens, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution ; mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails ; l'un avait plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre de cette politique des anciens législateurs qui voyaient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert était une machine vaste et compliquée, où il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues : le plan de Sully était simple et uniforme comme celui de la nature. Colbert attendait plus des hommes ; Sully attendait plus des choses. L'un créa les ressources inconnues à la France ; l'autre employa mieux les ressources qu'elle avait. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat, et celle de Sully dut acquérir plus de solidité ; à l'égard du caractère, tous deux eurent le courage et la vigueur d'âme sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat ; mais la politique de l'un se sentait de l'austérité de ses mœurs : celle de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs ; mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully ; mais si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin, si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servaient, on trouvera que Sully faisait la loi à son maître, et que Colbert recevait la loi du sien ; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second plus le ministre du roi ; enfin, d'après les talens des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une grande partie de la sienne à Colbert (44).

On ne connaîtrait point Sully tout entier, si l'on ignorait que ses vertus égalèrent ses talens. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'état, il trace lui-même son portrait sans s'en apercevoir ! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature qui peut énerver l'âme : Sully avait adopté ces vertus autant par principe que par caractère (45). A la cour il conserva l'antique frugalité des camps ; les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table, mais les Guesclin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées ; chaque portion de temps était marquée pour chaque besoin de l'Etat ; chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la patrie ;

ses délassemens même avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère : c'était du repos sans indolence et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'Etat; ses ennemis louèrent sa probité ; sa justice eût étonné un siècle de vertu; sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour; il servit la reine qui l'opprimait. En entrant dans les finances (46), il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens; en sortant de place, il osa défier son siècle et la postérité. Les présens qu'on lui offrit, pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offraient; comme ministre, il ne reçut rien des sujets; comme sujet, il ne reçut rien de son maître que ce qui était empreint du sceau des lois (47). On a déjà vu sa fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui pour l'empêcher de sauver la France; il résista à tout: il eut le courage d'être haï. La noblesse, qui n'inspire que la vanité aux petites âmes, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs et des jaloux (48); il terrassa la calomnie par ses vertus, il humilia l'envie par ses succès, il se vengea de ses ennemis; car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvaient en lui une âme inflexible et rigide; les malheureux y trouvèrent une âme sensible et compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme et tolérant sans indifférence, il était l'organe du roi auprès des protestans, il était le protecteur des catholiques auprès du roi; il fut adoré à Genève, il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille (49); il donna un plus grand spectacle, il fut l'ami d'un roi (50). O Henri IV! ô Sully! ô doux épanchemens des cœurs! soins consolans de l'amitié! C'était auprès de Sully que Henri IV allait oublier ses peines, c'était à lui qu'il confiait toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand homme coulaient dans le sein d'un ami; la franchise guerrière et la douce familiarité assaisonnaient leurs entretiens. Il n'y avait plus de sujet, il n'y avait plus de roi, l'amitié avait fait disparaître les rangs; mais cette amitié si tendre était en même temps courageuse et sévère de la part de Sully. A travers les murmures flatteurs des courtisans, Sully faisait entendre la voix libre de la vérité : il aimait trop Henri IV, il s'estimait trop lui-même pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un et corrompu l'autre, était indigne de tous deux; aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître. Je n'entrerai point dans le détail et de ses actions et de ses paroles, il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans des siècles corrompus; les

âmes faibles les appelleraient téméraires, les âmes basses les jugeraient criminelles; mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de Sully était pour Henri IV ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste, un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce si noble ait été sitôt interrompu! faut-il qu'un tel roi et un tel ministre aient si peu gouverné la France! O jour! ô moment horrible où Sully entendit tout à coup retentir autour de lui : le roi est assassiné, le roi n'est plus! où un serviteur fidèle, témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de sang; où Sully, à travers les cris, les sanglots, les gémissemens et les larmes de tout un peuple, se précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embrasser encore une fois le corps de son ami et de son maître; où il serra dans ses bras, où il inonda de ses larmes, où il pressa mille fois contre son sein le jeune enfant, héritier de ce malheureux prince! mais quels furent ses sentimens, lorsque dans le palais dont toutes les murailles étaient couvertes des marques du deuil et de la mort, dans ce palais où étaient encore déposés les restes du roi, presque au pied de sa tombe, et à la lueur des torches funèbres, il aperçoit la joie de la nouvelle cour; joie plus cruelle pour lui, que s'il avait vu enfoncer le couteau, et le sang de Henri IV couler sous ses yeux! Dès ce moment, il prévit tout; il vit que la France avait été frappée avec son maître. Cependant il aimait trop l'Etat pour l'abandonner à ses nouveaux tyrans. Il lutte, il combat encore, il ose prononcer les noms de devoir et de justice : mais tout était changé; les choses en étaient venues à ce point où les vertus d'un grand homme ne font que rendre son siècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reste que la gloire de n'en pas devenir complice (51). Il se dépouille de ses charges, il quitte la cour, et emporte avec lui ses vertus, ses services et l'ingratitude des hommes.

L'histoire a peint des sages dans la retraite, des héros dans l'oppression; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'était la dignité de la vertu même, sur laquelle et les hommes et les cours et les rois ne peuvent rien. La grandeur qui était dans son âme se répandait sur toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes; un luxe, non de frivolité, mais de magnificence, un appareil imposant, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre, des appartemens immenses, et où les belles actions de Henri IV étaient représentées avec celles de son ministre; des parcs où régnaient la simpli-

cité et la grandeur ; au milieu de tous ces objets, Sully, en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siége plus élevé qui le distinguait au milieu de ses enfans, l'accueil honorable que recevaient dans sa maison tous les vieillards, le silence mêlé de crainte, et le respect des jeunes gens que leurs pères conduisaient par la main pour voir ce grand homme, tout cela réuni semblait offrir quelque chose de plus qu'humain, et portait dans les cœurs je ne sais quelle émotion qui élevait l'âme en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres ! c'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien roi, fidèle au nouveau, estimé et haï de Richelieu, ayant survécu à tout, excepté à la vertu : elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'Etat, et le reste aurait pu l'être (52).

Un mausolée élevé à sa cendre nous a conservé les traits et la figure de ce grand homme ; son âme nous a été transmise dans ses mémoires ; c'est là qu'elle habite et qu'elle respire encore ; c'est là qu'elle juge les fautes et les crimes ; c'est de là qu'elle porte un œil sévère sur les Etats, les gouvernemens et les peuples. Elle a instruit Colbert, elle instruira peut-être encore aujourd'hui quelqu'une de ces âmes que la nature tient en réserve pour chaque siècle. Les titres et les terres de Sully ont passé à ses descendans : ses vertus sont un héritage qui appartient à tout le monde ; il est à celui qui osera s'en saisir. Qui, parmi nous, aura ce courage ? S'il en est un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, et à cette faveur populaire, qui est l'idole des âmes faibles. Il faut qu'il sache qu'un grand ministre est la victime de l'État, et que l'art de faire le bien n'est que trop souvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il est digne de sauver la patrie, il aura d'autres récompenses qui, peut-être, méritent d'être comptées : il aura, comme Sully, le suffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes âmes, le témoignage de son cœur, les éloges de la postérité, et le regard de Dieu.

NOTES HISTORIQUES.

Page 394. (1) MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, baron de Rosni, duc de Sully, maréchal de France, et principal ministre sous Henri IV, naquit à Rosni le 13 décembre 1560, de François de Béthune, baron de Rosni, et de Charlotte Dauvet, fille d'un président de la chambre des comptes de Paris. La maison de Béthune était illustrée et connue dès le dixième siècle; l'histoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croisades. Elle s'allia dans la suite avec différens princes de la maison de France, avec les empereurs de Constantinople, les comtes de Flandres, les ducs de Lorraine, les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, avec la maison d'Autriche, avec les maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, etc. On peut dire du duc de Sully, qu'il soutint un si grand nom, ce qui est sans doute la première gloire après celle de créer.

Page 394. (2) Henri, roi de Navarre, qui, avec le secours de Sully, devait faire tant de bien à la France, était plus âgé que lui de sept ans. Né le 13 décembre 1553, à Pau en Béarn, il fut élevé dans un château, parmi les rochers et dans les montagnes : là, il était habillé et nourri comme les autres enfans du pays; on l'accoutumait à courir et à monter sur les rochers; sa nourriture ordinaire était du pain bis, du fromage et du bœuf; souvent même on le faisait marcher nus pieds et nue tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui donner cette trempe d'âme vigoureuse et forte, qui en fit dans la suite un si grand homme. Il serait à souhaiter que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples : la mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affaiblissant les organes, détruit les principes des grandes choses, et fait pour ainsi dire mourir l'âme avant qu'elle soit née.

Page 394. (3) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les protestans et les catholiques; celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac et de Montcontour en 1569, enfin la Saint-Barthélemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully était alors âgé de douze ans, et avait été élevé dans la religion protestante. Il faisait ses études au collége de Bourgogne, mais il n'y demeurait pas. Sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris de la populace le réveillèrent; il ne tarda pas à être instruit de la cause du tumulte. Aussitôt il résolut d'aller gagner le collége de Bourgogne : il prend sa robe d'écolier, et met sous son bras un gros livre d'église à l'usage des catholiques; en cet état il sort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de sang, il voit des troupes de furieux qui couraient de toutes parts, enfonçaient les maisons, et criaient à haute voix : *tue*, *tue*, *aux huguenots! aux huguenots*! Ce spectacle, ces cris, tout augmente sa frayeur et précipite ses pas. Trois corps-de-garde l'arrêtèrent successivement, chaque fois le livre d'heures qu'il portait, le sauva. Arrivé enfin au collége de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls : le portier lui refusa deux fois l'entrée, et le laissa dans la rue à la merci des assassins; heureusement le principal du col-

lége sut son danger. C'était un homme de bien, et qui ne croyait pas qu'un assassinat fût un acte de religion. Il mena le jeune Sully dans son appartement; mais en y entrant, Sully trouva encore deux prêtres, qui voulurent se jeter sur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, et disant que l'ordre était de tuer jusqu'aux enfans à la mamelle. Le principal l'arracha avec peine de leurs mains, et le fit conduire secrètement dans un cabinet, où il l'enferma sous clef. A quoi tient le sort des États! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le prêtre charitable qui sauva la vie de Sully, en sauvant un jeune enfant de douze ans, ne pensait point alors qu'il était le bienfaiteur de la France.

Page 395. (4) La guerre civile qu'on avait crue éteinte par les massacres de la Saint-Barthélemi, recommença en 1574; mais le roi de Navarre ne recouvra sa liberté qu'en 1576; Rosni l'accompagna dans sa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme simple volontaire, et fit ses premières armes aux environs de Tours : il se signala dans plusieurs détachemens. Le roi de Navarre ayant appris qu'il se comportait avec plus de témérité que de prudence, le fit appeler, et lui dit : « Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre vie : je » loue votre courage, mais je désire vous le faire employer dans une » meilleure occasion. » La même année, M. Lavardin, son parent, lui fit prendre l'enseigne de sa compagnie colonelle. Il est nommé pour défendre Périgueux, et ensuite Villeneuve en Agénois. A la prise de Réole il commande cinquante hommes; au siége de Villefranche en Périgord, montant à l'assaut avec son drapeau, il est renversé par le choc des piques et des hallebardes, dans un fossé profond où il pensa périr. Au siége de Marmande, commandant un corps d'arquebusiers, il est sur le point d'être accablé par un nombre supérieur; le roi de Navarre, couvert d'une simple cuirasse, vole à son secours, et lui donne le temps de s'emparer du poste qu'il attaquait.

Page 395. (5) Les économies du jeune Rosni, jointes aux profits militaires qu'il avait faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à sa solde plusieurs gentilshommes, avec lesquels il ne s'attacha plus qu'à la personne du roi. Quoiqu'il n'eût encore que seize ans, il mit un ordre si réglé dans son domestique, qu'il vint à bout de soutenir un état qui paraissait au-dessus de sa fortune. Le roi de Navarre le remarqua, et conçut dès ce moment pour lui une très-grande estime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choses; c'est ce que fit alors le roi de Navarre : peut-être dans ce jeune officier, il vit déjà le ministre et le surintendant des finances.

Page 395. (6) Le roi ayant surpris Eause, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou seize hommes qui le suivaient de plus près. Comme on abattait sur-le-champ la herse du pont, le reste de son armée ne put le suivre, et demeura hors de la ville. Aussitôt les habitans sonnèrent le tocsin, et vinrent attaquer cette petite troupe. On entendit plusieurs voix qui criaient : « Tirez à cette jupe écarlate et à ce panache blanc, » c'est le roi de Navarre. » Ce prince fondit, le pistolet à la main, sur plusieurs pelotons, et les dissipa; mais le nombre des ennemis aug-

menta, et le danger devint extrême. Le roi, adossé contre le portail d'une église, combattit assez long-temps pour que son armée eût le temps d'enfoncer les portes, et de venir à son secours. Rosni, dans ce péril, partagea l'honneur de défendre son maître, et de le conserver à la France.

Page 395. (7) Devant Mirande, Rosni et le jeune Béthune, son cousin, se virent enveloppés d'ennemis; ils combattirent long-temps sans autre espérance que celle de venger leur mort: déjà ils ne pouvaient plus soutenir leurs armes, lorsque le roi de Navarre envoya à leur secours. Devant Nérac, ce prince repoussa presque seul un gros de cavalerie qui s'était avancé pour le surprendre. Rosni, à son exemple, alla le même jour, avec douze ou quinze hommes, faire le coup de pistolet jusqu'à la portée de l'armée catholique. Le roi, qui le remarqua, dit à Béthune : « Allez à votre cousin le baron de Rosni, il est étourdi » comme un hanneton. Retirez-le de là, et les autres aussi, car ils se» ront tous pris ou tués. » Rosni obéit, et le roi, qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité avec la colère de l'amitié.

Page 395. (8) Siége de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici, et l'on n'a rien exagéré. Rosni y fut renversé d'une grosse pierre qui avait été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut blessé à la cuisse gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours et cinq nuits entiers, pendant lesquels personne n'osa quitter ses armes pour un seul instant. Les soldats de Henri IV, tout couverts de sang, pouvaient à peine se soutenir. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, à l'excessive chaleur, se joignaient encore les blessures, qui achevaient de leur ôter ce qui leur restait de forces. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que les habitans, qui étaient infiniment supérieurs en nombre, venaient de recevoir de nouveaux secours. Les principaux officiers s'assemblent autour du roi, et le conjurent de se retirer. Ce prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, et leur dit d'un ton d'asssurance : « Il est écrit là-haut » ce qui doit être fait de moi dans cette occasion. Souvenez-vous que » ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la » retraite de ma vie hors de ce corps; il y va trop de mon honneur : » ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de » mourir. »

Page 396. (9) En 1580, Rosni, devant Marmande, eut un cheval tué sous lui. Enfermé dans Nérac avec le roi, il fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au roi que Rosni était pris et blessé; aussitôt, malgré sa colère, il envoie des troupes pour le dégager, et il lui défend de sortir de la ville sans son ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Monségur, il chargea Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différens siéges. A celui de Fontenai-le-Comte, en Poitou, il conduisait l'artillerie. En 1587, avec six chevaux seulement, il défait et emmène prisonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistait qu'en trois canons; car, en ce temps-là, avec très-peu de forces on faisait de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de dé-

fense contre le duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante et très-meurtière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, et deux épées cassées entre ses mains. Enfin, au premier siége de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort; mais le roi de Navarre veillait toujours à le retirer des dangers où le précipitait son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce temps-là un caractère extraordinaire, soit que ce fût l'âme de Henri IV qui répandît cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique chevalerie, qui, conservée dans ces temps de fanatisme et de trouble, mêlait je ne sais quoi de fier et de grand dans l'atrocité naturelle des guerres de religion.

Page 396. (10) Bataille d'Arques, le 20 septembre 1589. Le duc de Mayenne avait trente mille hommes, et le roi n'en avait que trois mille; mais il crut qu'il fallait faire quelque coup d'éclat pour relever la faiblesse de son parti. Jamais il ne parut si serein ni si tranquille. Quelques momens avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction; le roi alla à sa rencontre, et l'embrassa en souriant. Celui-ci, qui cherchait partout des yeux une armée, témoignait au roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui: « Vous ne les voyez pas tous, lui » dit Henri IV avec la même gaieté, car vous n'y comptez pas Dieu et » le bon droit qui m'assistent. » Le poste de Rosni était au bas d'une chaussée dont il fallait empêcher le passage. Mayenne y porta ses plus grands efforts; Rosni, à la tête de deux cents chevaux, en attaqua d'abord neuf cents des ennemis, et les fit reculer; il fut ensuite repoussé par quatre nouveaux escadrons qui vinrent se joindre aux premiers. Soutenu par quelques secours, il les fait reculer une seconde fois; enfin il eut à soutenir avec sa troupe jusqu'à trois mille chevaux. C'est au sortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuse lettre: « Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à » Arques, et tu n'y étais pas. » Il disait aussi avant cette journée, qu'il était roi sans royaume, mari sans femme, et guerrier sans argent.

Page 397. (11) Bataille d'Ivry, le 14 mars 1590. Henri IV, sur le point de la livrer, écrivit à Rosni de venir le joindre promptement. Celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'une heure et demie avant le combat. Le roi voulut lui montrer la disposition des armées: « Suivez-moi, lui dit-il, afin que vous puissiez apprendre votre mé- » tier. » Pendant la bataille, Rosni, qui combattait auprès du roi, eut deux chevaux tués sous lui, et reçut lui-même sept blessures. Il tomba dans son sang et demeura évanoui. Revenu à lui long-temps après, il se trouva seul sur le champ de bataille, environné de morts, désarmé et sans domestiques. Il croyait la bataille perdue, lorsque quatre des ennemis venant à lui, le prièrent de les recevoir pour ses prisonniers, et de leur sauver la vie: ce fut ainsi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il se fit aussitôt transporter à Rosni, pour s'y faire guérir de ses blessures; le roi y était alors. Ce fut un spectacle assez singulier de voir Sully couché sur un brancard de branches d'arbres fait à la hâte, environné de ses domestiques, qui portaient en triomphe les débris de ses pistolets et les tronçons de ses épées, accompagné de prisonniers,

de drapeaux ennemis et de trophées d'armes, suivi de ses soldats, qui tous étaient décorés des marques honorables de leurs blessures, arriver à Rosni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il courut au-devant de lui, et lui parlant plus en ami qu'en roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes sur sa santé. Rosni le remercia, et lui dit « qu'il s'estimait d'avoir souffert pour un » si bon maître. » Alors Henri lui répondit : « Brave soldat et vaillant » chevalier, j'avais toujours eu très-bonne opinion de votre courage, » et conçu de bonnes espérances de votre vertu; mais vos actions si» gnalées et votre réponse modeste ont surpassé mon attente.... et » partant, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers » qui sont ici près de moi, vous veux-je embrasser des deux bras. » Alors il se jeta à son cou, et le serra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choses pleines d'une sensibilité touchante. En se séparant de lui : « Adieu, mon ami, lui dit-il, portez-vous bien, et soyez sûr » que vous avez un bon maître. »

Page 397. (12) En 1591, Rosni prend Gisors par le moyen d'une intelligence. Pendant le siége de Chartres, il fut presque assassiné au sortir d'un bois, par une troupe de cavaliers qui tirèrent sur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ses blessures, il forme un projet d'attirer Mayenne dans la ville de Nantes. Le chef des ligueurs s'avançait déjà, croyant avoir des intelligences sûres dans la place : Rosni, qui avait tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le roi; ce prince, impatient de se trouver partout où il y avait des périls et des combats, accourut aussitôt dans la ville, suivi de quarante hommes. Rosni l'apprend, court au-devant de lui, et d'un air fort ému : « Par» dieu, sire, lui dit-il, vous avez fait là une belle levée de boucliers, qui » infailliblement empêchera le service que nous voulions vous rendre. » Hé quoi! n'avez-vous pas acquis assez de gloire et d'honneur en tant » de combats et de batailles où vous vous êtes trouvé plus que mille » hommes de ce royaume, sans vouloir faire aussi le carabin? » La colère de Rosni était assez bien fondée: en effet, on sut l'arrivée du roi, et les ennemis se retirèrent.

Page 397. (13) Siége de Rouen, en 1591 et 1592. Rosni et le maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu où il fallait commencer l'attaque : Biron voulait qu'on attaquât d'abord le château, Rosni qu'on s'attachât au corps de la place, selon cette maxime qu'il citait souvent : *Ville prise, château rendu*. Cependant l'avis du maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'artillerie; il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile; mais apparemment on craignait déjà ses talens, et l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnait du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de décembre, il fut renversé deux fois, et eut ses armes détachées et mises en pièces. Henri, toujours impétueux, s'était exposé dans cette action jusqu'à faire désespérer de sa vie : le lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le roi l'interrompit par ces paroles : « Mon » ami, je ne puis faire autrement; car puisque c'est pour ma gloire et

» pour ma couronne que je combats, ma vie et toutes choses ne me
» doivent rien sembler au prix. »

Page 397. (14) Alexandre Farnèse, duc de Parme, un des plus grand hommes que l'Europe ait produits, servait par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattait dans les Pays-Bas, des peuples qu'il regardait comme rebelles, et il venait soutenir des révoltés en France : ces sortes de contradictions sont assez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui assiégeait alors la ville de Rouen, laissa la conduite du siége au maréchal de Biron ; et avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à trente hommes qu'il désigna, de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pût être ; on se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi aussi honorable que dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche du coteau d'Aumale, osa marcher au-devant d'elle avec cent chevaux seulement. Tous les chefs furent consternés du péril où il allait s'exposer, mais personne n'osait parler : Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole. « Voilà un discours de gens qui ont peur, lui dit Henri IV ;
» je n'eusse jamais attendu cela de vous autres. » Rosni, piqué de ce reproche, lui répliqua : « Il est vrai, sire, nous avons peur, mais
» seulement pour votre personne ; que s'il vous plaît vous retirer, et
» nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt
» de piques, vous reconnaîtrez que nous n'avons point peur pour notre
» vie, mais pour la vôtre. » Ce discours toucha le roi, mais sans l'ébranler. On sait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnaient, il fit une fort belle retraite, et sut, avec quarante chevaux, en imposer à un ennemi habile, et qui était à la tête d'une armée de trente mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit ; le duc de Parme l'admira. La reine Elisabeth écrivit à Henri IV pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse ; et Mornay lui écrivit cette lettre si connue : « Sire, vous avez assez fait l'Alexandre, il est
» temps que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, et
» c'est là notre gloire ; à vous, sire, de vivre pour la France ; et j'ose
» vous dire que ce vous est devoir, etc. »

Page 397. (15). On n'exagère rien, en disant que Sully était l'homme le plus habile de son temps, pour l'attaque et pour la défense des places. Dans l'attaque, bien disposer ses lignes, savoir à propos les resserrer ou les étendre, ne leur donner que l'espace nécessaire, appuyer leurs différentes parties par des postes, établir entre elles une correspondance sûre et rapide, reconnaître les avantages ou les obstacles que présente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, sec ou marécageux ; choisir le lieu et l'instant le plus favorables pour ouvrir la tranchée ; marquer la distance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les construire ; donner au canon l'inclinaison la plus avantageuse pour que ses coups aient le plus grand degré possible de force, de justesse et de rapidité ; calculer pour la charge des mines, la somme des résistances à la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire ; se servir des ouvrages déjà emportés pour abattre les

autres avec plus de succès; enfin, varier ses attaques selon les différentes constructions des places, et apprendre des règles même à s'en écarter, lorsque les règles sont forcées par des lois supérieures de lieux, de temps et de saisons. Dans la défense, renverser les batteries de son ennemi par des batteries opposées, détruire ses travaux, ou les tourner contre lui-même; juger par la vue de ses premiers ouvrages de tous ceux qu'il médite; connaître par leur progrès quel sera le moment de l'attaque; distinguer les attaques feintes des véritables; mettre dans les sorties une prudence active et une vigueur sage; défendre chaque pouce de terrain comme la place entière; multiplier le siége en créant des obstacles, être partout sur les pas des assiégeans, à la tranchée, à la brêche, et jusque dans les entrailles de la terre; opposer partout la mort à la mort, et s'armer des ruines même; enfin, épier les hasards, plus forts quelquefois que les canons, les mines et les bombes; voilà quels étaient les principes de l'art de Sully. Il n'est pas inutile de remarquer que dans le siècle où il vécut, l'art lui offrait beaucoup moins de ressources pour la défense des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit presque tout à coup une force supérieure, au lieu que l'autre ne se perfectionna que lentement et par degrés. Le canon foudroyait les remparts avec une activité terrible, et l'on ne savait pas encore que la résistance la plus forte consiste dans l'exacte combinaison des lignes parallèles, perpendiculaires et obliques, qui, faibles quand elles sont séparées, perdent leur défaut en se réunissant, et se fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignorait encore l'art de se mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries restent exposées. La mine enfin, qui des trois attaques est la plus terrible, la mine, qui ébranle, renverse et déracine tout, faisait déjà de grands ravages, et l'on ignorait encore l'art de la combattre par des contre-mines; art qui même aujourd'hui est, dit-on, imparfait, et qui, plus perfectionné peut-être, pourrait rendre les places imprenables. Sully suppléait, par l'intelligence et l'activité, à tout ce qui manquait alors du côté de l'art et des connaissances.

Page 397. (16) Siége de Dreux, en 1593. Il fallait se rendre maître d'une tour qui était à l'épreuve du canon. Rosni promit au roi de l'emporter: ses ennemis osèrent trouver cette promesse ridicule; le roi lui-même doutait un peu du succès. Cependant Rosni en vint à bout en six jours, par la mine et la sappe. Siége de Laon, en 1594. Rosni avait la direction d'une batterie de six pièces de canon. Siége de la Fère, en 1596; il dura six mois: par la vigilance et les soins de Rosni, rien ne manqua dans l'armée. Siége d'Amiens, en 1597. Tout le monde sait comment cette ville fut surprise par les Espagnols. Tandis que toute la cour était consternée, Rosni s'occupait des moyens d'avoir des troupes et de l'argent. Bientôt le roi fut en état d'aller mettre le siége devant cette place. Rosni était partagé entre le soin de lever les deniers de l'Etat et celui de les employer aux besoins de l'armée. L'abondance y était si grande, qu'on disait alors que *Henri IV avait mené Paris dans Amiens*. Ce fut la première armée qui eut un hôpital réglé, dans lequel les blessés et les malades eurent des secours qu'on ne connaissait point

encore. Rosni faisait tous les mois un voyage au camp; son ancienne ardeur pour la guerre se rallumait alors plus que jamais. Un jour le roi lui fit une réprimande sévère de ce qu'il s'était exposé, et lui défendit de se trouver à aucun poste où il y aurait du danger : ces sortes de défenses honorent également le roi qui les fait et le sujet qui les reçoit.

Page 398. (17) Guerre contre le duc de Savoie, en 1600, au sujet du marquisat de Saluces. Ce prince était venu à Paris en 1599, pour négocier lui-même son affaire; ayant été à l'Arsenal, où il devait souper avec le roi, il fut curieux de voir les magasins. Rosni le mena dans les ateliers où l'on faisait des préparatifs immenses d'artillerie. Le duc étonné lui demanda ce qu'il voulait faire de tant de canons : *C'est pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le duc, un peu déconcerté, prit le parti de tourner la chose en plaisanterie. Montmélian passait pour la plus forte place de l'Europe; dès que la guerre fut déclarée, Sully conseilla au roi de l'assiéger; mais il se trouva le seul de son avis, et tous les officiers s'y opposèrent. Pour déterminer Henri IV sur Montmélian, Sully alla mettre le siége devant Charbonnières, place presque aussi forte, et située sur un roc inaccessible. Il y essuya des fatigues incroyables; enfin, après quelques jours de travail, il promit au roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ses ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il exposait sa vie, les courtisans étaient occupés à censurer ses opérations : l'un d'eux dit hautement que s'il était dans la place, il saurait bien empêcher qu'elle ne fût prise d'un mois. *Allez-y donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs discours, *et si je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux passer pour un fat*. En effet, la place se rendit le même jour. Même après le succès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permission de prendre Montmélian. Il y avait des hommes dans le conseil qui redoutaient le succès de Sully, autant que le duc de Savoie lui-même; à la fin le zèle l'emporta sur l'envie. Montmélian fut assiégé, et Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien servie, il n'y a plus de place imprenable.

Page 399. (18) Sully fut aussi habile négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans il avait étudié l'art de manier les esprits, et de connaître les hommes. En 1583, temps où la ligue commençait à se former, le roi de Navarre l'avait envoyé à la cour pour en suivre les mouvemens. Il y avait vu Catherine de Médicis ne paraissant occupée que de plaisirs, et méditant d'éternelles intrigues; les Guise populaires, comme sont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraser le roi; les favoris impétueux et avides, poussant d'une main imprudente l'âme de Guise vers des situations extrêmes; le roi souffrant d'abord la ligue par indolence, l'autorisant ensuite par faiblesse, et bientôt se débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ses piéges. Sully, attentif à tout ce qui se passait autour de lui, en donnait des avis exacts au roi de Navarre. En 1585, il fit à Paris un second voyage, qui avait encore le même but. Henri IV venait de se déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner; Sully s'adressa dans cette occasion à tous les Français qui aimaient encore l'Etat. Enfin en 1588, après les barricades, monument singulier d'audace de la part d'un sujet, et

de faiblesse de la part d'un roi, il suivit par ordre de son maître le comte de Soissons, pour étudier ses démarches, et observer le nouveau système qu'on allait suivre à la cour. C'est sans doute dans ces différentes circonstances que Sully acquit cette connaissance supérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet, pour apprendre à les connaître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, et lorsque toutes les passions sont endormies; un masque uniforme et trompeur couvre alors tous les visages. C'est dans les temps orageux, dans les grands intérêts, dans le choc des partis et des crimes qu'il faut les voir : c'est alors que les âmes se développent, que toutes les passions ont leur activité, que tous les hommes sont eux-mêmes. Dans ces momens d'agitation, la nature irrégulière et forte a un grand caractère, et tous ses traits sont mieux marqués : telle avait été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ses mémoires, savent d'ailleurs qu'il avait toute la pénétration et le sang-froid dont on a besoin pour observer et juger les hommes.

Page 400. (19) En 1586, Sully avait déjà négocié un traité entre les deux rois; mais l'indécision, vice de toutes les âmes faibles, entraîna bientôt Henri III d'un côté opposé, et le traité devint inutile. Enfin, en 1589, après l'assassinat des Guise, Henri III ayant tâché vainement d'apaiser le duc de Mayenne, qui ne daigna point pardonner à son roi, fut moins éloigné de s'unir avec le roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plupart des plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui voulait sauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, et sans prendre de repos, le firent tomber dangereusement malade. Le philosophe Mornay eut l'adresse de profiter de l'état de Sully pour obtenir la gloire et la récompense du traité.

Page 400. (20) Brancas-Villars, amiral de France, gouverneur de Rouen pour la ligue, fut un des hommes les plus estimables de son temps. Il était brave, désintéressé, plein d'audace, incapable de dissimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs plusieurs traits de ressemblance avec Henri IV; il estimait beaucoup le roi, et n'en était pas moins estimé. Sully, en 1594, négocia avec lui pour le détacher de la ligue; cette négociation fut d'abord secrète, ensuite elle fut traversée par des intrigues; enfin, comme tout était sur le point d'être conclu, on persuada à Villars que Sully avait formé le projet de s'emparer de sa personne pour le faire assassiner. Villars, à cette nouvelle, sentit toute la fureur qu'une trahison doit inspirer à une âme haute et d'une droiture austère. Il arracha le traité des mains de Sully, le déchira en mille pièces et le jeta au feu. La modération de l'un calma les emportemens de l'autre : tout fut éclairci; Villars fit pendre l'auteur de l'imposture et signa son traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à son roi une place importante, un brave guerrier et un fidèle sujet.

Page 400. (21) La même année, Sully conclut un traité au nom du roi avec le duc de Guise; c'était le fils de celui qui avait été assassiné à Blois. Il n'eut ni les talens, ni les vices, ni la malheureuse célébrité de son père. On pourrait peut-être le comparer à Richard, fils de Crom-

wel; tous deux, nés d'un père qui avait ébranlé et gouverné un puissant Etat, moururent sujets obscurs, dans un pays où ils avaient pensé être les souverains.

Page 401. (22) On ne saurait croire combien Henri IV avait de cabales à étouffer, même dans son parti; le fanatisme et l'ambition tournaient toutes les têtes : quand Sully ne combattait pas, il négociait. En 1594, il quitte le siége de Laon, pour aller à Paris apaiser la fermentation des esprits agités par l'affaire des jésuites. Peu de temps après, Henri IV l'envoie auprès du duc de Bouillon, pour le raffermir dans le devoir, et observer les complots qui se formaient à Sedan. En 1595, il va à Rouen dissiper les brigues du duc de Montpensier. En 1597, il est chargé d'écrire aux chefs des protestans, qui, pendant le siége d'Amiens, cherchaient à inquiéter le roi, pour en arracher de nouveaux priviléges. En 1598, il va dans la Bretagne, qui n'était pas encore bien remise des troubles de la guerre, et tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des sommes qu'on avait promises. En 1603, il fait un voyage en Poitou, y dissipe les factions, et ramène au roi le cœur des protestans. En 1606, il fit échouer les desseins des calvinistes, qui demandaient un synode national : il concilie à la Rochelle le clergé et les protestans divisés. Enfin, en 1614, il travaille, par ordre de la régente, à prévenir ou apaiser les troubles excités par les princes et les grands du royaume. On lui doit cette justice, que ses talens ne servirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux; elle fut adroite sans être fausse, et vertueuse sans être rigide : c'était la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité, et qui est assez estimé pour la faire croire.

Page 401. (23) La principale de ces assemblées du corps protestant fut celle de Chatellerault, en 1605. Sully fut nommé par le roi pour y présider : jamais son maître ne lui donna une plus grande marque de confiance, et si l'on fait attention qu'il était protestant, on verra que jamais il ne se trouva dans une circonstance plus délicate. Le plan de conduite qu'il se traça à lui-même fut de ne trahir ni sa religion, ni son prince, et de remplir en même temps les devoirs de protestant zélé et de sujet fidèle; il marcha toujours entre ces deux lignes, sans s'en écarter. Aussi, dans toute cette assemblée, il joua le rôle d'un sage, au lieu que Mornay, avec son zèle aveugle et impétueux, ne parut qu'un enthousiaste qui veut armer des fanatiques. Sully présida encore deux fois à de pareilles assemblées : l'une à la Rochelle en 1607, et l'autre à Gergeau en 1608; et dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat et au roi.

Page 402. (24) Sully, en 1586, traite avec les Suisses, et en obtient une promesse de vingt-mille hommes pour son maître. En 1599, il négocie le mariage du roi avec Marie de Médicis. En 1600, il conclut un traité avec le cardinal Aldobrandin, légat du pape et médiateur pour le duc de Savoie. En 1604, il termine en faveur du roi une contestation avec le pape sur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'est surtout dans son ambassade en Angleterre qu'il développa des talens supérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avait envoyé à Douvres, où il avait eu un entretien avec Elisabeth sur les moyens d'abaisser la maison

d'Autriche. Cette reine protestante, ennemie implacable d'une puissance qui avait voulu la détrôner, occupée déjà des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, était par estime, par admiration et par intérêt, l'alliée et l'amie de Henri IV; et tous deux n'attendaient que le moment d'exécuter leurs vastes desseins; mais elle mourut en 1603. Henri IV sentit combien la mort de cette reine pouvait influer sur les affaires de l'Europe : il craignit avec raison que le nouveau roi d'Angleterre ne fût pas aussi disposé qu'elle à entrer dans ses vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour le fixer dans son parti, et armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les mémoires mêmes tous les détails de cette négociation : on y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'état, cette activité d'esprit qui donne presque toujours les succès, ce coup d'œil qui démêle les objets, même au milieu du trouble, et qui fait le grand négociateur, comme le grand général. On y remarquera surtout cet ascendant qu'un homme de génie sait prendre sur les caractères faibles et sur les âmes à petites passions.

Page 406. (25) François d'O, surintendant des finances sous Henri III et au commencement du règne de Henri IV, avait tout ce qui aurait dû lui donner l'exclusion de cette charge. Il était dissipateur, indolent, passionné pour le jeu, tout occupé de ses plaisirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités insensées, ne se refusant rien, tandis que le roi manquait de tout : voilà l'homme qui gouvernait les finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laissant l'Etat endetté de huit cent dix millions de notre monnaie actuelle. A sa mort, la charge de surintendant fut supprimée, et le roi créa un conseil de finances composé de huit personnes. Sully n'approuva point cette forme d'administration parce qu'il est bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un seul. Sa façon de penser ne fut que trop justifiée : les huit conseillers ne furent que huit concussionnaires à brevet. Les dissipations et les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le roi, dans la guerre contre l'Espagne ayant besoin de huit cent mille écus pour faire le siége d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a besoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je suis,* écrivait ce bon prince à Sully, *fort proche des ennemis, et je n'ai quasi un cheval sur lequel je puisse combattre; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude, et depuis deux jours je dîne chez les uns et les autres, parce que mes pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit conseillers des finances tenaient à Paris d'excellentes tables, et leur luxe insultait à la misère publique. Il n'est pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on sache jusqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un Etat mal gouverné depuis long-temps.

Page 406. (26) La première opération de Sully fut de se transporter, en 1596, dans les principales généralités du royaume, et d'envoyer dans les autres des hommes de confiance, pour en connaître les forces et les revenus. En 1598, il fit un second voyage. Son attention s'étendait à tout : il examinait le climat de chaque province, les différentes

espèces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou supposées, leurs causes ou passagères ou constantes, la proportion entre les frais et les revenus, la qualité et le prix commun des denrées, la facilité des consommations, le nombre des habitans, leur caractère, la valeur des hommes dans les différens pays, les ressources des villes, les produits des manufactures, l'étendue et la qualité du commerce. Il observait sur les lieux même ce que payait chaque province, la nature des impositions; celles dont la ressource est en même temps la plus étendue et la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, et rapporte le plus; celles qui se combinent le mieux avec le climat, le sol, l'industrie des habitans, et celles qui sont plus à charge au peuple, qu'elles ne sont utiles à l'Etat. Il calculait partout la somme des richesses; il étudiait tout ce qu'une province reçoit, et tout ce qu'elle donne, comment y vient et par où s'écoule l'argent, quels sont les canaux ouverts, et ceux qui sont engorgés; enfin, quelles sont les provinces où la capitale ne renvoie point les sucs qu'elle en reçoit, et où se trouve interrompue cette heureuse circulation, qui fait la vie du corps politique. Sully, sur tous ces objets, ne s'en rapportait qu'à lui-même; car il faut des yeux pour voir. On sait que le duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put se procurer une connaissance exacte des provinces, par les intendans même.

Page 407. (27) Dès que les membres du conseil apprirent que Sully devait faire des visites dans les provinces, ils n'épargnèrent rien pour le traverser. L'opération était trop utile pour qu'ils n'en fussent pas épouvantés : ils eurent recours à tout; les receveurs-généraux, trésoriers, contrôleurs, greffiers et jusqu'aux moindres commis furent prévenus. Les uns s'absentèrent et laissèrent leurs bureaux fermés; d'autres firent voir des ordres qui leur défendaient de communiquer leurs registres et leurs états. En même temps on semait dans les provinces les bruits les plus odieux sur Sully; on profitait de son absence pour le noircir auprès du roi : on l'accusait d'ignorance, de dureté, d'étourderie; on le peignait comme un tyran qui allait sucer le sang du peuple, et qui abusait de l'autorité du prince, pour le rendre odieux à ses sujets. Enfin, le cri général fit impression sur le roi lui-même, et Sully eut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte absence, l'embrassait toujours avec transport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de servir les rois loin d'eux. Il eut à se justifier des plus cruelles calomnies, et il en vint aisément à bout; mais il fallait encore éviter les soupçons pour l'avenir. Cinq cent mille écus qu'il avait ramassés dans ses voyages, et qui sans lui eussent été perdus pour le roi, furent déposés dans le trésor royal. En même temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette somme ne fût dissipée. On ne tarda point à sentir combien ces précautions étaient nécessaires.

Sanci, membre du conseil, et le plus absolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un despote, quatre-vingt-dix mille écus pour payer les Suisses. Sully savait qu'il n'était dû que le tiers de cette somme : il refusa. Son refus excita entre lui et Sanci une vive querelle qui éclata en présence du roi. Peu de temps après, Sully

surprit encore les membres du conseil à vouloir détourner deux cent mille écus du trésor royal. Heureusement il avait gardé entre ses mains de quoi les confondre, et dans le moment qu'ils croyaient triompher, en rejetant sur lui la dissipation de cette somme, il les convainquit lui-même en présence du roi de cet odieux brigandage. Ce fut là l'essai des contradictions et des noirceurs que Sully eut à essuyer au commencement de son ministère : ces détails de la méchanceté ne sont indifférens pour aucun siècle. On s'étonne quelquefois qu'il se fasse si peu de bien dans les Etats : le philosophe, qui pèse les obstacles, doit peut-être s'étonner de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

Page 407. (28) Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations qui rendirent le roi propriétaire de ses revenus, et mirent le peuple à l'abri des concussions des sujets puissans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous les tyrans qui volaient le peuple, se plaignirent avec audace, comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits. Le duc d'Epernon, par ces sortes de violences, se faisait tous les ans un revenu de près de quatre cent mille francs de notre monnaie; il fut averti du jour où devait passer la déclaration qui lui ordonnait de n'être plus brigand ni concussionnaire : il se rendit au conseil, bien résolu de l'empêcher. Là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes : et son insolence naturelle, aigrie encore par les réponses fières de Sully, osa s'emporter jusqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre, et tous deux en même temps portèrent la main sur la garde de leurs épées. La salle du conseil eût peut-être été ensanglantée, si on ne se fût jeté en foule au-devant d'eux. Le roi, instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, et lui écrivit à l'heure même de sa main, *lui offrant*, disait-il, *de lui servir de second contre d'Epernon.*

Page 407. (29) Il y eut sous le ministère de Sully trois chambres de justice, établies pour faire des recherches contre les financiers qui avaient malversé dans leurs emplois; l'une en 1601, l'autre en 1604, et la troisième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully; il avait reconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelque avantage de ces poursuites; c'est que les lois commencèrent enfin à paraître quelque chose : l'idée des mœurs fut réveillée, le peuple s'aperçut que le gouvernement s'occupait de lui, la noblesse apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur, la nation commença à soupçonner que la pauvreté honnête pouvait avoir un prix. Au reste, Sully, dans ses mémoires, est d'avis de supprimer entièrement ces chambres de justice, comme des moyens inutiles. Ce n'est presque toujours que l'occasion d'un trafic honteux entre ceux qui ont besoin de protection, et ceux qui en ont à vendre.

Page 408. (30) Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnaies furent peu avantageuses. En 1601, il fit défendre d'employer dans le commerce les monnaies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défense, parce que le crédit en fut affecté. Ces es-

pèces étrangères se trouvaient en France en très-grande quantité ; on les resserra par la répugnance de les porter à la monnaie, à cause des droits considérables qu'on devait y retenir. Peu de temps après, Sully rendit une déclaration qui défendit de transporter hors du royaume aucune espèce d'or ou d'argent, sous peine de confiscation. On sent assez combien une pareille ordonnance est inutile. Ce n'est point par des déclarations que l'on peut retenir dans un pays les espèces d'or et d'argent, c'est par une administration sage qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant senti combien cette déclaration était insuffisante, crut y remédier par une ordonnance du mois de septembre 1602, qui haussa la valeur numéraire des espèces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'est une mauvaise opération de toucher aux monnaies d'un Etat. Tout changement dans cette partie nuit prodigieusement au commerce, par l'extinction de la confiance, par le resserrement des bourses, par les embarras et le désavantage du change, par le renversement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'est qu'il s'imagina que le haussement de la valeur numéraire ferait cesser le transport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'argent de France n'était pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Espagne elle était de 1 à 13 $\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à 13 $\frac{12}{13}$, en Allemagne, de 1 à 12 $\frac{1}{7}$. Ainsi les étrangers avaient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à 11 $\frac{1}{7}$, parce que Sully, en haussant la valeur de l'or, avait en même temps haussé les monnaies d'argent. Ainsi le désordre resta le même, et en 1609, on s'aperçut qu'il était encore devenu plus grand, parce que les autres états avaient encore haussé leur proportion.

Page 409. (31) Sully s'était convaincu par l'étude de l'histoire et par les réflexions, que l'agriculture est la base des Etats et la source des revenus publics. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, et qu'il ait désiré changer entièrement la forme de cette imposition. Il savait que la terre étant la source des revenus, doit être aussi la source des impôts, mais qu'ils doivent porter sur le produit et non sur le travail. Or, le produit total des terres se divise en deux parties. L'une est la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation ; cette partie doit être sacrée pour le fisc, puisque c'est cet argent même qui est la source de la fécondité. L'autre portion est bénéfice; c'est elle qui constitue le revenu, c'est sur elle seule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne trouvera pas de bénéfice en sus de ses avances et de la somme dont il doit payer la protection du souverain, il faudra nécessairement qu'il s'intéresse moins à la culture, que par conséquent cette culture diminue, et avec elle les revenus de l'Etat. Mais que serait-ce, si, bien loin de retirer aucun bénéfice de son travail, l'impôt lui enlevait une partie même de la somme destinée à l'exploitation de sa terre ? Alors il ne faudrait point s'étonner que la profession la plus malheureuse de toutes, fût presque abandonnée, qu'une partie des terres restât en friche, et que tout l'ordre économique se trouvât dérangé par la suppression des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y aurait de plus effrayant, c'est que le désordre

irait toujours en augmentant, parce que l'impôt, dirigé toujours sur le même plan, diminuerait d'année en année la somme destinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres sur cette matière; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne sont pas les lumières qui nous manquent; il faut détruire les passions qui sont un obstacle presque invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs, un des grands malheurs de l'humanité, est d'être entraînée par l'habitude. Il est bien difficile de regarder comme un mal ce qu'on a vu de tout temps. Que de choses excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites!

Page 410. (32) Sully, en plusieurs endroits de ses mémoires, se récrie contre la gabelle; il trouvait une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Personne n'ignore que certaines provinces sont assujéties à l'impôt sur le sel, tandis que d'autres en sont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre; on prescrit l'usage qu'on en doit faire, il est défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ses besoins. Les troupeaux qui ne peuvent être préservés de plusieurs maladies que par le sel, languissent et meurent, parce que le paysan ne peut leur donner ce secours; on va même jusqu'à interdire à ces animaux mourans les bords de la mer, où l'instinct de leur conservation les conduit. Le commerce de la pêche est considérablement diminué par les formalités odieuses qui gênent la salaison. L'agriculture perd une quantité prodigieuse de bras qui sont occupés au faux-saunage. Ces hommes, qui ne sont que des brigands, auraient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de commis dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du roi, qui gardent les bords des fleuves, des rivières, et jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi; qui souvent soutiennent et livrent des batailles où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, et où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les emprisonnemens, les saisies, les ventes, la diminution du commerce et du travail; ajoutez les frais de régie qui sont énormes; car chaque million pour le roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triste et vain plaisir de censurer ce qui est établi; mais dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert et tous nos plus habiles ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'à présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage est le plus assuré, les obstacles sont immenses. Il n'y a que le mal qui se fasse aisément.

Page 410. (33) Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes, et par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est des impôts qui se nuisent; il est des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'aux dépens d'autres besoins. Que dirait-on d'un homme qui en construisant une machine, multiplierait les roues sans choix, et ne prendrait point garde que le mouvement des unes doit nécessairement ralentir l'action des autres? C'est cependant ce qu'ont fait plusieurs prétendus politiques. La juste répartition

des impôts est encore un des grands objets de l'homme d'état. Pour y parvenir, il faut connaître la valeur respective des provinces, connaissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'Etat y fait. Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs, que la quotité de l'impôt soit toujours déterminée par la masse des revenus, et que l'une soit le thermomètre fidèle de l'autre; que les provinces ne paient pas au souverain plus qu'elles n'en reçoivent; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre. que chaque espèce de biens soit imposée selon sa qualité; que l'imposition dans les villes soit plus forte que dans les campagnes; et que le pauvre, qui dans la constitution sociale est déjà écrasé par l'insolence et l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la patrie, et de détester le nom de citoyen. Une chose surtout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres; car les rapports qui paraissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzième levé sur un petit produit, et un douzième levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables; le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, et surtout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure serait sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le peuple, serait au profit de l'Etat; mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des sujets pour le faire passer au prince.

Page 410. (34) Une des maximes de Sully était que le labour et le pâturage étaient les deux mamelles d'un Etat. Telle fut la base de son système, et le principe de ses opérations. Il fit un grand nombre de réglemens utiles pour encourager l'agriculture; mais tous avaient pour but de procurer l'aisance au cultivateur. En effet, c'est là le principal ressort; il serait bien digne d'un siècle aussi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette classe d'hommes si utile de l'état vil et malheureux où elle a été jusqu'à présent. L'ancienne Grèce, de ses cultivateurs fit des dieux. Il serait à souhaiter que parmi nous on les traitât seulement à peu près comme des hommes. Quoi! faut-il être à la fois nécessaire et avili? Ce serait aux grands à donner l'exemple; car ils peuvent donner l'exemple en tout, surtout dans une monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent subsister sans le laboureur, au lieu que le laboureur peut subsister sans eux. C'est une coutume assez générale partout, de placer des bataillons sur le passage des rois. Un roi d'Angleterre, en traversant son pays, vit un autre spectacle; c'était deux cents charrues que les habitans d'une campagne vinrent ranger sur son passage: ce trait est d'une éloquence sublime pour qui sait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos sciences et notre orgueil, nous ayons poussé la véritable science du gouvernement aussi loin que les Chinois. On sait que leur empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du respect qu'on doit au labourage,

tous les ans, dans une fête solennelle, manie la charrue en présence de son peuple. Nulle part l'agriculture n'est aussi honorée; il y a même des places de mandarins pour les paysans qui réussissent le mieux dans leur art. Partout les hommes sont les mêmes; on les mènera toujours par les distinctions et les récompenses : mais avant qu'un paysan sache ce que c'est que l'honneur, il faut qu'il sache ce que c'est que l'aisance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autre sentiment que celui de sa misère.

Page 410. (35) La liberté des grains était liée nécessairement au système de Sully; aussi le soutint-il dans toutes les occasions avec la plus grande vigueur. En 1607, un juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la sortie des blés hors du royaume. Tout semble aujourd'hui nous inviter à revenir à des idées si sages; s'il faut une autorité, nous avons celle de Sully; s'il faut des raisons, nous avons plusieurs excellens livres où l'utilité de ce système est démontrée. Tout le monde d'ailleurs est en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger entretenant un profit certain sur le prix de nos blés, et prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, et par conséquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre, et notre propre expérience. Sully, devenu ministre, rétablit par ce moyen l'agriculture qui était entièrement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe; elle jouit de cet avantage sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII, et dans les premiers temps du règne de Louis XIV. L'abondance et le bon prix du blé entretenaient les richesses de la nation. En 1661, Colbert voulant favoriser les manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la subsistance des ouvriers étant à bas prix, la fabrication et la main-d'œuvre se trouvassent moins chères que chez l'étranger. On ne tarda point à sentir les effets de ce changement. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaises terres, la valeur des productions n'équivalait plus à la dépense; on prit donc le parti de les abandonner. Peu à peu les campagnes ont dépéri, et la France qui produisait autrefois soixante-dix millions de setiers de blé, aujourd'hui en produit à peine quarante. D'un autre côté, l'Angleterre, avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, était souvent obligée d'acheter des blés étrangers, parce qu'elle n'en recueillait point assez pour ses propres besoins; mais elle adopta nos principes, à peu près dans le temps que nous y renonçâmes. En 1689, on proposa des récompenses à tous ceux qui vendraient des blés aux étrangers. En peu de temps, l'agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant plusieurs années, et elle est en état de vendre des blés aux autres nations; c'est peut-être là l'époque de sa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps que l'exportation des grains lui avait valu en quatre années cent soixante-dix millions trois cent trente livres de France. La seule objection raisonnable contre ce système, est la crainte des disettes dans les mauvaises années; mais il est prouvé que les disettes sont infiniment plus rares dans les pays où la liberté des grains soutient l'agriculture. Une partie de la nation a étudié et

approfondi ces matières ; il ne nous reste plus qu'à profiter de nos connaissances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conserver dans un Etat : mais il en est d'autres qui en sont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'agriculture ; on ne parle que d'encourager les laboureurs, que de défricher les terres ; mais tant que nos ports sont fermés, gardons-nous bien d'étendre l'agriculture. Qu'avons-nous besoin de moissons? Qu'avons-nous besoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feraient qu'anéantir parmi nous la valeur du blé. Les avances ne seraient plus remboursées par les produits, et les terres deviendraient un fonds stérile pour les propriétaires et pour le souverain.

Page 411. (36) Sully, dans le cours de son administration, fit plusieurs choses utiles pour le commerce ; il s'opposa surtout avec beaucoup de vigueur à une foule d'édits bursaux, portant création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces édits n'étaient pas pour le roi ; c'était des gratifications qu'il accordait à ses courtisans, et qu'on lui arrachait par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à vingt-cinq édits pareils ; Sully n'en approuva aucun, et sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la marquise de Verneuil qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposait ainsi à la bonne volonté du roi. *Tout ce que vous dites, madame,* lui dit Sully, *serait bon, si sa majesté prenait l'argent dans sa bourse ; mais lever cela de nouveau sur les marchands, artisans, laboureurs et pasteurs, il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le roi et nous tous. Ils ont bien assez d'un maître., sans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles remarquables peignent en même temps et le caractère et la politique de Sully. En 1603, le comte de Soissons, prince du sang, obtint la permission de lever un droit de quinze sous par ballot de toile qui sortait du royaume. Il avait eu l'art de persuader au roi que c'était tout au plus un objet de trente mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'était guère moindre que de trois cent mille écus, et il empêcha l'exécution de l'édit. Le comte de Soissons, irrité, voulut faire périr le surintendant ; et Sully, dans cette occasion, eut la gloire d'avoir exposé sa vie pour le peuple, comme il l'avait exposée pour le roi.

Page 411. (37) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'est d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts et métiers qui ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première, et s'occupa peu de l'agriculture qui fournit cette matière première à l'Etat. Cependant la fabrication n'est utile que par le prix qu'elle donne, et le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle était la façon de penser de Sully ; c'était là une des branches de son système : c'est pourquoi il fit toujours marcher l'agriculture avant l'industrie. Mais doit-on le blâmer ou le louer de son opposition aux manufactures de soie ? Ce procès fut d'abord décidé contre lui ; depuis quelque temps la nation est revenue sur ses pas, et aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la prospérité d'un royaume par son éclat apparent, ceux qui s'imaginent que luxe est la grandeur, et qu'une nation parée de tissus d'or et d'argent

est la nation la plus riche, n'hésiteront pas à condamner Sully; mais ceux qui, à travers les surfaces, pénètrent dans l'intérieur des Etats, ceux qui pèsent, qui calculent, qui mesurent, ceux qui savent que le luxe des soies a parmi nous fait tomber les laines, que l'avilissement des laines a porté sur le nombre des troupeaux, que la diminution des troupeaux a altéré une des sources de la fécondité; ceux qui savent que l'agriculture en France ne rend qu'un sixième de ce qu'elle rendait alors, et que, pour gagner quelques millions à fabriquer et à vendre de belles étoffes; nous avons perdu des milliards sur le produit de nos terres; ceux enfin qui ont calculé que deux millions de cultivateurs peuvent faire naître un milliard de productions, au lieu que trois millions d'artistes ne produiront à l'Etat que sept cents millions en marchandises de main-d'œuvre, ceux-là sans doute ne sont pas si prompts à condamner un grand homme.

Page 412. (38) Sully regardait les grandes villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne se forment qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachait donc à repeupler les bourgs et les villages; il désirait surtout que la noblesse habitât dans ses terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avait attiré tous les grands propriétaires à la cour. Cette politique a ruiné l'Etat; elle a été du moins la première époque de la décadence de l'agriculture. Un homme qui souvent est inutile à Versailles, pourrait être dans sa terre le bienfaiteur de la nation. Et croyez-vous que loin du manége et des intrigues, son âme n'eût point quelque chose de plus vigoureux ni de plus mâle? Croyez-vous que dans les combats il eût moins de sang à verser pour la patrie? C'était bien là le sentiment de ce bon et généreux Henri IV. Ce roi qui avait plus de vues politiques que semblait n'en promettre d'abord sa gaieté franche et militaire, déclara aux nobles qu'il voulait qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de leur bien, et à faire valoir leurs terres par eux-mêmes. Il riait de ceux qui venaient étaler à la cour des habits magnifiques, et qui *portaient,* disait-il, *leurs moulins et leur bois de haute futaie sur le dos.* Je sais que le luxe a fait un nom ridicule de ce nom de gentilhomme de campagne; mais je sais bien aussi que ces gentilshommes de campagne, respectables en effet, seraient alors respectés, parce que tous seraient utiles, et que plusieurs seraient grands.

Page 412. (39) *La multiplicité effrénée des offices,* dit Sully, *est la marque assurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle surcharge le peuple par le paiement des gages attribués à tant d'officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les priviléges qui les exemptent de partager les fardeaux; elle nuit surtout, parce qu'elle achève de répandre l'esprit de mollesse, la honte du travail, le goût des grandes villes, l'indépendance et l'esprit factieux de corps; enfin la trop grande estime de l'argent qui procure en même temps deux choses qui ne devraient jamais être réunies, de l'oisiveté et des distinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui de son temps était devenue encore plus nécessaire. En 1664, ce ministre fit dresser un état général de tous les officiers du royaume; on en trouva quarante-cinq mille sept cent

quatre-vingts, tandis que six mille auraient suffi ; et depuis ce temps-là le nombre en est encore beaucoup augmenté parmi nous.

Page 412. (40) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 et 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'édit contient d'excellens principes sur cette matière ; et les plus habiles écrivains parmi les Anglais, le proposèrent depuis comme un modèle à imiter chez eux. Le cardinal de Richelieu, en 1634, réduisit l'intérêt du denier 16 au denier 18, et dans son édit, ne manqua pas de citer celui qui avait été rendu sous Henri IV. Enfin, en 1663, Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations sous trois règnes différens, furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt était un appât qui engageait les particuliers à placer leur argent en contrats de rente, et à vivre dans l'oisiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures et au commerce. La réduction força les citoyens à enrichir l'Etat, et à s'enrichir eux-mêmes par le travail ; elle fut encore un secours pour les nobles qui purent acquitter plus aisément leurs dettes, et pour la partie industrieuse de la nation qui trouva des fonds. Il est vrai que le prince n'est le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'est-à-dire de cette portion qui est aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reste dans la circulation pour les entreprises d'agriculture, de commerce ou d'industrie, c'est une marchandise dont le prix doit hausser ou baisser, selon qu'elle est plus ou moins commune. Si l'argent était rare, la diminution de l'intérêt légal ne produirait d'autre effet que de resserrer les bourses, et de faire disparaître les prêteurs ; aussi les trois ministres qui firent successivement cette réduction, avaient déjà commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aisance nationale sans laquelle ils eussent vainement essayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'est nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces sortes de réductions ; et aujourd'hui nous sommes obligés de proposer à notre patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les nations voisines paient l'intérêt de l'argent moins que nous. Elles ont maintenant sur la France le même avantage que la France avait autrefois sur elles. C'est pour nous une raison de plus de faire une réduction que tant d'autres causes ont rendue nécessaire.

Page 412. (41) Sully voyait avec toute la douleur d'un citoyen la plaie terrible que le désordre des finances avait faite aux mœurs. Il avait là-dessus les principes des anciens législateurs, et le surintendant de Paris eût été Lycurgue à Sparte, et Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul, nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'industrie, les arts peuvent ajouter à un Etat, et nous ne parlons pas des mœurs. On se plaint que tout a dégénéré ; que peut-on attendre d'un peuple où l'or est le premier bien, où l'esprit mercenaire anéantit tout principe noble, où tout est marchandise, jusqu'à la vertu, où, dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on se hâte d'en demander le salaire en argent? Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, et

l'honneur de l'autre, soient mis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen; vous perdez tout, si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les âmes, la considération et l'honneur les élèvent et les agrandissent; aussi le sage ministre de Henri IV était indigné de voir les grands seigneurs de son temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance et d'autorité, éblouis pendant la paix du luxe des financiers, se rabaisser jusqu'à ne désirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence il s'exprime dans ses mémoires sur le luxe, sur la mollesse, sur le prix que nos passions mettent à l'or, sur le dépérissement du vieil honneur, la confusion des états, l'abâtardissement des races, la supériorité que la généreuse noblesse devrait avoir sur les gens de fortune, la barrière qu'il faudrait élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper de trop près des âmes qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sacrifices pour l'État et pour le roi. Son style alors s'élève et s'enflamme; ce sont partout les expressions d'un guerrier philosophe qui a l'âme également austère et grande, qui sent la vertu avec transport, et qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattait les ennemis un jour de bataille.

Page 412. (42) Il n'est pas inutile d'observer que Sully entra dans le ministère des finances en 1595, et que le roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs et autres petites impositions à la moitié, quoique les dépenses extraordinaires de l'État et du roi montassent à plus de trente-huit millions, cependant toutes les dettes de l'État formant une somme de trois cent dix millions, furent acquittées, les revenus furent encore augmentés de quatre millions, et il se trouva dans les coffres du roi, soit réellement, soit en crédit, plus de quarante-un millions. Je laisse à décider la question, s'il est utile aux États que les rois amassent des trésors. Si c'est un faute, ce fut celle de trois de nos plus grands princes, de Charles V, de François Ier, et de Henri IV. Pour moi, il me suffit de montrer l'effet rapide et incroyable d'une économie bien ménagée.

Page 412. (43) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier ministre, cependant il travailla sur toutes les parties de l'administration; aucune des matières de faire du bien à l'État ne lui était étrangère. En 1599, il fut nommé grand maître de l'artillerie; il la trouva dans un état aussi déplorable que tout le reste. Aussitôt il y donna ses soins, et dès 1604, l'arsenal se trouva garni de cent pièces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, et de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tombaient en ruine; il les fit réparer, et en fit construire de nouvelles. Il n'y avait ni ordre, ni discipline dans les troupes; on retenait souvent la solde des soldats, et les officiers eux-mêmes étaient mal payés; Sully fit assurer le paiement. Il établit un hôpital militaire pour les invalides; il forma le plan d'une école militaire pour la jeune noblesse. De ces deux établissemens, le premier, comme on sait, a été perfectionné par Louis XIV; le second n'a été exécuté que sous Louis XV. Il dressa plusieurs plans de réforme pour les troupes, soit dans la guerre,

soit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places et côtes de Bretagne. La marine avant lui était entièrement négligée, ou plutôt elle n'existait pas; il conseilla au roi de la rétablir. Il commença par faire visiter les côtes, examiner les ports, prendre des mesures pour les réparations. Il fit chercher des matelots et des pilotes dont il excitait l'industrie par des récompenses. On répara le petit nombre de vaisseaux qui restait encore; on en construisit de nouveaux. En peu de temps la France eut un très-grand nombre de galères sur la Méditerranée. Dans l'intérieur du royaume, Sully veillait à une autre espèce de travaux; c'était ceux des bâtimens et des ponts et chaussées. Il fit réparer les grands chemins dans presque toute l'étendue du royaume, et les fit orner d'arbres qui subsistent encore dans différens pays où on les nomme des *Rosni*. Le Berry lui dut un grand nombre de chaussées et de ponts qui facilitèrent le commerce dans des lieux jusqu'alors impraticables. C'est lui qui donna l'idée du canal de Briare, et qui le fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluses de ce canal, on trouva des médailles d'argent et de cuivre, dont l'une est empreinte des armes du duc de Sully; une autre porte cette inscription : 1607, *Maximilien de Béthune, duc de Sully, sous le règne de Henri IV, etc.* A Saint-Germain, il fit bâtir le château neuf, étendre les jardins jusqu'aux bords de la Seine, et construire ces belles terrasses. Il présida de même aux embellissemens que le roi fit faire à Monceaux et à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté; la grande galerie fut commencée en 1603. La place et la rue Dauphine, le Pont-Neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change, un grand nombre de rues, plusieurs quais furent achevés ou construits. Nous jouissons aujourd'hui de tous ces travaux que Sully dirigea, comme surintendant des bâtimens et grand-voyer de France. Il n'y a guère eu de grand homme d'état qui n'ait protégé les lettres. Sully fit donner une pension à Casaubon qui était un des plus savans hommes de son siècle. En même temps il s'occupait du soin de contenir deux religions rivales; d'éteindre les restes du fanatisme, d'apaiser les dernières secousses d'un parti puissant, et qui avait long-temps ébranlé la France. En 1604, il fit un mémoire dont le but était de réunir les protestans et les catholiques dans les points qui les divisaient. S'il eût réussi, il eût épargné bien du sang à la France, et le dernier siècle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre industrie à nos voisins. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser la gloire de son maître, il veillait même au dehors. C'était lui qui était le dépositaire des vastes projets de Henri IV; il dirigeait avec lui les négociations qui avaient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Vénitiens à prendre le roi pour arbitre de leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conseilla au roi de se rendre médiateur entre l'Espagne et les Pays-Bas. En 1609, il composa un mémoire sur l'ouverture de la succession de Clèves, où il discute les droits de tous les princes intéressés à cette grande affaire. C'est ainsi que les vues et les soins de Sully s'étendaient à tout. Si l'on pense en même temps à ses travaux pour les finances, aux soins qu'il donnait à la police intérieure du royaume, à cette foule prodigieuse de mémoires et d'états qu'il composait sans cesse pour l'ins-

truction du roi, aux audiences qu'il donnait tous les jours, à tous les conseils où il assistait, à tous les voyages qu'il était obligé de faire, à ce grand nombre de conversations si longues et si intéressantes qu'il avait avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un seul homme, dans un si court espace de temps, a pu exécuter tant de grandes choses.

Page 415. (44) Le parallèle qu'on a osé faire entre Colbert et Sully, est fondé tout entier sur les faits; car ce n'est que par les faits qu'on peut connaître et juger les hommes. Tant que les ministres sont vivans, on n'écrit guère sur eux que des panégyriques ou des satires. Ils sont trop puissans pour n'être ni flattés, ni haïs; mais il vient un temps où l'on discute, où l'on blâme le mal sans aigreur, où on loue sans enthousiasme. Il y a même dans le gouvernement économique des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite, et dont les effets, pour être aperçus, ont besoin de temps. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert avait pris une fausse route; que le système des manufactures, poussé trop loin, était devenu pour la France une cause de destruction; mais si cette erreur d'un grand homme nous faisait fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, et sur celui qu'il a voulu faire, la nation ne mériterait pas de l'avoir eu pour ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallèle; cette matière est immense, elle demanderait un volume entier, et l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux ministères. Sous celui de Sully, les financiers ne jouirent d'aucune espèce de considération ni d'autorité dans l'État; sous Colbert, ils furent honorés et puissans, marque certaine qu'ils étaient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'historiographe, pour n'avoir point parlé des financiers avec assez de ménagement. Cet écrivain exact et rigide, dont tout le crime était d'avoir mis dans ses ouvrages les principes austères qui étaient dans son cœur, n'aurait pas sans doute été puni par Sully.

Page 415. (45) Sully nous apprend lui-même dans ses mémoires quelle était sa manière de vivre depuis qu'il fut ministre. Il se levait à quatre heures du matin, été et hiver; les deux premières heures étaient employées à lire et à expédier les mémoires qui étaient tous les jours mis sur son bureau. A six heures et demie, il était habillé, et se rendait au conseil qui commençait à sept pour finir à neuf, à dix et quelquefois à onze; il passait le reste de la matinée avec le roi qui lui donnait ses ordres sur les différentes charges dont il était revêtu. Au sortir de là, il revenait dîner; sa table n'était pour l'ordinaire que de dix couverts; elle était d'une frugalité qui épouvantait la plupart des seigneurs de la cour. On lui en fit souvent des reproches; il répondait toujours par ces paroles d'un ancien : *Si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnait une audience réglée; tout le monde y était admis, jusqu'à un simple paysan : l'audience était libre, et la réponse toujours prompte. Il travaillait ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle était venue, il faisait fermer ses portes; il ou-

bliait alors toutes les affaires, et se livrait au doux plaisir de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchait tous les jours à dix heures, et lorsqu'un événement imprévu avait dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenait sur la nuit le temps qui lui avait manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère; Henri IV, dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'Arsenal, il demanda en entrant où était Sully; on lui répondit qu'il était à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, et leur dit en riant : *Ne pensiez-vous pas qu'on allait me dire qu'il est à la chasse, ou avec des dames?* Une autre fois, étant allé à l'Arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses secrétaires, occupé à travailler devant une table couverte de lettres et de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là*, lui dit le roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là?*

Page 416. (46) Sully, dans ses mémoires, donne le détail des biens qu'il possédait lorsqu'il devint ministre. Il voudrait que tout homme d'état, en entrant en place, en fît autant. En 1611, après s'être démis de ses charges, il rend compte de tous ceux qu'il avait acquis pendant son ministère, et des moyens par lesquels il les avait obtenus; profession admirable, et digne d'un ministre vertueux!

Page 416. (47) Il pensait qu'un ministre ne doit jamais rien recevoir des sujets. En 1594, il remit au roi un présent considérable que lui avait fait la ville de Rouen; il ne voulut même recevoir une gratification du roi, qu'après qu'elle fût vérifiée à la chambre des comptes. En 1597, un traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de six mille écus pour lui, et un autre de deux mille pour son épouse; on se doute bien que c'était pour obtenir l'agrément d'une injustice : l'indignation fut la réponse de Sully. En 1599, le duc de Savoie, qui négociait à la cour de France pour obtenir la cession du marquisat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres; elles furent dédaignées. En 1600, ce prince eut encore recours au même moyen, et tâcha de soutenir sa cause d'un portrait enrichi de diamans qui pouvait valoir quinze ou vingt mille écus; Sully examina le portrait, loua beaucoup la boîte et les diamans, et les refusa. Il est bon de rappeler de temps en temps à notre siècle ces sortes d'actions, pour qu'on sache encore qu'elles sont possibles.

Page 416. (48) Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des complots de l'envie; jamais personne n'y fut plus exposé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite, mais on ne pouvait lui pardonner d'avoir toute la confiance du roi. Les femmes, les courtisans, les ministres, tous se liguèrent contre lui. C'est une chose remarquable qu'un serviteur si fidèle, un si tendre ami de son maître, ait été douze ou quinze fois sur le point d'être disgracié. En 1601, on l'accusa d'être entré dans les complots du maréchal de Biron; le roi ne fit qu'en rire, et en badina même avec lui. En 1602, on jeta dans l'esprit du roi des soupçons qui firent une impression plus profonde; *car*, dit Sully, *il n'y a rien*

dont il soit plus difficile de se défendre, que d'une calomnie travaillée de main de courtisan ; cependant il vint aisément à bout de rassurer son maître. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvelassent les mêmes attaques ; mais ce fut en 1605 qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis secrets, discours empoisonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obscurs et bas, inventés par la faiblesse et par la haine, furent employés pour le perdre. Insensiblement le poison âgit sur le cœur du roi ; et ce prince, trop environné d'ingrats, pour ne pas soupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étaient pas, alla jusqu'à croire que Sully voulait se faire chef de parti ; alors l'envie loua ce ministre pour la première fois. Elle exagérait ses talens, pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully, averti de tout ce qui se passait, hésita sur ce qu'il devait faire. Cette fierté secrète que la vertu inspire, lui faisait regarder comme une honte de se justifier. Cependant il prit le parti d'écrire au roi ; sa lettre était simple, mais noble, sans orgueil et sans bassesse ; telle qu'un homme sûr d'être vertueux devait l'écrire. La réponse du roi fut courte, froide et circonspecte ; il ne lui donnait que le titre de *mon cousin* : il avait retranché le terme d'*ami*. Sully, après cette lettre, resta tranquille, et continua à servir l'État en attendant sa disgrâce. Trois mois se passèrent ainsi, pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, et l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avait avancé contre Sully ne se vérifiait, commença à faire des réflexions ; il craignit d'avoir été trompé. Ce prince était vif, mais bon ; il revenait aisément sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur ; mais Sully avait résolu de se taire jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même. Tous deux étaient dans la situation de deux cœurs sensibles qui, après s'être longtemps aimés croient avoir à se plaindre l'un de l'autre, et pour qui cet état d'incertitude et de froideur est un état de tourment. Henri IV ne put le soutenir davantage ; il était à Fontainebleau, et son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchait qu'à se soulager du fardeau qui l'accablait. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement ; Sully se justifia, le roi lui nomma tous ses ennemis, et lui montra le plus violent des libelles qui avaient été faits contre lui. Cet entretien, qui était également nécessaire à tous les deux, dura plus de quatre heures ; il se passa dans une des allées du jardin. Les courtisans qui ne pouvaient entendre, observaient de loin ; on peut juger de leur agitation. Ils tâchaient de prévoir par les gestes et par l'air du visage, quel serait le dénoûment. Le roi voulut le leur apprendre ; il sortit de l'allée en tenant Sully par la main, et demanda à tous les courtisans assemblés quelle heure il était ; on lui répondit qu'il était une heure après midi, et qu'il avait été fort long-temps. « Je vois ce que c'est, dit ce prince, il y en a auxquels il » a ennuyé plus qu'à moi ; afin de les consoler, je veux bien vous dire » que j'aime Rosni plus que jamais ; et vous, mon ami, poursuivit-il, » continuez à m'aimer et à me servir, comme vous avez toujours fait. » Ces paroles firent pâlir bien des visages ; car ce n'était point là ce qu'on attendait. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le roi eût

disgracié Sully, les trois quarts de la cour s'en seraient réjouis, et en eussent fait compliment au roi.

Page 416. (49) Les titres de fils, de père, d'époux, ne sont point indifférens dans l'éloge d'un grand homme; ce sont les vertus privées qui font presque toujours les vertus publiques; et un homme est à la tête de l'État ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison.

Page 416. (50) L'amitié de Henri IV et de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'histoire; c'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles et parmi l'atrocité des factions. Sully n'avait encore que onze ans, lorsque son père le présenta au roi de Navarre, qui en avait dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à son nouveau maître. On ne se doutait point alors de tout ce que signifiait cette promesse. Sully, dans les combats, le servit de ses conseils, de son sang et de ses biens. En 1585, tous les chefs calvinistes voulaient faire de la France réformée un état républicain; Sully, dans tous les conseils, soutenait la nécessité d'avoir un chef unique qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV, au sortir d'un de ces conseils, le tira à part, et lui dit: « Monsieur le » baron de Rosni, ce n'est pas tout que de bien dire, il faut encore » bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble? Il » n'est plus temps d'être bon ménager; il faut que tous les gens d'hon» neur emploient la moitié de leurs biens pour sauver l'autre: je m'as» sure que vous serez des premiers à m'assister. Non, non, sire, lui » répondit Sully, je ne veux point que nous mourions ensemble, mais » que nous vivions, et que nous cassions la tête à tous nos ennemis. » J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'emploierai » à cela. Oh bien! mon ami, lui dit le roi de Navarre en l'embrassant, » retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, et venez me » trouver au plus tôt, avec le plus de vos amis que vous pourrez, et » n'oubliez pas vos bois de haute futaie. » C'est ainsi que s'exprimaient ces âmes naïves et guerrières. Henri, sans troupes, sans argent, sans secours, ne tarda point à recevoir de Sully quarante mille livres. Peu de temps après, cet ami fidèle ayant fait un second voyage dans ses terres, lui rapporta encore dix mille francs de la vente de ses bois. On a vu dans les notes précédentes comment il se servait de son épée dans les négociations; on ajoutera seulement ici qu'en négociant avec un ligueur qui était maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, sacrifia une abbaye d'un revenu assez considérable dont il jouissait. Henri IV avait un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié; mais la politique lui faisait presque un devoir de paraître indifférent. Les catholiques étaient jaloux qu'il aimât un huguenot; les protestans, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV et Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve, et de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le roi se cachait pour l'entretenir; mais dans le particulier, il régnait entre eux la plus douce familiarité. En 1592, Sully détermina le roi à se faire catholique; car il était persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux religions. Henri IV, affermi sur le trône, n'en aima

pas moins celui qui l'avait aidé à y monter. Ce bon prince n'avait pas besoin d'être malheureux pour être sensible; les lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires, sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquait tous ses chagrins, tous ses plaisirs, et jusqu'aux plus petits détails de sa vie. « Mon ami, lui mandait-il un jour, venez » me voir; car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, » pourquoi j'ai affaire de vous. » Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau: « Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le » plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'achèterais beaucoup votre » présence; car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, et par les » les conseils duquel je reçoive du soulagement. » On ne se lasserait point de transcrire tous ces témoignages de la sensibilité d'un roi. Il prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait Sully et sa famille. Un jour il sut qu'un des fils de Sully était malade, il lui envoya aussitôt son premier médecin, et lui écrivit: « Vous savez que je ne vous » aime point assez peu pour que je n'y allasse moi-même, si ma pré» sence y était nécessaire. » Sully, de son côté, aimait le roi comme l'ami le plus tendre; il s'empressait à le consoler dans tous ses chagrins: on sait que Henri IV en eut de toute espèce. Outre l'embarras des affaires et l'ennui du trône, il essuya toutes sortes de peines, et par les complots de sa cour, et par l'ingratitude de ses sujets, et par les orages même qui troublaient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles; il perdit des femmes qu'il adorait. C'était dans ces momens-là que Sully suspendait toutes les affaires pour aller consoler son ami. Dans ses maladies, il ne le quittait point. En 1698, on crut que le roi mourrait; il avait une fièvre terrible avec des redoublemens. Ce prince lui-même crut qu'il n'en réchapperait pas « Mon ami, disait-il à Sully, dans un » de ces momens, je n'appréhende point du tout la mort; vous le savez » mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il » m'était si facile de m'exempter; mais je ne nierai pas que je n'aie » regret de sortir de cette vie sans avoir témoigné à mes peuples que » je les aime comme s'ils étaient mes enfans, en les déchargeant d'une » partie des impôts, et en les gouvernant avec douceur. » Tels étaient les sentimens que Sully recueillait de la bouche de ce bon roi mourant. Une réflexion bien naturelle, en lisant tout ceci, c'est que ce fut un bonheur pour la France que ces deux âmes se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parlait à Henri IV est connue de tout le monde. Il n'était pas moins austère pour son maître que pour lui-même; on en trouve mille traits dans ses mémoires: je n'en citerai qu'un, c'est celui de la promesse de mariage faite par le roi à mademoiselle d'Entragues; le roi la lui montra pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut, et la mit en pièces sans rien dire. « Comment, » morbleu! dit Henri IV, que prétendez-vous donc faire? Je crois que » vous êtes fou. Il est vrai, sire, lui repartit Sully, je suis un fou; et » plût à Dieu que je fusse tout seul en France! » Voilà qui peint mieux un caractère que tous les discours du monde.

Page 417. (51) Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610. Dès ce moment toute l'administration changea: on revint à l'ancienne méthode d'écraser le peuple pour enrichir les grands; les finances amassées par l'éco-

nomie furent dissipées par les profusions; la cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de bassesses et de noirceurs politiques. Sully, pénétré de chagrin, voulut se retirer; mais sa famille, qui était bien aise d'avoir un homme puissant, l'en empêcha. Enfin ses yeux se lassèrent de tant de maux; le 26 janvier 1611, il se démit de ses charges de surintendant des finances et de gouverneur de la Bastille; il quitta pour jamais la cour, et se retira dans ses terres. La faveur publique le suivit dans sa chute. En sortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'escortaient par honneur : c'était le triomphe de la vertu partant pour l'exil. Le 27, qui était le lendemain de sa démission, la reine, en considération de ses services, lui envoya un brevet de cent mille écus : il semblait que ce fût le prix dont on voulait payer sa retraite. Il eût été honteux à Sully de l'accepter, aussi le refusa-t-il. A peine eut-il passé quelques jours dans sa terre, qu'il apprit qu'on songeait à profiter de sa retraite pour le perdre. On osait parler de lui faire son procès; il fallut qu'un homme qui s'était pendant vingt ans immolé à l'État, descendît à se justifier. Il écrivit à la reine, et la reine, par bonheur, épargna un outrage à la nation. Plusieurs années après, un homme de la cour lui ayant acheté pour 1,200,000 livres de terres, qu'il ne paya pas sur-le-champ, n'eut pas honte, lorsque la guerre fut déclarée aux protestans, de demander au roi la confiscation de tous ses biens : voilà de ces traits qui pourraient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, si rien pouvait en dégoûter le vrai citoyen. *Colbert* ne fut-il pas aussi abhorré de la France? et le peuple ne *voulut-il* pas le déterrer pour le traîner dans les rues?

Page 418. (52) La retraite de Sully dura trente ans, pendant lesquels il ne parut presque jamais à la cour. Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans cherchèrent à le tourner en ridicule sur son habillement, qui n'était plus de mode, sur son maintien grave et sur ses manières; Sully s'en aperçut, et dit au roi : « Sire, quand le roi » votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me con- » sulter sur ses grandes et importantes affaires, au préalable il faisait » sortir tous les bouffons et les baladins de cour. » Quel homme! Il était né le 13 décembre 1560. En 1580, il fut fait chambellan du roi de Navarre, avec 2000 livres d'appointemens; en 1594, secrétaire d'état; en 1596, membre du conseil des finances; en 1597, gouverneur de Mantes; en 1599, surintendant des finances, surintendant des fortifications et des bâtimens, grand-voyer, et grand-maître de l'artillerie; en 1601, gouverneur de la Bastille, en 1603, ambassadeur en Angleterre et gouverneur du Poitou; en 1606, duc de Sully, pair de France, et capitaine-lieutenant des gendarmes de la reine. En 1611, il quitta la cour et le ministère des finances; en 1634, il fut fait maréchal de France. Il mourut à Villebon, le 22 décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La duchesse de Sully, son épouse, lui fit ériger, en 1643, une statue d'un très-beau marbre blanc, exécutée par un des plus fameux sculpteurs d'Italie. Elle est placée dans un cabinet du château de Villebon; ce n'est pas là sans doute qu'elle devrait être. Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût dans la capitale, exposée aux yeux de tous les

citoyens? La même année, on lui éleva un mausolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Béthune. C'est là qu'il est enterré avec la duchesse de Sully, son épouse, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans.

Qu'il me soit permis, en finissant, de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été assassiné, et qu'il eût vécu selon le cours ordinaire de la nature, il aurait pu régner aussi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des finances; Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été ministre; il fût resté peut-être dans la classe des hommes obscurs; la face de l'Europe eût été changée; et, sans offenser le génie d'un grand homme, la France eût été bien plus heureuse, parce que ce qui est utile est toujours au-dessus de ce qui est grand. Il n'y aurait eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le ministère de Sully et celui de Colbert.

ÉLOGE

DE

HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE.

Il fut un temps parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice, était avilie par le mépris. Les nobles, aussi fiers qu'ignorans, tyrans subalternes d'un peuple esclave, du sein de leur oisiveté ou du milieu de leurs tournois, osaient insulter aux travaux de la magistrature. La raison, qui s'avance lentement sur les pas des arts et des sciences, commence enfin à dissiper ce préjugé barbare. Ceux qui servent également la patrie ont un droit égal à ses éloges. Depuis que les hommes sont méchans et corrompus, il leur faut des armes et des lois. Les armes, ces instrumens de la destruction et de la vengeance, servent de barrière à l'Etat, et font fleurir la liberté à l'ombre de la victoire. Les lois, image de l'éternelle sagesse, font servir toutes les passions et tous les talens au bien public, protègent les faibles, répriment les grands, unissent les peuples aux rois et les rois aux peuples. Sans les armes, l'Etat deviendrait la proie de l'étranger; sans les lois, il s'écroulerait sur lui-même.

Aussi, la Grèce répétait avec admiration les noms des Solon et des Lycurgue, avec ceux des Miltiade et des Léonidas. Rome se glorifiait autant de la censure de Caton, que des victoires de Pompée; et les Chinois, ce peuple antique, si fameux dans l'Asie par la sagesse de ses lois, élèvent des arcs de triomphe aux magistrats comme aux guerriers.

Le même sentiment anime parmi nous l'Académie Française. L'honneur d'un éloge public qu'elle a accordé à Maurice comte de Saxe, elle l'accorde aujourd'hui à Henri-François d'Aguesseau, chancelier de France.

Heureux qui est digne de peindre la vertu ! Je n'espère point l'embellir; elle est trop au-dessus des ornemens frivoles de l'esprit; mais je lui rendrai hommage : je la présenterai dans sa majestueuse simplicité. Je peindrai dans d'Aguesseau le magistrat, le savant profond, l'homme juste. Cet éloge ne peut être étranger à aucun pays, ni à aucun siècle. Mais si parmi nous il se trouvait quelqu'un qui fût insensible au charme des vertus, et qui n'aimât que le récit des siéges et des batailles, la nature s'est trompée en le faisant naître dans ces climats et parmi des hommes instruits. Il y a des pays encore barbares où l'industrie et le talent se bornent à

l'art de se détruire; qu'il aille vivre parmi les sauvages et les tigres de ces déserts, je parle à des citoyens et à des hommes.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimère, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux : car la succession des dignités n'est rien, si on la compare à celle du mérite. D'Aguesseau recueillit en naissant ce double héritage de gloire et de vertu (1). Né d'une famille distinguée dans la robe, ses aïeux, toujours utiles à l'Etat, lui avaient préparé un nom illustre. Mais, ne craignons pas de le dire, un homme tel que lui honore bien plus sa famille, qu'il n'en est honoré. Le ciel qui veillait sur lui, l'avait fait naître d'un père capable de lui donner toutes les lumières avec tous les exemples (2).

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangères une si importante éducation; l'honneur de former un citoyen à l'Etat est trop grand à ses yeux pour qu'il le cède à d'autres. On vit alors se renouveler l'ancienne discipline des Spartiates et des premiers Perses, qui enseignaient les vertus à leurs enfans, comme ailleurs on enseigne les sciences.

C'était le temps où le calvinisme, trop persécuté peut-être, agitait par ses dernières secousses les provinces méridionales de la France (3). Chargé, dans ces provinces, du dépôt de l'autorité, le père du jeune d'Aguesseau remplissait ce dangereux honneur avec la fidélité d'un sujet et l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses, il instruisait son fils (4); il lui donnait des leçons de courage, en réprimant un peuple rebelle; de générosité, en prodiguant ses biens pour les malheureux; d'humanité, en épargnant le sang des hommes. Ainsi, parmi le fanatisme et la révolte, se formait cette âme noble et vertueuse, semblable à ces plantes salutaires qui croissent et s'élèvent au milieu des poisons qui les environnent.

Il est des grands hommes qui ne le sont que par les vertus : d'Aguesseau était destiné à l'être encore par les talens. Démosthène et Tacite, Platon et Descartes achèvent son éducation commencée par son père. Bientôt il se consacre à la défense de la justice. L'entrée du sénat lui est ouverte (5); il y devint l'organe des lois et l'orateur de la patrie. Dès ce moment il se regarde comme une victime honorable, dévouée au bien public. Je crois l'entendre, dans un de ces momens où il méditait sur ses devoirs, dire à la patrie (car il croyait qu'il y en avait une) : « Je n'ai à t'offrir que » ce que m'a donné la nature, une vie courte et passagère, mais » j'en déposerai dans ton sein tous les instans. Reçois le serment » que je fais de ne vivre que pour toi. » Ce serment, qu'il fit dans son cœur, il le remplit pendant quatre-vingts ans. Ainsi consacré à l'Etat, il renonce à toute autre passion. Appliqué sans

relâche aux travaux de la magistrature, le devoir le ramène à des détails épineux, lors même que le génie semble les fuir, et par un héroïsme bien rare, il préfère quelquefois l'avantage d'être utile, à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur et le mensonge à travers le labyrinthe des procédures; dissiper les ombres dont la vérité est toujours couverte par elle-même, et celles dont l'obscurcit encore la méchanceté des hommes; approfondir les plus grandes questions et ne pas négliger les plus simples; suppléer par la réflexion aux secours tardifs de l'expérience; arracher les épines dont les affaires sont semées et y répandre l'ordre et la lumière; mêler partout la profondeur du raisonnement aux charmes de l'éloquence; diriger la balance de la justice et lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher, tels sont les soins et les travaux qui l'occupent sans cesse dans la place d'avocat-général.

Ce parlement, qui depuis tant d'années était accoutumé à voir des hommes célèbres remplir cette honorable et pénible fonction, parut étonné lorsqu'il entendit d'Aguesseau pour la première fois. Le sénat crut voir revivre tous ses anciens oracles; le siècle de Louis XIV compta un grand homme de plus.

La gloire, qui pour tant d'autres n'est que le fruit du temps, et quelquefois même le tribut tardif de la postérité, plus juste pour d'Aguesseau, l'accompagne dès sa jeunesse. Cette gloire lui présageait son élévation. Un roi sous qui la France a développé toutes ses forces, sans qui peut-être elle n'aurait eu ni Colbert, ni Turenne, ni Bossuet, qui créa les grands hommes, et, ce qui est une seconde création pour l'Etat, qui sut les employer, Louis XIV, parmi la foule des magistrats, avait démêlé le jeune d'Aguesseau, et dès lors il l'avait regardé comme un de ces hommes nés pour être l'instrument du bonheur public.

Ce n'est point assez que dans une monarchie il y ait un corps qui soit dépositaire des lois, qui les fasse exécuter par le citoyen, qui les rappelle au prince, dont le zèle courageux et sage con-concoure à l'ordre politique, et dont l'autorité inviolable préside à l'ordre civil : il faut que dans ce corps il y ait un homme qui représente la patrie, qui veille à tous ses intérêts, qui les porte sous les yeux des magistrats, et qui suive tous ces ressorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général. D'Aguesseau est chargé d'un ministère si important (6). Sa jeunesse n'alarme point la France. La médiocrité se forme avec lenteur; les grands hommes le sont tout à coup, et ne passent point par ces degrés qui sont les marques de notre faiblesse. Placé entre l'autel et le trône, il veille, tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui séparent le sacerdoce et l'empire. L'étendue de ses

fonctions ne ralentit point ses travaux. Son âme se multiplie pour ses concitoyens et pour son prince (7). C'était à Caton à être le censeur de Rome : c'était à d'Aguesseau à l'être du sénat de la France. Sous lui le faible apprit que ce n'est point être criminel que d'être odieux à un homme puissant ; et le pauvre connut avec étonnement que, malgré sa misère, il lui était encore permis de réclamer les lois (8). Protecteur des malheureux, ce titre qu'il tient de l'Etat, il le préfère à tous les titres qu'inventa la vanité, et que la bassesse donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un homme illustre sans retracer les maux de la France ? Attaquée par des ennemis heureux et implacables, elle soutenait avec peine une guerre ruineuse. Huit ans de combats avaient été huit ans de désastres. Ce fut alors qu'un hiver cruel (9), resserrant les entrailles de la terre, fit périr toute l'espérance des moissons ; et Louis XIV, presque chancelant sur son trône, voyait d'un côté ses troupes fugitives et ses villes ouvertes ; de l'autre un peuple immense et mourant, dont les mains tendues vers lui, demandaient inutilement du pain. Le dirai-je ? il y avait des hommes qui tenaient renfermés dans des magasins les blés, aliment nécessaire des malheureux ; des hommes qui espéraient la famine et la mort, et calculaient chaque jour le degré de la misère publique, pour s'assurer du profit qu'on en pouvait tirer. D'Aguesseau combat ces hommes affreux. Il perce tous les détours où s'enveloppe la cruauté avare. Les secours se multiplient, les canaux de l'abondance sont rouverts ; le barbare monopoleur frémit d'être obligé de rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que le sien devait être inaccessible à tous ces vils intérêts qui dégradent les âmes communes. Sera-t-il réduit par la faveur ? il ne voit rien dans l'univers qu'un homme puisse recevoir en échange pour sa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte ? après la gloire de faire le bien, la plus grande est celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé (10) (car les plus grands rois peuvent l'être) veut le forcer de se plier à une entreprise que réprouvent les lois : rien n'ébranle sa fermeté ; il préfère à la volonté de l'homme, qui n'est que passagère, celle du législateur, qui est immuable. Cependant l'orage se forme. D'Aguesseau ne voit que le bien de l'Etat. Je dois tout à mon roi, excepté le sacrifice de ses intérêts ou de ceux de son peuple. Il attend une disgrâce pour récompense ; mais les temps n'étaient pas encore arrivés. Tout change ; la tempête se calme ; Aristide, quoique juste, reste encore dans sa patrie.

On eût dit que le ciel, prêt à l'élever à la première place de

la magistrature, voulait l'éprouver. Le chancelier meurt (11). Au même instant d'Aguesseau est revêtu de cette dignité. S'il en avait été moins digne, il aurait cru la mériter. Son élévation ne lui coûta pas même un désir. O vertu ! tu n'es donc pas toujours persécutée sur la terre ! Il est doux de pouvoir apprendre aux hommes que quelquefois aussi les honneurs te cherchent et viennent embellir ta simple modestie.

Porté tout à coup dans une place qu'il n'attendait pas, ne désirait pas, mais dont il sent toute la grandeur, le nouveau chancelier contemple avec un effroi mêlé de respect, le nombre et l'étendue de ses devoirs. En effet, qu'est-ce qu'un chancelier? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus importante et la plus sacrée de l'autorité du prince, qui doit veiller sur tout l'empire de la justice, entretenir la vigueur des lois, qui tendent toujours à s'affaiblir, ranimer les lois utiles, que les temps ou les passions des hommes ont anéanties, en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts exigent de nouveaux remèdes; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les créer; observer d'un œil attentif les maux qui, dans l'ordre politique, se mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; souffrir ceux qui *tiennent à la* constitution de l'Etat, mais en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité; connaître et maintenir les droits de tous les tribunaux; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'Etat; juger ceux qui jugent les hommes; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des magistrats dont la nature est d'être faibles, et le devoir de ne pas l'être; présider à tous ces conseils où se discute le sort des peuples; balancer la clémence du prince et l'intérêt de la justice; être auprès du souverain le protecteur et non le calomniateur de la nation.

Tel est le fardeau immense que porte d'Aguesseau. Il veut que la justice qui est dans son cœur, règne autour de lui. Elle l'accompagne dans les conseils des rois. Les viles intrigues, les noirceurs de la politique, ces crimes que l'on appelle science du gouvernement, disparaissent devant lui. Il ose croire que ce qui est utile n'est pas toujours juste.

Je ne louerai point d'Aguesseau d'avoir eu assez d'humanité pour détester ces abus, qui font que la justice, destinée à soulager le pauvre et le faible, n'est plus que pour le riche et le puissant; qui écrasent le bon droit par les formalités, et l'anéantissent par les lenteurs; qui égorgent le malheureux avec le glaive des lois; nourrissent l'avarice de quelques hommes de la substance de mille citoyens, et font un brigandage de la justice même. Pour détester de pareils abus, la probité suffit. Mais ce que je louerai dans

lui, c'est d'être remonté jusqu'à la source du mal, en réformant les lois.

Le plus grand, le plus beau caractère de la législation, c'est l'unité de principe; c'est de partir toujours d'après les mêmes idées, de tendre au même but, d'établir une harmonie générale entre toutes les lois, de l'approprier tellement à un peuple qu'elle lui appartienne, comme ses mœurs, son sol et son climat. Celle de la France n'eût jamais ce caractère. Elle fut presque toujours un mélange informe de lois qui se combattaient.

Dès l'origine, et sous la première race de nos rois vainqueurs des Romains, les lois des conquérans barbares se choquèrent contre les lois du peuple vaincu, et ces deux législations se mêlèrent sans pouvoir s'unir. L'une était celle d'un peuple guerrier, sauvage et simple, qui n'a à réprimer que l'abus de la force; l'autre celle d'un peuple instruit, voluptueux et corrompu, et chez qui tous les besoins, développés, avaient fait naître toutes les lumières et tous les vices. Le christianisme adopté bientôt par les vainqueurs, vint encore mêler de nouvelles lois religieuses aux lois barbares et aux lois romaines.

Sous la seconde race, des lois portées dans l'assemblée de la nation par le souverain, les grands et le clergé (car le peuple n'était pas au rang des hommes), créèrent, sous le nom de capitulaires, un nouveau droit, qui, fait pour suppléer aux lois barbares, ne les changea point et ne fit que les suivre. Les lois se multiplièrent, et il n'y eut point encore de législation.

Bientôt l'anarchie féodale s'éleva : des usages prirent la place des lois. La fantaisie des tyrans imposa des règles bizarres à des esclaves. Les haines créèrent des législations opposées. La différence des lois devint une barrière entre les peuples. Chaque ordre de citoyen eut ses principes. On vit en même temps le code de la servitude pour le peuple, le code d'un honneur barbare pour la noblesse, le code romain pour le clergé, le code des combats pour les grands.

Après quelques siècles d'orages, la souveraineté commença à se ressaisir des droits usurpés sur elle. Pour réprimer la tyrannie des nobles, et combattre avec plus d'avantage une aristocratie tumultueuse et terrible, la domination appela à son secours la liberté, et brisa par intérêt les fers des peuples; alors la nation exista. Ce fut l'époque d'une nouvelle espèce de droit, qui, sous le nom de chartes et d'affranchissemens, créa des lois pour cette portion des Français jusqu'alors avilie et esclave. Mais cette partie de la législation choquait les principes ou les abus de la législation féodale, qui à son tour réagissait contre elle. Les nouveaux droits des peuples se heurtaient contre les droits usurpés

par les nobles, et ceux-ci combattaient de toutes leurs forces les lois du souverain, qui combattaient contre eux.

Cependant à travers tant de chocs, s'élevait un autre pouvoir: le clergé réclamant du pied des autels contre la loi du brigandage et du meurtre, et mêlant avec art les intérêts sacrés aux intérêts humains, marchait par la religion à la grandeur. On le vit peu à peu élever des tribunaux dans ses temples, mettre les lois religieuses à la place des lois politiques, et régler les droits des Français d'après les décrets des pontifes de Rome; de là, l'autorité du droit ecclésiastique et des canons, qui décidèrent presque toujours les affaires civiles par des vues sacrées.

Il semble que la nation agitée par ses malheurs et ses abus, également tourmentée et par les lois qu'elle avait et par celles qui lui manquaient, se tournât de tous côtés, comme pour chercher un remède à ses maux. Vers le milieu du douzième siècle, le recueil des lois de Justinien, enseveli pendant près de cinq cents ans, reparut et passa, dans le treizième, d'Italie en France. Bientôt le respect pour la grandeur romaine, et surtout le contraste de la grossièreté sauvage de nos lois, avec la profondeur et la sagesse de ces lois antiques, les firent adopter également par les magistrats et par les rois. Mais la législation d'un peuple *maître* de l'univers pouvait-elle convenir à un peuple pauvre *et opprimé* qui secouait ses chaînes? L'état politique, les besoins ou les vices du climat, la forme des tribunaux, les distinctions des personnes, les distinctions des biens, chaque genre ou d'oppression ou de priviléges; enfin, la servitude, la noblesse et la souveraineté même, tout était différent; comment les lois auraient-elles pu être les mêmes? On voulut concilier ces lois étrangères qu'on admirait, avec les lois nationales, qui nées des abus et les combattant, paraissaient insuffisantes et nécessaires. Mais toutes ces parties mêlées ensemble se repoussaient. C'était vouloir assortir des ruines avec l'architecture d'un temple.

Enfin, les ordonnances de nos rois, multipliées sous chaque règne, selon les intérêts et les besoins, expliquant, commentant, réformant tant de lois différentes ou en créant de nouvelles, détruisant tour à tour et détruites, vinrent se mêler à nos premières lois barbares, aux capitulaires, aux lois féodales, au droit ecclésiastique, au droit romain et aux deux cent quatre-vingt-cinq codes de coutumes qui partageaient la France.

Tel a été pendant douze cents ans le chaos des lois françaises. Ce n'est pas que dans différentes époques, plusieurs grands hommes ne se soient occupés de notre législation. Charlemagne commença, Charlemagne, l'ornement de son siècle, et qui aurait pu être l'étonnement du nôtre; mais le contraste était trop grand entre

son siècle et son génie. Il fut obligé de suivre les anciennes idées en les dirigeant. La constitution même de l'Etat, et par conséquent la base des lois, n'étaient point fixes. Ce prince avait dans sa tête toute la vigueur de la souveraineté; mais la constitution penchait à l'anarchie, et n'attendait que les vices de ses successeurs. Tout se divisa; et ses lois, auxquelles il avait donné son caractère, ne purent subsister dans un état d'avilissement et de faiblesse.

S. Louis, qui n'eut pas un vice, qui eut toutes les vertus peut-être, et qui ne fit des fautes que parce qu'il abusa quelquefois de ses vertus même, quatre cents ans après fut aussi le réformateur des lois; mais il chercha plutôt à corriger les abus, qu'à établir des principes. Sa législation, resserrée dans ses domaines, fut plutôt un exemple qu'une loi. Il prépara une révolution et ne la fit pas.

Charles VII, maître et conquérant de son royaume, voulant cimenter par les lois une réunion faite par les armes, ordonna de rédiger toutes les coutumes pour en faire une seule. Cent ans suffisent à peine pour cette rédaction. L'infidélité, la barbarie, l'ignorance, tout corrompit cet ouvrage; et ces matériaux informes, amassés depuis trois siècles, attendent encore une main qui les emploie.

Louis XI conçut le même projet d'uniformité; mais Louis XI ne méritait point de donner des lois à la France.

Sous Charles IX, le chancelier de l'Hôpital, grand homme parmi les furieux, et modéré au milieu de deux fanatismes qui se heurtaient, publia les lois les plus sages; mais il n'embrassa qu'une petite partie de la législation; et ceux qui voulaient commettre impunément des crimes, ne lui permirent point de servir plus long-temps l'Etat, le prince et les lois.

Enfin, Louis XIV, né dans un siècle de calme et de grandeur, environné de tous les talens, avide de tous les genres de gloire, occupé tour à tour de tous les objets d'utilité, surtout de ceux qui avaient de l'éclat, maître absolu de tous les Etats, de tous les rangs, de toutes les provinces, joignant à l'autorité du trône celle de sa réputation et de ses conquêtes, tout-puissant et par les forces réelles et par les forces d'opinion, enfin, dominant avec cette supériorité de pouvoir qui peut asservir le préjugé même, conçut l'idée d'une réforme générale des lois. Tout favorisait ce dessein. Destiné à un règne de soixante et douze ans, il pouvait trouver en lui-même cette opiniâtreté pour les grands projets, qui manque à la nation. Il pouvait, par la fermeté de son caractère et de ses vues, réparer les changemens de ministres ou de magistrats. Il pouvait surtout mettre à profit toutes les lumières de son siècle, ou en faire naître de nouvelles; mais les petites

passions particulières traverseront éternellement les grandes vues du bien public. On réforma les procédures, on régla l'ordre de tous les tribunaux, on laissa subsister l'ancien désordre des lois; et la France, en voyant les belles ordonnances de Louis XIV, éprouva en même temps l'admiration, la reconnaissance et les regrets.

D'Aguesseau, après tant de siècles et d'efforts, frappé des mêmes abus, s'occupe aussi de la même réforme : mais soit que l'exemple de plusieurs de nos rois, qui avaient inutilement pensé à cette grande entreprise, lui fît croire qu'elle était presque au-dessus des forces humaines, soit que par les places qu'il avait remplies, trop accoutumé aux formes et à une certaine lenteur, qui dans les monarchies arrêtent les secousses, il portât encore les principes du magistrat dans les vues du législateur; soit même que son caractère qui avait plutôt la marche de la circonspection que celle d'une hardiesse vigoureuse et forte, s'imprimât, sans qu'il s'en doutât lui-même, à toutes ses opinions, en pensant que la réforme de nos lois était nécessaire, il crut qu'un si grand changement ne pouvait être fait que par degrés; que les lois sont pour le peuple, presque aussi sacrées que la religion; qu'il y a des abus que leur antiquité même rend respectables *et qui se* confondent presque avec les fondemens des Etats; *qu'il est quel*-quefois dangereux de trop se hâter de faire du bien aux hommes; qu'au lieu de renverser tout à coup ce grand corps, il valait mieux l'ébranler peu à peu, ou le réparer insensiblement, en travaillant sur un plan uniforme et combiné dans toutes ses parties; et qu'enfin, malgré le zèle des magistrats et des rois, cet ouvrage immense ne peut être que le fruit des siècles et du temps.

Nous exposons ces idées d'un chancelier célèbre sans les attaquer ni les défendre, et nous croyons que c'est aux hommes d'état et aux philosophes à les juger : nous dirons seulement que c'est d'après ces principes qu'il travailla sur les lois de la France. Pour célébrer les travaux d'un législateur, il faudrait l'être soi-même : ce serait à Platon ou à Montesquieu à peindre d'Aguesseau. Vous le verriez dans la rédaction des lois parcourir d'un coup d'œil tous les avantages qu'une loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres lois; comparer les avantages avec les abus; chercher le terme où le bien est le moins altéré par le mélange du mal; car c'est là toute la perfection dont est capable notre faiblesse. S'il ne changea point l'édifice entier de nos lois, du moins il s'occupa vingt ans à en reconstruire différentes parties, et il mé-

rita, dans l'histoire de notre législation, de voir son nom joint aux noms de Charlemagne, de S. Louis, de François Ier., du chancelier de l'Hôpital, de Louis XIV, et du fameux président de Lamoignon (12).

Tant de travaux et de vertus prenaient leur source dans l'amour de la patrie. Ce sentiment tendre et sublime, qui est l'âme des républiques, qui dans les monarchies est à peine connu, et que les esclaves n'ont jamais senti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, sans les croire; et si, pour sauver l'Etat, il eût fallu un Décius, d'Aguesseau l'eût été.

Déjà vous pensez à ses disgrâces et à la noble fermeté qu'il y fit paraître. Voici le plus grand spectacle que la terre puisse donner: l'homme vertueux aux prises avec la fortune.

Je vois une cour voluptueuse et politique, les intrigues de l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaisirs, un prince né avec tous les talens, plein d'excellentes vues, ami de la justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchans pour estimer les hommes; des courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté; parmi eux deux hommes dont l'un avait honoré l'Etat dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un esprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'était pas insensible à l'ambition de la faveur; l'autre souple, adroit, connaissant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à se rendre nécessaire, indifférent sur le choix des moyens.

Un étranger d'une imagination vaste, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchait alors par inquiétude ou par ambition à mêler sa fortune avec celle de la France. Déjà ce système qui changeait la mesure commune des biens, substituait le crédit à la réalité, utile et dangereux en ce que dans un instant il créait des richesses, avait ébloui la cour de Philippe. D'Aguesseau ose le combattre (13); il en reconnaît les avantages, mais il en prévoit les abus, et refuse d'être complice des maux de la France: tant de vertu est un crime. Déjà les intrigues et les cabales se forment contre lui. La nation est alarmée; lui seul demeure inébranlable: le coup le frappe sans l'étonner; il reçoit l'arrêt de son exil d'un air aussi calme que lorsque assis sur les tribunaux, il rendait la justice au peuple.

Les malheurs de la nation suivent de près sa disgrâce (14); ce système qui paraissait établi sur de vastes fondemens chancelle tout à coup et menace d'écraser l'Etat. La présence de d'Agues-

seau peut seule ranimer la confiance ; le fier étranger, auteur de tous nos maux, va lui même implorer son secours. En le voyant on crut revoir le sauveur de la nation ; mais, parmi les convulsions violentes qui agitent l'Etat, une nouvelle secousse l'enlève encore à la France (15).

L'histoire, qui venge la vertu, conservera le souvenir du jour où d'Aguesseau, rappelé enfin de ce long exil, reparut dans la capitale. On eût dit que c'était la justice exilée qui rentrait dans son empire. Les citoyens lui prodiguèrent cet accueil qui fait pâlir l'envie, que l'autorité ne peut arracher et qu'il faut bien qu'elle respecte ; jamais il ne fut plus honoré ; car le malheur imprime au grand homme un caractère qui a je ne sais quoi de sacré.

Depuis ce temps il fut permis à d'Aguesseau d'être juste. Tant de vertus seraient assez pour la gloire d'un autre, mais ce n'est là qu'une partie de son éloge. Il était né pour être le modèle des savans et des sages, comme celui des magistrats.

La vérité n'habite point parmi le tumulte ; elle s'est cachée dans la solitude, où elle se plaît à vivre en silence ; et pour la posséder, il faut, pour ainsi dire, s'exiler du milieu des hommes. Cependant, à travers l'étendue des siècles, on aperçoit de temps en temps quelques génies rares, qui, parmi les soins pénibles du gouvernement, se sont occupés à la chercher, et l'ont trouvée.

Tel fut dans Rome ce consul aussi vertueux qu'éloquent ; tel en Angleterre ce chancelier Bacon, qui devança son siècle et traça aux siècles suivans la route qu'ils devaient prendre ; tel en France le chancelier de l'Hôpital, le bienfaiteur de la nation par ses travaux, et l'honneur de son siècle par ses lumières ; tel parmi nous parut d'Aguesseau. Par quelle fatalité ces quatre grands hommes ont-ils tous éprouvé des disgrâces (16) ? Est-ce que la nature voulut leur vendre à ce prix les grands talens qu'elle leur accorda ? Ou bien était-ce pour consoler le vulgaire, qu'elle avait mis à une si grande distance au-dessous d'eux ? Ou enfin, est-ce là la marque distinctive des grands hommes ? et faut-il, par un ordre irrévocable, que tout ce qui est petit persécute tout ce qui est grand ?

Dans les hommes ordinaires, les connaissances sont limitées par les bornes d'un seul objet. D'Aguesseau ne met à ses connaissances d'autres bornes que celles des sciences.

Rien de tout ce qui a été pensé sur la terre ne peut lui échapper. Instruit de toutes les langues (17), il les rapproche l'une de l'autre, compare les différens degrés de leur énergie, étudie dans le langage les caractères des peuples, juge par le nombre des signes, du progrès de leurs connaissances, examine l'influence des mots sur les erreurs.

Tandis que sa mémoire recueille les trésors des langues, sa raison s'exerce à ranger ses idées dans l'ordre le plus naturel (18). Guidé par cette science, il perce les profondeurs de la métaphysique; mais aussi éloigné de la folle ambition de tout connaître, que de l'obstination plus insensée encore à douter de tout, il sait s'arrêter. Il ramène ses regards sur lui-même, et aperçoit une chaîne de devoirs qui le lient d'un côté à l'Etre suprême, de l'autre à l'univers où il est placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des lois, qui n'en est qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ses regards vers la Divinité, y contempler la justice, telle qu'elle est dans sa source; descendre de là jusqu'aux lois des hommes, et les juger sur ce grand modèle (19).

Les lois de ce peuple qui fut conquérant et législateur, fixent d'abord son attention par cette hauteur de sagesse, qui a été le caractère des maîtres du monde.

Les lois émanées de cette puissance sacrée, qui sagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur et la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les siècles a causé de violens orages, lorsque des mains hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ses travaux des objets aussi délicats qu'importans.

Les lois de la France, malgré leur confusion, ne peuvent ni rebuter son génie, ni lasser sa patience.

De là il s'élève à des objets plus grands. Il considère les lois nées avec le genre humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, et sur lesquelles un petit nombre de sages méditent en silence, tandis que l'ambition des rois tâche de les effacer dans des flots de sang.

Il passe ensuite au gouvernement des nations, décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de force, produisent les plus grands mouvemens.

Je parcours toutes les sciences, et partout j'y trouve les pas de d'Aguesseau. Je le vois qui s'élève jusqu'à la sphère d'Euclide, d'Archimède et de Newton (20). Il franchit les barrières qui sont entre l'homme et l'infini; et le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'histoire le ramène au sein de l'univers. Cette longue suite de révolutions, c'est-à-dire, de malheurs et de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde, vient s'offrir à lui; il apprend l'art profond de connaître les hommes, et l'art plus difficile encore de profiter de leurs faiblesses, pour les diriger au bien.

Je crains que la vie d'un seul homme ne paraisse trop courte

pour de si vastes connaissances. J'ose attester tous ceux qui l'ont connu ; ils savent si je mêle la flatterie à l'éloge.

Dans l'âge des passions et des erreurs, d'Aguesseau n'a d'autre passion que l'étude ; c'est là ce qui l'unit avec les écrivains les plus célèbres du siècle de Louis XIV (21). Il était digne d'avoir pour amis le sage auteur de l'*Art poétique*, et l'auteur sublime d'*Athalie*. Il n'avait point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur siècle, mais il apprenait d'eux à honorer un jour le sien.

Les grands hommes de l'antiquité ne sont plus, mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, éternisée dans leurs écrits, survit à leurs cendres. d'Aguesseau admire cette âme forte ou sensible empreinte dans leurs monumens, et en les admirant, il s'exerce à les imiter (22).

On sait avec quel succès il cultiva cet art qui fut celui des premiers philosophes, et qui embellit la pensée des charmes de l'harmonie : art ingénieux, souvent utile et toujours agréable, nommé frivole par ceux qui méprisent tout ce qu'ils ignorent, mais estimé par les vrais sages qui respectent tout ce qui tient aux talens (23). Ainsi, ce grand Leibnitz, historien, jurisconsulte, philosophe, et géomètre sublime, après avoir rencontré Newton sur *les routes* de l'infini, venait quelquefois parmi les muses ranimer son génie et en détendre les ressorts.

Mais déjà la carrière de l'éloquence s'ouvre devant d'Aguesseau. Il semble tenir dans sa main toutes les passions et les distribuer à son gré. Soit que dans de grandes causes il pèse de grands intérêts (24) ; soit que dans une censure salutaire, il trace d'un pinceau hardi les vices des magistrats ; soit que par ses discours il ranime l'éloquence dans ce corps d'orateurs, qui, libres par état, justes par devoir, utiles à la société sans en être esclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumières, et joignent l'indépendance du philosophe à l'activité du citoyen ; partout il présente l'accord et des talens et des vertus. O jour où d'Aguesseau prononça l'éloge funèbre d'un grand magistrat (*a*), enlevé à la France dans la fleur de son âge ! jour aussi honorable pour l'humanité que pour la magistrature ! les larmes du parlement, les cris de l'admiration, les traits touchans de l'éloquence, le sentiment profond qui de l'orateur passait dans l'assemblée, l'orateur lui-même obligé de s'interrompre, et son silence plus admirable que son discours, quel spectacle ! qu'une telle éloquence est au-dessus de cet art frivole qui s'amuse à compasser froidement des mots !

C'était l'assemblage de tant de talens et de lumières qui faisait

(*a*) M. Le Nain, avocat-général.

regarder d'Aguesseau comme un homme extraordinaire dans l'empire des lettres. Cette passion basse et cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talens, l'envie n'ose pas même lui disputer cette gloire. Déjà son siècle prend pour lui le caractère de la postérité, et les hommes lui rendent justice comme s'il n'était plus. Les étrangers, que nos goûts et peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empressent de le voir (25), et remportent, avec un sentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'esprit humain.

Mais il est un spectacle encore plus grand que celui de son génie, c'est son âme. Je ne crains pas de la peindre. En lui le savant est un sage, et le magistrat n'a point à rougir des faiblesses de l'homme.

Le caractère de la véritable grandeur est la simplicité: j'ose le dire à ce siècle. La vertu dédaigne un vain faste qui ne pourrait que l'avilir en l'énervant. Ainsi pensaient nos ancêtres, simples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Faible postérité de ces grands hommes, qu'est devenue entre nos mains ce précieux héritage? Nous avons substitué une fausse grandeur à une grandeur réelle. Cette antique simplicité ne subsiste plus que dans les images de nos aïeux, et déjà même nos yeux corrompus par le luxe ne peuvent plus soutenir la vue de ces images sacrées.

D'Aguesseau, parmi la décadence générale de nos mœurs, sut conserver ces vertus que perdait la nation. Environné de luxe, le poison qui circulait autour de lui ne put pénétrer jusqu'à son âme. C'était un Spartiate austère parmi le faste de la Perse. Sa maison fut l'asile de la simplicité, et sa vie la censure de son siècle.

Il savait que les vertus se forment à l'école de la frugalité: elle veille à la porte de sa maison comme d'un sanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui escortent le luxe. Ennemi de la mollesse, une vie dure et laborieuse entretient sans cesse la vigueur de son âme.

O vous qui consumez le temps dans l'indolence et les plaisirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, contemplez d'Aguesseau, et apprenez à exister (26)! Il voit la durée comme un espace dont il n'occupe qu'un point; il se hâte de jouir de cette existence passagère qui s'enfuit; il calcule les jours, les heures, les momens; il en ramasse toutes les parties, à mesure qu'elles naissent pour disparaître; il s'en empare, il les enchaîne par le travail, et fixe leur rapidité.

Celui qui était si saintement avare du temps aurait-il été le pro-

diguer dans les intrigues de l'ambition ? Que ceux que cette passion dévore briguent, à force de bassesses, l'honneur de s'élever : qu'ils jouent le rôle d'esclaves, pour parvenir un jour à être tyrans ; qu'ils prostituent leur dignité pour obtenir le droit de déshonorer l'Etat dans une grande place : ces moyens honteux ne sont pas faits pour d'Aguesseau (27). Semblable à une divinité que la solitude consacre, et qui ne paraît que dans son temple, son destin est d'être nécessaire aux hommes et de ne leur rien demander.

Ne serait-ce pas insulter à une âme aussi généreuse, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt ? Je sais que l'amour des richesses est la dernière et la plus vile des passions ; mais à la honte de l'humanité, cette tache a souvent flétri de grands hommes : chaque nation en a des exemples ; chaque siècle a de quoi rougir. D'Aguesseau se fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenses (car les richesses n'en sont une que pour les cœurs bas), mais d'autre fruit de ses travaux, que celui de faire du bien aux hommes (28). Il ne peut donc pas compter les trésors qu'il a amassés, les palais qu'il a construits, les terres qu'il a enfermées dans ses domaines ; mais des biens plus nobles et plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquises, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a sauvés, les familles indigentes qu'il soutient : ce sont là ses richesses.

Il est digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable, ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent. Il n'exige pas même de reconnaissance : en servant l'infortune, il croit n'être que juste. Heureux encore s'il peut être caché !

L'amitié est faite pour le sage ; les cœurs vils et corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que d'Aguesseau ? Ce sont les talens et les vertus qui désignent son choix. Ce serait à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il était dans le commerce de la société. On verrait la modestie avec la gloire, la défiance de soi-même avec la plus vaste étendue de lumières. On remarquerait ce caractère de bonté, qui sied si bien aux grands génies : car il en est d'eux comme des rois ; on leur sait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui ne protègent les gens de lettres que par ostentation, et qui abusent de leurs besoins pour les avilir, soient humiliés par l'exemple de d'Aguesseau. Il respectait les savans, comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible et dangereux d'éclairer les hommes. Confident

de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguait cette considération qui est le seul prix digne des talens.

Suivons-le dans l'intérieur de sa famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que touchant. Père, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs sacrés, comme dans les premiers âges du monde (29). Il adore la vertu dans son père, il l'a reçue en dot avec son épouse, il l'enseigne lui-même à ses enfans. Je vois cette famille auguste et simple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre sous la garde d'une austère discipline, dans cette joie que la paix, la concorde et la vertu inspirent; c'est là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel spectacle de voir un père savant et vertueux revêtu de la pourpre, assis sur le trône de la justice, entouré de ses jeunes enfans, former ces âmes encore tendres, transporté de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir à la patrie! O luxe! ô dignité de notre siècle! jamais ta fausse grandeur ne donna un pareil spectacle au monde!

Avec tant de ressources, d'Aguesseau pouvait-il n'être pas heureux, même dans l'exil? On sait trop combien pour les hommes ordinaires, il est difficile de passer tout à coup de la vie active et tumultueuse des grandes places, à une vie tranquille et privée. L'âme accoutumée aux affaires, aux honneurs, aux courtisans et aux esclaves, transportée tout à coup dans la solitude, séparée de tous ces objets qui servaient d'aliment à son inquiétude ou à sa vanité, est réduite à se dévorer elle-même. Pour soutenir une pareille épreuve, il faut cette philosophie de l'âme qui est si supérieure à celle de l'esprit, qui peut-être est la seule utile, et que les vastes connaissances ne donnent pas toujours.

D'Aguesseau, partout égal à lui-même, porte dans la retraite ce calme profond qui l'avait accompagné dans les orages de la cour. La religion, les lois, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré sur la terre, occupent et partagent son temps (30). Autour de lui tout est tranquille. La vie champêtre retrace à ses yeux l'innocence des premiers âges du monde. Il cultive de ses mains l'héritage de ses pères. Souvent il se délasse à tracer lui-même le plan de ses jardins, où il réunit, comme dans sa conduite, ce double caractère de simplicité et de grandeur qui lui était naturel; tant il est vrai que les goûts des hommes portent presque toujours l'empreinte de leurs mœurs.

Ainsi coulaient dans l'exil les jours d'un sage. Rappelé enfin aux fonctions de sa place, il ne s'arracherait qu'avec peine à sa retraite, s'il n'était consolé par la douceur de servir encore sa

patrie ; il va lui consacrer les derniers jours de sa vieillesse. Chaque instant semble ajouter quelque chose à sa dignité. Tous ceux qui le contemplent voient autour de lui soixante ans de services et de travaux pour l'Etat. Sa vie toute entière l'environne, et répand sur lui un éclat qui attire tous les regards. Magistrats, courtisans, tout l'honorait, tout faisait des vœux pour lui ; mais la nature ne fait que prêter les grands hommes à la terre ; ils s'élèvent, brillent et disparaissent. Les maux de la vieillesse attaquent d'Aguesseau, et son âme n'habite plus que parmi des ruines.

Dans cet état, il se compare à ses devoirs, et rougit d'être encore puissant, lorsqu'il ne peut plus être utile. Il sait que l'homme est aux dignités, et que les dignités ne sont pas à l'homme. Il a accepté les honneurs en citoyen, il les a remplis en sage, il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir, et donne encore un grand exemple, lorsqu'il ne peut plus rendre de grands services (31).

Dès ce moment, libre des liens qui l'attachaient à la terre, il ne s'occupe plus que des sentimens augustes de la religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'âme, si nécessaire pour la consoler, avait accompagné d'Aguesseau dans tout le cours de sa vie (32). Chrétien sans ostentation et sans faiblesse, il voit la mort d'un œil serein, et l'attend avec confiance. Un ancien dit en mourant : « O nature, je te rends un esprit plus parfait » que je ne l'avais reçu. Être éternel, j'ai ajouté à ton ouvrage. » D'Aguesseau, après quatre-vingts ans de vertus et de gloire, pouvait se rendre le même témoignage ; mais il eut une grandeur modeste à sa mort, comme pendant sa vie (33).

Tous ceux qui meurent sont honorés par des larmes. L'ami est pleuré par son ami, l'époux par l'épouse, le père de famille par ses enfans ; un grand homme est pleuré par le genre humain. Lorsque la pompe funèbre de d'Aguesseau traversait Paris, l'admiration et la douleur étaient le sentiment général de tous les citoyens. Le corps où avait habité cette âme vertueuse, quoique froid et inanimé, imprimait encore le respect. Semblable à ces temples qui long-temps ont servi de demeure à la Divinité, la vue de leurs débris porte encore dans l'âme un sentiment involontaire de religion. Le vieillard disait à ses enfans : « Mes fils, l'homme juste » est mort ! » Le faible et le malheureux s'écriaient : « Nous » n'avons plus d'appui ! »

Des milliers d'hommes meurent et sont aussitôt remplacés ; mais la mort d'un grand homme laisse un vide dans l'univers, et la nature est des siècles à le remplir. Que du moins l'exemple de cet homme illustre, qui n'est plus, vive sans cesse parmi nous. Il n'est

pas donné à tout le monde d'être grand ; mais chacun peut apprendre de lui à être juste.

M'est-il permis, en finissant, de faire un vœu pour le bonheur de la patrie ? Je souhaiterais qu'au milieu du palais sacré qui sert de temple à la justice, on élevât la statue de ce grand homme ; ce serait parmi nous un monument éternel de religion, de simplicité et de vertu. Ce marbre muet exercerait sans cesse une censure utile sur les mœurs des magistrats ; et lorsque nous ne serions plus, il annoncerait encore la vertu à nos derniers neveux.

NOTES HISTORIQUES.

Page 449. (1) Henri-François d'Aguesseau naquit à Limoges le 27 novembre 1668. Sa mère, Claude le Picard de Périgny, était fille d'un maître des requêtes. Du côté de son père, il descendait d'une ancienne famille qui a possédé des terres en Saintonge et dans l'île d'Oleron. L'histoire fait mention, en 1495, d'un Jacques d'Aguesseau, gentilhomme de la reine Anne de Bretagne, femme de Charles VII. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, fut successivement maître des requêtes, président du grand conseil, conseiller au conseil d'Etat, intendant de Picardie, enfin premier président du parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laissée s'est perpétuée jusqu'à présent. Son éloge est consacré dans l'histoire de Saintonge.

Page 449. (2) Henri d'Aguesseau, père du chancelier, fut d'abord conseiller au parlement de Metz, ensuite maître des requêtes, président du grand conseil, intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, conseiller d'Etat, conseiller au conseil royal des finances, et enfin conseiller au conseil de régence. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-un ans, en 1715. Il avait tout le mérite que les grandes places supposent, mais qu'elles ne donnent pas. Juste, désintéressé, bienfaisant, ami des peuples, homme d'état, excellent père de famille; à tous ces titres il en joignait encore un, qui était commun à tous les grands magistrats, celui de savant.

Page 449. (3) On sait combien les places d'intendans de provinces sont difficiles à remplir; il faut soutenir les droits du prince, et ne point opprimer les sujets, être juste sans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir est quelquefois imperceptible; un intendant marche sans cesse entre la haine des peuples et la crainte de la disgrâce. Cette place si difficile par elle-même, le devenait encore plus par les circonstances, dans un pays où les peuples étaient révoltés par esprit de religion. On connaît la sévérité des édits de Louis XIV contre l'hérésie; il fallait les faire exécuter, et cependant ménager des sujets utiles; poursuivre des rebelles, et ramener ceux qui pouvaient l'être; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du prince, avec la pitié que l'on doit

à des fanatiques : telle fut la conduite que tint le père du chancelier, aussi était-il adoré dans une place où c'est beaucoup que de n'être point haï. A la première nouvelle de sa mort, toutes les provinces où il avait été intendant firent célébrer un service en son honneur ; cette marque de l'attachement des peuples après sa mort, le loue mieux que toutes les oraisons funèbres. Il avait beaucoup contribué à la construction du fameux canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité se joint à la grandeur.

Page 449. (4) M. le chancelier n'eut presque d'autre maître que son père ; celui-ci s'appliquait à l'instruire au milieu de ses pénibles occupations. Son fils l'accompagnait dans tous ses voyages qui devenaient pour lui des espèces d'exercices littéraires. Il serait à souhaiter que tous les pères de famille qui sont éclairés, suivissent un pareil exemple, et qu'ils pensassent davantage qu'ils sont comptables de tout le bien que leurs enfans pourraient faire un jour.

Page 449. (5) M. d'Aguesseau fit le premier essai de ses talens dans la charge d'avocat du roi au Châtelet ; il y entra à l'âge de vingt-un ans, le 29 avril 1690 ; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troisième charge d'avocat-général au parlement ; M. d'Aguesseau le père la demanda pour son fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connaissait assez le père, pour être assuré qu'il ne voudrait pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avait rendu de son fils.* Il fut reçu avocat-général, le 12 janvier 1691 ; il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait.*

Page 450. (6) Après avoir exercé dix ans la place d'avocat-général, il fut nommé procureur-général, le 19 novembre 1700 ; il succéda dans cette charge à M. de La Briffe. Il était à la campagne, dans le temps des vacances, lorsqu'il en apprit la nouvelle ; il n'avait que trente-deux ans. Louis XIV l'avait choisi pour remplir cette grande place, sur ce que le président de Harlay lui avait dit de son mérite. Cet illustre magistrat avait assez de lumières pour apprécier M. d'Aguesseau, et assez de vertu pour n'en être pas jaloux ; il sut rendre justice à un homme qui devait l'effacer un jour.

Page 451. (7) Dans cette place, l'étendue immense de ses fonctions ne ralentit point l'activité de ses travaux. Un procureur-général est l'homme du roi, de la patrie et de la religion ; M. d'Aguesseau remplit tous ses devoirs avec autant de sagesse que de zèle. Les affaires du domaine fournirent un champ vaste à ses recherches ; il déterra un grand nombre d'anciens titres ensevelis jusqu'alors dans l'obscurité. Il les fit valoir par des écrits solides, qu'on peut regarder comme d'excellens morceaux d'histoire et d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser son zèle, dans toute l'étendue du ressort du parlement, il réglait les juridictions, maintenait l'ordre des magistratures, entretenait la discipline dans les tribunaux, corrigeait les abus, prévenait l'effet des passions, arrêtait les excès même du zèle. Ses réponses aux lettres des officiers qui le consultaient, formaient comme une suite de décisions sur la jurisprudence. Il fut l'auteur de plusieurs réglemens autorisés par

des arrêts, et chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier Pont-Chartrain qui le consultait souvent, et lui prédit qu'il le remplacerait un jour. Desmarets, contrôleur-général, et le meilleur ministre des finances depuis Colbert, avait pour lui la plus grande estime, et lui demandait souvent ses avis. Dès sa jeunesse il était uni avec M. de Torci par la conformité des vues et des principes. Ainsi, sans chercher la faveur, sans empressement pour les affaires, il avait souvent part aux résolutions qui étaient prises dans le conseil de Louis XIV. Il fut plus d'une fois consulté par ce prince; et il composait alors sur les affaires d'Etat des mémoires également profonds et bien écrits; c'était pour lui un nouveau genre de travail aussi utile que caché. On pouvait le comparer à ces sources dont les eaux conduites par de secrets canaux jusqu'aux lieux les plus élevés, sont ensuite versées par les fontaines publiques pour l'avantage des peuples. M. d'Aguesseau, dans la place de procureur-général, traita surtout d'une manière supérieure l'instruction criminelle. Une partie publique qui poursuit les crimes au nom de l'Etat, est un des plus sages établissemens de nos gouvernemens modernes; par là l'Etat peut se passer de la ressource vile et dangereuse des délateurs qui, dans les gouvernemens anciens, trafiquaient de l'honneur et du sang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction, il faut un magistrat qui sache ce que vaut la vie d'un homme. M. d'Aguesseau regardait la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique; on a remarqué que, pendant tout le temps qu'il fut procureur-général, les exécutions furent extrêmement rares. C'est l'éloge ou de sa vigilance, ou de son humanité.

Page 451. (8) De toutes les fonctions attachées à la charge de procureur-général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le protecteur des faibles et des malheureux. Il serait à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous; mais puisque l'imperfection des lois, l'inégalité qui est la suite de notre nature et de nos vices, rend ce désordre nécessaire, nous devons du moins savoir gré aux magistrats qui réparent ce désordre autant qu'il est en eux, par la protection qu'ils donnent aux faibles. On conseillait un jour à M. d'Aguesseau de prendre du repos : *Puis-je me reposer*, répondait-il, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ?* Il descendait dans tous les détails qu'exige l'administration des hôpitaux. Ces maisons, monumens de grandeur et de misère, qui accusent la constitution de l'Etat par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par les secours qu'y reçoivent tous les besoins, étaient éclairées par sa vigilance, et soutenues par son zèle; il en était le protecteur, encore plus par inclination que par devoir.

Page 451. (9) Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais. On faisait une guerre malheureuse, les sources du commerce étaient taries, les finances épuisées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore se joindre à tant de maux; on n'exagère rien en disant que dans les campagnes les hommes se disputaient la pâture des plus vils animaux, et que des familles entières mouraient dans le désespoir. M. d'Aguesseau fut un de ceux qui contribua le plus à sauver la France; il avait prévu le premier

cette calamité sur des observations qu'il fit à sa campagne : il en avait indiqué le remède en conseillant de faire venir des blés avant que le mal eût produit une alarme générale. On le vit alors paraître souvent à la cour pour solliciter des secours trop lents ; il présentait l'affreux tableau de toutes les misères humaines dans des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop souvent les cœurs insensibles. En sollicitant des secours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvait trouver dans le sein de l'Etat ; il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, il étendit sa vue dans toutes les provinces. Son activité et ses recherches découvrirent tous les amas de blés qu'avait faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

Page 451. (10) Sur la fin du règne de Louis XIV, on crut M. d'Aguesseau menacé d'une disgrâce ; il refusa constamment de donner ses conclusions pour une déclaration qu'il regardait comme contraire aux libertés de l'église gallicane ; et, pour servir le prince, il hasarda de lui déplaire. Cependant M. d'Aguesseau est mandé à la cour ; dans Paris on craignait pour lui plus qu'une disgrâce : il n'en est point ébranlé. Toutes les fois qu'il allait à Versailles, avant de partir, il avait coutume de dire adieu à son épouse ; ce jour il partit sans la voir, et elle de son côté évita sa présence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Le public, qui aime toujours qu'il y ait un peu d'appareil à tout, et qui, dans les affaires qui font du bruit, veut ordinairement avoir un mot à citer, mit alors dans la bouche de madame d'Aguesseau un mot plein de courage ; mais la vertu la plus pure est celle qui a le moins de faste dans les paroles. Le mot put être pensé, mais ne fut point dit. M. d'Aguesseau part en silence, arrive à la cour, parle à Louis XIV avec tout le respect d'un sujet, et toute la fermeté d'un magistrat, et revient tranquillement à Paris où le public était plus alarmé pour lui, que lui-même. Louis XIV mourut peu de jours après.

Page 452. (11) M. le chancelier Voisin mourut d'apoplexie la nuit du 2 février 1717. Dès le matin, M. le régent envoya chercher M. d'Aguesseau ; il était sorti. Ce prince envoya chez lui de nouveau ; l'on dit que M. d'Aguesseau était à l'église. On y alla ; M. d'Aguesseau répondit qu'il entendrait après la messe ce qu'on avait à lui dire. Après la messe il monte en carrosse, arrive au Palais-Royal ; M. le régent, en le voyant, lui donne le nom de chancelier : M. d'Aguesseau s'en défend, fait des représentations au prince, allègue son incapacité pour une si grande place. M. le régent, pour la première fois, refusa de le croire ; M. d'Aguesseau se vit enfin obligé de consentir à son élévation. En revenant du Palais-Royal, il rencontra M. Joly de Fleury, qui était aussi mandé par M. le régent ; il lui annonça qu'il était chancelier ; *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes procureur-général*. Il prêta serment au roi le lendemain ; il n'avait que quarante-huit ans et quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé ; tout le corps de l'Etat ressentit cette joie qu'un événement heureux et imprévu donne à une nation sensible.

Page 457. (12) Il y a long-temps qu'on se plaint de la diversité des lois en France, et du nombre prodigieux de coutumes qui la divisent. On souhaiterait que la nation, unie sous un même prince, le fût aussi

sous une même loi; mais c'est là une de ces entreprises qui frappent par leur grandeur, et qui étonnent par leurs difficultés. M. d'Aguesseau, qui depuis long-temps avait conçu de grandes vues sur la législation, songea enfin à les remplir. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Pour bien exécuter son plan, il se proposa de travailler successivement à des lois qui se rapporteraient à trois objets principaux : les questions de droit, la forme de l'instruction judiciaire, et l'ordre des tribunaux. M. d'Aguesseau, malgré l'étendue de ses connaissances, ne crut pas qu'il dût se contenter de ses propres lumières; il avait trop de génie pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord, par une lettre aussi éloquente que raisonnée, il annonce son plan de législation à toutes les cours souveraines; il leur envoie ensuite la matière de chaque loi réduite en questions. Les mémoires envoyés par les cours étaient fondus et rédigés par les avocats les plus célèbres que M. le chancelier honorait de son choix. Le tout était ensuite discuté par les membres les plus savans du parlement de Paris, et le procureur-général faisait son rapport à M. le chancelier. La matière ainsi préparée, était de nouveau distribuée aux maîtres des requêtes, et la loi était fixée enfin dans un bureau de législation auquel M. d'Aguesseau présidait. C'est ainsi qu'un seul homme répandait l'émulation et le travail dans tout le corps de la magistrature. Chaque loi était l'ouvrage de tout ce qu'il y avait de plus savans hommes dans l'Etat.

Le premier fruit de ces travaux parut en avril 1729. En révoquant le fameux édit de Saint-Maur, il rendit aux mères la succession de leurs enfans, succession que réclamait la nature, et dont cet édit les avait privées.

Le 15 janvier 1731, une déclaration du roi concernant les curés primitifs et les vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une justice prompte sur les dixmes destinées à leur subsistance.

Le 5 février 1731, une déclaration du roi sur les cas prévôtaux et présidiaux, limita la juridiction des prévôts, des maréchaux et des présidiaux, étendue à un point qui devenait dangereux pour les citoyens.

En février 1731, parut encore une ordonnance des donations, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens.

En août 1735, l'ordonnance des testamens établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur une matière aussi importante.

En juillet 1737, l'ordonnance du faux débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors.

En août 1737, l'ordonnance des évocations et réglemens de juges remédia aux abus qui avaient coutume de naître de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et la longueur de l'instruction.

En 1738, parut ce fameux réglement du conseil, qui substitua dans ce tribunal suprême une forme de procéder courte et facile à des procédures trop longues, et mit les parties en état de supporter la justice.

En août 1747, l'ordonnance des substitutions leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et qu'elles peuvent avoir, et fit cesser les contestations éternelles sur cette matière, en mettant la clarté des principes à la place de la subtilité des anciennes lois.

En août 1748, l'édit sur les gens de main-morte, en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveaux, et rassura la France qui craignait que ces corps qui ne meurent point, n'engloutissent à la fin tous les biens du royaume.

Enfin, en avril 1749, parut un édit pour réunir ensemble différens siéges royaux établis dans les mêmes villes, et diminuer par-là le nombre des tribunaux subordonnés les uns aux autres.

Outre ces lois qui s'étendaient à tous les temps et à tout le corps de l'Etat, il en fit quelques autres qui n'étaient pas moins sages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 février 1732, parut une déclaration du roi portant défense de saisir la feuille de mûrier; loi qui protège et encourage l'industrie dans les provinces méridionales de la France, où l'insecte qui produit la soie forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 octobre 1740, parut une déclaration concernant la police des grains; loi importante pour mettre un frein à l'avarice, et prévenir les malheurs que la disette des grains produit dans un Etat.

Telles sont les lois que M. d'Aguesseau a données à la France. Nous osons dire que c'est le plus beau monument de sa gloire.

Page 457. (13) Le duc d'Orléans, au commencement de *sa régence*, tint un conseil où le système de Law fut proposé. Quoique M. d'Aguesseau ne fût encore que procureur-général, il y fut appelé par le prince; il fut d'avis qu'on rejetât le système. Son esprit accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais aussi tous les dangers de ce projet; il savait combien les bornes qui séparent le bien du mal sont incertaines, combien il était aisé d'être emporté par le succès, dans une matière aussi glissante, dans une cour où les principes étaient si arbitraires. Le système fut en effet rejeté pour lors. Depuis les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de M. d'Aguesseau qui était alors chancelier. Il fut donc éloigné de la cour; il partit pour l'exil avec la même gaieté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connaît les vers qu'il reçut alors du cardinal de Polignac, et ceux qu'il fit pour y répondre; ce badinage de l'esprit montre combien sa tête était libre, car lorsqu'on est profondément rempli d'une disgrâce, on n'a guère le loisir de faire des vers légers.

Page 457. (14) En 1718, après la disgrâce de M. le chancelier, la banque que Law avait tenue d'abord en son nom, fut déclarée banque du roi. Elle se chargea du commerce du Sénégal; elle obtint le privilége de l'ancienne compagnie des Indes fondée par Colbert, et depuis tombée en décadence; enfin elle se chargea des fermes générales du royaume. Toutes les finances de l'Etat dépendirent d'une compagnie de commerce; ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. Law, emporté par l'ivresse publique, fabriqua un nombre

prodigieux de billets, et en 1719 la valeur chimérique des actions valait quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume; une disproportion aussi énorme épouvanta tous les gens sensés. On se hâta de réaliser; les anciens financiers, ennemis du système, tirèrent sur la banque royale des sommes considérables, et l'épuisèrent. Ce fut en vain qu'on chercha à changer les effets en espèces; le crédit tomba, et le mouvement de cette machine immense et rapide s'arrêta tout à coup: c'était en 1720. Le gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance; on rappela de l'exil M. d'Aguesseau qui était l'idole de Paris. Law alla lui-même à Fresne le chercher. Les sceaux, qui avaient passé entre les mains de M. d'Argenson, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étaient plus susceptibles de remèdes; il eut seulement la douleur de voir de plus près le bouleversement des familles et les malheurs de la nation.

Page 458. (15) La seconde disgrâce de M. le chancelier arriva au mois de février 1722; les sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois, et il retourna à Fresne. Il n'en fut appelé qu'au mois d'août 1727; l'Etat fut redevable de son retour au cardinal de Fleury. Dans le même temps, M. d'Armenonville remit les sceaux, mais ils ne furent point encore rendus à M. le chancelier. Le Parlement lui fit une députation avant d'enregistrer les lettres de M. Chauvelin; M. d'Aguesseau répondit qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

Page 458. (16) C'est une chose remarquable que ces quatre grands hommes aient été malheureux: Cicéron fut exilé par ses ennemis, pour avoir sauvé sa patrie; Bacon, chancelier d'Angleterre, sous le roi Jacques Ier., et le plus grand peut-être des philosophes, fut accusé de s'être laissé corrompre par argent, condamné à une amende de quatre cent mille livres, et à perdre sa dignité de chancelier et de pair; aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire. Le chancelier de l'Hôpital qui avait été sans cesse occupé à réparer les ruines de l'Etat ébranlé par les guerres civiles, devint suspect à la reine Catherine de Médicis, et prit le parti de se retirer de la cour. M. d'Aguesseau fut exilé deux fois. Il est bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à se consoler lorsqu'on est malheureux.

Page 458. (17) Les langues sont pour ainsi dire les avenues qui conduisent à l'empire des sciences. Pour parvenir à connaître les vérités, il faut commencer par connaître les signes. Cette étude ingrate qui a rempli la vie entière de tant de savans, n'était pour M. d'Aguesseau qu'un amusement, comme il le disait lui-même; il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et d'autres langues orientales; l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. On pouvait dire de lui qu'il était contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux; il n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle.

Page 459. (18) Il avait étudié à fond la logique qui n'est autre chose que l'art de conduire successivement l'esprit de ce qu'il connaît à ce qu'il ne connaît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus philosophiques, où l'on débitait, sous le nom d'Aristote, des sottises que

ce philosophe n'avait jamais dites. Un esprit tel que celui de M. d'Aguesseau n'était pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Descartes entre les mains ; il en sentit ausitôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui, en partant d'un point évident, conduit à une démonstration assurée. Dans la suite, il en fit toujours usage, soit pour s'instruire lui-même, soit pour convaincre les autres.

Page 459. (19) Personne n'a plus approfondi que M. d'Aguesseau la science des lois ; son génie ardent l'entraînait à toutes les autres sciences, mais il s'appliquait à celle-ci par devoir. Il avait remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public : il avait lu et médité les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les ordonnances de nos rois, les différentes coutumes de la France ; il en avait recherché la source dans les antiquités du droit féodal, et s'était encore instruit des lois de tous les pays étrangers.

Page 459. (20) Il avait un goût dominant pour les mathématiques, son génie l'avait conduit jusqu'à ce qu'il y a de plus abstrait dans ces sciences. On l'a vu souvent, lorsqu'il était fatigué des affaires, prendre, pour se délasser, un livre de géométrie ou d'algèbre.

Page 460. (21) Dans sa jeunesse, il était étroitement lié avec Racine et Boileau ; leur société faisait ses délices, et il ne s'en permettait point d'autres. Boileau, qui n'a été flatteur que pour Louis XIV, nomme M. d'Aguesseau avec honneur dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Page 460. (22) La lecture des autres poëtes fut, selon son expression, *une passion de sa jeunesse*. Un jour il lisait un poëte grec avec *M. Boivin*, si connu par sa vaste érudition : *Hâtons-nous*, dit-il, *si nous allions mourir avant d'avoir achevé !* Il avait une mémoire prodigieuse ; il lui suffisait, pour retenir, d'avoir lu une seule fois avec application. Il n'avait point appris autrement les poëtes grecs, dont il récitait souvent des vers et des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avait point lu cét auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenait quelquefois ce qu'il avait seulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ses pièces qu'il venait de composer, M. d'Aguesseau lui dit tranquillement qu'il la connaissait, et sur-le-champ la lui répéta toute entière. Le satirique, comme on s'en doute bien, commença par entrer en fureur, et finit par admirer.

Page 460. (23) M. d'Aguesseau faisait de très-beaux vers latins et français ; il conserva ce talent jusqu'à ses dernières années. Ayant été menacé de perdre son épouse, il composa une très-belle pièce sur sa convalescence, et M. Boivin traduisit en vers grecs cette pièce latine d'un chancelier de France. Le talent de la poésie est un trait de ressemblance qu'il a de plus avec le chancelier de l'Hôpital.

Page 460. (24) Il s'était fait, par son éloquence, la réputation la plus brillante : on disait de lui qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur. Son éloquence, pour se former, avait emprunté le secours de tous les arts et de toutes les sciences. La logique lui prêtait la méthode inventée par ce génie aussi hardi que sage, qui a été le fondateur de la philosophie moderne. La géométrie lui donnait l'ordre et l'en-

chaînement des vérités; la morale, la connaissance du cœur humain et des passions. L'histoire lui fournissait l'exemple et l'autorité des grands hommes; la jurisprudence, les oracles de ses lois. La poésie enfin répandait sur ses discours le charme du coloris, la chaleur du style et l'harmonie du langage; aussi, dans M. d'Aguesseau, aucune science n'était oisive, toutes combattaient pour la vérité. On aurait cru que chacun de ses plaidoyers était le fruit d'un long travail; cependant il n'en écrivait ordinairement que le plan, et réservait les détails et les soins d'une composition exacte pour les grandes causes, pour les réquisitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçait à la rentrée du parlement. Il était pour lui-même le censeur le plus rigide de ses ouvrages; et l'idée qu'il s'était formée du beau, était si parfaite, qu'il ne croyait jamais en avoir approché : c'est pourquoi il corrigeait sans cesse. Un jour il consulta M. d'Aguesseau son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore; son père lui répondit, avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau : il serait moins beau si vous le retouchiez encore.* Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. Le Nain, son ami et son successeur dans la place d'avocat-général, il plaça un portrait de ce magistrat qui fit une si forte impression sur lui-même et sur ses auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par sa propre douleur et par des applaudissemens qui s'élevèrent au même instant. Quel moment pour un orateur! On en compte peu de pareils dans l'histoire de l'éloquence.

Page 461. (25) Beaucoup d'étrangers, attirés par la grande réputation de M. d'Aguesseau, s'empressaient de le voir. L'abbé Quirini, depuis cardinal et bibliothécaire du Vatican, passionné pour les arts et pour tous les genres de connaissances, fut curieux, dans un voyage qu'il fit en France en 1722, de voir et d'entendre M. d'Aguesseau. Il alla le voir à Fresne, où il était alors. Né en Italie, et entrant chez un magistrat chargé de défendre les maximes de France : *Me voici*, dit-il, *dans le château où l'on forge les foudres contre le Vatican.*—*Au contraire*, reprit d'Aguesseau, *ce sont les boucliers contre les foudres du Vatican, qui se forgent ici.* Le savant Italien admira beaucoup la vaste érudition du chancelier français, et dans la suite entretint avec lui un commerce de lettres. M. d'Aguesseau était de même en correspondance avec la plupart des savans de l'Europe, qui le consultaient sur leurs ouvrages. Dans la dernière année de sa vie, il reçut un honneur très-flatteur de la part de cette nation philosophe, qui porte dans les sciences cet esprit de hauteur et d'indépendance, l'âme de sa politique, et nous dispute la gloire de l'esprit, comme celle des armes; l'Angleterre consulta M. d'Aguesseau sur la réformation de son calendrier; M. le chancelier fit une réponse savante et pleine de réflexions utiles, que les Anglais suivirent.

Page 461. (26) M. d'Aguesseau ne connut jamais les plaisirs et ce qu'on appelle amusemens; son principe était, qu'il n'est permis de se délasser qu'en changeant d'occupations. Il ne faisait aucun voyage, même à Versailles, sans lire ou se faire lire en chemin quelque ouvrage de philosophie, d'histoire ou de critique. Ainsi la durée, qui est si

courte pour nous, s'étendait pour lui, et il vivait plus que le reste des hommes.

Page 462. (27) Il ne demanda, ne désira jamais aucune charge; les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur-général, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant*.

Page 462. (28) Son désintéressement était tel qu'on le représente ici. Il n'aspirait qu'à être utile; et pendant soixante ans passés dans les premières charges de l'Etat, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvait s'enrichir : il aurait cru que c'était vendre ses services. Loin que sa fortune augmentât, elle fut diminuée par la révolution du système; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres, et donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laissé d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Son esprit, solide dans tous les goûts, n'aimait que les livres utiles; il méprisait ceux qui n'étaient que rares.

Page 463. (29) M. d'Aguesseau aimait son père, comme il aimait la vertu, par tendresse et par admiration; ces deux âmes, qui se connaissaient si bien, étaient étonnées l'une de l'autre, et s'inspiraient mutuellement du respect.

Anne Lefebvre d'Ormesson, mariée à M. d'Aguesseau en 1694, *était* digne de son époux et du nom qu'elle portait; c'est à son sujet que M. de Coulanges, esprit aimable et facile de ce temps-là, dit qu'on avait vu pour la première fois les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le 1er décembre 1735. La douleur de M. d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine eût-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. On craignait que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public*, disait-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques*.

Je ne dirai rien des enfans de M. d'Aguesseau; c'est au public qui les connaît à les louer : en ne rendant que justice, je craindrais de paraître flatteur, et c'est une tache que tout homme de lettres doit éviter.

Page 463. (30) M. d'Aguesseau appelait le temps de son séjour à Fresne, *les beaux jours de sa vie*. Il en employait une partie à l'étude des livres savans, sur lesquels il fit des notes savantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à rédiger les vues qu'il avait conçues sur la législation; une autre à exercer lui-même ses enfans sur les belles-lettres et le droit, et à composer pour eux un plan d'études : tels étaient les trois objets de son travail. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassemens : le chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Tous ceux qui excellaient dans les arts ou dans les sciences venaient en foule auprès de lui, pour profiter de son loisir et de ses réflexions. Il n'avait que des vues grandes et nobles, et ce goût de grandeur perçait jusque dans le plan qu'il fit pour embellir son parc.

Page 464. (31) M. le chancelier jouit jusqu'à plus de quatre vingt-un

ans d'une santé vigoureuse, conservée par la sobriété et par l'égalité d'âme. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent d'interrompre souvent son travail. Il résolut de quitter sa place, parce qu'il ne pouvait plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Il y avait près de trente-quatre ans qu'il était chancelier. Il écrivit au roi pour lui demander la permission de se démettre de sa charge. Il dicta lui-même sa démission; il en signa l'acte le jour même qu'il finissait sa quatre-vingt-deuxième année. Il le remit le lendemain à M. le comte de Saint-Florentin, secrétaire d'état, et ses deux fils allèrent avec ce ministre remettre les sceaux au roi, qui lui conserva les honneurs de chancelier de France, avec une pension de cent mille livres.

Page 464. (32) On peut assurer que M. d'Aguesseau était un véritable philosophe chrétien; la religion était le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'écriture sainte. Il éprouvait ce qu'on a déjà dit de ce livre, qu'on ne pouvait le lire sans devenir plus vertueux. Convaincu des vérités de la religion, fidèle à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'église, affligé de ses malheurs, il répandit autour de lui et parmi tous ceux qui l'approchaient, cet esprit de religion dont il était animé.

Page 464. (33) M. d'Aguesseau mourut le 9 février 1751. Il porta même au-delà du tombeau l'horreur du luxe, et la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent mêlées et confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil, où son épouse était enterrée. Leurs enfans ont fait élever une croix au pied de leur sépulture, dont les marbres ont été donnés par le roi. Il est à remarquer que la France a perdu dans l'espace de deux mois le maréchal de Saxe et le chancelier d'Aguesseau, les deux plus grands hommes qu'elle eût alors dans deux genres différens.

ÉLOGE
DE RENÉ DESCARTES.

LORSQUE les cendres de Descartes, né en France et mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stokholm à Paris; lorsque tous les savans rassemblés dans un temple rendaient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, et qu'un orateur se préparait à louer devant cette assemblée le grand homme qu'elle regrettait, tout à coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensait alors que les grands seuls ont droit aux éloges publics, et l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avait eu que le mérite et la distinction du génie. Je viens, après cent ans, prononcer cet éloge; puisse-t-il être digne de celui à qui il est offert, et des sages qui vont l'entendre! Peut-être au siècle de Descartes on était encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les philosophes comme les rois. Le temps a détruit les opinions de Descartes, mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces rois détrônés, qui, sur les ruines même de leur empire, paraissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie et la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jeté les fondemens de nos connaissances, et recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera Descartes par admiration, par reconnaissance, par intérêt même; car si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce serait aux pieds de la statue de Newton qu'il faudrait prononcer l'éloge de Descartes, ou plutôt ce serait à Newton à louer Descartes. Qui mieux que lui serait capable de mesurer la carrière parcourue avant lui? Aussi simple qu'il était grand, Newton nous découvrirait toutes les pensées que les pensées de Descartes lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles, et pour ainsi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après Descartes, on a été plus loin que lui; mais Descartes a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe, mais rendons justice à Colomb, qui le premier a soupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout, dans cet ouvrage, sera consacré à la philosophie et à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation qui ne me pardonneraient point l'éloge d'un philosophe vivant; mais Descartes est mort, et depuis cent quinze ans il n'est plus; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger Descartes, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie et des sciences au moment où naquit ce grand homme. Je ferai voir comment la nature le forma, et comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs même auront je ne sais quoi de grand. On verra l'esprit humain, frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter et marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiniquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur Descartes : nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur, et nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité et leur propre malheur, sont condamnés à être de grands hommes.

La philosophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde et dans la Perse, avait été, en naissant, presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avait créé tous ces systèmes qui expliquaient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par les combinaisons de masses, de figures et de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, et à la cour des rois, elle avait perdu ce caractère original et ce principe de fécondité que lui avait donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres et des esclaves, elle avait été également stérile ; elle s'y était occupée, ou à flatter la curiosité des princes, ou à lire dans les astres la chute des tyrans. Dans les premiers siècles de l'église, vouée aux enchantemens et aux mystères, elle avait cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avait tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave et par sa religion et par son gouvernement, elle avait eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avait été qu'un jargon absurde et insensé, que consacrait le fanatisme et qu'adorait la superstition. Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avait profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, et toujours vainqueur, dictait aux nations ce qu'elles devaient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étaient plus respectées. On négligeait pour lui l'univers ; et les hommes, accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyaient tenir dans leurs mains les premiers principes

des choses, parce que leur ignorance hardie prononçait des mots obscurs et vagues qu'ils croyaient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avait faits pendant trente siècles. On remarque, pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé et créé des idées; et le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de Descartes, j'aperçois un vide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'ensevelit sous terre, et qui ne reparaît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux et sur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil et de mort, comme il y en a de vie et d'activité? Ou le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes? ou les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature et s'épuisent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général, il fallait un homme qui remontât l'espèce humaine; qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement; qui se ressaisît *du don de* penser; qui vît ce qui était fait, ce qui restait à faire, et pourquoi les progrès avaient été suspendus tant de siècles; un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse pour poser des fondemens sûrs, assez d'éclat pour éblouir son siècle et rompre l'enchantement des siècles passés; un homme qui étonnât par la grandeur de ses vues; un homme en état de rassembler tout ce que les sciences avaient imaginé, ou découvert dans tous les siècles, et de réunir toutes ces forces dispersées, pour en composer une seule force, avec laquelle il remuât, pour ainsi dire, l'univers; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où personne ne voyait, qui désignât le but et qui traçât la route, qui seul et sans guide franchît, par-dessus les précipices, un intervalle immense, et entraînât après lui le genre humain : cet homme devait être Descartes. Ce serait sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin et le forma : mais qui peut suivre la nature dans sa marche? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'univers. Mais qui pourrait tracer la ligne? On peut du moins entrevoir ce rapport général; on peut dire que

sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, Descartes peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi, chaque philosophe, en s'égarant, avançait le terme. Mais, laissant là les temps trop reculés, je veux chercher, dans le siècle même de Descartes, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former, en influant sur son génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes; on veut étendre la sphère humaine (2). Vasco de Gama découvre les Indes; Colomb découvre l'Amérique; Cortès et Pizarre subjuguent des contrées immenses et nouvelles; Magellan cherche les terres australes; Drack fait le tour du monde. L'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique et les religions ébranlent l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore et le mouvement de la terre : pas immense fait dans la nature ! Tycho-Brahé ajoute aux observations de tous les siècles; il corrige et perfectionne la théorie des planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le législateur des cieux paraît; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, et ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il fallait de plus grands secours. Les verres concaves et convexes, inventés par hasard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, et forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisaient sur les mers; il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus. Le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus. La géométrie est appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chute des corps est mesurée; on découvre la pesanteur de l'air; on entrevoit son élasticité. Bacon fait le dénombrement des connaissances humaines, et les juge. Il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles, et prédit quelque chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avait fait pour Descartes avant sa naissance; et comme par la boussole elle avait réuni les parties les plus éloignées du globe, par le télescope rapproché les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avait établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout était disposé pour une révolution; déjà est né (3) celui

qui doit faire ce grand changement ; il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, et de mûrir Descartes pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4) ; dès qu'il s'agit des âmes extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même ; elle consiste presque toujours à détruire la première. Descartes, par celle qu'il reçut, jugea son siècle ; déjà il voit au-delà ; déja il imagine et pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid, ou de Gênes, Colomb pressentait l'Amérique.

La nature, qui travaillait sur cette âme et la disposait insensiblement aux grandes choses, y avait mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles et à toutes les nations ; désir qu'on ne s'était point encore avisé de calomnier ; elle lui donne ensuite, pour le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5), ces tourmens du génie, ce vide d'une âme que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle promène dans l'Europe entière et fait passer rapidement sous ses *yeux les* plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes et devient libre, le fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'état ; en Allemagne, le choc de la ligue protestante et de la ligue catholique, le commencement d'un carnage de trente années ; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie et le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse ; en Flandre, le contraste de dix provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres combattaient depuis cinquante ans pour leur liberté ; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition espagnole, les précautions inquiètes de la cour de Savoie ; en Suisse, des lois et des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orage ; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies ; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique ; à Florence, les Médicis, les arts et Galilée ; à Rome, toutes les nations rassemblées par la religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des statues et des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des rois, Charles Ier. sur le trône et Cromwel encore dans la foule (7). L'âme de Descartes, à travers tous ces objets, s'élève et s'agrandit ; la religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ses idées ; car on se trompe, si l'on croit que l'âme du philosophe doit se concentrer

dans l'objet particulier qui l'occupe : il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent, et la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain sous toutes les faces, Descartes se mêle dans ces jeux sanglans des rois, où le génie s'épuise à détruire, et où des milliers d'hommes assemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art et par principes (8). Ainsi, Socrate porta les armes dans sa jeunesse; partout il étudie l'homme et le monde; il analyse l'esprit humain; il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme des langues, quelques unes des mœurs, d'autres des lois, plusieurs de toutes ces causes réunies; il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain et de la constitution de l'homme, et celles-là sont à peu près les mêmes chez tous les peuples; il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes et par les fleuves; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes : toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un philosophe! Descartes en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine. Dès ce moment, il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connaissances; il voulut y porter la main pour achever de le renverser; mais il n'avait pas encore assez de force, et il s'arrêta. Il poursuit ses observations, il étudie la nature physique; tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul et immense ouvrage, tantôt il la suit dans ses détails. La nature vivante et la nature morte, l'être brut et l'être organisé, les différentes classes de grandeurs et des formes, les destructions et les renouvellemens, les variétés et les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière, suivant de l'œil le cours du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paraît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui semblent jetées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des orages (9). Ah! c'est dans ces momens que l'âme du philosophe s'étend, devient immense et profonde comme la nature; c'est alors que ses idées s'élèvent et parcourent l'univers. Insatiable de voir et de connaître, partout où il passe, Descartes interroge la vérité; il la demande à tous

lès lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays : dans les villes prises d'assaut, ce sont les savans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague, dont il s'est rendu maître, la capitale d'un royaume conquis ; Descartes n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y était encore récente ; il interroge tous ceux qui l'ont connu ; il suit les traces de ses pensées ; il rassemble dans les conversations le génie d'un grand homme. Ainsi voyageaient autrefois les Pythagore et les Platon, lorsqu'ils allaient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives des nations et monument des découvertes antiques ; Descartes, à leur exemple, ramasse tout ce qui peut l'instruire ; mais tant d'idées acquises dans ses voyages, ne lui auraient encore servi de rien, s'il n'avait eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au philosophe, si inconnu au vulgaire, et peut-être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer? c'est ramener au dedans de nous notre existence *répandue* toute entière au dehors ; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre âme ; c'est anéantir toute l'activité des sens, pour augmenter celle de la pensée ; c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit ; c'est mesurer le temps, non plus par le mouvement et par l'espace, mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans Descartes, avaient tourné en habitude (10) ; elles le suivaient partout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuses, il avait toujours un asile prêt où son âme se retirait au besoin ; c'était là qu'il appelait ses idées ; elles accouraient en foule ; la méditation les faisait naître ; l'esprit géométrique venait les enchaîner. Dès sa jeunesse, il s'était avidement attaché aux mathématiques, comme au seul objet qui lui présentait l'évidence (11) ; c'était là que son âme se reposait de l'inquiétude qui la tourmentait partout ailleurs. Mais dégoûté bientôt des spéculations abstraites, le désir de se rapprocher des hommes le rentraînait à l'étude de la nature ; il se livrait à toutes les sciences ; il n'y trouvait pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet, mais il y transportait du moins la méthode des géomètres ; c'est d'elle qu'il apprenait à fixer toujours le sens des termes, et à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthèse. Ainsi, l'esprit géométrique affermissait sa marche ; mais le courage et l'esprit d'indépendance brisaient devant lui les barrières pour lui frayer des routes. Il était né avec l'audace qui caractérise le génie, et sans doute les événemens dont il avait été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avait vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie et dans la

Bohême, avaient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturel. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étaient sur la terre, il fallait commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage et qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? il fallait, pour ainsi dire, détruire son âme et la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point Descartes. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes les opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées qu'ils ont portées dans son âme; il examine tous les tableaux de son imagination, et les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions, qu'il analyse; il parcourt le dépôt de sa mémoire et juge tout ce qui y est rassemblé; partout il poursuit le préjugé; il le chasse de retraite en retraite; son entendement, peuplé auparavant d'opinions et d'idées, devient un désert immense, mais où désormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'âme de Descartes; voilà ses idées anciennes détruites: il ne s'agit plus que d'en créer d'autres; car, pour changer les nations, il ne suffit point d'abattre, il faut reconstruire. Dès ce moment, Descartes ne pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle; tout l'y invite; les exhortations de ses amis, le désir de combler le vide qu'il avait fait dans ses idées, je ne sais quel instinct qui domine le grand homme, et, plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins misérables ou plus heureux; mais pour exécuter un pareil dessein, il sentit qu'il fallait se cacher. Hommes du monde, si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité; ce n'est jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on pensera de grandes choses! vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de vos vains ornemens? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes? n'a-t-il pas avec lui la nature? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originale et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instans sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là, elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la

superstition secouent sur leurs esclaves ; elle est libre comme la pensée de l'homme qui existerait seul. Cette indépendance, après la vérité, était la plus grande passion de Descartes ? Ne vous en étonnez point, ces deux passions tiennent l'une à l'autre. La vérité est l'aliment d'une âme fière et libre, tandis que l'esclave n'ose même lever les yeux jusqu'à elle. C'est cet amour de la liberté qui engage Descartes à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de société, à renoncer à ces emplois, qui ne sont trop souvent que les chaînes de l'orgueil. Il fallait qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature et au genre humain : Descartes ne fut donc ni magistrat, ni militaire, ni homme de cour (14). Il consentit à n'être qu'un philosophe, qu'un homme de génie, c'est-à-dire, rien aux yeux du peuple ; il renonce même à son pays ; il choisit une retraite dans la Hollande ; c'est dans le séjour de la liberté qu'il va fonder une philosophie libre. Il dit adieu à ses parens, à ses amis, à sa patrie : il part (15). L'amour de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire, c'est un sentiment religieux qui élève et remplit son âme. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées : il se consacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour ! ô moment remarquable dans l'histoire de l'esprit humain ! Je crois voir Descartes, avec le respect dont il était pénétré pour la divinité, entrer dans le temple et s'y prosterner ; je crois l'entendre dire à Dieu : « O Dieu ! puisque tu m'as créé, je ne veux point mourir sans avoir médité sur tes ouvrages ; je vais chercher la vérité, si tu l'as mise sur la terre ; je vais me rendre utile à l'homme, puisque je suis homme ; soutiens ma faiblesse, agrandis mon esprit, rends-le digne de la nature et de toi : si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grâce en mourant, et ne me repentirai point d'être né. »

Je m'arrête un moment ; l'ouvrage de la nature est achevé ; elle a préparé avant la naissance de Descartes tout ce qui devait influer sur lui ; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avait besoin ; elle a jeté dans son sein les semences qui doivent y germer ; elle a établi entre son esprit et son âme les rapports nécessaires ; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles et du monde physique et du monde moral ; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts ; elle a mis dans sa main tous lès instrumens ; son travail est fini ; ici commence celui de Descartes. Je vais faire l'histoire de ses pensées ; on verra une espèce de création ; elle embrassera tout ce qui est ; elle présentera une machine immense, mue avec des ressorts ; on y trouvera

le grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties, et souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondemens; il faut creuser jusqu'à la source de la vérité; il faut établir l'évidence, et distinguer son caractère. Nous avons vu Descartes renverser toutes les fausses opinions qui étaient dans son âme; il fait plus, il s'élève à un doute universel (17). Celui qui s'est trompé une fois, peut se tromper toujours. Aussitôt, les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, et les sens avec lesquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ses yeux. Rien n'est assuré; rien n'existe. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui? Quelle première vérité servira de base à toutes les vérités? Pour Dieu, cette première vérité est partout; Descartes la trouve dans son doute même: puisque je doute, je pense; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnaît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire, ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de Descartes (18); tel est le premier pas qu'il fait pour en sortir, et la première règle qu'il établit. C'est cette règle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions et les diviser en plusieurs branches; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, et des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, et le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes se déduisent aisément les unes des autres, et que les énoncer, ce soit, pour ainsi dire, les démontrer; voilà les autres règles qu'il a établies, et dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déjà toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident et simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuiera sur des axiomes, et déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; Descartes a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connaître, comme Dieu même connaît, c'est-à-dire, par les principes; mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avait qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenait plus à définir et à diviser, qu'à connaître; à tirer toutes les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des scholastiques, absurdement

subtile, laissait les réalités, pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'était qu'un assemblage de caractères magiques, pour interroger sans entendre, et répondre sans être entendu. C'est Descartes qui créa cette logique intérieure de l'âme, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées; calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part et le terme où il peut arriver; esprit de raison plutôt que de raisonnement, et qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée; il a fait comme ces grands architectes, qui, concevant des ouvrages nouveaux, commencent par se faire de nouveaux instrumens et des machines nouvelles. Aidé de secours, il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard; qu'aperçoit-il? une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car, dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connaître, a créé des signes pour représenter des idées qu'il n'avait pas, et il a pris ces signes pour des connaissances. Descartes vit d'un coup d'œil ce que devait être la métaphysique. Dieu, l'âme et les principes généraux des sciences, voilà ses objets (20). Je m'élève avec lui jusqu'à la première cause. Newton *la cherche* dans les mondes; Descartes la cherche dans lui-même. Il s'était convaincu de l'existence de son âme; il avait senti en lui l'être qui pense, c'est-à-dire, l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent est donc sujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection suppose l'idée d'un être plus parfait; de l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés sont si bornées, l'homme qui passe sa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être si faible a-t-il pu embrasser et concevoir l'infini? Cette idée ne lui est-elle pas étrangère? Ne suppose-t-elle pas hors de lui un être qui en soit le modèle et le principe? Cet être n'est-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires et distinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'existence possible de leur objet: l'idée seule de l'être parfait renferme une existence nécessaire. Cette idée est pour Descartes le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés sont une émanation du premier être; si toutes les lois qui font l'ordre physique et l'ordre moral, sont, ou des rapports nécessaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connaissant ce qui est le plus conforme à ses attributs, on connaîtra les lois primitives de la nature. Ainsi la connaissance de tous les êtres se trouve enchaînée à celle du premier. C'est elle aussi qui affermit la marche

de l'esprit humain, et sert de base à l'évidence. C'est elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe, et sûr de sa marche, Descartes passe à l'analyse de son âme. Il a remarqué que, dans son doute, l'étendue, la figure et le mouvement s'anéantissaient pour lui. Sa pensée seule demeurait; seule elle restait immuablement attachée à son être, sans qu'il lui fût possible de l'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien n'existe autour de lui. L'âme se conçoit donc dans le corps. De là naît la distinction de l'être pensant et de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux substances, Descartes cherche une propriété générale, dont toutes les autres dépendent. C'est l'étendue dans la matière; dans l'âme, c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure et le mouvement; de la pensée naît la faculté de sentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature; la pensée est simple et indivisible. Comment ce qui est simple appartiendrait-il à un être composé de parties? comment des milliers d'élémens qui forment un corps, pourraient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il existe une chaîne secrète entre l'âme et le corps. L'âme n'est-elle que semblable au pilote qui dirige le vaisseau? Non, elle fait un tout avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvemens de l'un et les sensations ou pensées de l'autre, que dépend la liaison de ces deux principes si divisés et si unis (21). C'est ainsi que Descartes tourne autour de son être, et examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, et détaché de ses sens, c'est son âme qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le philosophe concevra sans peine. Descartes est plus sûr de l'existence de son âme, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'âme, qu'elle existe? Peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'aperçois. Mais comment cette âme franchit-elle l'intervalle immense qui est entre elle et la matière? Ici Descartes reprend son analyse et le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses idées. Il trouve dans son âme les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de situation, de mouvement, et une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matière, comme objet mathématique, mais ne lui disent rien de son exis-

tence physique et réelle. Il interroge ensuite son imagination ; elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés : sans doute l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'âme et de l'univers, ou plutôt ce sont eux qui créent l'univers pour l'âme. Ils lui portent chaque portion du monde en détail, par une métamorphose rapide ; la sensation devient idée, et l'âme voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'âme ; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport? Souvent ce rapport la trompe. Descartes remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'Être suprême ; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent, et il se ressaisit de l'univers physique qui lui échappait.

Ferai-je voir ce grand homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, et créant son système des idées innées? Mais cette erreur même tenait à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son âme, ou dans l'essence *de Dieu*, *l'origine*, l'ordre et le fil de ses connaissances, pouvait-il soupçonner que l'âme fût entièrement dépendante des sens pour les idées? N'était-il pas trop avilissant pour elle, qu'elle ne fût occupée qu'à parcourir le monde physique, pour y ramasser les matériaux de ses connaissances, comme le botaniste qui cueille ses végétaux ; ou à extraire des principes de ses sensations, comme le chimiste qui analyse les corps? Il était réservé à Locke de nous donner, sur les idées, le vrai système de la nature, en développant un principe connu par Aristote et saisi par Bacon, mais dont Locke n'est pas moins le créateur : car un principe n'est créé que lorsqu'il est démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'est que l'âme des bêtes? quels sont ces êtres singuliers, si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés? quel est ce principe qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement et de la vie? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur ; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici, Descartes est entraîné, par la force des conséquences et l'enchaînement de ses idées, vers un système aussi singulier que hardi, et qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient

lieu de principe intelligent; dont tous les ressorts sont différens, selon les différentes espèces et les différens buts de la création; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation et la reproduction des êtres; où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des lois du mouvement; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, et ne dépendent que de la correspondance et de l'harmonie de quelque partie de matière? Avouons-le; ce système donne la plus grande idée de l'art de l'éternel géomètre, comme l'appelait Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a trouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de se traîner sur des détails d'observations et sur quelques vérités éparses et isolées.

Descartes s'est élevé à Dieu, est descendu dans son âme, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existait des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connaissances, il va maintenant s'élancer dans l'univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connaître; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin. C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de Descartes; c'est ici qu'il a tracé une route qui sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre était créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique, qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère, sur les quantités inconnues, comme si elles étaient connues; accélère la marche, et augmente l'étendue de l'esprit, en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses; cette science, inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avait été agrandie et perfectionnée par un Français; mais, malgré les découvertes importantes de l'illustre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avait faits après lui en Angleterre, il restait encore beaucoup à découvrir. Tel était le sort de Descartes, qu'il ne pouvait approcher d'une science, sans qu'aussitôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille sur les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination, il diminue le nombre des signes; il représente, par des chiffres, les puissances des quantités, et simplifie, pour ainsi dire, le mécanisme algébrique. Il s'élève ensuite plus haut; il trouve sa fameuse méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adresse, où l'art, conduit par le génie, surprend la vérité, en paraissant s'éloigner d'elle; il apprend à connaître le nombre et la nature des racines dans chaque équation, par la combinaison

successive des signes ; règle aussi utile que simple, que la jalousie et l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a disputée à Descartes, et qui n'a été démontrée que depuis quelques années (*a*). C'est ainsi que les grands hommes découvrent, comme par inspiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique et d'étude ; et celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainsi perfectionnée, il restait un pas plus difficile à faire. La méthode d'Apollonius et d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens géomètres, exacte et rigoureuse pour les démonstrations, était peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépensent une quantité prodigieuse de forces pour peu de mouvement, elle consumait l'esprit dans un détail d'opérations trop compliquées, et le traînait lentement d'une vérité à l'autre. Il fallait une méthode plus rapide. Il fallait un instrument qui élevât le géomètre à une hauteur d'où il pût dominer sur toutes ces opérations, et, sans fatiguer sa vue, voir d'un coup d'œil des espaces immenses se resserrer comme en un point. Cet instrument, c'est Descartes qui l'a créé; c'est l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les surfaces et les solides, en caractères algébriques ; mais ce qui était l'effort du génie, c'était après la résolution du problème, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes sur lesquelles est fondée cette analyse, créée par Descartes. Ces vérités abstraites et pures, faites pour être mesurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; et j'affaiblirais l'éloge d'un grand homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici que, par son analyse, Descartes fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avait fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton et des Bernoulli, a produit cette géométrie nouvelle et sublime, qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de Descartes. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, et qui, dans le sien, avait à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre ? Il est vrai qu'il avait répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité ; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'aperçût pas seulement

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimait, et qui sont des points d'appui nécessaires à la faiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, et de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux et faibles, il voulût les accabler de son génie, et les épouvanter de toute la distance qui était entre eux et lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de Descartes, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, et de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avait transporté dans sa logique la méthode des géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algèbre; il appliqua ensuite l'algèbre à la géométrie; la géométrie et l'algèbre à la mécanique; et ces trois sciences combinées ensemble, à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, Descartes marche à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, et d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses: voici des tableaux plus grands, peut-être, que ceux que présente l'histoire de toutes les nations et de tous les empires (23).

Qu'on me donne de la matière et du mouvement, dit Descartes, et je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée, vers les cieux, et de là il embrasse l'univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule et immense machine, dont les roues et les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps et de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque corps a son centre particulier; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il? et dans quel point de l'espace? Descartes place dans le soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine; le soleil est le point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que serait-ce si on pouvait suivre la marche excentrique des comètes? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, et ainsi de suite, dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent et se contrebalancent, agissent et réagissent l'une sur

l'autre, se servent mutuellement de poids et de contrepoids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, et de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, et dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que Descartes conçoit, et qu'il entreprend de créer avec trois lois de mécanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'espace, de la matière et du mouvement. D'abord, comme toutes les parties sont enchaînées, que nulle part le mécanisme n'est interrompu, et que la matière seule peut agir sur la matière, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense et continu, qui circule entre les parties et l'univers; ainsi le vide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; et Descartes confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière; car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, et c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? Descartes ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination *peut toujours* s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité: il semble que l'âme de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les lois du mouvement: mais qu'est-ce que le mouvement? C'est le plus grand phénomène de la nature, et le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connaître par quelles lois générales il se distribue, se conserve, ou se détruit; et c'est ce que personne n'avait cherché avant Descartes. C'est lui qui, le premier, a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats et tous les effets, pour en extraire ces lois primitives; et puisque dans les mers, sur la terre et dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'était-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa, je le sais; mais, malgré son erreur, il n'en est pas moins l'auteur des lois du mouvement. Car, pendant trente siècles, les philosophes n'y avaient pas même pensé; et dès qu'il en eut donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois mathématiciens célèbres (*a*) les trouvèrent en même temps; c'était l'effet de ses recherches, et de la secousse qu'il avait donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source et principe de tous les êtres, divisée

(*a*) Huyghens, Wallis et Wren.

et divisible à l'infini; qui se modifie par le mouvement; qui se compose et se décompose; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ses parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive et lente; qui circule sans cesse dans des moules et des filières innombrables, et par l'assemblage des formes, constitue l'univers. C'est avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens si connus, formés par des millions de particules entassées, qui se heurtent, se froissent et se brisent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, et marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres et y va former des soleils; la plus massive rejetée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop faibles pour leur résister, et les emportent dans leur cours; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, et chacun en équilibre, à raison de leur masse et de leur vitesse. C'est au physicien, plutôt qu'à l'orateur, à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, et qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé et du nôtre, en vain les Huyghens, les Bulfinger, les Malebranche, les Leibnitz, les Kircher et les Bernoulli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçait ruine de toutes parts, et il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce système, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avait conçu une machine aussi grande ni aussi vaste; personne n'avait eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, et d'en bâtir un système général du monde; personne n'avait fait un usage aussi beau des lois de l'équilibre et du mouvement; personne, d'un petit nombre de principes simples n'avait tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les lois du mécanisme étaient si peu connues, où les observations astronomiques étaient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'univers. D'ailleurs, tout semblait inviter l'homme à croire que c'était là le système de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les lois de l'impulsion établies et connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'en-

chaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques et réels; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble, et sont entraînées par un fluide invisible et immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide? quelle est cette impulsion? quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent et qui la changent? comment toutes ces causes se combinent-elles ou se divisent-elles, pour produire les plus étonnans effets? C'est ce que Descartes ne nous apprend pas; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton, tout grand qu'il était, a été obligé de simplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres: dès lors plus de fluide, plus de résistance, plus de frottement; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde, ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir, un tel univers est bien plus aisé à calculer que celui de Descartes, où toute action est fondée sur un mécanisme. Le Newtonien, tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du génie, qui préside à l'univers, saisisse le géomètre, et le transporte tout à coup dans le monde de Descartes. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter et Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps, qui de loin te paraissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations et leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse et qui bouillonne; vois et calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le système de Descartes n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devaient, par préférence, embrasser le dernier; et ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus et des découvertes nouvelles, osera reconstruire, avec plus d'audace et de solidité, ces tourbillons, que Descartes lui-même n'éleva que d'une main faible? ou, rapprochant deux empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint; ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rendra compte également, et des phénomènes des cieux et de ceux de la terre; mais l'exécution de ce projet est encore reculée.

Au siècle de Descartes, il n'était pas temps d'expliquer le système du monde : ce temps n'est pas venu pour nous ; peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance ? combien de siècles faudra-t-il encore, pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité ? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, et descendent dans la partie intérieure de leurs orbites ? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes de satellites déjà connus ? Combien de mouvemens irréguliers assigner à leurs véritables causes ? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière ? combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie que des siècles d'observations ? combien découvrir de chaînes et de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés ? et peut-être, après ces collections immenses de faits, fruit de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens et de révolutions ou physiques ou morales sur le globe suspendront encore, pendant des milliers d'années, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature ? Heureux si, après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connaissances au point où il avait été rompu ! C'est alors, peut-être, qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde ; et que ce qui a été commencé dans l'Egypte et dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelque endroit sauvage de l'Amérique septentrionale ou des terres australes, tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan, rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de Descartes, et son nom sera prononcé, peut-être, dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création ; des cieux il descend sur la terre ; les mêmes mains qui ont arrangé et construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre ; toutes les parties tendent vers le centre ; la pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide, qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper : ainsi, la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devait changer ; la pesanteur est devenue une qualité primitive et inhérente, qui s'étend à toutes les distances et à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les

autres, retient la lune dans son orbite, et fait tomber les corps sur la terre. On devait faire plus, on devait peser les astres, monument singulier de l'audace de l'homme. Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets ; Descartes, plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche ; l'air fluide léger, élastique et transparent se détache des parties terrestres plus épaisses, et se balance dans l'atmosphère ; le feu naît d'une agitation plus vive, et acquiert son activité brûlante ; l'eau devient un fluide, et ses gouttes s'arrondissent ; les montagnes s'élèvent et les abîmes des mers se creusent ; un balancement périodique soulève et abaisse tour à tour les flots et remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusques aux plus grandes profondeurs ; c'est le passage de la lune au-dessus du méridien, qui presse et resserre les torrens du fluide contenus entre la lune et l'Océan. L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre et se distribue dans toutes ses parties ; les sels, les bitumes et les soufres se composent ; les minéraux naissent de plusieurs mélanges ; les veines métalliques s'étendent, les volcans s'allument, l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate et donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent ; la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire et repousse, communique sa force et se dirige vers les pôles du monde ; le fluide électrique circule dans les corps, et le frottement le rend actif. Tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, et que Descartes entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre ; mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible et flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa face, y attache tous les corps : c'est l'atmosphère, océan élastique, et qui, comme le nôtre, est sujet à des altérations et à des tempêtes ; région détachée de l'homme, et qui, par son poids, a sur l'homme la plus grande influence ; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les êtres ; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisées par le feu, ou dissoutes par l'action de l'air, ou pompées par le soleil ; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées et extraites d'un million de corps différens, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, et offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple et que recherche le philosophe. Descartes, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déjà on commençait dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avait découvert sa pesanteur ; Toricelli avait mesuré la pression de l'atmosphère ; on l'avait trouvée égale à un cylindre d'eau de même base et de trente-deux pieds de hauteur, ou à une

colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point Descartes : elles étaient conformes à ses principes ; il avait deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne (*a*) ; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissait à proportion que la colonne d'air diminuait en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devait cette idée à Descartes ? n'étaient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur et son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature : de son élasticité naissent les vents. Descartes les examine dans leur marche ; il les voit naître sous l'impression du soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère ; suivre entre les tropiques le cours de cet astre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; se charger de particules glacées, en traversant des montagnes couvertes de neiges ; devenir secs et brûlans en parcourant la zone torride ; obéir sur les rivages de l'Océan au mouvement du flux et du reflux ; se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores et des saisons ; former partout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers sur l'espace immense et libre des mers, plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes et des montagnes qui les brisent et qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les ateliers secrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage ; il analyse l'organisation des neiges et des grêles ; il décompose le tonnerre, et assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain et l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir ; l'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu ; la verdure des campagnes est humectée ; la nature rafraîchie se repose en silence ; le soleil brille, un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air ; Descartes en cherche la cause ; il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue ; les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, et vont tomber sur le soleil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer Descartes d'une gloire étrangère ; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avait expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce prélat célèbre avait mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. Descartes expliqua ce phénomène d'une manière plus précise et plus vraie ; il découvrit

(*a*) Le Puy-de-Dôme, en Auvergne.

le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur; il fit voir qu'il dépendait de deux réfractions et de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité, c'est qu'on n'avait point encore analysé la lumière, c'est qu'on ne savait point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, et que c'est de la différence des angles, sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étaient réservées à Newton; mais quoique Descartes ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène et globuleuse répandue dans l'espace, et qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous; quoique la fameuse observation de Roëmer, sur les satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre, Descartes n'en explique pas avec moins de précision et les propriétés générales de la lumière, et les lois qu'elle suit dans son mouvement et son action sur l'organe de l'homme; il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire et plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, et unit à l'existence de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige; elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainsi dire, avec ses mains; par l'autre, on touche avec ses yeux : mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses; ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparens ou fluides. Descartes suit la lumière dans sa route, et à travers tous ses chocs; il la voit dans un milieu uniforme, se mouvoir en ligne droite; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, et toujours sous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différens milieux, changer son cours, et se briser selon différentes lois.

La lumière, mue en ligne droite, ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les figures et les mouvemens qui m'environnent, sont créés; où les astres qui existent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où, dans un demi-pouce de diamètre, est contenu

l'univers ? Quelles lois présidgnt à ce mécanisme? quelle harmonie fait concourir au but tant de parties différentes? Descartes analyse et dessine toutes ces parties, et celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue, et celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir, et ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives, et cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre, et ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a besoin. Par le jeu rapide et simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets, et les houppes nerveuses transmettent, par leur ébranlement, leur impression jusqu'au cerveau. Là, finissent les opérations mécaniques et commencent celles de l'âme. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, et il faut en corriger les défauts; il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double, il faut la simplifier; mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure et de grandeur : vous n'avez que des lignes et des angles mathématiques. L'âme s'assure d'abord de la distance, par le sens du toucher et le mouvement progressif; elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil : des distances et des grandeurs combinées résulte la connaissance des figures. Ainsi le sens de la vue se perfectionne et se forme par degrés; ainsi l'organe qui touche, prête ses secours à l'organe qui voit, et la vision est en même temps le résultat de l'image tracée dans l'œil, et d'une foule de jugemens rapides et imperceptibles, fruits de l'expérience. Descartes, sur tous ces objets, donne des règles que personne n'avait encore développées avant lui; il guide la nature, et apprend à l'homme à se servir du plus noble de ses sens. Mais dans un être aussi borné et aussi faible, tout s'altère; cette organisation si étonnante est sujette à se déranger. Enfin, le genre humain est en droit d'accuser la nature, qui, l'ayant placé et comme suspendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur et celui de l'extrême petitesse, a également borné sa vue des deux côtés, et lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Grâces à l'industrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du sable dissous par le feu, on a su faire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'espace, et rendre visible ce qui ne l'est pas. Roger Bacon, dans un siècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans; Alexandre Spina découvrit les verres concaves et convexes; Métius, artisan hollandais, forma le premier télescope; Galilée

en expliqua le mécanisme. Descartes s'empare de tous ces prodiges; il développe et perfectionne la théorie; il crée, pour ainsi dire, de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, soit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'artiste qui façonne les verres : et, le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner et faciliter ses travaux. Tels sont les objets et la marche de la dioptrique de Descartes (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffirait seul pour l'immortaliser, et qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avait jeté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avait porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les anciens tenait aux mœurs, et faisait partie de la constitution des Etats, qui, chez les modernes, est à peine créé depuis un siècle, qui, chez quelques nations, est encore à son berceau; art étonnant et *incroyable*, qui peint par le son, et qui, par les vibrations de l'air, *réveille toutes* les passions de l'âme; il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvemens; il détermine l'effet de ces machines, qui multiplient les bras de l'homme, et sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vitesses et des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles; tout est développé, ou indiqué dans quelques lignes que Descartes a jetées presque au hasard (28); mais comme, jusque dans ses plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande et philosophique, c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui; une machine plus étonnante, composée de parties innombrables, dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui, par ses parties solides, représente des leviers, des cordes, des poulies, des poids et des contre-poids, et est assujétie aux lois de la statique ordinaire; qui par ses fluides et les vaisseaux qui les contiennent, suit les règles de l'équilibre et du mouvement des liqueurs; qui, par des pompes qui aspirent l'air et qui le rendent, est asservie aux inégalités et à la pression de l'atmosphère; qui, par des filets presque indivisibles, répandus à toutes ses extrémités, a des rapports innombrables et rapides

avec ce qui l'environne ; machine sur laquelle tous les objets de de l'univers viennent agir, et qui réagit sur eux ; qui, comme la plante, se nourrit, se développe et se reproduit, mais qui, à la vie végétale, joint le mouvement progressif ; machine organisée, mécanique vivante, mais dont tous les ressorts sont intérieurs et dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration simple à la fois et magnifique, où sont rassemblés et le charme des couleurs, et la beauté des formes, et l'élégance des contours, et l'harmonie des proportions : c'est le corps humain. Descartes ose le considérer dans son ensemble et dans tous ses détails. Après avoir parcouru l'univers et toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut se rendre compte de sa vie, de ses mouvemens, de ses sens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhensible que le premier ? Ce n'est point dans les auteurs qui ont écrit qu'il va puiser ses connaissances, c'est dans la nature : c'est elle qui fait la raison d'un grand homme, et non point ce qu'on a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres. Les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il était prêt à disséquer. L'anatomie, créée par Hippocrate, cultivée par Aristote, réduite en art par les travaux d'Hérophile et d'Érasistrate, rassemblée en corps par Galien, suspendue et presque anéantie pendant près de onze siècles, avait été ranimée tout à coup par Vésale. Depuis cent ans elle faisait des progrès en Europe, mais les faisait avec lenteur, comme toutes les connaissances humaines qui sont filles du temps. Descartes eut aussi la gloire d'être un des premiers anatomistes de son siècle ; mais comme il était né encore plus pour lier des connaissances et les ordonner entre elles que pour faire des observations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le suivait partout. En découvrant l'effet, il remontait à la cause ; en analysant les parties, il examinait leurs rapports entre elles et leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps sur un petit objet ; il veut voir l'ensemble de tout ce qu'il embrasse. Son esprit impatient et rapide court au-devant de l'observation. Il la précède plus qu'il ne la suit : il lui indique sa route ; elle marche ; il revient ensuite sur elle ; il généralise d'un coup d'œil et en un instant tout ce qu'elle lui rapporte ; souvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il résulter d'une pareille marche dans un homme de génie ? Quelques erreurs et de grandes idées ; des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le traité de Descartes sur l'homme (29). Il le composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine entièrement semblable à la nôtre : quand il en sera temps il lui donnera une âme. Mais d'abord il veut voir ce que le mécanisme seul peut

produire dans un pareil ouvrage: il lui met seulement dans le cœur un feu secret et actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes de l'âme. La respiration appelle et chasse l'air tour à tour; l'estomac devient un fourneau chimique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution et à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent et développent la masse solide de la machine, et deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, et ramené, par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, et le foyer de la vie interne: c'est de là qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs, qui s'épanouissent et se développent aux extrémités, et vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atomes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les esprits et les sels qui se détacheront des alimens et des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact et les parties grossières des corps solides: ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau: là est le réservoir de ces esprits subtils et rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aériennes ou enflammées, et invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces souffles volatils courent rapidement dans les nerfs; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'allongent ou se raccourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvemens. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation; et, tandis que les uns achèvent de se former et se volatilisent dans le laboratoire, que les autres, au premier signal, s'élancent rapidement, une foule innombrable, dispersée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, et porte partout la vie, l'activité et la souplesse. Prenez maintenant une âme, et mettez-là dans cette machine; aussitôt naît un ordre d'opérations nouvelles. Descartes

place cette âme dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations; c'est de là que part le principe des mouvemens; c'est là qu'elle est avertie, par des messagers rapides, de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire ; c'est de là qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres et les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient, pour ainsi dire, le résultat de tous les sens du dehors. Là se forme une image de chaque objet. L'âme voit l'objet dans cette image, quand il est présent ; et c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné ; et c'est l'imagination. Elle en fait au besoin renaître l'idée, avec la conscience de l'avoir eue; et c'est la mémoire. A chacune de ces opérations de l'âme correspond une modification particulière dans les fibres du cerveau ou dans le cours des esprits ; et c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'âme a deux facultés bien distinctes; elle est à la fois intelligente et sensible. Dans quelques unes de ses fonctions, elle exerce et déploie un principe d'activité, elle veut, elle choisit, elle compare; dans d'autres, elle est passive : ce sont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne se donne pas, et qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle est l'origine des passions, présent utile et funeste. Le philosophe, errant au pied du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordilières, entraîné par le désir de connaître, approche de la bouche des volcans ; il en mesure de l'œil la profondeur ; il en observe les effets : assis sur un rocher, il calcule à loisir et médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi Descartes observe et analyse les passions (30). Avant lui on en avait développé le moral ; lui seul a tenté d'en expliquer le physique; lui seul a fait voir jusqu'où les lois du mécanisme influent sur elles, et où ce mécanisme s'arrête. Il a marqué, dans chaque passion primitive, le degré de mouvement et l'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes intérieurs. Il les suit au dehors ; il rend compte de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux et tantôt terrible; quand l'harmonie des traits se dérange; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent; quand les muscles se tendent ou se relâchent ; quand le mouvement se ralentit ou se précipite ; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, et sort par secousses du sein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant; quand l'excès du

sentiment affaiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie. Ainsi les passions influent sur l'organisation, et l'organisation influe sur elles : mais elles n'en sont pas moins assujéties à l'empire de l'âme. C'est l'âme qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impression des objets. L'âme les gouverne et les dompte par l'exercice de sa volonté, en réprimant à son gré les mouvemens physiques, en donnant un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas, il faut qu'elle soit éclairée. Il faut donc connaître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports qu'il saura quand il doit étendre son existence hors de lui par le sentiment, et quand il doit la resserrer. Ainsi la morale est liée à une foule de connaissances qui l'agrandissent et la perfectionnent : ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'était là, comme nous avons vu, la grande idée de Descartes. Cette imagination vaste avait construit un système de science universelle, dont toutes les parties se tenaient, et qui toutes se rapportaient à l'homme. Il avait placé l'homme au milieu de cet univers ; c'était l'homme qui était le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, et qui passaient par tous les points de la nature. Descartes sentait bien toute l'étendue d'un pareil plan, et il n'imaginait pas pouvoir le remplir seul ; mais, pressé par le temps, il se hâtait d'en exécuter quelques parties, et croyait que la postérité acheverait le reste. Il invitait les hommes de toutes les nations et de tous les siècles à s'unir ensemble ; et pour rassembler tant de forces dispersées, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux et les temps, il conçut l'idée d'une langue universelle, qui établirait des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres : projet que plusieurs philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet dès pensées humaines ; et qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre Descartes dans tous ses ouvrages ; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques unes, j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie et d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconstruire ; on l'a vu jeter des fondemens profonds ; s'assurer de l'évidence et des moyens de la reconnaître ; descendre dans son âme pour s'élever à Dieu ; de Dieu redescendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cause tous les principes de ses con-

naissances; simplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité et d'étendue; car c'est la marche du génie comme de la nature; appliquer ensuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets et à la marche de la lumière, à l'organisation des corps bruts, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui était l'objet et le but de ses travaux; développant partout des lois mécaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les mécaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration et le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois, Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines : il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir; mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence; mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur; Képler, les lois des astres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et, plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres, qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je

rapproche Descartes de ces trois hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connaissances, comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche, ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de Descartes : c'est là sa grandeur. Il n'est plus, mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel; il se répand de nation en nation, et de siècle en siècle. *Il respire* à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipsick, à Florence : il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour jusque dans ces climats, où le genre humain est encore ignorant et avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étaient les sciences au moment où Descartes parut; comment l'autorité enchaînait la raison; comment l'être qui pense avait renoncé au droit de penser. Il en est des esprits comme de la nature physique; l'engourdissement en est la mort : il faut de l'agitation et des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par les orages, que si tout demeurait dans un éternel repos. Descartes donna l'impulsion à cette masse immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit pa-paraître tout à coup cette philosophie si hardie et si nouvelle! Peignez-vous des esclaves qui marchent courbés sous le poids de leurs fers : si tout à coup un d'entre eux brise sa chaîne, et fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, et, des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel est le mouvement qui se fit dans les esprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connaissances, que Descartes y avait jetée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, et par un si grand exemple, chacun s'interroge, et juge ses pensées; chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui exis-

tait il y a quinze siècles, elle est dans l'âme de chacun; elle est dans l'évidence et dans la clarté des idées. La pensée, esclave depuis deux mille ans, se relève avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, et on les suit; on consulte la nature, et non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, travaillent sur le même plan. La méthode même de Descartes apprend à connaître et à combattre ses erreurs : tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, et les méthodes plus simples. L'algèbre, portée si loin par Descartes, est perfectionnée par Halley, et le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'infini, et produit une nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense; l'Allemagne et l'Angleterre se divisent sur cette découverte, comme l'Espagne et le Portugal sur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la physique devient plus étendue et plus vaste. Newton fait, sur les mouvemens des corps célestes, ce que Descartes avait fait sur la dioptrique, et sur quelques parties des météores. Les lois de Képler sont démontrées par le calcul; la marche elliptique des planètes est expliquée : la gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité et la simplicité de son principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la physique, depuis l'équilibre des liqueurs jusqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errans sont mieux connus; Descartes les avait tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, et fixe la marche de vingt-quatre comètes : les inégalités de la lune sont calculées; on découvre l'anneau et les satellites de Saturne; on fait, des satellites de Jupiter, l'usage le plus important pour la navigation : les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme, son équateur s'élève, et ses pôles s'aplatissent; et la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, et parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière, créée par le génie de Descartes, s'étend et affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avait peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devait y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée s'observent selon la différence des lieux et des temps. Halley

trace, dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, et qui, bien constatée peut-être, pourrait tenir lieu des longitudes. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de Descartes n'est plus la borne de l'esprit humain : l'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, et la réflexion de la lumière à la réfraction. La chimie, qui auparavant était presque isolée, s'unit aux autres sciences. On l'applique à la fois à la physique, à l'histoire naturelle et à la médecine. La circulation du sang, découverte par Harvey, embrassée et défendue par Descartes, devient la source d'une foule de vérités; le mécanisme du corps humain est étudié avec plus de zèle et de succès. On découvre des vaisseaux inconnus, et de nouveaux réservoirs. Borelli tente d'assujétir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoëk, le microscope à la main, surprend ces atomes vivans, qui semblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruisch perfectionne l'art de donner, par des injections, une nouvelle vie à ce qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, et remplit un projet que Descartes n'avait pas *eu le temps* d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans *la métaphysique*. C'est lui qui, dans Malebranche, démêle les erreurs de l'imagination et des sens; c'est lui qui, dans Locke, combat et détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, et pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué et renversé les systèmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie. Semblable à cette âme universelle des Stoïciens, l'esprit de Descartes est partout. On l'a appliqué aux lettres et aux arts, comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des astres est créée; si on a cherché dans des idées invariables les règles du goût pour tous les pays et pour tous les siècles; si on a secoué cette superstition qui jugeait mal, parce qu'elle admirait trop, et donnait des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère; si on examine et discute toutes nos connaissances; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme, c'est là l'ouvrage de Descartes. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammairien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal et Corneille, Locke et Bourdaloue, Newton et Montesquieu. Telle est la trace profonde, et l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe

qu'un moment; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre humain a eu tant d'obligations, et à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant? quelles statues lui furent élevées dans sa patrie? quels hommages a-t-il reçus des nations ?.... Que parlons-nous d'hommages, et de statues, et d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme? oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt et des persécutions, et de la haine, et des tourmens de l'envie, et des noirceurs de la calomnie, et de tout ce qui a été et sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-dessus de son siècle. Descartes l'avait prévu; il connaissait trop les hommes pour ne les pas craindre; il avait été averti par l'exemple de Galilée. Il avait vu, dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs, chargée de fers, et traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite et l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissemens plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, et les poignards qui l'assassinèrent (35), les bûchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensaient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avaient été errans et proscrits sur la terre, sans asile et sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive et bannie du monde, tout l'avertissait du danger qui le menaçait; tout lui criait que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité n'est point à l'homme qui la conçoit, elle appartient à l'univers, et cherche à s'y répandre. Descartes crut même qu'il en devait compte au Dieu qui la lui donnait: il se dévoua donc (36); et, grâce aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avait alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme, insultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur faiblesse par leur audace, et leur bassesse par leur orgueil; intrigans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu et l'outragent, n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des lois qu'à assassiner, ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes, espèces de monstres nés pour persécuter et pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce

fut un de ces hommes qui s'éleva contre Descartes (37). Il ne serait peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain et des passions, de peindre toutes les intrigues et la marche de ce persécuteur; de le voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre Descartes, travaillant d'abord sourdement et en silence, semant dans les esprits des idées et des soupçons vagues d'athéisme, nourrissant ces soupçons par des libelles et des noirceurs anonymes, suivant de l'œil, et sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de son corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre Descartes et le peuple et les magistrats, et les fureurs sacrées des ministres; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençait par briser les autels, et finirait par bouleverser l'État; invoquant à grands cris la religion et les lois. Il faudrait raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, et sur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence et sans qu'il en pût être averti; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvait le perdre *tout-à-fait*, voulait du moins le faire proscrire de la Hollande, *voulait faire* consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu; comment il avait déjà transigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être aperçue en même temps de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre; déjà même il se préparait à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé de sept provinces, Descartes fût banni du monde entier, et que partout où il arriverait, il se trouvât devancé par sa honte; mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails, c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces magistrats qui, dupes d'un scélérat, servaient d'instrumens à la haine et combattaient pour l'envie. Et que prétendaient-ils avec leurs flammes et leurs bûchers? croyaient-ils, dans cet incendie, étouffer la voix de la vérité? croyaient-ils faire disparaître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie et de l'audace injuste de forger des chaînes et de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elles d'anéantir la vérité et de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que Descartes éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué et combattu par les autres, recherché de quelques

grands, comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la cour (38); je vois sa famille le traiter avec mépris; je vois son frère, dont tout le mérite peut-être était de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'était abaissé jusqu'à se faire philosophe (39), et mettre au nombre des jours malheureux, celui où Descartes naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugé! ô ridicule fierté des places et du rang! il importe de conserver ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de Descartes, souriaient dédaigneusement, et disaient avec hauteur: « C'est un homme qui écrit. » Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement; son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, et qui est sous la garde de la justice et de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. Descartes persécuté en Hollande et méconnu en France, comptait parmi ses admirateurs et ses disciples, la fameuse princesse palatine, princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle était digne d'interroger Descartes, et Descartes était digne de l'instruire. Leur commerce n'était point un trafic de flatterie et de mensonges de la part de Descartes, de protection et de hauteur de la part d'Elizabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs et les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs et ses faiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens et de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les grands. La nature avait destiné à Descartes un autre disciple encore plus célèbre; c'était la fille de Gustave-Adolphe, c'était la fameuse Christine (41). Elle était née avec une de ces âmes encore plus singulières que grandes, qui semblent jetées hors des routes ordinaires, et qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie et des âmes fortes, le grand Condé, Descartes et Sobieski avaient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. « Viens, dit-elle à Descartes, je suis reine » et tu es philosophe; faisons un traité ensemble; tu annonceras » la vérité, et je te défendrai contre tes ennemis; les murs de » mon palais seront tes remparts. » C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer Descartes à Stockholm. Sans ce motif, aurait-il été se fixer auprès d'un trône? qu'est-ce qu'un homme tel que Descartes a de commun avec les rois? Leur âme, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble; ils ne sont pas même faits

pour se rapprocher, leur grandeur se choque et se repousse; mais s'il fut forcé par le malheur de se réfugier dans une cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il vécut tel qu'il avait vécu au fond de la Nort-Hollande. Il osa y avoir des mœurs et de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur; il ne fut point le lâche complaisant des princes, ni des grands; il ne crut point qu'il devait oublier la philosophie pour la fortune; il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, et rabaisseraient plutôt ceux qui sont grands. Et comment Descartes aurait-il pu avoir de telles pensées? celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur qui, de son esprit, passe à son âme? celui qui mesure la distance des astres et voit Dieu au-delà; celui qui se transporte dans le soleil ou dans Saturne pour y voir l'espace qu'occupe la terre, et qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs, ou quelques richesses? non; il vit avec Dieu et avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, et poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers; il s'applique à mettre *dans son âme* l'ordre qu'il contemple, ou plutôt son âme se monte *insensiblement* au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point Descartes de n'avoir été ni intrigant, ni ambitieux; je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à la fois et généreux, simple comme le sont tous les grands hommes, plein de respect, comme Newton, pour la divinité, comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite, et avec ses amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouverait pas dans cette idée si grande et si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguaient point un homme aux siècles de nos pères; mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit; ce n'était pas qu'il fût effrayé de la reconnaissance, un pareil fardeau n'épouvante point une âme vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence; peut-être faudrait-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvaient se séparer: ainsi pensait Descartes (42). Avec ses sentimens, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avait trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville et de climat en climat. Elle avait franchi les mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un

tombeau (43) : alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris, où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes ? Non, sans doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres ? êtes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne ? n'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière ? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement ? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense ; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent ; mais dans le temps il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous ; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis ; songez que dans les siècles à venir, il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée ; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles ; étendez votre vie sur celle du genre humain ; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme ? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable, pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : « Essuie tes larmes ; je viens te rendre justice et finir tes maux ; c'est moi qui fais la vie des grands hommes ; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient ; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris ; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent

de leur pouvoir ; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle et que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

NOTES HISTORIQUES.

Page 477. (1) COMME le but principal de ce discours est de faire connaître la marche de l'esprit humain dans les sciences et dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne serait pas inutile de tracer ici un tableau court et rapide des opinions et des erreurs qui, avant Descartes, s'étaient élevées et étaient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connaissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu à peu; quels *sont les siècles* dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; *quels sont ceux où* elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, et tous ceux qui l'ont suivi; c'est le moyen de connaître ce qu'il tient des uns, et ce que les autres tiennent de lui. Ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins et de l'activité de ce principe qui nous tourmente et nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, et sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir et observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connaître. L'Egypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde et l'Ethiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux et barbares, et les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature qui cherchaient la philosophie dans les forêts et sur les montagnes. Ceux qui étaient nés sous un ciel serein, portèrent leurs regards vers les cieux. Babylone et la Lybie eurent des observations astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent par les phases de la lune, le principe de sa lumière. On partage le temps et on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde et la Perse deviennent le berceau des connaissances. L'homme porte ses regards autour de lui; il commence à distinguer les propriétés des corps, et jette les fondemens de l'histoire naturelle : mais, dans ces premiers âges, la philosophie est encore barbare. L'esprit humain, dans son enfance,

n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux et faible; il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existait avait dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit ne lui donne l'idée ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle et indéfinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond était immuable, mais qui avait des modifications passagères. La partie la plus pure formait l'Être suprême; les corps célestes et les génies étaient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matière avait formé les corps et le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. La terre ensevelie sous les eaux, masse informe et bourbeuse, pénétrée par le soleil, et agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, et produit des masses organiques; mais la terre s'épuise et se consume; elle éprouve des révolutions et des embrasemens; tout se déboîte et redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être suivie d'une renaissance générale de l'univers. Telle était la philosophie des Orientaux, adoptée en partie par les Égyptiens, gravée en hiéroglyphes sur des colonnes, ou déposée dans les temples, sous la garde des dieux.

Bientôt, par des voyages savans, elle est portée de l'Égypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'esprit de système, et rassemble en un corps toute les connaissances isolées. Il avait lu dans les cieux, il avait perfectionné la géométrie, il osa entreprendre d'expliquer la nature; époque à la fois de grandeur et de faiblesse dans l'esprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même; il y répand une âme invisible et active qui organise ses moindres parties. Il admet l'eau pour principe universel; cet élément est la source de la fécondité, et la base de tous les corps.

La secte Ionique soutient, altère ou modifie les sentimens de son maître. L'univers est infini; tout en vient et tout s'y replonge. Cet infini est immuable et tous les êtres créés n'agissent point. L'ordre éternel ne fait que se développer, et chaque être est entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre sont tour à tour admis comme souverains de la nature, et quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore, le philosophe entrevoit une intelligence suprême. Plus de hasard ni de fatalité aveugle. La matière est partagée par Dieu même en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, et semblables aux corps même qu'ils doivent former. Ces parties similaires, mais divisées, tendent à se rejoindre pour former les différens êtres dont elles sont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumières de l'Inde et de la Perse; il enseigne le vrai système de l'univers. Les hommes, étonnés, apprennent que le soleil est immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes sont autant de soleils dispersés dans l'espace, et éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préside au cours des astres, et les règle par ses accords. La

doctrine des nombres s'établit, premiers fruits d'une fausse application de la géométrie à la physique ; et l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, et les mystères les plus profonds de la nature.

L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui, désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution ; esprit supérieur à son siècle, comme Descartes ; ennemi, comme lui, de la science des mots ; comme lui, secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence ; comme lui, créateur d'une méthode, et inventeur d'une philosophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant et trop hardi, ne pouvait consentir long-temps à ne connaître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avait tout expliqué par les nombres ; Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au-dessus des sens et de la matière, dessinant un monde intelligible, image et production du premier être, son idée incréée, plan et modèle de tout ce qui existe et qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle et manifestée au dehors. L'être intellectuel est inaltérable et parfait. L'être matériel, incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit et se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel et rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connaître ; la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse ; rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens et la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, et il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vide est admis. Des atomes innombrables, jetés par millions, et errans dans le vide, se choquent et s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses et de mouvemens. De l'assemblage des atomes, résultent les corps ; de l'assemblage des corps, résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif et divin. La vie circule avec le mécanisme, et les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever et tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondait un autre qui devait subsister vingt siècles. Aristote paraît ; tout change. La matière, la forme et la privation s'emparent de l'univers. La matière,

sujet éternel et passif, tend sans cesse au mouvement; elle appelle la forme; principe actif, qui vient s'unir à elle, et constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujétit impérieusement à toutes les formes, elle se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent et se détruisent tour à tour; de là les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes; elles se subdivisent comme de petits États formés d'une grande monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philosophie fit peu de progrès. Il manquait une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer, on cherchait la première essence des choses. Les hommes de génie, égarés par des idées métaphysiques, brillantes, déduisaient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujétir à la marche de la nature, ils commandaient à la nature de suivre la leur. La foule des disciples n'était que des troupeaux obéissans; on respectait un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles se combattaient; de là les disputes éternelles, les questions frivoles ou obscures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paraître savant plutôt que de l'être; tous les obstacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le séjour et le centre de la philosophie, dégénère; son gouvernement se corrompt, les révolutions amènent l'esclavage. La philosophie se tait ou s'avilit; la faveur des Ptolomée la rappelle en Égypte, mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'histoire des philosophes grecs; on les explique, on les commente, sans aller au-delà. Dans Rome, même stérilité; la langue, formée par des orateurs et des conquérans, se refuse même aux idées abstraites. Les philosophes, honorés, avilis, bannis et rappelés, égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions et de sang, conservent le dépôt des connaissances sans l'augmenter: on a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naissent dans Alexandrie; on choisit sans inventer, et il se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève; on prodigue les enchantemens et les mystères; on traîne des victimes humaines au fond des antres pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies, inventée par Platon, s'étend, et on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un platonisme plus pur s'insinue dans l'église naissante; et les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel, à côté des livres sacrés. Bientôt après, l'empire se divise; Rome tombe. L'Europe est en proie aux barbares. La philosophie s'anéantit dans l'Occident; elle se soutient encore dans l'empire de Byzance: mais cet arbre, desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nou-

veaux fruits. Les idées des philosophes grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, et les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connaissance des cieux renaît, de nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparaissent. La chimie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles, quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînait les esprits. Platon avait soumis les premiers chrétiens; Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire et à servir, ils se soumettent aux livres d'Aristote, comme ils s'étaient soumis à l'Alcoran; ils adorent ce philosophe, comme ils adoraient leurs califes. O avilissement de l'esprit humain! Il semble que la liberté soit un poids qui l'accable. Aristote règne sur une partie de l'univers; il domine à Samarcande et dans la Perse, comme en Afrique et dans l'Espagne.

Vers le onzième siècle, la scholastique s'étend surtout dans l'Occident; elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel empire; mais on n'en sait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentimens, défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare, et le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siècles; heureusement il se fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths sur l'Occident, y avaient étouffé la *philosophie*; d'autres Tartares, sous le nom de Turcs, la font renaître.

La chute de Constantinople donne une secousse, et fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature se réveille après mille ans; de nouvelles lumières se répandent. Chacun veut étudier, chacun veut connaître; mais, sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue : on se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mystères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Égyptiens; on cherche la nature partout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau; et, en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le seul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à peu près de la naissance de Descartes.

On voit que la connaissance générale du monde était très-peu avancée, si même elle était commencée. On avait cependant des connaissances certaines sur plusieurs objets; de ce nombre étaient les observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, et du temps des Arabes; car, pour l'astronomie, il suffit de bien voir et de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'était accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvaient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus et Diophante. En mécanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avait

rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, et où il en avait ajouté quelques unes de nouvelles. Enfin, sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail, et surtout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connaissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auraient de la peine dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 479. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en aperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième et le dix-septième furent marqués par de grands changemens et de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans et actifs qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, et changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492; découverte des Indes par Vasco de Gama, en 1497; conquête du Mexique par Cortès, en 1518; du Pérou par Pizarre, en 1525; expédition de Magellan vers les terres australes, en 1519; voyage autour du monde par Drak, en 1577; établissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe, vers 1525; Copernic, né à Thorn, en 1473, publia le vrai système du monde, en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme danois, dépensa plus de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague, en 1601. Képler, astronome allemand, auteur des fameuses lois sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne, en 1630. Les verres concaves et convexes inventés en Italie, en 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandais, en 1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, et de la théorie du mouvement dans la chute des corps, mort à Florence, en 1642. Le fameux Bacon, baron de Vérulam, né à Londres, en 1560, mort en 1626; on sait tout ce que les sciences lui doivent, et quelles vues il avait, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, et les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avait point lu les ouvrages de Bacon, et il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 479. (3) René Descartes, seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à la Haye en Touraine, le 30 mars 1596, de Jeanne Brochard, fille du lieutenant-général de Poitiers, et de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison était une des plus anciennes de la Touraine. Il avait eu dans sa famille un archevêque de Tours, et plusieurs braves gentilshommes qui avaient servi avec distinction. Ils étaient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avaient toujours été fidèles au roi et à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de

fortune, entra dans la robe, profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails, c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le parlement de Bretagne. Madame la présidente de Chateaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avait dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes; il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit et par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 400. (4) Descartes était né avec une complexion très-faible, et les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourrait très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presque en naissant, il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnaissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort; et comme il n'était pas de ceux qui croient que l'argent acquitte de tout, il joignait encore à ces bienfaits les devoirs et l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore faibles par des études prématurées; il lui donna *le temps* de croître et de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes *allait au-devant des* instructions. Il n'avait pas encore huit ans, déjà on l'appelait le philosophe. Il demandait les causes et les effets de tout, et savait ne pas entendre ce qui ne signifiait rien. En 1604, il fut mis au collége de la Flèche. Son imagination vive et ardente fut la première faculté de son âme qui se développa. Il cultiva la poésie avec transport. Il créait des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, et on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, et peu de temps avant sa mort, il fit des vers français à la cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, et que Leibnitz eut avec lui. Il aimait aussi beaucoup l'histoire, et passait les jours et les nuits à lire; mais cette passion ne devait pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire; on veut connaître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, et on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Descartes. Il était encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du plus grand et du meilleur des rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la chapelle des jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, et nommé parmi les vingt-quatre gentilhommes qui allèrent au-devant de ce triste dépôt. Il étudiait alors en philosophie. Il y fit alors des progrès qui annoncèrent son génie; car, au lieu d'apprendre, il doutait. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux; il s'occupait à l'en séparer, *comme le statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Mi-*

nerve d'un bloc de marbre qui y est informée. Leur métaphysique le révoltait par la barbarie de leurs mots et le vide des idées; leur physique par l'obscurité du jargon, et par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquait pas. Les mathématiques seules le satisfirent; il y trouva l'évidence qu'il cherchait partout. Il s'y livra en homme qui avait besoin de connaître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collége, sa fameuse *Analyse*. Ce serait un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avait trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes était déjà assez avancé pour voir qu'il ne savait rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommait savans, il apprit à mépriser ce nom. De là au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc et les lettres, et les livres, et l'étude; et celui qui devait créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connaissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, et que l'esprit humain, après cinq mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne serait peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des hommes célèbres. Ce serait une espèce de physique expérimentale sur les âmes, qui aurait son utilité. Tous ces faits, réunis et comparés, pourraient conduire à des principes; et peut-être à la fin pourrait-on former un système complet qui aurait ses règles générales et particulières, selon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la faiblesse des organes, la trempe des caractères et des esprits, les rangs des citoyens, et les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil système, qu'on l'est du système général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu que tout ce qui tient à la nature.

Page 480. (5) Il était impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les âmes ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614 il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse; mais son génie le ramena bientôt. Tout à coup il rompt avec ses amis et ses connaissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du faubourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, et y passe les années 1615 et 1616 appliqué à l'étude, et inconnu à presque toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusque chez lui, et le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait du caractère de Descartes, et la passion que lui inspirait l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

Page 480. (6) Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, et à s'instruire en Égypte. Solon recueillit des connaissances chez tous les peuples savans. Pythagore étudia sous Phérécide et sous Thalès, voyagea

dans l'Égypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse et les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de la Grèce, fit un voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, et revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, et rapporta de ses voyages des connaissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connaissances sont rassemblées dans les livres; et l'imprimerie a répandu ces livres par toute la terre. Avec une une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes, que celles qui naîtraient du spectacle du monde? l'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avait cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir et de saisir les grands résultats; et la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son âme à bien voir et à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin, tout homme qui *écrit*, donne à la nature les bornes de son génie : on ne la *connaît donc* point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'était là la grande maxime de Descartes. Il n'avait, disait-il, d'autre livre que le monde. Il serait à souhaiter que tous les philosophes et les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe serait parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, ferait des progrès immenses; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, serait enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteraient de connaissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour le gouvernement et la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur! Mais sur cet objet comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudrait, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissans pussent être philosophes; il faudrait que tous les princes et tous les souverains conspirassent à une entreprise utile, et qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Page 480. (7) Descartes avait vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la première fois. C'était en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençait à naître, et où tout était l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainsi dire, et arraché à la mer, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce et des villes de la Hollande, il fut témoin des querelles sanglantes des Gomaristes et des Arminiens. On sait comment l'ambition

du prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, et mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce fut là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connaissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plus tôt, il y aurait vu ce grand Rodolphe, qui conversait avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres, et faisait avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageaient ses Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II, et il paraît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 et 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche et dans la Bohême. En 1621, il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie, pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stettin dans la Marche de Brandebourg, passa au duché de Mecklenbourg, et de là dans le Holstein, et enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avait pris à Embden un bateau pour lui seul et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille, et sa petite taille n'en imposaient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutaient pas qu'il entendît leur langage, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savait le hollandais. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oserait approcher. Cette heureuse audace les intimida, et Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq mariniers de la West-Frise pensèrent disposer de celui qui devait faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportait César, d'Épire en Italie, aurait probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 et les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet électeur palatin, qui, pour avoir été couronné roi, était devenu le plus malheureux des hommes. Il passait sa vie à solliciter des secours, et à perdre des batailles. La princesse Elizabeth, sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avait alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle était errante avec sa mère, et partageait des maux qu'elle ne sentait pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas espagnols, et s'arrêta à la cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne et la Hollande était rompue. Il y vit l'infante Isabelle, qui, sous un habit de religieuse, gouvernait dix provinces, et signait des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique et les Indes sous un habit de cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnaient point alors. En 1623, il fit le voyage d'Italie : il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Valteline; vit à Venise le mariage du doge avec la mer Adriatique, céré-

monie bizarre et pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie; et arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attirait une quantité prodigieuse de peuples de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes était un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparait les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières de différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée était alors âgé de soixante ans; et l'Inquisition ne s'était pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631, il fit le voyage d'Angleterre, et en 1634 celui de Danemarck. L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 481. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse: d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, et mérita de balancer la réputation de Farnèse; de là en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, et trente provinces dévastées parce qu'on se disputait à qui gouvernerait la Bohême. Il passa ensuite au service de l'empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du comte de Bucquoi, général de l'armée impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance et de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avait servi environ quatre ans, et en avait alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siége de la Rochelle il combattit comme volontaire, dans une bataille contre la flotte anglaise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'était point de devenir un grand capitaine. Avide de connaître, il voulait étudier les hommes dans tous les états, et malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avait d'abord aimé cette profession, comme il l'avouait lui-même, sans doute parce qu'elle convenait à l'activité inquiète de son âme; mais dans la suite un coup d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardait comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables, et ne savait quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, et plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont faites les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 481. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'âmes sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse et sauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées, et le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système sur les grêles, les neiges, les tonnerres et les tourbillons de vents. On pourrait le comparer à ce peintre célèbre qui,

sur mer, au milieu d'une tempête, tenait son crayon, s'applaudissait en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 482. (10) Dès son enfance, Descartes avait l'habitude de méditer. Lorsqu'il était à la Flèche, on lui permettait, à cause de la faiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employait ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études, et il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps, où le sommeil a réparé les forces, où les sens sont calmes, où l'ombre et le demi-jour favorisent la rêverie, et où l'âme ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paraissait le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ses découvertes, et arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontières de la Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchait alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête, fatiguée sans doute par la solitude ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appelait à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel, et il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de faiblesse ne doivent pas étonner, même dans un grand homme. Ne connaît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abîme qui était sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il semblerait cependant qu'un philosophe devrait être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Page 482. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes fut celle des mathématiques. Dans son enfance, il les étudia avec transport, et en particulier l'algèbre et l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, et qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problème à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtaient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche était en flamand, qu'il n'entendait pas. Il pria un homme qui était à côté de lui de la lui expliquer. C'était un mathématicien nommé Beckman, principal du collége de Dordrecht. Ce principal, homme grave, voyant un petit officier français en habit uniforme, crut qu'un problème de géométrie n'était pas fort intéressant pour lui; et apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudrait le problème. C'était une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problème était résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme, et il se trouva que le militaire de vingt ans en savait beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille, avec Faulhaber, mathématicien allemand.

Celui-ci venait de donner un gros livre sur l'algèbre, et il traitait Descartes assez lestement, comme un jeune officier aimable, et qui ne paraissait pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvait bien avoir quelque mérite. Bientôt, à la clarté et à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, et ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyait honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans géomètres de son siècle. Il ne se passait pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problèmes qu'on lui adressait dans sa retraite: car c'était alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens sages, et même les rois de l'Orient, s'envoyaient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi, quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes, qui en découvrit la tangente; usurpée par Torricelli, qui s'en donna pour l'inventeur; approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature et les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, *Leibnitz et* les Bernoulli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, et y revenait sans cesse. C'est ainsi que La Mothe passa sa vie à écrire contre les vers, et à en faire.

Page 483. (m) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avait amené. Il serait à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, et nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvait dans les leçons de ses maîtres que des opinions, et il cherchait des vérités. Ce qui le frappait le plus, c'est qu'il voyait qu'on disputait sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avait appris: il rougit de lui-même, et puisqu'il avait eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savaient rien, et qu'apparemment ils ne pouvaient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avait toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes et fort approuvées, il apprenait, dit-il, à se défier de l'esprit humain,

et à ne point regarder l'exemple, la coutume et l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris et achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, et même dans les plans de législation et de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit et d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées et mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feraient les raisonnemens justes et simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par nos maîtres. Ces jugemens n'auraient-ils pas plus de vérité et plus d'unité, si l'homme, sans passer par la faiblesse de l'enfance, pouvait juger en naissant, et composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusque-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étaient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les aurait vérifiées; et ce fut son quatrième pas. Il voulait, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, et qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondemens de ses connaissances. Il ne pensait point encore à reformer les sciences pour le public; il regardait tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disait-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-rude, et qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il serait juste de blâmer un homme qui entreprendrait de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistait à détruire, et ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'aperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, et il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paraît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avait pour but que la recherche de la vérité; on l'appelait la confrérie des Rose-croix. Un de ses principaux statuts était de demeurer cachée. Elle avait, à ce qu'on dit, pour fondateur un Allemand, né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avait profondément étudié la magie, qui était alors une science fort importante. Il avait voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avait vu sur la terre des sages et

des cabalistes, avait appris plusieurs secrets de la nature, et s'était retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, et après sa mort. Son histoire ne ressembla pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il était enterré, et ce soleil n'avait d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrérie fondée par cet homme extraordinaire, était, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paraissait pas; et Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existait, car on en parlait beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivait pour et contre; et même en 1623 on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes, déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des livres et des savans. Il ne voulait plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupait à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques et la physique; les unes lui paraissaient trop vides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occasion il retournait à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espérait trouver plus de secours pour cette science; mais il reconnut bientôt qu'il s'était trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome et dans Venise, il y avait encore moins de gens qui étudiaient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux et reflux d'idées contraires, entraîné par son génie, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet et tourmenté, et combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, et de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute et l'examen. Il serait à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, et de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philosophe doit, au moins une fois dans sa vie, faire l'examen et la revue de ses idées, et juger tout ce qui est dans son âme. Cette méthode épargnerait bien des préjugés à la terre.

Page 483. (13) L'indépendance dont il est ici question, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connaît d'autre assujétissement que celui des lois; qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, qui ne peut souffrir d'autre chaîne; respecte les titres, mais n'estime que le mérite; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'âme. Celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas long-temps soumis aux lois; et pour être vertueux, il faut

être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère, que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter.* Ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie.

Page 484. (14) Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devait embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelque envie d'être intendant de l'armée; mais ses sollicitations ne purent être assez vives pour qu'il réussît : il mettait trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéressait que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la charge de lieutenant-général de Châtellerault; et comme il était persuadé que pour exercer une charge, il fallait être instruit, il manda à son père qu'il irait se mettre à Paris chez un procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'était là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes : il avait alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avait réussi, il est à croire que Descartes aurait fait comme le président de Montesquieu, et qu'il ne fût pas long-temps resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, et de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensait sans doute que c'était assez de remplir son devoir d'homme et de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Page 484. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande; il avait alors trente-trois ans. Comme sa résolution aurait paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer : il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver; mais son parti était pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignait que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid et du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins; mais son principal motif fut la passion qu'il avait pour la retraite, et le désir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis; il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs, qu'on s'est imposés pour remplir les vides du temps, et auxquels on ne devrait être assujéti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il était sûr qu'on n'exigerait rien de lui. Il espérait vivre absolument inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperait de son commerce, tandis que lui s'occuperait à penser. Comme son grand but était la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour ne pas être découvert : il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datait ses lettres du lieu où il demeurait, mais de quelque grande ville où il était sûr qu'on ne le trouverait pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura

en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation partout où elle le poursuivait, et se dérobant aux importuns qui voulaient seulement l'avoir vu. Il habitait quelquefois dans les grandes villes, mais il préférait ordinairement les villages ou les bourgs, et le plus souvent les maisons solitaires, tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il allait s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Saardam l'espèce de chaumière où logeait le czar Pierre, dans le temps qu'il travaillait sur les chantiers de la Hollande : c'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avait pour la Hollande était si vif, qu'il cherchait à y attirer ceux de ses amis qui voulaient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet : on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point étonné, lui dit-il, » qu'une âme grande et forte, telle que la vôtre, ne puisse se plier aux » usages serviles de la cour. J'ose donc vous conseiller de venir à Am- » sterdam, et de vous y retirer, plutôt que dans des chartreuses, ou » même dans les lieux les plus agréables de France ou d'Italie. Je pré- » fère même son séjour à cette solitude charmante où vous étiez l'année » dernière. Quelque agréable que soit une maison de campagne, on y » manque de mille choses qu'on ne trouve que dans les villes. On n'y est » pas même aussi seul qu'on le voudrait. Peut-être y trouverez-vous » un ruisseau dont le murmure vous fera rêver délicieusement, ou un » vallon solitaire qui vous jetera dans l'enchantement; mais aussi vous » aurez à vous défendre d'une quantité de petits voisins qui vous assié- » geront sans cesse. Ici, comme tout le monde, excepté moi, est » occupé au commerce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à tout le » monde. Je me promène tous les jours à travers un peuple immense, » presque aussi tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées. » Les hommes que je rencontre me font la même impression que si je » voyais les arbres de vos forêts, ou les troupeaux de vos campagnes ; » le bruit même de ces commerçans ne me distrait pas plus que si j'en- » tendais le bruit d'un ruisseau. Si je m'amuse à considérer leurs mou- » vemens, j'éprouve le même plaisir que vous à considérer ceux qui » cultivent vos terres; car je vois que le but de tous ces travaux est » d'embellir le lieu que j'habite, et de prévenir tous mes besoins. Si vous » avez du plaisir à voir les fruits croître dans vos vergers, et vous » promettre l'abondance, pensez-vous que j'en aie moins à voir tous » les vaisseaux qui abordent sur mes côtes, m'apporter les produc- » tions de l'Europe et des Indes ? Dans quel lieu de l'univers trouverez- » vous plus aisément qu'ici tout ce qui peut ou intéresser la vanité, » ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans le monde où l'on soit plus » libre, où le sommeil soit plus tranquille, où il y ait moins de dangers » à craindre, où les lois veillent mieux sur le crime, où les empoison- » nemens, les trahisons, les calomnies soient moins connus, où il reste » enfin plus de traces de l'heureuse et tranquille innocence de nos » pères? Je ne sais pourquoi vous êtes si amoureux de votre ciel d'Italie. » La peste se mêle avec l'air qu'on y respire; la chaleur du jour y est » insupportable ; les fraîcheurs du soir y sont malsaines; l'ombre des

» nuits y couvre des larcins et des meurtres. Que si vous craignez les » hivers du nord, comment à Rome, même avec des bosquets, des » fontaines et des grottes, vous garantirez-vous aussi bien de la chaleur, » que vous pourrez ici avec un bon poële ou une cheminée, vous garantir du froid? Je vous attends avec une petite provision d'idées » philosophiques qui vous feront peut-être quelque plaisir; et soit que » vous veniez, soit que vous ne veniez pas, je n'en serai pas moins » votre tendre et fidèle ami. » Cette lettre est très-intéressante : d'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, et la manière dont il vivait; elle nous montre ensuite son imagination et le tour agréable qu'il donnait à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit : je ne sais s'il y a rien dans Balzac où il y ait autant d'esprit et d'agrément. L'imagination de Descartes se décèle partout dans ses ouvrages; et s'il n'avait voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'aurait encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

Page 485. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes, à bien faire connaître l'ordre et l'enchaînement qu'il a mis dans ses idées, le plan et la méthode de sa philosophie, et surtout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées, sans cela le fil eût été interrompu; mais on a indiqué les erreurs, et on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connaissances est enchaîné; et pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Page 485 (17). Le discours sur la méthode parut le 8 juin 1639; il était à la tête de ses *Essais de philosophie*. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, et ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors : c'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses *Principes* et dans la première de ses *Méditations métaphysiques*. Il fallait qu'il sentît bien vivement l'importance et la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui était si avare de paroles. Mais il regardait le doute comme la base de la philosophie, et le garant sûr des progrès qu'on pourrait y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avaient fini. Ils s'étaient servi du doute pour renverser toutes les sciences; Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 485. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées : on sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devait. Il les regardait comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujétir. On voit partout dans ses ouvrages et dans ses lettres, qu'il distinguait le philosophe du chrétien; et que s'il parlait avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parlait qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de

l'examen de ses opinions et de sa grande maxime, *de ne regard[er] comme vrai que ce qui est évident.*

Page 485. (19) Les règles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, et rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé : ***Règles pour conduire son esprit dans la recherche de la vérité.*** En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité ? formez votre esprit, et d'abord rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez qu'à ce qu'il peut bien connaître par lui-même. Pour bien connaître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous, mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnaissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre; l'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions et toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, et à la reconnaître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même, exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connaissances en propositions simples et en questions. Les questions sont de deux sortes : ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre, ou la connaissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes était de donner trente-six règles, c'est-à-dire douze pour chacune de ces divisions; il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai, comment il portait l'esprit de système et d'analyse dans toutes ses recherches; et avec quelle adresse il décomposait, pour ainsi dire, tout le mécanisme du raisonnement.

Page 486. (20) Les ***Méditations métaphysiques*** de Descartes parurent en 1641. C'était de tous ses ouvrages celui qu'il estimait le plus. Il le louait avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyait avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise surtout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns et rejetée par les autres, et qu'il est le premier où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée : car avant Descartes on n'avait point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'âme. Une chose remarquable,

c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitait depuis trois ans pour ses *Essais de philosophie*, il avait résolu de ne plus rien imprimer. « J'aurais, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis, ne vaut-il pas mieux me taire, et m'instruire en silence? » Il crut cependant qu'il ne devait pas supprimer un ouvrage qui pouvait fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'âme. Mais, avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes savans de l'Europe, recueillit leurs objections et y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta; Arnaud n'avait alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur et de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en fallait de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes et de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses, à la suite des *Méditations*; et pour leur donner encore plus de poids, le philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disait-il, *puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Il n'avait point encore pris assez de précautions.

Ce livre, approuvé par des docteurs, discuté par des savans, dédié à la Sorbonne, et où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme, fut mis, vingt deux ans après, à l'index à Rome.

Page 487. (21) On a été étonné que, dans ses *Méditations métaphysiques*, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'âme. Ses ennemis avaient beau jeu, et ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'âme et de la matière, il suivait nécessairement de cette distinction, que l'âme par sa nature ne pouvait périr avec le corps. Ce n'était donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyait que l'âme est immortelle. Et comment se refuser à un dogme si consolant et si doux? Peut-on croire à un premier Être, juste et bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa faiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu : « Être juste et bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. » Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avais le malheur de douter de ce dogme, je chercherais bien plutôt à me faire illusion. Je me garderais bien d'ôter cette consolation aux faibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderais bien de m'avilir à mes propres yeux; car

plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 491. (22) La *Géométrie* de Descartes parut en 1657, avec son *Traité de la Méthode*, son *Traité des Météores* et sa *Dioptrique*. Ces quatre traités réunis ensemble formaient ses *Essais de philosophie*. Sa Géométrie était si fort au-dessus de son siècle, qu'il n'y avait réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton, c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie était très-profonde et entièrement nouvelle parce qu'il avait commencé où les autres avaient fini, il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'il n'avait pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'aurait pas manqué de dire qu'il n'avait rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée était forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, et deux dans les Pays-Bas espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. Dailleurs, il serait peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité. C'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale et l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette *Géométrie* si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimait ses *Météores*, et il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 491. (23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, et contient les principes des connaissances humaines. La seconde est sa physique générale, et traite des premières lois de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace et du mouvement. La troisième est l'explication particulière du système du monde et de l'arrangement des corps célestes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'aient influé sur les vérités nouvelles, et dans les idées mêmes qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connaître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, et d'avoir voulu tout expliquer par les lois du mécanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, et a donné la clef de mille découvertes.

Page 496. (24) *Traité des Météores*, imprimé en 1637, comme on l'a déjà dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins

de contradiction. Au reste, ce ne serait pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique; mais quelquefois aussi les hommes font grâce à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquait les phénomènes, et l'on commença à croire qu'il pouvait y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin, mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 497. (25) Les anciens avaient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le mécanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, un morceau intéressant sur ce sujet; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, évêque de Spalatro, en Dalmatie, et chassé de son évêché par l'inquisition, écrivit son petit *Traité sur l'arc-en-ciel*. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, et mit beaucoup de justesse et de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, le surpassa en plusieurs choses. Enfin, Newton a perfectionné l'explication de Descartes, et y a ajouté tout ce qui y manquait. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complète. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, et qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 500. (26) *Traité de la Dioptrique*, imprimé aussi en 1637, à la suite du discours sur la Méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa *Géométrie*. Il n'en a fait aucun où il y ait si peu d'erreurs et autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est que partout il est obervateur, et qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il l'applique continuellement à la physique.

Page 500. (27) *Traité de Musique*, composé par Descartes, en 1618, dans le temps qu'il servait en Hollande. Il n'avait alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté et traduit en plusieurs langues, mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devait être approfondie que longtemps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, et qu'on a justement appelé le Descartes de la musique.

Page 500. (28) Il s'en faut de beaucoup que le *Traité de Mécanique* de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte, en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Huyghens. C'était un présent que le génie offrait à l'amitié. Il espérait dans la suite refondre cet ouvrage, et lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 501. (29) Tout le monde connaît Descartes comme métaphysicien, comme physicien et comme géomètre : mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux était l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine et spéculative qui jusqu'alors avait régné dans les écoles, il voulait une philosophie pratique, où chaque connaissance se réalisât par un effet, et qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devaient être la médecine et la mécanique. Par l'une, il voulait affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, et peut-être affaiblir l'impression de la vieillesse : par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, et le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes était surtout épouvanté du passage rapide et presque instantané de l'homme sur la terre. Il crut qu'il ne serait peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, et il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; et les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étaient pas moins grands : c'était de saisir et d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, et l'homme ; entre toutes les productions de la terre et l'homme ; entre toutes les influences du soleil et des astres, et l'homme ; entre l'homme enfin, et tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la faiblesse de l'esprit humain, et *ne paraît toucher* à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, *ou peut-être même* pour la bien concevoir, il faudrait une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par là dans quelle vue il étudiait la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensait sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile et dangereux, il pensait que ce qu'on savait jusqu'à présent n'était presque rien, en comparaison de ce qui restait à savoir. Il voulait donc que la médecine, c'est-à-dire, la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les philosophes. « Qu'ils se liguent tous ensemble, disait-il dans un de ses » ouvrages ; que les uns commencent où les autres auront fini. En » joignant ainsi les vies de plusieurs hommes et les travaux de plu- » sieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connaissances, et l'on » assujétira enfin la nature à l'homme. » Mais le premier pas était de bien connaître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout et expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisait presque point, comme on l'a déjà dit plus d'une fois ; c'était dans le corps qu'il étudiait les corps. Il joignit à cette étude celle de la chimie, laissant toujours les livres et regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il explique tout le mécanisme et tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* et *des formes substantielles*. Avant lui on

n'avait point osé assigner les actions qui dépendent de l'âme, et celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'était point achevé quand Descartes mourut; il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 503. (30) Descartes composa son *Traité des passions* en 1646, pour l'usage particulier de la princesse Elizabeth. Il l'avait envoyé manuscrit à la reine de Suède, sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis, en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, était d'essayer si la physique pourrait lui servir à établir des fondemens certains dans la morale; aussi n'y traite-t-il guère les passions qu'en physicien. C'était encore un ouvrage nouveau et tout-à-fait original. On y voit, presque à chaque pas, l'âme et le corps agir et réagir l'un sur l'autre, et l'on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 505. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes et des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne serait peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, et comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avait commencé par douter de tout. Il était vivement frappé de cet amas d'erreurs qui composaient pour ainsi dire la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paraissaient nés du rapport des sens; et ce n'était que par des méditations profondes et des spéculations intellectuelles, qu'il était parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença par croire que les sens étaient des guides trompeurs pour la raison humaine, et que leur rapport ne pouvait assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, et celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui aurait aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes, persuadé que les sens ne pouvaient être un moyen de connaître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avait dans l'âme des principes fixes, auxquels toutes les vérités étaient attachées, et d'après lesquels elle devait juger et rectifier tous les rapports de ses sens. L'âme n'avait pu se donner ces principes à elle-même; ils étaient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples, et cette erreur était encore de la plus grande conséquence; car, puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opérations, aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens et de la réflexion. Descartes, au contraire, devait croire, d'après son système, que c'étaient des notions abstraites, c'est-à-dire des principes. Dès lors il dut rejeter l'étude des faits par les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets : aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause qui est Dieu. De ce sommet élevé, il crut embrasser toutes les causes générales;

et liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avait d'abord douté de tout voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme; et laissant à d'autres le travail obscur et lent des observations, il ne s'occuppa plus qu'à voir l'univers en grand; mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment, de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature sont et seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier ensuite toutes les parties du système de l'univers, sans qu'il y ait jamais de vide? Quand Descartes trouvait la chaîne interrompue, n'était-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture? Dès lors l'esprit de système prenait la place de la vérité. Enfin, suivant cette marche, il fallait commencer par définir pour connaître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il était nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avait égaré avant lui Pythagore, Aristote et Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement des idées anciennes. *Mais tous deux* ont pris des routes opposées; l'un celle des *connaissances acquises* par les sens; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui, averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon; et c'est aujourd'hui celle que l'on suit en Europe.

Page 508. (32) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance et de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle; le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans auparavant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction, en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait toujours été traité avec la plus grande distinction par la reine Anne, qui le fit chevalier, et par le roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avait été souvent refusé à la plus haute noblesse. Il avait joui pendant plus de trente ans d'une charge très-considérable, et laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, et digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Leibnitz, né à Leipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts et toutes les espèces de génie. Il publia, en 1684, ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuait à Newton; ce procès fixa longtemps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étaient inventeurs chacun de leur côté. Le génie de Leibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit: il allait un jour, par mer, de Venise à une ville voisine; c'était dans une petite barque où il se trouvait seul et sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête; le pilote italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il était cause de ce malheur; en conséquence il proposa à ses camarades de le jeter dans la mer. Leibnitz, qui heureusement les entendit, tira de sa poche un chapelet, et le tourna entre ses mains d'un air dévot; c'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, et l'autre à son courage. Leibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand astronome et grand géomètre, fils d'un des plus intimes amis de Descartes, né à la Haye, en 1629, attiré en France par M. de Colbert qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne et le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, et en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, et fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de soixante-six ans.

Harvey, célèbre médecin anglais, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier, la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle devait, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayait pas, s'en déclara hautement le défenseur, et en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de quatre-vingts ans. Il avait été médecin du malheureux Charles Ier.

Borelli, célèbre professeur de philosophie et de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Leuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes et à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la sève des plantes, sur la texture des arbres; mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paraît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoeker, beaucoup plus jeune que lui, et qui n'avait alors que vingt-un ans, la lui disputa, et prétendit l'avoir faite le premier, en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors; c'était un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz et de Newton sur un sujet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin et naturaliste; il porta à la plus grande perfection l'art d'in-

jecter, qui avait été inventé par Graaf et par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, et une des merveilles de la Hollande ; ce cabinet était composé d'une très-grande quantité de corps injectés et embaumés, dont les membres avaient toute leur mollesse, et qui conservaient un teint fleuri, sans desséchement et sans rides. Les momies de M. Ruysch prolongeaient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeaient que la mort. On eût dit que c'était des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avait mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, et des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs poëtes. Le czar Pierre, à son premier voyage en Hollande, en 1698, fut transporté de ce spectacle ; il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, et qui semblait lui sourire. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg ; c'était une conquête digne d'un souverain. Ruysch, qu'un de ses confrères appelait modestement *le plus misérable des anatomistes*, et que l'Europe appelait *le plus grand*, était né à la Haye, en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, et mourut à Amsterdam, en 1731, âgé de quatre-vingt-treize ans.

Malpighi, célèbre anatomiste italien, et professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son Anatomie des Plantes. Descartes avait eu la même idée.

Malebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, et un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à vingt-six ans, il s'était appliqué à l'étude des langues et de l'histoire ; à cet âge, étant dans la boutique d'un libraire, il tomba par hasard sur le *Traité de l'Homme*, de Descartes ; il le feuilleta, entreprit une science dont il n'avait point d'idée, et se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et même avec un tel transport, qu'il lui en prenait des battemens de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible et inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes ; et les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendraient heureux d'y en trouver autant. Dès lors Malebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avait composé son livre de la *Recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle ; mais il l'est comme Descartes. Il ne paraît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de soixante-dix-huit ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, né en 1632, pendant les guerres civiles de Charles Ier. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et sentit de bonne heure le vide de tout ce qu'on enseignait alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes. Sa méthode surtout fit une forte impression sur lui, et il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il était souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il

demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre, et on lui ôta une place qu'il avait. Dans la suite on reconnut que les livres n'étaient pas de lui; mais la place ne lui fut pas rendue. Sous le règne de Guillaume, prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695, il fut fait commis du commerce et des colonies anglaises, place qui lui rapportait environ vingt-trois mille livres de notre monnaie. Il s'en démit en 1700, à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de soixante-treize ans.

Page 509. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts et toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation et au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible est une des branches de philosophie des plus intéressantes; et peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'était la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser; il y a d'anciens systèmes à détruire; il y a des opinions et des coutumes funestes, et qui n'ont cessé de paraître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans leur paraît presque un bien. Ce serait une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages et des lois, comme il fit la revue des systèmes, et de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise serait bien digne d'un gouvernement sage, et qui voudrait rendre les hommes heureux; mais serait-il permis de se flatter du succès? Les idées, une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour seconder un usage même indifférent! On dirait que les âmes sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Page 509. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avait déjà quatre ans que Descartes travaillait en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers; alors les ouvrages de Descartes n'auraient jamais paru; il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion aux esprits; aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie, ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; et la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 509. (35) L'histoire de Socrate est trop connue, et il est inutile d'en parler; tout le monde sait qu'il fut l'apôtre et le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême qui avait donné l'ordre, la vie et les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers et traîné en prison. Sans l'éloquence de

Périclès qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissait le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où, fatigué des persécutions et des calomnies, s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne, dans le dixième siècle, et l'un des plus grands génies qu'aient produits ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il était mécanicien, chimiste et géomètre; il est vrai que par la suite il devint pape, sous le nom de Sylvestre II. Roger Bacon, anglais et moine, homme encore plus supérieur à son siècle, et qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions mécaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot; il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes le plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'état devant François Ier, parce qu'il combattait Aristote, et invitait tous les savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta, on le flétrit, on brûla ses livres, on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin, à la Saint-Barthélemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il était très-aisé de grossir cette liste; mais tous les noms qu'on pourrait y ajouter n'apprendraient rien de plus.

Page 509. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendaient. Il avait souvent résolu de ne rien faire imprimer, et il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappait pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même sentiment; et au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste, Descartes ne fut jamais plus philosophe que lorsque ses ennemis l'étaient le moins. Il n'avait point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, et qui veut paraître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leurs gardes. Descartes crut donc qu'il valait mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étaient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandait la modération à ses disciples; mais il s'en fallait bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étaient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes; la persécution les animait encore, et ajoutait à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile; mais ses disciples jouissaient avec orgueil des lumières de leur maître, et insultaient à l'ignorance qu'ils avaient à combattre. Ce n'était pas le moyen d'avoir raison.

Page 510. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, et ministre d'Utrecht, né en 1589, et mort en 1676; il vécut quatre-vingt-sept

ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il était tel qu'on le peint dans ce discours. On se reprocherait même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y était point nommé ; mais on avait eu soin d'y insérer toutes ses opinions, comme celles d'un athée. En 1640, seconde et troisième thèses, où était renouvelée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, et professeur de médecine, soutenait la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle de l'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641, Voétius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrième thèse publique contre Descartes. En 1642, décret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvaient de toutes parts, et le philosophe était tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires ; il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'était un de ces méchans subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, et qui sont trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but était de prouver que la nouvelle philosophie menait droit au *scepticisme*, à l'*athéisme* et à la *frénésie*. Descartes crut enfin qu'il était temps de répondre. Il avait déjà écrit une petite lettre sur Voétius ; et celui-ci n'avait pas manqué de la faire condamner comme injurieuse et attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposait trois choses : d'abord de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avait rien répondu à plus de douze libelles ; ensuite de justifier ses amis et ses disciples ; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voétius, qui, par une ignorance hardie, et sous le masque de la religion, séduisait la populace, et aveuglait les magistrats ; mais les esprits étaient trop échauffés : il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voétius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrètement, et sans qu'il en fût averti. Leur intention était de le condamner comme athée et comme calomniateur ; comme athée, parce qu'il avait donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu ; comme calomniateur, parce qu'il avait repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains momens, quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisait son procès ; il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis ; il sut toutes les intrigues de Voétius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avait répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il voulait qu'on ne prononçât son nom qu'avec

horreur. On le peignit aux catholiques comme un athée, aux protestans comme ami des jésuites. Il y avait dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osait plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, et où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourrait demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question ? Qui, parmi nous, se croit assujéti à un devoir si noble ? Un misanthrope demanderait : les hommes en valent-ils la peine ? Non sans doute, répondrait un autre, mais la vérité !

Page 511. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France, en 1644, 1647 et 1648 ; dans le premier il vit très-peu de monde, et n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connaissance de M. de Chanut, depuis ambassadeur en Suède. Comme leurs âmes se convenaient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêlait à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre et plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du cardinal Mazarin, alors ministre, une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du roi. L'intention de la cour, disait-on, était de *lui faire un établissement honorable et digne de son mérite ; on lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, et il en reçut les lettres en parchemin.* Sur cette espérance, il arrive à Paris ; il se présente à la cour. Tout était en feu : c'était le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avait fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, et qu'il en devait l'argent. Il le paya en effet ; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avait acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avaient appelé, furent curieux de le voir, non pour l'entendre et profiter de ses lumières, mais pour connaître sa figure. « Je m'aperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on voulait m'avoir en France, » à peu près comme les grands seigneurs veulent avoir dans leur mé- » nagerie un éléphant, ou un lion, ou quelques animaux rares. Ce » que je pus penser de mieux sur leur compte, ce fut de les regarder » comme des gens qui auraient été bien aises de m'avoir à dîner » chez eux ; mais en arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre » et leur marmite renversée. » Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au chancelier Séguier qui distingua Descartes comme il le devait, et le traita avec le respect dû à un homme qui honorait son siècle et sa nation.

Page 511. (39) Il s'en fallait de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, et sentît l'honneur que Descartes lui faisait ; il est vrai que son père l'aimait tendrement : il l'appelait toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avait pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *semblaient le compter pour peu de chose dans sa famille, et ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchaient de l'effacer de leur mémoire*

comme s'il eût été la honte de sa race. On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante-dix-huit ans; on n'instruisit Descartes ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avait déjà près de quinze jours que ce bon vieillard était enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifiait d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimait; il lui marquait le désir qu'il avait de faire un voyage en France, pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissaient encore leurs enfans, et cette cérémonie pure et sainte était pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avait déjà un mois que son père était mort. On se souvint alors qu'il y avait dans les pays étrangers une autre personne de la famille, et on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles et les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui dans ses affaires de famille, et les règlemens de succession. Ce frère était un homme intéressé et avide, et qui savait bien que les philosophes n'aimaient point à plaider, en conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritait; mais le nom de Descartes était alors le premier nom de la France.

Page 511. (40) Elizabeth de Bohême, princesse Palatine, fille de ce fameux électeur Palatin qui disputa à Ferdinand II les royaumes de Hongrie et de Bohême, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes; elle eut encore un titre plus cher : elle fut son amie; car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elizabeth avait été recherchée par Ladislas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son âme dans la retraite à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avait appris six langues. Elle possédait parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie et les mathématiques; mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même; Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie et de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses *Principes*; il la félicite d'avoir su réunir tant de connaissances dans un âge où la plupart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paraît toujours un philosophe qui pense. *Comment*, dit-il, *à la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserais-je la trahir?* Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette princesse fut malheureuse Descartes la consolait alors. Malheureux et tourmenté lui-même, il trouvait dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher

l'âme des autres, et adoucir le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante et presque sans asile, Élizabeth se retira enfin dans une abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidait. Le nom de Descartes n'y était jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui était trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, et mourut en 1680.

Page 511. (41) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étaient naturelles n'empêchaient point qu'elles n'eussent de l'étendue et de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourraient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureusement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivait dans ce siècle et parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretterait ni Elizabeth, ni Christine. Il trouverait encore des femmes capables de le juger et de l'entendre; il trouverait dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux et consolent de l'envie. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connaît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette reine à lire les ouvrages de Descartes. En 1647, *elle lui fit écrire* pour savoir de lui en quoi consistait *le souverain bien*. La plupart des princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; et alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente; il faisait consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'était une belle leçon de morale pour une reine; Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour l'en remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son *Traité des passions*. En 1649, la reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm; et déjà elle avait donné ordre à un de ses amiraux pour l'aller prendre et le conduire en Suède. Le philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps; il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyait en Hollande. Il partit enfin, et arriva au commencement d'octobre à Stockholm. La reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commenca par l'exempter de tous les assujétissemens des courtisans; elle sentait bien qu'ils n'étaient pas faits pour Descartes: elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourrait l'entretenir tous les jours et recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un philosophe et d'une reine était à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'était fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses États; elle n'accordait au repos que le temps qu'elle ne pouvait lui refuser; et n'avait d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvaient l'instruire. Elle fut si satisfaite de

la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses États par toutes sortes de moyens. Son projet était de lui donner, à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité. Elle espérait ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la reine, il paraît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la princesse Palatine, soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage, soit que les malheurs d'une jeune princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elizabeth ; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir ; car la reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'était point assez pour consentir à partager ce sentiment avec un autre.

Page 512. (42) Les qualités particulières de Descartes étaient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré ; la vertu est peut-être plus rare que les talens, et le philosophe spéculatif n'est pas toujours philosophe pratique. Descartes fut l'un et l'autre. Dès sa jeunesse, il avait raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il fallait garder des principes pour se conduire. Voici quels étaient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux lois et aux coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, et que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire, la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'était fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'allait pas au-delà de six ou sept mille livres ; c'était être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins et qui voulait étudier la nature ; car il y a une foule de connaissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avait sur les richesses un sentiment bien honnête, et que tous les cœurs ne sentiront pas ; il estimait plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seraient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande ; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres : il les remercia, et se chargea de la reconnaissance sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disait-il, *à payer ce que je fais pour le public*. Il se faisait riche en diminuant sa dépense. Son habillement était très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table, il préférait, comme le bon Plutarque, les légumes et les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étaient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il allait le soir cultiver ses fleurs. Sa santé était faible, mais il en prenait soin sans en être esclave.

On sait combien les passions influent sur elle ; Descartes en était vivement persuadé, et il s'appliquait sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes ; *mais*, écrivait-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie*, *j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort*. Il cherchait la solitude, autant par goût que par système. Il avait pris pour devise ce vers d'Ovide : *Benè qui latuit*, *benè vixit*. *Vivre caché*, *c'est vivre heureux*. Et ces autres de Sénèque : *Illi mors gravis incubat*, *qui notus nimis omnibus*, *ignotus moritur sibi*. *Malheureux en mourant*, *qui*, *trop connu des autres*, *meurt sans se connaître lui-même*. Il devait donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde, on met un prix à cette fumée, mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion, et les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignait la réputation, et s'y dérobait. Il la regardait surtout comme un obstacle à sa liberté et à son loisir, les deux plus grands biens d'un philosophe, disait-il. On se doute bien qu'il n'était pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, et où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourrait dire de lui qu'il avait reçu son esprit en lingot, plus qu'en monnaie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer et de vivre seul l'avait rendu taciturne ; mais ce qu'on ne croirait peut-être pas, c'est qu'elle ne lui avait rien ôté de son enjouement naturel. Il avait toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes ; mais elle apprend à les connaître et à s'en corriger. Descartes avouait ses erreurs, sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentait son mérite et qu'il en convenait. On ne manquait point d'appeler cela vanité ; mais s'il en avait eu, il aurait pris plus de soin de la déguiser. Il n'avait point assez d'orgueil pour tâcher d'être modeste. Ce sentiment, tel qu'il fût, n'était point à charge aux autres. Il avait dans le commerce une politesse douce, et qui était encore plus dans les sentimens que dans les manières. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du philosophe. Il évitait les louanges comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisait à l'amitié ; il ne les pardonnait pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ses ennemis d'autre tort que celui de les humilier par sa modération ; et il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessait plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense*, disait-il, *je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi*. L'indignation était pour lui un sentiment pénible ; et s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert son âme au mépris. Au reste, ces deux sentimens lui étaient comme étrangers ; et ce qui se trouvait naturellement dans son âme, c'étaient la douceur et la bonté. Cette âme forte et profonde était très-sensible. Nous avons déjà vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il était obligé de consoler. Sa maison était pour eux une école de mœurs, et elle devint

pour plusieurs une école de mathématiques et de sciences. On rapporte qu'il les instruisait avec la bonté d'un père ; et quand ils n'avaient plus besoin de son secours, il les rendait à la société, où ils allaient jouir du rang qu'ils s'étaient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier : *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal*, *et j'acquitte une dette*. Plusieurs qu'il avait ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déjà rapporté quelques traits qui font connaître sa vive tendresse pour son père. Je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux faiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de quatre-vingts ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une âme très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il était marié secrètement ; mais dans un de ses entretiens où l'âme abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille, nommée Francine. Elle naquit en Hollande, le 13 juillet 1635, et fut baptisée sous son nom. Déjà il pensait à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout à coup entre ses bras, le 7 septembre 1640; elle n'avait que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort : jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis il aimait à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçait souvent le nom de sa chère Francine ; il en parlait avec la douleur la plus tendre, et il écrivit lui-même l'histoire de cet enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptait donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il voulait du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé et trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues faiblesses d'un grand homme ne le rendraient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon et tendre, Descartes dut avoir des amis ; il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'à Rome ; il en eut dans tous les états et dans tous les rangs. Il ne pouvait point se faire que de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payait avec sa gloire ; mais il réservait aux autres cette amitié simple et pure, ces doux épanchemens de l'âme, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, et que rien ne remplace dans les âmes sensibles. La plupart des hommes veulent que l'on soit reconnaissant de leurs bienfaits ; « Pour moi, disait Descartes, je crois devoir du retour à ceux » qui m'offrent l'occasion de les servir. » Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, et qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu et de la religion, voici comme il pensait. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendait que les vérités même qu'on appelle éternelles et mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des lois, disait-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un roi fait des lois dans son royaume. Il trouvait ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut et ce qu'il ne peut pas. Il n'était pas moins in-

digné que ceux qui traitaient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de l'*infini*, comme s'ils savaient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste, les calvinistes d'être pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique; plusieurs l'accusèrent d'être déiste, et l'honnête Voétius d'être athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, et à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec respect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ses *Méditations métaphysiques*, et dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transsubstantiation. Dans son voyage en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisaient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa et communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur et de toute sa famille. Est-ce là un calviniste? est-ce là un pélagien? est-ce un sceptique, un déiste, un athée? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres; jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion des armes pour les perdre plus sûrement, et faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance et à la haine? On ne saurait trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne saurait trop venger l'homme juste et religieux que la calomnie outrage. *Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché* de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles; il y a souvent des rapports entre l'homme et le philosophe, qu'on est bien aise de saisir; et quand il n'y en aurait pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Page 513. (43) Descartes fut attaqué, le 2 février 1650, de la maladie dont il mourut. Il n'y avait pas plus de quatre mois qu'il était à Stockholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, et du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut victime de sa complaisance pour la reine; mais il n'en eut point du tout pour les médecins suédois qui voulaient le saigner. *Messieurs*, leur criait-il, dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang français*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'était plus temps; l'inflammation était trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenait à sa santé. La reine envoyait savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. et Madame de Chanut lui prodiguaient les soins les plus tendres et les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle était présente à tout; elle le servait elle-même pendant le jour; elle le soignait durant les nuits. M. de Chanut, qui venait d'être malade, et encore à peine convalescent, se traînait souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler et pour soutenir son ami. Ah! c'est dans ces momens où tout nous échappe; c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser et d'attendrir. Descartes mourant serrait par reconnaissance les mains qui le servaient; mais ses forces s'épuisaient par degrés et ne pouvaient

plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième, il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il fallait mourir. On courut chez M. de Chanut; il vint pour recueillir le dernier soupir et les dernières paroles d'un ami; mais il ne parlait plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui implorait Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au palais, pour avertir la reine à son lever que Descartes était mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi des catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et quatre personnes de marque qui étaient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avait été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restaient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on le déposa dans l'église de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667, on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devait, après le service, prononcer son oraison funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine, en style lapidaire, et l'autre en vers français. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, et que cet éloge ait été ordonné par une compagnie de gens de lettres.

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté longtemps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnaissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique; c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous

donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de S. S..... ; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux D....... : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il est admirable, malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes ; mais on lira son éloge, qui est en même temps le vôtre. Ah ! monsieur, que vous y montrez une belle âme, et un esprit éclairé ! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé Voët contre Descartes ! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène, pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province, qui méprisait le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire dès que j'aurai *dicté* ma lettre, car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes ; *c'est à vous à* peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura *une philosophie* sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à *ce ton-là, et vous* n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de Descartes, un éloge de la solitude, qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma masure un ami qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrais passer le reste de ma vie ; c'est M. D......., qu'un malheureureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.....

ESSAI

SUR

LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET L'ESPRIT

DES FEMMES,

DANS LES DIFFÉRENS SIÈCLES.

Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force en rendant hommage à la beauté, s'est partout prévalu de leur faiblesse. Il a été tout à la fois leur tyran et leur esclave. La nature elle-même, en formant des êtres si sensibles et si doux, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujéties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent, altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté; et quand elles échappent à ce fléau, le temps qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix si faible de la reconnaissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages; et chez tous ces peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce et indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connaissant presque que le physique de l'amour, n'ayant aucune de ces idées morales, qui seules adoucissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la faiblesse lui assujétit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étaient chez les Spartiates, un peuple vaincu, obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères par pitié tuer leurs filles, et les étouffer en naissant. Elles regardaient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux, vous trouverez un autre genre de despotisme et d'empire : la clôture et la servitude domestique des

femmes, autorisées par les mœurs, et consacrées par les lois. En Turquie, en Perse, au Mogol, au Japon et dans le vaste empire de la Chine, une moitié du genre humain est opprimée par l'autre. L'excès de l'oppression y naît de l'excès de l'amour même. L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment, et les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours. Là elles sont obligées de payer leur servitude même par l'amour le plus tendre, ou ce qui est plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui n'étant d'aucun sexe, les déshonorent tous deux. Là enfin, leur éducation ne tend qu'à les avilir; leurs vertus sont forcées; leurs plaisirs même tristes et involontaires; et après une existeuce de quelques années, leur vieillesse est longue et affreuse.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite, et séparées des plaisirs comme des affaires; tantôt une longue tutelle semblait insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine; dans les pays où elles sont les plus heureuses, gênées dans leurs désirs, gênées dans la disposition de leurs biens, privées de leur volonté même, dont la loi les dépouille, esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges qui sont en même temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le déshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons; tel est à peu près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme, à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme, qui est celle de l'orgueil; tantôt une oppression violente et terrible, qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également, et l'indifférence et l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez le peuple même où elles exerçaient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute

espèce de gloire. Un Grec célèbre (1) a dit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Ainsi, en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtait la douceur de l'estime publique; et exigeant d'elles les vertus, leur faisait un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avait voulu défendre la cause de son sexe, elle aurait pu lui dire : « Quelle est votre injustice? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge? L'estime publique appartient à qui sait la mériter. Nos devoirs sont différens des vôtres; mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur et le charme de la vie. Nous sommes épouses et mères, c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles. C'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage, qui tient peut-être à la force, et qui, à chaque instant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux, et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus faibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les lois par la contrainte, et la vertu par des combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'Etat, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions, pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms, et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées! Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage? Ne soyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnaissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres; et ne nous privez pas de cette estime publique qui, après l'estime de soi-même, est la plus douce récompense de bien faire. »

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injustes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les arts leur ont élevé des monumens, l'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'écrivains s'est plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueraient peut-être par leur uniformité, je voudrais voir en général quelles sont les qualités et les diverses sortes de mérite

(1) Thucydide.

dont les femmes sont susceptibles, jusqu'où le gouvernement, les circonstances et les lois peuvent les élever; et les rapports secrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens siècles, et comment l'esprit de leur temps ou de leur nation a influé sur leur caractère. Ce sera, pour ainsi dire, l'histoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte et calomnie tour à tour, et quelquefois sans la connaître; car il en est des femmes comme des souverains à qui on dit rarement la vérité, et qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par humeur, que par justice. Cet ouvrage ne sera ni un panégyrique, ni une satire, mais un recueil d'observations et de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles sont, et ce qu'elles pourraient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriste et le juge de tant d'hommes célèbres, un ouvrage intitulé : *les Actions vertueuses des femmes*. Il est adressé à une d'elles, nommé *Cléa*, que l'on connaît peu, mais sa liaison seule avec le philosophe de Chéronée, l'a fait mettre par quelques écrivains au rang des femmes philosophes. Il blâme à la tête de cet ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. « On pourrait, dit-il, faire le parallèle d'Anacréon et de Sapho, » de Sémiramis et de Sésostris, de Tanaquil et de Servius, de » Brutus et de Porcie. Les talens et les vertus sont modifiés par » les circonstances et les personnes, mais le fond est le même; » il n'y a, pour ainsi dire, que la surface et la couleur de diffé» rentes. » Il parle ensuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes, qui, avant un combat où il s'agissait de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil; d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne; d'autres qui, dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; d'autres qui, dans un siége, volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une armée; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui au moment où le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés, et les couronnent de leurs propres mains; plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie; quelques unes qui s'exposent à la mort, et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers; Camma qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui : *Je*

n'ai vécu, dit-elle, *que pour venger mon époux : il l'est ! Toi, maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau ;* enfin, des femmes de la Gaule qui, dans une guerre civile, se jettent entre les deux armées, séparent et réconcilient les combattans, et par là méritent l'honneur d'être admises depuis aux délibérations publiques, et quelquefois d'être prises pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses et altières, par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une île de l'Archipel, où, en sept cents ans, dit-il, on ne peut citer un exemple, ni d'une faiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme ; et les jeunes Milésiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnaient la mort en foule, sans doute dans cet âge où la nature faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'âme étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme et aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvait arrêter les suicides. On fit une loi qui condamnait la première qui se tuerait, à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravaient la mort. Aucune n'osa braver la honte après la mort même ; et les suicides cessèrent (1).

Outre cet ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage et la force. C'est là qu'on retrouve des âmes toutes différentes de celles que nous connaissons ; la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendresse ; le nom de citoyenne préféré au nom de mère ; des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir envoyés à un fils soupçonné d'un crime ; la douleur et la plainte regardées, ou comme une faiblesse, ou comme un outrage ; l'intrépidité jusque dans la servitude, et l'exemple d'une d'entre

(1) Plutarque, dans le même livre, cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pourrait servir d'excellente leçon d'économie politique. Un roi qui croyait que l'or était les richesses, épuisait les habitans de son pays au travail des mines. Tout périssait. Les habitans ont recours à la reine. Elle fait faire en secret, par des orfèvres, des pains d'or, des viandes et des fruits d'or ; et au retour d'un voyage, les fait servir au prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il sent la faim et demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle ; vos terres sont en friche, elles ne rapportent rien ; on vous sert ce que vous aimez, et la seule chose qui nous reste. Le roi l'entendit, et se corrigea. Ce trait peu connu mériterait d'être embelli par l'écrivain ingénieux et piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes princes.

elles, qui, prisonnière et vendue comme esclave, interrogée: *Que sais-tu? être libre*, répondit-elle; et à qui son maître ayant commandé une chose injurieuse: *Tu ne me méritais pas;* et elle se laissa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui est; ceux qui surtout ignorent ce que peut sur les âmes une législation conçue dans une seule tête, et combinée dans toutes ses branches, ne pourront concevoir tant de force dans un sexe, qui paraît bien plus destiné à être sensible que courageux. Mais tel était le pouvoir des institutions et des temps. Chez les Grecs, presque tous républicains, les mœurs des femmes devaient être fortes et austères. La retraite où elles passaient leur vie, fortifiait leur âme. La pauvreté publique retranchait des moyens de corruption. L'honneur général élevait leur sensibilité. Elles avaient l'orgueil de ne pas vouloir rester au-dessous de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris; et ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevaient jusqu'à eux. D'ailleurs, dans ces premiers temps, époque de la formation des Etats et de la civilisation des hommes, les dangers pour les deux sexes étaient communs. Des républiques ou des royaumes composés d'une ville, étaient sans cesse, ou menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mélanges *d'intérêts*, étaient plus ardentes, et savaient moins pardonner. Les *guerres*, qui parmi nous ne sont plus que des guerres de rois, étaient alors des guerres de peuples. On se combattait pour se détruire. La victoire condamnait les femmes. La servitude établie par la conquête, était un asile contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des lois et les chocs de la liberté ouvraient la porte à des tyrans. Le droit de commander était alors le droit d'abuser de tout. Le citoyen ne savait plus ce qu'il avait ni à craindre, ni à espérer, ni à souffrir. De là les résistances et les complots; de là les trames secrètes, et les femmes admises à la vengeance, parce que les maux s'étendaient jusqu'à elles, et que souvent elles avaient à perdre plus que la vie. Alors les deux sexes se montaient au même ton; et le courage était extrême, parce que la crainte l'était.

Dans les mêmes temps, et par le même mouvement, il y avait en Europe comme en Asie, des invasions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main; et les compagnes de ces peuples errans partageaient à la fois le péril et l'audace. Il devait donc y avoir dans toutes ces époques une habitude de courage chez les femmes; et comme l'honneur de leur sexe tient à une fierté naturelle; que c'est presque toujours la mollesse qui prépare la séduction; que l'habitude de vaincre des périls, donne celle de se vaincre soi-même; que la vie de ces femmes était toujours, ou

orageuse, ou retirée, et qu'elles ne pouvaient connaître ce loisir inquiet des sociétés, où l'imagination va sans cesse au-devant des désirs, et où l'âme se corrompt à la fois par tous les sens, elles devaient joindre à leur courage une fierté délicate sur l'honneur; et telles sont en effet les deux qualités que leur assigne Plutarque, en louant les femmes grecques ou barbares de ces temps reculés.

Cependant, comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que partout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paraît en général que dans les îles de la Grèce, les mœurs étaient plus pures que dans le continent. Les insulaires plus séparés, devaient garder plus aisément leurs lois et leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone devait être plus austère que le séjour riant d'Athènes. Thèbes, où il n'y avait qu'une simplicité grossière au lieu de luxe, ne devait pas ressembler à Corinthe, qui, par sa situation et son commerce, appelait des deux mers les richesses et les vices. Enfin, à mesure que les institutions se corrompirent, l'esprit général des femmes dut se perdre; mais, ce qui est assez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grèce, les courtisanes y jouèrent un très-grand rôle, et surtout dans Athènes. Par quelles circonstances cet ordre de femmes, qui avilit à la fois son sexe et le nôtre, dans un pays où les femmes avaient des mœurs, parvint-il à la considération, et quelquefois à la plus grande célébrité? On en peut, ce me semble, donner plusieurs raisons.

D'abord, les courtisanes étaient jusqu'à un certain point mêlées à la religion. La déesse de la beauté, qui avait des autels, semblait protéger leur état, qui était pour elle une espèce de culte. Elles invoquaient Vénus dans les dangers; et après les batailles, on croyait, ou l'on faisait semblant de croire que Miltiade et Thémistocle avaient été de grands hommes, parce que les Laïs et les Glycère avaient chanté des hymnes à leur déesse.

Les courtisanes tenaient encore à la religion par les arts; elles offraient des modèles pour former des Vénus qui étaient ensuite adorées dans les temples (1).

Elles tenaient, comme on voit, aux statuaires et aux peintres, dont elles embellissaient les ouvrages.

La plupart étaient musiciennes, et cet art plus puissant dans

(1) Phryné servit de modèle à Praxitèle, pour sa Vénus de Gnide : et pendant les fêtes de Neptune, auprès d'Eleusis, Apelle ayant vu cette même courtisane sur le rivage de la mer, sans autre voile que ses cheveux épars et flottans, fut tellement ébloui de sa beauté, qu'il en prit l'idée de sa Vénus sortant des eaux.

la Grèce, qu'il ne l'a été partout ailleurs, était pour elles un charme de plus.

On sait combien ce peuple était enthousiaste de la beauté. L'imagination sensible des Grecs adorait la beauté dans les temples, l'admirait dans les chefs-d'œuvre des arts, la contemplait dans les exercices et dans les jeux, cherchait à la perfectionner dans les mariages, et lui proposait des prix dans des fêtes publiques; mais dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire était le plus souvent obscure et retirée : celle des courtisanes s'offrant partout, attirait partout des hommages.

La société seule peut développer les charmes de l'esprit; et les autres femmes en étaient exclues. Les courtisanes vivant publiquement dans Athènes, où sans cesse elles entendaient parler de philosophie, de politique et de vers, prenaient peu à peu tous ces goûts. Leur esprit devait donc être plus orné et leur conversation plus brillante; alors leurs maisons devenaient des écoles d'agrément; des poëtes venaient y puiser des connaissances légères de ridicule et de grâce; et les philosophes, des idées qui souvent leur eussent échappé à eux-mêmes. Socrate et Périclès se rencontraient chez Aspasie, comme Saint-Evremont et Condé chez Ninon : on acquérait chez elles de la finesse et du goût; on leur rendait en échange de la réputation.

La Grèce était gouvernée par les hommes éloquens; et les courtisanes célèbres ayant du pouvoir sur les orateurs, devaient avoir de l'influence sur les affaires. Il n'y avait pas jusqu'à ce Démosthène, si terrible aux tyrans, qui ne fût subjugué, et l'on disait de lui : *Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour*. Cette influence augmentait leur considération, et avec leur esprit développait leur talent de plaire.

Enfin les lois et les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettaient un grand prix à la sainteté des mariages; mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts et des plaisirs étaient en contradiction avec les lois. Les courtisanes venaient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltait pas; le vice intérieur, et qui troublait la paix des maisons, était un crime. Par une bizarrerie étrange et peut-être unique, les hommes étaient corrompus, et les mœurs domestiques, austères. Il semble que les courtisanes n'étaient point regardées comme de leur sexe; et par une convention à laquelle les lois et les mœurs se pliaient, tandis qu'on n'estimait les autres femmes que par les vertus, on n'estimait celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce. Sans cela, on aurait

peine à concevoir comment six ou sept écrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athènes (1) : comment trois peintres fameux avaient uniquement voué leur pinceau à les représenter sur la toile ; comment plusieurs poëtes grecs les ont célébrées dans leurs comédies et leurs vers. On aurait peine à croire que les plus grands hommes briguassent à l'envi leur société ; qu'Aspasie fît décider de la guerre et de la paix ; que Phryné eût une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux rois ; et qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, disait un écrivain grec (2), voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin ses regards, s'imagine que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelque autre grand homme qui a servi la patrie ; il approche, il s'informe, et il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe ; et, dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mausolée : « Ainsi, lui dit-il, ainsi après sa mort est honorée une courtisane ; et de tous ceux qui sont morts en Asie en combattant pour toi et pour le salut de la Grèce, il n'y en a aucun qui ait un tombeau, et dont on ait même pensé à honorer la cendre. » Tels étaient les hommages que cette nation enthousiaste, voluptueuse et sensible rendait à la beauté. Se conduisant par son imagination plus que par des mœurs, et ayant des lois plutôt que des principes, elle exilait ses grands hommes, honorait ses courtisanes, faisait périr Socrate, se laissait gouverner par Aspasie, veillait à la sainteté des mariages, et plaçait Phryné dans les temples.

Chez les Romains, peuple austère et grave, qui, pendant cinq cents ans, ignora les plaisirs et les arts, et qui, au milieu des charrues et des camps, était occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps austères et graves comme eux, et sans aucun mélange de corruption ni de faiblesse. Les temps où les femmes romaines parurent en public, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leurs maisons, là, dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature, et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on pût ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs ou de soldats, et bien avant dans la nuit, maniaient tour à tour pour leurs époux l'aiguille et le fuseau. On sait qu'aucun Romain n'était vêtu que des habits filés

(1) Voyez Athénée. (2) Dicéarque.

par sa femme et par sa fille ; et Auguste, maître du monde, donna encore l'exemple de cette simplicité antique. Pendant cette époque, les femmes romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyaient avec transport, au retour des batailles ; ils leur portaient la dépouille des ennemis, et s'honoraient à leurs yeux des blessures qu'ils avaient reçues pour l'État et pour elles ; souvent ils venaient de commander à des rois, et dans leurs maisons ils faisaient gloire d'obéir. En vain les lois sévères leur donnaient droit de vie et de mort ; plus puissantes que les lois, les femmes commandaient à leurs juges : la loi prévenant des besoins qui n'existent que chez des peuples corrompus, permettait le divorce ; le divorce autorisé par la loi, était proscrit par les mœurs. Tel était l'empire de la beauté, avant que le mélange des sexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paraît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuse époque chez les femmes (1).

On ne voit point que les Romaines eussent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes grecques ou barbares. Elles tenaient de plus près à la nature, ou l'exagéraient moins. Leur première qualité fut la décence. On connaît le trait de Caton le censeur, qui raya un Romain de la liste du sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occasions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil ; au temps de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce grand homme irrité, ayant bravé le sénat et les prêtres, et insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploraient. Le sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder partout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avait fléchi son fils, et la femme son époux, et permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coiffure. Il faut convenir que nos modes françaises n'ont pas une origine tout-à-fait si noble. Au temps de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois, en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les magistrats et les guerriers. Après la

(1) Une tutelle austère, et dont elles ne sortaient jamais, la censure des magistrats, des tribunaux domestiques, des lois pour prévenir leur luxe par le réglement des dots, des lois somptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une déesse qui présidait à la paix des mariages et à la réconciliation des époux, des décrets honorables pour les services rendus par les femmes à l'État; tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes et à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

bataille de Cannes, temps où Rome n'avait plus d'autres trésors que les vertus de ses concitoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries et leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, et dont nous avons un ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que de goût, a loué en plusieurs endroits les dames romaines; mais ce sont moins des éloges que des traits détachés où cependant il se permet quelquefois le tour et les mouvemens d'un orateur. On se doute bien que la fameuse Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, n'y est point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari, teinte de sang; ni cette jeune romaine qui, dans la prison, nourrit sa mère de lait; ni plusieurs femmes illustres, qui, au temps des proscriptions, exposèrent leur vie pour sauver leurs époux. Cet écrivain, en célébrant les vertus, cite aussi les talens. Il nous apprend qu'au second triumvirat, les trois assassins, maîtres de Rome, avides d'or, après avoir répandu le sang et ayant apparemment épuisé toutes les formules de brigandage et toutes les manières de piller, s'avisèrent de taxer les femmes; ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution; les femmes cherchèrent un orateur pour les défendre, et n'en purent trouver: personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hortensius se présenta seule; elle fit revivre les talens de son père, et défendit avec intrépidité la cause des femmes et la sienne; les tyrans rougirent, et révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe, et une femme eu la gloire d'avoir donné, dans le même jour, un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes se trouve à Rome dans le temps où la société devait être beaucoup plus perfectionnée par l'éloquence, par le luxe, par l'usage et l'abus des arts et des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère; leur esprit plus actif fut plus exercé; leur âme eut de nouveaux besoins: l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, et que les femmes opulentes laissaient, pour ainsi dire, au peuple: il y en eut de nobles et qui étaient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les vertus avaient suffi pour plaire: alors il fallut encore l'esprit. On voulut joindre l'éclat à l'estime, jusqu'à ce qu'on apprît à se passer de l'estime même; car, dans tout pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente.

Cette dernière révolution se fit sous les empereurs, et mille causes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, et à Rome l'excès des âmes fortes, impétueuses dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des spectacles mit à la mode une licence profonde et vile. Les femmes se disputèrent à prix d'or un histrion; elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendans des Scipion et des Emile : la débauche redouta la fécondité; on apprit à tromper la nature; l'art affreux des avortemens se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'assouvir tous les jours; et les femmes, lasses de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, et firent mutiler leurs esclaves, pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs même. Alors les vices furent plus puissans que les lois. On ne s'occupa plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes; et quelquefois leur nature et leur nombre, effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que la loi se couvrît d'un voile, parce qu'il y aurait eu autant de danger que de honte à apercevoir tous les coupables (1). On se doute bien que, dans ce siècle, on loua bien plus souvent dans les femmes le rang que la vertu, et les talens ou les grâces, que les mœurs.

Au temps de la naissance de l'empire, il y eut plusieurs éloges de femmes prononcés sur la tribune romaine; l'éloge de Junie, sœur de Brutus et femme de Cassius; l'éloge de l'impératrice Livie, mère de Tibère; celui d'Octavie par Auguste, et celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore austère et républicaine, le second dut marquer le passage des mœurs des femmes dans une république, à leurs mœurs dans une cour et sous un prince. Livie tenait à la première époque par un reste de simplicité, et, pour me servir des expressions de Tacite, par la sainteté de sa maison; elle tenait à la seconde par une ambition sourde, par le désir du crédit, par un artifice raisonné, par l'art d'employer adroitement la séduction de son sexe; enfin, par l'intrigue et le manége appliqués tour à tour à des choses grandes ou petites; le troisième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéressante par le malheur, et mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt

(1) Quand Septime-Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ses projets de réforme.

la victime que la cause (1). Mais l'éloge de Poppée, prononcé par un empereur, et applaudi par les Romains, marqua, pour ainsi dire, le dernier terme de la corruption (2). Il y a apparence que toutes les femmes qui tenaient à la maison impériale, ou qui y entraient, étaient louées de même après leur mort. Plusieurs d'entre elles sur le trône joignirent le scandale aux plaisirs; mais l'apothéose réparait tout. La religion était moins sévère que les mœurs; on faisait plus aisément une déesse qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes; mais les vertus se remarquaient. La plupart durent leur naissance au stoïcisme qui, sous les premiers empereurs, se répandit à Rome. On sait que le stoïcisme est pour les mœurs, ce que l'austérité républicaine est pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maisons les mœurs antiques, mais avec cette différence, qu'autrefois dans Rome la vertu contractée presque en naissant, était comme une habitude de l'enfance, et l'ouvrage heureux de l'exemple comme des lois; mais dans l'empire, il fallait pour avoir des mœurs, une morale forte et des vertus raisonnées. C'était encore peu d'avoir des principes; la raison froide n'eût pas résisté long-temps: il fallait un certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'âme et la soutînt; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme, pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller; qui méprisât tous les plaisirs, pour mieux dédaigner les vices; qui bravât les douleurs, pour mieux s'aguerrir contre la faiblesse; qui enfin, dans des lieux où le crime était tout-puissant par l'autorité et par l'exemple, rendît l'homme indépendant de tout, hors du devoir; et l'élevant au-dessus de ce vil univers qui l'entourait, le fît lui-même son censeur, son maître, son admirateur et son juge. Dans cette époque, le stoïcisme était donc nécessaire à Rome comme un puissant contrepoids à une force terrible; et, en effet, il offrit chez les Romains le plus grand des contrastes, l'excès du courage à côté de l'excès de la bassesse, et la plus rigide austérité à côté de la plus déshonorante licence. Il est à remarquer que jamais le stoïcisme ne produisit de si grands effets dans la Grèce que dans Rome; c'est que peut-être, comme il y a quelque chose d'exagéré, il lui faut des circonstances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands besoins et de grands maux. Le stoïcisme ressemblait à ces forces qui s'augmentent à proportion des résistances.

(1) Octavie, sœur d'Auguste, femme d'Antoine, et rivale si vertueuse et si tendre de Cléopâtre.

(2) Tacite, Ann. 16, 6.

Plusieurs Romains célèbres, nourris dans cette secte, déployèrent les vertus qu'elle inspirait : et les femmes, plus susceptibles d'habitude que de principes, et presque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Porcie avait donné l'exemple. Fille de Caton et femme de Brutus, elle s'était, pour ainsi dire, montée à la hauteur de leurs âmes. Dans la conspiration contre César, elle se montra digne d'être associée au secret de l'Etat. Après la bataille de Philippe, elle ne put survivre, ni à la liberté, ni à Brutus, et mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut suivi par cette Aria, qui, voyant son époux chancelant, et qui hésitait à mourir, pour l'encourager se perça le sein, et lui remit le poignard; par sa fille, épouse de Thraséas, et la fille de Thraséas, épouse d'Helvidius Priscus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes; par Pauline, femme de Sénèque, qui se vit ouvrir les veines avec lui; et forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestait qu'une partie de son sang avait coulé avec le sang de son époux; et, dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière et sensible, qui, jeune encore, *s'ensevelit* dans la retraite, et sans laisser jamais ni fléchir sa *hauteur* sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle; aussi implacable envers son tyran, que fidèle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un, et à détester l'autre; et cette Eponine, si célèbre, que Vespasien aurait dû admirer, et qu'il fit si lâchement mourir. Presque toutes ces femmes, exposées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics; mais, ce qui vaut mieux, elles furent louées par Tacite. Deux lignes de Tacite sont fort au-dessus de tous les panégyriques d'usage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'empire: mais Oppien, Hérodien, Philostrate et Dion, en citent une d'un caractère, comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me soit permis de m'y arrêter. C'était l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Née en Syrie, et fille d'un prêtre du Soleil, on lui prédit qu'elle monterait au rang de souveraine. Son caractère justifia la prédiction. Sur le trône, elle aima ou parut aimer passionnément les lettres. Soit goût, soit désir de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passait sa vie avec les philosophes. Son rang d'impératrice n'eût peut-être pas suffi pour subjuguer ces âmes fières; mais elle y joignit de plus le mérite de l'esprit et de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, et qui, observant les goûts et les faiblesses, gouverne

les grandes âmes par de petits moyens. On dit qu'elle était philosophe : sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimait point, estimait son génie, et la consultait en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, impératrice et homme d'état, occupée tout à la fois des sciences et des affaires, et y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, et des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnait et où elle s'instruisait, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma : elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, et chez la postérité plus de renommée que d'estime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui était de la même famille, et qui fut aussi impératrice, ou du moins mère d'un empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, et surtout d'avoir élevé, pour le trône, son fils, le jeune Alexandre Sévère, à peu près comme Fénélon éleva depuis le duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux et sensible.

Enfin, en suivant le cours de l'histoire, se présente cette fameuse Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour maître, princesse qui sut écrire comme elle sut vaincre, qui fut ensuite malheureuse avec dignité, qui se consola de la perte d'un trône par les douceurs de la retraite, et des plaisirs de la grandeur par ceux de l'esprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des écrivains de leur siècle, et ont servi depuis à grossir les catalogues de tous les panégyristes des femmes célèbres (1).

(1) Il ne nous reste aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'impératrice. L'un est le panégyrique d'Eusébie, épouse de Constance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de César; et par ce charme secret que l'esprit et la beauté ont sur les tyrans même, elle le sauva plusieurs fois des fureurs politiques d'un prince toujours prêt d'être assassin, dès qu'il craignait. Julien, qui lui devait la vie et l'empire, composa son panégyrique. Il faut convenir que la reconnaissance ne le rendit pas éloquent.

L'autre est de Lucien. Il est en dialogue et en forme de portrait. On ne sait précisément à qui il est adressé; mais les commentateurs qui sont presque toujours dans la confidence de ces sortes de secrets, ne manquent pas d'assurer que c'est l'éloge d'une impératrice. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet éloge est l'original des quarante à cinquante mille portraits d'héroïnes ou de princesses qui depuis quatre cents ans ont été faits en France, en Italie, ou en Espagne, par tous les orateurs, historiens, poëtes ou romanciers, et où il est d'usage et de règle que la même femme ait toutes les perfections possibles. J'ajouterai que c'est la première trace qu'on trouve chez les anciens, de cet esprit de galanterie, si à la mode parmi nous, et qui consiste à dire aux femmes, avec un esprit léger et une âme de glace, tout ce qu'on ne croit pas,

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il était survenu un changement dans les mœurs; mais environ vers le troisième siècle, il se fit une révolution nouvelle, et qui porta un grand caractère.

Jusques alors les mœurs des femmes n'avaient été fondées que sur la morale, et ne tenaient point du tout aux idées religieuses. En quelques pays on avait lié les mœurs à la politique; mais, selon les différens plans de législation, les lois traçaient différentes lignes où commençait et finissait la vertu des femmes. Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues; et, selon l'expression de Montesquieu, Lycurgue avait ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avait vu des femmes danser publiquement sur le théâtre, sans que la décence publique mît aucune espèce de voile entre elles et les regards d'un peuple; et si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats et les pontifes y assistèrent. Les arts, qui partout imitaient la nature sans la voiler, aidaient encore à séduire l'imagination par les yeux. La philosophie n'avait point de principe fixe sur les femmes. Tantôt elle combattait en elles, et voulait leur ôter ce sentiment si doux qui fait la défense, comme le charme de leur sexe (1); tantôt elle voulait que l'union la plus tendre, qui suppose toujours un contrat des cœurs qui se donnent, ne fût que le lien d'un instant, détruit par l'instant qui devait suivre (2). La religion même n'était qu'une espèce de police sacrée, qui avait plutôt des cérémonies que des préceptes. On honorait les dieux, comme on honore parmi nous les hommes puissans; c'est-à-dire, qu'on leur offrait de l'encens, et qu'on attendait en échange des secours. Ils étaient protecteurs et non législateurs: le christianisme naissant sur la terre, fut une législation; il imposa les lois les plus sévères aux femmes et aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien sacré, et mit les contrats des époux entre le tribunal et l'autel, sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions; il étendit son empire jusque sur la pensée; partout il posa des barrières au-devant des sens; il proscrivit jusques aux objets inanimés qui pouvaient être complices d'une séduction ou d'un désir. Enfin, troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et

et tout ce qu'on voudrait leur faire croire. Ce ton, qui est né de l'impuissance d'être sensible, et du désir de le paraître, et qui joint l'exagération à la fausseté, a dû naître chez Lucien de la corruption des mœurs de l'empire, de la légèreté naturelle aux Grecs de son temps, et de son propre caractère. L'esprit peut décrire, mais il n'y a que l'âme qui sache louer.

(1) École des Cyniques, qui regardaient la pudeur comme une convention, et se faisaient un devoir de s'en affranchir.

(2) Système de la communauté des femmes dans un État.

condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs faiblesses. La législation des Romains et des Grecs rapportait tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle et sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci ; de là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'âme, et je ne sais quoi de surnaturel et de sublime qui se mêla à tout ; de là le vœu de continence et le célibat consacré ; alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société et la nature. La beauté craignit de plaire ; la force se redouta elle-même ; tout apprit à se vaincre ; et l'austérité de l'âme augmenta tous les jours par les sacrifices des sens.

Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, presque toutes d'une imagination vive et d'une âme ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattaient d'autant plus, qu'elles étaient pénibles. Il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre. L'âme est heureuse par ses efforts ; et pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnait aux chrétiens de s'aimer et de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié, cette sensibilité que lui a donnée la nature, et dont la religion lui faisait craindre ou l'usage ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût ; et les larmes de la beauté, couler dans les asiles de la misère, pour consoler les malheureux. En même temps, les persécutions faisaient naître les périls. Pour conserver sa foi, il fallait souvent supporter les fers, l'exil et la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage froid, qui, né de la raison, est intrépide et calme ; c'est celui de la philosophie et des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui est ardent et qui se précipite ; tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit, s'élevant au-dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes et aux bûchers, et offrir aux tourmens leurs corps faibles et délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits ; tous ceux dont les femmes furent l'objet, devinrent austères et purs comme elles. Presque tous les docteurs de ces temps, mis à la fois par l'église au rang des orateurs et des saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes ; mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zèle, est ce saint

Jérôme, qui, né avec une âme de feu, passa quatre-vingts ans à écrire, à se combattre et à se vaincre; dont les mœurs furent probablement plus austères que les penchans; qui dans Rome eut pour disciples un grand nombre de femmes illustres; qui, entouré de la beauté, échappa aux faiblesses, sans pouvoir échapper à la calomnie; et qui, fuyant enfin le monde, les femmes et lui-même, se retira dans la Palestine, où tout ce qu'il avait quitté le poursuivait encore, tourmenté sous la haire, et, dans le calme des déserts, entendant retentir à ses oreilles le tumulte de Rome. Tel fut, dans le quatrième siècle, le plus éloquent panégyriste des femmes chrétiennes. Cet écrivain ardent et sacré, et d'un génie impétueux et sombre, adoucit, en mille endroits, son style, pour louer les Marcelle, les Pauline, les Eustochium, et un grand nombre d'autres femmes romaines, qui, au Capitole, avaient embrassé l'austérité chrétienne, et apprenaient, dans Rome, la langue des Hébreux pour entendre et connaître les livres de Moïse.

A la chute de l'empire, et quand cette foule de barbares, qui l'inondèrent, se divisèrent ou s'unirent pour partager ses débris, le christianisme, pour adoucir des mœurs sauvages, passa des vaincus aux vainqueurs, et fut presque partout *porté par* des femmes. On a remarqué que les femmes, de tout *temps*, *ont eu*, plus que les hommes, ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir; soit que par leur faiblesse même elles tiennent davantage à des opinions sacrées qui, pour l'âme, sont un appui de plus; soit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement sur des objets qui sont hors de la nature, et quelquefois hors des bornes ordinaires de la raison; soit que la persuasion religieuse chez les hommes soit plus liée à la réflexion, et chez les femmes au sentiment: et l'un, comme on sait, a bien plus d'activité que l'autre; soit qu'elles regardent la religion, qui égale tout, comme une défense pour elles, et un contre-poids à la faiblesse contre la force; soit peut-être enfin que leur désir naturel de subjuguer s'étende à tout, et que, pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur ce qu'il y a même de plus libre, sur les opinions et sur les âmes. Quoi qu'il en soit, ce furent des femmes qui, faisant servir à leur religion, les charmes de leur sexe, placées sur des trônes, et attirant au christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et, pendant quelque temps, la Perse reçurent l'Évangile. Ainsi la Lombardie et l'Espagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces siècles, le zèle religieux des femmes influa sur une partie du monde. Je ne rappor-

terai point ici les noms de ces princesses, inscrits dans des annales barbares, et répétés depuis par un grand nombre de panégyristes. Il me suffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les distingua, et sur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur siècle et chez la postérité.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque de l'invasion des barbares, et voyons les changemens qui en résultèrent pour les mœurs : jamais peut-être il n'y eut de révolution plus singulière. Ce furent des sauvages qui portèrent, avec les embrasemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui règne encore aujourd'hui en Europe : et le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines, système qui a eu tant d'influence, nous est venu des bords de la mer Baltique, et des forêts du nord (1).

On voit en général, par l'histoire, que tous les peuples septentrionaux avaient le plus grand respect pour les femmes. Partagés entre la chasse et la guerre, ils ne daignaient adoucir leur férocité que pour l'amour : leurs forêts furent le berceau de la chevalerie; les femmes y étaient le prix de la valeur. Un guerrier, pour se rendre digne de sa maîtresse, allait chercher au loin la gloire et les combats : les rivalités produisaient des défis. Les combats singuliers ordonnés par l'amour, ensanglantaient souvent les forêts et les bords des lacs; et le droit de l'épée décidait des mariages comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs; chez les hommes peu civilisés, mais déjà rassemblés en grand corps de peuples, les femmes ont naturellement, et doivent avoir le plus grand empire; elles y règnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déjà la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence; elle ne l'est point assez pour que les sens soient affaiblis, et l'imagination usée par l'habitude. Des âmes fortes et sauvages, ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature, et des vrais rapports de l'homme. Il se mêlait même, à ces sentimens, quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples, errant dans leurs forêts, s'imaginaient que les femmes lisaient dans l'avenir, et qu'elles avaient je ne sais quoi de sacré et de divin. Peut-être cette idée n'était-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, et de l'avantage que leur finesse naturelle devait leur donner sur des guerriers féroces et simples; peut-être aussi des barbares, étonnés de l'empire que la beauté

(1) C'est ce système qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos sociétés, et qui parmi nous a le plus influé sur les écrits et sur les langues.

a sur la force, étaient-ils tentés d'attribuer à quelque chose de surnaturel un charme qu'ils ne pouvaient comprendre (1).

Ces peuples, en inondant l'Europe, portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut se faire une révolution dans la manière de vivre : les climats du nord exigent bien moins de réserve entre les sexes. Pendant des invasions, qui durèrent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers; et cette modestie, douce et timide, qui faisait presque une loi à la beauté de se dérober à tous les yeux, cessa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens, la retraite des femmes fit long-temps partie de la constitution, parce que le gouvernement et les lois y étaient appuyés sur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs; tout était fondé sur la force. Le mélange des conquérans, avec un peuple corrompu, et qui avait tous les vices de sa prospérité ancienne et de son malheur présent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées austères. On vit donc les peuples du Nord, dans des climats plus doux, unir les vices des Romains à la fierté guerrière des barbares. *Le christianisme* leur donna des lois; mais en modifiant leur *caractère*, *il* ne le changea point; il se mêla aux coutumes, et laissa subsister l'esprit général. Ainsi se jetèrent peu à peu les fondemens des mœurs nouvelles, qui, dans l'Europe moderne, rapprochèrent les deux sexes, donnèrent aux femmes une espèce d'empire, et associèrent partout l'amour au courage.

Une chose à observer, c'est qu'à peu près dans le même temps, il s'éleva une religion et un peuple qui établit et consacra pour toujours dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes. Ainsi, la même époque qui commença leur empire en Europe, les destina à être pour jamais esclaves en Asie. Leur servitude s'étendit par les armes des conquérans arabes, comme la galanterie du Nord s'était étendue par les conquêtes des barbares.

Déjà on voit naître et se préparer d'avance, en Europe, le règne de la chevalerie. Cette institution politique et militaire fut amenée par le cours des événemens et par la pente naturelle des esprits et des âmes : sa véritable époque commence au dixième siècle.

(1) Cette idée que la divinité se communique plus aisément aux femmes, a été très-répandue sur la terre. Les Germains, les Bretons, et tous les peuples Scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs c'était des femmes qui rendaient les oracles. On connaît le respect des Romains pour les Sibylles. On connaît les Pythonisses des Hébreux. Les prédictions des femmes égyptiennes avaient beaucoup de crédit à Rome sous les empereurs. Enfin, chez la plupart des sauvages, tout ce qui a, ou paraît avoir quelque chose de surnaturel, les cérémonies religieuses, la médecine et la magie, sont entre les mains des femmes.

L'Europe, ébranlée par la chute de l'empire, n'avait point encore pris de consistance ; depuis cinq cents ans rien n'était fixe ; rien, pour ainsi dire, n'était fondu ensemble. Du mélange du christianisme avec les anciens usages des barbares, naissait un choc presque continuel dans les mœurs ; du mélange des droits du sacerdoce et de ceux de l'empire, un choc dans la politique et dans les lois ; du mélange des droits des souverains, et de ceux de la noblesse, un choc dans le gouvernement ; du mélange des Arabes et des Chrétiens en Europe, un choc dans les religions : de tant de contrastes sortaient la confusion et l'anarchie. Le christianisme, qui n'était plus dans son temps de ferveur, semblable à un ressort à moitié détendu, assez fort contre les passions froides, déjà ne l'était plus assez pour réprimer les passions violentes ; il faisait naître le remords, mais ne prévenait pas le crime. On faisait des pélerinages, et on pillait, on massacrait, et ensuite on faisait pénitence : le brigandage et la débauche se mêlaient à la superstition. C'est dans ces temps que des nobles oisifs et guerriers, ayant un sentiment d'équité naturelle et d'inquiétude, de religion et d'héroïsme, s'associèrent pour faire ensemble ce que la force publique ne faisait pas, ou faisait mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrazins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne et en France, d'assurer le repos des voyageurs, comme faisaient autrefois les Hercule et les Thésée, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus faible, contre le sexe impérieux, qui souvent opprime et outrage l'autre.

Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution ; chaque chevalier, en se vouant aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine. C'était pour elle qu'il attaquait, qu'il défendait, qu'il forçait des châteaux ou des villes : c'était pour l'honorer qu'il versait son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers, ornés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattaient en champ-clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêlait au courage : l'amour était inséparable de l'honneur. Les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoraient des grandes actions de leurs amans et partageaient les passions nobles qu'elles inspiraient : un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentait qu'avec la gloire ; et partout les mœurs respiraient je ne sais quoi de fier, d'héroïque et de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire si puissant et si doux. De là, ces passions si longues que notre légèreté, nos mœurs, nos petites faiblesses, notre fureur de courir sans cesse après des espérances et des désirs, notre ennui qui nous tourmente et qui se fatigue à

chercher de l'agitation sans plaisir et du mouvement sans but, ont peine à concevoir, et tournent tous les jours en ridicule sur nos théâtres, dans nos conversations et dans nos livres ; mais il n'en est pas moins vrai que ces passions nourries par les années, et irritées par les obstacles, où le respect éloignait l'espérance, où l'amour vivant de sacrifices s'immolait sans cesse à l'honneur, renforçaient dans les deux sexes les caractères et les âmes ; donnaient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre ; changeaient les hommes en héros, et inspiraient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'esprit de chevalerie. On sait qu'il donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur et à l'éloge des femmes. Les vers des troubadours, le sonnet italien, la romance plaintive, les poëmes de chevalerie, les romans espagnols et français furent autant de monumens de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble, et d'un héroïsme mêlé de bizarrerie et de grandeur. Dans les courses, dans les lices, aux combats, aux tournois, tout se rapportait aux femmes, et il en était de même dans les écrits : on écrivait, on ne pensait que pour elles ; souvent le même homme était poëte et guerrier ; tour à tour il chantait sur sa lyre, et combattait avec sa lance pour la beauté qu'il adorait (1).

Les temps et les mœurs de la chevalerie, en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures, et je ne sais quel excès d'héroïsme inspirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux sexes se suivent de loin en s'imitant, et ils s'élèvent, se renforcent, se corrompent ou s'amollissent ensemble. On vit donc alors les femmes dans les armées et sous les tentes. Elles quittaient les inclinations douces et tendres de leur sexe, pour le courage et les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion et de la valeur, gagner

(1) Tous ces ouvrages, alors célèbres, ne sont plus que l'objet d'une vaine curiosité ; ils ressemblent aux ruines des palais gothiques. Presque tous d'ailleurs avaient le même fond, et contenaient les mêmes éloges. Toutes les femmes étaient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettait dans les tableaux. Ainsi les ouvrages français avaient plus de naïveté, les italiens plus de recherche, les espagnols plus d'imagination, et cela devait être. Le caractère naïf des premiers tenait à la franchise militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penser ; la finesse des italiens, à des esprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mélange des mœurs, par la foule de petits intérêts politiques ; enfin, la pompe et l'imagination espagnole tenait à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, surtout au long mélange avec les Maures et les Arabes, qui durent influer prodigieusement sur les mœurs, sur la langue, et par la manière de peindre les objets, sur la manière de les voir : car si le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à son tour sur le génie.

des indulgences sur les champs de bataille, et mourir les armes à la main, à côté de leurs amans, ou de leurs époux. En Europe, des femmes attaquèrent et défendirent des places; des princesses commandèrent leurs armées, et remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Monfort, disputant son duché de Bretagne, et combattant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (1), active et intrépide, général et soldat, dont le génie soutint long-temps un mari faible; qui le fit vaincre, le replaça sur le trône, brisa deux fois ses fers, et opprimée par la fortune et des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Cet esprit militaire, parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout est impétueux, parce que rien n'est réglé, et où tous les excès sont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, se montrant de distance en distance, et toujours dans de grandes secousses, ou dans des momens d'orages; mais il y eut un temps et des pays où cet esprit se signala surtout; ce fut aux quinzième et seizième siècles, époque des invasions des Turcs en Hongrie et dans les îles de l'Archipel et de la Méditerranée. Tout se réunissait pour inspirer aux femmes de ces pays un grand courage; d'abord, l'esprit général des siècles précédens, la terreur même qu'inspiraient les Turcs, l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui est inconnu; la différence des habillemens, qui agit plus qu'on ne croit sur l'imagination du peuple; la différence des religions, d'où naissait une espèce d'horreur mise au nombre des devoirs; enfin, la prodigieuse différence des mœurs, et surtout l'esclavage des femmes, qui, en Orient, regardé comme une simple institution politique et civile, ne présentait aux femmes de l'Europe, qui en étaient menacées, que des idées odieuses de servitude et de maître, l'honneur gémissant, la beauté soumise à des barbares, et la double tyrannie de l'amour et de l'orgueil. De tous ces sentimens devait naître dans les femmes un courage intrépide pour se défendre, et quelquefois même un courage de désespoir. Ce courage était augmenté par l'idée de la religion si puissante, et qui offre toujours des espérances éternelles pour des sacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner si de très-belles femmes de l'île de Chypre, étant menées prisonnières à Sélim, pour être enfermées au sérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, et après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; si l'année suivante, une ville de Chypre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, et combattant sur la brèche, contribuèrent à sauver

(1) Reine d'Angleterre, et femme de Henri VI.

leur patrie; si, sous Mahomet II, une fille de l'île de Lemnos, armée du bouclier et de l'épée de son père, qui était mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déjà forçaient une porte, et les chassa jusque sur le rivage; si, en Hongrie, les femmes se signalèrent dans un grand nombre de siéges et de batailles contre les Turcs (1); si enfin, aux deux siéges célèbres et de Rhodes et de Malte, les femmes secondant partout le zèle des chevaliers, montrèrent partout la plus grande force, non-seulement cette force d'impétuosité et d'un moment qui affronte la mort, mais le courage lent et pénible qui supporte les travaux et les fatigues de tous les instans.

Cette époque et ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention; mais, à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir, dans presque toutes les îles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siècles, devenues chrétiennes et sujettes de la république de Venise, combattre dans leur île et sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans tartares qui apportaient dans le pays d'Homère et de Platon, la religion d'un prophète arabe. Les femmes hongroises, aux prises avec ces mêmes Tartares, ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut douter que ce ne fût le double sentiment de la religion et de l'honneur qui leur élevât ainsi le courage; car ce sont les deux ressorts qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattaient ainsi dans la Grèce, dans la Hongrie et dans les îles de la Méditerranée, il se faisait une autre révolution en Italie; les lettres et les arts renaissaient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées et les travaux des femmes célèbres. Une impulsion générale donnée aux esprits, tournait tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les signes des idées pour les idées mêmes. On croit s'instruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues, d'ailleurs, étaient des espèces d'énigmes qui voilaient des connaissances; avant de penser, on veut savoir l'histoire des pensées des autres; peut-être même cette marche est-elle nécessaire. Dans l'enfance de l'âge, les sens ramassent des matériaux pour la pensée; dans l'enfance des lettres, l'esprit recueille d'abord pour combiner ensuite: partout, c'est la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philosophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avaient l'esprit plus austère et

(1) On cite une femme de Transylvanie qui, dans différens combats, avait tué de sa main dix janissaires.

l'âme moins sensible; ceux qui croyaient que la raison froide ressemble plus à la raison; ceux qui attachaient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la subtilité qui divise, à je ne sais quelle obscurité vague qui exerce l'esprit, et laisse le mérite de choisir soi-même et de se fixer ses idées, préférèrent la philosophie d'Aristote; mais les gens à imagination et à enthousiasme; ceux qui pardonnaient des erreurs pour l'éloquence; ceux qui préféraient une métaphysique spirituelle et sublime à une dialectique sèche, et des illusions touchantes à des erreurs raisonnées; ceux enfin qui avaient des âmes sur lesquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre et de beauté, faisaient à la fois une impression douce et profonde, ne manquèrent pas de préférer la philosophie de Platon. L'aristotélisme occupa donc les universités et les cloîtres; le platonisme, les poëtes, les amans, les philosophes sensibles et les femmes.

La théologie, ou l'art d'appliquer des raisonnemens humains à des choses célestes, était un autre genre de connaissances qui occupait et qui exerçait alors : elle était à la mode, et elle devait l'être. C'était un arsenal pour les guerres de religion, un appui pour la cour de Rome, une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettait donc un grand prix à cette science, et les descendans des anciens Romains se rendaient célèbres par des études sacrées, dans des pays où leurs ancêtres s'étaient rendus célèbres par des victoires.

Après des temps de conspirations, de tyrannie et de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux lois. La jurisprudence était donc cultivée : on n'en savait pas encore assez pour être législateur; mais on étudiait, on commentait, on expliquait, on défigurait les lois romaines.

La chevalerie commençait à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avait laissé une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de là passait aux ouvrages d'imagination. On faisait donc beaucoup de vers qui exprimaient des passions vraies ou feintes, mais toujours respectueuses et tendres. Et comme en France où des nobles oisifs passaient leur vie à combattre, on peignait presque toujours l'amour sous l'idée de conquête; en Italie où dominaient des idées d'un autre genre, on faisait sans cesse de l'amour une adoration ou un culte.

Ce mélange de galanterie et de religion, de platonisme et de poésie, de l'étude des langues et de celle des lois, de la philosophie ancienne et de la théologie moderne fut, en Italie, le caractère général de tous les hommes illustres de ce temps. On remarque le même caractère dans les femmes qui se distinguèrent alors; jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connaissances. Peut-

être qu'au sortir des temps de la chevalerie, où plusieurs femm avaient disputé aux hommes le mérite de la valeur, elles vo-lurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'el avaient autant d'esprit que de courage, et assujétir encore p les talens ceux qu'elles dominaient par la beauté (1).

(1) Dès le treizième siècle, on avait vu la fille d'un gentilhomme bolon. se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans elle avait pr nonce, dans la grande église de Bologne, une oraison funèbre en latin. l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin, ni de sa jeunesse, ni des charm de son sexe. A vingt-six ans elle prit les degrés de docteur, et se mit à l. publiquement chez elle les Institutes de Justinien. A trente ans, sa grande re putation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodig. concours de toutes les nations. Elle joignait les agrémens d'une femme à tout les connaissances d'un homme, et avait le mérite, en parlant, de faire oubl jusqu'à sa beauté.

Au quatorzième siècle, le même exemple se renouvela dans la même ville.

Au quinzième siècle, même prodige pour la troisième fois.

Enfin, il n'est pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de physique remplie avec distincti par une femme.

A Venise on distingue, dans le cours du seizième siècle, deux femmes célèbres; l'une (Modesta di Pozzo di Zorzi) qui composa avec succès un grand nombre d'ouvrages en vers sérieux, plaisans, héroïques ou *tendres*, *et* quelques pastorales qui furent jouées; l'autre (Cassandre Fidelle) *qui fut au* nombre des femmes les plus savantes d'Italie, qui écrivait également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, ou du Dante, et en vers comme en prose, qui possédait toute la philosophie de son siècle et des siècles précé-dens, qui embellissait de ses grâces la théologie même, qui soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connaissances sérieuses les talens agréables, et surtout celui de la musique, e. releva encore ses talens par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souve-rains pontifes et des rois; et pour être singulière en tout, elle vécut plus d'u. siècle.

A Milan, on trouve une demoiselle de l'illustre maison de Trivulce, qu. jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains, un grand nomb. de discours éloquens devant des papes et des princes.

A Vérone, une Isotta Nogarella, dans le quinzième siècle, qui se fit d. même la plus grande réputation par son éloquence; que tous les souverain. étaient curieux d'entendre, et les hommes célèbres de voir.

A Florence, une religieuse de la maison de Strozzi, qui charmait l'enn. et l'oisiveté du cloître par le goût des lettres; et de sa solitude fut connue en Italie, en Allemagne et en France.

A Naples, une Sarrociha, qui composa un poëme fameux sur Scanderberg, et fut de son vivant comparée au Boyardo et au Tasse.

A Rome, cette Victoire Colonne, marquise de Pescaire, qui aima passion-ment les lettres et y réussit, pleura très-jeune encore un époux qui était l. grand homme de guerre, et passa le reste de sa vie entre l'étude et la dou-leur, célébrant par les poésies les plus tendres le héros qu'elle avait aimé.

Suivez dans le même siècle les femmes illustres de toutes les nations; vous trouverez partout le même caractère et les mêmes genres d'étude.

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'est l'esprit général. On voit des femmes prêcher et se mêler de controverses; des femmes soutenir publiquement des thèses; des femmes remplir des chaires de philosophie et de droit; des femmes haranguer en latin devant des papes; des femmes écrire en grec, et étudier l'hébreu; des religieuses poëtes; des femmes du grand monde théologiennes; et ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles

Vous verrez en Espagne une Isabelle de Rosères, prêcher dans la grande église de Barcelonne, venir à Rome sous Paul III, y convertir les Juifs par son éloquence, et commenter avec éclat Jean Scot, devant des cardinaux et des évêques.

Une Isabelle de Cordoue, qui savait le latin, le grec et l'hébreu, et qui, avec de la beauté, un nom et des richesses, eut encore la fantaisie d'être docteur, et prit des degrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même siècle, qui composa des poésies espagnoles, moitié dévotes et moitié tendres.

Une Aloysia Sigéa de Tolède, plus célèbre que les trois autres, qui, outre le latin et le grec, avait appris l'hébreu, l'arabe et le syriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au pape Paul III, fut ensuite appelée à la cour de Portugal, y composa plusieurs ouvrages, et mourut jeune.

En France, vous verrez un très-grand nombre de femmes, qui dans le même siècle eurent le même genre de mérite, et surtout une duchesse de Retz, qui, sous Charles IX, fut célèbre même en Italie, et qui étonna les Polonais lorsqu'ils vinrent demander le duc d'Anjou pour leur roi, surpris de trouver à la cour une jeune femme si instruite, et qui parlait les langues anciennes avec autant de pureté que de grâce.

Vous trouverez en Angleterre les trois sœurs Seymour, nièces d'une reine et fille d'un protecteur, toutes trois célèbres par leur science et par de très-beaux vers latins, qui selon l'esprit du temps furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut reine que pour monter sur l'échafaud, et qui, avant de mourir, lisait en grec le fameux dialogue de Platon sur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de son siècle, et une des plus instruites, qui écrivait et parlait six langues, faisait très-bien des vers dans la nôtre, et très-jeune prononça à la cour de France un discours latin, où elle prouva que l'étude des lettres sied bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, dont les connaissances furent presque éclipsées par les vertus, et qui, après avoir rendu à son père dans sa prison les soins les plus tendres, l'avoir consolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or sa tête des mains du bourreau, accusée elle-même et traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un était de garder comme une relique la tête de son père, et l'autre de conserver ses livres et ses ouvrages, parut avec intrépidité devant ses juges, se justifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse, imprima l'admiration comme le respect, et passa le reste de sa vie dans la retraite, la douleur et l'étude.

Tel est le tableau du plus petit nombre de femmes qui, dans cette époque, se signalèrent chez presque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, surtout en Italie, mais nous n'avons indiqué que les plus célèbres.

qui avaient étudié l'éloquence, et qui, avec le visage le plus doux, et la voix du monde la plus touchante, s'en allaient pathétiquement exhorter le saint père et les rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'esprit religieux qui anima les femmes de tout temps, se montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour à tour les femmes martyres, apôtres, guerrières, et a fini par les rendre théologiennes et savantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettait à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, et jusque sur les trônes, partout le même esprit régnait. C'était peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une jeune italienne, d'une espagnole ou d'une anglaise paraissait s'embellir, quand elle répétait des sons hébreux, ou prononçait un vers d'Homère. La poésie, si chère à l'imagination et aux âmes sensibles, était embrassée avec transport par les femmes. C'était une espèce de jeu piquant et nouveau qui pouvait flatter l'amour-propre et amuser l'esprit. Peut-être même le vide qu'elles éprouvaient, malgré elles et sans s'en douter, dans une philosophie barbare, dans une théologie abstraite, et dans une vaine étude de dialectes et de sons, leur faisait trouver plus de charmes dans un art, qui occupe sans cesse l'imagination par des tableaux, et l'âme par des sentimens.

Enfin, plusieurs d'entre elles voulurent réunir presque tous les genres de connaissances, et quelques unes y réussirent. Ce qu'on a appelé depuis la société, était alors beaucoup moins connu. Le désœuvrement et le luxe n'avaient pas sans doute inventé l'art de rester six heures devant une glace, pour créer des modes. On faisait quelque chose du temps. De là cette multitude de connaissances acquises par les femmes. Observons que l'ambition de tout embrasser, convenait surtout à la renaissance des lettres. Dans la nouveauté, tout le monde s'exagère ses forces; ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connaître. Les désirs même alors étaient plus aisés à satisfaire. Il s'agissait plus de savoir que de penser; et l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le secret des sciences et de leur profondeur, devait naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvait s'emparer.

Si dans cette époque les femmes voulaient dérober toutes les connaissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressaient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'était la suite de l'esprit général qui portait la galanterie dans les lettres, comme il l'avait portée dans les armes. L'Italie surtout fut inondée de ces sortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Boccace. On sait qu'il aima passionnément les femmes

et en fut aimé. Il composa en leur honneur un ouvrage latin, *des Femmes illustres*. Il y parcourt la fable, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'histoire sacrée, met ensemble Cléopâtre et Lucrèce, Flora et Porcie, Sémiramis et Sapho, Athalie et Didon. Boccace entreprend surtout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le panégyriste prouve contre le poëte que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidèle. Il est plaisant de voir ensuite Boccace faire une sortie éloquente et vigoureuse contre les veuves chrétiennes qui se remarient; l'auteur du Décameron citer saint Paul, et le commenter à une jeune veuve qui s'excuse sur son âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui est plaisant, est d'une éloquence sérieuse; et ce qu'on ne croirait pas, la morale de Boccace est austère.

Après lui, plus de vingt écrivains publièrent successivement des éloges de femmes célèbres de toutes les nations (1). Parmi nous, Brantôme publia un volume des vies des dames illustres; mais je remarque que Brantôme, en chevalier français et en homme de cour, ne parle que de reines et de princesses. C'est là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis et de la fameuse Jeanne de Naples. Dans son style diffus, simple et naïf, Brantôme jus-

(1) Joseph Bétussi, traduisit en italien l'ouvrage latin de Boccace sur les femmes, et dans l'ardeur de son zèle l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet; il ramassa dans toutes les histoires profanes ou saintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui restaient encore, et grossit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'est pas tout. Un Philippe de Bergame, Augustin, mort en 1518, avait publié dans le quinzième siècle un volume latin de femmes illustres.

Dans le sixième siècle, autre ouvrage sur les femmes célèbres, de Jules César Capacio, secrétaire de la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto, en latin et en vers.

Un autre de Ludovico Domenichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomassini, évêque dans l'État de Venise.

Un autre de Bernardin Scardeoni, chanoine de Padoue, et sur les femmes illustres de Padoue.

Un autre de François-Augustin della Chiésa, évêque de Saluces, sur les femmes célèbres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de S.-Charles, religieux Carme, sur les femmes illustres par des ouvrages.

Un autre dans les Pays-Bas, d'un Alexandre Van-Denbusche, sur les femmes savantes.

Un autre de Simon-Martin, Minime en France, sur les femmes illustres de l'ancien Testament.

Un autre du fameux père Le Moine, sous le titre de Galerie des Femmes fortes.

Je fais grâce de beaucoup d'autres que je pourrais nommer.

tifie ces deux reines. Il nous apprend que la seconde fut sans faiblesses, et la première sans crimes. Il absout l'une de ses amans et du meurtre de son époux; il absout l'autre des guerres civiles et de la Saint-Barthélemi.

Après Brantôme, un Hilarion de Coste, Minime, publia deux volumes *in*-4°. de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième au seizième siècle, distinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon religieux il ne s'est permis de louer que des femmes catholiques. Ainsi, par exemple, il s'est bien donné de garde de dire un mot de la reine Elizabeth; mais aussi il fait un long et magnifique éloge de la reine Marie d'Angleterre, qui commença par faire assassiner sur l'échafaud Jeanne Gray, âgée de dix-sept ans, appelée à la couronne par le testament du dernier roi; et qui ensuite, dans l'espace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes, pour cause de religion, six à sept cents personnes de tout rang et de tout âge. Les éloges de ce moine panégyriste montent à plus de cent soixante-dix; mais tout cède à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans sa langue, un ouvrage intitulé, *les Triomphes immortels et Entreprises héroïques de huit cent quarante-cinq femmes*. Il serait difficile sans doute d'avoir une collection plus complète.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célèbres, il y eut un grand nombre d'écrivains, surtout en Italie, qui adressèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de princesses éclairées que dans cette partie de l'Europe. Les cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, etc., formaient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnait une émulation de talens et de gloire. Les hommes s'y distinguaient par les armes, ou par l'intrigue; les femmes par les connaissances et par les grâces. Il y avait peu de ces petites cours, où il n'y eût quelque homme de lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand Etat, il y a peu de talens, parce qu'il n'y a qu'une capitale, qu'une cour et qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, et où presque chaque ville formait une capitale, l'esprit naissait et se développait partout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui faisait leur malheur en politique, faisait leur gloire pour les talens. Tous ces hommes ou de génie ou d'esprit s'attachaient aux femmes célèbres, l'ornement de ces cours. Il y en eut parmi eux qui estimant la condition par les âmes, et

croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives passions pour de grandes princesses (1) ; mais d'autres qui avaient de l'imagination au lieu d'amour, substituaient aux passions la galanterie de l'esprit; et y mêlant les idées platoniciennes qui régnaient alors, composaient pour ces princesses, en style métaphysique, des hymnes respectueux sous le nom d'éloges (2).

Le même esprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante question de l'égalité ou de prééminence des sexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une espèce de conspiration d'écrivains pour assurer la supériorité aux femmes. Le chef et un des premiers auteurs de cette conjuration fut un homme célèbre; c'est ce Corneille Agrippa, qui, né à Cologne en 1486, étudia toutes les sciences, embrassa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec distinction, se fit ensuite théologien, docteur en droit, docteur en médecine, commenta les épîtres de S. Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre philosophale à Turin, sur la théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre princes et princesses, et n'en fut que plus malheureux; essuya des injustices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, et toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente et faible; parce

(1) Boccace à la cour de Naples, et le Tasse à la cour de Ferrare.

(2) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour les femmes, en vers, en prose, en discours, en sonnets, le plus singulier, sans contredit, est celui qui fut publié à Venise en 1555, sous le titre *de Temple à la divine signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits et dans toutes les langues principales du monde.* Cette femme, une des plus célèbres du seizième siècle, mariée à un prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la construction poétique de ce temple, lui fut décernée par un décret passé l'an 1551, à Venise, dans l'Académie *de Dubbiosi*. Quelques uns d'entre eux avaient déjà eu l'idée de ce culte ; mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le corps; il y eut seulement une dispute. Il s'agissait de savoir si Jeanne d'Arragon aurait seule les honneurs du temple, ou si on associerait à sa divinité la marquise de Guast sa sœur, et qui n'était pas moins célèbre. Mais on jugea apparemment que deux divinités, deux souveraines, n'aimaient guère à se trouver ensemble. Ainsi, après de graves délibérations, l'Académie décida que la marquise de Guast aurait ses autels à part, et Jeanne d'Arragon sa sœur resta unique et exclusive propriétaire des siens. On procéda ensuite à bâtir le temple; et les langues latine, grecque, italienne, française, espagnole, sclavonne, polonaise, hongroise, hébraïque, chaldaïque, etc., furent employées à la construction de ce monument, un des plus singuliers sans doute, que la galanterie ait jamais élevés en l'honneur de la beauté.

qu'incapable d'être libre et d'être esclave, il ne sut avoir, ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance; après avoir excité tour à tour ou à la fois la pitié, l'admiration et la haine, il mourut en France à quarante-neuf ans, avec une grande réputation et de grands malheurs.

Ce fut en 1509 qu'il publia son traité *de l'Excellence des femmes au-dessus des hommes*. Malheureusement il avait alors intérêt de plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas. On est fâché que cette circonstance se soit mêlée à une si belle cause. Son livre est divisé en trente chapitres; et dans chaque chapitre, il démontre la supériorité des femmes par des preuves théologiques, physiques, historiques, cabalistiques et morales. Il met à contribution l'écriture et la fable, les historiens, les poëtes, les lois civiles, les lois canoniques; cite un peu plus qu'il ne raisonne, et finit par protester que ce n'est par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connaît la vérité en doit compte, et qu'alors le silence serait un crime.

Les Italiens, en lisant cet ouvrage, durent le regarder comme un vol que leur avait fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le cardinal Pompée Colonne, le Portio, le Lando, le Domenichi, le Maggio, le Bernardo Spina et beaucoup d'autres, écrivirent tous sur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus singulier dans ce genre est celui du Ruscelli; il parut à Venise, en 1552. Ruscelli vint après tous les autres; et mécontent de la manière dont on avait, dit-il, soutenu avant lui une cause si évidente, il imagina de nouvelles preuves, bien sûr qu'après lui il ne serait plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, et s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, et l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mélange continuel de théologie et de platonisme, le nom de Dieu mêlé partout à celui des femmes, Moïse à côté de Plutarque et du Dante; et dans la même page, et presque dans les mêmes lignes, des citations de Boccace et de S. Augustin, d'Homère et de S. Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizième siècle, en Italie surtout, et avec quelle bonne foi on était, ou on voulait être tout ensemble amant, dévot, chrétien, païen, théologien et philosophe. Peut-être ce mélange bizarre devait-il se trouver dans

un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une église, une statue de S.t Pierre sur une colonne de Trajan, et des Madones près d'un Apollon.

Il paraît que même après le Ruscelli, il y eut encore des incrédules à persuader, et que toutes les conversions n'étaient pas faites ; car on trouve encore plusieurs ouvrages italiens, espagnols et français sur le même sujet (1).

(1) En 1593, il en parut un d'une célèbre vénitienne que j'ai déjà citée (Modesta di Pozzo di Zorzi). Elle y soutenait la supériorité de son sexe sur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand succès; et malheureusement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'est qu'on pouvait la louer sans crainte. Elle venait de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voient toujours avec plaisir ces sortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ses avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-septième siècle, une autre femme et une autre vénitienne (Lucrèce Marinella), soutint la même cause. Son ouvrage est intitulé : *La noblesse et l'excellence des femmes, avec les défauts et les imperfections des hommes.* Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'etre injustes, et elle eut tout le succès que la beauté donne à l'esprit.

En 1628, autre ouvrage italien encore *sur la dignité des femmes.* Pour cette fois l'auteur était un homme; c'était Christophe Bronzini. Son ouvrage est en dialogues et divisé par jours. On peut concevoir par l'étendue de son plan combien la matière lui parut riche : sa division est de vingt-quatre journées. La huitième, qui roule sur le mariage, a seule plus de deux cents pages. Bronzini, en louant les femmes, ne leur assigne point de rang, et laisse indécis le procès des deux sexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès était jugé très-nettement; le titre de l'ouvrage était : *La femme meilleure que l'homme, paradoxe, par Jacques del Pozzo.* On ne sait pourtant si les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot *paradoxe.*

En Espagne, un nommé Jean de Spinosa fit dans le seizième siècle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de son pays, et toute la majesté de sa langue.

En France nous avons un très-ancien ouvrage sur le mérite des femmes, qu'on traduisit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, et il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

Les Françaises ne furent guère moins zélées que les Italiennes à soutenir l'honneur de leur sexe.

Marguerite, reine de Navarre et première femme de Henri IV, tour à tour dévote et galante, et plus célèbre, comme on sait, par son esprit et par ses mœurs, dans un ouvrage en forme de lettres, entreprit de prouver *que la femme est fort supérieure à l'homme.*

Mademoiselle de Gournay, qui mérita d'être adoptée par Montaigne, écrivit aussi pour son sexe; mais plus modeste ou moins hardie, elle borna ses prétentions, et se contenta de l'égalité.

Cette modestie n'empêcha point qu'une demoiselle de Schurman, née à Cologne, et qui de son temps eut une prodigieuse réputation, parce qu'elle réussissait dans tous les arts, qu'elle était peintre, musicienne, graveur, sculpteur, philosophe, géomètre, théologienne même, et qu'elle avait encore

Il faut avouer de bonne foi que de tant d'ouvrages, il y en a bien peu qui méritent d'être lus, et qu'il n'y en a pas un où la question soit traitée ; on a mis partout l'autorité à la place du raisonnement, même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matière, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raison.

Il semble que, pour terminer cette grande question d'amour-propre et de rivalité entre les sexes, il faudrait examiner la force ou la faiblesse des organes ; le genre d'éducation dont les deux sexes sont susceptibles ; le but de la nature en les formant ; jusqu'à quel point il serait possible de la corriger ou de la changer ; ce qu'on gagnerait et ce qu'on perdrait en s'éloignant d'elle ; enfin l'effet inévitable et forcé que la différence des devoirs, des occupations et des mœurs doit produire sur l'esprit, l'âme, et le caractère des deux sexes.

S'agit-il de talens et d'esprit, il faudrait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudrait voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes ; si la faiblesse *naturelle* de leurs organes, d'où résulte leur beauté ; si l'inquiétude *de leur* caractère, qui tient à leur imagination ; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs grâces, leur permettent cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées ; attention qui anéantit tous les

le mérite d'entendre et de parler neuf langues différentes, ne dit, après avoir lu ce livre en l'honneur de son sexe : *Dans cet ouvrage, je ne voudrais ni n'oserais tout approuver.*

En 1643, il se publia à Paris un autre ouvrage sous ce titre : *La femme généreuse qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus savant, plus vertueux et plus économe que celui des hommes.*

En 1665, une demoiselle publia encore à Paris un livre intitulé : *Les dames illustres, où par bonnes et fortes raisons il se prouve que les femmes surpassent les hommes.*

En 1673, un autre ouvrage intitulé : *De l'égalité des deux sexes, discours philosophique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés.*

En 1675, l'auteur se réfuta sous un autre nom, en publiant un traité de *l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes* ; mais on voit qu'il se réfute doucement et qu'il craint d'avoir raison contre lui-même.

En 1691, on vit paraître une troisième édition de cet ouvrage, qui eut une sorte de célébrité.

Dans le même siècle, une demoiselle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut se ressaisir de la supériorité, et tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produisit un espèce de guerre entre des écrivains, d'ailleurs assez obscurs, et fit naître des ouvrages, des réponses et des répliques, aujourd'hui également inconnus.

objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses, extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare même parmi les hommes, je le sais; mais enfin il y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connaître. Ils ont montré à l'âme la source de ses idées, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche. Ils ont créé des sciences en créant des principes, et agrandi l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature?

Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulût, par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Elizabeth et dans Christine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre et la méthode; mais trouvait-il de même la base de l'esprit philosophique, le doute? trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure tous ses pas? Leur esprit pénétrant et rapide s'élance et se repose. Il a plus de saillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités.

L'imagination semblerait bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire; tout les frappe, tout se peint en elles avec vivacité; leurs sens mobiles parcourent tous les objets, et en emportent l'image; des forces inconnues, des liens secrets, transmettent rapidement à elles toutes les impressions; le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à se créer un monde imaginaire; elles l'habitent et l'embellissent: les spectres, les enchantemens, les prodiges, tout ce qui sort des lois ordinaires de la nature sont leur ouvrage et leurs délices; elles jouissent de leurs terreurs même; leur âme s'exalte, et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. Mais il faudrait voir jusqu'où cette imagination, appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer et de peindre; si elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive et légère; si le genre de la leur ne tient pas nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à

leur faiblesse même. Je demanderai si leurs fibres, plus délicates, ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent, et en chercher de douces qui les reposent. L'homme toujours actif est exposé aux orages : l'imagination du poëte se nourrit sur la cime des montagnes, aux bords des volcans, sur les mers, sur les champs de bataille, ou au milieu des ruines ; et jamais il ne sent mieux les idées voluptueuses et tendres qu'après avoir éprouvé de grandes secousses qui l'agitent ; mais les femmes, par leur vie sédentaire et molle, éprouvant moins le contraste du doux et du terrible, peuvent-elles sentir et peindre, même ce qui est agréable, comme ceux qui, jetés dans des situations contraires, passent rapidement d'un sentiment à l'autre ? Peut-être même par l'habitude de se livrer à l'impression du moment, qui chez elle est très-forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus d'images que de tableaux ! Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux ; elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contre-coup : celle-là leur appartient, elle est le charme et l'intérêt de leur vie, elle est leur âme ; elles doivent donc mieux réussir à la peindre. *Mais sauront-elles* comme l'auteur d'Andromaque et de Phèdre, *ou celui de* Zaïre, exprimer les transports d'une âme troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui est tantôt impétueuse et tantôt tendre, qui s'adoucit et qui s'irrite, qui verse le sang, et qui se sacrifie ensuite elle-même ? Peindront-elles ses retours, ses fureurs, ses orages ? non ; et c'est la nature elle-même qui le leur défend ; car la nature a donné à l'un des deux sexes l'audace des désirs et le droit d'attaquer, à l'autre la défense et ces désirs timides qui attirent en résistant : l'amour dans l'un est une conquête, et dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays et de tous les siècles sachent mieux peindre un sentiment délicat et tendre, qu'une passion violente et terrible. Enfin, obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine grâce qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens, ces sentimens toujours contraints ne doivent-ils pas s'affaiblir chez elles peu à peu, et avoir moins d'énergie que ceux des hommes, qui, toujours audacieux et extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, et les fortifient encore en les développant ? Une contrainte passagère allume les passions ; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre et de mémoire qui classe des faits et des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à

l'habitude et à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiraient point également. Cependant, pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudrait encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produirait pas plus aisément le dégoût. Serait-il vrai que leur impatience et ce désir naturel de changer, qui tient à des impressions fugitives et rapides, ne leur permît pas de suivre, pendant des années, le même genre d'étude, et d'acquérir ainsi des connaissances profondes et vastes? On sait qu'il y a des qualités d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant et qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même et des autres. Pour balancer, sur cet objet, les avantages ou les désavantages des deux sexes, il faudrait distinguer l'usage de cet esprit dans la société, son usage dans le gouvernement.

Dans la société, les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver leur empire, doivent parfaitement connaître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les faiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses grandeurs, ce qu'un homme est et ce qu'il voudrait être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusque dans ses satires, et par ses satires même. Elles doivent connaître et distinguer les caractères, l'orgueil calme et qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux et ardent qui s'irrite, la sensibilité vaine, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légèreté de prétention, et celle qui est dans l'âme, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit enfin, tous les sentimens et toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent savoir comment on la dirige sans paraître s'en occuper; comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu; quel est le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, et jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires, elles connaissent les grands effets que produisent de petites passions; elles ont l'art d'imposer aux unes, en faisant voir qu'on les connaît, d'éloigner les autres en se montrant très-loin même de les soupçonner; elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connaissances si fines qui servent aux femmes de lisières pour conduire les hommes : la société est pour elles comme un clavecin dont

elles connaissent les touches; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux et libres, suppléant à l'adresse par la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connaissances morales, dont l'application est de tous les instans; leurs calculs pour la société, doivent donc être à la fois moins rapides et moins sûrs.

Il faudrait ensuite comparer le genre d'esprit des deux sexes appliqué au gouvernement. Dans la société, on gouverne les hommes par leurs passions, et les plus petits ressorts sont quelquefois les grands moyens; mais, dans le gouvernement des Etats, c'est par de grandes vues, par le choix des principes, surtout par la distinction et l'emploi des talens, que l'on peut obtenir des succès. C'est là que, loin de se servir des faiblesses, il faut les craindre, et qu'il faut élever les hommes au-dessus d'eux, au lieu de les y ramener sans cesse. Ainsi, dans la société, l'art de gouverner est celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'administration est presque toujours celui de les combattre. La connaissance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'est pas la même; dans l'un il faut connaître les hommes par leur faiblesse, et dans l'autre par leur force; l'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes *qualités* qui tiennent à ces défauts même. Enfin, l'un cherche les petits coins dans le grand homme, et l'autre doit démêler un grand homme souvent dans celui qui n'est rien encore, car il y a des âmes qui n'existent point pour tout ce qui est médiocre.

Voyons maintenant si ce genre d'esprit et d'observation convient également aux deux sexes : je sais qu'il y a des femmes qui ont régné, et qui règnent encore avec éclat. Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Elizabeth en Angleterre, ont mérité l'estime de leur siècle et de la postérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une princesse que nous admirions en la combattant, défendre l'empire avec autant de génie que de courage; et nous voyons encore aujourd'hui l'empire Ottoman ébranlé par une femme. Mais, dans les questions générales, il faut craindre de prendre les exceptions pour des règles, et chercher ce qui est dans le cours ordinaire de la nature. Il faudrait donc voir si dans la société, les femmes n'étant et ne pouvant presque jamais être en action, peuvent aussi bien connaître les talens, leur emploi, et leur usage ou leurs bornes; si les grandes vues et l'application des grands principes, supposant l'habitude de saisir des résultats d'un coup d'œil, conviennent à leur imagination de détail, et au peu d'habitude qu'elles ont de généraliser leurs idées. C'est le caractère surtout qui gouverne, c'est la vigueur de l'âme qui

donne du ressort à l'esprit, qui affermit et qui étend les idées politiques; mais le caractère ne peut presque jamais être formé que par de grands mouvemens, de grandes espérances ou de grandes craintes, et le besoin de se déployer sans cesse en agissant: celui des femmes n'est-il donc pas destiné en général à avoir plus d'agrément que de force? Leur imagination rapide, et qui fait quelquefois marcher le sentiment au-devant de la pensée, ne les rend-elle pas, dans le choix des hommes, plus susceptibles ou de prévention ou d'erreur? Enfin les calomnierait-on beaucoup, risquerait-on même de leur déplaire, si on osait leur dire qu'elles doivent, dans la distribution de leur estime, mettre un peu trop de prix aux agrémens, et être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme?

C'est peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Elizabeth; les goûts de son sexe perçaient à travers les soins du trône et la grandeur de son caractère. On est fâché, dans certains momens, de la voir mêler aux vues des grandes âmes les faiblesses des plus petites. Peut-être si Marie Stuart eût été moins belle, sa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquetterie, comme on sait, donna à Elizabeth des favoris qu'elle jugea bien plus en femme qu'en souveraine; elle crut trop aisément que l'art de lui plaire supposait du génie.

Cette même reine, si fameuse à tant de titres, exerça sur les Anglais un pouvoir presque arbitraire, et dont, peut-être, on n'est pas assez surpris. En général, les femmes, sur le trône, sont plus portées au despotisme, et s'indignent plus des barrières. Le sexe, à qui la nature assigna la puissance, en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ses propres yeux, et n'a pas besoin de s'attester à lui-même des forces dont il est sûr; mais la foiblesse s'étonne du pouvoir qu'elle a, et précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en assurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de despotisme qui tient à la hauteur des idées; et les femmes hors de la classe ordinaire, le despotisme qui tient aux passions; le leur est une saillie de leur âme, bien plus que le fruit d'un système.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang; ce qu'on eût refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel; elles ont plutôt un despotisme de fantaisie que d'oppression; le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité; elles portent dans leur âme le contrepoids de leur puissance (1).

(1) Il suit de là que, dans une monarchie limitée, les femmes sur le trône

Si, après avoir comparé les deux sexes par les talens, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience et l'histoire nous apprennent que, dans toutes les sectes, tous les pays, tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuses. Naturellement plus sensibles, elles ont plus besoin d'un objet qui sans cesse occupe leur âme; elles portent à Dieu un sentiment qui a besoin de se répandre, et qui ailleurs serait un crime. Avides du bonheur, et le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie et vers un monde différent: extrêmes dans leurs désirs, rien de borné ne les satisfait. Plus dociles sur les devoirs, elles les raisonnent moins et les sentent mieux; plus asservies aux bienséances, elles c[illegible]ient encore plus à ce qu'elles respectent; moins occupées et moins actives, elles ont plus le temps de contempler; moins distraites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voient sans cesse; plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies et des temples; et la religion des sens influe encore sur celle de l'âme. Enfin gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur sexe, avec les femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaisirs et de leurs peines à l'Être suprême qui les voit, et souvent déposent dans son sein des faiblesses qui leur sont chères et que le monde entier ignore. Alors se rappelant leurs douces erreurs, elles jouissent de leur attendrissement, même sans se le reprocher; et sensibles sans remords, parce qu'elles le sont sous les regards de Dieu, elles trouvent des délices secrètes jusque dans le repentir et les combats. Il semblerait donc, par une suite même du caractère des femmes, que leur religion devrait être plus tendre et celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques et l'autre à des principes; et qu'en exaltant les idées religieuses, la femme serait plus proche de la superstition, et l'homme du fanatisme. Mais si une fois le fanatisme s'empare d'elle, son imagination plus vive l'emportera plus loin, et plus féroce par la crainte même d'être sensible, ce qui faisait une partie de ses charmes, ne contribuera plus qu'à ses fureurs.

Aux vertus religieuses tiennent de très-près les vertus domestiques; et sans doute elles devraient être communes aux deux sexes: mais ici l'avantage se trouve encore du côté des femmes; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur sont plus nécessaires. Dans le premier âge, timide et sans appui, la fille

tendraient plus au despotisme, et que, dans un pays despotique, elles se rapprocheraient de la monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

est plus attachée à sa mère ; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer. Tremblante, elle se rassure auprès de celle qui la protège ; et sa faiblesse qui fait sa grâce, augmente encore sa sensibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, et tout l'invite à les remplir ; alors l'état des deux sexes est bien différent. Au milieu des travaux et parmi tous les arts, l'homme déployant sa force, et commandant à la nature, trouve des plaisirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses efforts même. La femme plus solitaire a bien moins de ressources. Ses plaisirs doivent naitre de ses vertus ; ses spectacles sont sa famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le sourire de sa fille et les jeux de son fils, qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature ? Où est ce caractère tout à la fois touchant et sublime qui ne sent rien qu'avec excès? Est-ce dans la froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères ? non : c'est dans l'âme brûlante et passionnée des mères. Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce sont elles qui se jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son berceau. Ce sont elles qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lèvres sur ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ses cendres insensibles. Ces grandes expressions, ces traits déchirans qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur et de tendresse, n'ont jamais appartenu, et n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont dans ces momens je ne sais quoi qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découvrir de nouvelles âmes et reculer les bornes connues de la nature.

Considérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux ; lequel des deux sexes y doit être plus attaché ? lequel pour les violer a plus d'obstacles à vaincre ? est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle désire, et quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres ? Calculez le pouvoir que la nature donne au premier penchant et aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, et à qui, jusqu'à présent, il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui règne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, et qui, tyran bizarre, pour les mêmes faiblesses, applaudit souvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La nature attentive, pour conserver les mœurs des femmes, a pris soin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, et la fidélité plus tou-

chante. Non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles ; et dans les siècles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle.

Après les vertus religieuses et domestiques, viennent les vertus sociales ; et d'abord les vertus de sensibilité : ce sont toutes les passions affectueuses et douces. On sait qu'au premier rang sont l'amitié et l'amour.

C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Montaigne, qui a si bien connu ou deviné la nature, et qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philosophie de notre siècle, décide nettement la question contre les femmes ; mais sur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine. On remarque même dans tout son livre, qu'en général il rend peu de justice aux femmes ; peut-être était-il comme ce juge qui craignait tant d'être partial, qu'il avait pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis. Sur cette question, si je conversais avec Montaigne, j'oserais lui dire : « Vous convenez sans doute que l'amitié est le sentiment de deux âmes qui se cherchent, et qui ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. » Or il semblerait qu'entre les deux sexes, *celui dont* la tête et les bras sont le plus occupés, qui est le *plus distrait*, *qui* est le plus libre, qui peut plus hautement répandre ses idées et déployer tous ses sentimens ; qui dans la prospérité jouit plus par l'orgueil ; qui dans le malheur est plus humilié qu'attendri ; qui dans tous les états a la conscience de ses forces et se les exagère, peut se passer bien plus aisément du commerce et des doux épanchemens de l'amitié : mais les femmes, tendres et faibles, et par là même ayant plus besoin d'appui ; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins et aux peines secrètes, ayant plus de ces douleurs de l'âme, qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil ; dans le monde, forcées presque toujours de jouer un rôle, et remportant avec elles une foule de sentimens et d'idées qu'elles cachent et qui leur pèsent ; les femmes enfin pour qui les choses ne sont rien, et les personnes presque tout, les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé, et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret, et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit.

Montaigne ne manquerait pas de me répliquer : « Vous jugez les femmes d'après la nature ; jugez-les d'après la société, et surtout la société des grandes villes. Voyez si le désir général de plaire, sentiment plus frivole que profond, et bien plus vain qu'il n'est tendre, ne doit pas dessécher leur âme, et étouffer en

partie leur sensibilité même. Voyez si, flattées par des éloges éternels, et accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent se plier à ces sacrifices de tous les jours, et à cette heureuse égalité que l'amitié impose. Voyez enfin si avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réserve; et qu'est-ce qu'une amitié qui est sur ses gardes, où tous les sentimens sont couverts d'un demi-voile, et où il y a presque toujours une barrière entre les âmes? Je ne vous parle point de leur amitié entre elles. On n'y croyait point trop dans mon siècle; c'est apparemment de même dans le vôtre; mais je vous demanderai jusqu'à quel point elles peuvent s'aimer; dans le monde surtout, où sans cesse elles se comparent et sont comparées, où un regard les divise, où leurs prétentions se multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'esprit, de société même: car l'amour-propre toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, s'irrite de tout, et se nourrit même de ce qui l'irrite. »

« Non, pourrait ajouter Montaigne, l'amitié n'est point en superficie, en jargon, en vaines phrases plus ridicules encore pour celui qui les croit, que pour celui qui les dit; c'est un sentiment qui demande de l'énergie dans l'âme, et une profondeur d'esprit comme de caractère. C'est une union sainte et presque religieuse, qui par une espèce de culte consacre tout entier l'ami à son ami. C'est une passion qui transforme deux volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie et de la même âme. L'amitié est imposante et sévère; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler et d'entendre le langage mâle et austère de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne, ni des sacrifices, ni des dangers; il faut surtout cette unité de caractère, que les femmes par la variété et la mobilité éternelle de leurs passions ont rarement, et qui fait qu'on est sûr de sentir, de penser, et d'agir comme son ami, dans toutes les occasions et tous les instans. Que dis-je? on ne s'associe pas fortement sans de grands intérêts; et les femmes par leur état même sont vouées au repos. La nature les fit comme les fleurs pour briller doucement sur le parterre qui les vit naître: mais les arbres nés et élevés au milieu des orages, et par leur vigueur même plus menacés d'être brisés par les vents, ont bien plus besoin de s'appuyer les uns les autres, et de se soutenir en s'unissant. »

De toutes ces objections, il s'ensuivrait peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare: mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent; et leurs sentimens les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les

petites choses qui ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instrumens plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent, l'empêchent de sentir des agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas ; il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions, mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicatesses et les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement et par degrés : les passions des femmes sont plus rapides ; ou elles naissent tout à coup, ou elles ne naîtront point : plus gênées, leurs passions doivent être plus ardentes. Elles se nourrissent dans le silence, et s'irritent par le combat. La crainte et les alarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, et en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil ; mais la femme n'en a que plus de tendresse : plus son aveu lui a coûté, plus *ce qu'elle* aime lui devient cher ; elle s'attache par ses sacrifices. *Vertueuse*, elle jouit de ses refus ; coupable, elle jouit de ses remords même (1). Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes : mais aussi quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères ; car alors elles n'ont plus ce trouble et ces combats, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur âme. Il ne leur reste que des sens et de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices, une imagination qui s'use par son ardeur même, et qui en un instant s'enflamme et s'éteint.

Après l'amitié et l'amour, vient la bienfaisance, et cette compassion qui unit l'âme aux malheureux. On n'ignore point que c'est là surtout le partage des femmes ; tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures et les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère et du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs et des chagrins affecte plus profondément leur âme, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir : elles ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active ; elle est aussi plus

(1) On peut ici faire mille objections ; mais je ne parle que des femmes qui sont de leur sexe.

circonspecte et plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudrait examiner si les femmes, si sensibles en amitié, en amour, envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie, qui embrasse tous les citoyens, et à l'amour général de l'humanité qui embrasse toutes les nations.

Je ne prétends point rabaisser l'amour de la patrie ; c'est le plus généreux des sentimens ; c'est du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, et qui a fait naître ces héros antiques dont l'histoire étonne tous les jours notre imagination et accuse notre faiblesse ; mais si nous voulons décomposer ce ressort, examiner de près en quoi il consiste, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes est presque toujours un mélange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'espérance, de souvenir de leurs actions ou des sacrifices qu'ils ont faits pour leurs concitoyens, et d'un certain enthousiasme factice qui les dépouille d'eux-mêmes, pour transporter leur existence toute entière dans le corps de l'État. Or, il est aisé de voir que presque aucun de ces sentimens ne convient aux femmes. Dans presque tous les gouvernemens du monde, exclues des honneurs et des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni espérer, ni s'attacher à l'État par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la prospérité, et gênées par les lois dans celle même qu'elles ont, la forme de législation dans tout pays doit leur être assez indifférente. N'agissant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun souvenir flatteur qui les y enchaîne par la vanité ou des travaux, ou des vertus. Enfin, existant plus dans elles-memes et dans les objets qui les attachent, et peut-être moins dénaturées que nous par les institutions sociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins susceptibles de l'enthousiasme qui fait préférer l'Etat à sa famille, et ses concitoyens à soi. On ne manquera point de m'objecter les fameuses citoyennes de Rome et de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut pas comparer les républiques anciennes à nos constitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes hollandaises, dans la révolution des sept provinces ; je répondrai que l'enthousiasme de la liberté peut tout ; qu'il y a des temps où la nature s'étonne de n'être plus elle-même, et que les grandes vertus naissent des grands malheurs.

Mais si l'amour de la patrie est peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité qui s'étend sur les nations et sur les siècles, et qui est une espèce de sentiment abstrait, semble convenir encore moins à leur nature : il faut pouvoir se peindre ce qu'on aime. Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées que le philo-

sophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du temps où il vit aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent pas ainsi leur âme au loin; elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Ces mesures si vastes sont pour elles hors de nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent, plus que vingt siècles où elles ne seront pas.

Parmi les vertus sociales, il y en a d'autres qu'on peut appeler plus proprement vertus de société, parce qu'elles en sont l'agrément et le lien : leur usage est de tous les instans. Elles sont dans la vie ordinaire ce qu'est la monnaie courante en fait de commerce. Telle est cette douceur qui rend le caractère plus souple et donne aux manières un charme qui attire; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas besoin de pardon pour soi; l'art de ne point voir les faiblesses qui se montrent, et de garder le secret à celles qui se cachent; l'art de déguiser ses propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas; l'art de ne tyranniser ni les volontés, ni les désirs, et de ne point abuser de la faiblesse même, qui en *obéissant* s'indigne; et la complaisance qui adopte les idées qu'*elle n'a point* eues; et la prévenance qui devine les craintes et encourage les pensées; et la franchise qui inspire une si douce confiance; et toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, et qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des règles à l'amour-propre; et fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallèle des sexes dans tous ses sentimens; mais on remarque, en général, que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettrait d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit le ressort de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, et tant pis pour ceux qui l'auraient; mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, et quelques unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier et de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, et demande plus de supériorité pour assortir les mouvemens (1).

(1) En général on est d'autant plus poli, qu'on est moins à soi et plus aux

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté : on met l'expression du sentiment à la place du sentiment même ; de là le reproche si répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles sont plus portées à tous les genres de dissimulation. C'est la force qui déploie tous ses mouvemens en liberté ; mais la faiblesse et l'art de plaire doivent observer et mesurer les leurs. Ainsi les femmes, plus timides, apprennent à cacher les sentimens qu'elles ont, et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, et qu'elle peut être en lui le besoin d'une âme impétueuse et libre ; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchise par système : les femmes se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie ; et quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance pour plaire davantage : c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil, et la femme par adresse ; l'un peut dire une vérité sans autre objet que la vérité ; dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts ; elle n'est que pour lui ; celle de la femme va presque toujours à plaire : elle se rapporte toute aux autres. De ces deux faussetés, l'une vous trompe et l'autre vous séduit. Enfin la flatterie se trouve également dans les deux sexes ; mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la femme est plus légère et paraît de sentiment : même quand elle est outrée, elle est amusante, et n'est jamais vile ; le motif et la grâce la sauvent du mépris.

Pour achever ce parallèle, qui n'est déjà que trop long, il faudrait examiner encore dans les deux sexes, les vertus rigides qui tiennent à l'équité, et ces qualités vigoureuses et fortes qui tiennent au courage ; mais toutes les distinctions qu'on pourrait faire sur ces objets, partiraient toujours des mêmes principes. Ainsi, à l'égard de l'équité d'où naissent les devoirs d'une justice

autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on est plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de ressource et de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, et dans les sexes comme dans les rangs, la politesse suppose encore l'oisiveté, parce qu'elle suppose l'habitude et le besoin de vivre ensemble. Et c'est de là que naît l'art des ménagemens, le besoins des égards, et toutes les petites jouissances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, et à exiger ce qu'on donne. Ainsi la délicatesse des sens produit la recherche des plaisirs ; et la délicatesse de l'esprit (qui peut-être n'est que le résultat des deux autres) produit la finesse du goût. On voit comme tous ces objets tiennent ensemble, et comme ils tiennent aux femmes.

austère et impartiale, si, entre les deux sexes, il y en a un qui sente presque toujours avant que de juger; si son imagination qui l'entraîne, lui donne des aversions ou des penchans dont il ne se rend pas compte; si une règle uniforme et inflexible doit fatiguer ses caprices; si enfin dans tous les temps il se décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales, il faut avouer alors que cette équité rigide, qui voit moins les circonstances que la règle, et les personnes que les choses, serait moins faite pour lui. Aussi rarement les femmes sont-elles comme la loi qui prononce sans aimer ni haïr; leur justice soulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire, vous les verrez toujours voisines, ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance; il leur manque cette force calme qui sait s'arrêter; tout ce qui est modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'esprit (1) a dit que les Français semblaient s'être échappés des mains de la nature, lorsqu'il n'était encore entré dans leur composition que l'air et le feu. Elle en aurait pu dire autant de son sexe; mais sans doute elle n'a pas voulu trahir son secret.

Il serait bien hardi de vouloir décider jusqu'où *la nature des* deux sexes paraît susceptible de courage; mais ce mot de courage est vague: et pour en fixer l'idée, il en faudrait distinguer de différentes espèces. On connaît la distinction du courage d'esprit et du courage physique; mais ces deux genres se subdivisent encore. Ainsi, dans le courage d'esprit on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'âme, et l'empêche d'être gouvernée; un courage de constance, qui supporte l'idée des longs travaux et les travaux même; un courage de sang-froid qui, dans les circonstances délicates, voit tout et voit bien; et dans le courage physique un courage contre la douleur, qui sait souffrir; un courage contre les périls, soit celui d'audace qui affronte, soit celui d'intrépidité qui attend; un courage d'habitude, qui est de tous les jours, et s'applique à tous les objets; et ce courage d'enthousiasme, qui est comme la fièvre d'une âme ardente, qui naît et s'éteint, et fait braver dans un temps ce qu'on eût redouté dans un autre.

Je laisse à mes lecteurs à faire l'application de ces détails; mais ce qu'on doit remarquer, c'est que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule des maux auxquels les a soumises la nature. Quoi qu'il en soit, elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la

(1) Madame de Graffigni, *Lettres Péruviennes.*

douleur que l'opinion; on a vu aussi dans les dangers des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes : mais c'est toutes les fois qu'une grande passion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes ; alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même ; et leur sensibilité ardente, portée toute vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, et qui produisent la faiblesse ; elles ont dans ces secousses une force qui brave tout, et va plus loin qu'une force habituelle, qui par sa continuité même a moins de ressort, et doit être moins voisine de l'excès.

Telle est, dans la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, une partie des objets qu'il eût fallu discuter et mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudrait tout à la fois être médecin, anatomiste, philosophe, raisonnable et sensible, et surtout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.

Le seizième siècle, qui avait vu naître et s'agiter cette question, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette espèce d'enthousiasme général d'une galanterie sérieuse était un peu tombée. L'extinction entière de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre et en France, les femmes appelées dans les cours, et les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue, et de la beauté regardée comme un instrument de fortune ; enfin, le goût de société qui commença partout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, et qui, en mêlant davantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus et à s'estimer moins ; tout contribua à diminuer un sentiment qui, pour être profond, a besoin d'obstacles, et d'un certain état de l'âme où elle puisse s'honorer par ses désirs, et s'estimer par sa faiblesse même.

Cependant cette révolution ne se fit que lentement parmi nous. Sous François Ier., qui donna le signal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalousies, des vengeances, des haines et des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mélange de galanterie et de fureurs. L'ardeur italienne vint se mêler à la volupté française : tout fut intrigue. On parlait de carnage dans des rendez-vous d'amour, et l'on méditait, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique et de la guerre, les factions, les partis, et je ne sais quoi de romanesque qui restait encore, donnaient aux âmes une certaine vigueur qui se portait jusque dans les sentimens que les femmes inspiraient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce; il eut les mœurs

d'un chevalier et les faiblesses d'un roi sensible. On se fit honneur de l'imiter, et les courtisans, accoutumés aux actions d'éclat et aux conquêtes, audacieux et brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avaient montré dans les combats. On se corrompait partout, mais on ne s'avilissait point encore.

Sous Louis XIII, l'esprit qui commença à se développer, fit mêler la métaphysique à la galanterie. On connaît les fameuses thèses que le cardinal de Richelieu fit soutenir sur l'amour. Ce qu'on serait tenté de prendre pour une espèce de parodie et une charge comique, n'était que l'expression sérieuse des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avaient mis la controverse à la mode; le nouveau goût des lettres faisait prendre les formes scholastiques pour la science. Le faux bel esprit naissait du désir de l'esprit, et de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien et se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, et qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptait tous ces mélanges, et s'était formé un nouveau jargon, tout à la fois mystique, métaphysique et romanesque. Ce n'était que dissertations sur les délicatesses et les *sacrifices* de l'amour. Quoiqu'on disserte peu sur ce qu'on *sent beaucoup*, cependant ces conversations même et ces maximes annonçaient un tour d'imagination, qui, en permettant la galanterie, y joignait la tendresse, et liait toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité et de respect.

La régence d'Anne d'Autriche et la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France était dans l'anarchie, mais on mêlait les plaisanteries aux batailles et les vaudevilles aux factions. Alors tout se menait par des femmes; elles eurent toutes dans cette époque cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense: les unes imprimaient le mouvement; les autres le recevaient. Chacune, selon son intérêt et ses vues, cabalait, écrivait, conspirait: le temps des assemblées était la nuit. Une femme au lit, ou sur sa chaise longue, était l'âme du conseil; là, on se décidait pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se raccommoder avec la cour. Les faiblesses secrètes préparaient les plus grands événemens; l'amour présidait à toutes les intrigues: on conspirait pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une femme annonçait presque toujours une révolution dans les affaires (1).

(1) Chaque femme avait son département et son empire. Madame de Montbazon, belle et brillante, gouvernait le duc de Beaufort; madame de Longue-

Les femmes dans le même temps paraissaient souvent en public et à la tête des factions. Alors elles joignaient à leur parure les écharpes qui distinguaient leur parti. On se serait cru transporté dans les pays des romans, ou au temps de l'ancienne chevalerie. On voyait dans des salles ou sur des places, des instrumens de musique, mêlés avec des instrumens de guerre, des cuirasses et des violons, et des beautés parmi des guerriers. Souvent elles visitaient les troupes et présidaient à des conseils de guerre (1). La dévotion chez les femmes se mêlait à l'esprit de faction, comme l'esprit de faction à la galanterie. Lisez les mémoires du temps, vous verrez *Mademoiselle* remplir les devoirs les plus sacrés de la religion, avant de partir pour un voyage où elle allait cabaler contre le roi. A Orléans elle fait la guerre civile, et va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rebelles, au retour de la messe. On cabalait le matin, et on visitait les couvens le soir; jamais on ne vit plus de femmes de la cour se faire carmélites. Il semble qu'au milieu des troubles les âmes se portaient à tout avec plus d'impétuosité; et les imaginations échauffées par tant de mouvemens, se précipitaient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion et vers les cabales.

A l'égard de l'esprit de galanterie, il eut à peu près le même caractère, ou les mêmes symptômes que sous Louis XIII; excepté que la guerre civile, et cette espèce d'exagération que les mouvemens extraordinaires donnent à l'âme, fortifia la petite teinte de chevalerie qui restait encore dans l'amour. Anne d'Autriche

ville, le duc de La Rochefoucault; madame de Châtillon, Nemours et Condé; mademoiselle de Chevreuse, le coadjuteur; mademoiselle de Saujon, dévote et tendre, le duc d'Orléans; et la duchesse de Bouillon, son mari. Cependant madame de Chevreuse, vive et ardente, se livrait à ses amans par goût, et aux affaires par occasion; et la princesse Palatine, tour à tour amie et ennemie du grand Condé, par l'ascendant de son esprit bien plus que de ses charmes, subjuguait tous ceux à qui elle voulait plaire, et qu'elle avait, ou la fantaisie ou l'intérêt de persuader. On sait qu'elle eut tout à la fois une âme passionnée et un esprit ferme, et qu'elle parut aussi romanesque en amour, que politique dans les intérêts d'État.

(1) Il y eut un régiment créé sous le nom de *Mademoiselle* : et *Monsieur* écrivait à des femmes qui avaient suivi sa fille à Orléans, *à mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Personne n'ignore ce que fit cette princesse, qui avait tout le courage d'esprit qui manquait à son père. On sait qu'à Orléans, elle escalada presque les murs, tandis qu'on délibérait si on devait la recevoir. Et à la porte St.-Antoine, pendant que le grand Condé se couvrait de gloire contre Turenne, qui n'était plus grand que parce qu'il combattait pour son prince, elle était au milieu des morts et des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne, ou ne pouvait, ou ne voulait donner, et se faisant obéir par respect de ceux qui pouvaient lui désobéir par devoir.

avait porté à la cour de France une partie des mœurs de son pays. C'était un mélange de coquetterie et de fierté, de sensibilité et de réserve, c'est-à-dire, un reste de l'anciene et brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe et à la fierté des Castillans. Alors danses, romans, comédies, intrigues, tout fut espagnol. Les déguisemens, les scènes de nuit, les aventures devinrent à la mode; seulement la vivacité française substitua les violons au son languissant des guitares. On jouait de grandes passions qu'on n'avait pas; on se faisait honneur d'afficher publiquement les passions qu'on avait. Un hommage rendu à la beauté, était regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choses avaient une valeur; et le don d'un bracelet ou une lettre faisaient un événement dans la vie. On parlait aussi sérieusement de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille (1).

C'est ce caractère qui forma l'esprit des premiers romans du siècle de Louis XIV; romans éternels, parce qu'on croyait que toute passion doit être longue; sérieux, parce qu'on regardait une passion comme une chose importante dans la vie; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginait que l'amour devait tourner les têtes; pleins de conversations, parce qu'on faisait de l'amour une science qui avait ses principes et une méthode; héroïques surtout, parce qu'il fallait mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, et que le préjugé était alors que l'amour devait consulter l'honneur, et s'élever par son objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'est ce caractère qui forma notre théâtre; et subjuguant jusqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'État et les vengeances, entre les conspirations et les parricides.

C'est cet esprit général régnant dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna, peut-être avec les femmes, ce caractère tout à la fois grand et sensible par lequel, jeune encore, et dans une passion ardente, il voulut placer une de ses sujettes sur le trône, et fut ensuite capable de se vaincre; par lequel il conçut une passion non moins vive pour Henriette d'Angleterre, et sut y mettre un frein; par lequel, toujours roi, quoique amant, il sut, dès sa

(1) On connaît ces vers du duc de La Rochefoucault à madame de Longueville:

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

On vit le duc de Bellegarde, qui s'était déclaré hautement l'amant de la reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de son épée. On vit, pendant la guerre civile, M. de Châtillon, amoureux de mademoiselle de Guerchi, porter dans une bataille une de ses jarretières nouée à son bras.

jeunesse, mettre de la dignité dans ses plaisirs. Mais quoiqu'il couvrît toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes, par une révolution nécessaire, durent s'altérer sous son règne.

Jusqu'alors les vices de la cour n'avaient guère été ceux de la nation. Les différens ordres de l'Etat étaient plus séparés. On touchait encore au temps où les grands seigneurs avaient une grandeur personnelle, qui les avait rendus tout à la fois redoutables pour la cour, et tyrans pour le peuple. Plus ils étaient puissans, plus les rangs étaient marqués. L'orgueil ne se mêle pas, et fait signe que l'on recule. Le despotime suprême abat toutes les barrières; mais le despotisme subalterne les multiplie pour se séparer davantage de ceux qui oseraient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption et l'audace des mœurs sont presque regardées comme un privilége du rang. Les vices même de ceux qui oppriment, sont pour les autres une partie de leur oppression; et l'on est moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs, la communication des mœurs de la cour ne pouvait se faire que par la haute magistrature et les gens riches; mais les magistrats, plus austères, étaient plus renfermés. Vivant entre l'étude et les lois, ils étonnaient la cour, et ne l'imitaient pas. A l'égard des gens riches, la plupart n'étaient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettait point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui seul rapproche la grandeur de la richesse, vice de quelques particuliers, n'était pas la maladie générale. Les uns n'avaient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms; les autres ne pensaient point encore à en acheter un. Comme on s'occupait plus de ses devoirs, il y avait moins de temps à perdre: ainsi, moins de société. Les mœurs de tout ce qui n'était pas la cour, étaient donc plus sauvages; et cette espèce de grossièreté antique était une barrière de plus, parce qu'elle était un ridicule. Le contraste des manières marquait où l'orgueil devait s'arrêter pour ne pas se confondre. Entre la capitale et les provinces il n'y avait guère moins de barrières qu'entre les Etats. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, surtout moins de luxe et de besoins, et par conséquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on se déplace, et qu'on va chercher dans la capitale de l'or, de la servitude et des vices, retenant chacun sous le toit de ses pères, contribuait à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV tout changea. Les gens de la cour n'ayant plus que des titres sans pouvoir, et réduits à une grandeur de représentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage

vers la société et vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses. Les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste, les pauvres, corrompus par leurs désirs, moins de mœurs; tout se rapprocha. La magnificence et le luxe du prince fortifièrent encore ces idées. On s'endetta par devoir, et l'on se ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on méprisait. Pour conserver ses titres. il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches et les grands. La magistrature même changea. Tout ce qui allait à Versailles, en prit les mœurs. La société plus polie fit disparaître la différence des tons. La rouille des vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces; la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du prince et ses conquêtes, les fêtes romanesques de sa cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale; on y vint en foule quitter ses préjugés, rougir de ses mœurs, et tout à la fois se polir, s'enrichir et se corrompre.

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changemens et ce mélange universel durent avoir sur les femmes. La galanterie devint une mode, et l'aisance des mœurs une grâce. Tout imita la cour; et d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agrémens.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naissait le goût de la société et des lettres, le goût de l'esprit dut gagner les femmes. Mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel et la grâce tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai, sans pouvoir le définir; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré; et que, pour être mieux, il ne faut ressembler à personne; comme ce qui est faux paraît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle, et cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste; comme enfin tout ce qui est de mode, s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admirait beaucoup, parce qu'on les entendait peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avait pas; et pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire; les livres italiens et espagnols, qui étaient alors très à la mode, les lettres de Voiture, les romans de mademoiselle Scudéry, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelait les *précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société et le nom imposant de madame de Longueville, qui, après avoir été dans la Fronde à la tête des factions, vieille et sans amans comme

sans cabale, se désennuyait à faire de la métaphysique sur l'amour, et des dissertations sur l'esprit, et à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On sait que Molière, en chargeant ce ridicule, le fit disparaître. Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, et quelques unes cultivèrent les sciences ; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général. Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation distinguée par sa valeur et par ses grâces, ait toujours craint d'avoir une autre espèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une sorte de mésalliance pour les grands, et un pédantisme pour les femmes. Ce mépris secret, digne des Francs nos aïeux, dut retenir surtout le sexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui est bien a son excès, et qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison, en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vint aisément à bout de décrier les connaissances dans les femmes. Despréaux et Molière joignirent au préjugé l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière surtout mit la folie à la place de la raison ; et l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la question, il semble que, dans un pays et dans un siècle où l'on est prodigieusement loin de cette première innocence qui attache des plaisirs purs à la retraite et à l'heureuse ignorance de tout, hors de ces devoirs; dans un siècle où les mœurs générales sont corrompues par l'oisiveté, où tous les vices se mêlent par le mouvement, et où on ne peut plus remplacer ou suppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connaissances et de s'instruire, il fallait les y encourager. Armande et Philaminte sont des êtres très-ridicules, j'en conviens, et qui méritent qu'on en fasse justice; mais le bonhomme Chrysale, qui, dans sa grossièreté franche et bourgeoise, renvoie sans cesse les femmes à leur dé, leur fil et leurs aiguilles, et ne veut pas qu'une femme lise et sache rien, hors *veiller sur son pot*, n'est plus du siècle de Louis XIV (1). C'était remonter à deux cents ans ; c'était oublier que les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre; et que, par un certain enchaînement de vertus et de vices,

(1) Voyez dans les *Femmes savantes* l'excellente scène septième, du second acte. On sent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chrysale comme rôle comique : il est du plus grand effet ; et dans ce genre, Chrysale et Martine sont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. Je l'examine seulement du côté moral, et indépendamment de tout effet de théâtre.

il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. On peut dire que c'est surtout pour la législation du théâtre qu'est fait le principe de Solon, de donner, non les meilleures lois possibles, mais les meilleures relativement au peuple et au temps. Ainsi, au lieu de faire contraster avec les deux folles que Molière a peintes, ce Chrysale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, et qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle, si on avait peint une femme jeune et aimable, qui eût reçu du côté des connaissances et de l'esprit la meilleure éducation, et qui eût conservé toutes les grâces de son sexe; qui sût penser profondément, et qui n'affectât rien; qui couvrît d'un voile doux ses lumières, et eût toujours un esprit facile, de manière que ses connaissances acquises parussent ressembler à la nature; qui pût apprécier et sentir les grandes choses, et ne dédaignât jamais les petites; qui ne fît usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui, en étudiant et connaissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les faiblesses, et de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connaissances après les devoirs, et n'employât la lecture qu'à remplir les instans que laisse dans le monde le vide des sociétés et de *soi-même*, et à embellir son âme en cultivant sa raison; peut-être alors la comédie de Molière, admirable à tant d'égards, et excellente en tous points, si elle eût été faite pour un siècle moins avancé, eût présenté pour le siècle poli et corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule, une leçon, et dans les femmes l'usage heureux des lumières à côté de l'abus (1).

Quoi qu'il en soit, les femmes sous Louis XIV furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, et à rougir de leurs connaissances comme dans les siècles grossiers elles eussent rougi d'une intrigue. Quelques unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisait un devoir; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret; ou si on les soupçonna, elles prirent si bien leurs mesures, qu'on ne put les convaincre; elles n'avaient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun sous Louis XIV; mais, par la politesse générale du siècle, il y eut chez les femmes un autre genre d'esprit très à la mode alors, et surtout à la cour: c'est cet esprit aimable, et qui n'a que des grâces légères, qui n'est point gâté par les connaissances, ou y tient si peu qu'on lui pardonne; qui écrit très-agréablement des bagatelles, et peut se compromettre jusqu'à

(1) Je ne sais pas si Molière eût trouvé un pareil modèle dans le siècle de Louis XIV; mais je sais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

écrire quelquefois de jolis vers; qui dans la conversation charme toujours sans paraître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie personne; et lors même qu'il est le plus brillant, l'est de manière qu'on l'excuse, et qu'on voit bien qu'il n'y a pas de sa faute. Tel fut, comme on sait, l'esprit des La Fayette, des Ninon, des La Suze, des La Sablière et des Sévigné, des Thianges et des Montespan, de la duchesse de Bouillon et de la belle Hortense Mancini sa sœur, enfin de madame de Maintenon, lorsque jeune encore elle faisait le charme de Paris, avant qu'elle habitât la cour, et fût condamnée à la fortune et à l'ennui (1).

La plupart de ces femmes furent célébrées par des poëtes qui, pour leur plaire, savaient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau il ne se trouve pas le nom d'une seule femme de son temps. Pour mériter ses éloges, il fallait être roi, ministre, ou docteur de Sorbonne. Mais La Fontaine, plus sensible et plus doux, a loué presque toutes les femmes de la cour, célèbres par leurs agrémens ou leur esprit. Il avait une âme faite pour les sentir, et le ton qu'il fallait pour les chanter. Dans son abandon et sa paresse, il semblait errer sur tout avec indifférence; mais il sentait par instinct les grâces dans les femmes, comme il les rencontrait par instinct dans ses vers. Racine, très-dédaigneux quoique très-courtisan, et plus porté en général à la satire qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, madame de Maintenon dans *Esther*, et Henriette d'Angleterre dans une dédicace; mais Racine n'en est pas moins le plus éloquent panégyriste des femmes qu'il y ait eu. Quinault, sans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même

(1) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on distinguera toujours madame de La Fayette et madame de Sévigné. Madame de La Fayette, si connue par des romans ingénieux et pleins d'une sensibilité douce, joignait une raison solide à tous les agrémens du caractère et de l'esprit. C'est elle qui, la première, a mis dans les romans, les sentimens à la place des aventures, et des hommes aimables au lieu des héros. Elle fit dans son genre ce que Racine fit dans le sien. En substituant l'intérêt au prodige, elle prouva qu'il valait mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle. Elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrase sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Les momens qu'elle peint se fixent sous son pinceau, et on les voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! Comme sa joie est douce, et sa tristesse a de charmes! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse! S'il y avait un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité (à peu près comme il y a des aveugles et des sourds de naissance) et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudrait lui faire lire les lettres de madame de Sévigné.

célébrées toutes. Il a fait pour elles un monde exprès et qui subsiste encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne chevalerie, où les dieux, les héros et les hommes sont tous amans par devoir, et où, sous peine de ridicule, il est défendu de penser, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, et de monter aux cieux, ou de descendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier et Bossuet en ont immortalisé quelques unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agrémens. Mais si l'oraison funèbre est de tous les ouvrages celui peut-être qui est le moins propre à peindre un caractère, même dans un homme, parce qu'il faut presque toujours exagérer les proportions; qu'on a un cadre immense, et qu'on veut le remplir; qu'il y a des qualités qu'il faut taire; qu'il faut quelquefois supposer des motifs où il n'y en a point; qu'il faut supprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les masses; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractère général et une physionomie qui soit une, et que souvent il n'en a point eu; enfin parce qu'il faut faire une figure de représentation, et qu'une figure de représentation n'est presque jamais une figure vraie : à plus forte raison ce genre est-il moins propre à bien rendre l'espèce de mérite d'une femme. Leurs traits sont *trop délicats* et *trop fins*; ils échappent à ce pinceau. Aussi *presque toutes les* oraisons funèbres des femmes ne peignent rien, et ce sont plutôt des sermons que des portraits. Bossuet en a deux célèbres; mais la beauté de l'une tient à de grands événemens et à un trône renversé; celle de l'autre, à une mort tragique et terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure, sans contredit, est celle de madame de Montausier; mais a-t-il pu la peindre (1)? Apprend-

(1) Madame de Montausier, connue avant son mariage sous le nom de *Julie d'Angennes*, était fille de la célèbre marquise de Rambouillet; elle fut dans son enfance prodigieusement louée par tous les beaux esprits du temps. On connaît l'histoire *de la guirlande de Julie*. C'étaient les plus belles fleurs peintes sur vélin, et au bas de chacune un madrigal, composé par les hommes les plus célèbres du siècle. Le grand Corneille en fit trois pour sa part, et l'auteur du Cid, de Rodogune, et de Cinna, composa *la tulipe*, *la fleur d'orange* et *l'immortelle blanche*. Fléchier, dans son oraison funèbre, ne peut, ni ne doit peindre cette espèce de galanterie d'esprit qui faisait le caractère de ces temps-là. Il ose parler de l'hôtel de Rambouillet; mais comment? il nous parle de *cabinets où l'esprit se purifiait*, *de la vertu qu'on y révérait sous le nom de l'incomparable Artémice*; *enfin d'une cour nombreuse sans confusion*, *modeste sans contrainte*, *savante sans orgueil*, *polie sans affectation*. Ces antithèses sont très-belles sans doute, mais font-elles bien connaître ce dont il s'agit? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune personne devait recevoir, parmi tant de dissertations et de vers, de métaphysique et d'esprit, entre mademoiselle de Scudéry et madame de Longueville, entre Sarrazin et Voiture?

on là ce qu'on sait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'esprit qu'eut madame de Montausier dans sa jeunesse vint de ce que Voiture chez sa mère composait ses lettres? Apprend-on là enfin que dès qu'elle fut à la cour elle oublia tous ses amis, et que ce fut pour elle que le duc de La Rochefoucault fit cette maxime, « qu'il y a des gens qui paraissent mériter de » certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont in» dignes dès qu'ils y sont parvenus. » Au lieu de tout cela, Fléchier, fidèle à sa division et à la chaire, est obligé de mettre des antithèses, des phrases et des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légèreté par des poëtes; ou gravement et avec pompe par des orateurs, il y en eut encore deux qui, dans un rang et un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité; l'une est mademoiselle de Scudéry, si fameuse alors, et qui vécut quatre-vingt-quinze ans, dont elle passa plus de soixante à écrire avec grâce quelques jolis vers dont on se souvient, et avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On sait que pendant un temps elle tourna les têtes, et qu'elle eut autant d'influence par ses romans, que Boileau en eut depuis par ses satires et par son goût. L'autre est la savante mademoiselle Le Febvre, si connue sous le nom de madame Dacier. Son mérite, il est vrai, n'était point un mérite de femme, mais elle avait de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme; et quoique ce ne fût point à la manière de Ninon, elle ne laissa pas que de faire des enthousiastes. Ses deux langues naturelles étaient celles de Térence et d'Homère; aussi recevait-elle souvent des madrigaux grecs et latins. Les personnes les plus savantes de l'Europe conspirèrent à la louer. Enfin La Mothe la chanta, La Mothe si connu par ses démêlés littéraires avec elle, où tous deux avaient changé de rôle (1). Il prononça en son honneur, dans l'Académie Française, une de ces odes raisonnables et sensées qu'il savait si bien faire. Cet hommage public honorait à la fois La Mothe, les femmes et les lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à peu près dans le même temps. Ce catalogue se trouve partout; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'âme et l'esprit ont eu un caractère, et qui peuvent servir à faire connaître les idées ou les mœurs de leur siècle. C'est ici un tableau et non pas une histoire.

Le résultat des mœurs et du caractère général des femmes sous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité

(1) On sait que dans sa dispute sur Homère, il mit tout l'esprit et toutes les grâces d'une femme, tandis qu'elle y mettait toute l'érudition, et quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

tournée vers les intrigues, peu de connaissances, beaucoup d'agrémens, une politesse fine, un reste d'empire sur les hommes, le respect pour toutes les idées religieuses qui se mêlait à cette coquetterie de mœurs, et toujours le remords à côté ou à la suite de l'amour.

Sous la régence il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV avaient répandu à la cour et sur une partie de la nation, je ne sais quoi de plus sérieux et de plus triste. Dans le fond, les penchans étaient les mêmes; mais ils étaient plus réprimés. Une nouvelle cour et de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace et de l'impétuosité dans ses désirs, et l'on déchira une partie du voile qui couvrait la galanterie. La décence qui avait été respectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès; et il se forma une corruption tout à la fois profonde et frivole, qui, pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversemens des fortunes précipitèrent ce changement. L'extrême misère et l'extrême luxe en furent les suites; et on sait leur influence. Rarement chez un peuple, est-il arrivé une secousse rapide dans les propriétés, sans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisait le caractère de la nation; mais l'esprit de chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisait du moins que la galanterie ressemblait à l'amour, et que le vice avait toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit; elle devint un sentiment vil qui supposa toutes les faiblesses, ou les fit naître (1).

Dans le même temps, et par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction plus aisée offrit partout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent; l'un mit trop de prix aux agrémens, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachait plus à devenir homme de société que

(1) L'esprit de chevalerie avait long-temps survécu aux usages, aux lois, aux institutions, au genre de gouvernement même qui l'avait fait naître. On en voit encore une empreinte marquée, dans les premiers ouvrages du siècle de Louis XIV, et dans les premières fêtes qu'il donna à sa cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé les mœurs.

citoyen, on entra beaucoup plus tôt dans le monde. Les jeunes gens, gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge et ceux de leurs succès. Ayant en général plus de passions que d'idées, la tête vide et l'âme ardente, inconstans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui, mettant peu de prix à l'opinion, qui pour eux n'existe pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices et leurs travers.

Alors le poids du temps, le désir de plaire, dut répandre de plus en plus l'esprit de société; et l'on dut venir au point où cette sociabilité poussée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter; et telle est peut-être l'époque où nous sommes.

Chez un peuple où l'esprit de société est porté aussi loin, on ne doit plus connaître la vie domestique. Ainsi tous les sentimens de la nature qui naissent dans la retraite, et qui croissent dans le silence, y doivent être affaiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouses et mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, le sacrifice de l'amitié aux bonnes gens, l'enthousiasme de l'amour aux paladins. Ces sentimens sont trop exclusifs; qu'en ferait-on? Ils donnent à un seul ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers se relâchent. On paraît tenir à tout le monde, et l'on ne tient à personne. Ainsi la fausseté s'augmente : moins on sent, plus il faut paraître sentir.

Par un contraste bizarre, on s'extasie au mot de sentiment; et tout sentiment vrai et profond est un ridicule. Peut-être croit-on que ce qu'on ne sent pas, n'existe point. Peut-être se rend-on assez de justice pour voir qu'on n'a point droit à un sentiment plus réel; celui qui le donne, au lieu de paraître sensible, ne paraît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être si à la mode : ce mot satisfait doublement la vanité; il dispense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point; il dispense de rougir pour des vices ou des faiblesses qu'on a : il nous rend encore très-contens de nos lumières. Nous croyons avoir tout apprécié, et voir supérieurement ce qu'est l'homme et ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaisir, et il ne doit être nulle part. L'âme se précipite sur les objets, quand il faudrait s'en tenir à une certaine distance. L'imagination nous laisse froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer; on a perdu les illusions.

Ce vide qu'on éprouve, et le défaut d'énergie dans l'âme, ont

dû créer l'*amusement* ; mot des esprits froids et des âmes légères ; mot devenu important, et qui devrait être ridicule par le sérieux qu'on y met ; mot qui suppose qu'on n'est plus rien par les vertus, et peut-être par les sens.

Cet amusement, ce je ne sais quoi qui ne tient ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni à l'âme, et ne consiste peut-être que dans des formes, étant le seul but, tout doit s'y rapporter. Les agrémens font supposer les vertus, font pardonner les vices. Presque personne n'a plus la hardiesse de mépriser ce qui est vil, quand ce qui est vil en impose par les grâces. L'esprit ne voit que de petits côtés ; l'âme se resserre et se replie autour de petites choses : plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on est sans cesse en spectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif ; mais ce même goût de société qui l'irrite, sait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît ; il laisse échapper son secret à demi, et le retient. C'est une lutte où il tâche sans cesse de vaincre sans avoir l'air de combattre, et où il déguise ses efforts, pour ne pas faire soupçonner ses droits.

De tout cela ensemble doit naître chez les deux sexes une frivolité inquiète, et une vanité sérieuse et occupée. Mais ce qui doit surtout caractériser les mœurs, c'est la fureur de paraître, l'art de tout mettre en surface, la grande importance mise à de petits devoirs, et le grand prix à de petits succès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille et de celles du lendemain. Enfin l'âme et l'esprit doivent avoir une activité froide, qui les répand sur mille objets sans les intéresser à aucun, et donne du mouvement sans donner de ressort.

Mais si le goût des lettres et la manie de l'esprit se mêle dans le même siècle à ce goût actif de société ; de ce mélange doivent résulter d'autres effets : alors doit régner un désir général de paraître instruit, sans qu'on ait le temps de l'être ; alors on doit voir des foules de demi-connaissances, des idées philosophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, et que la multitude va s'arrachant, se disputant, répétant et éparpillant dans des cercles ; des conversations légères sur des objets profonds, des formules d'esprit toutes faites, et de l'esprit de mémoire, quand on n'en peut avoir à soi ; des établissemens et des choix de sociétés ; des prétentions de toute espèce et de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides et hautes, des prétentions circonspectes et qui se tiennent sur la réserve : la fureur des réputations, quelques unes de réelles, beaucoup plus d'usurpées ; l'intrigue, les ménagemens, les petits soins ; enfin l'art de

louer pour se faire louer ; l'art de joindre un mérite étranger au sien, et d'intéresser la renommée, ou par soi-même ou par les autres.

Comme la masse générale des lumières est plus grande, et que par le mouvement elles se communiquent, les femmes, sans se donner même aucune peine, doivent être plus instruites ; mais fidèles à leur plan, elles ne cherchent les lumières que comme une parure de l'esprit : en apprenant, elles veulent plaire plutôt que savoir, et amuser plutôt que s'instruire.

D'ailleurs, dans un état de société où il y a un mouvement rapide et une succession éternelle d'ouvrages et d'idées, les femmes, occupées à suivre ce tableau qui change et fuit sans cesse autour d'elles, doivent plus connaître en chaque genre l'idée du moment, que celle de tous les temps ; et celle qui domine, que celle qu'on doit se former. Elles doivent donc savoir plus la langue des arts que leurs principes, et avoir plus d'idées de détails, que de systèmes de connaissances.

Il me semble que dans le seizième siècle, les femmes s'instruisaient par enthousiasme pour les connaissances même. C'était en elles un goût profond qui tenait à l'esprit du temps, et se nourrissait jusque dans la solitude. Dans celui-ci, c'est moins un goût réel qu'une coquetterie d'esprit, et, comme sur tous les objets, un luxe, plus de représentation que de richesse.

Par la même raison, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles besoin de ce mérite ? Les hommages viennent les chercher sans peine. La jouissance de tous les instans les dédommage de cette gloire qui les ferait vivre où elles ne sont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts se mêlent à celui de leur esprit. Leurs idées volent sur un objet, et passent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs, un esprit qui a des grâces naturelles, n'est dans sa force que lorsqu'il est libre. Avec le don de plaire, il embellit tout ; mais content de ses succès, et timide par ces succès même, il préfère une existence d'opinion à une existence réelle, et craint de donner sa mesure à l'envie (1).

Il serait peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit résulter parmi nous de tout ce mélange de mouvement et d'idées, de frivolité et d'esprit, de philosophie dans la tête et de liberté dans les mœurs. Il serait curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques ;

(1) Ce n'est pas que dans ce siècle, il n'y ait des femmes qui aient écrit, et qui écrivent encore avec distinction ; elles sont connues ; mais leur nombre diminue tous les jours : et il y en a infiniment moins qu'il n'y en eut à la renaissance des lettres, et sous Louis XIV même.

avec leur timide réserve et leur douce modestie en Angle[illegible]
leur mélange de dévotion et de volupté en Italie; leur [illegible]
nation ardente et leur sensibilité jalouse en Espagne; leur pr[illegible]
retraite à la Chine, et les barrières qui, depuis quatre mi[illegible]
dans cet empire, les séparent des regards des hommes; [illegible]
avec le caractère et les mœurs qui doivent résulter pour
de leur clôture dans presque toute l'Asie, où, n'existant qu[illegible]
un seul, ne pouvant cultiver ni leur caractère, ni leur ra[illegible]
et destinées à n'avoir que des sens, elles sont forcées, pa[illegible]
bizarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté [illegible]
coquetterie à la retraite; mais, pour faire ce parallèle, [illegible]
de l'indiquer.

J'observerai seulement que dans ce siècle, il y a moins [illegible]
de femmes que jamais. La triste dignité des panégyristes [illegible]
n'est presque plus réservée que pour les femmes qui ont [illegible]
ou étaient destinées à occuper des trônes. Les orateurs p[illegible]
sophes ne célèbrent que ce qui a été utile à l'humanit[illegible]
tière, ou à des nations. Les poëtes semblent avoir perdu [illegible]
galanterie délicate qui fit long-temps leur caractère. Ils chant[illegible]
plus les plaisirs que l'amour, et sont plus voluptueux que [illegible]
sibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'est ni amour
ni passion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude
froide et factice, ne réveille plus nulle part, ni l'imagination [illegible]
l'esprit. Dans les sociétés, dans ce mélange des sexes, on appre[illegible]
à louer moins, parce qu'on apprend à être plus sévère. L'amo[illegible]
propre, juge et rival, quelquefois indulgent par orgueil, [illegible]
presque toujours cruel par jalousie, n'a jamais été plus [illegible]
à épier des défauts et à semer des ridicules. L'éloge est pr[illegible]
par l'enthousiasme; et jamais dans aucun siècle on n'en [illegible]
moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthou[illegible]
naît d'une âme ardente, qui crée les objets au lieu de le[illegible]
aujourd'hui on voit trop; et, à force de lumières, on voit [illegible]
froidement; le vice même est au rang des prétentions. Moi[illegible]
estime les femmes, plus on paraît les connaître. Chacun a [illegible]
gueil de ne pas croire à leurs vertus; et tel qui voudrait être [illegible]
et qui ne peut y réussir, en disant du mal d'elles, s'enorg[illegible]
souvent d'une satire que, pour comble de ridicule, il n'a [illegible]
droit de faire. Tel est, à l'égard des femmes même, l'influ[illegible]
de cet esprit général de société qui est leur ouvrage, et qu'el[illegible]
cessent de vanter; elles sont comme ces souverains de l'Asie [illegible]
l'on n'honore jamais plus que lorsqu'on les voit moins: en se c[illegible]
muniquant trop à leurs sujets, elles les ont encouragés à la ré[illegible]

Cependant, malgré nos mœurs et nos éternelles satires, ma[illegible]
notre fureur d'être estimé sans mérite, et notre fureur plus gr[illegible]

encore de ne trouver rien d'estimable, il y a dans ce siècle et dans cette capitale même des femmes qui honoreraient un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à une raison vraiment cultivée une âme forte, et relèvent, par des vertus, leurs sentimens de courage et d'honneur. Il y en a qui pourraient penser avec Montesquieu, et avec qui Fénélon aimerait à s'attendrir. On en voit qui, dans l'opulence, et environnées de ce luxe qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, et rend les âmes à la fois petites, vaines et cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connaissent les asiles de la misère, et vont rapprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres qui, jeunes et belles, s'honorent de leurs devoirs, et dans le plus doux des liens offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour. Enfin, il y a des mères qui osent être mères. On voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, et tour à tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux en silence partage ses regards attendris entre le fils et la mère.

Oh ! si ces exemples pouvaient ramener parmi nous la nature et les mœurs ! Si nous pouvions apprendre combien les vertus, pour le bonheur même, sont supérieures aux plaisirs; combien une vie simple et douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi, et non pour les regards des autres, où l'on jouit tour à tour de l'amitié, de la nature et de soi-même, est préférable à cette vie inquiète et turbulente où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point ! Ah ! c'est alors que les femmes recouvreraient leur empire; c'est alors que la beauté, embellie par les mœurs, commanderait aux hommes, heureux d'être asservis, et grands dans leur faiblesse. Alors une volupté honnête et pure, assaisonnant tous les instans, ferait un songe enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoisonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour et partagées par l'amitié, seraient plutôt une tristesse attendrissante, qu'un tourment. Dans cet état, la société serait moins active, sans doute, mais l'intérieur des familles serait plus doux. Il y aurait moins d'ostentation et plus de plaisir, moins de mouvement et plus de bonheur. On parlerait moins de plaire, et l'on se plairait davantage; les jours s'écouleraient purs et tranquilles; et si le soir on n'avait pas la triste satifaction d'avoir, pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente personnes indifférentes, on aurait du moins vécu avec celles que l'on aime; on aurait ajouté pour le lendemain, un nouveau charme au sentiment de la veille. Faut-il qu'une si douce image ne soit peut-être qu'une illusion ! et

dans cette société bruyante et vaine, n'y a-t-il plus d'asile pour la simplicité et le bonheur?

Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes; il consiste à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, et à en éviter les défauts. D'après cela, ne pourrait-on pas dire que la femme estimable du siècle, serait celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire, le goût, la grâce, l'esprit, aurait su en même temps sauver sa raison et son cœur; cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre, et de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin; celle qui, asservie malgré elle aux conventions et aux usages (puisqu'ils font partie de notre sagesse), ne perdrait point de vue la nature, et se retournerait encore quelquefois vers elle, pour l'honorer, du moins par ses regrets; celle qui, entraînée par le mouvement général, sentirait encore le besoin de se reposer de temps en temps auprès de l'amitié; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisirait du moins les dépenses utiles, et associerait l'indigence industrieuse et honnête à sa richesse; celle qui, en cultivant *la philosophie* et les lettres, les aimerait pour elles-mêmes, *non pour* une réputation vaine et frivole; qui, dans l'étude des bons livres, chercherait à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son âme par des principes, et laisserait là le jargon, l'étalage et les mots; celle enfin qui, parmi tant de légèreté, aurait un caractère; qui, dans la foule, aurait conservé une âme; qui, dans le monde, oserait avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier; qui oserait le défendre, quand il devrait jamais n'en rien savoir; qui ne ménagerait point un homme vil, quand par hasard il aurait du crédit et une voix, mais qui, au risque de déplaire, saurait, dans sa maison et hors de chez elle, garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié, et malgré l'envie d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, aurait le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, et le courage le plus grand de la soutenir.

A LA MÉMOIRE
DE MADAME GEOFFRIN.

On oublie trop aisément le mérite qui n'est plus. Le monde entraîné par ces vaines distractions qu'il nomme amusemens, se rappelle avec une froide indifférence la mémoire de ceux qui l'ont le plus intéressé. Bientôt ce faible souvenir échappe et reste effacé pour jamais. Les larmes de la nature et de l'amitié coulent en silence, et leurs regrets ne sont pas entendus. Heureux qui pourrait leur servir d'interprète, qui saurait peindre la bonté, la vertu, et des qualités aimables qui ont fait long-temps le bonheur et le charme d'une société nombreuse! Il est si doux de s'arrêter sur le souvenir des personnes qui nous ont été chères! il est même consolant de retracer leur image: c'est une manière de vivre encore avec elles et de prolonger, du moins par une illusion, cette durée si courte de la vie humaine, si courte aux yeux surtout de l'amitié et de la reconnaissance.

La femme respectable que nous regrettons fut digne d'inspirer ces sentimens. Ses qualités personnelles lui donnèrent un grand nombre d'amis; son nom fut connu chez les étrangers; et par des circonstances singulières, elle fut accueillie et honorée de plusieurs souverains. Une des choses qui la distingua le plus, fut le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Les femmes surtout, plus esclaves de l'opinion, semblent condamnées à ne jamais sortir du cercle étroit des conventions et de l'usage. A moins qu'elles n'aient une raison supérieure, trop souvent il en est de leur âme comme du son de leurs voix, qui se ressemblent presque toutes, parce qu'il leur est défendu d'y mettre de l'accent. Madame Geoffrin eut ce courage d'esprit qui suit ses propres idées. Elle osa être heureuse à sa manière.

Son premier but fut le bonheur; mais elle ne voulut point, comme tant d'autres, abandonner le sien au hasard; elle en fit l'étude et l'occupation de sa vie. Dans l'âge où l'on jouit de tout sans calculer rien, elle s'occupait déjà de l'avenir. La plupart des femmes cherchent à étendre et à prolonger leur jeunesse; madame Geoffrin voulut, par sa raison, aller au-devant d'un âge plus avancé. Elle effaça, pour ainsi dire, par des nuances insensibles, ce passage de la jeunesse à l'âge mûr, et se résolut à être de bonne heure ce qu'elle devait être le reste de sa vie.

Son goût naturel la portait à la simplicité. Éloignée de cette espèce d'ostentation en tout genre qui cherche à frapper les yeux,

elle voulait seulement que rien ne leur déplût, et qu'on ne fût averti que par réflexion qu'autour d'elle tout était bien. Elle avait fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement; image de sa conduite pour elle-même, et de ce qu'elle exigeait dans les autres. *Rien en relief*, semblait sa devise. Toute exagération dans les modes, dans les parures, dans le discours même, la blessait, comme un son faux blesse une oreille juste.

On peut dire qu'elle était simple dans sa singularité même. C'est que sa singularité était, pour ainsi dire, fondue dans son caractère. Elle n'annonçait ni travail, ni effort.

Elle parut mettre un grand prix à toutes les choses extérieures: elle savait que le monde est pressé de juger, et qu'il juge presque toujours sur ces premiers objets qui sont les plus exposés à ses regards. Aussi, disait-elle, j'ai toujours tâché de me distinguer le moins qu'il était possible dans les petites choses, afin que l'on me pardonnât plus aisément la singularité dans les grandes. Il y a une philosophie réelle à se rapprocher ainsi de la foule sur certains objets, pour avoir la liberté de sa raison sur le reste: c'est comme ces impôts que paie avec joie un riche propriétaire, pour jouir en paix du reste de son bien.

Elle eut des momens dans sa vie où elle attira *nécessairement* les regards; mais alors même elle conserva *toujours son caractère*. Tel fut son voyage de Pologne. Elle ôta, pour ainsi dire, à une démarche si extraordinaire tout ce qu'elle put lui ôter pour la faire paraître presque une chose commune. Elle n'annonça point ce projet avant de l'exécuter; elle n'en parla jamais après son retour, et ne mit pas même d'affectation dans son silence. A la cour d'un roi, elle fut ce qu'elle était à Paris et dans sa maison. Un caractère factice et qui a l'ambition de paraître, est toujours inquiet et quelquefois embarrassé; les circonstances nouvelles l'agitent; un caractère vrai et naturel, dans toutes les situations, n'a besoin que de rester ce qu'il est. Madame Geoffrin suivit alors cette règle, moins par système que par ce fonds de raison qui ne l'abandonna jamais. Elle refusa toutes les marques de considération, excepté celle de l'amitié; et chacun rendit à sa simplicité modeste les égards que la vanité partout dispute à la vanité.

Cette raison constante, qui fut la règle générale de sa conduite, elle cherchait encore à l'inspirer à ses amis. Tout ce qui était ardent autour d'elle l'inquiétait: elle craignait l'impétuosité des idées, comme celle des sentimens, et croyait que la raison même avait tort quand elle était passionnée. Son premier mouvement fut toujours d'arrêter tout ce qui tendait à l'excès. Elle était dans le moral comme cette divinité des anciens, qui maintenait

ou rétablissait les limites. Aussi modéra-t-elle souvent ses amis dans des occasions importantes. Elle tempérait les opinions comme les caractères. Souvent, dans la chaleur des discussions, elle empêchait que la voix s'élevât, parce que les mouvemens de l'âme suivent presque toujours ceux de la voix, et montent, pour ainsi dire, avec elle. Elle voulait que l'expression du caractère dans la société fût comme les muscles dans les belles figures des statuaires et des peintres, où ils doivent être plus sentis que prononcés.

Avec de tels principes, et pour ainsi dire cette tempérance de raison, madame Geoffrin ne devait pas connaître l'enthousiasme qui se jette tout entier d'un côté, pour ne rien voir de l'autre; aussi personne ne fut jamais plus éloigné de l'esprit de parti. Elle avait vu naître et s'étendre parmi nous cette épidémie, effet du mouvement rapide des sociétés, de la foule des prétentions; d'une oisiveté inquiète qui s'exerce et se tourmente sur les objets de ses goûts, sorte de délire qui a produit des guerres civiles d'opinions, et donne à la société des tyrans. L'esprit général n'avait pu la gagner. Elle n'avait pas même le besoin et le mérite de s'en défendre; mais elle le combattait dans les autres. Elle ne persuadait pas toujours, parce que rien ne fatigue tant l'esprit de parti que la modération. Il lui serait quelquefois plus facile de se jeter avec violence dans le parti opposé, que d'être modéré dans le sien. Elle ne l'ignorait pas : aussi, souvent ne se donnait-elle point la peine de combattre. Elle usait de sa raison comme de sa fortune : elle en était économe dès qu'elle ne pouvait être utile aux autres. Une de ses maximes était de ne jamais heurter de front les passions violentes, mais de les laisser éteindre, en leur ôtant ce degré de force que leur donne toujours la résistance.

Cependant cette raison si sage n'était jamais froide. Par un contraste singulier, la sagesse de l'esprit se trouvait unie en elle avec la vivacité du caractère. Ce mélange donnait à sa raison je ne sais quoi de piquant, et quelquefois une sorte d'impatience de se montrer qui était involontaire, et dont elle ne s'apercevait pas elle-même. On sait qu'elle fut très-liée avec Fontenelle. Ce philosophe, qui calculait tout avec la double précision d'un esprit juste et d'une âme tranquille, s'entretenait un jour avec elle : « N'est-il pas vrai, lui dit-elle, que j'ai souvent raison ? — Oui, lui dit Fontenelle, mais vous l'avez trop tôt. » Un moment après il tira sa montre et la regarda : « Votre raison, ajouta-t-il, est comme ma montre, elle avance. »

Cette espèce de raison un peu impatiente, quand elle est jointe à l'esprit, n'est pas sans intérêt, surtout dans les grandes sociétés, où elle semble mettre plus de mouvement. Elle disait elle-même

en riant qu'elle s'était fait dans le monde un état de *grondeuse*. Son autorité, son âge, son esprit, cette considération générale qui est le premier des droits, lui permettait d'exercer ce ministère dangereux avec les personnes de tous les rangs; mais elle y mettait plus d'art, à mesure que les convenances l'exigeaient. Elle faisait alors comme ces législateurs sages, qui plient un peu les lois aux mœurs. Il y a des préjugés et des ridicules même qui ont besoin d'être traités avec circonspection. Madame Geoffrin connaissait toutes ces nuances, et avait pour ainsi dire le tarif de raison des différens états, comme des différens caractères. Elle proportionnait le régime de chacun à sa force; et ceux sur qui elle exerçait le moins cette espèce d'empire n'étaient pas toujours ceux qu'elle estimait le plus.

On voit par là quel était son genre d'esprit et sur quels objets surtout il s'était porté. Quoiqu'elle eût passé une grande partie de sa vie avec les hommes de son siècle les plus distingués par leurs connaissances et leurs talens, cependant elle ne s'était jamais appliquée à ces sortes d'études que les préjugés ou l'éducation ont rendues comme étrangères à son sexe, et dont il lui est presque défendu de faire usage. Elle n'estimait en tout genre que le luxe d'utilité, et n'ambitionnait point des connaissances dont les femmes ne peuvent guère jouir, que comme l'avare de ses trésors. Le nom de *Savante*, que des étrangers quelquefois lui donnaient, d'après sa célébrité et ses liaisons, semblait l'effrayer. Elle rejetait ce grand nom avec respect, et avouait ingénuement qu'elle n'en était pas digne. Dans ces occasions, il n'aurait tenu qu'à elle, avec un peu d'art, de laisser soupçonner qu'elle voulait dissimuler des avantages réels; cet art n'est pas inconnu même à des hommes; mais elle était trop loin de vouloir usurper un mérite qu'elle n'avait pas : elle ne permit jamais qu'on prît sa franchise pour de la modestie.

Elle avait donc cultivé son esprit par la réflexion bien plus que par l'étude. L'éducation que donnent les sciences et les livres n'est pas toujours bien assortie au caractère, aux besoins, à l'esprit même de la personne qui la reçoit; et quand ces convenances ne se trouvent point, elle est alors comme ces parures étrangères qui ne vont point à la figure, et qui empêchent quelquefois la liberté et la grâce des mouvemens. Mais l'éducation qu'on se donne par ses propres idées, a le mérite de convenir parfaitement à la personne même : elle prend tous les plis du caractère, et embellit l'esprit qu'on a, sans le changer; car on ne change jamais son genre d'esprit, sans y perdre. Telle fut la culture que madame Geoffrin se donna à elle-même.

Toutes ses observations se portèrent sur la connaissance de la

société des hommes. C'était sa philosophie de tous les jours, et peut-être l'origine de sa célébrité.

Personne peut-être n'a mieux réussi dans l'art singulier de surprendre et de démêler les caractères, même par les petites choses. Cet art est nécessaire à qui veut connaître les hommes, dans le monde surtout, où la politesse et la crainte du ridicule ont effacé tous les grands traits. Mais il suppose une vue très-fine, le talent de saisir les rapports délicats qui sont entre les manières et les mœurs, entre l'accent de la voix et le caractère, entre le maintien et les passions même qui se cachent. Tout mouvement a une expression pour qui sait la connaître. Madame Geoffrin trouvait une physionomie aux formes extérieures même qui semblent en avoir le moins. Aussi savait-elle peindre les caractères et les hommes, d'une manière originale et frappante. Elle avait de ces mots heureux qui échappent à une imagination vive, et qui voit tout ce qu'elle peint. Mais elle rendait toujours des idées fines par des images familières. On peut dire que ses portraits avaient l'expression du genre flamand, mais avec une familiarité plus noble dans les figures.

Cet art de connaître les hommes était joint à une connaissance très-juste de la société en général, et de ce qu'on appelle *public*; connaissance qui me paraît tenir à la première, mais qui en est cependant très-différente. Elle savait tout ce qui meut et dirige l'opinion.

C'est avec tous ces moyens réunis, qu'elle était parvenue à se former et à maintenir une société qui a été long-temps célèbre : tous les arts comme tous les talens y étaient admis; et chacun était sûr d'y retrouver la considération qui lui était assignée par l'estime publique. Ces sortes de sociétés qui, pour subsister, veulent n'être pas contraintes, mais qui, avec la liberté des démocraties, en ont quelquefois les agitations et le mouvement, ont besoin d'un certain pouvoir qui les tempère. Il semble que ce pouvoir ne peut être mieux qu'entre les mains d'une femme. Elle a un droit naturel que personne ne lui dispute, et qui, pour se faire sentir, n'a pas besoin de se montrer. Madame Geoffrin usait de cet avantage. Chez elle la réunion de tous les rangs comme de tous les genres d'esprit empêchait qu'il n'y eût aucun ton qui dominât. Elle ne cherchait point à y occuper trop de place. Elle paraissait le plus détachée de tout amour-propre, et savait le mieux intéresser celui des autres. On sait qu'elle avait l'art de faire valoir l'esprit de ceux qui lui parlaient, et de renvoyer chacun content de lui-même. C'est à elle que fut dit ce mot si connu de l'abbé de Saint-Pierre. Ils avaient long-temps conversé ensemble. Vous avez été charmant aujourd'hui, lui dit-elle. « Je ne suis qu'un

» instrument, répondit-il, et vous en avez bien joué. » Mais cet art, elle l'avait sans affectation : car l'envie de plaire doit se cacher un peu pour réussir.

Il y a des genres d'esprit qui ont leurs bornes naturelles dans les choses même dont ils s'occupent. L'esprit de société a cette sorte de mérite, qu'il peut croître sans cesse par de nouvelles observations, et par l'usage habituel que l'on en fait. Madame Geoffrin croyait avoir remarqué en elle cette espèce de progrès. Elle comparait un jour son esprit à un rouleau plié qui se développe et se déroule par degrés. Peut-être à ma mort, disait-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier.

La nature lui avait donné de la sensibilité ; mais elle ne croyait pas que ce fût un moyen de bonheur aussi sûr que la raison. Elle se livrait toute entière à l'une, au lieu qu'elle se défia toujours de l'autre, et parut la craindre. Elle voulait que sa raison la guidât ; elle ne se laissait qu'entraîner par sa sensibilité : encore l'observait-elle toujours de près, de peur qu'elle ne vînt à troubler ce système raisonnable de bonheur qui, pour elle, avait tant de prix. En général, elle redoutait toutes les émotions vives, et tâchait de s'y dérober. On l'a vue, dans la crainte d'être trop émue, affecter quelquefois de se fâcher, pour échapper à l'attendrissement.

Ce combat contre elle-même donnait à sa sensibilité une sorte de brusquerie aimable, sous laquelle elle paraissait à demi-voilée. Mais déguisée ainsi, cette sensibilité n'en était que plus piquante, soit parce qu'on l'attendait moins et qu'elle étonnait davantage, soit parce qu'elle semblait involontaire et presque forcée ; et par là elle flattait plus ceux qui pouvaient en être l'objet. La sensibilité brusque est souvent une grâce, dans une femme surtout, dont le sexe adoucit toujours ce qu'il y a de tranchant, et amène des retours aimables. Elle plaît et surprend encore dans la vieillesse, parce qu'elle contraste avec cet âge, où le caractère, comme le mouvement, s'éteint. On aime à lui retrouver encore la chaleur et la vie du sentiment.

Madame Geoffrin avait sur l'amitié, des idées que l'esprit seul ne donne pas, et qu'on ne peut trouver qu'au fond d'un cœur sensible. « Parler de ceux qu'on aime, disait-elle, fait à l'amitié » ce que la culture fait aux plantes : ce *parler* redouble et nourrit » le sentiment que l'on a. Il y a une partie de notre âme, disait- » elle encore, qui n'appartient pas au public. Dire à chaque » instant dans la société tout ce que l'on pense, c'est priver l'ami- » tié de son droit le plus doux. »

On sait combien elle jouissait du bonheur de ses amis : mais on sait en même temps combien elle était affectée quand ils ces-

saient d'être heureux. On remarquait en elle cet abattement qui décèle le tourment de l'âme. C'était trop d'avoir à supporter à la fois et les maux de ses amis et les siens.

Mais si la sensibilité de son cœur lui était quelquefois pénible, elle s'en consolait par la bonté. Ce dernier sentiment lui était cher, parce qu'il est plus calme et ne fatigue point : il donne des plaisirs sans agitation. Aussi aimait-elle à s'y abandonner; et il était devenu le sentiment habituel de sa vie. Sa bonté se répandait, comme une lumière douce, sur tout ce qui était autour d'elle, sur ses amis, sur ses domestiques même; espèce de société intérieure et secrète, dont ceux qui n'ont que des vertus d'éclat s'occupent si rarement. Elle veillait à leur bonheur, comme à une partie du sien. Les fautes involontaires qu'ils auraient pu commettre, c'était elle qui tâchait de les leur faire oublier, en les rassurant dans leur frayeur, en soulageant leur embarras timide : le remords de ces âmes craintives et honnêtes semblait un poids pour elle-même; elle s'empressait de les en délivrer.

Il y a une bonté froide et paresseuse qui ne se refuse à rien, mais qui ne va au-devant de rien. Celle de madame Geoffrin avait pris la teinte de son caractère : elle était vive et agissante comme elle. Cette activité sans objet, vice de la société actuelle, était en elle une activité de bienfaisance. Chercher le besoin, connaître et voir par elle-même les détails de l'infortune, soulager des familles, encourager des talens, recommander le mérite obscur, procurer des travaux à des hommes habiles et ignorés, solliciter quelquefois des hommes puissans pour réparer ou des injustices ou des malheurs; telle était l'occupation et la douce habitude de sa vieillesse. Quand elle avait fait quelque bien, elle n'avait plus de regret à la journée qui s'écoulait : en voilà encore une d'employée, disait-elle; et dans la même espérance, elle attendait le lendemain, dont elle faisait encore le même usage. Ainsi elle consacrait ses heures; ainsi elle attachait à chacun de ses jours un souvenir intéressant. A mesure que ses années s'accumulaient, et semblaient user en elle les ressorts de la vie, elle réchauffait son cœur par cette passion si douce. C'est d'elle qu'on put dire véritablement :

Elle a pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Sa vie était donc une suite continuelle de bienfaits. Mais comme elle savait leur ôter cet appareil imposant dont l'orgueil se plaît quelquefois à les entourer! Comme elle paraissait elle-même y faire peu d'attention! Comme elle semblait les avoir oubliés! Dans sa manière de donner, elle s'effaçait, pour ainsi

dire, elle-même, autant qu'il était possible. Les remercîmens lui causaient une colère aimable et presque sérieuse : on eût dit qu'elle les trouvait non-seulement importuns, mais ridicules. Tous ceux qui ont vécu avec elle, savent qu'elle ne craignait rien tant que le bruit de la reconnaissance. Cet éclat semblait corrompre à ses yeux la pureté du bienfait. Sa bienfaisance avait une sorte de pudeur délicate comme l'amour, qui est plus heureux par le mystère, se plaît à cacher son bonheur, et s'embellit encore du voile qui le couvre. On l'a entendue souvent faire une apologie plaisante et presque un éloge des ingrats, qui n'importunent jamais ; qui, par des indiscrétions maladroites, n'excitent jamais de tracasseries ; qui ne donnent point dans le public un air de vanité à ce qu'on a fait tout bonnement pour être utile ; qui sont avec le bienfaiteur, d'une merveilleuse intelligence pour dérober aux regards ce qu'il veut tenir caché ; enfin sur le secret desquels on peut compter comme sur le sien même. On ne leur rend point assez de justice, disait-elle en riant, et ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent.

Ce n'est pas que son cœur ne fût sensible à cet hommage si doux de la reconnaissance. Celui qui ne sentirait pas ce plaisir, pourrait-il être digne du nom sacré de bienfaiteur? et quelle âme noble pourrait jamais accepter des bienfaits à un prix aussi humiliant? La reconnaissance seule peut consoler la juste fierté de celui qui reçoit, et rétablir une sorte d'égalité entre le bienfaiteur et lui! Oui, le commerce des bienfaits est une religion qui veut un culte. Madame Geoffrin était bien loin de cet orgueil insultant qui le repousse; mais elle voulait que ce culte fût secret. Elle croyait à la reconnaissance qui s'acquitte, non point en discours, mais en sentimens. Enfin, pour prix de ses bienfaits, elle voulait être aimée. Son cœur ne s'y méprenait pas : elle savait distinguer, et lisait avec plaisir dans les regards de ses amis, ces sentimens si purs, cette correspondance secrète qu'établissent des souvenirs toujours présens, quoiqu'on n'en parle jamais. Aujourd'hui qu'on ne doit plus à sa mémoire que la tendresse et le respect, il est permis de s'affranchir de cette contrainte qu'avait imposée sa délicatesse. Ses amis ont acquis le triste droit de parler; et leur voix reconnaissante s'est élevée de concert autour de son tombeau.

Cet usage si noble qu'elle faisait de sa fortune, tenait chez elle à un esprit d'ordre, qui devenait un des principaux instrumens de ses vertus. L'usage du monde lui avait appris que le faste est presque toujours avare : il flétrit les vertus, en épuisant les trésors. Elle avait donc cultivé en elle cette économie qui modère l'usage des richesses pour les rendre utiles, et sait jouir plus

noblement de ce qu'elle épargne. Elle employait au luxe des bienfaits tout ce qu'elle retranchait au luxe de vanité. Par un sacrifice plus rare, souvent elle prit sur ses fantaisies, ses goûts même, ce qu'elle accordait à sa bienfaisance. Enfin, pour ne pas lui nuire, elle savait la régler; et de tous les genres de mérite qu'elle eut, c'est peut-être celui qui coûta le plus à sa raison; car il est quelquefois plus difficile de régler ses vertus, que ses passions.

On voit que madame Geoffrin avait tout arrangé pour être heureuse, et ses sentimens, et ses idées, et le plan de sa vie entière. Mais par la vivacité de son imagination, et cette sensibilité qui est pour l'âme ce qu'une complexion délicate est pour le corps, elle devait redouter plus qu'une autre la douleur et les peines. Aussi n'avait-elle point cette philosophie hardie et fière qui ose envisager les maux, et se plaît à les braver. La sienne plus douce et plus timide, et par là peut-être plus vraie, détournait ses regards des peines de la vie. Elle les évitait plutôt qu'elle ne songeait à les vaincre. Elle tâchait d'oublier tout ce qui pouvait importuner son bonheur; et tirant parti du présent, retranchait, pour ainsi dire, à l'infortune tout ce que la mémoire et la prévoyance peuvent y ajouter. Pour laisser dans son âme moins d'entrée à la douleur, elle s'entourait, autant qu'il était possible, d'idées et d'impressions agréables. Cependant, pour ses maux personnels, elle avait plus de force qu'elle ne croyait en avoir; et quand il en était besoin, elle retrouvait ce courage qui sait résister et souffrir.

Jamais personne n'eut au même degré peut-être l'esprit convenable à chaque situation. Elle en a donné une bien triste preuve dans la maladie qui l'a enlevée à ses amis, et dans cette mort prolongée, qui, pendant plus d'un an, l'a fait survivre à elle-même. Frappée de paralysie, attachée à un lit de douleur, elle avait perdu l'exercice de son caractère; mais celui de sa raison lui restait. Dans une situation si cruelle, elle a paru aussi calme que si elle n'eût jamais connu d'autre genre de vie que celui auquel elle était condamnée par la nature. Tendre et touchant ressouvenir! Dans cet état même, elle s'occupait encore d'actions de bienfaisance; et c'est la seule habitude de sa vie, à laquelle il lui a été impossible de renoncer.

Telle a été cette femme respectable et chère, qui a si longtemps fixé les yeux de la société; qui, avec des liaisons très-étendues, sut encore avoir des amis; qui sut mériter la considération, sentiment d'autant plus flatteur, que dans tous les rangs il ne s'accorde jamais qu'à la personne qui fit honorer la fortune, et fit aimer la vieillesse; dont l'esprit toujours animé fut toujours sage, et dont le caractère, même en sachant se plier à propos,

ne perdit jamais de son ressort; enfin qui, dans tout le cours de sa vie, fonda son bonheur sur sa raison, et ses plaisirs sur sa bonté. Sa mémoire sera intéressante pour tous ceux qui l'ont connue, restera chère à tous ceux qui l'ont aimée. En traçant ce portrait, qui n'est point un éloge, je n'ai cherché qu'à satisfaire le sentiment de mon cœur. Si quelqu'un de ceux que toute louange importune, et qui ont le triste et malheureux talent d'exercer une censure froide et cruelle, voulait blâmer ce juste hommage, ah! que du moins il pardonne à l'amitié, qu'il pardonne à la reconnaissance, et qu'il soit encore permis de verser une larme sur la tombe de ceux dont on a respecté et chéri les vertus!

ANECDOTES

SUR LE CARACTÈRE DE MADAME GEOFFRIN.

PARMI les gens de lettres qui ont reçu des bienfaits de madame Geoffrin, d'Alembert (1), Thomas (2) et Morellet (3) se sont distingués par leur empressement à répandre des fleurs sur son tombeau. Cet hommage de la reconnaissance honore également ceux qui l'ont offert et la femme célèbre qui en était digne par ses vertus.

Voici quelques unes des maximes de madame Geoffrin :

« L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité. »

« Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. »

Elle avait fait graver ces deux maximes sur ses jetons.

« Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre : » leur temps, leur santé et leur argent. »

« Le moyen de ne pas s'ennuyer avec les autres, est de leur parler » d'eux-mêmes. »

« Il ne faut solliciter les hommes en place que lorsqu'on est sûr » d'obtenir. »

« De toutes les manières d'obliger les malheureux, la plus commode

(1) Madame Geoffrin donna d'abord à d'Alembert une rente viagère de 600 livres; depuis elle en ajouta une de 1300, et enfin une de 4000 livres.

(2) Thomas ayant eu un mal d'yeux qui l'empêchait de travailler, madame Geoffrin le força d'accepter une rente viagère de 1200 livres, et depuis elle y joignit une somme de 6000 livres.

(3) Quoique Morellet eût écrit en faveur de la liberté du commerce aux Indes orientales (opinion que madame Geoffrin ne partageait pas), elle se rendit un jour chez lui. Après l'avoir *grondé* d'avoir fait ces *méchans mémoires* qui n'avaient pas avancé sa fortune, elle ajouta : *Donnez-moi votre nom et votre extrait de baptême, et passez demain chez mon notaire, vous en retirerez un contrat; j'ai placé* 15000 livres *sur votre tête: n'en dites rien à personne et ne me remerciez pas.*

» est de leur faire soi-même le bien qu'ils veulent que vous obtenie
» des autres pour eux. »

« Il ne faut point donner de conseils à ceux qui en ont besoin, n
» faire des reproches à ceux qui les méritent, ni chercher à amuse
» ceux qui s'ennuient. »

« Il ne faut pas défendre ses amis attaqués dans le monde en les jus
» tifiant de l'article sur lequel on les accuse, mais en les louant de
» bonnes qualités qu'on ne leur conteste pas. »

« Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui vous voulez e
» donner une bonne idée, et non pas à la vôtre et à la sienne. »

« Il ne faut louer les gens qu'on aime et qu'on estime, qu'en général
» et jamais par les détails. »

Madame Geoffrin avait fait encadrer cette maxime orientale :

« Si tu fais du bien, jette-le dans la mer; et si les poissons l'avalent
« Dieu s'en souviendra. »

« Ceux qui obligent rarement, disait madame Geoffrin, n'ont pa
» besoin de maximes usuelles; mais ceux qui obligent souvent doiven
» obliger de la manière la plus agréable pour eux-mêmes; aussi disait
» elle qu'elle voulait se payer *par ses mains*, et qu'elle savait bie
» goûter *toute seule* la satisfaction qu'il y avait à obliger. C'est pou
» s'épargner ce qu'elle appelait les *inconvéniens de la reconnaissance*
» qu'elle annonçait hautement qu'elle aimait les ingrats, et qu'elle fai
» sait souvent l'éloge de l'ingratitude. »

Le trait suivant prouve la bonté de madame Geoffrin. Ses domes
tiques lui observaient depuis quelque temps que sa laitière la servai
mal : « Je le sais bien, disait-elle, mais je ne puis en changer. — E
» pourquoi, madame? — C'est que je lui ai donné deux vaches. — O
» se récrie sur cette étrange raison. — Eh oui, dit-elle, elle vendait d
» lait à ma porte; mes gens vinrent me dire qu'elle était au désespo
» de la perte de sa vache; et comme ils m'avertirent trop tard, je l
» en donnai deux, une pour remplacer celle qu'elle avait perdue, e
» l'autre pour la consoler de tout le chagrin qu'elle avait eu pendan
» huit jours : vous voyez bien que je ne peux pas changer cette lai
» tière-là. »

Ce trait de bonté en rappelle un du même genre de l'immortel arche
vêque de Cambrai. Pendant la guerre de 1709, le palais de ce prélat fu
la retraite de tous les malheureux que l'invasion de l'ennemi avait forcé
de prendre la fuite. Fénélon se promenait au milieu d'eux pendan
le temps qu'il leur faisait distribuer des alimens. Ayant aperçu à un
des tables qu'il avait fait dresser dans ses appartemens un jeune paysa
qui ne mangeait point et qui était profondément affligé, il se plaça
ses côtés pour connaître les motifs de sa douleur; il lui dit pour le con
soler qu'on attendait des troupes qui chasseraient les ennemis, et qu'i
retournerait bientôt dans son village. *Je n'y retrouverai plus ma vache*
répondit le paysan : *ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait
et nourrissait mon père, ma femme et mes enfans*. Fénélon lui promit d
venir à son secours si les ennemis s'emparaient de sa vache; mais voyan
que ses promesses ne consolaient pas le jeune paysan, le vertueu
prélat demanda une indication précise de la chaumière qu'habitait c

paysan, à une lieue de Cambrai; il partit ensuite à dix heures et demie du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique. Il se rendit à ce village, ramena lui même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla en donner avis sur-le-champ à ce pauvre laboureur.

C'est peut-être le plus beau trait de la vie de Fénélon. Malheur aux cœurs durs qui pourraient l'entendre raconter sans en être attendris!

Les lecteurs sensibles me sauront gré peut être d'avoir rapproché le trait de bienfaisance de Fénélon de celui de madame Geoffrin. Quant aux âmes froides, elles pourront facilement se dispenser de lire ces deux anecdotes; elles en trouveront ailleurs qui pourront piquer leur curiosité.

Je terminerai cette note en citant une lettre de madame Geoffrin au baron de Gleichen, qui lui écrivait qu'elle était connue et considérée dans toute l'Europe, et qui la louait de sa modestie:

« J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom de l'Europe joint au » mien. Qu'est-ce que je suis dans l'Europe, et à quoi tiennent mes » succès près des étrangers? à quelques médiocres dîners. Vous me » parlez de ma modestie comme d'une vertu dont vous me faites un » mérite; je ne serais qu'une impertinente, si je n'étais pas ce que vous » appelez modeste. Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, » parce que modestie n'est modestie qu'en raison des grands avantages » qu'on lui sacrifie: or je n'ai pas la plus petite offrande à lui faire; » mais ne croyez pas que mon néant, que je reconnais vis-à-vis des » autres, m'anéantisse vis-à-vis de moi: je me sens une âme élevée, de » la raison et des vertus.

» Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité; c'est-à-dire » qu'en m'abaissant moi-même, je ne souffrirais pas d'être abaissée » par personne.

« Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme, très-ressemblant. » celui de mon cœur serait aussi bon à faire; j'en laisse le soin à mes » amis et amies. Adieu. »

En faisant ainsi son portrait, madame Geoffrin n'a pas cherché à dissimuler qu'elle savait s'apprécier et s'estimer. On permettra sans doute cet amour-propre à une femme célèbre qui, pendant plus d'un demi-siècle, fit sa société intime des gens de lettres les plus distingués, tels que Fontenelle, Montesquieu, l'abbé de St.-Pierre, Mairan, Hume, Algarotti, Helvétius, Maupertuis, Buffon, Thomas, Marmontel, Morellet, etc. etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

ESSAI SUR LES ÉLOGES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



